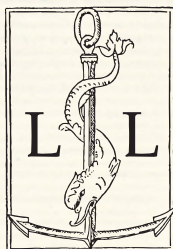


ENTRETIENS SÉMIOTIQUES

**Propos recueillis
par Amir Biglari**



Lambert-Lucas

Dans le cadre des entretiens ici réunis, vingt-deux sémioticiens francophones de renommée internationale racontent leur parcours et leur vécu de la recherche, analysent les fonctions de la sémiotique et en exposent les principaux paradigmes. Ils commentent aussi les liens entre ce domaine et d'autres disciplines, expliquent de nombreuses sémiotiques particulières et abordent divers enjeux et problématiques liés à leurs travaux.

Par ordre alphabétique : Michel Arrivé, Denis Bertrand, Anne Beyaert-Geslin, Jean-François Bordron, Pierre Boudon, Per Aage Brandt, Jean-Claude Coquet, Michel Costantini, Joseph Courtés, Ivan Darrault-Harris, Paolo Fabbri, Jacques Fontanille, Anne Hénault, Anne-Marie Houdebine-Gravaud, François Jost, Jean-Marie Klinkenberg, Eric Landowski, Louis Panier, Jean Petitot, François Rastier, Eero Tarasti et Claude Zilberberg.

Mettant en avant différentes questions historiques, sociologiques, méthodologiques, épistémologiques et conceptuelles, ces entretiens retracent le passé de la sémiotique et son évolution dans le temps, en décrivent le présent dans ses multiples états et en esquissent l'avenir. Ils prennent ainsi le pouls de ce champ de recherche qui ne cesse de susciter de nouvelles interrogations en ce début de siècle.

Né en 1982, Amir Biglari est un sémioticien iranien. Docteur de l'Université de Limoges, il est président-fondateur de l'Association internationale des jeunes chercheurs en sémiotique.

Entretiens sémiotiques

*Propos recueillis
par Amir Biglari*

*Ouvrage publié avec le concours
de l'Université de Luxembourg*



Introduction

Cet ouvrage réunit vingt-deux entretiens avec des sémioticiens de renommée internationale. Ils ont été réalisés entre janvier 2011 et mars 2013, tantôt directement par écrit, tantôt à l'oral puis retranscrits, revus et remaniés.

Les questions ont été préparées en fonction des travaux et des centres d'intérêt de chacun des participants, du temps dont ils disposaient, et des sujets des entrevues précédemment publiées avec certains d'entre eux. Que tous ces sémioticiens, qui ont accepté de répondre aux questions, et qui ont été particulièrement compréhensifs et patients, soient vivement remerciés.

*

Un problème important a surgi dès la conception de ce projet : à quoi correspond au juste le terme même de « sémiotique » ? Il existe aujourd'hui dans le monde tellement de théories et de pratiques différentes rattachées à ce terme, qu'on peut difficilement accepter son univocité, ce qui nous conduit vers des questions majeures : à partir de quel moment et jusqu'où une théorie est-elle considérée comme une *théorie* sémiotique ? De la même manière, à partir de quel moment et jusqu'où une analyse est-elle considérée comme une *analyse* sémiotique ? S'ajoute à ces questions scientifiques et épistémologiques une autre question qui relève plutôt de la sociologie des institutions et des acteurs : quels sont les critères envisageables pour distinguer un sémioticien d'un non-sémioticien ?

Notons que les mêmes problèmes se posent avec le terme voisin de « sémiologie » dont la distinction avec celui de « sémiotique » ne peut se réduire à une simple affaire de terminologie d'ordre historique : comme le montrent certaines des contributions ici rassemblées, d'autres enjeux interviennent. Néanmoins, afin de ne pas trop compliquer notre propos, nous nous bornons au terme de « sémiotique ».

Malgré les difficultés pour délimiter le champ couvert par ce dernier, il semble que deux positions soient les plus fréquentes : (i) celle qui s'appuie sur la philosophie initiée par Charles Sanders Peirce, plus répandue dans les milieux anglophones, et qui examine les systèmes de signes ; (ii) celle qui repose sur la linguistique, inaugurée par Ferdinand de Saussure, plus courante dans les milieux francophones, et qui étudie les systèmes de significations. Dans la mesure où c'est la deuxième position qui est privilégiée dans ce volume, nous nous permettons de nous restreindre à celle-ci dans le souci, là encore, de faciliter notre propos.

Si l'on accepte que les sémioticiens sont en « quête du sens », qu'ils s'intéressent aux « ensembles signifiants » et aux « modes de signifier », deux questions se posent toutefois d'emblée : (i) ont-ils au fond la même conception du sens ? (ii) cherchent-ils le sens de la même façon ? Il semble – ce qui est d'ailleurs suggéré dans ces entretiens – que les réponses à ces deux questions soient négatives.

Tout cela nous amène à affirmer qu'il serait plus pertinent de parler, plutôt que de *la* sémiotique, *des* sémiotiques. Cette pluralité ne renie pourtant pas la possibilité de la cohabitation de ces nombreuses approches sémiotiques ; au contraire, il est fort possible qu'une complémentarité soit envisageable, sans doute non sans difficulté.

*

Les travaux ici recueillis concernent majoritairement la sémiotique connue sous le nom de l'École de Paris, cependant d'autres voix sont aussi présentes. Deux types de critiques peuvent s'adresser à cette démarche : s'il s'agit de l'École de Paris, pourquoi existe-t-il d'autres voix qui n'assument pas cette position ? Et s'il s'agit de la présentation des différents courants de sémiotique, pourquoi la voix de l'École de Paris est-elle si dominante ?

En réalité, cet ouvrage regroupe des sémioticiens francophones, et c'est l'École de Paris qui domine dans ce champ sémiotique ; même ceux qui ne s'en réclament pas, ont été, à un moment ou à un autre, en contact, direct ou indirect, avec la pensée de cette École. Mais nous avons souhaité par ailleurs, dans un cadre caractérisé par l'ouverture et le dialogue, éviter de nous limiter à ce courant, et ceci par deux moyens : d'une part, en invitant quelques sémioticiens qui ne s'en réclament pas à participer, et, d'autre part, en invitant certains des sémioticiens de cette « École » – au sein de laquelle une riche diversité saute aux yeux – à évoquer plusieurs autres courants appartenant à d'autres champs sémiotiques, à fournir des informations et à faire apparaître des comparaisons.

Ces entretiens mettent en scène une multiplicité significative d'optiques, de démarches et d'attitudes. Les voix exprimées convergent ou divergent, tour à tour, se confirment ou s'opposent, se rallient ou se dispersent. En dépit de toutes les dissimilitudes, on est loin d'une cacophonie : il s'agit d'un orchestre où les voix sont agréablement combinées.

*

Les sujets abordés tout au long de ce recueil sont fort variés. On peut les présenter sous forme de six rubriques :

1. L'histoire de la sémiotique

L'histoire de la sémiotique est retracée de maintes façons : à partir du parcours scientifique individuel de chacun des interviewés, venant de formations initiales hétérogènes (ce qui a d'ailleurs considérablement influencé leur orientation sémiotique ou leur manière de regarder la théorie et le texte) ; à partir de leur auto-évaluation et de leurs liens personnels ; à partir de leur propos sur les grandes figures fondatrices comme Algirdas Julien Greimas, Roland Barthes, Umberto Eco, parmi d'autres, sur leurs œuvres, leurs séminaires, leur statut, ainsi que sur leur collaboration et leurs relations personnelles avec eux, etc. ; à partir de l'exposé de la situation intellectuelle de la deuxième moitié du siècle dernier, notamment les années soixante et soixante-dix, surtout compte tenu de la centralité de Greimas (en tant que sémiotique)

rien certes, mais aussi en tant que linguiste et lexicologue), en évoquant certains moments polémiques, ainsi que des résistances face à la diffusion des théories sémiotiques, en rappelant le structuralisme et ses enjeux, etc. ; donc, en peignant le statut de la sémiotique au sein de différentes disciplines et leurs interactions, et en passant par des personnalités éminentes des domaines voisins, sans doute avec des liaisons hétéroclites ; à partir de la description de la genèse, de l'évolution, du fonctionnement, des projets et de l'état actuel de plusieurs associations, cercles, centres, groupes, etc. (comme l'Association internationale de sémiotique, l'Association américaine de sémiotique, le Cercle de sémiotique de Paris, l'École sémiotique de Paris, le Groupe de recherches sémio-linguistiques, le Groupe μ , le Centre de sémiotique et de linguistique de l'Université d'Urbino, le Centre de recherches sémiotiques de l'Université de Limoges ...) ; à partir de l'évolution et de la situation présente de la sémiotique dans certains pays, surtout en France, certes, mais aussi en Belgique, en Italie, aux États-Unis, parmi d'autres.

2. La sémiotique face à d'autres domaines de recherche et disciplines

Un autre objet essentiel concerne les relations qui s'établissent entre la sémiotique et les autres domaines de recherche et disciplines. Ces relations se présentent notamment sous forme d'interactions et d'apports mutuels, ceux réalisés dans le passé et ceux à venir, aussi bien sur le plan historique que sur le plan analytique et théorique, voire épistémologique. Les principaux domaines de recherche et disciplines abordés sont la linguistique (et aussi la linguistique cognitive et la psycholinguistique), les études littéraires (y compris la littérature comparée), la poétique, la stylistique, la didactique des langues, la logique, la philosophie, la philosophie du langage, l'herméneutique, la phénoménologie, l'esthétique, les études artistiques, les sciences de l'information et de la communication, le marketing, le journalisme, les sciences politiques, le droit, la sociologie, l'anthropologie, l'ethnologie, la théologie, la musicologie, l'histoire et l'historiographie, l'architecture, l'urbanisme, la cartographie, la géographie, la cosmographie, la psychologie, la psychanalyse, la psychiatrie, la médecine, la biologie, la chimie, les sciences cognitives, les mathématiques, la physique, l'informatique, etc. De plus, le statut de la sémiotique au sein des sciences du langage est évalué.

Par ailleurs, et plus généralement, le statut de la sémiotique face aux sciences dites humaines, et à celles dites exactes et naturelles est traité. L'une des problématiques centrales consiste à examiner la place actuelle de la sémiotique au sein des sciences humaines, celle qu'elle pourrait occuper, et la manière dont elle pourrait contribuer au développement des sciences humaines ainsi qu'à l'interdisciplinarité.

3. La sémiotique et ses objets d'étude

Une autre dimension sérieusement débattue est la sémiotique et ses objets d'analyse, ce qui correspond plus ou moins aux objets observés par les disciplines désignées. Ces objets sont souvent présentés, tantôt comme adjectifs à côté du mot « sémiotique » (ex. sémiotique littéraire, sémiotique visuelle), tantôt comme compléments du nom (ex. sémiotique des passions, sémiotique

du son). Ici, nombre de ces sémiotiques portant sur des objets particuliers sont prises en compte. À part les quatre objets mentionnés, on peut en indiquer d'autres, qui ne sont pas nécessairement du même niveau de pertinence, et entre lesquels se trouvent des chevauchements : art, design, média, audiovisuel, cinéma, télévision, radio, publicité, web, musique, discours politique, discours religieux, méthodes d'apprentissage des langues, monde sensible, monde naturel, culture, vivant, comportement, pratiques, formes de vie, corps, perception, temps, espace, lieu, architecture... Outre l'examen des propriétés sémiotiques de la plupart de ces objets, sont étudiés (i) la naissance de ces sémiotiques particulières, leur évolution, leur état actuel, leurs problèmes et difficultés, leurs manques et leurs perspectives ; (ii) leurs particularités, leurs principes, leurs objectifs, leur intérêt ; (iii) leurs interactions avec la sémiotique générale (à supposer que celle-ci existe), et plus précisément leurs apports réciproques, aussi bien ceux qui sont concrétisés que ceux qui restent potentiels.

Par ailleurs, les sémioticiens soulignent l'importance de certains de ces objets (comme la littérature, les arts, les médias, les religions) dans les sociétés d'aujourd'hui.

4. La sémiotique et ses paradigmes

Comme on l'a déjà signalé, l'univers sémiotique, comme celui de tout autre domaine de recherche, est composite. Ces entretiens s'attachent à en exposer plusieurs des principaux paradigmes, en examinant les mêmes facteurs déjà marqués pour les sémiotiques particulières, mais aussi en notant, directement ou indirectement, leur originalité, leur contribution à l'étude du sens, leur place dans le contexte mondial, et parfois leur réception. Ces paradigmes – entre lesquels il n'existe pas de frontières étanches, mais qui, au contraire, interagissent et se complètent – sont notamment : la sémiotique objectale, la sémiotique des instances, la sémiotique cognitive, la sémiotique tensive, la sémiotique existentielle, la sociosémiotique, l'éthosémiotique, la biosémiotique, la sémiotique peircienne, la nouvelle sémiologie, la sémiologie des indices, etc.

5. La sémiotique et ses fonctions

Maints points liés aux fonctions générales de la sémiotique sont discutés, notamment sa finalité, sa portée heuristique, son utilité et sa fonction sociale, le rôle du sémioticien dans les sociétés contemporaines, la manière dont la sémiotique permet de regarder son temps et de réfléchir son époque, ce que sa connaissance pourrait changer dans la vie d'un individu, son importance pour aider l'humanité, le mode par lequel elle peut contribuer à notre compréhension de la nature humaine, son efficacité culturelle, la façon dont elle peut contribuer, non seulement, en aval, à l'analyse des différents types de discours, mais aussi, en amont, à leur production, etc.

6. Divers

Divers autres sujets sont pris en considération, par exemple : les rapports entre l'expérience de l'analyse et de la théorisation, d'un côté, et celle de la

création littéraire et artistique, de l'autre ; les caractéristiques d'une pratique sémiotique efficace ; ce que le sémioticien doit faire sur le plan théorique et méthodologique pour mener une activité scientifique ; les modes d'interactions entre théorie et texte ; la manière dont la théorie peut rendre compte à la fois de ce qui est commun entre les textes et de ce qu'il y a de singulier dans chacun d'eux ; les aspects universels et culturels de la sémiotique ; le statut de la culture dans les études sémiotiques ; les rapports entre la sémiotique, d'une part, et la description, l'explication, la compréhension, l'interprétation, de l'autre ; la corrélation entre l'émergence du sens et la perception ; le statut du métalangage ; la formalisation et sa fonction ; le carré sémiotique, sa genèse et ses liens avec le carré logique ; l'importance de l'énonciation ; l'intérêt de la narrativité ; etc.

*

Ces multiples réflexions contribuent donc à dépeindre le passé de la sémiotique et son évolution dans le temps, à décrire son présent dans ses nombreux états, et à esquisser son avenir ; elles concourent à prendre le pouls de ce domaine de recherche : où va la sémiotique ? pourquoi ? comment ?

Il conviendrait d'insister sur le fait que par-dessus les concordances, des divergences de points de vue sont manifestes sur tous les plans, même sur le plan historique. Par exemple, les avis sont partagés sur l'origine du parcours génératif de Greimas : est-il inspiré par le modèle génératif de Noam Chomsky ? Est-il inspiré par Sigmund Freud ? Ou bien encore d'inspiration saussuro-hjelmslevienne ? De même, sur le plan terminologique, les désaccords sont notables, par exemple les deux termes « sémiotique » et « sémiologie » sont pour certains équivalents ; alors que pour d'autres, chacun de ces termes correspond à un contenu spécifique, qui est en outre dissemblable, voire opposé, selon les chercheurs... Les disparités méthodologique et théorique sont bien évidemment énormes ; d'où les différents paradigmes déjà indiqués. D'autres divergences, d'ordre conceptuel et épistémologique, apparaissent également. Par exemple, la sémiotique générale existe-t-elle ou pas ? Si oui, avec quel contenu et sous quelle forme ? Ou alors la sémiotique est-elle (ou doit-elle être) une démarche, une méthode, un complément méthodologique, une discipline, une sous-discipline, une co-discipline, une méta-discipline, une dé-discipline, une in-discipline, un style de vie, une vision du monde ? En fonction de ce statut, la nature du rapport entre la sémiotique et les autres champs disciplinaires se modifie amplement. Ou bien la sémiotique est-elle (ou doit-elle être) analytique, formelle, descriptive, explicative, interprétative... ? La sémiotique est-elle une science ? Pareillement, le rôle considéré pour la sémiotique n'est pas tout à fait le même suivant les sémioticiens, et ils définissent divers types d'enjeux pour l'état actuel de la sémiotique. Les diagnostics ne sont pas identiques, les solutions non plus.

Par ailleurs, ces textes polyphoniques – qui communiquent constamment – suggèrent une multitude de pistes d'enquêtes à envisager, de champs à explorer, de problématiques à approfondir, et suscitent – notamment à travers leur comparaison – de nouvelles questions, ce qui rejoint le fonctionnement même de la sémiotique, car elle est sans doute là, avant tout, pour faire naître

de nouvelles interrogations, pour poser de nouvelles questions, et parfois pour proposer des réponses.

*

Tout cela témoigne du fait que la sémiotique est un champ de recherche vivant, d'un statut flexible, dans le courant de cette deuxième décennie du troisième millénaire. C'est dire qu'elle est toujours en construction, certes avec des fondements déjà solides, mais elle avance, de fait, avec un regard critique sur ces fondements, et c'est sûrement la nature et la direction de cette critique qui détermineront son avenir. La sémiotique se rattache donc à un champ de recherche ouvert, où la capacité d'invention, bien entendu nouée à la rigueur, est fortement appréciée. Ces entretiens montrent déjà que des renouvellements et des réorganisations se dessinent dès maintenant et qu'une nouvelle image de la sémiotique est attendue.

La sémiotique est aujourd'hui, dans plusieurs pays, marginalisée, méconnue, voire inexistante, mais ses perspectives semblent prometteuses, que ce soit sous cette appellation ou sous d'autres appellations, constituée comme une discipline académique solide, ou comme un ensemble de mouvements de recherche présents un peu partout dès qu'il s'agit d'une quête systématique du sens. Il faudra attendre pour voir où va la sémiotique, comment, dans quel cadre institutionnel et quel contexte disciplinaire, avec quels alliés et quels rivaux, ce qui changera totalement son destin¹.

Amir Biglari

1. Nous tenons à préciser quelques points sur la présentation de ce volume : pour la disposition des travaux, nous avons adopté l'ordre alphabétique du nom des participants ; tous les documents cités ou mentionnés dans les entretiens sont répertoriés dans la bibliographie finale ; les index établis à la fin permettront de trouver des liens significatifs entre les différents textes, et de saisir plus facilement le dialogue tissé entre eux.

Michel Arrivé

Date et lieu de naissance

7 décembre 1936 à Neuilly-sur-Seine (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur émérite, Université Paris Ouest Nanterre La Défense (Paris 10)

Domaines de recherche

Grammaire française, orthographe, histoire de la linguistique, relations entre linguistique et littérature, relations entre linguistique et psychanalyse

*

Principales publications

Ouvrages théoriques

- *Les Langages de Jarry : essai de sémiotique littéraire*, Paris, Klincksieck, 1972.
- *La Grammaire d'aujourd'hui : guide alphabétique de linguistique française* (avec Françoise Gadet et Michel Galmiche), Paris, Flammarion, 1986.
- *Linguistique et psychanalyse*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1986 [traduit en anglais, coréen, espagnol, portugais].
- *Réformer l'orthographe ?*, Paris, PUF, 1993.
- *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient*, Paris, PUF, 1994 (réédition : 2005, Limoges, Lambert-Lucas) [traduit en espagnol, italien, portugais].
- *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF, 2007 [traduit en arabe et en portugais].
- *Le Linguiste et l'inconscient*, Paris, PUF, 2008 [traduit en arabe et en coréen].
- *Verbes sages et verbes fous*, Paris, Belin, 2010.

Romans

- *Les Remembrances du vieillard idiot*, Paris, Flammarion, 1977.
- *La Réduction de peine*, Paris, Flammarion, 1978.
- *L'Horloge sans balancier*, Paris, Flammarion, 1983.
- *Une très vieille petite fille*, Seyssel, Champ Vallon, 2006.
- *La Walkyrie et le professeur*, Seyssel, Champ Vallon, 2007.
- *Un bel immeuble*, Seyssel, Champ Vallon, 2010.
- *L'Homme qui achetait les rêves*, Seyssel, Champ Vallon, 2012.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la linguistique et à la sémiotique ? Quand et comment avez-vous découvert la linguistique et la sémiotique ?

Pour un homme de ma génération – je suis né en 1936 – la sémiotique ne faisait pas encore nettement partie du paysage intellectuel à l'époque où j'ai commencé mes études supérieures, de 1953 à 1958 (hypokhâgne et khâgne, puis préparation de la licence, du Diplôme d'études supérieures – DES – et de l'agrégation). Grâce à un professeur de philo en khâgne, Louis Guillermit, je connaissais Saussure et j'avais lu, sans doute en 1955, le *Cours de linguistique générale*. Mais je ne suis pas certain d'avoir d'emblée porté une attention spécifique aux passages (pas très nombreux ni très développés dans le *CLG*) où est mise en place, de façon très programmatique, la « sémiologie ». Car Saussure utilise exclusivement ce terme (après avoir fugitivement essayé *signologie*). Le terme *sémiotique* vient de Peirce. En France, on a longtemps hésité entre *sémiologie* et *sémiotique*. Il a fallu une décision de l'Association qui venait de se fonder (j'en étais) pour finalement choisir le terme *sémiotique*, si mes souvenirs sont bons parce qu'il était plus « international ».

La partie linguistique de l'enseignement qui était donné à la Sorbonne à cette époque, en vue du « Certificat de grammaire et philologie classiques », puis en vue des épreuves linguistiques de l'agrégation de grammaire, avait un caractère presque exclusivement historique. La linguistique synchronique de Saussure n'était signalée que par des allusions de Georges Gougenheim et de Robert-Léon Wagner. Aucune mention de quelque sémiotique que ce fût n'était à ma connaissance faite par aucun professeur.

Devenu professeur de lycée en 1958, j'envisage, dès 1960, de préparer une thèse de « stylistique » consacrée à Alfred Jarry. Le « directeur » de cette thèse est Gérard Antoine, connu par une thèse de grammaire française sur la coordination et par ses efforts pour construire une « stylistique littéraire ».

C'est au cours de l'élaboration de cette thèse que je fais deux constatations à la fois opposées et complémentaires :

1. La « stylistique littéraire », quelles que soient les variations qui l'affectent selon les auteurs, s'appuie le plus souvent, implicitement ou explicitement, sur la notion d'« écart », et n'atteint le plus souvent que les couches superficielles du texte.
2. Il faudrait donc élaborer d'autres méthodes pour envisager le « texte », et spécifiquement le « texte littéraire » selon des méthodes calquées sur celles que la linguistique applique, notamment, à la phrase, sans généralement en dépasser les limites.

C'est à cette époque, à partir de la fin des années cinquante et au début des années soixante que, notamment avec Roland Barthes et Algirdas Julien Greimas, mais aussi quelques autres, commence à se construire la sémiotique. Sur ces problèmes historiques, je me permets de renvoyer au chapitre VIII de mon ouvrage *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, où je fais l'histoire de cette genèse de la sémiotique française, envisagée sous l'angle de son enracinement dans le saussurisme et dans la forme qu'il a prise dans la glossématique danoise.

Ma thèse se construit donc en évacuant progressivement tout ce qui, au départ, provenait de la stylistique. Elle se termine en 1970, sous le titre *Les Langages de Jarry : essai de sémiotique littéraire*. Sémiotique ? Oui, sans doute. L'influence de Barthes et de Greimas (la *Sémantique structurale* était parue depuis 1966) est partout présente. Mais elle reste profondément enracinée dans la linguistique, notamment saussurienne et hjelmslevienne, non sans prendre en compte en outre certains apports chomskyens, déplacés de la phrase vers le texte. Le titre, notamment l'emploi au pluriel du mot « langage » fait allusion à l'illustre chapitre XXII des *Prolégomènes à une théorie du langage* de Hjelmslev, « Langages de connotation et métalangages ». Certains chapitres marquent, d'une façon qui à mes yeux reste encore valable, la jonction entre la théorie hjelmslevienne des langages de connotation et l'analyse actantielle de Greimas.

Comment avez-vous connu Greimas et Barthes ? Quelles furent, par la suite, vos relations avec eux ?

Je n'ai pas connu personnellement Barthes. Je ne l'ai rencontré qu'une fois, lors d'une conférence qu'il faisait devant une petite société de linguistes qui s'appelait la SELF, Société d'étude de la langue française, rebaptisée ensuite Société d'étude de linguistique française. Barthes nous a parlé, à l'époque, c'était le 14 novembre 1964, de la rhétorique. Il y avait là tous les enseignants de linguistique française de la Sorbonne, où j'étais à l'époque un très jeune assistant. Et Barthes, qui, chacun le sait, n'appartenait pas au sérail universitaire traditionnel – ni agrégé, ni docteur – était accueilli de façon diverse par les auditeurs : en gros de façon enthousiaste, ou au moins intéressée, par les jeunes, de façon réservée, et parfois hostile par les vieux. J'étais assis à côté de Frédéric Deloffre, qui devait se rendre célèbre, en 1968, pour avoir mordu au mollet un étudiant. Deloffre écoutait avec une attention sarcastique les citations latines de Barthes, et en notait les petites erreurs. Je me souviens, minuscule détail, que Barthes a utilisé l'adjectif latin *mediocris* (« moyen ») en lui donnant la forme « barbare » **mediocrus* : ricanement de Deloffre, agrégé de grammaire (comme d'ailleurs Michel Arrivé...). La rhétorique, à l'époque, était au centre des préoccupations de Barthes : c'était le moment où il publiait, dans le numéro 4 de la revue *Communications* son article « Rhétorique de l'image ».

J'ai écrit à Barthes une fois, nettement plus tard, c'était en 1977, à l'occasion de la publication de mon premier roman, *Les Remembrances du vieillard idiot*. Il m'a répondu par une lettre très brève, peu intéressée et peu intéressante. Je suis certain de l'avoir cependant conservée, mais je ne l'ai pas retrouvée dans mes dossiers.

Je ne suis pas un fanatique de Barthes. Je précise, si c'est nécessaire, que je ne suis pas non plus un ennemi de Barthes (il en a eu, il en a encore). J'ai lu, en leur temps, je lis toujours certains de ses textes tantôt avec plaisir, tantôt avec admiration, souvent avec plaisir et admiration. Mais il m'arrive aussi parfois d'être agacé, ce qui, d'une certaine façon, fait peut-être aussi partie du plaisir du texte. À vue de nez, comme ça, sans avoir fait d'inventaire précis ni exhaustif, il me semble bien que je préfère le Barthes du

début, celui du *Degré zéro de l'écriture*, de *Mythologies* ou de *S/Z* – qui n'est d'ailleurs déjà plus du début – au Barthes de la fin. Dès le « début », dans la querelle entre Roland Barthes et Raymond Picard autour de Racine, j'étais, je suis toujours en général plutôt du côté de Barthes, mais il m'arrive parfois de me dire que Picard, sur certains points, n'a pas tout à fait tort. Barthes d'ailleurs le laisse lui-même vaguement entendre quelque part, longtemps après (sans doute dans *Roland Barthes par Roland Barthes*).

Quoique je ne sois pas un fanatique de Barthes, je suis un très ancien lecteur de ses travaux. J'ai lu les *Mythologies* dans les numéros d'abord mensuels, puis hebdomadaires de la revue de Maurice Nadeau, *Lettres nouvelles*. Je me rappelle très bien qu'en 1959 j'attendais chaque semaine avec impatience la publication de la revue, où je lisais en priorité absolue la « mythologie » de la semaine, après *les* mythologies, au pluriel, du temps du fascicule mensuel. Faut-il préciser que dans *Mythologies* la sémiotique, sans être, sauf erreur, explicitement nommée, n'est pas absente, certes – comment pourrait-elle l'être ? – mais ne s'affiche pas.

Maintenant, quelle sera la place de Barthes dans l'histoire de la *sémiotique* telle qu'elle se fera dans vingt ans ? Je reste perplexe. Sans doute pas aussi importante que celle qui lui a été donnée de son vivant...

Contrairement à Barthes, j'ai bien connu Greimas. J'ai dit il y a déjà de nombreuses années (c'était le 25 mars 1992, quelques semaines après sa mort, survenue le 27 février) que « je croyais pouvoir dire que c'était un ami » (1993 : 14). Je reproduisais dans cette phrase ce que Greimas lui-même avait dit de Barthes à l'occasion de sa mort. Mais, je crois le savoir, les relations de Greimas et de Barthes, obscurcies notamment par leur candidature conflictuelle au Collège de France (détail historique à vérifier, je ne parle ici que par ouï-dire), n'ont pas toujours été sereines. Ce qui est certain, c'est que les deux auteurs se citent peu, Greimas tout de même faisant parfois allusion à Barthes. Barthes, sauf erreur ou oubli, ne cite jamais son vieux collègue de l'Université d'Alexandrie.

Les relations que j'ai eues avec Greimas, sans être jamais devenues intimes – j'ai le souvenir d'être allé une seule fois chez lui, c'était sauf erreur dans un vieil appartement d'un immeuble un peu délabré du boulevard des Filles-du-Calvaire – n'ont jamais connu d'ombres.

Mes relations épistolaires avec Greimas remontent très loin dans le passé. C'est en effet en 1963 que je lui ai adressé « Encore les indéfinis (*À propos d'un article récent*) », le long compte rendu que j'avais consacré dans un numéro de 1965 du *Français moderne* à son bel article « Comment définir les indéfinis ? » Il m'avait répondu de façon chaleureuse et pour l'essentiel approuvante. C'est cette réponse qui m'a incité, trente-sept ans plus tard, à republier mon texte, à la suite du sien, dans son livre posthume *La Mode en 1830*, dont j'ai écrit la préface.

Je crois me rappeler que c'est quelques années avant, à la SELF, lors de la première réunion de cette Société (c'était en octobre 1960, j'étais à l'époque professeur de lycée), que j'ai vu Greimas pour la première fois. Greimas n'était pas plus agrégé que Barthes, ce qui compliqua le début de sa carrière, et le força à prendre un poste de professeur à l'Université d'Ankara.

Il venait assez rarement à Paris. À la SELF, il exposait, ce jour d'octobre, ses « Remarques sur la description mécanographique des formes grammaticales », remarques relatives, précisément, à la récursivité du syntagme nominal, si mes souvenirs, réactivés, quelques années plus tard, par ceux de Greimas lui-même, sont bons, car il ne subsiste de cette première réunion que sa mention dans un bref article, « La Société d'étude de la langue française », écrit par Yves Poutet dans *Le Français moderne* (1962). On l'oublie souvent : Greimas, de formation, était linguiste, et a toujours revendiqué, en même temps que celle de sémioticien, la qualité de linguiste. Il manifeste une fois de plus cette revendication dans le texte de *Sémiotique en jeu* (1987).

Je n'ai pas suivi, absorbé par mes occupations d'assistant à la Sorbonne, le cours de sémantique que Greimas a donné, en 1963 et 1964, au Centre de linguistique quantitative (Institut Henri Poincaré). Mais je me suis procuré (sans doute grâce à Jean-Claude Coquet, qui le suivait) les fascicules multi-graphiés de façon artisanale de ce cours, qui deviendra, en 1966, la *Sémantique structurale*. Il est intéressant de remarquer les retouches apportées par Greimas à ce Cours en vue de sa publication. Greimas racontait en riant beaucoup (il était très rieur) que c'est sur le conseil de Jean Dubois qu'il avait ajouté l'adjectif *structurale* à son titre : « Tu en vendras mille de plus ! ». C'était en effet l'époque du « structuralisme triomphant ». Mais l'adjectif *structurale* n'était en rien usurpé...

Après quoi, mes relations avec Greimas ont été constantes, émaillées notamment par de nombreuses soutenances de thèses (Joseph Courtés, Thomas G. Pavel, Dominique Maingueneau, Jean-Claude Coquet, Jacques Fontanille, de très nombreux autres), dans des locaux parfois pittoresques, par exemple le minuscule bureau de l'annexe de la Sorbonne où Greimas avait un moment trouvé asile.

Un moment important a évidemment été l'organisation, que j'ai menée avec Coquet, de la décade consacrée à Greimas à Cerisy, du 4 au 14 août 1983. Vaste et prestigieuse assistance internationale, présence sauf erreur à peu près constante de Greimas, très agréable convive. Accident inquiétant, quoique finalement sans gravité, de Paul Ricœur. Je me contente de renvoyer à l'ouvrage qui a été tiré de ce colloque par Jean-Claude Coquet et moi, avec la collaboration d'Eric Landowski : *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre d'A.-J. Greimas*. On y lira notamment, spécialement instructifs pour l'histoire de la sémiotique, les deux textes terminaux : « Pour une sémiotique du récit : rencontre entre A.-J. Greimas et P. Ricœur » et « Postulats, méthodes et enjeux : A.-J. Greimas mis à la question ».

Pronostic pour l'histoire future de la sémiotique : Greimas, sans doute, y prendra une place considérable, tant pour *Sémantique structurale*, que pour le *Dictionnaire de sémiotique, Du sens I et II*, etc.

Pourquoi pensez-vous que dans l'avenir l'œuvre de Greimas brillera de plus en plus tandis que celle de Barthes perdra de son rayonnement ?

Précisons bien : je ne porte sur Barthes aucun jugement péjoratif – sauf, peut-être, sur certaines assertions hasardeuses et péremptoires, j'en citerai une plus bas. Et je ne suis en rien un thuriféraire absolu de Greimas. Le

« pronostic » que j'ai formulé dans ma précédente réponse – périlleux, comme tous les pronostics – ne porte que sur la place des deux acteurs dans l'histoire de la sémiotique. Pas sur leur place dans l'histoire de la littérature française, ni même sur leur place dans l'histoire de la critique littéraire. À cet égard, il est vraisemblable que Barthes aura une place, plutôt peut-être du côté de l'anecdotique. Barthes parlait souvent du « roman » qu'il avait en tête, peut-être même en cours d'élaboration. Il ne l'a jamais terminé. Je reconnais volontiers que son *Roland Barthes par Roland Barthes* en tient lieu. J'allais écrire, imprudemment, « en tient largement lieu », ce qui aurait été parfaitement arbitraire, précisément dans la mesure où on ne sait à peu près rien de ce roman avorté (je précise en outre que j'écris vite, sans aller vérifier mes assertions dans les bouquins). J'ajoute que *Le Degré zéro de l'écriture*, certains éléments du *Plaisir du texte* et, à mon sens, *S/Z*, que je tiens, en dépit d'un certain excès de poudre aux yeux pédantesque, pour un grand texte d'analyse littéraire, ont marqué un moment dans l'histoire de la « critique littéraire » en France. Je n'en dirais pas autant des publications de Barthes sur Racine, dont je crois bien me rappeler qu'il avoue quelque part lui-même que, rédigées sur commande, elles étaient quelque peu... improvisées (ce qui n'est d'ailleurs pas forcément une cause de faiblesse).

Mais du point de vue proprement sémiotique, la place de Barthes restera à mon sens modeste. Quoique titulaire au Collège de France de la chaire de sémiologie littéraire, il aura surtout joué un rôle d'initiateur, notamment par les *Éléments de sémiologie*, qui, en 1964, font enfin connaître en dehors du cercle très restreint des linguistes professionnels l'enseignement de Saussure et de Hjelmslev. Mais il faut bien avouer que certains éléments de son enseignement plus tardif – notamment l'illustre formule « la langue est fasciste » – sont, comment dire ? dévalorisés par ce que j'appellerais volontiers une sorte de démagogie intellectuelle. Je la cite telle qu'elle a été prononcée :

La langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire, ni progressiste ; elle est tout simplement : fasciste ; car le fascisme, ce n'est pas d'empêcher de dire, c'est d'obliger à dire. (1989 [1977] : 14)

Qu'il y ait un « pouvoir de la langue », c'est peu discutable : chacune des langues impose aux « sujets parlants » (et on pourrait plaisanter sur le terme *sujet*...) certains modes d'expression et, par là, de pensée. Mais en quoi ce pouvoir est-il spécifiquement « fasciste » ?

Du côté de Greimas, les choses s'inversent de façon presque parfaite. La littérature n'est pas, si je le lis bien, au centre de ses préoccupations. Même si, en 1966, il consacre une part de *Sémantique structurale* à un univers littéraire, celui de Bernanos, même si, dix ans plus tard, il consacre un livre entier, *Maupassant, La sémiotique du texte : exercices pratiques* (on remarquera le titre, de caractère très didactique) à un très bref conte, la littérature ni la littérarité ne sont vraiment pas au centre de ses préoccupations. Il suffit pour s'en convaincre de relire l'« Avant-propos » de Maupassant ou l'article « Littérarité » de *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*.

La place de Greimas dans l'histoire de la littérature française ou, plus limitativement, dans l'histoire du discours critique sur la littérature sera donc, sans doute, modeste.

Il en ira, à mon sens, tout autrement pour sa place dans l'histoire de la sémiotique, à comprendre ici dans toute son extension. Mais sur ce problème bien des choses ont été dites avant moi, par exemple par Anne Hénault et par quelques autres. Je ne vois pas bien ce que, du strict point de vue historique, je pourrais y ajouter. À moins d'en faire un livre... Ce qui n'est pas à l'ordre du jour.

Pouvez-vous nous décrire les relations de Greimas avec les autres intellectuels de son époque ?

Le problème est vraiment difficile. Il faudrait arriver à tenir compte du « caractère » de Greimas tel qu'il se manifestait dans ses comportements scientifiques et relationnels : mélange complexe d'une sorte de timidité et d'une évidente volonté d'intégration d'autres disciplines, liées à un sentiment aigu de la spécificité et de l'importance de sa réflexion. D'où le double souci d'établir des relations avec de nombreuses disciplines voisines et de sauvegarder, avec un petit nombre de fidèles (naturellement Courtés, et, dans des conditions souvent évolutives et complexes, Coquet, puis Hénault et Fontanille, Arrivé et quelques autres restant, pour diverses raisons, un peu à l'écart), les caractères propres de la sémiotique.

Il est sans doute utile de distinguer par disciplines.

D'abord, la linguistique.

Comme je l'ai dit dans l'une de mes précédentes réponses, Greimas s'est toujours considéré comme un linguiste. Il n'a donc jamais cessé de fréquenter les linguistes, surtout les francisants, ni de répondre à leurs éventuelles invitations. Et d'être affecté par les marques de rejet qu'il croyait repérer chez quelques-uns.

Quelques souvenirs, en vrac :

Greimas a conservé longtemps des liens d'amitié et de complicité avec plusieurs linguistes de sa génération, présentant des traits de carrière communs, par exemple Georges Matoré (avec qui il collabora pour *La Méthode en lexicologie*, sans faire apparaître son nom comme collaborateur), Pierre Guiraud et Bernard Quemada, comme lui non agrégés, et ayant eu de ce fait, comme lui et comme Barthes, des débuts de carrière laborieux. Cette amitié s'accommodait facilement des divergences théoriques : je me souviens nettement d'avoir entendu Greimas, au Balzar, marquer les divergences très fortes qui l'opposaient à Guiraud (celui-ci se vantait, à tort, d'être un « empiriste absolu, se foutant de toute théorie ») tout en sauvegardant leur amitié. Je crois aussi savoir que, peut-être pour des raisons de carrière (ou d'édition ? ou difficultés personnelles ?) les relations entre Greimas et Guiraud se sont distendues, et ont peut-être fait place à une certaine hostilité.

Je conserve le souvenir d'une conférence faite en commun, à l'ENS de Saint-Cloud, par Greimas et Georges Gougenheim sur les problèmes de la sémantique, sans doute à l'occasion de la publication en 1966 de *Sémantique structurale*. La communication n'était, si mes souvenirs sont bons, pas très aisée entre le vieil historien du lexique et l'encore assez jeune (il n'avait à l'époque pas encore cinquante ans) fondateur de la *Sémantique structurale* et promoteur de la sémiotique.

Greimas a participé par au moins deux interventions aux séances de la SELF, dont la première, en octobre 1960. J'en ai parlé plus haut. Il y venait parfois aussi comme auditeur.

Greimas a toujours eu des relations amicales avec plusieurs linguistes, notamment Jean-Claude Chevalier et Jean Dubois, lequel fut sans doute son introducteur chez Larousse pour la publication de *Sémantique structurale*. Dubois et Greimas fondèrent ensemble (avec Barthes et Bernard Pottier) la revue *Langages*. Cela se passait en 1966, année de publication de *Sémantique structurale*. Greimas et Dubois plaisantaient souvent de ce qu'ils présentaient comme leur opposition et leur complémentarité théoriques : « La forme, c'est pour toi, le sens, c'est pour moi ! », s'exclamait Greimas, à la SELF. Il n'était évidemment pas dupe du caractère approximatif de sa formule.

En revanche, Greimas marquait constamment une forte hostilité à l'égard d'André Martinet, mais, sauf erreur, jamais nettement dans ses écrits. C'est sur le mode plaisant qu'il rapporte la visite qu'il lui a faite, en compagnie de Barthes, qui souhaitait trouver en Martinet le directeur de la thèse qu'il voulait faire sur *Le Système de la mode*. Le projet n'aboutit pas, et le bouquin parut sans avoir été soutenu comme thèse. Martinet, que j'ai bien connu, et à qui j'en ai parlé, bien plus tard (en 1993 ?) aussi discrètement que possible, ne semble pas s'être avisé de cette hostilité de Greimas. Il s'en serait d'ailleurs sans doute assez peu affecté.

Je crois n'avoir jamais eu l'occasion d'entendre Greimas parler d'Émile Benveniste, qu'il connaissait, évidemment, mais que la maladie écarta dès 1969. Benveniste parle-t-il quelque part de lui ? Je n'en ai pas de souvenir précis. Cependant l'article « Énonciation » de *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage* donne une place importante à Benveniste, non toutefois sans certaines touches de distance ironique :

En ramenant les choses à des proportions plus modestes, il ne nous paraît pas impossible d'intégrer la nouvelle problématique dans ce cadre plus général que constitue l'héritage saussurien. (1979 : 126)

Quelles ont été les relations personnelles de Greimas avec Louis Hjelmslev ? Je n'en suis pas informé. Il est vrai que Hjelmslev est mort dès 1965 après une assez longue période d'inactivité liée à la maladie. Reste évidemment que Hjelmslev est à l'évidence celui des linguistes qui a eu le plus d'influence sur Greimas. Greimas connaissait, certes, le *Cours de linguistique générale* de Saussure. Il lui a consacré un bel article en 1956. Par la force des choses, il ignorait les recherches sémiologiques sur la légende germanique, qui ne sont que très rapidement alléguées, en 1971, par Jean Starobinski dans *Les Mots sous les mots*. La sémiologie saussurienne se ramenait donc pour lui aux passages qui lui sont consacrés dans le *CLG*. Il en reconnaissait les mérites, mais en regrettait la brièveté : « On ne peut pas faire de sémiotique avec ça, ni même de sémiologie ». Hjelmslev était à ses yeux non seulement le continuateur de Saussure pour la linguistique, mais le véritable fondateur de la sémiotique.

Greimas manifestait publiquement beaucoup d'admiration pour Roman Jakobson, qu'il aimait à présenter comme un « poète ».

Émigré de Lituanie, pays balte annexé par l'Union soviétique, Greimas, qui est toujours resté attaché à son pays et à sa langue, avait peu de sympathie pour ce qu'il appelait « la linguistique stalinienne ». Il a fait un compte rendu sévère du livre de Marcel Cohen, *Pour une sociologie du langage* (dans le premier numéro de la revue *Arguments*, en 1956. La revue se réclamait du marxisme « révisionniste »). Plusieurs années plus tard, Cohen, qui était le meilleur des hommes, s'en étonnait et s'en plaignait encore...

À l'égard des linguistes américains, Greimas me paraît avoir observé une attention limitée mais non malveillante. Il est toutefois intéressant de remarquer que, sauf erreur ou oubli, le nom de Noam Chomsky n'apparaît à l'article « Transformation » de *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage* que sous la forme de l'adjectif *chomskyen*. Toutefois Chomsky est nommé, plusieurs fois, à l'article « Générative (grammaire) ».

Je n'évoque que pour mémoire les relations de Greimas avec Barthes, car j'en ai rapporté ce que j'en sais dans une précédente réponse.

Les sémioticiens plus jeunes que lui ? Difficile de parler des relations de Greimas avec ces bons collègues, qui sont tous des amis. L'esprit d'école était fort dans l'entourage de Greimas : quelques-uns sont restés, définitivement, des disciples. D'autres se sont écartés, parfois discrètement, parfois avec éclat. J'avoue que je n'ai jamais réussi à le confesser clairement sur ce qu'il pensait des travaux de Julia Kristeva. Je ne suis pas certain qu'il ait été très convaincu...

Sur ces relations de Greimas avec les linguistes, on lira avec intérêt le chapitre, agréablement anecdotique, mais instructif qui est consacré à Greimas dans l'ouvrage de Jean-Claude Chevalier, *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva* (2006 : 121-143).

Ensuite, la philosophie.

Greimas avait de fortes sympathies pour la phénoménologie. Il avait une grande admiration pour Maurice Merleau-Ponty, « un grand bonhomme ». Et Ricœur a été, à tout moment, l'un de ses interlocuteurs privilégiés. Je me contente de renvoyer ici au dialogue qu'il a eu avec lui à Cerisy, tel qu'il est rapporté dans « Pour une sémiotique du récit : rencontre entre A.-J. Greimas et P. Ricœur », cité plus haut.

De nombreux philosophes sont intervenus au Séminaire. J'ai un souvenir précis de Michel de Certeau, qui, sans doute un peu imprudemment, parla longuement du métalangage et de sa mise en cause – « Il n'y a pas de métalangage » – par Lacan. Propos qui, sans doute, agacèrent *in petto* Greimas, pour qui la dénégation du métalangage était, du moins je l'imagine, l'une des aberrations lacaniennes...

La psychanalyse.

Greimas n'avait aucune répugnance à l'égard de la psychanalyse et professait un grand respect pour Freud. Il avait à l'égard de la psychanalyse une sorte de volonté d'intégration, manifestée par exemple, avec une timidité sans doute feinte, dans *Sémantique structurale*. Je me souviens que, lors d'une intervention que j'ai faite à son séminaire (du temps où il se tenait à la Faculté de théologie protestante, fin des années soixante-dix ou début des années quatre-vingt) sur « Le concept de symbole chez Freud », il a présenté

Freud, notamment le Freud de la *Traumdeutung* (*L'Interprétation des rêves*), comme un « sémioticien avant la lettre » : « tout ça, toutes ces analyses de rêve, c'est de la sémiotique. La psychanalyse, la vraie, c'est par exemple la castration » (propos rapportés de mémoire, plus de trente ans après).

L'attitude de Greimas à l'égard de ses contemporains analystes était différente. Je ne l'ai entendu parler que de Jean-Bertrand Pontalis et de Jacques Lacan. En bien du premier, mais anecdotiquement. Il l'avait connu à Alexandrie, et c'est lui qui l'introduisit aux *Temps modernes*. Il cite le second au moins une fois dans *Sémantique structurale*, où il se réfère notamment à « la notion d'assomption, utilisée par le Dr Lacan en psychanalyse et dont l'importance ne peut échapper à personne » (1966 : 100). Mais quand il parlait de lui, en public ou en privé, c'était, si mes souvenirs ne me trompent pas, de façon assez péjorative. Comme dans le passage cité de *Sémantique structurale*, il l'appelait toujours « le docteur Lacan », d'une façon où je croyais déceler une ombre d'ironie. Il se plaignait de sa lecture de Saussure, de son obscurité. La légende rapporte que l'antipathie manifestée par Greimas à l'égard de Lacan s'était considérablement accentuée à l'occasion du suicide, en 1965, de Lucien Sebag, auteur de *Marxisme et structuralisme*, ami de Greimas et analysant de Lacan. Note personnelle : le seul reproche que Greimas m'ait adressé (avec une ironique gentillesse), c'est l'intérêt à ses yeux excessif que je manifestais pour la réflexion de Lacan.

L'ethnologie.

Greimas manifestait une forte admiration pour Claude Lévi-Strauss. Voir notamment sur ce point l'article « Transformation » de *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Je n'ai aucune information sur les relations personnelles que les deux chercheurs ont pu avoir.

Les autres disciplines.

Greimas s'entichait parfois, de façon plus ou moins intense et durable, de certains auteurs chez qui il croyait, à tort ou à raison, repérer des traits communs avec ses propres préoccupations. Parmi beaucoup d'autres, je pense par exemple à Charles Morazé, qui a fait au séminaire de Greimas (du temps du Collège de France, fin des années soixante ?) une intervention assez désinvolte. J'ai l'impression que Greimas en a été surpris et déçu. Inversement, je crois qu'il a apprécié l'intervention, plus tardive (du temps de la Faculté de théologie protestante) de Jean-Pierre Vernant.

Vous disiez en 1993 : « Je suis de ceux qui pensent que l'histoire de la linguistique et de la sémiotique a été profondément marquée par le passage de Greimas » (p. 21). Quelle a été l'importance de Greimas pour la linguistique ?

Comme toutes les autres, cette question est difficile. Elle semble faire attendre une réponse relative à l'effet de Greimas sur l'évolution de la linguistique. Problème intéressant, certes, et parfois passé sous silence. Je donnerai donc quelques éléments d'information. Mais l'aspect le plus important de la pratique greimassienne de la linguistique tient à mon sens dans la relation que Greimas inaugure entre la linguistique, pour l'essentiel saussuro-hjelmslevienne, et la sémiotique. Je me contenterai sur ce point d'un rappel.

1. L'effet de Greimas sur l'évolution de la linguistique

Greimas était linguiste de formation. Ses deux thèses, soutenues en 1948, publiées en 2000, *La Mode en 1830*, relèvent d'une lexicologie descriptive bien menée. La perspective adoptée est pour l'essentiel synchronique, bien que le terme saussurien, sauf erreur ou oubli, ne soit pas employé. Greimas, plus tard, portera sur ses thèses des jugements sévères. Elles ne les méritent que par rapport aux formes que prendra dans la suite sa recherche. Il porte des jugements aussi sévères sur *La Méthode en lexicologie*, ouvrage de Matoré qui a été préparé par des articles, portant le même titre, auxquels Greimas a collaboré.

C'est plus tard que Greimas découvre Saussure. En 1956, il remarque, dans un article très important du *Français moderne* (repris dans *La Mode en 1830*), « le peu de résonance qu'a eu la théorie saussurienne en France ». Il exagérait un peu : Gustave Guillaume, Georges Gougenheim, Jacques Damourette et Édouard Pichon, Lucien Tesnière, avant la guerre, quelques autres (notamment Robert-Léon Wagner) immédiatement après tenaient largement compte du *CLG* dans leurs travaux. Mais il est certain que l'article de Greimas a contribué à faire mieux connaître l'enseignement de Saussure.

La contribution de Greimas à la linguistique, au sens le plus strict et parfois le plus technique du terme, est importante dans les années soixante : contributions techniques à la description mécanographique des formes grammaticales (dans le *Bulletin* publié à Besançon, son intervention d'octobre 1960 à la SELF faisait écho à ces recherches), réflexions sur les idiotismes, proverbes et dictons, etc. L'essentiel est cependant constitué par deux articles de sémantique grammaticale : « Comment définir les indéfinis ? » (repris dans *La Mode en 1830*, avec le compte rendu de Michel Arrivé) et « Les topologies, essai de définition d'une classe de lexèmes ».

Est-il nécessaire de rappeler que Greimas n'oubliera jamais sa formation de linguistique historique ? Il publiera en 1968 un bon *Dictionnaire de l'ancien français* et en 1992, avec Teresa Keane, un bon *Dictionnaire du moyen français*.

2. La transition entre linguistique et sémiotique

C'est de toute évidence le passage de la sémantique à la sémiotique, inaugurée par *Sémantique structurale*, qui est le moment le plus important. C'est dans ce livre que s'articule la relation entre sémantique et sémiotique. Je ne fais que le signaler, pour deux raisons : c'est, d'une part, une question déjà bien traitée par de nombreux travaux. Il faudrait, d'autre part, beaucoup de temps et de place pour la reprendre de façon renouvelée.

Vous êtes à la fois analyste de la langue (linguiste et sémioticien) et romancier. Sur quelle base comparez-vous ces deux pratiques ?

Encore une question difficile, et qui exigerait beaucoup de temps pour être traitée à fond. Difficile, elle est aussi au plus haut point intéressante. Il serait particulièrement utile de la poser à d'autres personnes ayant la même expérience des deux types d'écriture. Le problème se pose de savoir si ces personnes sont nombreuses...

Je me contenterai de tenir compte de mon expérience personnelle, sans tenter de donner à mes propos une portée générale.

Je suis d'abord contraint de donner quelques indications chronologiques. Mon activité de « romancier » a été relativement tardive : mon premier roman, *Les Remembrances du vieillard idiot*, a été publié en 1977, j'avais déjà dépassé la quarantaine, et publié, depuis 1962, de nombreux articles et livres de linguistique, et même deux ouvrages se réclamant explicitement de la sémiotique : *Les Langages de Jarry : essai de sémiotique littéraire* et *Lire Jarry*. Même si la publication du second, en 1976, est de peu antérieure à celle de mon premier roman, la rédaction en est assez nettement antérieure, car il s'agit pour l'essentiel soit d'articles préalablement publiés, soit d'écrits inédits, mais déjà anciens. À cette époque-là, je ne pensais absolument pas que j'écrirais par la suite sept romans et un recueil de nouvelles.

À l'époque de ces premiers travaux sémiolinguistiques, j'établissais, très naïvement, une coupure totale entre l'activité « scientifique » du linguiste ou du sémioticien et la création littéraire. Je ne voyais la seconde que comme l'« objet de connaissance » du « chercheur scientifique ».

Pour des raisons qu'il serait difficile, sans doute impossible, d'expliquer, peut-être même seulement de décrire, les choses ont changé du tout au tout dès que j'ai commencé à écrire ce qu'on appelle, de façon très mal contrôlée, de la « fiction ». Il s'est en effet trouvé que dans mes romans, dans tous mes romans, sauf erreur, depuis le premier jusqu'aux deux derniers – *Un bel immeuble* (2010) et *L'Homme qui achetait les rêves* (2012) –, se trouve mis en scène l'acte d'écrire un « texte littéraire », avec les inévitables guillemets de modalisation autonymique pour cette notion encore incertaine.

En termes pédantesques, je pourrais dire que mes romans procèdent à une narrativisation de l'analyse sémiologique. C'est l'acte même de la création littéraire qui est mis en scène dans mes romans.

C'est après coup que j'ai observé un effet de retour de mon écriture « fictionnelle » sur ma pratique de chercheur en sémiolinguistique. Cet effet peut se manifester à différents niveaux :

1. J'ai commencé à recourir à différents usages stylistiques, que j'évitais jusqu'alors comme la plupart de mes collègues. Ainsi, l'emploi du *je* m'est devenu familier et, j'en ai du moins l'impression, à peu près constant. Je crois bien n'avoir plus jamais utilisé le *nous* « d'auteur » dans un travail scientifique depuis que j'ai commencé à écrire des romans, même si, nécessairement, le *je* n'a en rien le même statut dans un texte de fiction et dans un travail de sémiolinguistique.
2. Je ne me suis pas interdit certaines pratiques d'« autofiction », par exemple des récits de rêves, il est vrai présentés comme venant d'autres personnes (dans *Langage et psychanalyse, linguistique et inconscient* et dans *Le Linguiste et l'inconscient*).
3. Je suis même allé plus loin, en faisant intervenir la fiction, cette fois sans guillemets, au sein même d'un ouvrage présenté comme scientifique. C'est ce que j'ai fait dans le dernier chapitre de *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, où sont présentés successivement un récit d'explo-

ration et les commentaires évidemment apocryphes qu'en fait un personnage de fiction nommé Ferdinand de Saussure. Il est au plus haut point intéressant d'observer les réactions devant ce type de texte des sémiolinguistes professionnels. En général, ils marquent une totale désapprobation : c'est qu'à leurs yeux il ne faut pas brouiller les pistes...

On a compris que ma double expérience de l'écriture « scientifique » du sémiolinguiste et de l'écriture « fictionnelle » du romancier a eu pour effet pour moi de neutraliser, pour une large part, l'opposition traditionnelle entre les deux pratiques. Je m'en tiendrai à cette conclusion.

De façon générale, la connaissance de la sémiotique et de la linguistique pourrait-elle être utile pour un romancier ?

Question, encore une fois, simultanément intéressante et difficile à résoudre.

On pourrait dire, bien sûr, que le romancier, par le fait même qu'il écrit un roman – avec des personnages, un récit, une mise en forme discursive, tous les éléments qui constituent un « texte littéraire » – est par là même sémioticien. Mais ce serait une réponse largement trompeuse : on pourrait dire de la même façon que le sujet parlant est linguiste parce qu'il énonce à chaque instant des énoncés conformes aux règles de la langue. Certes, le savoir linguistique du sujet parlant existe, de même que le savoir sémiotique du romancier. Mais il n'est pas du même ordre que le savoir théorique du linguiste ou du sémioticien. Saussure, en plusieurs points des *Écrits de linguistique générale*, insiste sur les divergences entre ces deux types de savoir.

La question reste donc posée. La meilleure façon que je vois de lui donner une réponse est de renvoyer à la pratique de chaque romancier propre à tenir compte de son savoir sémiotique théorisé. On sait qu'ils ne sont pas si nombreux, et je laisse à chacun le soin de trouver d'autres exemples que celui que je me donne, entre tous significatif : c'est le texte d'Italo Calvino « Comment j'ai écrit un de mes livres », publié en 1984 au titre de numéro 51 des *Actes sémiotiques*. Je rappelle d'abord, ce qui est souvent oublié, que ce titre fait directement allusion au *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, de Raymond Roussel. Cependant le but visé par Roussel – révéler aux « écrivains de l'avenir » les règles qu'il s'est données, de façon à leur permettre de les suivre – est entièrement différent de celui de Calvino. Je crois qu'on ne saurait mieux commenter le texte de Calvino qu'en reprenant l'analyse, très lucide, qu'en donne Greimas. Il commence par décrire la procédure de description mise en place par Italo Calvino pour rendre compte de son roman *Si par une nuit d'hiver un voyageur* : c'est une suite de carrés affectant l'apparence du carré sémiotique. Chacun de ces carrés est affecté par des commentaires identifiant les actants et leurs relations. Après quoi, Greimas écrit :

Ce genre d'analyse dont on ne fait que suggérer ici la possibilité, porte non plus sur le texte lui-même, mais sur ce qu'on pourrait appeler « idéologie de la forme », censée interpréter l'attitude, consciente ou inconsciente, d'un auteur, d'une époque ou d'une culture sur ses propres signes. (1984a : 4)

Je l'avoue : j'avais perdu de vue ces remarques, pleines d'une extrême lucidité. Elles séparent rigoureusement « le texte » de ce qui est très judicieu-

sement nommé l'« idéologie de la forme ». Elles me semblent notamment rendre compte de la façon dont je procède moi-même quand il m'arrive de mettre en relation ce que je peux détenir de « savoir sémiotique » et mon activité d'auteur de romans : au moins de façon consciente – car de l'inconscient je ne dirai, par la force des choses, rien – je ne tiens nul compte de quelque savoir sémiotique que ce soit pour l'élaboration même du texte. Mais quand il s'agit, après coup, de réfléchir sur ce que Greimas appelle l'« idéologie de la forme », le savoir sémiotique est immédiatement convoqué. Et par là, peut-être, d'entrevoir vaguement ce que j'ai fait...

Pour reprendre les titres de Roussel et de Calvino que vous venez de citer, pouvez-vous préciser comment vous avez écrit vos romans ou l'un de vos romans ? En évoquant les deux niveaux de la création littéraire, que vous appelez à la suite de Greimas le « texte lui-même » et l'« idéologie de la forme » ?

Comment j'ai écrit *Un bel immeuble* ? Le processus s'est déroulé en deux temps, dans deux directions différentes, toutes deux déjà présentes dès le premier moment. Le récit que je vais faire de ce processus répondra par lui-même, je l'espère, aux deux aspects de la question posée.

1. Le premier moment est celui de l'écriture d'une brève nouvelle (8 pages, 23 000 caractères) intitulée *Les Lettres perdues*. Cette nouvelle met en scène un homme déjà âgé, garagiste retraité de son état, qui envisage, après plusieurs essais avortés, d'écrire un roman : le récit des aventures diverses vécues, pendant une quinzaine d'années, par les différents locataires d'un bel immeuble de la banlieue parisienne. Le projet d'écriture se met en route de façon efficace. Au moment où, dans la joie, le garagiste-écrivain aperçoit enfin la possibilité d'achever son long travail d'écriture, il constate que les lettres – au sens littéral de « caractères inscrits sur l'écran de l'ordinateur » – disparaissent chaque nuit de son « manuscrit », sur le modèle de l'apologue indien de l'échiquier : le premier jour une lettre est effacée, le second deux, puis, chaque jour, le double du nombre de lettres de la veille. Un calcul rapide lui permet de constater qu'au bout d'une vingtaine de jours le roman aura entièrement disparu. Il en détruit le peu qui en subsistait. Dans ce premier moment de l'écriture, les aventures des locataires ne sont évoquées que de façon très rapide, par allusions indirectes.
2. Le second moment de l'écriture du roman a consisté à emplir la nouvelle originelle par le récit détaillé des événements survenus dans chacun des appartements de l'immeuble. En ce point se révèle une allusion constamment renouvelée à l'illustre « romans » (*sic*, le nom *romans* est au pluriel) de Georges Perec *La Vie mode d'emploi* ainsi qu'à deux autres romans situés dans un immeuble : *Pot-bouille* d'Émile Zola et *Le Diable boiteux* d'Alain-René Lesage. Cependant, *Un bel immeuble*, à la différence de *La Vie mode d'emploi*, se centre surtout sur deux personnages qui, de leur côté, poursuivent ou essaient de poursuivre une activité d'écriture : le docteur François Ménétrier, locataire, avec son épouse, la belle Solange, du premier étage, et, au rez-de-chaussée, « ce demeuré de Bornichet »,

employé à l'hôpital voisin, où il est notamment chargé de la morgue.

En somme, deux aspects du roman étaient déjà présents depuis les origines : l'aspect, en gros « textuel » : le récit des aventures des locataires – et l'aspect, en gros « métatextuel » : la mise en scène de l'écriture du récit par son auteur. La spécificité de la procédure d'écriture du roman est que, chronologiquement, le métatextuel a précédé et, peut-être, déterminé le textuel.

Quel est, à votre avis, l'aspect le plus original de votre œuvre ?

Je crois bien avoir commencé mes réponses à la plupart des questions posées en marquant la difficulté de la tâche. Elle se révèle cette fois encore plus difficile. Pour deux raisons :

1. La première est qu'il est toujours très délicat de porter non seulement un regard – ce n'est déjà pas si facile – mais un jugement sur ses propres travaux.
2. La seconde est que la question posée vise l'ensemble de ce que j'ai écrit, où se reconnaissent des travaux qu'on oppose souvent sous le nom de « théorie » et de « fiction ».

Les deux types d'écriture que sont la « théorie » et la « fiction » sont généralement séparés par des frontières étanches. Il faudrait, pour apprécier exactement l'étanchéité de ces frontières, procéder à des enquêtes approfondies, dans le milieu de l'édition, du journalisme, des institutions culturelles (Académies, jurys de prix, etc.) et chez les auteurs eux-mêmes. Les résultats pourraient sans doute être assez différents selon les pays. En France, l'étanchéité des frontières est forte. L'exemple de l'édition est frappant : il y a des éditeurs de fiction et des éditeurs de « sciences humaines ». Quand la même maison a les deux activités, elles sont très fortement séparées entre des « collections » différentes et sans contacts. L'exemple des auteurs ne l'est pas moins : il est peu fréquent qu'ils pratiquent à la fois la « théorie » et la « fiction ».

Pour les deux disciplines théoriques que je pratique, la linguistique et la sémiotique, il faut toutefois faire une distinction. Je ne connais que deux linguistes francophones, au sens strict (s'il existe...) du mot *linguiste*, qui aient par ailleurs une activité de fiction : Gabriel Bergounioux et le regretté Robert Lafont. Naturellement, mon information est peut-être incomplète. Mais il est déjà significatif de remarquer que les autres cas, s'ils existent, restent très discrets. Pour la sémiotique, il y a quelques exceptions, plus ou moins illustres : Julia Kristeva, James Sacré, et naturellement, mais en dehors du domaine francophone, Umberto Eco. Je mets à part comme atypique le cas d'Henri Meschonnic, qui, poète, s'est toujours refusé à considérer son travail « théorique » comme relevant de la sémiotique.

En dépit du succès très modeste de mes ouvrages de fiction, je suis sans doute l'un des seuls « écrivains » français (et francophones ?) à avoir écrit des ouvrages de linguistique (notamment deux grammaires et des travaux d'histoire de la linguistique), de sémiotique (des articles théoriques et deux ouvrages relatifs à l'œuvre de Jarry envisagée d'un point de vue sémiotique) et des ouvrages dits de « fiction » : sept romans et un recueil de nouvelles.

Sans parler de travaux ayant comme visée les relations entre langage et inconscient.

Le caractère à mes yeux dominant de l'ensemble de cette production consiste précisément à substituer une certaine porosité à l'étanchéité de la frontière qui sépare les différents types d'écriture. Ce sont souvent les mêmes problèmes qui surgissent dans les différents types d'ouvrages. La forme ? Elle en vient, surtout dans mes dernières productions, à perdre l'opposition qui apparaissait clairement dans les états anciens.

En somme, je me demande si « l'aspect le plus original de mon œuvre » ne consiste pas, précisément, à mettre en cause la distinction entre ces deux notions dont le statut n'a rien de parfaitement assuré : la « théorie » et la « fiction ». Ne serait-il pas possible de parler de « théorie fictionnelle » ? De « fiction théorique » ? Vastes problèmes qui, à ce qu'il me semble, ont surtout été abordés, du point de vue épistémologique, par les « théoriciens » : on pourrait en citer plusieurs. Il faudrait prendre les choses du point de vue de l'« auteur de fiction ». Raymond Roussel, Italo Calvino, quelques autres, l'ont fait. Mais sans éviter complètement l'extériorité par rapport à la « fiction » de leur discours « théorique ». Là encore c'est un livre qu'il faudrait pour réaborder ces questions : ce n'en est, dirai-je *hélas* ?, pas le lieu.

En quoi la linguistique et la sémiotique peuvent-elles aider l'humanité ?

De plus en plus difficiles, les questions soumises. Essayons cependant de répondre à celle-ci.

Ce qui, d'une façon aujourd'hui assez peu discutée, caractérise l'humanité, c'est la forme spécifique du langage, pour l'instant au singulier, qu'elle s'est donné, sous la forme des langues. Il existe, certes, des systèmes de communication dans des sociétés animales (dans toutes les sociétés animales ?), et ces systèmes de communication peuvent, selon ce qu'on en sait, fonctionner en tant que tels de façon excellente. Constituent-ils pour autant des « langues » ? Apparemment aucun de ces systèmes ne présente les spécificités des langues humaines, notamment le métalangage (les abeilles ni les dauphins, pourtant réputés pour leurs « langages », ne semblent pas s'être pourvus de grammaires ni de dictionnaires...) et la « double articulation ». On trouve certes encore, çà et là, des opinions contraires à l'égard de la double articulation. Elles relèvent toujours – dans ce que j'ai lu – d'une mauvaise compréhension de la notion de double articulation, mise en place sous ce nom par André Martinet à la suite des analyses de Saussure. Faut-il enfin rappeler ce qui est, sans doute, pour tout linguiste (et pour tout sémioticien) une évidence : les langues servent, certes, à communiquer, et les services qu'elles rendent à cet égard sont très honorables, sans être parfaits : « La compréhension est un cas particulier du malentendu », comme le répète Culioli. Mais elles ne « servent » pas qu'à la communication. Je n'insiste pas, me contentant de renvoyer, entre bien d'autres, à Saussure...

On comprend donc facilement que la linguistique, « science des langues et du langage », ait une importance spécifique pour l'humanité. Les connaissances qu'elle lui apporte, et qu'elle permet, par ses concepts et ses méthodes, d'enrichir et d'approfondir, portent non seulement sur les objets spé-

cifiques qu'elle se donne, mais sur l'humanité elle-même. Ce n'est pas un hasard si les concepts de la linguistique ont été, sont encore, utilisés pour décrire des réalités humaines apparemment étrangères au langage (Lévi-Strauss, Lacan, etc.). Est-ce une « aide » apportée à l'humanité ? Tout dépend – problème de métalangage – du sens qu'on affecte au concept d'« aide », tel qu'il est mis en forme par le mot *aide*.

J'entrevois pour ma part le problème de l'aide apportée à l'humanité par la sémiotique comme dérivé de celui qui concerne la linguistique. Je considère que les différents types de « langages », cette fois au pluriel, qui font l'objet de la sémiotique sont toujours en relation avec le langage, au singulier. Cette relation peut être selon les cas étroite (écriture, sémiotiques discursives, gestualité, etc.) ou plus ou moins distendue (sémiotiques planaires, architecturales, comportements sociaux, etc.). C'est ainsi que je lis Greimas. Quoi qu'il en soit, les modèles issus de l'analyse linguistique trouvent, moyennant les modifications (détournements ?) éventuellement nécessaires, leur application pour les autres langages.

On a compris que j'ai pris le mot *aide* dans son sens le plus général. Si on lui confère le sens, plus restrictif, de secours utilitaire, les résultats sont plus modestes. Peu curieux de ces problèmes, je ne ferai qu'allusion aux efforts possibles d'action humaine sur les langues (modification des systèmes d'écriture, réformes des orthographe, travaux de terminologie, éventuellement rectification de certaines structures grammaticales, relatives, par exemple, aux relations entre genre grammatical et sexe, etc.) et, éventuellement, sur certains autres langages. Ces efforts doivent donner lieu à une surveillance attentive.

Un dernier mot. J'ai fait allusion, dans une de mes précédentes réponses, à la formule barthésienne « La langue est fasciste ». La langue en elle-même n'a à mon sens rien de fasciste, mais elle a de façon évidente du pouvoir, sans qu'on puisse rien (sinon sur d'infimes détails) à l'égard de ce pouvoir : elle met en forme nos modes de pensées. Mais ce qui a du pouvoir, et qu'on peut contrôler, c'est le discours. Le linguiste et le sémioticien peuvent être tentés d'agir sur ce pouvoir du discours. Mais dans plusieurs sens. Il y a là la possibilité d'un danger à surveiller attentivement. Un détail : on voit se développer sur internet la « profession » de *sémiologue*, oui, sémiologue, le mot extrait de la *sémiologie* saussurienne, puis barthésienne. Apparemment le nom *sémioticien* n'est pas sujet au même emploi. Le *sémiologue* tel qu'il commence à proliférer sur la toile, c'est une sorte de sociologue particulièrement porté sur les aspects discursifs et symboliques. Il semble parfois propre à se transformer en *coach* voire en *gourou* du comportement symbolique. Il convient de porter attention à ce développement contemporain.

Comment expliquez-vous la place relativement modeste et marginale que la sémiotique occupe aujourd'hui au sein des recherches en sciences humaines en France ?

Question difficile. Il faudrait d'abord prendre en compte les divergences qui s'observent, selon les pays et les langues, dans le « déploiement » de la sémiotique. En France, la sémiotique, de l'avis général, connaît une diffusion

assez faible, au mieux moyenne. Il n'en va pas de même dans d'autres régions. Il semble qu'en Italie sa diffusion soit plus importante (sans doute en raison de l'influence d'Umberto Eco et de ses élèves). L'Amérique latine, surtout hispanophone (le Brésil semblant un peu moins actif sauf dans le domaine de la sociosémiotique), donne à la sémiotique un développement considérable, notamment par le groupe « Semioticians », animé, de son vivant, par Juan Magariños de Morentin (décédé en 2010) et certains de ses élèves. Certes, les activités de ce groupe sont très diverses, et pas toujours d'une qualité indiscutable. On y voit notamment fleurir en ce moment des discussions autour de l'assertion, parfois acceptée telle quelle, « La sémiotique est fasciste », où on retrouve sans doute l'écho de la formule (imprudente !) de Barthes : « La langue est fasciste ». La revue *Semiotica* est devenue aujourd'hui pour l'essentiel anglophone. On pourrait énumérer de nombreux traits de ce type, qui marqueraient le relatif effacement, en dépit de certains efforts louables, de la production sémiotique de langue française.

J'ajouterais que, depuis une dizaine d'années, on voit reflourir, en France, le terme saussurien de *sémiologie* et le nom d'agent qui en est tiré, *sémiologue*. Le *sémiologue*, dans la presse écrite et surtout parlée, c'est surtout un analyste du discours, notamment politique, généralement de qualité assez discutabile. Il est rare que le sémioticien puisse se reconnaître en ces sémiologues médiatiques.

Le déploiement modeste de la sémiotique en France s'explique par de nombreuses raisons, qui s'imbriquent les unes dans les autres de façon inextricable. Je crois cependant qu'une des raisons essentielles tient à la difficulté, spécifiquement française, d'introduire une discipline nouvelle dans les structures traditionnelles de l'Université et de la recherche. Car la sémiotique, surtout sous ce nom, est une discipline récente. Un indice : le premier numéro de la revue *Semiotica* date de 1973. Les structures de l'Université et de la recherche, tant sur le plan national (Conseil national des universités, Sections du CNRS) que sur le plan local (Universités, Unités de recherche du CNRS) sont réparties en sections séparées. Chacune de ces sections est attachée à sa spécificité, vue comme la condition de son maintien, notamment par des postes d'enseignants et de chercheurs. Cette spécificité est fixée par un objet, défini de façon assez sommaire : le langage et les langues pour la linguistique, la littérature française pour la section de littérature, etc. L'apparition d'une discipline nouvelle crée des difficultés considérables d'insertion. Surtout quand cette discipline a un caractère interdisciplinaire ou pluridisciplinaire. C'est évidemment le cas de la sémiotique. Si on l'envisage par son histoire et ses méthodes, elle se rattache assez clairement à la linguistique, et les sémioticiens pourraient assez commodément se classer, universitairement, parmi les linguistes. C'est ce qu'on observe souvent, mais pas toujours sans difficultés : les linguistes institutionnels voient parfois d'un œil méfiant des chercheurs dont les méthodes, certes, sont voisines des leurs, mais dont les objets ne se réduisent pas aux objets traditionnels de la linguistique « pure et dure ». Par définition en effet, les objets que se donne la sémiotique ne sont pas nécessairement linguistiques, ou pas exclusivement linguistiques : les textes, littéraires ou non littéraires, utilisent, certes, comme

plan du signifiant une langue naturelle. Mais ce ne sont pas les propriétés de cette langue qui font l'objet principal du sémioticien. Il y a plus grave : la sémiotique se donne en outre pour objets des champs non linguistiques : sémiotiques picturales, architecturales, gestuelles, etc. En dépit de l'autorité conférée à ces recherches par Saussure, dans les définitions théoriques du *Cours de linguistique générale* et dans la pratique des recherches sur la légende (Anna Marinetti & Marcello Meli 1986) ou sur la mythologie, elles éprouvent beaucoup de difficultés à s'intégrer dans les composantes linguistiques de la recherche universitaire.

Cette particularité des structures universitaires françaises a des effets très fâcheux sur l'essor de la discipline : les sémioticiens se répartissent un peu au hasard dans les secteurs, variés, qui veulent bien les accueillir (linguistique, mais aussi communication, littératures au pluriel, esthétique, philosophie, etc.). Ils ont du mal à y acquérir le pouvoir universitaire qui est indispensable pour faire créer et maintenir de nouveaux postes, et par conséquent pour développer l'enseignement. D'où un développement sans doute modeste des publications, malgré les efforts de Jacques Fontanille, d'Anne Hénault et de quelques autres.

La conséquence de cette situation ? Des attitudes de repli disciplinaire, d'excessive timidité, ou, inversement, de triomphalisme injustifié, qu'il faudrait analyser de près.

Il conviendrait aussi de faire une place, à mes yeux moins importante, aux divergences qu'on a observées, qui s'observent encore, entre différentes tendances. Pour situer les idées, la lignée saussuro-hjlemslevo-greimassienne, certains postgreimassiens déviants (je dis déviants sans aucune intention péjorative), et la lignée peircienne.

Vous avez été l'un des principaux acteurs de la scène sémiotique pendant plusieurs années. Or, vous avez pris de la distance à l'égard de ce champ de recherche depuis assez longtemps. Pour quelle raison ?

La sémiotique a trouvé son origine – à tout le moins l'une de ses origines, à mes yeux la principale – dans la linguistique. Faut-il rappeler que dès 1891, dans son projet de livre *De l'essence double du langage*, Saussure faisait apparaître la *sémiologie*, en lui donnant toutefois le sens de « langage-objet », et non celui de « métalangage » ? Faut-il rappeler l'enracinement de la sémiotique greimassienne et, à un degré, certes, un peu moindre, de la sémiologie barthésienne, dans la glossématique de Hjlemslev et Hans Jørgen Uldall, elle-même enracinée dans le saussurisme ?

Peu à peu le lien entre la sémiotique et la linguistique s'est, comment dire ? Assoupli ? Distendu ? Certains développements contemporains de la sémiotique se coupent de leur relation avec leur étymon épistémologique. C'est encore plus évident pour ce qui prend désormais le nom de *sémiologie* : certaines pratiques dites *sémiologiques* ont de toute évidence perdu toute relation avec quelque linguistique que ce soit. Qu'on aille voir ce qui se vend, oui, sous le nom de sémiologie, sur de nombreux sites de la toile... Faut-il préciser que je n'établis aucune relation entre cette prétendue « sémiologie » commerciale et la sémiotique qui continue, légitimement, à

revendiquer un statut scientifique ? Reste cependant la distance qui s'est creusée entre linguistique et sémiotique. C'est sans doute cet éloignement qui rend compte, pour une part, des distances que j'ai prises, assez vite, avec la sémiotique.

Deux autres raisons ont pu jouer :

1. La place croissante que j'ai donnée, dans mon approche des textes littéraires, à certains concepts issus de la psychanalyse freudienne et lacanienne, sans doute difficiles à articuler avec ceux de la sémiotique. L'illustre formule lacanienne « l'inconscient est structuré comme un langage » ne s'interprète sans doute pas directement selon les sens conférés en sémiolinguistique à *langage*, *structure*, ni même peut-être à *comme* ou à *un*.
2. Le fait que, peu après avoir publié mes principaux travaux dans le domaine de la sémiotique, j'ai entrepris un travail proprement littéraire, au point de publier sept romans et de nombreuses nouvelles. C'est, sans doute, la difficulté d'articuler de façon satisfaisante la pratique de la création littéraire et la pratique théorique de la sémiotique qui a contribué à m'éloigner de la seconde.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

J'ajoute ces quelques mots plusieurs mois après avoir donné mes réponses. Je ne souhaite pas les corriger, même si certaines appréciations me paraissent, aujourd'hui, peut-être un peu sommaires. Propres, peut-être, parfois, à agacer, tant par ce qui est dit que par ce qui est tu : sur les problèmes – la *littérarité*, par exemple, que je n'allègue, en deux mots, qu'à propos de Greimas – et sur les auteurs – mais ici je garde, bien sûr, le silence. Il faudrait, pour préciser et compléter mes remarques, beaucoup de temps et de place. Certains détails bibliographiques ou historiques sont sans doute à vérifier. Tels quels, mes propos rendent compte de réactions le plus souvent rapides, Amir Biglari peut en témoigner. C'est peut-être ce qui leur donne leur intérêt, celle du « vécu » d'un modeste acteur d'un spectacle à plusieurs tableaux : linguistique, sémiotique et littéraire. J'attends avec intérêt de lire les réponses qui auront été données par d'autres acteurs du même spectacle.

Denis Bertrand

Date et lieu de naissance

12 avril 1949 à Saint-Jouan-des-Guérets (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur, Université Paris 8 (Vincennes - Saint-Denis)

Domaines de recherche

Sémiotique générale, sémiotique littéraire, sémiotique du discours politique

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *L'Espace et le sens : Germinal d'Émile Zola*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1985.
- *Parler pour convaincre : rhétorique et discours*, Paris, Gallimard, 1999.
- *Précis de sémiotique littéraire*, 2000, Paris, Nathan [traduit en italien et en portugais].
- *Montaigne, « De l'expérience »*, Les Essais, Livre III, chapitre XIII : *lecture accompagnée*, Paris, Gallimard, 2002.
- *Parler pour gagner : sémiotique des discours de la campagne présidentielle 2007* (avec Alexandre Dézé et Jean-Louis Missika), Paris, Presses de Sciences Po, 2007.

Direction d'ouvrages collectifs et de dossiers

- *L'Humour européen* (avec Maciej Abramowicz et Tomasz Strozynski), 2 vol., Lublin, Wydawnictwo Umcs, 1993.
- « Sémiotique et humour », *Humoresques*, n° 4, 1993.
- « Schémas » (avec Louise Milot), *Protée*, vol. 21, n° 1, 1993.
- *Figures et régimes sémiotiques de la temporalité : la flèche brisée du temps* (avec Jacques Fontanille), Paris, PUF, 2006.
- *La Transversalité du sens* (avec Juan Alonso, Michel Costantini, Sylvain Dambrine), Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2007.
- « Comment dire le sensible ? Recherches sémiotiques » (avec Jean-Claude Coquet), *Littérature*, n° 163, 2011.
- *Croyance, crédit, créance : autour de l'œuvre de Jean-Michel Rey* (avec Christian Doumet et Bruno Clément), Paris, Hermann, 2012.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ? Quand et comment avez-vous découvert la sémiotique ?

Récit anecdotique ou biographie intellectuelle ? Je me souviens des réticences de Greimas lorsqu'il était invité à évoquer en termes subjectifs des éléments de sa biographie : réticence devant la mise en avant du sujet, réticence devant l'empire du point de vue et de la reconstruction *a posteriori*, réticence au nom de l'entreprise collective que constituait à ses yeux l'histoire de la sémiotique. Les temps ont changé, et le récit de vie semble avoir retrouvé dans le post-structuralisme quelques lettres de noblesse. Je choisis cette expression un peu désuète car ce type de récit s'inscrit peut-être dans le contexte général de repli et de conservatisme qui caractérise notre époque inquiète.

J'ai découvert la sémantique après l'agrégation de Lettres modernes en 1971, lors d'un stage de formation de professeurs de français langue étrangère organisé par le BELC (Bureau pour l'enseignement de la langue et de la civilisation françaises à l'étranger) à l'Université de Grenoble. Dans cette période d'effervescence intellectuelle – trois ans après mai 1968 –, le directeur de l'établissement, Francis Debyser, avait introduit avec son équipe les disciplines nouvelles des sciences humaines que le savoir académique traditionnel ignorait : analyse institutionnelle, dynamique de groupe, linguistique structurale, pragmatique, psychanalyse, etc. C'était le grand nettoyage de l'esprit ! J'étais émerveillé.

Un mois plus tard, je partais enseigner au Laos, à l'École supérieure de pédagogie de Vientiane pour assurer, comme VSNA (volontaire du service national actif – deux ans à la place du service militaire d'un an), la formation en littérature française des futurs professeurs laotiens des lycées. L'enseignement au Laos en situation post-coloniale était alors le prolongement direct de l'enseignement en France. D'ailleurs, les sujets de baccalauréat arrivaient sous pli cacheté, par la valise diplomatique, de l'Académie de Montpellier. Or, la situation politique dans l'ancienne Indochine était celle de la guerre du Vietnam qui devait se conclure, en 1975, par la victoire des Vietminh avec la prise de Saïgon. Au Laos, dès 1972, un gouvernement de cohabitation s'était mis en place qui impliquait qu'à tous les échelons du pouvoir, depuis le poste de ministre jusqu'à celui du moindre fonctionnaire, tous les métiers étaient dédoublés. On voyait, sur les rives du Mékong, des couples de policiers en uniforme – l'un avec celui, chinois, du Pathet Lao portant son AK 47, l'autre avec celui, américain, de la droite portant son M 16 – effectuer leurs rondes dans une atmosphère bonhomme de convivialité. Comme beaucoup de coopérants (nom donné aux VSNA), j'étais évidemment favorable à la gauche et à son utopie.

L'implication sur mon enseignement a été presque immédiate : pressentant les changements à venir, nourri des idées et des méthodes pédagogiques du BELC, je ne pouvais faire étudier les tragédies de Racine ou les *Illuminations* de Rimbaud comme nous l'avions appris. J'ai donc fait venir de Paris un gros colis de livres de linguistique, discipline dont j'ignorais presque tout,

et, me disant que ce savoir « scientifique » serait plus utile aux étudiants dans l'avenir, quelle que soit l'évolution dont nous ignorions naturellement ce qu'elle serait, j'entrepris d'introduire une formation en sciences du langage au sein de mon programme d'enseignement pour les étudiants de dernière année. J'enseignais le lendemain ce que j'avais appris la veille : Martinet, Jakobson, Bloomfield, Austin, étaient mes livres de chevet. Parmi tous ces textes que j'abordais avec un enthousiasme de néophyte (j'imagine avec effroi la qualité des cours...), un ouvrage m'avait particulièrement passionné : *Sémantique structurale* d'Algirdas Julien Greimas. Une photographie de l'auteur était au dos de la jaquette et ce portrait incarnait pour moi l'image du savant austère.

Rentré à Paris en 1975, j'ai été mis en contact par Francis Debyser avec Anne Hénault, qui travaillait alors au BELC et était déjà spécialiste de sémiotique. Elle m'a obtenu un rendez-vous avec Greimas à l'École des hautes études en sciences sociales. J'ai commencé à suivre son séminaire de « Sémantique générale » rue de Tournon, près du Sénat. L'impression que m'a donnée son enseignement reste profonde, parce que paradoxale. Les travaux cette année-là étaient consacrés à l'analyse du discours en sciences sociales. Il avait présenté son étude sur *Naissance d'archanges* de Georges Dumézil qui devait être publiée plus tard dans *Du sens II*. Et moi, rentrant du Laos, l'esprit agité par plusieurs mois d'expériences illicites, je découvrais avec étonnement que la rationalité radicale de ses analyses me mettait devant le langage comme face à un objet étrange, détaché du monde et pourtant profondément inséré en lui. J'y reconnaissais quelque chose de comparable à l'épreuve de la drogue : un monde dénudé du sens, où des formes apparaissaient, se dégagent peu à peu de l'inanité, replongeaient dans l'inconnu, se structuraient derechef à un autre niveau et se tissaient en un univers ordonné. J'étais ébloui.

Je me suis inscrit en DEA puis en thèse de doctorat avec lui. Très imprégné de politique comme on l'était en rentrant d'un monde en révolution, je lui ai proposé d'abord un sujet sur les sondages d'opinion et la notion d'opinion publique. Il était intéressé et a regretté ma décision, un an plus tard, d'abandonner ce sujet pour une recherche plus conforme à ma formation initiale, en sémiotique littéraire : l'étude sémantique de la spatialité chez Émile Zola, dans *Germinal*. J'ai soutenu cette thèse en 1982, dont une partie importante a été publiée sous le titre *L'Espace et le sens*. Je m'intéressais à la figurativité et cherchais à appréhender, à travers la figurativité spatiale, les développements de ses parcours, depuis l'iconicité illusionniste du « réalisme » jusqu'à la structuration du discours abstrait qui reposait, selon mon hypothèse, sur les mêmes schèmes spatiaux. Mes lectures pour ce travail, hors des travaux sémiotiques eux-mêmes, oscillaient entre les théories localistes du langage et la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty, notamment la *Phénoménologie de la perception*. C'est ainsi que je me suis spécialisé en sémiotique littéraire bien avant de revenir, des années plus tard, à mon intérêt premier pour le discours politique.

Que se sont apporté et pourraient s'apporter mutuellement la littérature et la sémiotique ?

« L'écriture d'acier de Flaubert. » Telle fut la réponse lapidaire que je reçus de Greimas un jour où je lui demandai les raisons de son ancrage en France, lui qui venait de Lituanie, et du choix d'écrire en français son œuvre scientifique (j'ignorais alors qu'il avait aussi beaucoup écrit en lituanien, mais cela faisait partie de son existence secrète d'exilé politique). Cette réponse m'a longtemps hanté. Elle contenait pour moi, en une formule, l'essentiel des rapports entre sémiotique et littérature. Le propre de la sémiotique à mes yeux était de pouvoir s'emparer, au moyen d'instruments conceptuels adéquats, de l'immatérialité du sens et de lui donner pour ainsi dire un corps matériel. Une architecture, une hiérarchie, des liaisons ordonnées, une extension explicable, une durée de vie ancrée dans ses propres formants. Je rapprochai cette réponse d'une phrase de Chrétien de Troyes qui, dans le prologue de son premier roman, *Erec et Enide*, vante les mérites de l'écrit par rapport à la tradition orale et promet que son texte durera jusqu'à la fin de la chrétienté parce qu'il y met « une mout bele conjointure ». La sémiotique me paraissait être la discipline de cette conjointure du sens. Et les mots d'acier de la littérature avaient la propriété unique d'assurer sa prise (comme on le dit d'une colle qui prend).

Vous me demandez ce que la sémiotique et la littérature s'apportent « mutuellement ». La réponse à cette question, au-delà d'une simple formule, est évidemment complexe. On doit tenter de la structurer. Il y a d'abord des liens historiques étroits. Il y a ensuite une communauté de position par rapport au langage et à la signification. Il y a aussi la question de l'imaginaire qui fait corps avec la langue. Il y a encore la relation entre le texte et l'histoire associée au mouvement des poétiques. Il y a ce lien entre la force de l'usage « forcé » par l'œuvre singulière et cette individualité indépassable du texte, résistante à toute scientificité et paradoxale à cet égard quand on la confronte au projet scientifique, de portée générale donc, de l'entreprise sémiotique. Et il y a, prolongeant cette dernière observation, la question du *sujet* que la littérature, à travers ses grands genres et toutes les œuvres qui tant bien que mal s'y nichent, ne cesse de mettre sur le devant de sa scène énonciative. Il y a encore mille autres questions plus traditionnelles et plus concrètes, appelées par les mots du métalangage littéraire, touchant l'esthétique de la langue, la relation avec la tradition rhétorique, la prégnance du signifiant... On s'y perd ! En suivant le canevas ici esquissé, je proposerai donc quelques remarques.

Liens historiques étroits

Le projet sémiotique n'a rien de littéraire. La sémantique structurale s'interroge sur les conditions de saisie et de description du sens. Et cette question concerne d'abord les plus petites unités significantes et la méthode de leur mise à nu dans l'enveloppe immédiatement dilatée du mot envisagé comme signification. On se souvient de l'analyse du mot « tête » et des concepts qu'il a fallu mettre en place pour en rendre compte : sème nucléaire, classeme, sémème. L'élargissement indispensable à l'appréhension contextuelle de la signification a conduit au concept d'isotopie du discours et aux structures narratives. Pas de littérature dans tout cela, tout juste l'ethnolittérature

des contes populaires avec la relecture de Vladimir Propp. Or, *Sémantique structurale* se clôt par l'étude de l'univers de Bernanos. Et si le projet théorique de la sémiotique est transversal à tous les langages et à tous les discours sociaux, le va-et-vient entre sémiotique et littérature paraît primordial. Il est constant, chez Greimas d'abord – avec son *Maupassant* et pour finir, avec les textes étudiés dans *De l'imperfection* – mais aussi chez la plupart des sémioticiens : les travaux de Jean-Claude Coquet, de Jacques Geninasca, de Claude Zilberberg, de Jacques Fontanille, de Philippe Hamon, de Jean Petitot, de François Rastier et de beaucoup d'autres montrent que le corpus littéraire est d'emblée considéré comme partie prenante de l'entreprise sémiotique. Vivier inépuisable pour mettre à l'épreuve des modèles ? Multiplication de « boîtes noires » que la littérature est à même de faire surgir, ouvrant à la sémiotique de nouvelles problématiques ? Les deux sans doute. Car on pourrait tout aussi bien parler de la littérature appliquée à la sémiotique que de la sémiotique appliquée à la littérature.

Une communauté de position par rapport à la signification

Plus profondément, le sémioticien tend à trouver chez l'écrivain un sémioticien, et souvent un « maître sémioticien ». On l'a souvent observé à propos de Marcel Proust. Je veux dire par là que la question du langage en acte, son mystère et son efficacité liés, est une question qu'ils ont en partage. Tous deux « voient » la langue. Ils marquent un arrêt sur l'évidence douteuse du sens, s'étonnent de l'efficacité de la communication, interrogent sans relâche la puissance des simulacres langagiers. Mais ce sont bien sûr les œuvres littéraires qui, explorant jusqu'à la limite du dicible toutes les possibilités de l'expression verbale, inventent l'inédit du monde. Le rapport est donc bien asymétrique car le texte est premier et le sémioticien est avant tout un lecteur. La littérature apparaît alors comme l'horizon indépassable du langage, là où l'expérience est la plus radicale, où la confrontation avec les risques du non-sens est la plus assumée. Je songe à Louis-Ferdinand Céline et à son « écriture émotive », lorsque le travail de la langue, suivant un parcours inverse à celui d'un raffinement ou d'une sur-élaboration, conduit au contraire vers son seuil d'émergence dans le cri. Le sémioticien de la littérature interroge cette phénoménalité, cherche à apercevoir dans la pénombre des formes ce qu'elles lui disent du langage lui-même et qui n'avait pas été jusqu'alors envisagé. Si de grands ébranlements agitent l'édifice théorique, il y a fort à parier que leur source se trouvera dans le travail éclairé de l'écrivain.

L'imaginaire qui fait corps avec la langue

Une des avancées les plus remarquables de la sémiotique par rapport aux autres disciplines du langage, linguistique ou analyse du discours, est d'avoir appréhendé la dimension sensible – à la fois perceptive, passionnelle et imaginante – comme une dimension inhérente à l'activité de langage. Les modèles théoriques ne pouvaient pas, sous peine de lacunes exagérément béantes, ne pas les prendre en compte. L'histoire culturelle de la sensibilité fait corps avec celle de la langue, depuis ses formations lexicales et morphosyntaxiques jusqu'aux articulations les plus fines et les plus déliées de la figuration dans le poème. Avec le recul, on peut être étonné de constater à quel

point les théories du langage de la seconde moitié du XX^e siècle ont ignoré cette dimension au profit d'un fonctionnalisme dominant. Les thématiques successives du séminaire de sémiotique générale de Greimas entre les années soixante-dix et quatre-vingt-dix, si on souhaitait les envisager comme une progression – voire comme un progrès –, pourraient apparaître comme une montée vers la subjectivité dans le langage sur le socle des formations sédimentées par l'usage : sémiotique narrative centrée sur l'action, sémiotique cognitive attachée aux parcours du savoir, sémiotique des passions consacrant les affects, sémiotique de la perception vouée au sujet sensoriel, sémiotique du corps découvrant l'incarnation du sens, etc.

Les débats actuels de la sémiotique montrent toute l'actualité de la question du sensible (voir le numéro 163 de la revue *Littérature* que nous avons dirigé, avec Jean-Claude Coquet, sur « Comment dire le sensible ? », septembre 2011). Or, la littérature se déploie précisément au sein de l'univers (somatico-, perceptivo-, pathico-) sensible et de ses extensions dans l'imaginaire. C'est son terrain d'élection et sa propriété. Le philologue John Ronald Reuel Tolkien a inventé des langues comme le *tengwar*, de même que Henri Michaux inventait les peuples de la *Grande Garabagne*, mais il a aussi écrit les légendes qui seules pouvaient les faire vivre. Je me souviens qu'il déclarait n'avoir écrit *Le Seigneur des anneaux* que pour disposer d'« un cadre dans lequel une formule de salutation elfique serait naturelle ». Il considérait l'espéranto comme une langue morte, plus morte que les langues anciennes, parce qu'on n'avait jamais inventé de légendes espéranto. L'histoire d'une langue vivante est inséparable de ses productions fictionnelles, de sa mythologie, de ses récits.

La relation entre la sémiotique et les poétiques

Les recherches sémiotiques sur la littérature ont été majoritairement centrées sur les agencements internes des textes. Les problématiques auxquelles elles se sont attachées ont suivi l'évolution de la discipline, depuis les formes narratives dans les années soixante-dix jusqu'aux formes figuratives, passionnelles et sensorielles dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. D'une certaine manière, l'objet « littérature » a toujours été au second plan des préoccupations des sémioticiens qui se spécialisaient dans ce secteur. Il est significatif que Greimas ait sous-titré son livre sur Guy de Maupassant « La Sémiotique du texte. Exercices pratiques ». Pas de théorie générale de la littérature, comme on peut en trouver dans le domaine de la critique thématique (Jean-Pierre Richard, Jean Starobinski), de la socio-critique ou de la génétique littéraire. Je n'ai pas connaissance d'un travail qui ait, dans le champ sémiotique, eu cette ambition générale et fondatrice. La sémiotique n'est pas « identifiée » à la littérature. Sans doute est-ce dû, par-delà l'ambition trans-langagière de la discipline, à la prégnance du découpage séculaire des études littéraires en France (médiévisite, dix-huitiémiste, vingtiémiste, etc.) et de la spécialisation nécessaire sur un auteur (racinien, hugolien, zolien...) dans la tradition philologique (établissement des textes, travail éditorial). Tout se passe comme s'il fallait verser d'un côté ou d'un autre. L'itinéraire de Philippe Hamon illustre bien, à mes yeux, cette ambivalence

théorique. Ses travaux sur le personnage et sur le descriptif, par exemple, montrent un renoncement partiel à l'entreprise théorique au profit d'une perspective plus traditionnellement « littéraire ». Or, le champ sémiotique dans ce domaine est clairement dessiné : il pourrait porter prioritairement sur le problème des poétiques, de leurs transformations, de leurs ruptures. Ainsi, la sémiotique littéraire se trouve dans un dialogue étroit avec Paul Ricœur lorsque celui-ci aborde, à la suite de Georg Lukacs, l'histoire de la mise en intrigue dans le champ romanesque ; ou lorsqu'elle interroge le problème des relations entre description et récit. Le concept sémiotique de figurativité, tendu entre le problème sensoriel de la perception d'un côté et les codifications que l'histoire de la littérature lui assigne au fil des générations d'écrivains, de l'autre, m'a toujours paru d'une fécondité particulière. En bref, je pourrais dire que la sémiotique littéraire est, ou devrait être, une poétique générale.

L'usage et la singularité.

Je me souviens que lors d'un de ses derniers séminaires, Greimas m'avait demandé de prendre en charge et d'organiser avec lui une problématique ainsi intitulée : « Praxis énonciative, conversion, convocation, usage ». C'était tout un programme ! Le foyer de cette affaire était le concept hjelmslévien d'« usage », en lieu et place du concept de « parole » dans la fameuse dichotomie saussurienne langue et parole. L'usage désigne la parole rapportée à la communauté parlante, c'est-à-dire à la praxis énonciative. Le mot « praxis » faisait clairement référence à son emploi marxiste et désignait le faire collectif des locuteurs, indépendamment des choix individuels (comme un des versants de la praxis sociale plus globale). Les sédimentations de l'usage se déposent dans la mémoire collective et génèrent toutes ces productions discursives de différents niveaux que convoque le sujet et qui s'énoncent à son insu : les schèmes syntagmatiques (au sens général, comme celui de schéma narratif), la phraséologie, les expressions figées, les lieux communs, etc. Pourquoi dit-on qu'un orage éclate, et non qu'il explose, alors qu'un obus peut tout aussi bien exploser qu'éclater ? J'observe ici une relation avec la théorie des opérations énonciatives d'Antoine Culioli qui pose le problème des opérations sous-jacentes à ce que l'usage a sélectionné et a interdit (on dit « Ô combien !, Et comment ! », pourquoi ne peut-on pas dire « Et combien !, Ô comment ! » ?). Bref, l'énonciation individuelle consiste bien souvent à convoquer les produits de l'usage et c'est cela qui assure les « bien entendu » de nos enthymèmes dans la vie courante de la parole. De ce point de vue, la sémiotique rejoint la topique aristotélicienne des « lieux » sur lesquels nous fondons nos arguments. C'est par ces convocations de formes prévisibles ou même ritualisées que nous nous comprenons. On est loin de la condescendance avec laquelle ces productions sans cesse réitérées au fil des jours par des millions de locuteurs sont jugées au nom du prestige de l'originalité. La sémiotique s'émerveille de l'*aurea mediocritas* (ce juste milieu qui vaut de l'or) qui fonde la communication ordinaire et le partage du sens.

Or la littérature est le discours qui, par fonction première, dénonce et révoque ces produits de l'usage : elle crée, elle invente, elle met, comme disait Proust, repris par Gilles Deleuze, « une sorte de langue étrangère » dans la

langue familière. C'est précisément ce parcours entre la convocation et la révocation qui me paraissait intéressant pour appréhender l'écriture littéraire. Le combat contre la convocation imitative est illustré par les *Pastiches* de ses prédécesseurs les plus fameux que Proust a écrits, sur la base narrative d'un fait divers (« L'affaire Lemoine »), afin de contrôler et d'éviter la tentation d'imiter. Mais s'il déplace les stéréotypies verbales pour inventer, l'écrivain se convoque aussi nécessairement lui-même et c'est ce qui définit en partie ce qu'on appelle son style. Un lecteur un peu averti reconnaît en quelques secondes une phrase de Jean-Jacques Rousseau, de Pierre Reverdy ou de Claude Simon. De plus, la création littéraire qui a su révoquer les produits de l'usage pour faire œuvre originale peut s'ériger à son tour en un modèle et les formes inventées contre les formes léguées deviennent dès lors convocables, la praxis énonciative s'en empare, elles se sédimentent et finissent par former une nappe stéréotypée déposée dans l'usage... et dans la littérature dite « de gare ». La lisibilité ainsi évolue sous la pression de la praxis. Je me souviens de mon étonnement devant une adolescente qui avait toutes les peines du monde à lire Pierre Corneille mais avait dévoré en quelques jours *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec. Au total, la sémiotique littéraire interroge le concept de style, avec sa double valence : à la fois production individuelle issue de la révocation, et production collective consolidée par la convocation. Cela donne, me semble-t-il, une belle perspective d'étude des écritures. Mais surtout, cela met en mouvement la question du sujet.

La question du sujet

Le débat lancé par Jean-Claude Coquet au début des années quatre-vingt-dix entre la sémiotique objectale et la sémiotique subjectale tourne pour l'essentiel autour de la question du sujet. L'opposition tranchée entre deux paradigmes, l'un qui ignorerait l'énonciation au profit exclusif de l'immanence de l'énoncé, l'autre qui se saisirait du sujet énonçant et percevant comme clef de voûte de toute analyse possible du sens, me paraît un peu caricaturale. Plus encore si on considère, dans une vision historique téléologisée, que l'approche dite objectale relève du passé quand l'approche dite subjectale incarnerait l'avenir. Une catégorie plus profonde me semblait régir, à l'époque où ce débat est apparu, l'opposition entre les deux sémiotiques. L'analyse subjectale, centrée sur le sujet et sur sa réflexivité (le « est ego qui dit ego et qui se dit ego » de Coquet) me paraissait relever d'une conception centripète du sens. Alors qu'à l'inverse l'analyse fondée sur les vastes configurations transculturelles de l'usage – autour de la narrativité et de la figurativité notamment – relevait pour moi d'une conception centrifuge. À la contraction de l'ego répondait la dilatation des imaginaires narratifs. À la psychosémiotique du sujet énonçant s'opposait l'anthroposémiotique des formations discursives. Hypertrophie du souci subjectif d'un côté, affaiblissement excessif de la présence à soi du sujet de parole, enfoui sous les récitatifs de la communauté parlante, de l'autre ? Il était clair que l'opposition, trop tranchée, n'était pas tenable. En réalité, ce que la relation entre usage et parole nous apprenait, c'est la gradualité des positions subjectives, entre l'impersonnel et le personnel de l'énonciation conçus comme des pôles entre lesquels trouve

cahin-caha sa place le sujet du discours. Là encore, la littérature apparaît comme le laboratoire de cette relation tensive.

Lieu par excellence de la parole individuelle signée, l'œuvre littéraire est, tout autant que d'autres productions discursives, soumise à des contraintes socioculturelles, en premier lieu celle des genres. Il est même frappant de constater que la discussion sur la théorie des genres concerne généralement, bien à tort, la littérature et elle seule. Il n'est évidemment pas question d'entrer ici dans un domaine qui constitue une véritable citadelle imprenable de la théorie littéraire. Mais il est intéressant d'envisager le problème de la généricité au regard de l'énonciation et de son sujet. Depuis son entrée en France au début du XVI^e siècle, le sonnet n'a cessé, au fil des générations de poètes, de maintenir ses contraintes formelles, en les renouvelant seulement à la marge. Or ce genre robuste, dont la structure hypercontraignante pourrait faire penser au récitatif des derviches tourneurs – là où toute singularité énonciative s'absente –, est en même temps celui qui paraît le plus voué à accueillir l'expression lyrique du sujet. Chaque sonnet est, comme la langue même, la règle et la parole. Le sujet émerge en s'immergeant. La voie étroite de la contrainte formelle y est corrélée à celle, élargie, de l'expression subjective. On pourrait considérer ce double jeu comme emblématique de la parole littéraire.

Mais une autre approche relative au sujet m'intéresse particulièrement depuis quelques années, celle des instances. L'impulsion donnée par Coquet à ce concept me paraît décisive. On connaît sa cartographie des instances énonçantes (prime actant, objet, tiers actant ; non-sujet, sujet ; autonomie, hétéronomie ; plus récemment, quasi-sujet et quasi-objet révélés par les prédicats somatiques). J'aborde pour ma part la question des instances d'un point de vue légèrement différent, très lié à ce que nous montre la littérature de l'espace du sujet. C'est l'univers de la polyphonie énonciative. Non dans le sens que Oswald Ducrot donne au concept de polyphonie – où la pluralité des voix se réfère en définitive à une combinaison de locuteurs séparément identifiés – mais comme une pluralisation d'instances interne au sujet de discours lui-même. Il y a celle qui fait entendre sa voix et occupe l'espace de la parole, mais il y a aussi toutes celles qui sont dans le même instant refoulées, candidates potentielles à une prise de parole. Je donne alors au mot « instance » son sens premier de mise en attente, avec les connotations aspectuelles et passionnelles de proximité et d'impatience. L'énonciation apparaît alors, dans une perspective tensive, comme une compétition d'instances. Une des propriétés de la littérature est de scénographier cet espace, de le conduire à la manifestation et de le rendre visible. Le phénomène est si manifeste qu'il est souvent retenu comme un critère distinctif de l'avènement du roman moderne. C'est ce que Ricœur appelle le roman du « flux de conscience », illustré par Proust, James Joyce, Nathalie Sarraute, etc. Mais la scission de l'entité subjective et énonciative, si elle devient au XX^e siècle une marque idéologique et esthétique de la modernité, fait partie depuis l'origine de l'exercice littéraire du langage. Elle relève des propriétés de l'énonciation elle-même, rendues manifestes par la littérature. On peut ainsi analyser nombre de figures de l'*elocutio* rhétorique comme la libération de l'espace

des instances. La prosopopée qui donne la parole aux êtres inanimés ouvre l'espace des instances énonciatives. Et au-delà des tropes, le propre du raisonnement rhétorique, l'enthymème, peut être analysé comme une convocation d'instances pour l'actualisation d'un sens lacunaire qui recherche sa complétude. Ainsi développée sous forme tensive (co-présence, compétition, conflit des modes d'existence), la sémiotique des instances trouve dans la littérature un vaste champ de recherches.

De quelques autres mots-questions

En définitive, le nombre des questions qui surgissent lorsqu'on s'interroge sur les liens entre sémiotique et littérature est si important que chacune semble ne recevoir qu'une esquisse de réponse, aussitôt avortée par la pression d'une nouvelle question surgissante. À cela, je vois deux raisons : tout d'abord, la richesse de l'expérience de langage et de culture exprimée dans la littérature coïncide avec l'ambition théorique de la sémiotique et lui est co-extensive ; chaque question posée à l'une se retrouve dans l'autre ; tout l'édifice vient d'un bloc. Ensuite, le mot « littérature » est d'une généralité si vaste qu'il flotte dans l'espace du sens alors que son objet est à chaque fois singulier et concret, il exige la singularité d'une expérience (d'écriture, de lecture). Averti de ces deux béances, essayons donc tout de même d'évoquer, en quelques mots sur quelques mots venus au hasard du métalangage littéraire, d'autres passerelles réciproques, sans glisser dans l'abîme des généralités.

Passion

La littérature raconte les passions. Lorsque cette vaste problématique a fait son entrée en sémiotique au début des années quatre-vingt, c'est vers la philosophie que les sémioticiens se sont tournés pour comprendre l'ordre qui pouvait y régner : les typologies passionnelles sont ainsi devenues les premiers objets d'étude. Mais, à l'autre bout de la chaîne du sens, les lexicalisations des passions dotées de leurs définitions ont assuré l'ancrage de l'analyse au plus près de la langue : que signifie le mot « nostalgie », que signifie le mot « avarice » ? Or, entre ces deux extrêmes, le corpus littéraire se présente comme l'immense vivier des configurations et des parcours passionnels. Qu'il s'agisse de roman, de théâtre ou de poésie, de confession ou de journal, d'essai ou de récit de voyage, la passion se manifeste à chaque page. La littérature dessine dans la culture les profils passionnels à travers lesquels nous vivons nos propres affects : les manières d'aimer, de jalouser et de haïr, de s'ennuyer et de désespérer, de s'enthousiasmer et de s'impatienter. Ces profils sont incarnés dans des types passionnels, favorisant l'identification ou le rejet. La littérature nous offre la grande trame de leurs transformations : où et comment connaître autrement la longue histoire de l'amour ? On peut se demander si le sémioticien littéraire peut théoriser la passion à partir de ces réalisations. Ne risque-t-il pas de projeter sur elles les schémas élaborés déductivement par la théorie ? Il lui faut en effet, sur son texte, les confronter à tous les éléments qui par ailleurs, dans le texte lui-même, activent la passion. Et ces éléments ne peuvent se réduire au seul concept passionnel : ils engagent les formes de l'expression et les trames prosodiques, ils engagent les formes de l'histoire et les relations narratives, ils engagent le

rapport entre passion et figuration, ils engagent la soumission ou non aux contraintes du genre, ils engagent le contexte épistémique, sensible et axiologique où la passion se manifeste. Mais dans le va-et-vient entre les hypothèses générales de la théorie du sens passionnel et les réalités particulières qu'il a sous ses yeux de lecteur et qui sont susceptibles de les modifier, il découvre dans la littérature le germe des modèles avec l'expérience de l'émotion. Les développements actuels de la sémiotique du corps, siège du vécu passionnel, ouvrent des perspectives nouvelles à l'appréhension littéraire des passions : le plan de l'expression prend corps dans la tessiture de la voix, il redécouvre la matérialité de la substance, il ne se sépare plus formellement des contenus auxquels il livre le passage. De même les ajustements entre les sujets, autour d'une justesse visée comme forme de vie, deviennent les enjeux des parcours passionnels.

Rhétorique

La rhétorique, comme la sémiotique, déborde par définition le seul usage littéraire de la langue. Mais l'histoire de la rhétorique s'est peu à peu rapprochée pour des raisons bien connues de l'exercice esthétisé du langage (voir Gérard Genette et la « rhétorique restreinte »), au point de générer cette branche particulière à son domaine, la stylistique. Je crois que le renouveau des études sémiotiques de la rhétorique, depuis le début des années deux mille (je pense particulièrement au numéro de la revue *Langages*, « Sémiotique du discours et tensions rhétoriques », paru en 2000, qui à mes yeux fait date) est un événement majeur au sein de notre discipline. Pour la sémiotique littéraire, le premier mérite de ce renouveau est sans doute d'avoir détaché la rhétorique de la stylistique et de l'avoir réenvisagée dans sa dimension la plus étendue. L'enjeu n'est plus seulement celui des figures et des « effets de style » mais bien celui de l'efficience partageable – persuasive et manipulateur – du langage en acte. Si on réunissait l'ensemble des propositions qui ont fait passer la rhétorique au filtre de la sémiotique – et notamment de la sémiotique tensive – depuis ce numéro de *Langages*, on pourrait disposer d'un matériau capable de redéfinir l'espace rhétorique du discours dans une grande œuvre sémiotique sur la longue durée. Je pense aux travaux plus ou moins disjoints de Jean-François Bordron, Claude Zilberberg, Jacques Fontanille, François Rastier, Denis Bertrand et d'autres, pour ne retenir que ceux des sémioticiens français auxquels je songe spontanément – il faudrait ajouter surtout ceux de Raúl Dorra au Mexique, sans ignorer ceux des chercheurs belges du Groupe μ . Pour moi, un des projets les plus ambitieux de la sémiotique serait de se penser comme une alternative contemporaine à la rhétorique. Dans leur introduction à *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Greimas et Courtés reconnaissent, pour le regretter, la place trop modeste qu'ils avaient réservée à la rhétorique traditionnelle. Ils s'en justifiaient en observant qu'elle était entachée d'ethnocentrisme culturel. Or, on constate que régulièrement, presque cycliquement, dans des périodes d'affaiblissement théorique, la rhétorique fait un retour en force, telle qu'en elle-même, c'est-à-dire telle qu'Aristote l'a définie. Il me semble qu'aujourd'hui la sémiotique dispose de moyens conceptuels adéquats pour reprendre

la phénoménalité du discours autrefois saisie par la rhétorique et la présenter sur des bases théoriques élargies qui éviteraient le reproche des auteurs du *Dictionnaire*.

Fiction

L'espace littéraire est celui de la fiction. C'est l'autre du monde tout en étant celui de notre perception, c'est un monde débrayé qui fait cohabiter sans peine la présence et l'absence. L'article de Greimas sur « Le vraisemblable et la véridiction » (*Du sens*) apportait à mes yeux beaucoup sur une problématique qui se trouvait alors au cœur des préoccupations de la pragmatique anglo-saxonne. Mais sans entrer dans la discussion sur le statut de la fiction, il me semble important de rappeler qu'une des propriétés de la littérature est d'être un discours dont le contexte est incorporé. Elle donne les raisons suffisantes de sa lisibilité et de son interprétation, et se fait ainsi le champion de la clôture du texte comme « tout de signification ». Dans le contexte théorique actuel où est revendiquée la relation du sens avec le réel, où on parle de « principe de réalité » et de « physique du sens », où on cherche avec la problématique du corps sensible à se tenir « au plus près » de la signification, je considère qu'avec la fiction c'est d'une certaine manière un chemin inverse qui se présente. Elle nous offre un véritable soulagement du contexte situationnel. Elle nous en distrait en réussissant, pour le plaisir, à chaque lecture, après l'effort de reprise des premières phrases pour que l'opération réussisse, à provoquer la petite hallucination d'un monde de quasi-présence – que le cinéma altère par la force plus radicale de son imposition figurative. Je crois que le thème de l'indéfinition figurative est intéressant : c'est l'incomplétude des images qui autorise leur débordement, c'est le vide des espaces entre les objets sélectionnés qui appelle leur « remplissage » imaginé, c'est le flou des limites qui génère l'aura dont sont enveloppées les figures mises en forme dans le texte ; plus encore, c'est selon moi cette imperfection foncière de la figurativité, même lorsqu'elle atteint ce que Greimas appelait étrangement l'« iconicité sulphicienne », qui commande les diverses voies de son ouverture vers l'abstraction, qu'elles soient allégorique, symbolique ou schématique. Bref, je crois qu'il y a énormément à faire sur le problème de la figurativité du discours, grande invention conceptuelle de la sémiotique, qui me semble assez négligée par les diverses orientations théoriques actuelles (tensivité, instances, contagion, etc.). Or, plus radicalement sans doute que le discours visuel, le discours littéraire est par définition soumis à une obligation figurative.

Image

Cela nous amène naturellement à la question de l'image. Jean-Marie Floch, qui était en toutes choses passionné, militait dès les années soixante-dix pour l'appellation « sémiotique visuelle » contre « sémiologie de l'image ». Avec le recul, en considérant la place qu'a prise la culture phénoménologique au sein de la sémiotique, cette position paraît prémonitoire. Mais il s'agissait surtout d'opposer à une sémiologie du « signe », l'image comme objet réifié, une sémiotique du processus et de l'avènement : comment se construisent, au sein de la vision, les significations corrélées à des formants plastiques ? La

richesse ultérieure des développements de la sémiotique visuelle tient à la fermeté de cette question première. Mais ce que les visualistes ont appris de l'image a fait retour vers la sémiotique du langage verbal. Le fait mérite d'être signalé : alors que les propositions théoriques de la sémiotique vont le plus souvent du verbal où elles trouvent leur fondement vers les autres langages, le parcours, dans ce cas précis, a suivi un chemin inverse. La sémiotique littéraire a beaucoup tiré de la sémiotique visuelle pour approfondir sa conception de l'image. En relation avec le concept de figure. Le mot « image » a d'ailleurs plus ou moins disparu du métalangage, en raison de l'imprécision du terme trop marqué sans doute par ses emplois courants. Et « figure » présentait l'avantage – si c'en est un – d'être non seulement polysémique, mais d'avoir une polysémie adaptée aux exigences sémiotiques : ainsi le mot désigne, à une extrémité, la formation élémentaire d'une signification (« figure sémique ») telle qu'on peut l'articuler sur un carré sémiotique par exemple, et, à l'autre bout, la sur-articulation figurative dans la création d'un trope (« figure de rhétorique ») où se joue le rapport entre sens propre et sens figuré. C'est dire que la figure accompagne le processus et l'avènement ! Il n'y a pas de solution de continuité entre les niveaux d'articulation sémantique de la figure, et la catégorie « figuratif vs abstrait » ne présente qu'un état artificiellement stabilisé des rapports fluctuants entre des régimes du sensible au sein de la signification. Le sens dit « propre » n'est qu'un sens figuratif originel dont on a oublié qu'il l'était et les acceptions dites « figurées » s'inscrivent toujours dans une chaîne de figures dont l'« image », au sens rhétorique de métaphore, ne constitue qu'un point d'aboutissement local et momentané. Le langage, comme nous le montre la littérature plus que toute autre forme de discours, est une trame d'images. Et si le visuel semble ainsi avoir acquis la priorité parmi les sens sous-jacents, ce sont en réalité les figures des univers sensoriels croisés qui forment les synesthésies internes à l'écriture littéraire : l'ouïe (entre la musicalité et le gueuloir) et le tact (le toucher des êtres et des choses) y ont aussi pleinement leur part.

Un autre apport de la sémiotique visuelle à la sémiotique générale, et littéraire en particulier, concerne le semi-symbolisme. Marqueur de poéticité par l'alliance entre les formants de l'expression et le contenu porteurs d'une même signification – alors motivée – ce concept est né des analyses de tableaux (Floch, Omar Calabrese) avant de réapparaître comme un instrument pour l'étude du poème et de sa dimension esthétique. Mais plus largement, comme plusieurs travaux récents l'ont montré, les phénomènes semi-symboliques dépassent le seul cadre de la poésie pour apparaître aussi comme une des marques de l'écriture en prose. Plus largement encore, il semble que de tels phénomènes ont la capacité de relier des univers langagiers de nature différente. Ainsi, la corrélation entre les formants des deux plans n'est plus nécessairement celle qui unit l'expression et le contenu à l'intérieur d'un même langage, mais peut se réaliser entre les formes (expression et contenu) d'une sémiotique naturelle et celles d'un langage verbal par exemple. J'ai eu l'occasion d'étudier ce phénomène pour montrer les propriétés de l'écriture de Robert Antelme dans *L'Espèce humaine* où j'ai tenté

de montrer que le même noyau signifiant d'« éradication du sens » mettait en relation l'expérience de vie dans les camps et les formes aussi bien lexicales que syntaxiques de l'écriture qui s'efforçait d'en rendre compte. La richesse des manifestations semi-symboliques reste sans doute à approfondir dans le cadre littéraire, car elles réalisent ce lien particulier qu'y entretient nécessairement à mes yeux l'écriture avec son matériau, l'« acier » de l'écriture flaubertienne par exemple.

Style

Notion centrale de l'esthétique littéraire, le « style » a été négligé par les sémioticiens de la littérature comme terme trop faiblement scientifique. Son sens a été redéfini et renouvelé dans l'expression « style sémiotique ». La notion ordinaire de style littéraire est héritée du XIX^e siècle. Elle s'est appauvrie à travers des approches difficiles à soutenir comme celle d'écart par rapport à la norme, elle s'est desséchée dans les redéfinitions linguistiques en termes de sociolectes et d'idiolectes, Georges Molinié a proposé de créer une « sémiostylistique »... À vrai dire, du point de vue théorique, les approches nombreuses du style n'ont guère imposé de modèle et sa problématique semble aujourd'hui tombée en désuétude. J'ai cherché pour ma part, à plusieurs reprises, à étudier ce que recouvre ce terme de style et même à le rapprocher du semi-symbolisme. La sémiotique a véritablement progressé dans ce domaine avec la définition de ce « style sémiotique ». Cette expression un peu *esprit de clocher* – guère compréhensible en dehors des cercles étroits de sémioticiens – présente pourtant une grande clarté descriptive, pour peu qu'on accepte le contexte génératif qui est le sien. En effet, le style sémiotique résulte d'un infléchissement cohérent observable aux différents niveaux du parcours génératif : cette déformation peut affecter d'un même tenant les priorités axiologiques (comme l'illusion téléologique par exemple), les structurations narratives (qui seraient elliptiques), les modalités (priviliégiant le vouloir sans pouvoir), les formes aspectuelles (la redondance de l'inchoatif, le primat du non-accompli), la disposition syntagmatique de la textualisation (exploitant la parataxe), le signifiant prosodique lui-même (qui serait syncope). Cet exemple caricatural le montre, une homologie s'établit entre les sélections opérées sur les divers niveaux, ce « pli » du sens définissant alors le style d'un discours et, à l'arrière-plan, celui d'un sujet. Explicitant une formule de Merleau-Ponty qui définissait le style comme « déformation cohérente », le modèle proposé pour définir un style sémiotique déborde largement le seul univers littéraire – il peut s'appliquer sans doute à toute mise en forme individuelle et ordinaire de la langue, comme à toute forme collective stéréotypée – mais il trouve un emploi particulier pour saisir les propriétés globales d'un texte, en deçà des seules marques superficielles de l'écriture. Il permettrait peut-être, en bout de course de l'analyse, de refigurer l'auteur, « l'homme même »...

Texte

La littérature, c'est le texte, l'amour du texte. Et les premiers travaux dans ce domaine sont ceux de l'analyse textuelle que la sémiotique a promue (voir *Maupassant. La sémiotique du texte*, encore). Le plaisir de voir la langue de

près et d'entrer dans son labyrinthe signifiant. « Elle était pâle, pareille à du lait, et elle pleura sur les genoux de son père tant elle était heureuse ». On dirait une phrase de Flaubert, c'est une phrase de Pascal Quignard (1991 : 22). Elle sonne. Le regard se porte sur la prosodie, les assonances, le rythme et ses accents. La figuration de la pâleur est aussi dans la comparaison appelée par le rappel des sons *pâ(le) / pa(reille)*. On peut rêver ces sonorités qui font « papa » et dont l'écho retentit sur le sens de la phrase. Celle-ci combine l'action et l'état passionnel. La figurativité est minimale mais décisive : deux acteurs sont en présence, l'un tout entier défini par un état subjectif global et diffus de bonheur, l'autre présent par une partie de son corps, un objet, les genoux (« je suis assis, dans l'amitié de mes deux genoux », Saint-John Perse). La fille et son père sont saisis au cœur de leur relation filiale, corporelle, intime, en l'absence de la mère – absence rendue présente par la métonymie lointaine du lait. La passion est là aussi, à travers deux de ses séquences canoniques : l'émotion du corps ébranlé (elle pleura), la moralisation qui lui donne un sens ultime (elle était heureuse)... Tout semble se tenir harmonieusement dans la simplicité des matériaux et la complétude de leurs contenus (on songe au célèbre vers de Racine, fait de monosyllabes, « Le ciel n'est pas plus pur que le fond de mon cœur »). Comme le montre cet exemple pris au hasard, le regard sémiotique du lecteur se laisse fasciner par cet effet de loupe qu'il porte sur les mots, leurs liaisons, le débord du sens. La sémiotique, microscope conceptuel, stéthoscope aussi, lui apporte les instruments de sa vision, elle lui fait voir. Pourquoi le lecteur, ce lecteur, moi-même en l'occurrence, trouve-t-il cette phrase belle ? Les qualités esthétiques sont-elles inhérentes au texte et révélées par les observations de l'analyse qui en déplie les raisons, ou sont-elles dans le regard porté sur le texte, regard qui s'absorbe dans sa propre vision et s'hallucine à travers elle ? Quoi qu'il en soit, le texte reste à mes yeux l'objet central du sémioticien littéraire : tout part de lui et tout y revient. Secrète filiation de la sémiotique avec l'exégèse et l'herméneutique ? Peut-être, mais les instruments mobilisés et les finalités ici sont, au sein d'une même culture, d'une autre nature.

Existe-t-il des différences majeures entre l'analyse sémiotique de la poésie et celle du roman ?

Au départ, oui, sans doute. Maintenant, non. La sémiotique littéraire, en se développant, a naturellement épousé les découpages existants, à commencer par les segmentations génériques : poésie, roman, théâtre, essai, etc. L'étude de la poésie se différenciait profondément de celle du roman pour la simple raison que les codifications formelles de l'écriture lui imposaient de consacrer au signifiant poétique une place que le roman n'imposait pas dans la même mesure. Mais plus profondément, par-delà la métrique, le rythme, le problème de la musicalité poétique, ce que la poésie mettait à nu, c'est le statut matériel du langage, le lien entre le vers et la diction, le vers et la voix, le vers – libre ou non – et le sujet corporellement engagé dans le discours. La sémiotique de la poésie est attachée pour l'essentiel aux travaux de Claude Zilberberg, qui y a puisé (entre Stéphane Mallarmé et Paul Valéry) une inspiration forte pour développer la sémiotique tensive. Or, la question de la poé-

ticité, celle de tous les parcours sémantiques du signifiant qui formaient le procre du poétique, et celle du semi-symbolisme, ont pu ou peuvent être transférés à la prose romanesque. Le roman lui aussi est redevable du signifiant, le roman lui aussi est rythme et semi-symbolisme. Il y a bien sûr des différences de degré, des variables d'intensité. Et je considérerais en outre que la différence majeure reste celle de la narrativité. On a peut-être rangé un peu trop vite cette question narrative dans le magasin des acquis. La petite machine qui agence les modalités, les actants, les programmes narratifs de jonction et le schéma narratif canonique, a fini par imposer le silence sur les univers narratifs. Or, il reste sans doute beaucoup à faire dans ce domaine. Ainsi, les régimes de narrativité propres à la poésie, si manifestement distincts de ceux du roman, ne sont pas vraiment connus ni étudiés pour eux-mêmes. La poésie raconte. Mais que et comment raconte-t-elle ? Quelles sont les variations narratives du poème ? Quel est le style narratif de tel ou tel poète ?

Que recouvre le concept de littérarité pour le sémioticien ? Quelles sont les propriétés sémiotiques du discours littéraire ?

Je me souviens d'un colloque ainsi intitulé, au Québec, dans les années quatre-vingt-dix (avec un volume publié sous ce titre : *La Littérarité*). Cette question était alors déjà un peu dépassée au sein de la théorie littéraire, mais il y avait en l'occurrence une raison fonctionnelle à la tenue d'un colloque à ce sujet. Une équipe de chercheurs, québécois et internationaux, était en train de préparer une histoire de la littérature québécoise, aussi volumineuse qu'exhaustive. Sur quels critères devait-on retenir ou exclure tel texte ? Un sermon du XIX^e siècle pouvait-il d'emblée être reconnu comme littéraire ? De la définition des critères de la littérarité dépendait l'établissement du corpus national. L'enjeu n'était pas mince. Ces critères devaient-ils être intrinsèques et immanents au texte, ou devaient-ils être socio-institutionnels ? L'autotélisme et le contexte incorporé étaient-ils les raisons ultimes de la littérarité ? Ou, à l'inverse, la reconnaissance éditoriale suffisait-elle à assurer le caractère littéraire d'un écrit ? Sans doute le débat sur la littérarité se trouve-t-il encore aujourd'hui pris entre ces deux frontières. La sémiotique, de ce point de vue, a aussi évolué sensiblement. Il y a une vingtaine d'années, nul doute que l'immanence textuelle faisait trouver dans les relations internes au texte – la « mout bele conjointure » – l'*ultima ratio* de la littérarité. C'est ce que pour ma part j'avais argumenté à partir d'une analyse aussi serrée que possible du gâteau de noces d'Emma Bovary, qui s'ouvrait cependant sur des horizons culturels extérieurs au texte lui-même (un « gâteau indo-européen ») engageant ainsi le problème de l'interprétation. Or, depuis quelques années, la question des pratiques sémiotiques impulsée par Jacques Fontanille, élargissant le domaine de l'immanence à la situation qui encadre l'objet textuel, inviterait sans doute à nuancer ce premier point de vue. La littérarité est une sorte de contrat de véridiction qui puise ses termes dans plusieurs viviers (le texte même, la situation éditoriale, le contexte socioculturel, l'axiologie esthétique ambiante, etc.) et en fait une synthèse. Le contrat est à durée déterminée, la littérarité pouvant s'affaiblir, s'éteindre ou se transfor-

mer. Elle obéit ainsi à des régimes instables d'immanence. On a vu ainsi des textes reconnus à l'époque de leur parution comme littéraires et qui ne sont plus considérés comme tels ; ou inversement des textes qui n'avaient rien de littéraires (religieux, politiques, etc.) et qui le deviennent avec les changements d'épistémè et de croyance (voir les « systèmes modelants secondaires » de Youri Lotman). Mais, pour ma part, je maintiendrai que les critères internes (les réseaux de relations multiples et à différents niveaux, dessinant de riches faisceaux de sens) restent le cœur d'une telle évaluation et d'un tel contrat.

Comment considérez-vous l'évolution de la sémiotique littéraire, son état actuel et ses perspectives ?

La sémiotique littéraire est-elle une branche de la sémiotique, isolable comme un secteur de spécialité ? J'ai déjà constaté que l'univers de la sémiotique est coextensif à celui de la littérature. Tout chercheur sémioticien ne peut, me semble-t-il, que croiser la littérature. Mais la spécialité elle-même, celle qui lui permettrait d'entrer dans la discussion avec les littéraires comme Roland Barthes l'avait fait à l'époque de son *Sur Racine* et d'y imposer une place, cette spécialité me semble relativement en jachère. Peut-être parce que les conditions du débat ne sont plus réunies aujourd'hui... Y a-t-il dans d'autres disciplines des sciences humaines des polémiques comparables à celles des années soixante-dix et quatre-vingt ? Nous vivons encore le reflux de la pensée théorique (est-elle retournée à sa discipline maîtresse, la philosophie ?), et la sémiotique – pas plus que les autres champs de pensée théorique dans notre domaine – ne dérange plus personne. La littérature n'a rien perdu de son prestige social, mais la théorie de la littérature, mesurée à l'aune des publications, des séminaires, des doctorants, et des étudiants inscrits en Lettres, semble bien marquer le pas. Peut-être se cherche-t-elle des voies nouvelles qui nous échappent en partie. Quoi qu'il en soit, la sémiotique littéraire ne manque pas de grandes questions en suspens, comme j'ai cherché à le suggérer plus haut : figurativité du sensible, rhétorique tensive, stylistique des formes de vie, narratologie à reprendre, etc. Le dialogue avec les autres spécialistes de littérature serait sans nul doute à relancer. Mais, pour ce que j'en connais et en vois quotidiennement dans mon université (le département de Littérature française de Paris 8, lieu historique des propositions et des débats théoriques), l'atmosphère actuelle ne semble pas vraiment propice, quel que soit le côté vers lequel on se tourne (psychanalyse, socio-critique, génétique textuelle, poétique), à la discussion théorique. Pour ma part, je suis absolument convaincu – et c'est une conviction partagée dans ce département – que le manque de théorie aujourd'hui n'en dément pas la nécessité, qu'elle réapparaîtra bientôt comme indispensable, que la phase historique que nous traversons n'est précisément qu'une phase. Reste à attendre ou à en inventer la forme. Si je devais dessiner les perspectives de la sémiotique littéraire (mais il suffit de faire de l'anticipation pour être assuré de se tromper), je dirais que deux grandes pistes s'ouvrent devant nous : tout d'abord, la consolidation de la sémiotique comme théorie critique de la littérature, et comme pratique critique (sur l'actualité littéraire par exemple, et

sur l'anticipation précisément, la découverte d'auteurs et d'œuvres, etc.) ; en second lieu, la reprise sémiotique du monument rhétorique, appliqué à la littérature mais pas seulement, permettant au contraire de l'ouvrir aux autres dimensions du discours – la littérature devant être (avec la sémiotique) un moteur d'interdisciplinarité.

Que manque-t-il actuellement à la sémiotique littéraire ?

Cette question prolonge directement la précédente. Ce qui manque surtout, à mes yeux, ce sont des chercheurs dotés de la double spécialité : sémiotique et littérature. Je crois, d'une manière générale, que le propre de la sémiotique est d'imposer, dans tous ses domaines de recherche concrets, une double spécialité. Cela est vrai pour ceux qui s'intéressent à l'art, à la politique, à la psychanalyse, à l'architecture ou à la musique... C'est d'autant plus vrai pour la littérature. Le sémioticien littéraire, s'il travaille sur le théâtre de Victor Hugo, sur la poésie de Mallarmé ou sur les discours de Bossuet, doit pouvoir faire état dans ces domaines particuliers d'une compétence au moins égale à celle des philologues et des historiens de la littérature les plus avertis. La sémiotique doit y apparaître comme une compétence supplémentaire, celle qui dessille et permet de jeter un regard à la fois nouveau et partageable sur les œuvres, de faire apparaître la nouveauté du sens, de faire œuvre critique. On a sans doute trop négligé l'importance des études de textes sous la forme de l'analyse textuelle, entre la micro-analyse et les études de corpus. La littérature ne peut être découverte en dehors de ce qui fait sa propriété centrale et unique, le texte. Mais celui-ci aujourd'hui est peut-être en train d'évoluer, de subir des transformations. Le texte n'est peut-être plus seulement l'objet clos, définitif, accompli au terme de son établissement philologique. Ce peut être un texte évolutif, en mouvement, à la fois inachevé et poly-énonciatif, écrit, joué, manipulé, immatérialisé et rematérialisé sous d'autres formes. Le chemin de la sémiotique littéraire passe peut-être, entre autres, par un réexamen critique de sa notion de texte. Il passe aussi sans doute par une contribution à l'ouverture de la littérature sur les autres aires de discours (politique, médiatique, institutionnel, plastique...), alors même qu'elle tend à se resserrer – la menace de rétrécissement social des études littéraires aidant – sur son domaine au sens le plus étroit du terme.

Quelles relations se tissent-elles entre la sémiotique et la littérature comparée ?

La sémiotique est, dans son principe, une discipline de la comparaison. Ses modèles ont, par vocation scientifique, une portée transculturelle. De nombreux sémioticiens non francophones ont étudié à partir de leur propre littérature les liens de comparaison avec tel ou tel auteur, telle ou telle œuvre, telle ou telle thématique de la littérature française. La sémiotique devrait donc être une alliée naturelle de la littérature comparée (entendue en France comme une spécialité distincte, la 10^e section du Conseil national des universités). Or, je connais peu de travaux dans ce domaine. La sémiotique n'a manifestement pas fait son nid en littérature comparée ; un échec sans doute. Mais reprenons le problème à la base. La sémiotique est-elle une discipline ou une

méthode ? Dans tous les cas, l'apprentissage de la sémiotique, toujours en quête de nouveaux modèles et de nouvelles problématiques, semble suffire aux sémioticiens et leur donner le sentiment, bien justifié, que leur domaine d'étude, articulé en sous-domaines et inscrit dans une histoire des théories du signe et du sens remontant à Platon, mérite bien le statut d'une discipline. J'ai déjà observé par ailleurs que faire de la sémiotique supposait d'être au moins bidisciplinaire. Or, ainsi envisagée, la sémiotique se présente davantage comme un esprit de méthode que comme une discipline proprement dite : elle permet d'observer d'un autre point de vue des objets connus par ailleurs et dont le sémioticien doit avoir la pleine maîtrise. Un sémioticien qui s'intéresse à Mallarmé doit être aussi profondément mallarméen qu'un philologue, un généticien, ou un littéraire classique peut l'être de cet auteur, mais il doit aussi apporter un regard nouveau sur les significations qui remonte à une conception méthodique et à des considérations liminaires sur le sens. C'est cette acception de la sémiotique comme méthode, et comme méthode incluant la comparaison au foyer de son faire lui-même (une théorie de la différence), qui justifierait l'intérêt fondamental de la sémiotique pour la littérature comparée. Mais un autre obstacle mérite d'être souligné : le problème de la théorie de la traduction. Ce problème est central en littérature comparée et n'a jamais fait l'objet, à ma connaissance, d'une recherche spécifique de la part des sémioticiens. On comprend immédiatement l'intérêt que pourrait avoir une sémiotique textuelle comparée, adossée à une réflexion théorique aujourd'hui manquante sur la traduction, comme contribution à la comparaison littéraire et culturelle. Et par-delà la littérature comparée elle-même, conçue comme une spécialité essentielle dans la perspective de la littérature mondialisée, le comparatisme sémiotique devrait étendre ses propositions et ses modèles aux autres domaines des discours sociaux pour devenir une véritable sémiotique de la culture.

À votre avis, la connaissance de la sémiotique pourrait-elle être utile pour un romancier ou un poète ?

Poètes et romanciers s'étant passés de sémiotique pendant quelques milliers d'années, on ne voit pas bien en quoi cette discipline aurait pu leur être utile. Mais cela est vrai de toutes les disciplines. Ce sont bien davantage leurs œuvres et leurs inventions de langage qui ont été et sont utiles aux sémioticiens. Ils s'y plongent avec confiance, sûrs d'y découvrir quelque ressort caché du sens. L'œuvre de Proust, considérée par certains comme un suprême sémioticien, est une mine de « boîtes noires » pour le théoricien du langage. Barthes disait que le propre de l'écrivain est de « voir la langue ». Les sémioticiens ont radicalisé et, pour ainsi dire, professionnalisé cette vision. Ils n'en sont pas pour autant devenus écrivains. On peut donc considérer que la relation entre romanciers et poètes d'un côté, et sémioticiens de l'autre, n'a rien de symétrique... Et pourtant, de même que de l'astronomie ou de la biologie moléculaire, le poète pourrait sans doute tirer de la sémiotique des profits non négligeables, s'il lui prenait la curiosité d'entrer dans son métalangage et dans son univers. Tous ces « écrans de fumée », ces simulacres, ces trames de figuration, ces ossatures immatérielles que le sémioticien nomme, définit,

inscrit dans des procédures pour les saisir et en saisir la « prise » révèlent sa perception inquiète du paraître du sens, et plus profondément, du sens comme paraître. Il y aurait sans doute là de quoi intéresser romancier ou poète.

Quelle est selon vous l'importance de la littérature dans le monde d'aujourd'hui ?

La réponse à cette question pourrait avoir l'ampleur d'un essai ! Ce fut le cas avec *Qu'est-ce que la littérature ?* que Jean-Paul Sartre a publié en 1948 (*Situations II*). Dans les limites d'une réponse brève et dans un esprit sémiotique, on peut interroger la persistance du prestige de la littérature, comme une résistance face à l'extraordinaire montée en puissance des nouveaux médias, à l'explosion de l'écrit dans les réseaux sociaux, à la pluralisation atomisée des énonciations fragmentaires. Cette persistance tient à une triple force à mes yeux, en trois mots : immanence, engagement, modélisation. Le langage est « vu », face-à-face, comme nulle part ailleurs, et la pâte des mots modelée. L'arrêt sur le matériau, la balle au bond bloquée dans l'immanence, c'est le gage de durée des formes et de leur résistance à l'usure dissolvante de l'usage. Exposant le langage, ensuite, l'écrivain s'expose. En amont des engagements militants et pourvu d'une force infiniment supérieure, le qualificatif « dérangent » reste littéralement, jusqu'à son acception organique (voir Céline), le propre de la littérature, assurant son porte-à-faux sur l'avenir. L'œuvre, enfin, modélise. Révoquant les usages – c'est le secret de sa force d'innovation – elle devient convocable à son tour. La praxis énonciative s'en empare. Mais on pourrait aussi interroger l'importance de la littérature de bien d'autres points de vue (la figurativisation de l'expérience sensible, l'imaginaire et la fiction, l'activation permanente de l'interdiscursivité, etc.). C'est peut-être par la multiplicité des points de vue, rendant toujours possible le surgissement d'un « inaperçu », que l'importance de la littérature s'impose et c'est par là aussi que la réponse à cette question est rendue par définition impossible.

Quel est le rapport de la sémiotique à la société ? En quoi la sémiotique regarde-t-elle son temps et aide-t-elle à réfléchir son époque ?

Les langages étant tous des institutions sociales et culturelles – y compris le langage de la perception lui-même, la sémiose perceptive –, c'est naturellement par ce biais d'abord que la sémiotique entretient un rapport avec la société. Elle assume, peut-être de manière trop radicale, le « *linguistic turn* » des sciences humaines et sociales. Elle observe le monde à travers le filtre des langages, car comment faire autrement ? Mais la distance corrélée à ce regard aide sans aucun doute à réfléchir notre époque et les modalités de son immersion dans les discours. Je prendrai un exemple simple. Étant interrogé il y a plusieurs années par un constructeur automobile sur le « sentiment de sécurité » dans les voitures, j'ai compris quelque temps plus tard que la question, loin d'être académique, portait en réalité sur une innovation technique alors testée par le constructeur. Il s'agissait de modifier la position des « airbags » dans ses véhicules, et de les mettre, par un procédé qui relève encore de son secret de fabricant, au plus près du corps du conducteur et de

son passager avant. Il s'agissait de les sortir de la boîte invisible qui les abrite et les font disparaître – à jamais espère-t-on – aux yeux des occupants. Il s'agissait, d'une certaine manière, d'actualiser le récit de l'accident potentiel. Je me suis alors rendu compte, au fil de l'étude, que les dispositifs de sécurité dans les moyens de transport constituaient bien un champ de discours et relevaient, selon les moyens considérés, de règles de langage distinctes. Ainsi, dans l'automobile, ces dispositifs appartenaient à la sphère de la dissimulation et du secret, alors que dans d'autres moyens, comme l'avion ou le bateau, ils étaient au contraire exhibés et manifestes. La bouée de sauvetage est même devenue un emblème esthétique dans le monde de la marine. Tout est fait au contraire, dans l'automobile, pour éloigner l'idée de risque et le pressentiment du danger ; tout est fait pour conforter l'usager dans la douce et illusoire sensation de sa sécurité absolue. Dès lors, exhiber le dispositif, même sous la forme d'une sorte de doudou, c'est perturber l'ordre du discours sur la sécurité propre à cet univers. C'est, littéralement, une transgression. On comprend que la démarche sémiotique, se détachant de l'objet particulier et l'élevant à sa position actantielle, modale, aspectuelle, voire passionnelle, dans le contexte élargi d'un discours – en l'occurrence, celui de la sécurité dans les moyens de transport – portait du même coup un regard sur la relativité culturelle d'un morceau donné de l'univers social. Plus largement, la sémiotique permet de combiner un regard naïf, décapant l'objet qui lui est soumis et retranchant de lui les évidences cognitives, les croyances et les affects qu'y a incrustés l'usage – un peu à la manière de l'*epochè* phénoménologique –, avec un regard hyper-informé, nourri *par ailleurs*, du côté des modèles de discours et des schémas de signification que sa discipline lui a apportés, d'instruments analytiques qui lui permettent d'argumenter une lecture et d'opérer une sorte de mise à nu des significations induites par cet objet. Cette démarche s'applique à tout ce qui tombe sous nos yeux, et nous fait ainsi regarder notre temps d'une certaine manière, obtuse et lucide en même temps, qu'il s'agisse d'objets du quotidien, de discours politiques, d'arguties promotionnelles, ou autres. Et pourtant, le sémioticien ainsi « averti » n'est pas mieux armé que quiconque face aux émotions qu'il éprouve, aux conflits intérieurs qui le traversent, ou aux désirs qu'il réprouve !

Quelles sont les propriétés sémiotiques du discours politique ? Que pourrait apporter la sémiotique à l'analyse du discours politique et aux sciences politiques ?

Il serait présomptueux de prétendre pouvoir définir en quelques mots les propriétés sémiotiques du discours politique. Je ne m'y risquerais certainement pas. Le sémioticien est certes pluridisciplinaire, puisqu'il s'intéresse par nature aux univers de discours dont il a appris à connaître quelques-unes de leurs règles transversales de fonctionnement. Mais s'il peut rapporter à ses modèles généraux les manifestations particulières d'un univers de langage, d'un genre ou d'une œuvre, il ne saurait pour autant qualifier d'un seul tenant l'ensemble des paramètres de cet univers, de ce genre ou de cette œuvre. Ainsi, dans l'univers du discours politique, la mise à nu de propriétés narratives peut être intéressante dans la mesure où cet univers est plus tradition-

nellement appréhendé dans la seule perspective argumentative. De même, les concepts sémiotiques de rôle thématique et de rôle pathémique peuvent trouver une ampleur applicative inattendue dans les « jeux de rôles » conflictuels du débat politique. On se souvient par exemple d'un débat de second tour pour l'élection présidentielle entre le Président François Mitterrand et son Premier ministre Jacques Chirac, où celui-ci, réclamant l'égalité de dénomination en tant que « candidat », rôle thématique conjoignant les deux personnages, se vit rétorquer par Mitterrand un glacial : « Vous avez tout à fait raison, Monsieur le Premier ministre ! », et dut consentir jusqu'à la fin du débat à se laisser revêtir de ce rôle thématique subalterne... Par-delà l'anecdote, ce conflit de langage est d'une portée plus générale, puisqu'il implique directement la fonction de l'altérité, au cœur même de la pensée et de l'action politiques, altérité qui s'exprime précisément par les rôles thématiques en ce qu'ils définissent, en sémiotique, les modes d'appartenance de l'individuel au collectif (le citoyen, l'étranger, le militant, etc.). Néanmoins, ayant à plusieurs reprises eu l'occasion de participer, en tant que sémioticien, à des émissions télévisuelles sur les discours et les comportements politiques, en compagnie de spécialistes d'autres disciplines – ethnologues, politologues, historiens, psychanalystes –, j'ai pu mesurer que chacun, intervenant depuis son champ de savoir et de discours, apportait des connaissances et des interprétations qui opéraient comme des instances de contrôle sur les analyses proprement sémiotiques. Cela invite à la modestie. Il n'empêche : je crois que la sémiotique apporte néanmoins à l'analyse du discours politique des éléments issus de son domaine propre, capables de contribuer quelque peu au « nettoyage de la situation verbale ». Je pense par exemple à une discussion sur la jeunesse des hommes politiques, montrant des extraits de leurs premiers pas médiatiques, où les commentateurs « reconnaissent » dans le discours du jeune Sarkozy, par exemple et parmi d'autres, les traits de celui qui allait devenir, quelques décennies plus tard, président de la République. Le regard sémiotique, informé des effets de la rétrolecture, invitait à souligner le piège téléologique qui guide nos interprétations : on lit ce qu'il a été en fonction de ce qu'on sait qu'il est devenu. La démarche alors révèle un peu de ce qui fait sa particularité : elle tend à saisir ce qui constitue l'immanence d'un discours donné, mais elle sous-estime sans doute la dimension de la pratique énonciative et sociale globale – faute de connaissances ou de mobilisation des éléments historiques, stratégiques, tactiques et situationnels qui sous-tendent peut-être nécessairement toute manifestation de discours politique. Le regard de Sirius du sémioticien doit aussi accepter, sinon de s'immerger dans les arcanes de la vie politique, du moins de soupçonner des déterminations qui lui échappent. Mais il faudrait, pour répondre à cette question sur l'apport de la sémiotique au discours politique, envisager plus largement les grandes dimensions, bien connues du sémioticien, à travers lesquelles il peut d'emblée aborder aux rives du politique : la dimension axiologique et idéologique de l'altérité, la dimension passionnelle de l'engagement, la dimension éthique de la responsabilité, la dimension proprement narrative de la confrontation et du projet, la dimension sémiotique du discours en acte, la dimension figurative des appareils de monstration. Son

regard élargi à la diversité des langages le conduit par exemple à envisager la compétition entre le politique et le médiatique, leurs chevauchements et les modes de leur coexistence tense, comme un objet d'étude particulièrement révélateur du contexte socio-politique contemporain et sur lequel il peut apporter des éclairages analytiques concrets.

Quelle peut être l'utilité de la sémiotique pour les politiciens et les partis politiques ?

Il existe des métiers de conseil en politique, tournés vers la stratégie, vers la communication ou plutôt vers les deux ensemble. Il n'y a pas à ma connaissance de sémioticiens professionnels exerçant ce métier de communicant. Il me semble que le sémioticien, par sa discipline, pourrait sans doute utilement contribuer à l'un des versants de cette activité, le versant analytique, mais il devrait sans doute s'équiper d'une tout autre compétence pour intervenir sur les autres versants, ceux de la stratégie, de la programmation, de la mise en place des « coups », du réglage des opérations, de la scénarisation des possibles, etc. Greimas avait lancé l'idée d'une sémiotique prospective, qui a donné lieu à un numéro du *Bulletin du GRSL* dans les années quatre-vingt. C'est bien une dimension, liée de plus aux « interactions risquées » (Eric Landowski), qui devrait être prise en charge concrètement par qui voudrait introduire un conseil sémiotique pour les hommes et les partis politiques.

Quel rôle la sémiotique peut-elle jouer dans le domaine de la communication, du marketing et de la publicité ?

Depuis les travaux de Jean-Marie Floch, cet apport de la sémiotique aux domaines de la communication commerciale et médiatique, du marketing des institutions et des produits, ainsi que de la publicité sous forme d'annonces presse, de clips publicitaires ou d'habillage en packaging, est suffisamment connu et attesté pour qu'on ait à le développer. Il s'agit là d'un champ de professionnalisation de la sémiotique dont la contribution est toujours sollicitée par les entreprises en France et dans d'autres pays (Italie, Brésil, notamment). Les résultats des études peuvent jouer un rôle non négligeable, et parfois essentiel, en matière de stratégie et de choix opérationnels. Mon expérience personnelle, riche de plusieurs décennies, m'a appris que la portée d'une étude était assez fortement déterminée par l'interlocuteur qui l'a commandée et par son rôle dans l'entreprise. S'il a une position d'autorité, il peut recevoir et mettre en œuvre des recommandations stratégiques ; s'il a une position plus subalterne, il est surtout préoccupé de la justification technique de son investissement dans une étude. Dès lors, il semble qu'en cette matière, presque indépendamment des objectifs analytiques, le sémioticien doit savoir ajuster son discours et son analyse même à la demande et au profil de son mandataire. Ainsi, la dimension de l'interaction peut l'emporter sur le principe d'immanence ! Mais je voudrais souligner le message que Floch a laissé dans les ouvrages qu'il a publiés il y a longtemps déjà, et qui continuent à faire autorité. Les études sémiotiques dans ce domaine, pour n'être pas seulement applicatives et appauvrissantes par usure des modèles, doivent pouvoir trouver dans chaque objet, dans chaque micro-univers, dans chaque

discours, la question nouvelle qu'il pose à la sémiotique elle-même. Cet approfondissement peut déborder la « commande » particulière, mais il est la condition du développement de la sémiotique dans ce champ d'exercice comme dans celui de la recherche plus fondamentale. On peut rappeler par exemple que la redécouverte des catégories wölffliniennes du classique et du baroque par Floch, a trouvé un champ d'application étonnant dans nos études, révélant que les régimes du visible dans le monde de la communication sociale se soumettaient à des règles culturelles solidement ancrées dans l'usage. Mais cette redécouverte a aussi donné lieu à des développements théoriques, chez Floch lui-même qui a systématisé la sémiose classique et baroque, mais chez beaucoup d'autres sémioticiens également – dans une perspective tensive et passionnelle par Claude Zilberberg par exemple. La problématique s'est actualisée et enrichie de manière continue par-delà le champ d'application qui l'avait vu surgir.

Que pourrait apporter la sémiotique aux méthodes d'apprentissage de la langue, à la fois maternelle et étrangère ?

L'apport de la sémiotique à la didactique de la langue, maternelle et étrangère, a fait partie des questions d'actualité à l'époque où ce domaine de l'enseignement cherchait dans les sciences du langage des sources d'inspiration méthodologique. Il me semble que ce temps est passablement révolu. Je me souviens par exemple que certains linguistes ambitionnaient d'élaborer une grammaire de l'énonciation – c'est-à-dire une grammaire complète de la langue dans la perspective de l'énonciation, prolongeant ainsi une proposition d'Émile Benveniste – à l'usage des « apprenants » du français langue étrangère. De même, une grammaire de l'anglais inspirée par les travaux d'Antoine Culioli a connu un grand succès chez les pédagogues de cette langue. Plus largement, les grands courants linguistiques, quand cette discipline était reine, ont généré des modèles pédagogiques d'apprentissage et d'enseignement (grammaire structurale, grammaire générative, etc.). Je connais mal l'évolution actuelle dans ce domaine, mais il me semble qu'aujourd'hui les méthodes sont davantage inspirées par les innovations technologiques et numériques que par les modèles théoriques en sciences du langage et de la cognition. Je sais que la sémiotique a, pour sa part, conjointement avec les analyses de discours, tenté de contribuer à une approche des textes, littéraires ou non. Sans doute avec un certain succès : le travail sur les modèles organisateurs figés par l'usage et générant les grandes stéréotypies discursives (modèles narratifs, charpentes modales, modèles énonciatifs, etc.), pouvaient, une fois simplifiés, faciliter la maîtrise de la compréhension en lecture et stimuler la production écrite. Derrière les modèles canoniques, ce sont naturellement des motifs culturels qui se profilent dans la langue. Ce sont là des apports qui restent d'actualité. Mais une des difficultés majeures qu'a rencontrée la sémiotique ainsi « appliquée » tient à la générativité elle-même. L'accession aux modèles structurants profonds ne donne guère de clefs pour maîtriser la complexité des formes de surface par lesquelles ils doivent nécessairement passer pour se manifester. Ce que la sémiotique du texte, et notamment littéraire, a dû affronter alors, avec peu de succès il faut

le reconnaître, n'est autre qu'un problème de conversion d'un niveau en d'autres niveaux. Faute d'une méthode efficace de conversion permettant de parvenir aux plus fines modalités d'expression, les propositions risquaient fort de conduire au dessèchement des modèles.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Merci.

Anne Beyaert-Geslin

Date et lieu de naissance

9 mai 1960 à Rosendaël (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur, Université Bordeaux 3 - Montaigne

Domaines de recherche

Sémiotique générale, sémiotique visuelle, sémiotique des médias, sémiotique du design

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *L'Image préoccupée*, Cachan, Hermès-Lavoisier, 2009.
- *Sémiotique du design*, Paris, PUF, 2012 [traduit en italien].

Direction d'ouvrages collectifs et de dossiers

- *Ateliers de sémiotique visuelle* (avec Anne Hénault), Paris, PUF, 2004.
- « Le Sens du parcours », *Protée*, vol. 33, n° 2, 2005.
- « La diversité sensible », Actes des journées d'étude de la première année de l'ACI (avec Nanta Novello-Paglianti), *Visible*, n° 1, 2006.
- *L'Image entre sens et signification*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2007.
- *Le Sens de la métamorphose, Actes du colloque de l'Université du Luxembourg* (avec Marion Colas-Blaise), Limoges, Pulim, 2009.
- « Arts du faire : production et expertise », Actes du colloque de Limoges (avec Maria Giulia Dondero et Jacques Fontanille), *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 2009.
- « Image et démonstration scientifiques », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 114, 2011.
- *Arts et sciences : approches sémiotiques et philosophiques des images* (avec Maria Giulia Dondero), Liège, Presses Universitaires de Liège, 2012.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a menée à la sémiotique ?

J'ai découvert la sémiotique tout à fait par hasard, en 1993, à Limoges. J'avais interrompu dix ans auparavant mes études pour entrer dans la fonction publique, comme interprète, puis dans le journalisme. La sémiotique permettait, selon moi, de fédérer des centres d'intérêt apparemment éloignés et rompait résolument avec la pratique du journalisme, très stimulante, car continûment dans l'action, mais superficielle.

Votre question m'amène à m'interroger sur ma motivation pour la sémiotique et à rechercher une origine plus lointaine. Si vous me permettez une référence à mon histoire personnelle, je crois que mon premier questionnement sémiotique remonte à la petite enfance, qui fut nourrie, comme toute ma génération sans doute, par le western. Jusqu'à l'âge de six ou sept ans, j'ai été fascinée par la représentation des cow-boys et des Indiens, ce qui aurait dû plutôt me diriger vers l'anthropologie si, derrière cette imagerie, différents modèles d'espaces cinématographiques ne m'avaient sauté aux yeux, qui illustraient, selon moi, le rapport particulier que les Américains entretiennent avec leur vaste espace. Dans les premiers temps du western, le cow-boy est représenté dans sa communauté, en général dans une petite ville construite autour du saloon ou un fort. Selon moi, ce n'était pas très intéressant car on se situait dans un univers très masculin et statique. La période suivante le représente alors qu'il découvre l'espace immense de la plaine et rencontre les Indiens qui sont décrits comme les ennemis, les « sauvages ». C'était l'époque que je préférais. On voyageait, les plans s'élargissaient, les scènes d'action et les idylles se multipliaient et on entraînait parfois dans le campement des Indiens dont on découvrait le mode de vie. Tout cela magnifié par le cinémascope et un fond musical... Petit à petit, ce déplacement dans l'espace et cet élargissement du cadre entraînent une redéfinition des statuts des protagonistes. L'Indien n'est plus le méchant, le sauvage qui attaque les chariots des immigrants innocents, mais s'humanise et prend peu à peu un statut de victime reléguée dans une réserve. Les westerns les plus récents représentent le cow-boy tel un homme seul perdu dans le vaste espace qu'il a conquis. Il n'est plus le héros en accord avec sa communauté des débuts mais l'antihéros, un homme qui s'est extrait du groupe pour vivre en accord avec lui-même.

Mon approche était sans doute très élémentaire mais ces petites réflexions sur l'extension du champ et le statut des protagonistes m'ont probablement amenée à la sémiotique. Avec d'autres expériences, elles ont déterminé mon appétit des images et l'idée qu'elles construisent des univers de sens systématiques. Les images ne font pas seulement une source de plaisir mais elles signifient. Elles constituent des répertoires de formes, disent ce que nous sommes, ce que nous comprenons du monde et, je dirais aujourd'hui, situent nos valeurs.

Vous avez été directrice du Centre de recherches sémiotiques (CeReS) de Limoges. Pouvez-vous nous parler de sa création et de sa situation ?

Le CeReS (EA 3648) a été créé par Jacques Fontanille. Localement, il s'agissait d'une autonomisation de la sémiotique vis-à-vis des Lettres. Le CeReS

est à ma connaissance la seule Équipe d'Accueil dans cette discipline. Les centres d'intérêt du CeReS se sont cependant peu à peu diversifiés. Au moment où je l'ai quitté en 2012, il comptait vingt-deux enseignants-chercheurs et quarante-huit doctorants. Tous ne font pas de la sémiotique mais la sémiotique donne toujours son intitulé au laboratoire. Celui-ci réunit trois axes de recherche : la sémiotique, la linguistique et l'écriture. Les sujets de thèse sont très variés et traduisent le chemin parcouru par la recherche : ils concernent des domaines tels l'étude des audioguides de musées, la vinification, le livre électronique, les images de sécurité aéroportuaire, etc., sans négliger la sémiotique littéraire.

Le CeReS entretient des liens privilégiés avec le département de Sciences du langage, de l'information et de la communication mais il accueille aussi des enseignants-chercheurs d'autres départements, en l'occurrence la « branche linguistique » des études anglophones et hispanistes. Ces échanges interdisciplinaires sont très stimulants.

Outre une licence généraliste, le département de SLIC offre cinq formations professionnalisantes : deux masters (*Édition et Sémiotique et stratégie*) et trois licences professionnelles (*Information, design et rédaction technique, Ingénierie culturelle pour le développement territorial et Webdesign*). La théorie nourrit continuellement la pédagogie qui, à l'inverse, lui renvoie une demande d'application et d'éclaircissements. Ces échanges sont essentiels, l'avenir de la sémiotique française dépendant pour une part non négligeable de sa capacité à démontrer son utilité dans les projets interdisciplinaires.

Comment la sémiotique de l'art est-elle née ?

La réponse à votre question peut sembler paradoxale. D'un côté, on pourrait dire que la sémiotique de l'art n'existe pas et qu'elle avance masquée sous l'intitulé de *sémiotique visuelle*. D'un autre côté, elle s'impose pourtant comme une évidence dans la mesure où la sémiotique visuelle a, précisément, observé en premier lieu des énoncés artistiques, en l'occurrence des tableaux. Ils constituent pour ainsi dire le corpus originel de la sémiotique visuelle. Même s'il l'évoque à titre d'« exemple », c'est le tableau qui vient à l'esprit de Greimas dans « Sémiotique figurative et sémiotique plastique » (1984), de même que le travail du peintre.

Le principe de l'évidence est de ne pas être discuté, d'aller de soi, donc ce statut artistique ne fut pas discuté. L'effort se concentra sur la peinture et plus particulièrement sur la peinture figurative et s'attacha à reconnaître différents niveaux de la figurativité. Sur ce point, l'étude de Kandinsky par Jean-Marie Floch dans les *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit* semble exemplaire car elle s'efforce de doter ces lignes et ces plages d'une « interprétation naturelle », comme l'appelle Greimas.

Nous avons dit que la sémiotique de l'art n'existe pas bien qu'elle soit le terrain d'élection de la sémiotique visuelle. Si nous dépassons cette difficulté et considérons tout de même la sémiotique de l'art, il convient de redimensionner le champ d'investigation pour envisager d'autres objets que le tableau sur lequel s'est concentrée l'attention des sémioticiens. Les œuvres d'art mobilisent deux ou trois dimensions, alors que la sémiotique s'est es-

sentiellement consacrée à la première catégorie, exception faite de la contribution substantielle de Fernande Saint-Martin dans sa *Sémiologie du langage visuel*, publiée en 1987. Le modèle de la sémiotique planaire hérité de Greimas montre alors ses limites. Constatant cette lacune, j'ai proposé récemment une étude de la sculpture à partir du concept de présence. C'est le premier pas de mon ouvrage consacré aux objets domestiques et plus particulièrement à la chaise.

Mais tableaux et sculptures n'épuisent pas le champ artistique. Il faut aussi décrire d'autres énoncés bidimensionnels comme les photographies ou les vidéos, introduire le cinéma mais aussi la performance, la musique ou la danse. Et l'inventaire n'est pas clos. Dans cette boîte de Pandore, certains genres sont plus familiers que d'autres aux sémioticiens. Le cinéma bénéficie par exemple d'une longue tradition sémiotique. C'est là qu'on découvre l'intérêt de l'intitulé sémiotique de l'art qui permet de resituer le cinéma dans un ensemble constitué autour d'un statut et d'un lieu communs. On peut alors envisager le champ de l'art comme un système différentiel structuré par des propriétés communes. L'approche par la sémiotique de l'art amène en outre à envisager des régimes tels la représentation ou l'ostension et à définir des statuts et des genres.

Comment considérez-vous l'évolution de la sémiotique de l'art, son état actuel et ses perspectives ?

La contribution la plus essentielle à la sémiotique visuelle fut sans doute celle de Jean-Marie Floch qui, en menant parallèlement ses recherches sur l'art et sur les identités visuelles, a pour ainsi dire « désacralisé » la recherche en sémiotique visuelle. Des apports successifs de Felix Thürlemann et Paolo Fabbrì, parmi beaucoup d'autres, ont construit le chemin jusqu'à aujourd'hui. Ces auteurs ont fourni des fondamentaux qui argumentent une recherche aujourd'hui plus diversifiée, qui prospecte dans deux directions puisqu'elle entremêle le repositionnement épistémologique (les pratiques, l'énonciation) et la découverte de nouveaux objets d'étude.

Aujourd'hui, la question des genres et des statuts est au centre de la discussion. Le genre renvoie au plan d'expression de l'image qui l'inscrit dans une généalogie ; le statut renvoie à sa réception et aux conditions de son implémentation. Il reste à instruire parallèlement les énonciations artistique, scientifique, politique, etc. Ceci devrait permettre de mieux problématiser l'énonciation artistique par laquelle nous avons commencé.

Récemment, à l'issue d'un programme ANR (Agence nationale de la recherche) consacré à l'image scientifique, il est apparu qu'un travail de relecture des fondamentaux était nécessaire pour mieux situer l'énonciation visuelle vis-à-vis de la théorie de l'énonciation. Un peu d'attention a pourtant révélé que, sans le mentionner, de nombreuses études visuelles adoptaient déjà ce présupposé épistémologique pour décrire, par exemple, la temporalité des tableaux. Tout se passe comme si, à l'instar de monsieur Jourdain et de sa prose, les sémioticiens avaient adopté le point de vue de l'énonciation sans le problématiser. Il faudra donc nouer ces deux versants du questionnement : montrer comment l'énonciation visuelle « s'embranché » historiquement

dans la théorie de l'énonciation et mettre en évidence ces études qui, depuis les années soixante-dix jusqu'à aujourd'hui, dessinent le chemin de l'énonciation visuelle. Une telle mise au point permettra de poursuivre la construction de notre édifice conceptuel car cette recherche se veut prospective et non passéiste, prospective mais soucieuse des fondements théoriques. Notre recherche collective fait l'objet d'un programme franco-belge (dit Tournesol) consacré à l'énonciation visuelle par le CeReS et les sémioticiens de Liège.

Mais en inventoriant ces voies d'accès au visuel, nous négligeons encore un chemin ouvert par Jacques Fontanille qui permet d'observer les *pratiques*. Cette voie amène à lire les écrits des artistes qui, à l'instar d'Henri Matisse ou d'Auguste Rodin, nous « font entrer » dans leurs pratiques. Ceci permet de saisir l'énonciation visuelle sur le versant de la production comme de la réception. Cette approche permet de vaincre une ancienne résistance de la sémiotique qui a longtemps adopté le point de vue de l'observateur pour se consacrer à un énoncé visuel considéré comme « fixe et borné ».

Bref, sémiotique de l'art et sémiotique visuelle sont au demeurant des « étiquettes commodes » comme l'indiquait Greimas, mais ces dénominations recouvrent d'autres découpages et tracent d'autres lignes de fuite vers l'avenir de la recherche. La réflexion engagée autour des questions d'énonciation permettra précisément d'affiner toutes ces catégories et dénominations. La sémiotique visuelle est maintenant parvenue au point où cette réflexion est indispensable. Partir de l'énonciation accorde d'ailleurs un certain privilège méthodologique puisqu'on construit un lieu commun – l'énonciation – sans opposer *a priori* des domaines et des énoncés, le visuel et le linguistique, l'image artistique et l'image scientifique, etc.

Affiner la question de l'énonciation visuelle pour distinguer des énonciations différentes devrait en outre permettre de préciser le statut de l'instance énonçante. L'énonciation artistique contemporaine sollicite une instance énonçante individuelle, l'artiste, et une instance de réception qui, comme l'a souligné Claude Lévi-Strauss, tend elle aussi à s'individualiser (c'est ce qui l'amène à récuser son statut de langage) mais les arts primitifs sollicitent une instance énonçante collective et une réception également collective. L'énonciation scientifique récuse en revanche le statut d'auteur...

S'attacher à la question de l'énonciation nous amène donc à revoir de fond en comble le dispositif énonciatif et à entrer dans le jeu des différences.

Que manque-t-il actuellement à la sémiotique de l'art ? Quels sont les problèmes et les difficultés qu'elle rencontre ?

Son importance sociale, pas plus que son intérêt pour la mesure de la créativité ne sont pris en compte alors que la créativité est, comme le soulignait Hans Joas, au cœur de l'agir, le moteur de l'action.

Comment expliquer cette résistance ? Peut-être très simplement par le statut particulier de la chose esthétique dans la société. Elle est considérée comme un petit supplément de bonheur qui doit rester de l'ordre du subjectif et ne peut être soumis à une approche scientifique. Son rapport à la signification est méconnu.

Je crois aussi que cette mésestime tient au grand clivage entre une sémiotique visuelle enseignée et étudiée dans les facultés d'arts plastiques, disons de tradition plastique, et celle qui est étudiée dans les facultés de lettres, disons la tradition des lettres. Ces deux approches sont parfaitement étrangères l'une à l'autre et se distinguent par la priorité qu'elles donnent, pour la tradition plastique, à une culture plastique, et pour la tradition littéraire, à une culture linguistique. En forçant à peine le trait, on pourrait avancer qu'aux yeux des sémioticiens du premier groupe, les seconds « n'y connaissent rien en art » tandis que les seconds leur dénie toute capacité de théorisation. Pour ces derniers, être « du côté de l'esthétique » est le pire des maux. La rencontre des deux ambitions serait pourtant merveilleuse et assurerait en même temps la capacité de jugement qui permet de saisir l'innovation artistique et les moyens de la théorisation.

Il est essentiel que la théorisation serve, au-delà de l'édifice conceptuel de la sémiotique, le monde de l'art. La sémiotique de l'art doit démontrer sa pertinence vis-à-vis de l'art comme dans le concert des sciences humaines. L'exigence est d'ailleurs la même pour la sémiotique littéraire qui n'est intéressante qu'à la condition d'être utile aux littéraires, et pour la sémiotique du design qui doit montrer son intérêt pour la conceptualisation et la production des objets... Dans ces divers champs disciplinaires, la sémiotique rencontre certes des résistances mais celles-ci pourraient n'être que la contrepartie d'un certain manque de curiosité intellectuelle des sémioticiens vis-à-vis des autres disciplines.

Cependant, nous avons laissé une question essentielle en suspens. Le problème de la sémiotique de l'art ne tient pas seulement à sa réception disciplinaire mais à la difficulté rencontrée par le sémioticien lui-même. L'art confronte aux valeurs esthétiques et à des objets consacrés par l'histoire ou, à tout le moins, par la critique. Or, il faudrait non seulement pouvoir s'affranchir de l'influence de l'histoire et de la critique qui imposent une certaine grille de lecture, une certaine doxa susceptible de contraindre l'analyse mais aussi, et plus radicalement encore, s'acquitter de l'admiration que nous vouons aux œuvres. Il faudrait ne pas se comporter en esthète et traiter les œuvres comme n'importe quels objets de sens. Mais, en même temps, la dimension esthétique participe à leur signification et détermine leur statut. Elle doit donc être prise en considération.

Bref, il faudrait s'empêcher d'aimer l'art et en même temps l'aimer suffisamment (mais librement !) pour considérer le statut d'œuvre d'art. On ne peut pas ne pas tenir compte du statut artistique lorsqu'on analyse une image artistique. Floch estimait que le projet de la sémiotique ne consistait pas à dire « *ce* que cela signifie » mais plutôt « *comment* cela signifie ». Il me semble que le sémioticien qui étudie des œuvres ne parvient pas à se départir de la question : « comment cette œuvre signifie ce qu'elle signifie ». À l'arrière-plan de ces réflexions figure en outre la question du jugement esthétique. Si le sémioticien doit considérer l'œuvre d'art comme telle, il doit aussi pouvoir avancer un jugement pour distinguer le chef-d'œuvre de l'œuvre et montrer en quoi celle-ci serait plus, dirait plus que celle-là. Se demander « comment cette œuvre signifie ce qu'elle signifie », la question

du sémioticien, permet ainsi d'accéder à celle-ci : « pourquoi telle œuvre est un chef-d'œuvre ? »

Quel a été et quel pourrait être l'apport de la sémiotique à l'analyse de l'art ?

Elle permet de s'affranchir de l'appréciation subjective, fournit des outils descriptifs et, surtout, permet de situer l'analyse relativement à l'histoire de l'art en assurant sa problématisation.

Nous avons évoqué précédemment les réticences du monde de l'art vis-à-vis de la sémiotique mais celle-ci ne doit pas se considérer comme l'unique projet analytique. Très souvent, les sémioticiens pensent apporter des méthodologies à une discipline qui en est dépourvue et recevra ces lumières comme le Messie. Or les autres disciplines ont déjà des méthodes, qu'elles fourbissent comme nous fourbissons les nôtres, sans compter qu'elles possèdent une culture de leur domaine que nous n'avons pas, même si nous possédons la culture de notre domaine propre, bien entendu. La sémiotique a une vocation interdisciplinaire mais l'interdisciplinarité ne peut se faire que dans l'intelligence mutuelle, dans l'échange et le respect de la culture de l'autre.

Qu'apporte-t-elle de plus ? Son intérêt me semble résider dans son exigence méthodologique, sa capacité d'approfondissement et sa capacité de problématisation. Par exemple, si nous appliquons les catégories de Greimas et observons successivement les catégories topologiques (toujours en premier), eidétiques, chromatiques et lumineuses (plus les catégories texturales qui sont tout aussi essentielles), nous vérifions que certaines ne sont guère pertinentes alors que d'autres s'avèrent centrales, telles l'intensité des couleurs ou les contrastes de texture, par exemple. Ces observations *a priori* banales permettent de reconstituer le « problème » qu'affronte l'artiste et le point où il prend position devant l'histoire de l'art.

Quel défi l'artiste s'impose-t-il à lui-même ? Comment ce défi se manifeste-t-il dans l'œuvre ? On pourrait bien se réfugier dans l'explication historique *a priori* (Henri Matisse est un Fauve, ce qui « explique » l'utilisation de couleurs saturées) mais une étude liminaire s'impose en tant que prémisses d'une analyse qui montrera comment le tableau de Matisse reformule la représentation de la profondeur en désolidarisant les perspectives linéaire et atmosphérique, par exemple.

Quel a été et quel pourrait être l'apport du discours artistique à la théorie sémiotique générale ?

Vaste question. Nous désignons des choses très différentes. Je crois qu'il faut y répondre en trois temps : quel est l'apport de la sémiotique visuelle ? – on se concentre sur la *modalité* visuelle – celui de la sémiotique de l'art ? – on se concentre alors sur la *statut* artistique – celui du discours artistique ? – on observe une *énonciation* particulière, distincte de l'énonciation scientifique ou publicitaire, notamment.

Un apport essentiel du discours artistique, fût-il littéraire ou visuel, me semble résider dans la dimension créative et l'ouverture de la relation énonciative. Le principe comparatiste s'impose alors pour démarquer l'énoncia-

tion artistique de la simple relation de communication qui met un message en circulation. Pas de message ni de code en art mais au contraire une signification en constante rénovation. En ce sens, le discours artistique ouvre un nouvel horizon à la théorie sémiotique.

Il me semble que la sémiotique de l'art intéresse en tout premier lieu la question de l'énonciation et permet précisément, par contraste, de la différencier de la communication. Dans son ouvrage *L'Art comme communication*, le philosophe Jean-Paul Doguet distingue la finalité de l'art de celles des autres pratiques qui visent à donner à notre espèce la maîtrise de son milieu. Selon lui, la finalité de l'art n'est pas tant cette « finalité sans fin » que lui prête Aristote, qu'une finalité attachée au sens et à la densité. La finalité de l'art serait attachée à une fonction de communication. Or, ce qui est intéressant me semble-t-il, c'est que cette relation établie par l'art ne ressortit pas à la communication si on l'observe du point de vue de la sémiotique. L'enjeu n'est pas la circulation d'un message car celui-ci serait par principe ambigu et laisserait la communication ouverte. L'art entend se dégager des modèles et produit ce qu'on pourrait appeler une énonciation opaque qui intègre la possibilité (le devoir ?) de n'être pas compris.

Quelle est selon vous l'importance de l'art dans les sociétés d'aujourd'hui ?

C'est une autre question extrêmement vaste à laquelle je ne pourrai donner que des réponses personnelles et lacunaires. Je pense que la créativité est le premier moteur de l'action et que la possibilité de renouvellement et de re-création de l'expérience est la condition d'une vie accomplie.

Le partage de l'expérience artistique permet aussi de rejoindre un alter ego, un groupe, même si c'est au risque d'une illusion groupale (Didier Anzieu). Bref, qu'elle se laisse décrire par cette relation sacralisante qu'on appelle « esthésie » ou comme une « fréquentation » plus banale, l'expérience esthétique sollicite ce que j'ai de plus intime et me permet en même temps de rejoindre les autres. Elle permet ainsi de relier les sujets entre eux, au travers d'une expérience intime, et cette relation illumine pour ainsi dire la vie sociale. Mais il s'agit d'une réponse très personnelle, celle de quelqu'un qui aime la fréquentation de l'art, non pour souscrire béatement à tout ce qu'on lui sert sous cette appellation mais au contraire, pour maintenir une interrogation critique vis-à-vis de la chose symbolique.

C'est le vacillement de l'art, son trouble, l'ouverture totale du questionnement, le défi permanent du sens plus que l'énoncé artistique lui-même qui importe, il me semble.

Quel est l'intérêt de la sémiotique du design ?

Nous avons envisagé l'intérêt de l'art qui réouvre constamment le questionnement individuel. Pour le sémioticien, l'étude des énoncés artistiques permet de questionner la communication en lui offrant un point d'achoppement pour ainsi dire, et permet d'aborder la question de la créativité. Dans la continuité de ces réflexions, la sémiotique du design ouvre d'intéressantes perspectives. On pourrait en effet situer l'objet de design à la croisée des deux mondes puisqu'il est à la fois un support de communication et un plan

de manifestation de la créativité. Il ouvre une voie privilégiée pour aborder ces deux questions.

L'intérêt du design tient également à sa proximité avec la vie sociale. Les objets de design sont des discours sociaux qui témoignent du renouvellement de nos rapports. Ils sont même un véritable laboratoire des discours sociaux dont ils traduisent la labilité, la redéfinition permanente par des plans d'expression dont on peut modéliser le renouvellement. Le design offre des plans de manifestation aux abstractions. La sémiotique de la mode a restitué cette collusion entre le mouvement de la vie sociale et celui des formes figuratives. La sémiotique du design la plus récente s'est intéressée essentiellement aux interfaces numériques.

Mais ces approches restent trop restrictives et il faut donner au design un sens élargi qui l'amène à renégocier, non seulement les formes des objets, mais également les configurations sociales elles-mêmes, à changer les échelles et les modalités des interactions. Aujourd'hui, « tout est design » et les découpages disciplinaires des arts appliqués sont en train d'éclater et de se déplacer. En donnant au design cette vision élargie, le sémioticien entre en relation avec l'urbaniste, le sociologue, l'économiste et le plasticien... Dans ce concert, son apport peut consister à observer les configurations mouvantes pour mettre en évidence les structures de la signification, mais il peut aussi consister à mettre en rapport les différents protagonistes des projets, pour faciliter leur dialogue et élaborer avec eux un organon, c'est-à-dire un ensemble de règles pratiques. Il fait alors le lien entre théorie et pratique et intervient dans la fabrication. L'apport des pratiques s'avère dans ce domaine particulièrement intéressant car il peut nouer les différents plans d'immanence des constructions sociales et, surtout, rapporter les formes des objets à des stratégies et des formes de vie.

Il me semble que la sémiotique a une carte à jouer dans le design, où ses apports sont déjà reconnus et profiteront du redécoupage disciplinaire qui est en train de s'effectuer autour des configurations sociales.

Quels liens établissez-vous entre la sémiotique et les sciences de l'information et de la communication ?

Les sciences de l'information et de la communication pratiquent la sémiotique. La différence se situe selon moi entre un souci de *cohérence* et un souci d'*adéquation*. La sémiotique s'efforce de réviser en permanence l'édifice conceptuel qu'elle a patiemment élaboré, de revoir ses fondamentaux. C'est ce qui, de l'extérieur, lui confère une certaine lourdeur. La sémiotique est un mastodonte qui avance lentement.

Les sciences de l'info-com sont plus soucieuses de « coller » aux objets et attentives à la nouveauté technologique, ce qui, aux yeux des sémioticiens, leur confère une apparence de superficialité. Ce qui importe ici, c'est l'adéquation.

L'idéal serait évidemment de trouver un moyen terme entre ces soucis de cohérence et d'adéquation, entre l'exigence théorique qui assure la distance critique mais par contrepartie, lourdeur et lenteur, et l'attention aux objets qui permet de suivre la temporalité de l'invention, de « coller » à son époque,

mais au risque d'une plus grande légèreté théorique. Mais cela semble compromis car, comme on le voit, les deux points de vue assument les risques de leurs avantages : la distance critique se conçoit comme une lourdeur théorique de même que la proximité est synonyme de légèreté.

Bref, la sémiotique et les sciences de l'info-com ne sont pas dans la même temporalité ni dans la même distance. Pour cette raison, j'ai sollicité une qualification dans les deux sections CNU pour bien comprendre ce « montage épistémologique », cette différence de temporalité. Les deux disciplines ont beaucoup à s'apprendre mutuellement pour confronter les résultats des études qu'elles mènent à partir de leurs focales respectives. Il faudrait inventer les lunettes épistémologiques à double foyer...

Quelle pourrait être la contribution de la sémiotique à la production des médias, d'une part, et à leur analyse, de l'autre ?

Comme pour l'art, des outils de description et une capacité à problématiser. Mais là où les intérêts diffèrent, c'est que les médias construisent une relation de communication fondée sur la reproduction de stéréotypes aisément modélisables. En ce sens, la sémiotique offre des possibilités d'anticipation et de préconisation qui n'existent pas dans l'art dont la finalité est, précisément, de défier les conventions. Mais il convient de rester prudent quant aux possibilités créatives offertes par la sémiotique. Si on les chargeait de produire du nouveau, les sémioticiens ne sauraient que reproduire les stéréotypes qu'ils ont mis à jour. Il convient de bien séparer les rôles. Le sémioticien peut étudier les ressorts de la créativité – et cela me semble une tâche très stimulante – mais il reste sans doute le plus mauvais créatif du monde. Au sémioticien incombe le travail de formulation des modèles ; au créatif revient une possibilité de prise en compte de ces modèles et d'interrogation de sa pratique, la possibilité de circonscrire les modèles pour mieux les déjouer. Lorsqu'on étudie l'histoire de la photographie, on est surpris de constater que cette suite d'inventions aujourd'hui institutionnalisées est le fait de personnages hauts en couleur, loufoques, plutôt des gens de spectacle que des gens de sciences. La créativité consiste à « parler à côté » alors que la sémiotique veut être une chose sérieuse, passionnante mais sérieuse, même si elle requiert, elle aussi, une grande créativité heuristique. D'où trois créativités :

- Une créativité formelle, celle qui permet de produire de nouveaux objets. Les sémioticiens doivent la laisser au designer ;
- Une créativité méthodologique, celle qui doit animer la pratique du sémioticien et lui permet de questionner, donc de faire vivre son cadre conceptuel ;
- Une créativité théorique, celle qui, au travers de la théorisation permise par le statut de métalangage, peut éventuellement éclairer la pratique des designers.

Il ne faudrait pas omettre la créativité par « intercession » chère à Gilles Deleuze, par laquelle le sémioticien ressource la créativité du designer parce que celui-ci traduit son propos dans sa propre langue.

Que pourrait apporter la sémiotique au journalisme ?

Merci d'avoir restreint le champ des médias au journalisme. Cela me semble très heuristique. Je travaille sur ces questions essentielles et m'efforce plus précisément de décrire une énonciation journalistique engageant à la fois l'écriture, le dessin et la photo de presse sur un même principe d'efficacité tout en leur assignant les exigences respectives du visuel et de l'écrit.

Mon idée est plus précisément d'observer comment les grands journaux traitent une même actualité et, par des comparaisons, d'établir une correspondance entre l'article et la photographie qui l'illustre. Ainsi, au-delà du traitement superficiel des rapports texte-image, pourrait-on mettre à jour une commensurabilité entre le texte de reportage et la photo de reportage, le texte de l'interview et sa photographie, à partir de leur énonciation. On reconstituerait ainsi des stratégies énonciatives distinctes, des logiques de genre à l'intérieur du domaine journalistique.

Comment la sémiotique pourrait-elle contribuer à une meilleure compréhension de l'impact des technologies de la communication sur la société et plus particulièrement sur la vie culturelle, artistique et scientifique ?

La sémiotique a beaucoup à apporter pour, de manière très générale, construire un spectateur actif dans sa relation au monde, fût-ce dans le cadre de l'art, des sciences ou des médias. Avec la sémiotique, la relation au monde devient plus intéressante car elle est problématisée et construite... Au demeurant, son impact me semble beaucoup plus évident dans les médias où les modèles sont aisément descriptibles, que dans l'art où le principe est, précisément, d'échapper aux modèles. À moins que la sémiotique ne parvienne à comparer ces énonciations pour en circonscrire les particularités. Elle accompagnerait ainsi la réception de l'innovation.

Il me semble que la sémiotique peut accompagner notre façon de vivre ensemble, de construire un lieu commun. Il faudra pour cela qu'elle abandonne son allégeance aux théories de la communication qui, peu ou prou, postulent une asymétrie entre les deux instances en présence : l'un, protagoniste actif, produit le message et l'autre, protagoniste passif, le reçoit... Or on peut imaginer qu'en avançant dans la compréhension des ressorts de la communication, cette instance de réception devienne plus exigeante et souhaite interagir ou même, qu'elle refuse l'unilatéralité de la communication. Aujourd'hui, un amateur peut produire des contenus avec les moyens du numérique, et les diffuser...

Au lieu de penser la communication, la sémiotique penserait alors l'interaction, la réduction de l'antagonisme qui définit la négociation. Nous sommes en train de redéfinir la communication et la sémiotique doit accompagner cette réflexion. En accompagnant les discours culturels, scientifiques ou médiatiques, la sémiotique toucherait alors au politique.

Mais la sémiotique de l'art offre parfois un excellent moyen d'accès à la réflexion sur les interactions sociales. Je pense au projet TRACK mis en place durant l'été 2012 dans la ville de Gand en Belgique, où les interventions des plasticiens questionnaient différents aspects de l'urbanité (la ci-

toyenneté, la vie associative, les relations de voisinage, etc.) tout en proposant aux visiteurs d'expérimenter, à l'échelle de la ville, de nouvelles méthodes de médiation et de participation à la vie collective. L'art permet d'expérimenter des questions qui resteraient sans lui très abstraites.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Merci Amir...

Jean-François Bordron

Date et lieu de naissance

11 janvier 1945 à Caudéran (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur émérite, Université de Limoges

Domaines de recherche

Sémiotique, philosophie, esthétique

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *Descartes : recherches sur les contraintes sémiotiques de la pensée discursive*, Paris, PUF, 1987.
- *L'Iconicité et ses images*, Paris, PUF, 2011.
- *Image et vérité : essais sur les dimensions iconiques de la connaissance*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2013.

Articles

- « Les objets en parties. Esquisse d'ontologie matérielle », *Langages*, n° 103, septembre 1991.
- « Catégories, icônes et types phénoménologiques », *Visio*, vol. 5, n° 1, 2000.
- « Perception et énonciation dans l'expérience gustative », dans *Questions de sémiotique* (sous la direction d'Anne Hénault), Paris, PUF, 2002.
- « Temps et discours. Réflexions sur la tectonique du temps », dans *Régimes sémiotiques de la temporalité* (sous la direction de Denis Bertrand et Jacques Fontanille), Paris, PUF, 2006.
- « Expérience d'objet, expérience d'image », *Visible*, n° 5, 2009.
- « Métamorphoses et identités », dans *Le Sens de la métamorphose* (sous la direction de Marion Colas-Blaise et Anne Beyaert-Geslin), Limoges, Pulim, 2010.
- « Phénoménologie et sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 114, 2010.
- « Perception et expérience », *Signata*, n° 1, 2011.
- « Le discours spéculatif », *Signata*, n° 2, 2012.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

Après deux années peu heureuses à la faculté de médecine de Bordeaux, j'ai entrepris des études de philosophie. C'est dans ce contexte, en dernière année de licence, que j'ai lu, comme beaucoup d'étudiants à cette époque, les *Mythologies* de Roland Barthes en même temps que quelques livres de Claude Lévi-Strauss. Je crois que c'est un point de départ très classique. Le livre de Barthes avait un aspect politique d'un style assez nouveau et j'y ai trouvé également un aspect un peu formel, la théorie de la connotation. On ne peut pas vraiment parler à propos de ce livre d'un projet sémiotique général mais plutôt d'une grande habileté dans l'analyse et d'une grande singularité de style. Lévi-Strauss offrait un mode d'intelligibilité plus proche de ce que peut rechercher un étudiant en philosophie. Lévi-Strauss est toujours dans mon esprit un modèle de sémiotique.

Plus tard, lorsque j'ai entrepris un doctorat, j'ai hésité entre plusieurs directions. J'ai d'abord pensé travailler sur Hegel puis sur Descartes, ce que j'ai fini par faire. Mais à cette époque, au début des années soixante-dix, les voies de la recherche paraissaient multiples, elles étaient beaucoup plus libres qu'aujourd'hui. Un étudiant en doctorat n'avait en fait aucune des contraintes que l'on se croit aujourd'hui obligé de lui infliger. La liberté a évidemment son prix mais c'est elle qui laisse les meilleurs souvenirs.

Pour faire ce doctorat, j'ai quitté Bordeaux pour Paris et j'ai rencontré beaucoup de choses que j'ignorais. J'ai un peu suivi le hasard des lectures. Je me suis beaucoup intéressé, par exemple, à la logique formelle que l'on enseignait assez peu à cette époque. Je suis allé voir Robert Martin à Paris 4 et j'ai suivi ses cours pendant un an. Bien sûr, je continuais à lire Barthes et les auteurs de cette époque, Jacques Derrida, Jacques Lacan, etc., dont je suivais les séminaires. Je me suis souvent demandé pourquoi je n'avais pas été voir Barthes pour faire une thèse. Je crois qu'il était trop célèbre, qualité qui m'a toujours tenu à distance. Finalement, de lecture en lecture, je suis allé voir Oswald Ducrot qui m'intéressait parce qu'il utilisait la logique dans ses analyses. Mais ce n'était pas vraiment une bonne raison. Je lui ai proposé de travailler sur une lecture des *Méditations métaphysiques* de Descartes. Je dois dire qu'il m'a très bien reçu et bien conseillé. Il m'a dit que Greimas s'intéresserait vraisemblablement à ce sujet. Je n'avais jamais lu une ligne de Greimas mais je lui ai demandé un rendez-vous, lui disant que je suivais en cela le conseil de Ducrot. Il m'a reçu au milieu d'un nuage de fumée et très chaleureusement. Je crois qu'il s'est intéressé à mon sujet d'emblée. Finalement, il m'a accepté en thèse et en me raccompagnant, il m'a dit : « Si vous voulez qu'on se comprenne, il faut que vous me lisiez », ce qui me fait rire encore aujourd'hui. J'ai donc entrepris la lecture de la *Sémantique structurale* et j'ai suivi ses séminaires où l'on rencontrait des gens venus d'un peu partout. Je dois dire que le début a été une épreuve car je ne comprenais absolument rien à l'analyse sémique qui me semblait voisiner l'absurde. C'était au fond une réaction normale pour qui prenait modèle sur l'analyse logique et sur le structuralisme de Lévi-Strauss. Je cherchais des formes intelligibles.

J'ai mis un certain temps à comprendre que l'on pouvait aussi concevoir la sémiotique comme cela et que la *Sémantique structurale* était un grand livre. Le projet intellectuel de la sémiotique, qui n'était alors pas encore totalement explicite, est devenu peu à peu extrêmement vaste. Pour ma part, je crois avoir eu l'intuition de ce vers quoi mon projet de lecture de Descartes pouvait s'acheminer, mais je dois dire que ce n'était qu'une intuition et que la réalisation me paraissait le plus souvent totalement impossible. Les études philosophiques rendent très sensible à l'idée de système, au sens spéculatif du terme, c'est-à-dire à la nécessité pour une pensée de comprendre ses propres conditions de possibilité. La question était de savoir ce que la perspective sémiotique pouvait dire sur un texte qui possédait précisément cette puissance spéculative. En un sens, elle laissait tout inchangé, en un autre elle mettait tout à l'envers, un peu comme l'on retourne un gant. J'ai mis très longtemps à comprendre pourquoi il fallait retourner le gant. Mais c'est une autre histoire.

Comment voyez-vous les rapports entre la sémiotique et la philosophie ? Les objectifs de ces deux champs de recherche sont-ils complémentaires ? La sémiotique permet-elle de repenser la philosophie ? Quel a été l'apport de la philosophie dans la construction de la théorie sémiotique ?

Vos questions portent toutes sur les rapports possibles entre la sémiotique et la philosophie, rapports que sont l'antériorité, les influences, l'importation de certaines notions, les liaisons entre des perspectives diverses, etc.

Je dois d'abord dire que les rapports recherchés n'établissent pas de liaisons ou d'écarts entre des lieux bien délimités. Il serait véritablement impossible de dire ce que recouvrent exactement les termes de philosophie et de sémiotique et de les spécifier soit par leur méthode soit par leurs objets. L'une des raisons est qu'il existe beaucoup de philosophies très différentes les unes des autres et que, sans doute dans une moindre mesure, il en va de même pour les sémiotiques. Mais la raison la plus profonde est que cette distinction est fondamentalement institutionnelle au sens symbolique, mais aussi sociologique, et que les institutions sont des pratiques plus ou moins stabilisées qui rendent illusoire des délimitations trop précises. Il y a un sens dans lequel on peut dire, comme Mary Douglas, que les institutions pensent. De fait, le travail intellectuel s'effectue à l'intérieur d'institutions, et cela de plus en plus. Pour de multiples raisons, les institutions peuvent gouverner la forme et le style que peut prendre un questionnement, ne serait-ce que parce qu'elles assurent une certaine tradition. On peut dire en ce sens que leur mode de transmission est mimétique. Être philosophe, c'est faire comme les philosophes. Mais il est non moins vrai qu'une question, un problème et le discours qui les porte trouvent en général leurs sources dans des pratiques variées et des circonstances assez contingentes, même si une problématique plus déterminée peut leur assigner une origine théorique. Des questions comme celle du temps, de l'espace, des passions, toutes questions traitées par la sémiotique, n'ont pas d'origine précise et il est vain de vouloir les qualifier en fonction d'une discipline ou d'une autre. Tout au plus doit-on remarquer qu'il existe différentes entrées dans un questionnement et que l'invention

consiste essentiellement dans la découverte d'une nouvelle perspective.

Ces quelques réflexions ne cherchent pas à invalider les distinctions entre les disciplines mais suggèrent qu'elles sont, pour ce qui concerne la sémiotique et la philosophie, beaucoup moins importantes qu'on ne le pense ordinairement. Les disciplines, comme les genres, sont à la fois des pratiques mimétiques et des fictions logiques en ce sens qu'elles attribuent un prédicat générique à une diversité textuelle. Or, entre cette attribution et les pratiques, il n'y a pas de correspondance nécessaire.

Ces précautions prises, on peut remarquer que, si le discours philosophique possède une antériorité manifeste, il n'en est pas moins vrai que la question de la signification, question centrale de la sémiotique, y est présente depuis l'origine grecque. Il y a là une longue histoire qui passe par celle de la logique, de la grammaire, de la dialectique, de la rhétorique et de la sophistique et qui finalement diffuse dans l'ensemble du corpus philosophique. Mais, et c'est là sans doute que se situe véritablement la question de la spécificité de la sémiotique actuelle, tout dépend de ce que l'on considère comme le centre de gravité d'un discours. De ce point de vue, l'originalité de la sémiotique moderne est sans doute d'avoir non seulement conçu la question de la signification comme centrale mais en outre de lui avoir donné une extension sans précédent, d'abord sous la forme de la sémiose peircienne, puis sous celle de la sémiologie saussurienne, enfin avec les théories de l'énonciation issues de Benveniste. Le problème de la signification a ainsi pris un statut comparable à celui, métaphysique, de l'être et ceci à tel point qu'ils semblent parfois fusionner inextricablement. Ainsi est-il amusant de remarquer que chez beaucoup de sémioticiens, « faire de l'ontologie » est devenu une quasi-insulte, de même que certains philosophes vont étrangement jusqu'à reprocher aux sémioticiens d'avoir fait de Peirce « un sémioticien » (voir l'ouvrage de Christiane Chauviré, *L'Œil mathématique : essai sur la philosophie mathématique de Peirce*). On peut voir dans ces réactions identitaires le réflexe constant, depuis le début des sciences humaines, qui a fait dire à nombre des pratiquants de ces nouvelles disciplines, que, même s'ils n'étaient pas nécessairement d'accord entre eux, ils avaient au moins ceci en commun qu'ils ne faisaient pas de philosophie. C'est là un tic positiviste qui veut absolument interdire aux sciences humaines ce que Kant appelait la « respiration de l'esprit ».

Pour ce qui est de la sémiotique au sens moderne, on sait qu'elle a eu au moins deux lieux de naissance, l'un philosophique avec Locke et Peirce, l'autre linguistique avec Saussure. Mais on ne doit pas tirer de cela des conséquences abusives sur l'incompatibilité de ces deux origines. Le problème central est sans doute celui qui distingue la perspective plutôt logicienne de Peirce à la perspective structurale issue de Saussure. Mais l'antique distinction entre logique et grammaire ne doit pas rendre aveugle aux rapprochements évidents. Ainsi la théorie des diagrammes de Peirce et, d'une façon générale, sa théorie de l'iconicité, sont certainement plus proches d'une conception structurale à la façon de Lévi-Strauss, que d'une axiomatique logique. De même, sa théorie des catégories (priméité, secondéité, tiercéité) peut utilement être comparée au système actantiel de Lucien Tesnière. On

remarquera que les exemples qu'en fournissent l'un et l'autre sont sensiblement les mêmes. Cela ne justifie pas une homologation mais indique au moins une certaine proximité dans le questionnement malgré les distinctions disciplinaires. Pour finir, on peut aussi noter que la théorie des dépendances, présente chez Hjelmslev, trouve sa source dans la troisième des *Recherches logiques* de Husserl qui, s'il ne passe pas ordinairement pour un logicien, appartient bien au champ philosophique. Ainsi apparaît une grande proximité entre la sémiotique et la méréologie, sensible en particulier dans le « Résumé d'une théorie du langage » de Hjelmslev (publié dans les *Nouveaux Essais*).

Que faut-il conclure de ces quelques remarques ? Il nous paraît presque obvie de dire que les questions concernant la notion de signification n'appartiennent pas à une discipline déterminée mais demandent plutôt une méthode d'approche à partir de laquelle un questionnement et une certaine édification théorique peuvent être menés. La signification n'est pas une positivité que l'on aurait simplement à constater puis à décrire. Pour que cette notion soit théorisable, et par là offre des objets à décrire, il faut d'abord la constituer, et donc concevoir l'attitude fondamentale qui peut y donner accès. Beaucoup de sémioticiens actuels s'appuient en ce sens sur la phénoménologie, celle de Husserl bien sûr, mais aussi celle de Merleau-Ponty. C'est une possibilité manifeste, que l'histoire du problème de la signification, ainsi que les travaux de Husserl sur ce point, justifient pleinement. D'autres attitudes sont bien sûr possibles, en particulier celles qui s'appuient sur l'exigence formelle. Le formalisme, logique ou mathématique, est une façon de déterminer un objet de pensée, de le délimiter, de régler son usage et d'expérimenter ses variations possibles. C'est là une attitude quasi nécessaire pour l'étude de notions aussi évanescences que celle de signification. On parle beaucoup aujourd'hui de sémiotique de la culture. Mais se rend-on compte à quel point ce terme de « culture » reste désespérément vague, en dehors d'un formalisme qui viendrait en dessiner le relief ? Or, le choix d'un formalisme, comme on l'a vu avec les débats autour de la théorie des catastrophes, engage des questions métaphysiques.

Nous venons de considérer les rapports de la sémiotique avec certaines données traditionnellement philosophiques, en insistant sur certaines zones de quasi-fusionnement. Il faut ajouter, dans le même esprit, que l'attitude sémiotique a, à bien des égards, permis de renouveler certaines questions appartenant au corpus classique de la philosophie. On peut noter rapidement quelques points :

- Le domaine le plus important est sans doute celui des catégories. Peirce est sans doute le premier à avoir reformulé cette question difficile et sans cesse reconsidérée depuis Aristote. Mais le structuralisme, pris comme attitude générale, a considérablement retracé les contours du problème des formes catégoriales. On parle souvent du structuralisme comme d'une épistémologie passagère, voire d'une mode. Mais, sans nier cette réalité qui accompagne toujours les mouvements d'idées, il faut reconnaître que la notion même de structure, comme système de dépendances, offre un outil conceptuel, quasi formel, d'une grande portée pour la compréhension des formes de signification.

- Sur cette base, fournie par la reformulation du problème général des formes catégoriales, de nouvelles syntaxes ont permis de contribuer à des questions philosophiques classiques comme celles de l'action, de la perception, de la connaissance, de la passion, et même de la rhétorique puisque cette dernière est née et s'est développée dans un rapport de contraste avec la logique et la dialectique, c'est-à-dire au sein de la philosophie. Je ne peux que faire une référence allusive à une masse considérable d'études par ailleurs connues.
- Une autre entrée serait possible qui insisterait sur l'importance de la prise en compte de l'énonciation, donc du discours, dans le cadre de la lecture des textes philosophiques. C'est là un point qui me concerne directement puisqu'il a été longtemps, et reste dans une certaine mesure, au centre de mes recherches. Je laisserai à d'autres le soin de dire l'intérêt éventuel de ces travaux. Pour ma part, je pense que la prise en compte de la discursivité permet de sortir de la simple logique des arguments, pour rechercher la structure propre à une démarche spéculative. Cela peut suggérer que la grammaire, et en particulier celle du discours, est sans doute au moins aussi fondamentale que la logique pour comprendre ce qu'est le développement d'une pensée. C'est du moins ce que j'ai essayé de montrer.

Pouvez-vous nous expliquer précisément quels sont les points de convergence et les points de divergence entre la sémiotique greimassienne et la sémiotique peircienne ?

Les points de convergence sont assez évidents, parce qu'il s'agit de toute façon de créer une théorie de la signification. C'est le problème de la signification qui est central. Maintenant, les points de divergence sont assez nombreux, d'abord parce que ce sont des traditions assez différentes. Peirce est le fondateur du pragmatisme, une philosophie dans laquelle l'action est un phénomène central. Dans le contexte greimassien, on voit au contraire tout un héritage, bien entendu linguistique d'abord, ce qui n'existe pas chez Peirce, mais aussi philosophique, puisque le structuralisme français se comprend quand même beaucoup mieux dans le contexte d'une théorie issue du rationalisme classique cartésien, kantien, etc. De là, ces rapports si faciles avec la phénoménologie, alors même que Peirce se situe plus facilement dans un contexte à la fois pragmatique et logique, qui est celui de la philosophie américaine. Néanmoins, ces différences ne sont pas non plus irrémédiables, au point que l'on ne puisse travailler avec des notions peirciennes, on peut les reconfigurer en quelque sorte. C'est aussi vrai, à mon avis, du fait que Peirce est un héritier de Kant, il connaissait *La Critique de la raison pure* par cœur, et on peut considérer que beaucoup des notions centrales de Peirce sont des reconfigurations de notions kantienne, notions adaptées, ou plus exactement repensées dans le contexte du pragmatisme. Donc il y a là un pont possible, par le biais de Kant, un pont que l'on peut franchir en plusieurs occasions. En tout cas, on peut au moins signaler que les grandes catégories qui définissent le signe – l'indice, l'icône et le symbole – sont à l'évidence des réécritures des synthèses kantienne (synthèses de l'appréhension, de la reproduction, de la recognition).

Par ailleurs, beaucoup de débats, quand ils existent, entre les sémioticiens structuralistes et les sémioticiens peirciens portent sur des questions qui sont en somme nationales, comme par exemple la question de la référence qui est souvent une obsession. Mais elle n'est pas si fondamentale que cela chez Peirce et ne crée pas de désaccord de principe avec l'analyse de la dimension discursive proprement linguistique. Encore une fois, Peirce est d'abord un philosophe qui s'intéresse surtout à la métaphysique, alors que la sémiotique européenne est plutôt d'origine linguistique.

Je crois que ces deux sémiotiques cherchent la même chose, mais avec des moyens très différents. Si l'on pense par exemple à l'analyse du lexique, à l'analyse textuelle, à l'analyse du discours, je ne pense pas qu'il y ait grand-chose à rechercher chez Peirce, c'est plutôt une spécificité de la pensée structuraliste et une conséquence du point de départ linguistique. Mais si on étend l'analyse de la signification à des phénomènes comme la perception, la conscience, ainsi que la vie en général, indépendamment de son écriture littéraire, je pense que Peirce peut avoir une grande importance. Il a une grande importance aussi pour la recherche sémiotique, comme d'ailleurs beaucoup de philosophes, dans le sens où il a essayé de déterminer quelles pouvaient être les notions fondamentales, ce qui est très difficile à faire. Une sémiotique sans théorie des catégories me paraît une chose impossible. Bien sûr, on peut s'en passer jusqu'à un certain point, mais si l'on veut véritablement essayer de comprendre, par exemple du point de vue cognitif, comment peut se constituer une signification, pour cela, la théorie des catégories est fondamentale. Donc, ce sont des sémiotiques qui n'ont pas les mêmes objets, qui n'ont pas forcément les mêmes intérêts, mais qui se recoupent sur bien des points. Encore une fois, on ne trouvera pas chez Peirce beaucoup de modèles pour l'analyse textuelle, mais si l'on cherche à comprendre ce que l'on dit lorsqu'on emploie par exemple le terme de « signification », on trouvera chez Peirce une élaboration philosophique conséquente.

Quelles sont les relations entre la sémiotique et la philosophie du langage ?

Je ne vois pas d'opposition de principe entre la sémiotique et la philosophie du langage mais beaucoup de différences de fait qui tiennent autant aux questions traitées qu'aux conceptions générales sur le langage, conceptions héritées de traditions très diverses. De quoi parle en général ce que l'on appelle la philosophie du langage ? Elle traite des problèmes liés à la relation de référence, des questions sémantiques, le plus souvent dans un cadre vériconditionnel, des questions liées à l'indexicalité, des actes de langage... Tous ces problèmes sont en eux-mêmes importants mais il faut reconnaître que les sémioticiens ne semblent pas s'y intéresser. La sémiotique, du moins la sémiotique d'inspiration saussurienne et hjelmslevienne, ignore les problèmes de nature logique. Or la philosophie du langage, du moins celle appartenant au courant dit analytique, se fonde d'abord sur des travaux de philosophes logiciens, comme Gottlob Frege, Bertrand Russell, Rudolf Carnap, etc. Bien sûr la pragmatique est à prendre en compte et constitue un versant différent, surtout si l'on pense à John Langshaw Austin, Peter Frederick Strawson, John Searle, etc. Le lieu d'exercice de la philosophie du langage est d'abord

la *proposition* car c'est elle qui peut être vraie ou fausse, c'est sur elle que porte la force illocutoire, c'est elle aussi qui est liée au jugement puis au raisonnement, aux inférences, etc. Les sémioticiens semblent ignorer la proposition et ne croire qu'au texte comme lieu de production de la signification. C'est là une différence profonde qui à mes yeux n'est pas véritablement justifiable mais qui paraît par moment indépassable. Pourtant, les fondateurs de la sémiotique, Peirce bien sûr, mais aussi Hjelmslev, ont été influencés par des travaux de nature logique. Hjelmslev s'est évidemment inspiré de la *Troisième Recherche logique* de Husserl pour sa conception générale de la structure et de Carnap pour la tournure formaliste que l'on rencontre par exemple dans le « Résumé de la théorie du langage ». La sémiotique ne peut pas être une logique, en tout cas pas seulement une logique, mais elle souffre incontestablement d'un manque de ce point de vue. On le constate aisément si l'on considère que la notion de relation, tout en étant un thème fondamental de la sémiotique, n'a donné lieu dans ce contexte à aucune théorie un tant soit peu consistante (à l'exception de Peirce bien sûr). C'est à mon sens la source de beaucoup de difficultés. Il faut dire aussi que la sémiotique appartient à une tradition plutôt rationaliste. Le programme génératif de Greimas est pour moi une déduction au sens de Kant. Il n'a, dans sa profonde inspiration épistémologique, strictement rien d'empirique même s'il prétend *in fine* rejoindre la manifestation textuelle. C'est là un des traits les plus originaux de cette pensée et qui lui donne une très intime affinité avec celle de Lévi-Strauss. Ce dernier a lui-même, à propos de sa formule du mythe, parlé de déduction transcendentale (1985 : 80). Nous sommes donc bien, avec la pensée structuraliste, dans un contexte philosophique assez éloigné, sinon de la logique en général, du moins de la philosophie de la logique telle qu'elle s'est déployée depuis Frege. On ne peut que prendre acte de ces différences mais il faut les comprendre comme un problème et non comme le constat d'un état de chose irréductible. Pour finir sur ce point, je dirai simplement qu'il y a là une source considérable de recherches à accomplir pour les sémioticiens sensibles aux bases philosophiques de leur méthode.

Quelle est la position de la sémiotique quant à la fameuse dichotomie explication / compréhension ?

Tout d'abord, je pense que la sémiotique commence par quelque chose qui n'est pas tout à fait l'explication, qui n'est pas tout à fait la compréhension, qui est la description. Évidemment, il est difficile de décrire quelque chose si l'on n'a pas en vue un certain régime d'explication. On se trouve dans un cercle, toute interprétation est un cercle, selon la fameuse idée de l'herméneutique. Maintenant, si l'on prend l'exemple d'un texte, une description va produire une explication, en ce sens que la description tend à inscrire une occurrence singulière, celle de l'objet en train d'être décrit, à l'intérieur d'une théorie plus générale. Expliquer veut dire subsumer un cas particulier dans une théorie générale, montrer qu'un phénomène est un cas particulier d'un phénomène plus général. On peut dire en ce sens que l'explication fait nécessairement partie de la description.

Pour ce qui est de la compréhension, je pense que c'est le sens existentiel de compréhension qui est à la base de cette théorie, comment vit-on les significations en question ? On parle de l'extérieur d'un texte pour l'explication et la description. Dans le cas de la compréhension, il s'agit de le vivre de l'intérieur, du point de vue de ses conditions d'énonciation, celles de l'auteur et celles de son époque. Cela revient à une autre forme de dichotomie, qui est celle que l'on rencontre entre « expliquer » et « compliquer ». La complication consiste au fond à ramener l'explication à ce qu'elle a toujours nécessairement d'énigmatique. La singularité peut se laisser ramener à des lois plus générales. Un texte par exemple appartient à un genre. Mais c'est là finalement une lecture pauvre. Il y a toujours quelque chose qui échappe à l'explication dans la pratique d'analyse. Alors il faut compliquer les choses, les ramener à leur aspect énigmatique. On peut rapprocher cela de la distinction souvent faite entre une explication faite en troisième personne et une explication faite en première personne. Je pense que la question de l'explication opposée à la visée en première personne est une question qu'il faudrait creuser en sémiotique. Il me semble manifeste en particulier que les catégories qui définissent l'énonciation, tout le système de la deixis, laissent complètement dans l'ombre ce qu'il y a de singulier dans une énonciation. Par-là devrait être posée la question du style qui relève de l'individualité, comme d'ailleurs la question de l'esthétique.

Quels liens existe-t-il entre la description sémiotique et l'interprétation des textes ?

La description sémiotique, au moins dans ses premiers temps, était immanente, c'est-à-dire qu'en dehors du texte il n'y avait en principe rien. Maintenant, une interprétation, c'est tout autre chose. Cela peut avoir plusieurs sens. Il y a d'abord un sens qui est à mon avis un sens négatif, qu'il faut absolument éliminer. Il consiste à penser que l'on va donner à un texte un espace de compréhension, qui est un espace extérieur, mais dont on va se servir pour interpréter le texte, pour construire le sens immanent, de toute façon sous-jacent à celui de l'interprétation. L'interprétation domine alors le texte, elle est une sorte de clé. C'est ce que l'on reproche le plus souvent à l'herméneutique, mais je ne pense pas que ce soit le sens le plus intéressant de la notion d'interprétation.

Ce que l'on peut dire, c'est qu'un texte, tout comme une image ou tout autre sémiotique, est une certaine forme, quelque chose qui peut laisser des traces, c'est une empreinte écrite sur quelque chose. Pour les textes, il s'agit là de l'objet de la philologie. Mais par ailleurs, l'existence de ces empreintes n'est pas forcément une existence au présent. C'est aussi une existence au passé et une existence au futur, c'est-à-dire que dans le présent d'un texte, pénètre tout ce qu'il peut porter comme sens, une réminiscence des autres textes, de la littérature, de l'histoire, des genres, etc. Réminiscence qui ramène forcément dans le temps passé mais aussi dans le futur, comme projet, comme intention, comme ouverture... Donc, un texte s'ouvre aussi sur les autres sémiotiques. Ce n'est pas un objet statique que l'on pourrait étudier comme un petit monde, fixé une fois pour toutes. Le texte reste ouvert puis-

qu'il reste lisible, et là, je pense que le rôle de l'interprétation est de jouer sur cette ouverture. Au fond, il faut trouver toutes les réminiscences possibles, toutes les associations possibles, qui peuvent être derrière la création d'un texte, c'est-à-dire tout ce qui peut être dans son intention et dans sa mémoire. Cela ne veut pas dire que le texte dans sa matérialité, lors de l'analyse, n'est pas quelque chose à quoi il faut se tenir. Il faut s'y tenir absolument, mais le texte est traversé par des directions de signification multiples, et je pense que faire un inventaire de toutes ces directions, ce peut être une bonne interprétation.

Quelles sont les similitudes et dissimilitudes entre la démarche sémiotique et la démarche herméneutique ?

Comme je l'ai dit plus haut, la sémiotique peut relever de méthodes bien différentes, selon que l'on prend en compte des moments différents de son histoire et des courants différemment inspirés. On a vu, par exemple, que ce n'est pas la même chose de partir de Peirce et de partir de Greimas ou de Lévi-Strauss ainsi que des postulats à la base de ces théories. De ce point de vue, je pense que la sémiotique a beaucoup évolué. La théorie de l'immanence s'est beaucoup diversifiée, puisque maintenant on est arrivé à trouver plusieurs plans d'immanence qui ont chacun leur spécificité sémiologique, et que ces plans d'immanence ont chacun leur logique propre. Cela peut être considéré comme un ensemble herméneutique assez satisfaisant.

L'herméneutique a une tradition pleine de polémiques. Je pense que l'herméneutique est dans son histoire une attitude qui a à voir avec un contexte religieux fondamental, comme chez Schleiermacher, par exemple. Il s'agit à l'origine de distinguer les différents niveaux d'interprétation d'un texte sacré. C'est une méthode qui, d'un certain point de vue, entre tout à fait en résonance avec ce que je pense, même si je ne crois pas qu'il s'agisse véritablement de différents niveaux d'interprétation mais plutôt de différentes « directions de signification » qui traversent le texte, comme nous venons de le voir. Il y a aussi le problème de la temporalité du texte qui a toujours des temporalités multiples, ce qui fait qu'il y a un croisement entre un passé et un futur. Ce croisement étant toujours changeant, chaque étude va découvrir une chose ignorée jusque-là et en effacer d'autres. Si l'on interprète, à chaque génération, un texte classique de façon différente, il n'y a rien là que de tout à fait normal. Cela fait partie de la lecture sémiotique, de pouvoir réinterpréter à chaque fois que le texte peut donner à entendre des choses nouvelles.

Vous avez déjà évoqué la relation entre la sémiotique et la logique. Pouvez-vous l'explicitier davantage ?

Il y a un lien profond entre la sémiotique et la logique, ne serait-ce qu'au niveau d'une réflexion sur la nature des signes. La logique semble opérer sur des unités discrètes. Mais Peirce essayait au contraire de concevoir l'activité de la pensée, c'est-à-dire des signes, sur la base du continu. On peut dire qu'en un sens Hjelmslev part de la même intuition. C'est une question très difficile qui pose également le problème du rapport de la sémiotique et des mathématiques. La sémiophysique de René Thom est plutôt une pensée du

continu. Il y a donc un problème logico-mathématique qui intéresse au plus haut point la sémiotique et la conception que l'on peut se faire d'une sémiose. Il me semble que cette question du continu est le point essentiel qui concerne le rapport entre logique et sémiotique pour autant qu'il s'agisse là de deux univers véritablement distincts.

Comment voyez-vous les rapports entre carré sémiotique et carré logique ?

Je pense que le carré sémiotique n'est pas logique mais topologique, ce qui est quand même différent. Le carré logique est un carré traditionnel, il est utilisé pour expliquer la syllogistique, pour la vérifier ; en tout cas, ce carré porte sur des propositions avec quantification. Ce qui n'est pas du tout la même chose que le carré sémiotique qui se base sur une conception totalement différente de celle qui procède à la construction des énoncés dans la logique, c'est celle que l'univers sémantique est clivé, il y a un partage. C'est le primat de la différence qui vient de Saussure, mais qui a marqué tout le structuralisme. Et qu'est-ce qui se passe lorsqu'on passe d'un côté du clivage à l'autre ? C'est comme si l'on franchissait des frontières ; la négation est alors la façon de noter ce franchissement des frontières. Le héros part dans un ailleurs, c'est la première négation. Il passe par exemple de la culture à la nature. Évidemment, on peut dire qu'il passe par la non-culture, mais c'est toujours un franchissement de frontière. Dans l'autre sens, la négation part de la nature, c'est toujours franchir une frontière, mais dans l'autre sens. Comme le montrent absolument tous les récits, chacun d'eux est toujours un processus, il y a une situation initiale, quelque chose qui vient perturber la situation initiale et l'amène dans la situation contraire, c'est-à-dire ailleurs fondamentalement, et puis le héros fait en sorte que l'on revienne à la situation initiale, il ramène l'objet de la quête, etc. On a un processus de stabilisation du sens, on perturbe une situation puis on revient, après de multiples péripéties, à l'état initial. Ce carré illustre un processus d'homéostasie qui n'a rien d'une tautologie au sens logique. Ceci a été démontré, en particulier par Jean Petitot, sur la base de figures topologiques (le *cusp* par exemple). Il ne faut donc pas confondre la négation dans le sens logique, qui fait passer d'une valeur de vérité à une autre, du vrai au faux par exemple, avec la négation au sens topologique, qui fait passer d'un lieu à un lieu adverse, d'un côté de la vallée à l'autre.

Quel rapprochement feriez-vous entre la sémiotique et la rhétorique ?

La rhétorique pose un tout autre problème. On peut dire qu'en un sens, la rhétorique, conçue comme « l'art de persuader » mais aussi comme le domaine des figures (la « rhétorique restreinte » de Gérard Genette), pose de multiples questions qui relèvent de la problématique sémiotique. On peut remarquer également que certains auteurs, comme le Groupe μ , ont donné à la rhétorique un champ très vaste qui prend en compte des sémiotiques jusqu'ici peu considérées de ce point de vue, comme celle de l'image.

Du point de vue de l'argumentation, le point essentiel me semble être la théorie des lieux qui remonte à Aristote et qui a été développée dans les temps modernes entre autres par Chaïm Perelman. La théorie des lieux re-

pose sur la théorie des catégories que l'on peut considérer comme la base de la sémantique. Il s'agit de savoir à partir de quel fond une argumentation est possible, quelle que soit par ailleurs l'origine que l'on souhaite assigner aux catégories et quel que soit leur nombre. C'est là aussi un problème sémiotique.

Du point de vue des figures, la question récurrente, et qui engage l'ensemble de nos conceptions sémantiques, est bien sûr la séparation que l'on peut faire entre le propre et le figuré. Il semble que les théories qui soulignent fortement cette différence, en particulier les théories cognitives, donnent à la sémantique une assise plutôt référentielle. Les théories proprement linguistiques tendent au contraire à minimiser cette différence, voire à la supprimer, pour chercher ailleurs, dans le discours et non dans le lexique, la raison de la perception des effets de figures.

Quels liens établissez-vous entre la sémiotique et l'esthétique ?

L'esthétique est un domaine extrêmement problématique et incertain. Il faut donc d'abord dire sous quel angle on la considère. Il me semble que la dimension esthétique des choses est liée d'une part à l'organisation de la perception, d'autre part à la question de l'individualité, et donc aussi de la communicabilité des sentiments. L'esthétique naît au XVIII^e siècle dans l'articulation de ces trois questions et culmine, de l'avis général, dans la troisième critique d'Emmanuel Kant qui en fournit la structure théorique. Aujourd'hui, il me semble qu'il est plus efficient, du point de vue sémiotique, de considérer d'abord les différentes façons d'organiser les éléments de la perception, de culturaliser en quelque sorte notre fond perceptif. Le fait que la sémiotique puisse aborder l'esthétique, puisse avoir une lecture explicative des phénomènes esthétiques, requiert à mon avis qu'il y ait une sémiotique de la perception. Cela ne suffit certainement pas et les deux autres questions évoquées plus haut restent ouvertes. Mais il faut prendre conscience du fait qu'elles sont extrêmement difficiles à articuler, ou à reformuler, dans le contexte de l'art contemporain. Un départ modeste s'impose ici plus que partout ailleurs. Partir de la perception veut dire que notre rapport au monde n'est pas simplement un rapport sujet-objet comme on le suppose ordinairement, mais un rapport sujet-objet médiatisé par des signifiants. L'idée est que, lors d'une perception, par exemple une perception auditive, ce qui est entendu n'est pas simplement la matérialité du son, au sens physique de ce terme, ni ce qui résulterait simplement des propriétés de notre appareil récepteur. Ce ne sont ni des projections psychologiques, ni des données physiques, bien que ces deux ordres soient naturellement présents. Il s'agit d'une interface, c'est-à-dire de l'entre-expression du monde sonore physique et du monde biologique, en quelque sorte. Bien sûr, comme pour tout plan d'expression, il faut tenir compte d'une multitude de directions de significations possibles, comme nous l'avons vu. On peut penser aussi bien à l'histoire, à la culture, aux souvenirs personnels, etc. Cette entre-expression, on peut la comprendre comme le signifiant de la perception, le plan d'expression, ou plutôt d'entre-expression de la perception. S'il y a quelque chose qui est à proprement parler esthétisé, c'est bien ce plan d'expression,

c'est bien l'idée que l'esthétique porte au fond plus sur le signifiant que sur le signifié, je pense. En tout cas, c'est une voie qui me semble nécessaire à explorer. Dans la poésie, par exemple, tout ce qui relève de la prosodie, de la versification, du rythme, appartient à la structure du signifiant. On peut faire des vers qui sont extrêmement esthétiques et qui sont à la limite du sens.

La théorie de l'énonciation me semble devoir inclure le problème esthétique pour autant que celui-ci concerne la question de l'individualité (qui est différente de celle de l'identité). Les catégories qui servent à décrire l'énonciation, la deixis, le débrayage et l'embranchement, sont malheureusement totalement anonymes. Elles ne permettent pas de décrire ce que serait, dans un plan d'expression, le propre d'un énonciateur singulier, c'est-à-dire le signifiant d'un style. Il faut même dire que la signification de cette expression « le propre » reste obscure. C'est pourtant sur elle que repose finalement la question esthétique comme celle de l'individuation des sentiments. La complexité du problème s'accroît encore si l'on considère que se rencontre aussi, en ce même lieu, la question juridique de l'« appropriation », ce qui montre au moins qu'il existe comme des nœuds problématiques qu'il faut sans doute essayer de desserrer un peu, mais avec prudence.

De quelle façon retracez-vous la genèse de la sémiotique du monde sensible, son état actuel et ses perspectives ?

La sémiotique du monde sensible commence avec Greimas et avec la *Sémantique structurale*. Mais l'idée selon laquelle le sens serait lié à la perception, à la sensibilité, que ce soit la sensibilité interne ou externe, ainsi que toutes les questions qui lient la perception au sens strict, l'esthétique, les problèmes de la connaissance, tout cela a une tradition qui, au moins en France, tient à un certain sensualisme. Il y a un primat du sensible, qui se mélange dans l'histoire française avec le rationalisme. En tout cas, cela commence avec Condillac et son fameux *Traité des sensations*. Condillac a posé la question première : comment se fait-il que je ne sois pas totalement une odeur de rose lorsque je sens cette fleur ? Les réponses à cette question sont multiples et en engendrent beaucoup d'autres qui concernent aussi bien l'existence d'une réalité objective que la possibilité de comprendre ce que veut dire ce terme de « sujet ». Il y a toute une histoire philosophique mais qui concerne aussi les sciences humaines. Pour ce qui concerne la sémiotique, la source d'inspiration la plus immédiate est sans conteste la *Phénoménologie de la perception* de Maurice Merleau-Ponty.

Quant aux perspectives, elles sont très complexes, d'abord parce qu'il y a beaucoup d'objets d'étude possibles. Si l'on part d'une telle hypothèse, la sémiotique en son entier relève directement de la sensibilité. Il y a, comme on l'a vu, tout ce qui relève de l'esthétique, l'architecture par exemple, mais tout ce qui relève de la couleur, de l'image, du goût, de l'odorat, tout cela est finalement source de sens. C'est un domaine sur lequel il y a beaucoup de questions, qui relèvent finalement du rapport entre la sémiotique et l'anthropologie, parce que les anthropologues sont par nature sensibles aux différences culturelles, puisque c'est leur objet, et je pense que de ce point de vue, les études qui ont été faites sur les différentes façons de catégoriser l'odorat, par

exemple, sont extrêmement intéressantes et nourrissent au fond la perspective sémiotique. À côté du monde physique, il y a un monde biologique qui est le monde de la vie pris au sens de l'animalité. Entre les deux, il y a une sorte d'abîme, puisque l'on ne peut pas raisonner de la même façon sur l'un et sur l'autre. Le monde de l'objectivité physique et le monde de l'organisation biologique constituent les deux premiers abîmes de l'esprit dont parle Kant. Au-dessus ou à côté, comme l'on voudra, de ce monde biologique, il y a le monde sémiotique. Entre ce monde sémiotique et le monde biologique, il y a une sorte d'abîme également car il est difficile de construire une sémiotique avec le langage de la biologie. Si l'organisation biologique pose le problème de l'individuation, celui de la sémiotique pose le problème de l'individualisation ou de la personnalité, qui est, comme nous l'avons vu, lié à la question esthétique. C'est une raison de plus pour souligner le rapport étroit, mais très complexe, qu'il y a entre la sémiotique et l'esthétique.

Comment un être biologique produit-il du sens, selon quelles nécessités ? Comment passe-t-on de ce qu'on sait sur le monde physique, par exemple la mécanique quantique ou la relativité, à une explication sur le monde biologique ? Comment se construisent les êtres organisés, qu'est-ce que la vie, etc. ? Et sur ces bases, comment se construit le monde du sens ? C'est un projet d'ensemble, sans doute trop vaste, mais qui énonce un repérage fondamental. La position particulière du sens a été définie en fonction de la grammaire du langage qui a donné à la sémiotique sa conceptualité si particulière, jugée souvent étrange. Ce type d'explication, fondamentalement d'inspiration grammaticale, convient bien à certains phénomènes autres que celui du langage. On ne peut pas décrire la perception uniquement comme phénomène biologique. Il faut un autre type d'organisation qui corresponde assez bien aux organisations structurales que propose la sémiotique. Ainsi la perception produit-elle une catégorisation du monde avec sa paradigmatique et sa syntagmatique.

Comment le sens émerge-t-il de la perception pour un sémioticien ?

Comme nous l'avons déjà souligné, cette idée qui veut que le sens émerge de la perception a été énoncée dès le début de la *Sémantique structurale* et provient de façon manifeste de la thèse sur le primat de la perception qu'avait énoncée Merleau-Ponty. Mais je pense qu'il faut se rappeler, à chaque fois qu'une difficulté surgit, qu'il y a une tradition qui vient du XVIII^e siècle, d'un certain sensualisme français qui commence par Condillac et qui se développe aussi avec les idéologues. Merleau-Ponty est une étape dans cette tradition, et l'affirmation du primat de la perception n'a de sens que dans ce contexte philosophique ; ce n'est pas une thèse arbitraire, c'est une thèse qui résulte d'une longue élaboration historique. Maintenant, comment émerge-t-il ?

On a vu précédemment que la perception est une fonction sémiotique. Le sens de cette sémiologie me paraît résider dans l'acte lui-même, l'énonciation perceptive si l'on veut, en tout cas l'effectuation de la perception par le sujet en vue de quelque chose, c'est-à-dire par rapport à un certain horizon d'attente, à un certain horizon de « remplissement », comme dit Husserl. Ce n'est pas forcément un rapport à un objet qui est en question mais plutôt un

rapport à un horizon de sens qui doit se constituer et qui le fait par la médiation d'un signifiant. À partir de là, toutes les questions en matière de constitution du sens doivent se poser. Je pense que, comme on le sait depuis Aristote, tout ce qui est donné, est dit selon des catégories. Le sens est d'abord à catégoriser. De ce point de vue, je pense que la sémiotique tensive est une reformulation de la théorie des catégories. Le sens s'articule d'abord selon des intensités, c'est-à-dire des qualités. Chez Kant, c'est de la catégorie de qualité que dépend la grandeur intensive. Puis il y a la quantité et tous les problèmes liés à la mesure, celles de l'espace et du temps en particulier. Il faut, à mon avis, ajouter la catégorie de relation qui se construit selon le régime du continu et du discontinu. Quand on commence à introduire des discontinuités, on commence à trouver du sens. Peirce avait d'ailleurs très bien remarqué que le problème du continu et du discontinu était le problème le plus profond de la sémiotique. Cette théorisation sur la base des catégories peut être développée en de multiples étapes. Que catégorise-t-on ? La manière la plus abstraite de s'exprimer est de dire que l'on catégorise le temps et l'espace qui en un sens sont des puissances de signification. Cela va donner, évidemment, toute la dimension temporelle de l'objet, et toute la spatialisaiton du temps qui peut rappeler le parcours génératif. Il y a un mouvement de temporisation – spatialisaiton qui est un phénomène tout à fait essentiel. La construction de la durée et la construction d'une topique font partie des éléments fondamentaux du sens à l'intérieur de la perception. On peut donc produire une certaine générativité sur la base des éléments fondamentaux que sont les catégories. Cette générativité recouvre ce qu'a essayé de faire Greimas, en partant d'une conception des catégories, mises en structure profonde, différentialiste, relationnelle, c'est-à-dire topique, comme on l'a déjà dit. Ce parcours n'est pas à comprendre comme une genèse effective, ni comme sa simulation, mais plutôt sur le modèle d'une déduction. On construit le parcours du sens en raisonnant, d'étape en étape, sur des conditions de possibilités. Est-ce que l'on peut par cette voie trouver une sémantique de la perception, cela reste à prouver, mais je pense que le parcours génératif a fait ses preuves, ce qui ne veut pas dire qu'il va falloir toujours procéder ainsi. Encore une fois, il s'agit beaucoup moins d'une idée de genèse que d'une idée de déduction dans le sens de Kant. De quel droit peut-on construire cela, comment cela peut-il se faire ? Je pense que c'est cela le fond de la pensée de Greimas, et d'une façon générale, de la pensée structuraliste. Il s'agit de déduction. On peut trouver exactement la même chose chez Lévi-Strauss. Sa formule générale du mythe est une véritable déduction, et, dans *La Potière jalouse*, il fait explicitement référence à Kant à ce propos. Dans cet esprit, on peut partir d'une donnée, qualitativement, extensivement, et différentiellement définie ; et progressivement, établir une construction de plus en plus raffinée, de plus en plus différenciée. Il y a une activité différenciatrice dont il faudrait comprendre les ressorts et dont rien ne garantit qu'elle doive suivre les mêmes procédures à tous les niveaux. Les catégories dont nous venons de faire état ne s'organisent manifestement pas de la même façon que les catégories empiriquement et historiquement obtenues. Il y a une séparation manifeste entre ces deux régimes de catégories.

Quel est l'intérêt propre de la sémiotique du son ?

Il s'agit d'une certaine catégorisation de la perception. Le son, comme tout domaine, a ses spécificités, mais on reste quand même dans le champ ouvert par la sémiotique générale.

Quel est l'intérêt, quel est le propre de la sémiotique du son ? D'abord, la sémiotique du son marque une distinction entre le son comme terme général et la musique. La musique est un son esthétisé. Le son, par exemple le bruit d'un avion, le bruit d'une porte qui se ferme, ne correspond pas nécessairement à une intention esthétique, même si cela peut être le cas. Un des intérêts de la sémiotique des sons est que même si ceux-ci ne sont pas esthétisés au sens de culturalisés, ils sont pour autant structurés. On comprend par-là l'expression plus ou moins satisfaisante de *paysage sonore*. Les buts possibles d'une sémiotique qui s'intéresse à ces paysages sonores sont multiples. Il faut d'abord chercher à comprendre comment on peut décrire les sons. C'est une chose extrêmement difficile, comme l'est par exemple la description du goût, des phénomènes tactiles, olfactifs. Le vocabulaire dont on peut disposer paraît vite extrêmement restreint. Mais il faut essayer de décrire un son familier, par exemple le bruit de l'eau qui coule. Ces sons-là sont extrêmement complexes, puisque, bien entendu, il s'agit d'un flux. Mais, par ailleurs, ce flux n'est pas homogène, on arrive à distinguer des parties, des moments d'intensité singulière. On entend une certaine granularité, des morphologies locales. Il faut essayer de trouver comment la matière sonore est organisée et essayer de différencier quelques structures repérables. Ici il y a un problème particulier : de même que pour l'odorat, il est très difficile de décrire les sons en dehors de leurs sources. C'est le son d'un avion, c'est le bruit d'un avion, dit-on. Et donc, l'un des enjeux de la sémiotique du son est d'arriver à décrire les sons dans leur immanence, indépendamment de la connaissance ou de la conscience de leur source. C'est un point extrêmement important et c'est un peu le pari de cette sémiotique des sons d'arriver à des descriptions qui puissent dire autre chose que : « voilà, c'est le son d'un avion », « c'est le son d'un verre qui se brise », « c'est le son d'un train qui passe », etc. Il faut pouvoir arriver à dire autre chose que l'origine du son lui-même.

Quel est l'enjeu pratique ? Cet enjeu est important d'abord dans le contexte de design sonore, mais aussi dans celui des banques de son. Ces banques de son ont besoin d'entrées utilisables. Quelles sont les entrées que l'on peut leur donner, en dehors, encore une fois, de celles qui indiquent l'origine des sons. Un cinéaste, par exemple, qui cherche un arrière-plan sonore, ne veut pas forcément et explicitement le son de ceci ou cela, mais il cherche une certaine texture du son. Cela ne correspond pas forcément à un phénomène musical. Cette texture peut se rencontrer dans des sons ayant des sources différentes. Il faut pouvoir décrire pour savoir comment les distinguer. Or la description est très complexe, parce que d'une part ce sont des phénomènes qui ne sont pas forcément très connus du point de vue sémiotique, et d'autre part, ils dépendent, comme toute sémiotique, d'une certaine théorisation de l'état de conscience dans lequel on se trouve. Par exemple, si

l'on se promène dans une ville, on n'entend pas tout le temps les bruits, on n'est pas dans un état permanent d'écoute. On peut avoir des états d'écoute différents, de telle sorte qu'il faut essayer à la fois de décrire la matière sonore telle qu'elle s'offre et la réception telle qu'elle se met en place, c'est-à-dire la conscience du son. La prise de conscience de quelque chose est une certaine forme d'énonciation. Quelque chose arrive et un certain type de réception active, forcément active, se produit, mais avec des modulations variables qui relèvent d'une théorie de l'énonciation, ou de l'effectuation, perceptive. Voilà l'enjeu, tel que l'on peut le comprendre.

Pouvez-vous commenter l'épistémologie et la méthodologie de la sémiotique du monde naturel ? Quelles sont les propriétés sémiotiques du monde naturel ?

Le monde naturel est d'abord le résultat d'un partage : pour qu'il y ait un monde naturel, il faut qu'il y ait un monde culturel ; je pense que c'est une évidence que le monde n'est pas naturel tout seul. Tout seul, le monde n'est ni naturel, ni culturel. Pour que le monde soit naturel, il faut déjà entrer dans une certaine scénarisation des choses. Le monde naturel a une propriété qui tient, non forcément à lui-même, mais à notre perception, à nos appareils perceptifs. Ce monde a une tendance à être figuratif, pas forcément totalement, mais en tout cas, c'est le monde des figures et, par conséquent, c'est aussi le monde des objets. Les objets sont au fond des figures, c'est-à-dire des morceaux de matière auxquels on donne une certaine limite, plus ou moins arbitraire et plus ou moins dépendante de notre perception et de nos intentions à leur égard. Il y a aussi des forces, des énergies, qui font apparaître ces formes et qui font qu'on les perçoit. Le monde naturel figuratif est une construction très complexe, qui tient probablement beaucoup à nos capacités perceptives, c'est-à-dire à nos nécessités vitales. Le monde naturel émerge en quelque sorte de ces rapports que nous avons avec lui ; c'est à la fois une contrainte biologique et sémantique. La signification de ce monde naturel dépend beaucoup de cette figuration, qui est une certaine forme de catégorisation par les voies de l'iconicité. De ce point de vue, la rhétorique a fait du monde naturel la source d'à peu près toutes les figures, et donc le discours, par ces figures, transforme en quelque sorte notre expérience sensible en rhétorique. Il y a un passage entre le monde naturel et le discours, entre la perception et la rhétorique, de telle sorte qu'il n'est pas impossible de dire qu'il y a une rhétorique des objets. Les objets sont par leur origine disposés rhétoriquement, reconnus en fonction de leur mise en figure. Encore une fois, cela n'a de sens que si l'on considère que les objets sont des constructions sémiotiques et non de simples morceaux du monde. Si on continue à dire que l'objet est ce qui existe, on ne pourra comprendre ce passage du monde naturel au figuratif, et au discours. Ils se renvoient en quelque sorte mutuellement des formes d'organisation, à tel point qu'il est parfois difficile de savoir si on parle de la nature ou de la culture. On peut comprendre la perception comme un opérateur de transformation entre ces deux versants de notre réalité.

Quelle est l'importance de la sémiotique de l'objet ? Que cherche-t-elle ?

La sémiotique de l'objet est un domaine de prime abord difficile, parce qu'il n'est pas évident pour le sens commun que les objets appartiennent au domaine sémiotique. Mais si ce que l'on vient de dire est assez clair, il doit devenir manifeste que les objets sont eux-mêmes des lieux de construction du sens. De même qu'un texte est traversé par de multiples sens, par de multiples directions de signification, de même les objets rentrent dans des pratiques diverses, ils ont des traits de signification qui dépendent de ces pratiques, mais ils ont aussi une histoire collective ou individuelle. Un livre par exemple, en tant qu'objet, comporte un nombre considérable de réminiscences culturelles en dehors même du texte proprement dit. Il est traversé par l'histoire d'une culture.

La sémiotique des objets demande comment, sur la base de cette forme figurative que possèdent les objets et qui est pour partie l'empreinte de nous sur eux, naissent à la fois une multitude d'usages, de pratiques, de possibilités, et ensuite, comment ces objets activent la mémoire et toute la sémantique qui y est incluse.

La question que l'on peut se poser est de savoir quelle est la différence entre un objet figuratif et une image ? Je pense qu'il y a une très grande différence entre l'image et l'objet, parce qu'une image est en quelque sorte toujours quelque chose qui marque une absence, en tout cas les images figuratives, qui sont les seules que l'on pourrait comparer directement à des objets. Elles ont toujours un horizon qui n'est pas là en quelque sorte. Elles sont nécessairement la marque d'une certaine énonciation, d'une intention. Donc, si vous regardez par exemple une fenêtre, cet objet renvoie à des pratiques multiples, il renvoie aussi à des réminiscences culturelles, il est donc traversé par des apports sémiotiques, qui peuvent être collectifs, individuels, etc. Mais je dirais, même si cette fenêtre peut s'associer à beaucoup de choses, qu'elle ne cesse pas d'être une fenêtre. Maintenant, si cette image nous apparaît uniquement comme étant une fenêtre peinte, comme une image en trompe-l'œil qui est apparue un instant comme une fenêtre mais qui maintenant se donne sous la forme d'une image, alors évidemment, les scènes culturelles sont toujours là, mais l'usage n'est plus là, c'est une tout autre scène qui est ouverte. La différence entre un objet et une image est qu'ils ne s'ouvrent pas tout à fait sur la même scène, c'est-à-dire que les possibilités de construction du sens, à partir d'une image et à partir d'un objet, ne sont pas les mêmes. Une fenêtre peinte et une fenêtre-objet, ce n'est pas la même chose. Maintenant, les deux objets participent à la sémiotique générale, ils ont des directions, des significations multiples, simplement, ce ne sont pas tout à fait les mêmes. Et je pense qu'il y a quand même, de ce point de vue, une spécificité de l'objet. Considérer quelque chose comme un objet, c'est postuler une certaine fermeture sur soi. Un livre est un livre. Si c'est un livre dans un tableau, c'est autre chose, et cela rentre dans un processus nécessairement mimétique qui est totalement différent. Alors, naturellement, on peut nourrir, compliquer cela, on peut mettre des objets dans un tableau, faire des tableaux-objets, c'est clair. Mais encore une fois, l'image ouvre une multitude

de scènes. Elle est profondément scénographique alors que l'objet tend à se refermer sur lui-même sans cesser pour autant de nourrir des significations multiples.

Par ailleurs, la sémiotique de l'objet a, dans sa pratique, des intérêts autres que théoriques, parce que c'est quelque chose qui est inscrit aussi à l'intérieur du marketing, par exemple, puisque l'on peut faire une sémiotique du marketing, une sémiotique des emballages, une sémiotique des objets de consommation, ce qui se fait couramment et qui offre un champ assez vaste à la sémiotique. Donc, c'est une spécificité pratique, si l'on veut, de la sémiotique des objets.

Comment la sémiotique pourrait-elle contribuer au développement des sciences humaines ?

Je crois que la sémiotique n'est pas une science humaine, en tout cas pas au sens ordinaire du terme. En effet, ce qui caractérise les sciences humaines est qu'elles se définissent par rapport à un objet, objet constitué, objet que l'on peut considérer comme réel, ou comme nominal, mais en tout cas un objet. On ne peut pas nier que la sociologie soit une science qui étudie la société ou les hommes dans la société, leurs rapports aux institutions, etc. De même les psychologues et les anthropologues ont des discours qui à chaque fois cherchent à ouvrir pour eux et pour nous-mêmes une perspective sur le monde. Mais il s'agit justement d'une perspective qui est coordonnée par l'hypothèse de l'existence d'un champ particulier que l'on se donne comme objet de recherche. La sémiotique cherche à décrire quelque chose qui est absolument transversal à tous ces objets de recherche. Quand l'on cherche le sens de l'objet, le sens d'une pratique, d'une perception, on rencontre aussi bien le territoire des historiens, des sociologues, des psychologues... On peut s'en nourrir, il n'y a pas de raison de ne pas le faire, mais la sémiotique est en quelque sorte un champ transversal, elle n'appartient à aucun de ces domaines ; à mon avis c'est une erreur de vouloir typologiser la sémiotique en fonction d'une science humaine particulière. La sémiotique peut servir à comprendre des problèmes relevant de la sociologie, de la psychologie, de l'histoire, etc. Mais elle est d'abord en elle-même une méthode d'investigation. Elle repose sur un certain nombre d'hypothèses théoriques qui concernent essentiellement la signification de quelque chose qui est un terme univoque, quel que soit le domaine des sciences sociales et des sciences de la nature dont il peut s'agir. L'univocité du sens me semble un principe fondamental.

On peut également chercher à faire une biologie qui tienne compte du fait que les êtres humains ont tendance à sémiotiser leur expérience, on peut considérer que le règne animal n'est pas qu'un ensemble d'organes et d'organismes, qu'il est aussi un système de comportements, de rapports au monde extrêmement complexes, qui sont des sémiotiques. Par rapport aux sciences humaines, la sémiotique a une grande chance, elle est transversale, et n'est donc pas obligée de limiter ses objets de recherche. Et elle peut très bien se définir comme une méthodologie générale, pour les sciences humaines sans doute, mais aussi en contact avec les sciences de la nature. Je

crois que c'était un peu l'objectif de Greimas. Par ailleurs, le rapport de la sémiotique avec les sciences cognitives qui, elles, tiennent compte des sciences humaines, des sciences de la nature, des sciences dites dures, comme par exemple la neurologie, est en train de se développer. Il me semble que le fonctionnement de ces sciences entre elles serait facilité par la transversalité de la sémiotique. En tout cas, du point de vue épistémologique, c'est-à-dire du point de vue dont on peut considérer le fonctionnement des disciplines, on peut dire que la sémiotique est essentiellement une méthode, de la même façon que la phénoménologie est une méthode. C'est une méthode descriptive, une méthode explicative, compréhensive aussi, une méthode qui a une certaine façon de poser les problèmes.

Cette méthode, à quoi sert-elle au juste ?

Elle sert à comprendre tout d'abord. Le désir de comprendre, d'élucider le monde, est le propre de toute recherche. La compréhension que l'on cherche à acquérir prend sa source dans un acte de liberté. Il y a donc un aspect moral, éthique si l'on préfère, politique aussi. Je pense en tout cas que la liberté devrait être l'objet du politique. Et puis évidemment, comme toute recherche, cela a des conséquences pratiques.

Quelle est la spécificité de la compréhension sémiotique ? De quelle façon peut-elle servir aux autres disciplines ?

La spécificité, c'est bien sûr la compréhension que l'on espère avoir sur la base d'un certain nombre d'hypothèses. L'hypothèse est que le monde dans lequel nous vivons est un monde de significations et que ce monde de significations répond à un certain régime de construction dont on a déjà évoqué quelques éléments. De ce point de vue, ce qui intéresse d'abord la sémiotique, c'est comment se construit ce monde des significations, comment se construisent ces sphères de sens, c'est ce que l'on cherche à comprendre. Ce n'est pas tout à fait la même chose que ce que préfère, par exemple, un sociologue ou un psychologue qui s'appuient sur leurs croyances en des positivités. La sémiotique suspend la croyance aux entités dont nous venons de parler. Elle ne cherche pas en elles des sources de causalité. Cette suspension de la croyance est essentielle à la compréhension que l'on peut avoir du sens. Sur ce point, d'ailleurs, la sémiotique se rapproche beaucoup de la phénoménologie qui s'initie par le même type de geste libérateur.

Cela peut servir dans la mesure où, d'abord, ce faisant, la sémiotique peut apporter une certaine technique de la description, mais aussi de l'explication. Pour décrire cette technique, il faudrait parcourir l'ensemble de la sémiotique. Mais je pense que l'on doit dire au moins que la sémiotique apporte une certaine compréhension des phénomènes paradigmatiques et syntagmatiques, et donc des modes selon lesquels les choses sont diversement liées ensemble, depuis les contenus du langage jusqu'aux données de la perception. À cela il faut ajouter, entre autres, une théorie des valeurs, sans doute très incomplète, mais qui peut entrer aussi bien dans l'explication des comportements que des passions, des structures de l'échange et des phénomènes collectifs. Pour ma part, je crois que le point essentiel est d'arriver à une

théorie des relations satisfaisante. C'est un point qui concerne toutes les sciences et sur lequel la sémiotique devrait pouvoir se pencher avec une certaine efficacité.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Il me semble aujourd'hui que le problème de la signification tend à rejoindre la question classique de la nature de la conscience. Si, selon la formulation de Thomas Nagel, la conscience est « ce que cela nous fait », son rapport avec la signification apparaît presque évident. Il y a bien un moment où la signification apparaît comme un phénomène spécifique dans l'histoire biologique, peut-être même dans l'histoire du monde physique. Il semble que ce moment doive plus ou moins se confondre avec l'apparition de la conscience, phénomène qui reste en lui-même mystérieux mais que l'on pourrait sans doute éclairer avec les moyens d'une recherche sémiotique.

Pierre Boudon

Date et lieu de naissance

19 janvier 1942 à Rouen (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur-chercheur, Université de Montréal (Canada)

Domaines de recherche

Analyse du discours, sémiotique de l'architecture

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *Le Paradigme de l'architecture*, Montréal, Balzac, 1992.
- *Le Réseau du sens I : une approche monadologique pour la compréhension du discours*, Berne, Peter Lang, 1999.
- *Le Réseau du sens II : extension d'un principe monadologique à l'ensemble du discours*, Berne, Peter Lang, 2002.
- *Le Champ sémantique de la parenté : rapport entre langage et représentation des connaissances*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- *L'Architecture des lieux : sémantique de l'édification et du territoire*, Gollion, Infolio, 2013.

Articles

- « La trame du monde : de l'axonométrie des années vingt aux images de synthèse actuelles », *Sémiotiques*, n° 4, 1993.
- « L'objet et ses niveaux d'intégration », *Visio*, vol. 1, n° 3, 1996.
- « Catégoriser la forme spatiale. Approche sémiotique de la catégorie de l'aspect dans la formation du territoire », dans *Processus du sens : socio-logues en ville*, t. 2 (sous la direction de Sylvia Ostrowetsky), Paris, L'Harmattan, 2000.
- « L'archive et la carte : *La forme d'une ville* de Julien Gracq », dans *Identités narratives : mémoire et perception* (sous la direction de Pierre Ouellet, Simon Harel, Jocelyne Lupien, Alexis Nouss), Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2002.
- « L'œuvre d'art comme expression spatiale », dans *Spatialisation en art et sciences humaines* (sous la direction de Marcin Sobieszczanski et Céline Lacroix), Louvain, Peeters, 2004.
- « Le poème électronique de Le Corbusier ou l'architecture comme cosmos », *Archée* (revue en ligne), 2009.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ? Quand et comment avez-vous découvert la sémiotique ?

Mon parcours, au départ, a été pluriel, partagé entre des intérêts philosophiques (j'ai fait une licence « libre » de philosophie), architecturaux (j'ai fait deux années d'une propédeutique à l'École spéciale d'architecture), voire picturaux et littéraires (j'ai fait partie du Groupe Tel Quel et j'ai publié dans la revue, en 1966).

Après l'abandon de l'École spéciale d'architecture, j'ai profité de la licence de philo pour entreprendre des études de 3^e cycle à l'EPHE avec Roland Barthes (1965) sur le thème d'une « sémiologie du phénomène urbain », que j'ai validées à Nanterre fin juin 1968 ! (jury : Barthes, Greimas, Henri Lefebvre). La rencontre avec la sémiologie après des études en linguistique avec Maurice Gross : la sémiologie a donc été « préparée » par l'anthropologie et la linguistique structurales, et elle s'est faite à travers le numéro 4 de la revue *Communications*, et l'anthologie de textes de Françoise Choay en 1965 (*L'Urbanisme, utopies et réalités*, surtout son introduction). Le sujet était dans l'air (je pense à Kevin Lynch et son petit ouvrage *The Image of the City*) et je ne reculais pas devant l'ampleur du thème (plus anthropologique que sociologique) qui entrecroisait mes différents intérêts antérieurs : de plus, la liberté académique (l'absence d'encadrement !) laissée aux étudiants à l'EPHE me permettait de faire ce que j'avais envie de faire.

Voilà pour mes débuts qui m'ont permis d'avoir une thèse et de partir au Canada (Université Laval, Québec) pour faire une « coopération militaire » (substitut du service militaire) en tant que prof au Département de sociologie et d'anthropologie, où j'ai décidé de rester après cette période pour ne pas retrouver le « bastringue » post-soixante-huitard.

Quel était le statut respectif de Barthes et de Greimas à l'époque où vous les avez connus ? Comment leurs séminaires se déroulaient-ils ?

Je n'ai fréquenté qu'épisodiquement les séminaires de Barthes et de Greimas (tous deux directeurs d'étude à l'EPHE) : celui de Barthes entre 1965 et 1968 et celui de Greimas entre 1976 (date de mon inscription en doctorat d'État sous sa direction) et 1989, étant donné que mes recherches personnelles étaient très éloignées des leurs, celles sur le texte littéraire et l'écriture concernant Barthes et celles sur la sémio-narrativité concernant Greimas (le projet initial de thèse d'État portait sur une « sémiotique de l'échange » dans une ligne sémio-anthropologique (Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss), abandonnée par la suite, et après sur les « figures d'un logos sémiotique », soit la théorie de Greimas après la parution du premier volume du *Dictionnaire raisonné de sémiotique* (1979). Dans les années soixante-dix, quarante-vingt j'étais en fait beaucoup plus intéressé par les travaux de Jean Petitot que par ceux de Greimas qui me paraissaient très « logicistes ». Rappelons enfin que je travaillais hors de France et ne revenais que pour les vacances (Noël, Pâques, ou été).

C'est sans doute à l'occasion des deux numéros de la revue *Communications* (1976, 1983) que j'ai proposés et supervisés, que j'ai fait la connaissance des différentes personnes qui fréquentaient le séminaire dont j'ai invité certains à participer (Manar Hammad, Jean-Marie Floch) : en ce sens, les colloques (Urbino, Cerisy, La Tourette dans le couvent de Le Corbusier avec Alain Rénier, Andros en Grèce) ont été beaucoup plus fructueux en ce qu'on pouvait confronter nos différents points de vue.

Le moment où j'ai le plus connu Greimas est celui où il a été invité à Montréal (par l'UQAM) pour donner une série de séminaires (octobre 1986) : je l'avais d'ailleurs invité à donner une conférence à l'Université de Montréal, où j'étais professeur, dans mon département de communications : c'est le seul moment où je l'ai vu offrir une analyse approfondie de ses thèses, car à Paris, ses réflexions portaient plutôt sur un commentaire des exposés faits par les différents disciples.

Sur quelle base comparez-vous le séminaire de Barthes et celui de Greimas ?

Tout les différencie, leur personnalité, leur style d'approche d'une problématique apparemment semblable, leur auditoire (pour Barthes, je me réfère à une période que j'ai connue, 1965-1968).

La différence peut tenir en une appellation : « sémiologie » dans le cas de Barthes, et « sémiotique » (terme apparu en 1967 au premier congrès tenu en Pologne) dans celui de Greimas, la première d'origine saussurienne, la seconde d'origine anglo-saxonne. Pour Barthes dont l'axe de travail aura été une sémiologie textuelle, le thème est avant tout une problématique qui peu à peu s'ouvrira sur d'autres adjacentes (marxisme althussérien, psychanalyse lacanienne) alors que pour Greimas, la sémiotique est d'abord une théorie, formelle et méthodologique, issue de Louis Hjelmslev. Il s'agit d'une forme de positivisme (rejet de toute considération philosophique) qu'on peut situer entre Hjelmslev (celui des *Prolégomènes*) et Rudolf Carnap et ce n'est pas un hasard si elle penchera dans les années soixante-dix vers la grammaire générative de Noam Chomsky (notion de compétence et de performance, de parcours génératif, de structure profonde et structure de surface, de programme narratif) : bref, un arsenal d'outils métalangagiers (de concepts a priori) à l'opposé de l'approche de Barthes dont la démarche s'avère flexible, passagère, furtive. Approche non pas analytique mais globale et dispersive qui finira par confondre la méthode d'approche et les objets étudiés (voir *Fragments d'un discours amoureux*, *La Chambre claire*).

Un test par excellence : la notion de sujet. Pour Barthes, il a toujours été présent comme sujet aliéné (voir *Mythologies*), comme sujet écrivant puis comme sujet énonçant (voir *S/Z*), devenu passionnel comme mode d'intervention du scripteur dans le texte d'analyse, alors que pour Greimas il est au départ absent (l'énonciation ne fait pas partie d'une sémantique structurale), puis point d'application d'une structure élémentaire (le rapport sujet-objet au départ d'un parcours, à la fois génératif et thématique) et enfin sujet des passions mais « cadré » par une batterie d'oppositions catégorielles (structures modales à partir de 1975 qui relèvent de carrés sémiotiques comme structures involutives) où il s'avère « généré » dans le texte comme « états d'âme »

en corrélation avec des « états de chose » : on pense bien sûr au *Traité des passions* de Descartes qui est comme le pendant du *Discours de la méthode*. Ainsi, les passions chez Greimas relèvent de l'inventaire, de types prédominants (la colère, par exemple) : elles sont codées, ce qui bien sûr est l'envers d'une approche psychanalytique où le sujet est « en creux » par rapport à son discours.

L'auditoire enfin. Chez Barthes, on avait affaire à une réunion des affins, de ceux qui recevaient une parole, des élus qui partageaient une Parole et il faut dire que Barthes était maître en la matière. Chez Greimas, on avait affaire plutôt à des disciples, gardiens d'une orthodoxie qu'on transmettait docement, et il faut dire que l'exclusion était facile : il y avait ceux qui faisaient partie du premier cercle et les autres simplement admis à écouter. Chez Barthes, on avait affaire à une assemblée fluente alors que chez Greimas on avait affaire à une École (une théorie, une méthode, une transmission). Bref, l'un refusait la notion de science comme positivité au nom d'une dialectique (antique) alors que l'autre s'en réclamait au nom d'une discipline (encore une fois, toute considération de nature philosophique était exclue au nom d'un positivisme doctrinaire).

Quel est pour vous le statut de l'« espace » dans l'économie de la théorie sémiotique générale ?

Il faut distinguer deux notions, celle de l'« espace » et celle de « lieu ». La question du lieu renvoie à celle d'un « habiter » au sens de Heidegger, soit celle d'un ancrage territorial muni de ses frontières, alors que celle de l'espace dans une théorie générale (outre le fait que cette notion de théorie générale s'avère problématique) introduit une notion de composante spatio-temporelle que les linguistes (slavistes) ont appelé le problème d'une aspectualité spatio-temporelle dont la problématique est discursive. J'ai abordé cette question dans mon ouvrage *Le Réseau du sens : une approche monadologique*.

L'aspectualité est un problème fondamental, associé par exemple à la notion de mouvement, largement sous-estimé en sémiotique (et même ignoré dans la démarche greimassienne), ramenée à des considérations de localisation et de qualification, abordée obliquement dans une sémiotique du pictural (la distinction optique et haptique chez Aloïs Riegl, par exemple). J'en ai discuté avec Greimas qui me renvoyait aux études faites par Bernard Pottier, faisant de l'aspectualité un ensemble de composants du processus sémiomatif. Pour moi, cette aspectualité spatio-temporelle est fondamentale en tant qu'analyse d'un processus à la base de la notion de trame en musique, et du coup le schéma narratif n'est qu'une composante (continue) de cette organisation structurale au sens de Lévi-Strauss : c'est elle qui met en place, qui gère une composition (mélodique, orchestrale).

Processuellement (c'est une temporalisation), nous avons trois dispositifs à la base de ce déploiement de valeurs : le premier est basé sur la distinction entre « état », « procès » et « événement » qui se composent mais ne se réduisent pas à l'un d'entre eux. Entre état et procès on peut situer la notion cinématique de « mouvement », décomposable en états successifs par exem-

ple et opposée diamétralement à la notion d'événement comme interruption (brutale) du processus : entre état et événement, nous avons le fréquentatif comme répétition d'un mouvement (base d'une récurrence) alors qu'entre événement et procès nous avons la notion de transformation du procès qui bifurque dans une autre direction ou qui s'éparpille en une multiplicité.

Le deuxième dispositif est celui d'un déroulement processuel comme activité qui part d'un moment inchoatif, se poursuit dans une durativité (continue, discontinue), qui s'arrête ou qui repart, et enfin qui s'achève dans un moment terminatif (terminaison comme épuisement du mouvement, comme cessation ou comme bouclage). Entre un moment inchoatif et un moment terminatif, nous avons un état pré-introductif (prologue) ou post-conclusif (épilogue) : une annonce du procès ou une récapitulation de ce qu'il a été.

Le troisième dispositif est constitué par un type de mouvement de ce processus comme progression (vers un but) ou de régression de ce mouvement vers une origine. On dira qu'entre ces deux types de mouvements nous avons un retournement comme changement de direction : à l'opposé, nous aurions par contre une suspension du mouvement comme hésitation, moment d'incertitude sur ce que l'on va faire : entre une progression et cette suspension (temporaire) nous avons une reprise (avec ou sans changement de but), alors qu'entre une régression et la même suspension nous avons une indécision comme aporie, comme impossibilité de poursuivre un tel mouvement ou de choisir entre plusieurs voies.

À ces trois dispositifs enchaînés dans un processus général de temporalisation (évoquant une forme systémique) nous associons orthogonalement une spatialisation comme dispositif de couplage (d'expressions, de corrélations à caractère ensembliste) : d'une part une conjonction-disjonction formant des assemblages d'expressions et d'autre part un mode de corrélation partagé entre ce que Viggo Brøndal appelait d'un côté un *totus* (nature méréologique d'une composition-décomposition) et ce qu'il appelait complémentirement un *omnis* (nature distributive d'une composition-décomposition). Le premier forme des collectifs quantitatifs plus ou moins vastes, des « masses » comme il disait où les individus ne sont pas distinguables les uns des autres et le second forme des rassemblements classificatoires constitutifs de taxinomies spécifiques et génériques, où la notion d'individu (et non d'élément) s'avère fondamentale : ce sont des individus qui se rassemblent pour former une société d'égaux (pensons à la cité grecque avec sa notion d'isonomie), alors que les *totus* sont des masses que l'on peut ségréger et fondre, que l'on peut manipuler comme population globale (c'est Per Aage Brandt qui a repris en 1986 cette distinction fondamentale entre *totus* et *omnis* et je ne savais pas encore à l'époque qu'elle était au fondement d'une théorie des ensembles comme classification et méréologie). Cette distinction doit être associée à ce que j'ai appelé par ailleurs une *idonéité* dans le sens de Ferdinand Gonseth. Enfin, à ce mode de composition par division massive ou par rassemblement d'individus, j'oppose diamétralement la notion d'un milieu comme écosystème de liaisons interactives, hétérogénéité globale formant un substrat.

Revenons finalement à un mode de liaison par jonction-disjonction : nous avons affaire à des assemblages d'expressions (ou de pièces) plus que de

composition-décomposition d'ensemble, faisant référence à une localité plus qu'à une globalité, à une articulation plus qu'à une distribution. On aura ainsi une distinction générale entre une juxtaposition (associer, dissocier), une inclusion (emboîtement, déboîtement) et une connexion (lier, délier), termes de base du dispositif entre lesquels on peut situer des recouvrement-découvrement (entre une juxtaposition et une connexion), des emmêlement-démêlement (entre une connexion et une inclusion) et des coupure-soudure (entre une juxtaposition et une inclusion). Nous avons affaire à un assemblage de pièces comparable à un puzzle dont il s'agit de rassembler les morceaux pour composer une figure d'ensemble.

Comme on le voit, cette spatialisation orthogonale à une temporalisation comme processus caractérise un axe des modes de déploiement par liaisons spatiales qui vient recouper celui d'une temporalisation. C'est en ce sens que nous avons vraiment un système de l'aspectualité spatio-temporelle comme système de définitions d'entités (syntaxiques, référentielles) au même titre que celui des instanciations qui caractérise des formes d'énoncé, de la quantification qui précise des « quantités » logico-numériques, contribuant toutes à caractériser des « objets » de discours comme faisant partie d'une monadologie.

Quelles sont les propriétés sémiotiques de la notion de « lieu » que vous avez évoquée ?

Pour constituer une *autonomie* de la notion de lieu (opposée à une hétéronomie), il faut partir de considérations abstraites (et non données empiriquement), comme par exemple celle de « frontière », et c'est là que nous faisons intervenir la notion mathématique de *topologie* : un lieu est défini opératoirement par ses frontières, celles-ci caractérisant une région interne (à l'intérieur de la frontière) et une région externe (à l'extérieur de la frontière) : entre la notion de région interne et celle de région externe, nous avons la notion de *bord* qui a une « épaisseur » (un mur, une clôture : un *no man's land* constitue un bord), contrairement aux ensembles mathématiques : un bord peut être un lieu (et non uniquement une partie de lieu) comme dans le cas d'un « chemin de ronde » qui ceinture un lieu plus étendu (une forteresse, une ville) : le bord est situé entre une frontière interne et une frontière externe et sépare deux régions (interne et externe).

Un bord doit être franchi (percé), sinon nous aurions un non-lieu comme intériorité close sur elle-même : d'où le recours à la notion de *seuil* faisant communiquer la région interne et la région externe sans que la notion de bord soit dissipée (c'est une médiation). Au seuil correspond une activité motrice (entrer, sortir) ou visuelle (regarder, observer), référant à un sujet (qui entre, qui sort, qui regarde) ou à un élément naturel qualifié (une cheminée pour la fumée, une conduite d'eau).

C'est par rapport au bord délimitateur qu'on peut situer des formes-limites : vers l'intérieur, nous aurons une extrémité maximale correspondant au « cœur » de cette intériorité (un foyer, le saint des saints), comme on peut avoir également une partie intérieure de la région interne (une pièce enchâssée dans une autre, comme un *cagibi*) : vers l'extérieur, nous avons inverse-

ment une extrémité maximale correspondant à l'« horizon » de cette extériorité, soit une frontière (appréhendée visuellement) exprimant une limite imaginaire du lieu (comme celle d'un paysage).

Reprenons la même procédure opératoire que celle d'une intériorité-extériorité mais appliquée à un dessus-dessous, couplage exprimant verticalement la notion de *niveau(x)* similaire à un bord. Le seuil qui fait communiquer l'un et l'autre s'appelle une *trémie* dont le mode d'accessibilité est matérialisé par des escaliers (différents types), des rampes, des échelles, etc. Le sol en tant que surface terrestre représente un point zéro entre une élévation et une profondeur, assimilant un dessus et un dessous (v. surface et sous-face) auxquels on opposera un sommet imaginaire comme extrémité maximale (sommet et abysses suivant le sens d'une élévation ou d'une profondeur) : le rapport d'un dessus et d'un dessous peut être réitéré (gradué) sous la forme d'un *étagement* en hauteur ou en profondeur.

Entre un rapport interne-externe et un rapport dessus-dessous, nous avons ainsi la constitution d'une architectonique spatiale dont la matérialisation donnera des architectures (v. mastaba ou souterrain).

Nous venons d'exprimer ce qu'est un lieu en tant qu'entité notionnelle autonome : mais nous savons par expérience qu'il en existe une multiplicité par regroupement (palais, ville, territoire, soit des découpages de cette nature). Cette multiplicité de *sites* exprime également une autonomie fonctionnelle en ce que ces lieux se définissent les uns par rapport aux autres pour former une entité complexe. On parlera dans ce cas de monocentration territoriale (un lieu régissant d'autres) opposée à une polycentration territoriale où ils forment une pluralité non hiérarchisée, distribuée aléatoirement ou non : entre elles, on peut définir des lignes d'orientation directionnelles de type centrifuge ou centripète, caractérisant un positionnement périphérique par rapport à un ou plusieurs centres. Opposée à la notion de centration (mono ou poly) nous avons la notion de traversée d'un territoire comme *voie* distribuant différents lieux connexes (pensez aux « voies romaines » reliant différentes cités et qui « articulaient » ce territoire), lieux regroupés axialement ou radialement par rapport à cette voie transverse ou au contraire éparpillant ces lieux sur toute la surface du territoire (à la manière d'une marquerie agricole).

Comme on le voit, l'autonomie notionnelle dont nous avons parlé, celle d'une intériorité-extériorité, celle d'un dessus-dessous, celle d'une monocentration-polycentration, caractérise un mode fonctionnel que l'on peut définir comme « paradigme » de déclinaison de certaines valeurs catégorielles. J'ai rapproché ce type de fonctionnement de celui des monades dans la philosophie leibnizienne en ce qu'on peut ainsi démultiplier le nombre de ces dispositifs autant qu'on veut afin d'obtenir une description « fouillée » des phénomènes étudiés. Le *réseau* constitue le mode de mise en correspondance entre ces unités monadiques-polyadiques dont les identifications (au sens de Frege) entre différents termes constituent autant de valences comparables à celle que l'on trouve en chimie. Chaque monade forme ainsi un « point de vue » (notionnel) qui couvre l'ensemble qu'elles forment extensivement.

Mais pourquoi une monadologie comme appareil syntaxique et non une grammaire ? Parce que dans ce dernier cas, on est obligé (c'est un axiome) de partir d'une certaine entité située au départ comme sommet d'une hiérarchie de rapports dont la distribution constitue une arborescence, alors que dans une monadologie on dispose d'une pluralité (combinatoire) d'entités variationnelles que l'on met en rapport (v. une mise en réseau), et dont on peut privilégier certaines relations (on « polarise » le réseau) : dans un cas on obtient une structuration en arbre (que l'on peut dériver les uns des autres comme dans les grammaires linguistiques) alors que dans l'autre on obtient un *texte* (ou une *partition* au sens musical) dont on peut faire varier les mises en rapport.

La monadologie peut être également comparée à un palimpseste, ce qui suppose une surface de représentation feuilletée et non uniforme (comme un tableau) : une monade renvoie à d'autres monades cooccurrentes (dans un même plan) mais en même temps elle peut être démultipliée en profondeur à partir d'un terme, ouvrant des sous-espaces dissimulés dans le premier. On aurait ainsi des profondeurs variables selon les points de vue adoptés : une encyclopédie serait de ce type puisque sa « lecture » dépend du savoir disponible auquel on fait référence. Ainsi la « mémoire des lieux » modifie considérablement la lecture qu'on peut avoir d'un « même » paysage : pour l'autochtone, chaque site, chaque portion de lieu, exprime bien davantage de choses que pour l'étranger de passage qui ne fait que jeter un coup d'œil rapidement et dont le jugement se réduit à « c'est beau », « c'est moche ».

Comment la sémiotique de l'architecture est-elle née ?

L'émergence d'une sémiotique de l'architecture dans les années soixante paraît rétrospectivement naturelle : j'ai déjà évoqué les invocations internes au mouvement (Barthes, Choay, Eco) comme prise de conscience d'une méthodologie permettant d'appréhender des phénomènes plus larges que la linguistique et la littérature. Il faut dire également qu'il a toujours existé un commentaire savant sur l'architecture, sur ses origines (Quatremère de Quincy, Viollet-le-Duc, Semper), qu'il existe une tradition trattatiste depuis le *Quattrocento* (Alberti) et, comme en peinture ou en musique, des analyses de types iconologiques (Panofsky, Wölfflin, Riegl) ou musicologiques. Bref, il existait une tradition d'analyse, en allemand, en italien (peut-être un peu moins en français, hormis Francastel), issue de la philosophie de l'esthétique du XIX^e siècle.

Plus précisément, on peut voir les prémisses d'une véritable sémiotique de l'architecture avant la lettre dans les écrits de Bruno Zevi (*Apprendre à voir l'architecture*), de Giulio Carlo Argan (sur le Bauhaus, sur Michel-Ange), de Christian Norberg-Schulz (issus de la psychologie allemande et plus particulièrement de la *Gestalt*), de Rudolf Wittkower (sur le *Quattrocento* et Palladio) précédés par les travaux de Paul Frankl et d'Emil Kaufman, de Manfredo Tafuri (qui a joué un grand rôle d'agitateur d'idées à l'époque, notamment par ses attaques contre le projet sémiotique) : des revues d'architecture comme *Edilizia Moderna* mais aussi des articles dans d'autres revues parlent d'un tel projet sémiotique (*Casabella, Architecture*

d'aujourd'hui), sans parler des ouvrages d'architectes théoriciens tels qu'Aldo Rossi (*L'Architecture de la ville*) ou Vittorio Gregotti (*Le Territoire de l'architecture*) et dans le monde anglo-saxon, de Christopher Alexander (*Notes on the Synthesis of Form*), plus designer qu'architecte, qui cherchait à associer les sciences cognitives naissantes avec l'architecture.

Parallèlement à ces courants architecturaux cherchant à élargir une connaissance, il existait d'autres courants (tels que le *Team X* avec Aldo van Eyck, Georges Candilis, Giancarlo de Carlo...) qui cherchaient à établir un pont entre la modernité architecturale (bien fatiguée dans les années cinquante) et les recherches anthropologiques sur l'habiter vernaculaire.

C'est donc un peu toute cette effervescence dans les années soixante qui a suscité l'émergence d'une sémiotique de l'architecture où l'on a voulu passer d'un commentaire herméneutique (et historique) à une analyse formelle plus systématique, sans trop se soucier du basculement qu'on opérerait entre une analyse globale de la culture (v. une « vision du monde » propre à chaque époque historique) et une analyse locale réduite à des objets particuliers (des monuments, des formes urbaines) où les spéculations méthodologiques allaient prendre une grande place.

Comment voyez-vous l'évolution de la sémiotique de l'architecture et son état actuel ?

L'état actuel de la recherche sémiotique en architecture peut être illustré par le dossier spécial des *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 111, édité (en ligne) en 2008 : le rassemblement des différentes contributions à ce numéro exprime bien les différentes perspectives de recherche développées à partir de l'*organon* sémiotique ; contributions auxquelles j'associerai celles de Patri-zio Ceccarini et de Toufik Hammoudi (sur l'ornement). On remarquera également qu'elles sont associées à des champs disciplinaires existants tels que l'histoire (chez Albert Levy), à la géographie (chez Gaëtan Desmarais), à l'analyse textuelle (Olfa Meziou Baccour), à une sociosémiotique (Alain Rénier) ou à l'architecture comme tectonique (Boudon).

Le futur de la sémiotique de l'architecture revêt deux tendances principales (ou deux points de vue complémentaires), l'un associé à la conception architecturale comme création (une Poétique au sens d'Aristote), l'autre associée aux usages qui en sont faits, l'esthétique comme champ autonome vis-à-vis d'une création ou d'un usage exprimant une médiation essentielle. Ce rapport à l'esthétique sous ses divers aspects (picturaux, littéraires, musicaux, sculpturaux) étant au fondement d'une sémiotique comme champ symbolique que l'on retrouve, par exemple, dans la démarche (transversale) de Walter Benjamin à propos du « Livre des passages (parisiens) » (voir *Paris, capitale du XIX^e siècle*) qui est une approche, ni sociologique, ni historique, ni psychologique, ni stylistique. En ce sens, on peut parler d'une méta-architecture (synthèse des arts) qui rassemble des perspectives picturale, musicale, sculpturale, cinématographique, comme dans le mouvement *De Stijl* dans la première moitié du XX^e siècle, associé également à une connaissance en tant que savoir axonométrique.

La description n'est pas tant le but d'une sémiotique de l'architecture comme « ontologie régionale » aurait dit Husserl, qu'une problématique de ce champ où se croise une multiplicité d'entr'expressions esthétiques (ce que j'ai tenté de réaliser dans mon analyse du pavillon Philips de Le Corbusier, édité également en ligne).

Quels sont les problèmes et les difficultés que rencontre aujourd'hui la sémiotique de l'architecture ? Quel est l'avenir d'une sémiotique de l'architecture au sein des différentes approches actuelles ?

Le premier problème est celui d'un statut de cette problématique : si nous nous rattachions directement à une philosophie (pensons à la philosophie de l'esthétique), je dirais qu'il s'agit d'une réflexion critique sur les objets dont on parle, les enjeux qu'ils ouvrent face au futur de notre culture (en tant qu'arts d'une civilisation) : la sémiotique est ainsi comparable aux réflexions engendrées par l'émergence d'une nouvelle culture néo-technicienne dont l'horizon est incomparablement plus vaste que les cultures techniques historiques que nous avons connues : non seulement cette néo-technique évoque les pouvoirs d'imitation des anciennes techniques (photographie, cinéma...) comme modes de la fiction (imaginaires), mais également ceux d'une fabrication de nouveaux environnements (*Umwelt*) culturels, et c'est à ce titre qu'une sémiotique de l'architecture peut intervenir comme réflexion critique sur la création de tels environnements artificiels (v. mon article en ligne sur le Pavillon Philips de Le Corbusier). C'est par exemple à ce titre qu'elle doit reprendre la problématique (anthropologique) des rapports entre nature et culture puisque, désormais, nous vivons (qu'on le veuille ou non) dans des environnements créés de toutes pièces par l'homme, non seulement partiels mais globaux (ainsi, on ne parle plus d'« œuvre » architecturale mais de « paysage » conformant sites et édifications : celui-ci n'est plus un paysage naturel mais un « paysage urbanisé » ; les confins de l'urbain deviennent de plus en plus incertains et l'on assiste à l'émergence de conurbations régionales continues).

Nous vivons ainsi à travers des dispositifs sociotechniques dont Internet est une belle manifestation. Un architecte contemporain tel que Rem Koolhaas exprime bien ce rapport à une artificialité globale (mondiale) où les rapports de dépendance nature-culture basculent dans leur complémentaire puisque l'appréhension de la nature dépend de la culture (*La Perspective comme forme symbolique* de Panofsky exprime bien historiquement un tel rapport : ce n'est pas un « artifice » mais un médium catalyseur). Cette nouvelle culture néo-technique « brouille » les frontières naturelles (habituelles ?) qui existaient entre ces deux domaines ontologiquement définis et ceci se voit bien dans tous les débats les plus récents portant sur une reproduction humaine (reproduction assistée, définition de l'embryon...), le partage (institutionnel) entre hommes et femmes, la définition d'un genre comme catégorisation de l'autre (alter), le rapport entre l'homme et la machine qui n'est plus seulement une aide (systèmes de contrôle de plus en plus prégnants dans toutes nos activités, à commencer par la parole, la vision). Nous avons donc affaire à une présence de plus en plus massive de la techno-

science et depuis vingt ans nous assistons à son envahissement dans le domaine du quotidien (l'importance de plus en plus grande des téléphones portables dans l'« image » télévisuelle et cinématographique).

L'expression esthétique correspond assez bien au sismographe de cette évolution et en particulier les arts picturaux au XX^e siècle. Rétrospectivement, la cassure n'est pas tant dans le cubisme (qui « effracte » la figure comme cadrage, comme corporéité et visagéité compactes) : encore moins peut-être dans un dadaïsme primaire qui bascule dans une absence de sens par dérision que dans l'attitude esthétique d'un Marcel Duchamp (qui n'a jamais été définie clairement par une dénomination en -isme) qui est à l'origine de tous les mouvements contemporains depuis une cinquantaine d'années : pop'art, performance, nouveau réalisme, machinerie, multimédia... Or ce qui différencie Duchamp du dadaïsme ordinaire (Tristan Tzara, Francis Picabia), c'est l'introduction d'opérations métadiscursives sur ce qu'il faisait, notamment au moyen de la figure de l'ironie comme double sens (jeux de mots, contrepèteries... dont on sait que Raymond Roussel est à l'origine). Nous ne sommes plus en présence de l'objet mais d'un méta-objet : ce n'est plus de l'art mais la cassure avec ce qu'était l'art comme tradition esthétique. Chez Duchamp, nous n'avons pas affaire à un style de plus ou un style parmi d'autres (*partes extra partes*) mais aux opérations qui président à l'avènement de toute forme d'art comme simulacre et ce n'est pas un hasard si Duchamp a étudié de près les traits de perspective, s'il a associé le jeu (v. le jeu d'échecs comme dialogisme) à l'acte esthétique (dans une ligne mallarméenne). D'ailleurs, Duchamp, ce n'est pas de l'art mais un *rapport entre science* (naturelle, physique, optique) *et art* : en ce sens, c'est une métaphysique spontanée.

La tendance architecturale contemporaine est proche de cette attitude métadiscursive, nourrie par l'apport des nouvelles technologies de simulation artificielle (espaces virtuels, infographie, conception assistée) et renvoie indirectement à la question des « actes » architecturaux, comme Duchamp qui se posait la question des actes picturaux (et de leur signification métaphysique). Ces actes esthétiques ne se définissent pas en termes de style mais de philosophie critique afin d'établir le sens des opérations-processus qui sont à la base des formes architectoniques, les rôles impartis à la construction (tectonique) et à l'ornementation, à l'usage polysémique et à la pérennité des formes établies.

On voit combien la place d'une sémiotique se situe « en creux » dans ce questionnement qui anime à l'heure actuelle l'architecture comme art de composer des environnements naturels-artificiels (question dont l'origine réside peut-être dans le Crystal Palace de Joseph Paxton en 1851) : ce qu'elle apporte à ce questionnement, c'est un mode d'articuler ces questions, un mode de raisonnement, même si son langage s'avère assez éloigné des pratiques architecturales (« formulation abstraite » dit-on souvent). En ce sens, la sémiotique n'est pas une description d'objet pour en restituer un « relevé » précis (une science des faits) mais une problématique créatrice de simulacres (ou de « doubles »), permettant d'évaluer ce qu'expriment ces objets architecturaux dans lesquels nous habitons en permanence. La sémiotique doit

réécrire dans son propre langage ce qu'Ernst Cassirer entendait par une « philosophie des formes symboliques » : non plus la restitution d'un passé héroïque légitimateur de nos pratiques actuelles mais l'anticipation d'un monde dans lequel nous sautons à pieds joints.

Quel pourrait être l'apport de la sémiotique à l'urbanisme ?

L'expression « urbanisme », bien qu'elle évoque la notion de l'*urbs* romaine, soit la « grande ville » antique, la « métropole », est trop floue pour rendre compte qu'il existe deux choses en association étroite : d'un côté, la notion d'« aménagement du territoire », et de l'autre, celle de la « composition urbaine ». La première est proche de celle de « géographie », d'« économie régionale » mais celles-ci sont plus vastes que les régions urbaines implicites. La seconde est proche d'une notion d'architecture étendue à un ensemble d'îlots, de quartiers, de ville, de monumentalité, bref, d'une architecture qui est à la fois celle d'immeubles, de voirie, de moyens de transport, d'aires de détente ou de récréation, sans oublier les centres commerciaux – soit de noyaux régionaux innervant des surfaces territoriales, en ajoutant que ces noyaux sont reliés à d'autres pour former un réseau (conurbation, v. la célèbre thèse de Jean Gottman) : on pense bien sûr à la *Mégalopolis*, la « Grosstadt » en allemand évoquée par la culture allemande du début du XX^e siècle (expressionnisme architectural et cinématographique).

Dans la littérature architecturale et urbanistique, ce thème de la « grande ville », de la « ville générique » (Koolhaas), est considérable avec des appellations différentes : *mégalopolis*, *hyperville*, *metapolis*, *motorpia*, *no-city*... On est à la fois dans l'imaginaire et le réel : imaginaire en ce que ces conurbations ont été projetées esthétiquement dès le début du XX^e siècle comme une extension de la ville de gratte-ciel (Hugh Ferriss), soit par des peintres (Constant Anton Nieuwenhuys), soit par des architectes (Auguste Perret, Le Corbusier, Métabolistes) ; et réel en ce qu'elle use pour réaliser ces utopies de *moyens* mis à la disposition de la société contemporaine (l'énergie, la grande hauteur, les moyens de transport), mais amplifiés : ce qui différencie la culture actuelle de la culture utopique, c'est l'ambition, l'échelle de ces réalisations (la démesure : notons toutefois que celle-ci existe dès la tour de Babel).

Revenons, cependant, à la discipline « urbanistique » : le noyau de celle-ci, c'est la notion de *planification* qui implique celle de *prédiction*, d'*harmonie*, d'*ordre*, de *rationalité*, termes lourdement chargés épistémologiquement. Or, la dimension actuelle des problèmes urbains peut-elle être encadrée par ces concepts qui ont irrigué la philosophie occidentale ? Il existe bien un non-modèle, c'est la conception libérale du laisser-faire et celle-ci fait apparaître par antithèse leurs contradictoires : la non-prédiction (processus aléatoire), la non-harmonie (dysharmonie ?), le non-ordre (le chaos), la non-rationalité (l'irrationnel, à la manière de l'inconscient freudien ?). Cela montre en tout cas que la binarité telle que suggérée par ces concepts n'est pas la bonne solution et qu'entre la prédiction et la non-prédiction il existe une marge de prédictivité non encore conceptualisée, un entre-deux à développer en tant que gradient. Il faudrait donc introduire une

systématisation asystématique ! Une systématisation qui puisse permettre d'introduire une pensée évolutive (celle d'un temps processuel d'accomplissement, de dérives) et non involutive (irréversible), désaccordée au sens des esthétiques contemporaines depuis le XX^e siècle, telle que la peinture (depuis le cubisme et tous les mouvements qui ont fait suite) et la musique (depuis Webern). Toutes ces réflexions supposent qu'on ne peut plus se rabattre sur des modèles de pensée traditionnels, ceux-ci ayant été débordés par la modernité industrielle qui a révolutionné nos « manières de faire » (manière de vivre, de voir et d'entendre, de travailler) et le mode d'occupation de l'espace (l'étalement des banlieues, ce qu'on appelle les *suburbs*).

En termes de cadre d'analyse, la sémiotique a un rôle à jouer : elle ne peut être une pensée déterministique mais une pensée *abductive* aurait dit Peirce, opposée à une pensée déductive a priori. Nous avons affaire à des rétroactions (feed-back) entre domaines de recherche qui se conjoignent dans une problématique d'ensemble où les hypothèses sont confrontées à partir de chaque problème identifié. L'histoire n'y joue plus un rôle reproducteur de solutions toutes faites apportées mais un rôle (considérable) de guide (catalyseur) pour une prospective (ce que les tenants de la modernité ont oublié dans la caractérisation de la ville moderne comme *tabula rasa*, voir la *Charte d'Athènes*).

Sous quel angle les rapports entre la sémiotique et la géographie se présentent-ils ?

Plutôt que de « géographie » (discipline académique), j'aimerais parler de « cosmographie » en tant que description des éléments, qu'ils soient célestes ou terrestres, le *cosmos* étant à prendre au sens des Grecs, soit la description d'un ordre, d'une parure, d'une mise en scène des matières animées par des forces sous-jacentes. On retrouve ainsi le sens d'une philosophie de la nature telle qu'elle a été proposée par les Anciens, qu'elle soit *phusis*, météorologie ou géologie, qu'elle soit cosmologie à la façon des astres qui gravitent les uns par rapport aux autres (géocentrés ou héliocentrés) ou des étoiles comme points de repère : nous retrouvons ainsi le sens de la philosophie d'Aristote et de ses précurseurs avec les physiciens ioniens (et dont la philosophie se poursuivra jusqu'à la Renaissance, jusqu'à l'avènement d'une « science » physique et mathématique avec Johannes Kepler puis Galilée : on aura alors une césure entre l'une et l'autre).

J'ai abordé cette question d'une sémiotique du monde naturel dans un article paru dans *Protée* (« Cosmos (fragments) », 2004), et également dans un long texte (non encore paru) où je développe systématiquement cette question des propriétés morphologiques du monde naturel dont la « science » de la surface terrestre (« géo-graphein ») n'est qu'un aperçu. Cette recherche a été effectuée parallèlement à d'autres qui, appliquant la théorie des catastrophes de René Thom à une sémiotique, ont proposé une démarche (Gilles Ritchot, Gaëtan Desmarais) empruntée à une « géomorphologie ».

L'enjeu d'une théorie sémiotique de ces phénomènes (au sens littéral de ce terme), c'est la constitution d'une vision systématique de leurs propriétés, soit d'une simultanéité de leurs rapports puisque c'est dans leur conjonction que s'opèrent les mises en relation des unes en fonction des autres : c'est

cette vision cosmologique qui a animé ma démarche et qui m'a amené à considérer ces phénomènes comme un « apparaître » (des effets prégnants) dont la structure sous-jacente est de type monadologique (soit une multiplicité). Comme chez Leibniz, nous avons affaire à une multiplicité de « mouvements » animant cycliquement chacune des catégories de manifestations (météorologiques, saisonniers, hydrologiques, géologiques, etc.) qui « battent en mesure » les rapports dont la manifestation globale constitue un jeu d'interférences. En tant que logique d'ensemble, c'est à la fois un collectif d'effets (orchestral) et un rassemblement de caractéristiques propres dont le syncrétisme constitue un « milieu » ambiant animé (notion de mouvements sous-jacents), donc vivant, à la manière d'un corps qui respire. D'emblée, dans cette vision d'un monde animé, il faut un critère d'échelle permettant de distinguer des microcosmes d'un macrocosme qui forme le cadrage initial de ces phénomènes où nous retrouvons des principes de base énoncés par toutes les philosophies de la nature (v. Cassirer, *Individu et cosmos*, 1983). Bref, la « géo-graphie » n'est qu'un aspect très particulier (comme une coupe) de cet ensemble de manifestations liées où bien sûr l'articulation entre la nature et la culture s'instaure comme mémoire des formes et va prendre de plus en plus de place historiquement dans l'organisation de ce monde, non seulement animé mais en évolution : au rivage va succéder le port, à la rivière, le canal et le barrage, aux énergies naturelles, des énergies mécaniques puis caloriques, etc., soit un recouvrement (au sens topologique) partiel puis petit à petit le total des manifestations mondaines ; on sait qu'il est de plus en plus difficile d'étudier les étoiles (astrophysique) à cause de l'importance de plus en plus grande des régions urbaines illuminées.

Comment considérez-vous les relations entre la sémiotique et la cartographie ?

La cartographie exprime véritablement une écriture sémiotique dont la notion de « lieu d'inscription » serait le maillon de base, tout à fait à l'opposé de l'« image sémiologique » (à la manière de Barthes) qui déploie un principe de séduction. La cartographie a pour base une délimitation des paysages d'un point de vue observationnel, cette délimitation (induisant un principe de continuité) pouvant être une *côte* (dans le cas d'une séparation entre la mer et la terre), une *rive* (dans celui d'un cours d'eau et des terres environnantes), ou encore, une *ligne de crête* (dans le cas d'un relief) entre ciel et terre, la notion de « ligne d'horizon » étant la forme minimale de cette séparation fondamentale dont la « ligne de terre » est soit un sol terrestre, soit une étendue marine. Dans tous ces cas, nous avons la formation d'un contour (continu) par rapport à une aire d'évolution (mouvement) d'un mobile, bateau ou voiture, qui se repère par rapport à ce contour significatif.

En tant que maillon dans une chaîne définissant un parcours de quête, le lieu d'inscription peut être défini comme « enveloppe » (aire de repli) ou comme « canalisation » (aire de déplacement continu), ces deux expressions formant une dualité réversible correspondant à des zones de repos ou de marche ; la structure de lieu qui leur est commune peut être rapportée aux propriétés quasi-topologiques de ce que Michel de Glas a appelé une locolo-

gie : notion d'enveloppe associée à un espace de fermeture de la frontière départageant une région interne et une région externe, notion de canalisation associée à un espace d'ouverture où la séparatrice dédoublée forme une col-latéralité de régions externes entre lesquelles peut circuler un mobile. La structure de lieu correspond à trois termes dissociables et cependant liés : entre une région interne et une région externe nous avons un bord délimitatif (frontière épaisse) répondant à la notion de contour, de délinéation, qui nous a permis de préciser le sens des côtes, des reliefs, des rivages, par rapport à un déplacement. La structure de lieu est en fait une matrice définitionnelle caractérisant des types de couplage entre termes en opposition : dans le sens d'une horizontalité, c'est le rapport entre une intériorité et une extériorité, et dans le sens d'une verticalité, c'est celui entre un dessus et un dessous (termes positionnels dont le troisième est celui de « sol » terrestre ou aquatique). La notion de « seuil » comme terme complexe peut-être, soit un passage entre un extérieur et un intérieur (réversible) formant une accessibilité au lieu à travers une baie, soit un passage entre un dessous et un dessus (ouverture qu'on appelle une trémie en architecture). Bref, un passage entre des aires différenciées en régions et en niveaux (ces niveaux peuvent être démultipliés dans une stratification en couches supérieures et inférieures).

La structure de lieu est ainsi sous-jacente à la formation de maillons d'enchaînement formant des parcours chorographiques, comme dans les descriptions des géographes grecs de l'Antiquité, chaîne de rapports parcourue par des mobiles en déplacement (bateau ou chariot). La carte, comme forme de transcription, s'exprime en « plan de situation » ou en « élévation de visualité », comme dans les croquis de repérage des sites maritimes remarquables dans les journaux de bord. Le journal de bord formait ainsi un chapelet de descriptions chorographiques permettant un repérage précis en termes de situations locales accompagnées des conditions générales empruntées à un ensemble cosmique (conditions saisonnières, conditions météorologiques, de latitude et de longitude sur le globe terrestre, repérées par l'observation solaire – hauteur du soleil sur l'horizon – ou le nombre de journées parcourues, etc.).

La carte de géographie, comme moyen d'expression planaire, entre ainsi dans la spécification de rapports d'échelle implicites que nous situerons dans un nouveau couplage : celui entre un microcosme et un macrocosme. La carte « représente » en tant que microcosme un macrocosme, comme en architecture nous avons le rapport entre la maquette et le monument grandeur nature. Ainsi, nous pouvons avoir une « carte » du ciel, une carte du monde (mappemonde) mêlant continents et océans, sans que ces éléments aient été parcourus réellement au moyen de voyages, de pérégrinations : ce sont des cartes « imaginaires » où l'on a cherché à projeter les limites du monde connu (écoumène) et du monde inconnu (terra incognita), distinction qui vient recouper celle entre région interne et région externe partagées par un bord délimitatif. Historiquement, traverser ce bord pouvait être dangereux (n'allait-on pas, à un moment donné, tomber dans le vide ?) et ce fut la grande hardiesse des « grands explorateurs » à partir de Christophe Colomb que de s'aventurer vers ces *ailleurs*. Le voyage n'est plus seulement un

moyen de reconnaissance des terres inconnues (parcours côtiers le long de l'Afrique par exemple), mais un moyen de vérification de ce qui doit exister, soit transformer des hypothèses en réalité, confirmer l'existence de propriétés supposées (p. ex. la circularité de la Terre, l'existence de terres australes).

Que nous ayons affaire à des parcours côtiers ou que nous ayons affaire à des parcours « au long cours », la question centrale est ainsi celle d'un mode d'orientation non pas géographique mais sémiotique de ces itinérances. Cette question concerne à la fois le sujet observateur et le « monde » à percevoir. Cet espace (abstrait) d'orientation pourrait être défini au moyen de trois nouveaux pôles interreliés dans une complémentarité : celui, d'abord, d'un *ici* localisateur (localisation d'un *hic et nunc* situationnel, d'où j'observe), position et contexte immédiat : on fixe ainsi (temporairement) un point de vue comme origine de la vision étendue comportant une limite d'horizon, sujet observateur ou bien capitale fondatrice d'un empire à définir. C'est par rapport à ce *hic et nunc* d'origine que nous pouvons situer un là-bas comme point de destination où l'on veut aller, là-bas visuellement accessible dans une observation ordinaire ou projeté imaginativement comme dans un voyage que l'on veut effectuer en plusieurs jours. Entre le point-moment d'origine comme *ici*, et *là-bas* comme destination projetée, on peut situer comme terme médian la notion d'un déplacement comme parcours de l'un à l'autre qui représente une certaine distance (mesurable), celle-ci déployant un rapport entre proximité (proche de l'ici) et lointain (proche du là-bas). Nous avons donc la constitution d'une procédure de réalisation de ce déplacement-distance au moyen d'un voisinage démultiplié. Opposé à cette procédure de réalisation d'un parcours, nous pouvons situer diamétralement un *ailleurs* purement imaginaire en ce qu'il n'est pas strictement définissable et le plus souvent étranger à la sphère du repérable comme dans le cas précédent des déplacements entre ici et là-bas. Cet ailleurs, comme la ligne d'horizon immatérielle, fixe les limites de notre univers d'orientation, et c'est par rapport à ce terme extrême que l'on pourra situer des termes intermédiaires entre les deux précédents.

Entre un là-bas et cet ailleurs imprécisable, on peut situer une zone d'errance qui se situe au-delà de ce là-bas reconnu, zone de recherches, de risques encourus, d'allers-retours en quête du but recherché : c'est le domaine de l'incertain que rencontrèrent les aventures transocéaniques aux XV^e et XVI^e siècles.

Entre ce même ailleurs comme terme indéfini (soit *locus amoenus*, soit *locus horridus*) et un ici en tant que *hic et nunc* localisateur, nous pouvons situer une relation plutôt imaginaire, appelée ex-stase en tant que transport magique, mouvement semblable à la « phorie » en poésie comme métaphore de la rencontre entre un monde ordinaire et un monde extraordinaire. Toutes ces variations sur un mode du déplacement comme mouvement peuvent être situées sous le signe complémentaire d'une présence et d'une absence (de l'objet), d'une observation et d'une non-observation, d'une identité et d'une altérité, d'un réel et d'un imaginaire (envisagé). Il s'agit donc d'une matrice définitionnelle complexe, à la base des mondes imaginaires de la fiction, des voyages, des terres inconnues, des cartes comme modes de leur représentation.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Les principales questions au sujet d'une sémiotique des lieux et de ses applications ont été abordées : par contre, on a peu abordé celles associées à mes recherches sur une analyse textuelle du discours dont les thèmes s'entrelacent avec ceux-ci, notamment sur la question d'une problématique monadologique qui est au cœur de l'épistémologie sémiotique. Mais je pense que leurs chevauchements (problèmes de l'aspectualité, de la quantification discursive, de la totalisation, de l'actantialité, etc.) auraient amené quelques confusions quant à leur lisibilité respective. Voilà. Je vous remercie de m'avoir laissé la possibilité de présenter ces recherches personnelles.

Per Aage Brandt

Date et lieu de naissance

26 avril 1944 à Buenos Aires (Argentine)

Statut et institution de rattachement

Professeur honoraire, Case Western Reserve University, Cleveland, Ohio (États-Unis)

Domaines de recherche

Sémiotique cognitive, linguistique structurale et cognitive, sémantique structurale, poétique, narratologie, philosophie de l'esprit (*philosophy of mind*), phénoménologie, traduction

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *L'Analyse phrastique : introduction à la grammaire*, Bruxelles-Paris, AIMAV, 1973.
- *Recherches sémiotiques (1971-1984)*, Aarhus, Department of Romance Studies, 1985.
- *La Charpente modale du sens : pour une sémio-linguistique morphogénétique et dynamique*, Amsterdam-New York, John Benjamins, 1992.
- *Dynamiques du sens*, Aarhus, Aarhus University Press, 1994.
- *Morphologies of Meaning*, Aarhus, Aarhus University Press, 1995.
- *Spaces, Domains, and Meaning : Essays in Cognitive Semiotics*, Bern, Peter Lang Verlag, 2004.

Articles

- « Cognitive poetics and imagery » (with Line Brandt), *European Journal of English Studies*, vol. 9, n° 2, 2005.
- « Making sense of a blend. A cognitive semiotics approach to metaphor » (with Line Brandt), *Annual Review of Cognitive Linguistics*, vol. 3, 2005.
- « Mental spaces and cognitive semantics : a critical comment », *Journal of Pragmatics*, vol. 37, 2005.
- « Form and meaning in art », dans *The Artful Mind : Cognitive Science and the Riddle of Human Creativity* (sous la direction de Mark Turner), New York, Oxford University Press, 2006.
- « On consciousness and semiosis », *Cognitive Semiotics*, n° 1, 2007.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

Les années soixante furent décisives pour moi (je suis né en 1944) ; après mes années de lycée en banlieue, en série S, j'ai commencé mes études à l'Université de Copenhague en 1963, et deux professeurs en particulier ont marqué durablement mon développement intellectuel, l'un, linguiste, Louis Hjelmslev, l'autre philosophe, Helmuth Hansen. Le premier venait de publier *Sproget* [Le langage] et offrait un séminaire de linguistique générale qui suivait son livre ; il avait toujours son *Cercle linguistique de Copenhague*, encore bouillonnant de théorisations post-glossématiques et de passion épistémologique. Hansen faisait son séminaire interdisciplinaire de propédeutique, *Filosofikum*, où il expliquait le gros livre du philosophe Jørgen Jørgensen, *Psykologi på biologisk grundlag* [La psychologie biologiquement fondée], et son séminaire de philosophie empiriste, où il animait un groupe de jeunes venant de disciplines très différentes, fascinés par ses présentations de cette philosophie des sciences, appelée aussi le positivisme logique. (Je n'ai compris que beaucoup plus tard la profondeur du rapport entre ce courant philosophique et la linguistique hjelmsléviennne ; dans l'immédiat, le thème commun semblait être l'appel à la scientificité.) Autour du professeur Hansen, généreux de son temps et de son énergie, le groupe dont je faisais partie formait une sorte de clique, et bientôt aussi une rédaction de revue (*Poetik*), où il s'agissait de *rendre scientifiques* les études « humanistes » : philologie, études littéraires, psychologie, sociologie, anthropologie, etc. D'ailleurs, je me trouvai bientôt lié à la révolte estudiantine. Ce fut une époque de bouleversements : nous ouvrions un front « révolutionnaire » contre la vieille université poussiéreuse et radotante, avec ces professeurs tout-puissants à l'idéologie réactionnaire, alors que le *structuralisme*, nouvelle vague multidisciplinaire, venait de montrer la possibilité d'une mise à jour à la fois politiquement et scientifiquement pertinente. Marxisme, psychanalyse, linguistique générative et sémantique structurale, tout semblait en voie de s'intégrer dans une perspective cohérente et glorieuse...

La réalité s'avérerait beaucoup plus complexe ; il y avait les vrais marxistes, intraitables doctrinaires ; les vrais psychanalystes (lacaniens inclus), ésotériques et mafieux ; les vrais linguistes, plus ou moins déraisonnables (apparemment, c'est un métier qui ne pardonne pas) ; les vrais philosophes, refusant de quitter leurs tours d'ivoire analytiques (un philosophe analytique ne discute que ce que disent les autres philosophes analytiques). La cohérence qui en résultait était minimale. Pour moi, je retenais de tout cela dans la confusion les leçons de Georges Bataille, la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty, la stemmatique de Lucien Tesnière, la linguistique d'Émile Benveniste, et surtout la sémantique d'Algirdas Julien Greimas, qui deviendrait plus tard mon « Doktorvater », mon directeur de thèse. Mais je retenais aussi certaines idées de Jean Baudrillard, de Jean-François Lyotard et des compagnons de ma propre génération, localement actifs dans notre *Cercle sémiotique*, à Copenhague, et plus globalement, dans les lieux de rencontres internationales, comme le Centro di semiotica e di linguistica d'Urbino, ma-

gistralement dirigé par le professeur Pino Paioni à partir de 1970. Car la *sémiotique* était vite devenue la discipline de toutes ces disciplines qui devaient se parler, même si à court terme le plus souvent, elles ne le faisaient que par politesse – sinon par impolitesse.

Vint le temps du travail sérieux : dans les années soixante-dix, j'ai commencé à enseigner la philologie romane (espagnol et sémiotique), j'ai rédigé en 1982 la thèse de mon doctorat danois (le PhD n'était pas encore inventé) qui devait rendre compatible, dans une théorie textuelle, Georges Bataille, Marcel Mauss et Greimas, et par là même, offrir un nouveau modèle de la production *diégétique* du sens : *Sandheden, sætningen og døden* [La vérité, la phrase et la mort]. Elle articulait l'anthropologie, surtout mexicaine, et l'analyse narratologique. La thèse s'est avérée bien trop radicale pour mon université d'Aarhus (Danemark), et elle a été rejetée ; je l'ai publiée quand même, et une polémique publique assez féroce s'ensuivit. Dans le tumulte, j'écrivis une thèse d'État, cette fois en français, et beaucoup plus difficile techniquement, sur la théorie des catastrophes de René Thom, dans une interprétation visant son application à la dynamique modale du sens discursif : *La Charpente modale du sens* ; elle a été soutenue en 1987 à la Sorbonne, où j'avais eu l'occasion de faire la connaissance de l'École sémiotique de Paris. J'avais aussi eu le bonheur de développer des liens d'amitié avec deux grands catastrophistes, le linguiste allemand Wolfgang Wildgen et le philosophe-mathématicien français Jean Petitot ; nous avons commencé – et nous n'avons d'ailleurs jamais cessé – de travailler sur un ensemble d'idées portant sur la *morphogénèse du sens*, en linguistique, en esthétique et dans la phénoménologie du sens en général. La série de publications appelée « Sémiotique européenne » que nous dirigeons chez Peter Lang en témoigne.

Au cours d'un séjour comme professeur invité à l'Université de Murcia, en 1988 je crois, j'appris un jour qu'il existait désormais en Californie une initiative d'analyse sémantique appelée *cognitive*, qui semblait proche de nos modélisations dynamiques. Notamment dans le domaine du sens modal, les linguistes Ronald Langacker, Eve Sweetser et Leonard Talmy avaient depuis quelque temps proposé des modèles de schémas cognitifs supposés être à la base de la « *force dynamics* » en sémantique cognitive. Ce fut le commencement d'une longue conversation intercontinentale. J'ai eu alors l'occasion, grâce à un professorat de recherche et à un soutien substantiel de la Fondation nationale de recherche fondamentale, de créer, avec un groupe de collègues, un *centre de sémiotique dynamique* à l'Université d'Aarhus, en 1993 (centre qui existe toujours), où nous avons pu assez vite élargir et approfondir la connaissance de ce vaste courant que constituent les sciences cognitives, et surtout celle de la sémantique cognitive ; après quelques années de projets et de séminaires d'une richesse extraordinaire, nous avons mis en œuvre une nouvelle formation de master en sémiotique cognitive. L'idée qui fonde cette initiative est évidemment que *l'étude de l'esprit humain*, de ses fondements neurophysiologiques et neuropsychologiques, doit être liée à *l'étude du sens* développé dans la pensée, le langage, la communication, les pratiques sociales, les cultures, et l'histoire de notre espèce depuis le commencement de notre *évolution sémiotique*. Ainsi, les ambitions qui avaient

été celles du mouvement intellectuel des structuralistes des années soixante se sont transformées, même amplifiées, pour devenir celles d'une *sémiotique cognitive* actuelle. La perspective reste celle d'une transformation des sciences humaines en ensemble d'études du sens dans sa condition corporelle, situationnelle, matérielle mais toujours liée à l'esprit qui nous « habite », l'activité mentale, l'imaginaire, la mémoire, l'émotionnel, la logique naturelle, le narratif, le poétique, la rhétorique, l'esthétique – bref, le *sémiotique* dans tous ses états. Par exemple, une version sémiotique de la théorie des espaces mentaux nous a permis de mieux comprendre, il me semble, les phénomènes liés à la créativité sémantique, la métaphore, la métonymie, toutes ces superpositions de représentations mentales donnant lieu au « recyclage » constant des concepts et à la production *dialogique* de ce qui constitue le contenu de toute pensée susceptible de se stabiliser.

Il est vrai que la philosophie des sciences ne peut guère, dans ces conditions, rester celle de nos ancêtres logico-empiristes, malgré les routines académiques qui, souvent, résistent aux changements de « paradigme ». Aujourd'hui, une épistémologie moins mystique que cette aventure de formalisation logique globale, qui avait hanté la génération de Hjelmslev et qui avait peut-être persisté jusqu'à Greimas, est en train de céder la place à une forme de pensée plus ouverte à l'expérience humaine telle quelle, et – paradoxalement, grâce aux développements informatiques de la culture récente – moins effrayée que les empiristes par la « métaphysique ». Le mot *science* a ainsi perdu son caractère menaçant, presque terroriste, et est devenu une invitation à la connaissance multiforme et à l'inventivité modélisante vouée à l'exploration de notre monde. Personnellement, je m'applique désormais à expliquer qu'après le vaste détour par la modernité spinoziste de la pensée analytique et de la « déconstruction », il faudrait comprendre l'avantage de la pensée de René Descartes, pour une recherche portant sur le sens dans les registres du réel, à la fois mentaux et corporels. Il faudrait élaborer une nouvelle ontologie.

Après six années passées comme professeur aux États-Unis, dans une université de recherche (CWRU, Cleveland, Ohio) où, avec certains collègues en littérature et en science cognitive, nous avons fondé, entre autres choses, un *Cercle sémiotique*, un *Centre de cognition et de culture* (Center for cognition and culture), et une revue, *Cognitive Semiotics*, je suis – motivé par mon âge, et aussi par ma résistance au corporativisme agressif du système académique américain – finalement revenu en Europe, et réside à présent en France, avec ma femme française, Maryse. La revue a été transférée en Scandinavie, où il existe désormais deux centres de sémiotique cognitive, celui d'Aarhus et un nouveau à l'Université de Lund, en Suède ; ils porteront sans doute fort loin le flambeau. Le philosophe-psychologue Merlin Donald et le linguiste Jordan Zlatev font partie de la nouvelle rédaction, avec les sémioticiens Frederik Stjernfelt et Göran Sonesson.

Comment la sémiotique cognitive est-elle née ?

Pour moi, elle est née dans le contexte de « mon » Centre de sémiotique à l'Université d'Aarhus, et plus précisément à l'occasion du symposium que

nous avons organisé pour célébrer le centenaire de Roman Jakobson (publié dans *Acta Linguistica Hafniensia*, vol. 29, 1997). Le terme de « sémiotique cognitive » est dû à l'un des éminents participants au symposium, le philosophe suisse Elmar Holenstein. Il désigne la rencontre, ontologiquement probable et même nécessaire, que nous avons vécue dans le travail quotidien et que nous sentions le besoin de rendre plus explicite, entre deux grands courants de recherche sur le sens, l'un portant sur le sens communiqué, signifié, et l'autre visant le sens que nous attribuons au monde perçu.

Les premières présentations programmatiques de ma main sont l'article « Language in a cognitive and semiotic framework » (1997) et « Toward a Cognitive Semiotics » (2004) ; mes livres, *Dynamiques du sens, Morphologies of Meaning et Spaces, Domains and Meaning: Essays in Cognitive Semiotics* paraissent en 1994, 1995 et 2004, respectivement. En France, le « label » reste encore relativement inconnu, malgré les travaux – non alignés, par ailleurs – de François Rastier, de Jean-Pierre Desclés et de Jean Petitot, et les deux champs académiques (sémiotique, cognitivisme) ne communiquent pas régulièrement, alors qu'en Scandinavie, la sémiotique cognitive est déjà une évidence, comme paradigme de référence, au moins depuis le début du nouveau siècle. En Chine, les sémioticiens sont très intéressés par ce paradigme d'intégration ; ainsi, les *Chinese Semiotic Studies* m'ont ouvert, à partir de 2011, une fenêtre de mise à jour des recherches dans le domaine « cogsem ».

Comment voyez-vous l'évolution de la sémiotique cognitive et son état actuel ?

Un paradigme de recherche n'est que la généralisation des perspectives qui se dessinent à partir d'un certain nombre de projets d'analyse et de modélisations efficaces ; les principes eux-mêmes importent moins que les résultats spécifiques en termes de connaissances acquises. La théorie cognitive des *espaces mentaux* (de Gilles Fauconnier et de Mark Turner) est un terrain où la mise en question sémio-cognitive a immédiatement eu des effets et obtenu des résultats. L'analyse des manières dont un espace mental peut en fonder un autre, par l'introduction de certains connecteurs qui sont en effet des signifiants dans le premier espace qui déploient leurs signifiés dans le second, montre la pertinence d'une intégration théorique. C'est ainsi que la théorie cognitive des métaphores « conceptuelles » a pu être modifiée et corrigée par une modélisation beaucoup plus précise, en termes de réseaux d'espaces mentaux (v. Line Brandt 2013) qui permet de montrer comment le *blending* des espaces donne lieu à la création d'effets de sens originaux, et comment la communication forme elle-même un espace de base sémiotique, source de ces effets. Comme l'explique Line Brandt, la sémiotique, ou plutôt la sémiolinguistique, apporte avec la notion et l'étude de *l'énonciation* un élément indispensable à la compréhension de la dimension intersubjective et sociale de la cognition.

L'apport cognitif implique notamment une nouvelle approche de la vieille question de la relation entre *nature et culture* dans la production de sens. Les êtres humains émergent biologiquement au cours d'une évolution qui com-

porte une évolution sémiotique, ou « symbolique » (v. Terrence Deacon 1997), par laquelle l'esprit, *the mind* (terme peut-être intraduisible), phénomène que nous partageons avec d'autres animaux, commence à développer des formations et des expressions articulées, discrétisées, et syntaxiquement recombinaisons, qui vont permettre de communiquer des contenus hors situation : des structures purement sémantiques, « théoriques ». Comme le théorise Merlin Donald (2001), cela se produit par phases distinctes commençant chez les hominidés (en particulier *homo erectus*) avec un renforcement des capacités *mimétiques* (mimiques, gestuelles) permettant une communication sociale à la fois technique et émotionnelle. Cette création culturelle reprogramme pour ainsi dire la cognition – les procédures conceptuelles de la catégorisation et de la schématisation, et les procédures agentives et motrices – pour la communication. Ce qui veut dire notamment que nos *capacités universelles* vont désormais se spécifier, se « rédiger », culturellement. Le sens culturellement développé est donc à la fois *naturel* par ses composantes conceptuelles universelles et *culturel* par son profil, c'est-à-dire sa mise en usage spécifique, rédigée, de ces moyens. On évite, en prenant en compte ces données « sémio-biologiques », à la fois le culturalisme et l'universalisme, doctrinaires l'un et l'autre.

Quelles sont les difficultés que rencontre aujourd'hui la sémiotique cognitive ?

Une bonne partie des sciences sociales et des sciences humaines est actuellement appelée à réfléchir sur son statut épistémologique et sa place dans le paysage des connaissances – est-il raisonnable d'envisager une discipline comme un domaine clos, défini par ses propres méthodes ? On pensait en effet, jadis, que l'objet d'une science était entièrement défini par ses méthodes, et donc que chaque discipline méthodologique devait créer ses propres objets, indépendants et séparés de toute autre objectivité. Or, un champ de connaissance est toujours marqué par plusieurs méthodes et approches complémentaires, parce qu'en réalité, les objets sont en dernière instance des *réels*, qui éveillent précisément notre intérêt dans la mesure où ils échappent à nos méthodes ; sinon, le monde serait, absurdement, la somme des choses connues. Je pense que les disciplines sont destinées à perdre la stabilité de leurs limites, sans pour autant se fondre dans une Science Unique (autre vieux rêve totalitaire). Il y a bien une nature humaine, tant cognitive que physiologique, et il est dans cette nature de créer des cultures. Les neurosciences vont ainsi devoir s'occuper de littérature et d'art (la *neuro-esthétique* existe déjà, voir par exemple les travaux d'un Semir Zeki, 1999), et inversement, pourquoi pas. La linguistique va devenir une biosémiotique ; c'est ce qu'elle est, selon moi, mais encore sans le reconnaître. Entre linguistique cognitive et sémiotique, les rapports sont encore souvent tendus, pour beaucoup de raisons ; la linguistique a toujours eu des rapports problématiques avec les champs avoisinants, probablement parce qu'elle se trouve dans un dilemme interne. Elle veut être la plus scientifique des sciences humaines, mais n'a jamais réussi à formuler une linguistique véritablement générale, à proposer un modèle global rendant compte de l'architecture du langage humain, et donc des langues, et qui compterait sur l'accord des linguistes. Il y a

donc *des* linguistiques, qui se contredisent, et cela est problématique à long terme pour leur prétention scientifique.

Le problème fondamental aujourd'hui, celui qui détermine la pensée dans l'avenir, me semble pourtant être d'ordre philosophique. C'est le problème *ontologique*, tristement simple et provocateur : comment comprendre le rapport entre esprit et matière ? (Entre le sens et le monde auquel nous attribuons ce sens ?)

Il existe deux grandes options, le monisme et le dualisme. Le neuroscientifique Antonio Damasio (2003) est ainsi à la recherche de Spinoza : ce philosophe est le moniste principal du rationalisme, penseur à l'origine de l'empirisme logique ; il pense que le corps « est » l'esprit (car la matière et l'esprit sont des attributs d'une même chose, de toute chose), ce qui peut être vrai d'un certain point de vue seulement : c'est sans aucun doute le cerveau qui « produit » la conscience. Or le sens, le *réel immatériel* (la *res cogitans* de Descartes), qui détermine une grande partie de notre monde vécu, ne se réduit pas à la matière grise ou blanche, à des synapses ou à des hormones cérébrales. Les idées existent et sont transmissibles – les représentations de toutes sortes, bref, les *contenus* de notre esprit, sont des entités *sui generis*, sans lieu ni temps matériel singuliers : ces représentations traversent l'histoire, elles peuvent appartenir à tout le monde, ce qui n'est pas le cas de mon cerveau. Il faut plutôt assumer un dualisme réaliste, admettant à la fois les choses matérielles et les créations de l'esprit, immatérielles, pour ensuite étudier les rapports de correspondance et de *causalité* entre les faits de la conscience (le phénoménal-nouménal), les faits de nos corps neuromusculaires et la structure de leurs conditions de vie sur la planète. Le terme d'*embodied mind* [esprit mis-en-corps, in-corporé] – cher aux chercheurs cognitifs – peut tromper et faire croire à une corporéité littéralement pensante, fondée mystiquement sur l'idée d'une nature pensante en général, vision somme toute religieuse et contraire à l'étude scientifique de la pensée réellement existante. On comprend que cette question reste à l'ordre du jour dans tout débat sur le sens et son ontologie.

Quelle est à votre avis l'originalité de la sémiotique cognitive, et quelle pourrait être sa contribution à l'étude du sens ?

On comprend que *le sens* fasse classiquement horreur aux scientifiques d'orientation technologique. Cela ne se mesure pas, et tout ce qu'on peut faire pour le décrire est de le couvrir d'autres couches de sens, sinon de non-sens. On comprend également, inversement, que la biologie et la biotechnologie effraient les humanistes, surtout dans le contexte d'un monde en ébullition guerrière et quasi-universellement raciste. Les deux camps – les *fuzzies*, les *techies* – de n'importe quel campus universitaire actuel se regardent avec une certaine méfiance et se parlent difficilement. Cette situation explique déjà la crise apparemment permanente de la linguistique, mi-techno-scientifique, mi-philologico-humaniste. L'originalité d'une sémiotique cognitive serait d'offrir une possibilité réelle d'établir une relation rationnelle entre les tenants du matériel et ceux de l'immatériel, entre le *fuzzy* et le *techy*, et ainsi de faire le pont stablement entre ces deux hémisphères épistémiques. D'où la

nécessité d'un *dualisme méthodologique* : travailler sur les *deux bords du réel* en coordonnant systématiquement les résultats.

Éviter les réductionnismes, proposer un cadre paradigmatique des études du sens, un cadre qui s'ouvre à tout ce qui permet et permettra de comprendre l'humain, en couvrant toute la gamme allant du physiologique au théologique, en passant par le social et le culturel (avec un accent particulier sur l'esthétique, origine probable de toute symbolisation), ce serait là la vocation philosophique et scientifique – au sens large – d'une sémiotique cognitive. Elle existe déjà, elle opère dans beaucoup de domaines spécifiques, par exemple celui des études médicales de la musique (la musique affecte le cerveau directement) ; mais elle le fait souvent sans dire son nom, ou même sans *savoir* qu'elle a un nom. Et, d'une certaine manière, ce n'est là peut-être que secondaire – l'essentiel étant de faire avancer la connaissance de l'humain. *Homo sum, et humani nihil a me alienum puto* – comme disait, après Térencia, Jakobson, que l'on peut considérer comme le premier sémioticien cognitif.

La sémiotique cognitive se placerait-elle dès lors entre les sciences dites humaines et les sciences exactes et naturelles ? Comment stabiliser une telle position ?

Entre deux chaises ? Voyons. La sémiotique saussurienne se range clairement et même allègrement parmi les sciences humaines, sans trop de problèmes par ailleurs, soit comme analyse critique du discours (politique, par exemple), soit comme technique descriptive dans le domaine de la communication, des disciplines esthétiques, ou commerciales. La sémiotique peircienne classe les signes pour qui veut encore écouter, ou alors essaie d'introduire une note sémiotique en philosophie, ou en biologie. On peut dire, en rétrospective, que la sémiotique « classique » garde un profil bien modeste dans le paysage intellectuel contemporain, malgré quelques percées, et notamment celle d'*une seule personne* : le brillant essayiste et romancier Umberto Eco. Sans sa littérature, il n'aurait pas percé le mur de l'indifférence.

Les sciences humaines sont d'ailleurs actuellement dans un drôle d'état, après les ravages du déconstructionnisme franco-américain et postmoderne... Elles semblent presque en train de s'écrouler, faute de motivation autre qu'idéologique. En revanche, la sémiotique cognitive hérite naturellement de l'ambition des *sciences* de l'homme dont il était question avant ce désastre, et ce depuis les Lumières. Il s'agit donc de viser l'humain, tel quel, ontologiquement, dans tous les registres possibles, à partir de toutes les méthodologies disponibles et à venir.

En sciences naturelles, malgré les réussites récentes en physique des particules, j'ai l'impression que l'on vit un moment de ralentissement théorique, tant en mathématiques qu'en physique. Grâce à l'intensification historiquement inouïe de la communication interscientifique, les résultats expérimentaux s'accumulent et se font connaître globalement avec une vitesse grisante ; mais les synthèses, par contraste, se font attendre. On attend surtout avec impatience le grand *break-through* des neurosciences que serait la découverte des processus précis par lesquels le cerveau fabrique de la conscience, de

l'imaginaire, de la mémoire représentationnelle ; le fait de savoir *où* anatomiquement – dans tel réseau réticulaire, etc. – la fabrication semble avoir lieu, ne suffit pas pour connaître le secret de fabrication. Je me suis d'ailleurs permis de proposer en toute modestie quelques hypothèses à ce sujet (2009). La neurobiologie de l'esprit est évidemment un domaine qui affecte en premier lieu la psychiatrie, mais ensuite toutes les disciplines qui s'occupent des échanges entre notre corps et notre vie émotionnelle et intellectuelle. Comme il s'agit là d'un intérêt particulièrement sensible, la problématique *éthique* se pose et se posera de manière aigüe : quelles sont les dérives et les mauvais usages possibles liés à l'application d'une telle connaissance ? Va-t-on donc voir une *science naturelle normative* (car éthique de manière immanente), pour la première fois dans l'histoire des idées ? Dans ce cas, la sémiotique cognitive s'articule sans trop de difficulté aux nouveaux paradigmes, puisque sa position et son travail sont déjà situés dans ce champ, comparable à la position classique de la médecine (qui est déjà normative et éthiquement engagée).

Il faudra rapprocher la philosophie et les « disciplines » de la recherche sur l'humain. Cela a son prix, institutionnellement, économiquement, pour ainsi dire écologiquement aussi, mais je crois que l'avenir est là.

Pouvez-vous expliquer sous quel angle vous concevez les relations entre la sémiotique cognitive, d'une part, et des disciplines aussi diverses que la chimie, la psychologie, la philosophie, la logique et l'informatique, de l'autre ?

La chimie est pour moi un cas à part. On sait que la découverte de la « syntaxe » qui lie les atomes en molécules et qui permet les réactions chimiques – acide plus base donne sel plus eau : neutralisation, nous avons appris cela à l'école – a inspiré la grammaire, qui a alors inventé les « valences » des verbes ; les verbes trivalents prennent trois compléments nominaux, etc. En effet, si le verbe constitue la *tête* de la phrase (en grammaire *head-driven*), le nombre et la contribution sémantique des compléments sont, selon beaucoup de linguistes, limités à une série canonique de *cas*, une sorte de « valences » de la phrase comme telle, ou une cascade de *cas sémantiques*, ce qui explique la rapidité et la facilité avec lesquelles nous traitons les phrases en réception comme en production, même dans une langue apprise tardivement. C'est ce que postule et développe ma grammaire *stemmatique* (ce terme est de Tesnière 1959), un projet sémiocognitif relativement peu connu (première version : *L'Analyse phrastique* 1973), mais sur lequel je travaille toujours, en vue de présenter une version mise à jour dans le cadre de la sémiotique cognitive.

Par ailleurs, on peut répondre brièvement à cette multi-question par une cascade de questions techniques :

- Quelle doit être *l'architecture psychique* de l'esprit humain pour donner lieu à une cognition et à une communication comme celles que nous connaissons, et telle qu'un univers de sens comme celui du monde vécu soit possible ? Et un supplément : puisqu'en France, la psychanalyse freudienne reste pour les intellectuels une référence, quelle serait sa place

dans une modélisation actuelle, « à vocation scientifique » (formule de Greimas), de l'architecture mentale ?

- Quels seraient les contours d'une *philosophie cognitive et sémiotique*, une pensée non-réductive à la fois du sens et des choses, et respectueuse de la différence entre sens signifié et sens référentiel, par exemple ? Est-ce que, d'abord, une telle philosophie est possible ? Est-ce qu'elle a déjà été formulée ?
- Comment comprendre la *logique naturelle* du raisonnement humain dans son rapport à la logique formelle – peut-on, par exemple, considérer la logique formelle comme une variante artificielle de la logique naturelle ? Cette question concerne aussi la relation entre sémantique vériconditionnelle (référentielle) et sémantique conceptuelle.
- Comment comprendre le rapport entre *information et sens*, concepts si souvent confondus, surtout en biosémiotique – et comment peut-on *simuler les structures sémantiques* du sens dans des systèmes programmables, des logiciels, ce qui permettrait de créer des systèmes véritablement langagiers ou, du moins, sémiotiques en informatique ? Cela n'a pas encore pu se faire, mais aurait des conséquences immenses, par exemple pour la traduction automatique instantanée, et donc pour la robotique – qui pourrait alors devenir véritablement dialogique.

Voilà peut-être quelques bons sujets de thèse doctorale – questions auxquelles je ne répondrai pas ici, même si, ailleurs, j'ai pu avancer certaines suggestions. Ces problèmes ne cessent de m'intriguer ; et ils sont souvent interdépendants. La sémiotique cognitive n'est pas pour moi une spécialité comme une autre dans le panorama des disciplines, mais serait plutôt une trans-discipline, ou peut-être même, comme l'a récemment suggéré Paolo Fabbri, une *in-discipline* – ce pourquoi elle interroge constamment ces savoirs locaux.

De quelle façon les rapports entre la sémiotique cognitive et la linguistique cognitive se présentent-ils ?

Le « cognitivisme » de première génération était symbolique, au sens où l'on supposait que l'esprit fonctionnait par enchaînement de symboles abstraits. L'ordinateur était donc supposé être une bonne métaphore pour se représenter les processus réels de la pensée (puisque'il « calcule »). À ce stade, la sémiotique correspondante serait celle des machines, en particulier des robots (Luc Steels 2007). On peut rattacher la linguistique de Noam Chomsky à la première génération, dans la mesure où sa théorie symbolique de la générativité syntaxique correspondait à l'idée « cognitive » du sens. La sémiotique, européenne ou américaine, était également « symboliste », puisqu'elle considérait le signe linguistique (le mot) comme un symbole, sans plus, et la syntaxe comme un mécanisme linéaire comparable à une équation. On voit aujourd'hui que cette conception est très insuffisante pour rendre compte des processus phrastiques.

La seconde génération cognitive, en revanche, admet les représentations iconiques, notamment sous forme de métaphores et de catégories non

définies mais exemplifiées prototypiquement¹, et admet l'existence d'une sémantique schématisante, faite de diagrammes mi-symboliques, mi-icôniques (Langacker, Talmy, Sweetser), quoique toujours limitée au référentiel. Cette version est compatible avec la sémantique structurale de l'École de Paris, comme je l'ai fait remarquer ; et cette corrélation, ou plutôt ce parallélisme, donna lieu au développement de la sémiotique dynamique. Toutefois, elle restait focalisée sur le sens attribué à la perception et n'avait pas encore vu l'importance de la production de sens dans la communication intersubjective, sociale, donc la cognition « incarnée » (*embodied*) dans le social. Elle avait encore laissé dans l'ombre la dimension pragmatique de la cognition, dimension qui, chez Greimas par exemple, apparaît dans le parcours génératif au niveau de la surface discursive. Toujours est-il que le fait de signaler l'existence d'un niveau discursif et énonciatif ne permet pas de *situer* le sens dans l'intersubjectivité.

La sémiotique cognitive constituerait, telle quelle, la troisième génération des études cognitives. La transformation de la théorie des espaces mentaux et du *blending* en processus sémiotique *ancré* dans des espaces de base sémiotiques, déterminant les échanges signifiants et leurs conditions situationnelles, émotionnelles, institutionnelles, sociales, culturelles, phénoménologiques, cognitives, voire physiologiques et physiques, n'en est qu'un exemple. En voici un autre : la *deixis* qui consiste à appeler un autre, à s'adresser à lui et à lui indiquer le mode de cet appel – impératif, interrogatif, instructif ou affectif –, est un geste signifiant plus fondamental que tout autre signe et qui fonde le *symbolique* tout court. Cognitivement, ce geste développe la capacité humaine à diriger entièrement *l'attention* vers l'attention de l'autre, plutôt que vers un objet, et corrélativement, d'appeler l'attention de l'autre vers la nôtre (Todd Oakley 2009). Alors que ce phénomène expressif est duel, n'implique directement que deux sujets, il devient *triadique* par la superposition d'un tiers sujet qui arrive à porter son *attention* sur *l'attention* que le premier sujet porte à *l'attention* du second, en l'appelant ; et c'est là où le geste se fige ou se formalise pour devenir un signe symbolique impersonnel, transportable, susceptible d'être appris par une communauté. Nos pronoms personnels (je, tu, il...) se fondent sur ce jeu triadique des attentions, dont ils sont la trace.

La genèse sémiotique de notre espèce, sa « sémio-genèse », comme composante décisive de notre évolution culturelle, est ainsi une problématique qui est appelée à figurer de manière prééminente à l'ordre du jour de la sémiotique cognitive. Les vestiges de nos débuts sur la scène du sens s'inscrivent sans doute encore dans notre quotidien actuelle, puisque nos lentes différenciations préhistoriques et historiques n'empêchent pas nos esprits, nos neurones, nos corps et notre monde vécu de présenter universellement les mêmes propriétés, par lesquelles nous sommes amenés à faire à peu près les mêmes expériences personnelles, à travers les âges, les technologies, les savoirs et les sagesses plus ou moins sages. Ainsi, la sémiotique

1. C'est la grande contribution de George Lakoff ; voir surtout son *Women, Fire, and Dangerous Things – What Categories Reveal about the Mind*, publié en 1987. L'appendice consacré à la colère (*anger*) est d'ailleurs directement comparable à l'article de Greimas sur ce thème.

du quotidien le plus concret nous offre toujours une source inépuisable d'informations sur les profondeurs les plus obscures de nos origines.

La *musique* est toujours là, par exemple ; elle est probablement née comme technique d'appel déictique – comme moyen d'atteindre, corps et âme, l'esprit de l'autre, mort ou vivant. Un peu comme les *jingles* téléphoniques ou télévisuels. Elle signifie, déictiquement, surtout dans le registre impératif (p. ex. les marches militaires) ou affectif (p. ex. la musique d'enterrement), et elle s'attire le langage pour devenir chant (la poésie se chante, se dit musicalement, rythmiquement). Elle coordonne les corps dans la danse – émotionnelle, sacrée, rituelle, érotique ou autre – et oblige les esprits à *composer* (les pas, les temps) pour se coordonner, et fait donc naître les mathématiques et les calendriers. Cela est même plus qu'un exemple ; c'est un aspect important de la naissance de la symbolique qui marque notre espèce. Aujourd'hui, la musique remplit tous les espaces sociaux, elle ronronne et bourdonne, pour notre bonheur ou notre malheur – mais c'est qu'elle est notre refondation perpétuelle, il faut lui pardonner, et un jour, la comprendre (v. Colwyn Trevarthen et Stephen Malloch 2009).

Pour moi, la sémiotique ne fait que commencer ; pourtant, elle est là depuis « toujours ». L'attention que nous portons aux fonctionnements signifiants mêmes fait partie de notre symbolique sémiotique constitutive, et son étude systématique ne fait que continuer ce qui a fait de nous des porteurs de la *res cogitans*. Que nous lisions le *Trattato* d'Eco ou que nous sifflions un blues de Charlie Parker – ou que nous fassions les deux à la fois, théorie et musique – nous sommes toujours, d'une certaine manière, en train de revivre le commencement.

Quelle est selon vous l'importance de la biosémiotique ?

Je ne me considère pas comme biosémioticien, mais la question d'une sémiotique du vivant m'intéresse pour plusieurs raisons. *La première* est théorique. Considérons la classification des signes. Y a-t-il des fonctions sémiotiques – iconiques, symboliques, ou autres – dans la nature vivante ?

Le signe iconique est une fonction qui signifie par similarité ; or, comme le dit Leibniz, tout peut ressembler à tout sous certains aspects. Alors pour *signifier* que quelque chose ressemble à quelque chose d'autre sous un aspect particulier, il faut un contexte et l'interprétation de ce contexte par un agent intentionnel qui, par ce signe, « montre » à quelqu'un de quoi il s'agit ; le destinataire peut alors prendre en compte la présence plus ou moins expressive du destinataire. Ce n'est pas le cas quand Narcisse se regarde reflété dans l'eau : le miroir aquatique n'est pas un signe, alors que le reflet peut être appelé iconique. (En revanche, le geste ou la posture de Narcisse qui se salue lui-même à travers ce reflet est bien un signe, mais non nécessairement iconique). Que dire des couleurs de camouflage de certains animaux, comme celles du caméléon ? Là, on est dans le vivant ; mais si le caméléon ne sait pas ce qui arrive à son apparence, et pour quelles raisons, il n'y a toujours pas de sens qui passe, alors que l'effet fonctionnel pourrait équivaloir à dire : « Je ne suis pas là ». Voilà la question biosémiotique : si cette fonction n'est pas sémiotique, comment la décrire ? Elle reste, selon moi, automatique et

fonctionnelle, informationnelle, même quand elle semble téléologique. Cette « téléologie automatique » est un fait biologique qui intrigue les chercheurs depuis toujours ; l'évolution darwinienne me semble en offrir des explications considérablement plus intéressantes que celles de la théologie. Certes, les êtres vivants offrent beaucoup d'exemples de fonctions non intentionnelles et iconiques ; ainsi en est-il du mimétisme rythmique dans la communication humaine : dans un dialogue, on imite spontanément le rythme et le style général de l'expression de l'autre ; d'autres espèces semblent faire de même. Il y a donc de l'iconique qui ne relève pas du sémiotique. Ce sont des phénomènes d'ajustement (*attunement*).

Le signe symbolique est une fonction sémiotique très importante dans le registre humain. Alors qu'on montre par des signes iconiques ce que l'on a l'intention de faire croire, ou du moins imaginer, à d'autres sujets, en ce qui concerne *l'être* des choses, en revanche, par les symboles, on montre ce que l'on veut que les autres *fassent*. Du geste du chef d'orchestre devant ses musiciens, au signal visuel des feux de circulation ou à la sonnerie de nos téléphones mobiles, il s'agit de signes conventionnels qui visent le contrôle du comportement immédiat du destinataire. L'écriture est symbolique, dans la mesure où elle commande une lecture et présuppose un apprentissage ; les mots mêmes du langage sont symboliques par le fait qu'ils dirigent la pensée (au sens large) de l'énonciataire. Rien de tel dans la nature des choses non pensantes : une clé dans une porte n'est pas un signe qui ordonne à la porte de s'ouvrir, car la clé n'en sait rien, elle possède simplement un profil correspondant macrophysiquement à celui de la serrure. La nature abonde en phénomènes clé et serrure ; la *génétique* étudie la manière dont se forment les protéines nécessaires à la reproduction sexuée des espèces, par exemple ; cela a l'air éminemment symbolique, au sens où il s'agit de « codes » et de « décodages », etc. Le style est plutôt « digital », et pourtant il n'y a pas le moindre signe impliqué, rien n'est intentionnel : la « téléologie » biologique, encore, celle de la reproduction ou de la fonction immunitaire des organismes, par exemple, n'a toujours rien de sémiotique, et en ce sens, elle n'est pas symbolique. À la limite, ces processus suivent des lois de la nature, mais ce n'est pas parce que nous appelons « lois » ces principes, quand nous les trouvons intelligibles, qu'ils sont pour autant symboliques – comme si l'on parlait de lois juridiques. Comme l'écrit le philosophe indien Raam Gokhale : « The laws of nature require no enforcement agent. There's no cop waiting to give you a speeding ticket if you go faster than the speed of light ».

La nature est pleine de fonctionnements interbiotiques, tel le rapport entre plantes et insectes ; on échange de l'« information », et l'on réagit. Pour beaucoup de biosémioticiens, cela prouve que la nature est pleine de *sens*. À la limite, si l'information s'identifiait au sens, même l'ordinateur serait une machine sémiotique, au même titre qu'un tournesol. Et le résultat serait un pansémiotisme : l'univers abonde en informations, c'est l'information qui règle les états et les changements de la matière, et « surtout » de la matière vivante, pour culminer dans la régulation langagière des humains, apparemment l'une des plus complexes. L'univers serait donc une grande sémiosphère, de *complexité* variable et croissante le long de la Grande Chaîne de l'Être

– the Great Chain of Being (v. Arthur O. Lovejoy 1936), *scala naturae* – mais toujours animée de ce *sens* qui garantirait l'unité du Tout. Le mysticisme flagrant et gratuit de cette vue devrait sauter aux yeux de mes contemporains – ce qu'il ne fait pas, malheureusement, et c'est bien dommage pour la renommée de la sémiotique.

La seconde raison est philosophique : les fonctions sémiotiques sont intentionnelles, alors que les fonctions causales du monde physique et biologique ne le sont pas. L'intentionnel, au sens du « vouloir dire » – sens tant dénigré dans la philosophie moderne, *anti-intentionnelle*, car *anti-conscience*, comme celle qui sous-tend même le structuralisme – caractérise le sens en sémantique linguistique comme partout ailleurs dans le monde social et culturel – sans qu'on puisse dire pour autant que nous savons tout à fait ce que nous faisons... Nous ne connaissons pas bien ce qui nous fait agir dans notre monde socioculturel, et pourtant l'intentionnel est là, dans nos actes symboliques (*speech acts*), nos performatifs, nos distributions de statuts et de responsabilités. Le sens est là, seulement il n'est pas tout-puissant ; le reste relève de divers types de non-sens, souvent assez puissants, par exemple en économie, ce grand jeu qui broie du sens pour en faire du non-sens non-intentionnel. Les *jeux* en général sont tous des broyeurs de sens qui crachent du non-sens, et par petites doses, nous trouvons cela fascinant. Tout sacrifice est fascinant.

Quelle pourrait être la contribution de la sémiotique à notre compréhension de la nature humaine ?

Les existentialistes pensaient qu'il n'y avait pas de nature humaine, puisque nous nous « créons » de toute part, et que nous sommes donc nos propres créations. Nous ne « sommes » pas, nous « devenons », etc. C'est la thèse du *blank slate* (v. Steven Pinker 2002), *tabula rasa*. La droite politique penserait au contraire que tout chez l'homme est naturel, surtout la structure du pouvoir qui doit la soutenir. Pour les premiers, le sens (donc, l'intentionnel) doit être tout-puissant ; pour les derniers, il ne compte pour rien, dans les choses du monde, et c'est tant mieux, puisque la nature, toute-puissante, est divine, bonne et providentielle, ce pourquoi nous sommes si bons...

Si par nature humaine on veut désigner tout ce qui distingue notre espèce dans le monde vivant, la liste de traits distinctifs proposés au cours de l'histoire est longue. Mais ce que nous appelons *sens* mérite de figurer en premier lieu sur cette liste. Comme je l'ai expliqué (*supra*), nous sommes arrivés à pouvoir – sémiotiquement, par nos techniques expressives et surtout *symboliques* – dé-situationnaliser, dé-localiser et même dé-corporaliser le sens et nous sommes finalement arrivés à en faire une sorte de réalité à part, une sorte de seconde nature, susceptible d'être partagée par tous et partout, précisément parce qu'il est suffisamment indépendant des sujets mêmes qui l'expriment pour pouvoir être *traduit* par d'autres sujets dans d'autres expressions, à travers les cultures et les âges. La traduction est intralinguistique, inter-linguistique ou inter-sémiotique ; elle est notamment inter-culturelle. Sa possibilité, c'est celle qu'étudie la sémiotique ; la sémiotique, étude du sens, de ses structures cognitives et culturelles, est donc un *huma-*

nisme, si l'on veut. Mais un humanisme discret, non triomphaliste, conscient de ses limites dans le non-sens², dans le délire qui risque toujours de nous rayer de la carte du vivant. La sémiotique suprême, je dirais, est celle qui étudie le glissement du sens vers le délire, vers le non-sens meurtrier ou sacrificiel qui hante le sens, et qui est peut-être le prix à payer pour nos abstractions. Je crois retrouver là la passion d'un Umberto Eco.

À partir de vos recherches, comment considérez-vous le passage de la « production diégétique du sens » à la « dynamique modale du sens », et de celle-ci à la « morphogénèse du sens » ?

C'est là une question plus technique, il faut s'accrocher. Essayons donc de voir cela, quoique brièvement. La *diégèse*, selon le modèle élaboré dans les années quatre-vingt, est fondée sur les échanges entre sujets. Le modèle pose initialement un échange contractuel entre Sp, le sujet-protagoniste, et un sujet-autorité, Sa. Donc la *relation* entre Sa et Sp, $Sa \leftrightarrow Sp$, implique un *échange* d'objets : $Oa \rightarrow Sp$ et $Op \rightarrow Sa$. C'est la position I, *Contrat*, du cycle de la diégèse. Elle est suivie par une position II, la *Crise*, où un sujet-séducteur Ss apparaît dans l'espace de Sp et initie une relation et un échange alternatifs, sans annuler le premier échange. Nous avons désormais un conflit de relations : $Sa \leftrightarrow Sp \leftrightarrow Ss$, où le protagoniste oscille entre les deux échanges en envoyant ses Op tantôt à Sa, tantôt à Ss (comme dans un drame d'amour triangulaire). Dans les récits prototypiques, la position I est souvent décrite au plus-que-parfait et la position II à l'imparfait. Arrive finalement, typiquement au passé simple, ponctuellement, en aoriste, la rupture avec Sa, et Sp tombe entièrement dans les bras de Ss : *Catastrophe* (Position III). *Ss se transforme en monstre*, image de la mort, et Sp traverse une agonie : $Sp \rightarrow \emptyset$ [nil]. Il survit (peut-être), marqué irréversiblement par l'expérience, et devient un sujet post-catastrophique, discursif, Sd, qui retourne au monde des sujets et – c'est la Position IV, *Discours* – réécrit par sa voix le contrat, modifié ou non. C'est la catastrophe qui autorise sa voix et en fera celle de l'énonciation du récit. $Sd \rightarrow Sa$. Ainsi, la diégèse établit une boucle (PI - PII - PIII - PIV - PI), en bande moebienne, entre énoncé et énonciation. Le narrateur représente en principe Sp, même quand il s'en distingue explicitement ; en principe, Sp peut mourir en PIII, et le sujet du discours lui survivra comme une voix sans corps, un narrateur impersonnel. Le volume de la revue mexicaine *Semiosis*, 25, 1990, rédigé par Ana Bundgaard, consacré aux travaux diégétiques brandtiens, offre quelques exemples pris au *cuento* latino-américain. Effectivement, le conte, la nouvelle, et le film, se prêtent bien à cette analyse ; le roman serait en général multi-diégétique, donc pluri-cyclique.

Une certaine dynamique modale est indissociable de l'*échange* : Sp envoie, en Position I, obligatoirement son O à Sa, qui fait de même ; l'obligation est une valeur déontique de la nécessité (devoir-faire). Ensuite – Position II – les échanges des deux côtés deviennent facultatifs, déontiquement possibles (pouvoir-faire et pouvoir-ne-pas-faire). Le moment fatal – la catastrophe – introduit une sorte de sacrifice du sujet Sp, moment déonti-

2. Voir les travaux, indispensables, de Georges Bataille sur ce qu'il appelait l'*hétérologie*.

quement impossible, mais ontiquement inévitable, d'une nécessité subie ; elle déclenche la modalité *épistémique*, variante de la syntaxe modale formulable par *devoir (ne pas) être* ou *pouvoir (ne pas) être*, du discours en Position IV (la sanction). Greimas avait déjà vu cela ; or, la transition entre les états modaux était restée un mystère. Il faut pour la comprendre une modélisation dynamique formulable en termes d'attracteurs et de répulseurs, de topologie et de schématismes cognitifs articulant les formes et les *forces* qui les changent. Dans mes recherches ultérieures, j'introduis l'idée d'une séquence d'espaces narratifs, chacun comportant sa constellation de forces déterminant sa forme dynamique. Il s'agit dans cette hypothèse de rendre compte des constellations de forces de types différents et de leurs rôles à travers ces espaces. Certains agents et certaines forces restent dans un seul espace, tandis que d'autres sont transspatiaux. La relation entre les agents et les forces, espace par espace, constitue la problématique, le conflit et son déploiement à travers la diégèse transspatiale. Je radicalise là une intuition spatiale de Greimas, avancée dans son *Maupassant*, au sujet des *Deux Amis*. Dans ma *Charpente modale*, publiée en 1993, on trouvera les détails topologiques rendant compte des principes de ces transformations modales.

La *morphogénèse* du sens modal illustre le phénomène global. Le sens « naît » sous la forme d'une morphologie qui se déploie : ainsi, *le nécessaire*, *le possible*, *l'impossible* doivent se comprendre ensemble, ce sont des « valeurs » qui existent ensemble, comme une morphologie qui exprime autant d'états ou de conjonctures d'un système dynamique constitutif, système qui ensuite se décline en déontique (faire), ontique (être), épistémique (croire), symbolique (« dire » performatif), selon l'ontologie du monde vécu. Comprendre telle valeur veut dire analyser la génétique spécifique qui fait émerger les valeurs alternatives sans lesquelles il n'y aurait pas de paradigme, ni de morphologie. Décrire une valeur – par exemple la valeur modale /possible/ – ou décrire son paradigme ne suffisent donc pas pour la connaître ; il faut chercher le dispositif générique, génétique, qui fonde ce paradigme dans le monde du *sens potentiel* (que nous appelons « esprit » et qui constitue la base biocognitive de toute phénoménologie).

Le *modal* devrait d'ailleurs nous intéresser particulièrement, parce que c'est le domaine de la pensée, de l'imaginaire en général, et du langage, qui sous-tend la logique naturelle, la dialogique de la communication, le discours, les lois et les institutions sociales, et les contraintes culturelles qui définissent notre vie quotidienne. Si on supprimait dans le langage les expressions modales, directes ou indirectes, on ne pourrait plus rien signifier ; il s'agit bien de la « charpente du sens ». Sans cette charpente, le sens s'écroule, comme il fait quand les actes ou les mouvements corporels deviennent mécaniques et cessent de compter comme tels – comme dans une routine automatisée, ou dans le ballet figé d'une parade militaire... Le réel même n'est pas une liste de faits positifs, mais possède une profondeur de possibles, « réellement possibles », contrefactuels ou non. Si la dimension modale s'éclipse, le monde perd sa profondeur, et l'on fait l'expérience d'une dé-réalisation du vécu, ce qui est le cas dans les psychoses (qui présentent des cas spectaculaires de l'écroulement de la charpente modale du sens ; des cas de *démodalisation*).

Puisque vous êtes aussi poète, pouvez-vous nous dire sur quelle base vous comparez la pratique de la création littéraire et celle de l'analyse et de la théorisation ?

Il y a bien une *esthétique du sens*, ce qui explique une certaine parenté entre la pratique de l'écriture et celle de la recherche. Nous retrouvons cette esthétique au niveau de la perception : on ne voit, n'entend, ne touche, ne sent que des fragments, et on complète ces fragments en les intégrant et en en faisant des impressions d'états de choses dans le temps et l'espace ; c'est la *gestaltung* incessante par laquelle nous arrivons à vivre dans une continuité spatio-temporelle, malgré la discontinuité de ce qui nous vient de la perception sensorielle. Or dans une attitude perceptive particulière, que nous pouvons apprendre ou dont nous disposons naturellement, nous ralentissons volontairement cette intégration complétante, et nous arrivons à percevoir certaines parties – *qualia* – séparément, avant de nous plonger dans le tout. En regardant un tableau, par exemple, nous prenons le cadre comme une sorte de fenêtre, et alors ou bien nous imaginons ce qui se passe dans le contenu figuré mais en dehors du cadre, à gauche et à droite de ce qui est montré, ou bien nous arrivons à rester à l'intérieur du cadre, pour y observer la composition géométrique au niveau des lignes traversant la surface de cet intérieur. C'est là un style esthétique de la perception, qui s'oppose au style fonctionnel d'intégration immédiate de la perception ordinaire. Quand nous étudions le sens d'un message, alors au lieu d'intégrer son contenu dans une perspective contextuelle, comme nous le faisons dans la vie fonctionnelle, nous ralentissons donc volontairement cette intégration, pour nous pencher sur la partie manifeste et essayer d'en saisir la structure. Cette esthétique de la perception fait partie de la « méthode » élémentaire de l'étude du sens *comme tel*. Elle fait également partie de la « méthode » de l'écriture poétique. Le langage ne veut pas être vu, disait Hjelmslev. Néanmoins il est possible, au prix d'un effort (ou d'un don), de *maintenir longtemps les signifiants au premier plan* de notre attention. Les signifiés alors finissent quelquefois par apparaître dans toute leur nudité splendide ou effroyable.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

J'espère que les nouvelles générations de chercheurs en sémiotique cognitive ne négligeront pas les études philosophiques, car tout problème quelque intéressant qu'il soit, surtout concernant le *sens*, peut être noyé par une philosophie insuffisamment développée – alors qu'une pensée alerte et instruite peut sauver le débat critique et l'attention que méritent les grandes questions. J'espère aussi que ces nouvelles générations seront des chercheurs artistes, car l'art confère à ses pratiquants une certaine dose d'anarchisme ou de liberté d'esprit, fort bienvenus en sémiotique.

Jean-Claude Coquet

Date et lieu de naissance

29 mars 1928 à Sens (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur émérite, Université Paris 8 (Vincennes - Saint-Denis)

Domaines de recherche

Analyse du discours et phénoménologie du langage

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *Sémiotique littéraire : contribution à l'analyse sémantique du discours*, Paris, Delarge, 1976.
- *Le Discours et son sujet I : essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck, 1984 (réédition 1989).
- *Le Discours et son sujet II : pratique de grammaire modale*, Paris, Klincksieck, 1985.
- *La Quête du sens : le langage en question*, Paris, PUF, 1997.
- *Phusis et logos : une phénoménologie du langage*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2007.

Direction d'ouvrages collectifs

- *L'École de Paris*, Paris, Hachette, 1982.
- *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas, Actes de la Décade de Cerisy-la-Salle* (avec Michel Arrivé), Paris, Amsterdam, Philadelphia, Hadès-Benjamins, 1987.
- *Émile Benveniste, Dernières leçons : Collège de France, 1968 et 1969* (texte établi et « Introduction », avec Irène Fenoglio), Paris, Gallimard-EHESS- Seuil, 2012.

Articles

- « Les prédicats somatiques », *Littérature*, n° 163, 2011.
- « Quelques remarques sur le langage iconique », *Semen*, n° 33, 2012.
- « *Phusis et logos : un nouveau paradigme linguistique ?* », dans *Espaces théoriques du langage : des parallèles flous* (sous la direction de Claudine Normand et Estanislao Sofía), Paris, L'Harmattan-Academia, 2013.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ? Quand et comment avez-vous découvert la sémiotique ?

La sémiotique, en Europe, dans les années soixante, se définit comme la théorie générale des modes de signifier. On a dit d'abord « sémantique », d'où le titre du livre fondateur de Greimas, *Sémantique structurale*, en 1966. L'Association internationale de sémiotique a été créée cette année-là. C'est en cheminant avec Algirdas Julien Greimas depuis 1964 que j'ai « découvert » la sémiotique. Pour moi, le terme s'est imposé dans les années soixante-dix. Il s'agissait d'opposer la « sémiotique », discipline « sémio-linguistique », visant à décrire des systèmes de signification, à la « sémiologie » de Ferdinand de Saussure dont l'objet présumé était de décrire des systèmes de signes. Mon premier livre, paru en 1973, s'intitule *Sémiotique littéraire*.

Dans quelles circonstances avez-vous connu Greimas en 1964 ?

En 1964, Greimas était professeur à l'Université de Poitiers. Nommé assistant à cette même Université en 1964, c'est là que je l'ai connu. Greimas enseignait la linguistique générale, en particulier les grandes théories structurales de cette époque, celle de Lucien Tesnière (*Éléments de syntaxe structurale*) et celle de Knud Togeby, élève de Louis Hjelmslev (*Structure immanente de la langue française*). Il faisait en même temps, à Paris, un cours de « sémantique » qui allait donner lieu à la publication, en 1966, de sa *Sémantique structurale*. Élu à l'École pratique des hautes études de Paris, il m'a confié son seul étudiant-chercheur, François Rastier, qui avait commencé avec lui une analyse structurale des poèmes de Mallarmé. De mon côté, agrégé de grammaire et élève d'Émile Benveniste, j'enseignais d'une part l'analyse distributionnelle, analyse formelle, influencée par Leonard Bloomfield (*Le Langage*), d'autre part, l'analyse structurale du discours littéraire (Rimbaud, Apollinaire, Camus...). À partir de 1964 jusqu'à sa retraite, je n'ai pas cessé d'être un compagnon de route de Greimas.

Comment vos rencontres avec Greimas se passaient-elles ?

Mes rencontres avec Greimas se faisaient dans le train qui nous emmenait de Paris à Poitiers ou de Poitiers à Paris. Nous faisons aussi ensemble ce même trajet en voiture. Il me montrait et recommandait ce qu'il était en train de lire, par exemple, *Signes* de Merleau-Ponty. Nous avons aussi en commun d'avoir postulé en 1958 sur le même poste en Suède, poste que j'avais obtenu alors que lui avait été nommé à Ankara. Il était, à l'époque, très convivial. Sur le plan scientifique, il me paraissait très « moderne », en phase avec le courant structuraliste qui, rapidement, s'imposait aux chercheurs, et en opposition avec les universitaires en majorité conservateurs.

De quelle façon l'École sémiotique de Paris s'est-elle créée ?

Au début, en 1964, Greimas, comme je vous l'ai dit, n'avait qu'un seul étudiant-chercheur. À partir de 1965, son séminaire parisien a réuni des membres dont certains, le plus souvent, venant d'autres séminaires de l'École

pratique des hautes études, se sont fixés chez lui. Ils venaient, par exemple, du séminaire de Roland Barthes, ami de Greimas à cette époque, comme Jean-Marie Floch (esthétique) ou Paolo Fabbri (sociologie). Claude Bremond, Julia Kristeva, Christian Metz, Tzvetan Todorov, fidèles de Barthes, n'ont fait que passer. Peu à peu s'est constituée l'École de Paris (un livre portant ce titre : *Sémiotique : l'École de Paris*, a été publié chez Hachette Université en 1982). Elle rassemblait des chercheurs, français ou étrangers, attirés par la rigueur de la méthode structurale, quel que soit leur objet d'étude. Littéraire, pour Jacques Geninasca, religieux, pour Jean Delorme et les dominicains de l'Arbresle, ou pour Pierre Geoltrain, historien des religions à l'EPHE, mythologique ou folklorique, pour Claude Calame et Joseph Courtés, philosophique, pour Herman Parret et Jean-François Bordron, architectural pour Alain Rénier et Manar Hammad, visuel, pour Abraham Zemsz. D'autres se sont agrégés durablement, sans participer régulièrement au séminaire, comme Michel Costantini, helléniste, Michel de Certeau, historien et psychanalyste, Claude Chabrol, psychosociologue, Félix Thürlemann, historien de l'art. L'influence de Louis Hjelmslev, que Greimas considérait comme le maître de l'analyse structurale, a été un facteur de cohésion. En ont témoigné un linguiste comme Michel Arrivé ou un littéraire comme Claude Zilberberg. La visée scientifique a d'abord été représentée par Françoise Bastide, expérimentaliste, puis par Jean Petitot, polytechnicien et mathématicien. D'autres encore avaient été tout de suite très proches de Greimas, ainsi des littéraires, Anne Hénault, d'abord, puis Henri Quéré, Ivan Darrault-Harris, Denis Bertrand et Jacques Fontanille, ou un sociologue, Eric Landowski, rédacteur des *Actes sémiotiques*. J'oublie certainement quelques noms. Le Groupe de recherches sémio-linguistiques était assurément riche de personnalités très diverses.

C'est en 1968 que se tient à Varsovie un *Symposium international de sémiotique* que présidait Benveniste. Il conduisait une délégation française composée de Kristeva, Coquet, Ducrot et Metz. Le même Benveniste, encouragé par Greimas et Barthes, avait fondé le Cercle de sémiotique de Paris en 1969 dont j'étais le secrétaire. Cette même année 1969, il a été élu président de l'Association internationale de sémiotique.

Mais la fidélité à la méthode structurale ne suffisait plus à assurer la vitalité du groupe. Dans les années soixante-dix, par exemple, la recherche sémiotique telle que l'avait conçue Greimas était confrontée à l'essor de disciplines comme la pragmatique de John Langshaw Austin, d'Oswald Ducrot ou de Francis Jacques ou à la psychanalyse de Jacques Lacan. En linguistique, discipline phare dans les années soixante, la problématique de l'énonciation, mise au jour par Benveniste et confortée par la phénoménologie du langage de Maurice Merleau-Ponty, avait profondément changé la donne. Dès 1985, date à laquelle j'avais succédé à Greimas à la tête du laboratoire CNRS, *Analyse du discours*, j'avais tenté de prendre en compte ces mutations en proposant une nouvelle sémiotique, que j'appelle maintenant la *sémiotique des instances énonçantes*. La sémiotique « objectale » de Greimas, qui avait brillé pendant presque trente ans, me paraissait, au tournant des années quatre-vingt-dix, s'être épuisée à force de redondances.

Votre dernière réponse anticipe quelques-unes des questions que j'allais vous poser. Certains points méritent sans doute d'être précisés. Comment l'Association internationale de sémiotique s'est-elle constituée en 1966 ? Quels étaient ses objectifs et ses projets ?

En 1966, la création, en Pologne, sous l'égide de l'Unesco, d'une Association internationale de sémiotique est due à Roman Jakobson. Pour lui (et pour Claude Lévi-Strauss), l'objet de la sémiotique était d'établir une théorie générale de la communication qui englobe la linguistique et vise le fonctionnement de la société dans son ensemble. Greimas, lui, voulait mettre en place une méthode qui permettrait l'étude scientifique de la signification. « Signification » contre « communication », « épistémologie » contre « pragmatisme » – voir la sémiotique de Peirce dont le rôle aux États-Unis était (reste) prédominant.

Saussure parlait de « sémiologie ». L'introduction dans le débat des sciences humaines du terme et de la notion encore ambiguë de « sémiotique » (sémiotique ou sémiologie, sémiotique américaine ou sémiotique européenne ?) était le signe d'oppositions épistémologiques. On aurait pu s'attendre à ce que Greimas choisisse sans attendre d'intituler son livre de 1966, *Sémiotique structurale*. Il a choisi *Sémantique* qui devait être, à ses yeux, à cette époque, plus conforme à la tradition française, à sa formation. Il a ajouté « structurale » à la demande du linguiste Jean Dubois qui dirigeait la collection chez Larousse, « Langue et langage », et qui pensait tenir là, avec raison, un argument de vente. Notons d'ailleurs qu'un ami de Greimas, Pierre Guiraud, avait déjà intitulé un chapitre de sa *Sémantique*, en 1955, aux PUF : « La sémantique structurale ». Greimas a introduit l'adjectif « sémiotique » pour la première fois, en 1970, dans un titre de livre, *Du sens : essais sémiotiques*.

Qu'est devenue l'Association à partir de 1966 ? Le débat, plus que le dialogue, réunissait, me semble-t-il, trois personnes, Jakobson, Thomas Sebeok (professeur à l'Université d'Indiana) et Greimas. C'est Sebeok, le plus argente, « un homme d'affaires ingénieux » selon Kristeva, qui a imposé sa marque. L'Association a ensuite dérivé tout naturellement du côté des États-Unis, et d'abord « chez les Italiens », disait Greimas, c'est-à-dire chez Eco, idéologiquement proche de Sebeok qui avait les fonds pour créer une revue, *Semiotica*, « Journal of the International Association for Semiotic Studies ».

Greimas était secrétaire général du bureau provisoire de l'Association en 1966 ; il aurait dû être secrétaire général en 1969, date de la fondation officielle de l'Association, à la demande de Benveniste, président. Ayant rompu ses relations avec Sebeok, il s'était retiré, constatant qu'il n'avait pas réussi à amarrer l'Association en France (seul Geninasca gardait un rôle modeste dans l'Association, celui de trésorier).

Au fil des années, l'Association est devenue, en fait, l'Association américaine de sémiotique, très majoritairement anglophone évidemment. Peu ou mal soutenu par Jakobson et Lévi-Strauss, Greimas avait perdu la partie internationale. La création, en 1969, du Cercle de sémiotique de Paris, dont le président était Benveniste et le secrétaire, moi-même, était une maigre consolation, d'autant que la maladie de Benveniste, en décembre 1969, allait en

entraver rapidement le développement. Il lui restait tout de même quelques attaches à l'étranger, au Canada (Paul Zumthor, Hans-George Ruprecht, Wladimir Kryszewski...) et en Italie, autour de Fabbri, en particulier le *Centro di semiotica e di linguistica* de l'Université d'Urbino, où Greimas avait placé un fidèle, Courtés. Mais son ambition avait été tout autre.

Benveniste a été le premier président de l'Association internationale de sémiotique. C'est aussi lui qui a fondé le Cercle de sémiotique de Paris en 1969. Pouvez-vous expliquer pourquoi c'est un linguiste qui préside une association sémiotique et qui fonde un cercle de sémiotique ?

Votre question fait clairement apparaître la dérive du statut de la sémiotique. La sémiotique n'est plus une discipline linguistique, mais une discipline transdisciplinaire.

En 1969, la linguistique était la discipline pilote pour toutes les sciences humaines et sociales. Les linguistes éminents s'appelaient alors Jakobson, Hjelmslev, Brøndal, Martinet et Benveniste. Ce dernier, successeur de Saussure, l'inventeur de la *sémiologie*, était en Europe le plus éminent. Le choix de l'Europe (d'où le rôle de la Pologne dans la création de l'Association), plutôt que des États-Unis, était un choix politique. Le linguiste Benveniste s'imposait.

Rappelons que pour Saussure, la *sémiologie* devait étudier « la vie des signes au sein de la vie sociale », dont la langue, et que pour Benveniste, la *sémiologie* était restreinte à l'analyse du langage : elle embrassait le sémiotique (système des signes discrets) et le sémantique (étude du sens produit par l'énonciation). « La » sémiotique a disparu.

Malgré la réticence de Benveniste, le terme de *sémiologie*, qui avait pris chez lui une signification spécifique, a été remplacé, à la demande de Jakobson, par le nom générique anglo-saxon de *semiotics*, utilisé par Peirce. D'où l'Association internationale de sémiotique et le Cercle de sémiotique de Paris.

Avant de connaître Greimas, vous étiez élève de Benveniste. Comment l'avez-vous connu ? Quel était son statut à l'époque ? Comment ses séminaires se déroulaient-ils ? Quelles ont été vos relations par la suite ? Comment avez-vous été nommé secrétaire de ce Cercle ?

Benveniste était agrégé de grammaire. Moi aussi. C'était un point commun. Greimas n'avait pas bénéficié de cette formation. Benveniste donnait un cours de linguistique générale au Collège de France que j'ai suivi, avec passion, année après année, à partir de 1965. D'abord, dans une petite salle, puis, la renommée aidant, dans un amphithéâtre.

Quand j'ai établi, avec Marc Derycke, un *Lexique d'E. Benveniste*, en deux volumes (1971-1972), Benveniste m'a reçu chez lui et m'a donné des tirés à part. J'ai encore préparé avec lui notre voyage à Varsovie en 1968. Il dirigeait la délégation française du *Symposium* de sémiotique (Ducrot, Kristeva, Metz et moi). Il n'était pas d'abord aussi facile que Greimas.

J'ai été nommé secrétaire du Cercle de sémiotique de Paris lors d'une séance inaugurale à laquelle assistaient une dizaine de personnes dont

Barthes, Greimas, sans doute Lévi-Strauss, et moi.

La dernière fois que je l'ai vu, c'était à l'hôpital, après son deuxième accident vasculaire cérébral. J'étais avec Greimas.

Vous avez succédé à Greimas, en 1985, à la tête du laboratoire CNRS Analyse du discours. Comment lui avez-vous succédé et quelle était l'importance de cette fonction ?

Cela me fait revenir à Bernard Quemada, qui était le patron d'un très grand laboratoire qui avait comme objectif de mettre en place des éléments constitutifs du *Trésor de la langue française*. Et donc il avait à ce moment-là des moyens financiers importants. Ils étaient fonction de ce que demandait l'établissement d'un aussi grand dictionnaire. Au début il ne suffisait pas, bien sûr, de numériser, on n'avait pas les moyens, on ne savait pas comment faire. Mais cela a été une entreprise énorme et dans ce grand laboratoire de Quemada il y avait place pour une unité de recherche qui était l'analyse du discours. L'analyse du discours est indispensable pour le travail sur un dictionnaire, pour les exemples en particulier. Et Quemada a demandé à Greimas de s'occuper de ce laboratoire ; je ne sais pas si c'est Greimas qui l'a créé, mais à la demande de Quemada, cela s'est fait. Et donc quand Greimas est parti à la retraite, Greimas et Quemada m'ont demandé de prendre la relève. Voilà comment les choses se sont passées.

Pouvez-vous nous décrire les relations de Greimas avec les autres intellectuels de son époque ?

Pour ce que j'en sais, il y avait un petit noyau qui travaillait à peu près dans la même direction, qui était constitué de linguistes, dont Barthes. Il y avait entre eux une solidarité de point de vue, car ils étaient structuralistes, ouverts sur les autres disciplines, et une solidarité aussi parce qu'il fallait que les uns et les autres se soutiennent. Donc même s'il n'y avait pas vraiment d'amitié, il y avait des intérêts professionnels qui faisaient que le noyau en question se tenait bien. Parmi eux il y avait Guiraud, dont j'ai parlé plus haut. Il avait d'abord été avocat et, je ne sais pour quelle raison, il était devenu attaché culturel et même scientifique, il me semble, à l'ambassade de France à Londres, puis professeur à Groningue, aux Pays-Bas, si mes souvenirs sont exacts, et il s'était aussi intéressé au langage, en particulier au lexique. D'où son effort pour faire des descriptions linguistiques fondées sur des statistiques. Il a étudié comme cela le vocabulaire de Paul Valéry par exemple, et bien d'autres. Cela intéressait Greimas ; en plus, Guiraud était un homme charmant, un très bon vivant. Je l'ai connu à la fin des années cinquante à Upsal, en Suède, où j'étais en poste. Donc les relations de Greimas étaient fondées aussi souvent sur des relations de couple à couple, Mme Greimas et Mme Guiraud, par exemple.

À part Guiraud, Greimas s'était lié avec des gens qui travaillaient à Besançon, un centre très productif concernant le vocabulaire et la statistique : ils étaient lexicographes devenus lexicologues, avant d'être sémanticiens. Et parmi ces gens à Besançon, il y en avait un, Quemada, qui a été très lié avec Greimas. Guiraud, Quemada et après toute une série de personnes qui étaient

des linguistes purs, comme Dubois, formaient un pôle d'amitié française. Puis des amitiés un peu annexes comme Jakobson, qui était un grand maître de la linguistique et de l'étude des discours ethnographiques, du folklore. Jakobson venait souvent à Paris et puis allait chez Greimas. À part cela, il y avait un ami très ancien de Greimas qui s'appelait Barthes, qui avait été en poste en Égypte avec Greimas, à Alexandrie. Ils avaient travaillé ensemble et Greimas était par rapport à Barthes une sorte de père : Greimas enseignait à Barthes des éléments de linguistique, Barthes était littéraire, mais Barthes avait cet avantage sur Greimas qu'il était, je ne dirais pas un beau parleur, mais en tout cas, c'était un rhéteur, avec une voix magnifique, un chanteur. Il était aussi un bon pianiste. Quand Greimas est entré à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Barthes était déjà là, il l'avait en quelque sorte invité, donc tout cela faisait des amitiés très solides.

Mais il faut ajouter que son souci d'indépendance l'avait conduit à refuser un bureau au siège de l'EHESS, boulevard Raspail, et à choisir des locaux dans un immeuble de l'EHESS, rue Monsieur-Le-Prince. Je crois qu'il a renoncé très vite à participer aux activités de la vie scientifique et administrative de l'École. Il avait l'ambition (qui ne plaisait pas à tout le monde) d'étendre le champ d'influence de la sémiotique (telle qu'il l'avait conçue) sur l'ensemble des sciences humaines et sociales, partout dans le monde. Il a réussi en France à Toulouse et à Lyon, plus récemment à Limoges ; ailleurs, en Italie, au Québec et en Amérique latine. Je ne retiens que les points d'ancrage sans doute les plus importants. Des personnalités de choix l'ont accompagné dans son entreprise (des philosophes, comme Paul Ricœur, des historiens, comme Michel de Certeau et Pierre Geoltrain, ou Hubert Damisch, par exemple, historien de l'art). Quant aux relations souvent tendues entre lui et « les autres intellectuels de son époque », lisez le volume *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva*, de Jean-Claude Chevalier avec Pierre Encrevé (2006 : 121 et s., 402).

Noam Chomsky a-t-il eu une influence sur la sémiotique à l'époque ?

Greimas ne lisait pas les textes en anglais. Il passait par les traductions qu'on lui faisait de Chomsky, et certains des séminaristes faisaient des exposés sur les *Structures syntaxiques* de Chomsky. Et puis un autre, George Lakoff, la sémantique. Pas mal d'éléments établissaient un lien avec la façon de conduire une recherche chez Greimas et chez Lakoff. Donc il s'intéressait à cette partie-là, mais cela n'allait pas beaucoup plus loin, parce que la formalisation à laquelle était arrivé Chomsky était impossible pour la sémiotique, une grande formalisation qui, malgré tout, a abouti à une impasse, un échec total. Greimas n'avait rien à regretter dans ce domaine. Même si, auprès de Chomsky, il y avait un Français, un algébriste, qui s'appelait Marcel-Paul Schützenberger, que j'ai rencontré avec Greimas dans une réunion rassemblant des structuralistes dans la propriété du docteur Henry Hécaen, neuropsychologue. Schützenberger à ce moment-là faisait équipe avec Jean Dubois, pour essayer de faire la même chose qu'il avait commencé de faire avec Chomsky aux États-Unis. Il y avait une sorte d'horizon formaliste qui pouvait intéresser Greimas, c'est sûr. Au même moment, toujours sous l'influence

du chomskysme, certains des étudiants de Lévi-Strauss ont voulu lui faire croire qu'il était complètement « has been », que c'était fini pour lui. La pensée de la linguistique générative faisait échec à la démarche de Lévi-Strauss. En quelque sorte, son œuvre, fondée sur le distributionnalisme, s'effondrait d'elle-même. J'ai entendu dire cela au séminaire de Lévi-Strauss. Il était très calme, il a pris cette attaque comme une sorte d'insolence d'un jeune homme inculte, devenu, depuis, célèbre. Je l'ai entendu, j'étais là, stupéfait. Chomsky était alors considéré comme ce qu'il y avait de mieux en sciences humaines. Évidemment, cette période des années soixante-dix, en France, a nourri la réflexion générale, oui, et Greimas, qui avait horreur des mathématiques, n'a pas aimé cela du tout. Pour le versant sémantique du chomskysme et l'apport de Lakoff, il revenait à Ducrot de l'expliquer aux séminaires de Greimas et d'illustrer la manière de travailler des Américains. Cela a retenu l'attention de Greimas. En tout cas il est vrai que l'univers scientifique n'est pas imperméable, que les idées circulent très vite, et que cette relation avec Lakoff a été plus ou moins consciente du côté des Français. *A contrario*, il est clair que les Américains ne s'inquiétaient pas de ce que pensait Greimas. Le courant était à sens unique.

À votre avis, dans l'élaboration du parcours génératif de la signification, Greimas a-t-il été influencé par Chomsky ?

Je crois que non. Comme chez Chomsky, il y a chez Greimas des structures à plusieurs niveaux, mais l'idée de Greimas ne vient pas de là, elle vient de l'analyse structurale stricte, celle de Jakobson et de Brøndal, qui cherchaient à faire apparaître que l'on pouvait prendre comme point de départ des unités élémentaires à partir desquelles on pouvait construire tout l'appareil de la langue. Il était possible, à partir d'éléments discriminants très simples, de construire quelque chose de très compliqué par niveaux successifs. Cela n'a rien à avoir avec les structures formelles de Chomsky.

Greimas était-il influencé ou inspiré par les travaux de Freud ?

À mon avis, non. Du moins, pas directement. Il me redonnait, sans les avoir lus, des ouvrages qu'il avait reçus, par exemple *Fictions freudiennes* d'Octave Mannoni. Le *Dictionnaire* ne fait référence que deux fois à Freud, sauf erreur. Indirectement, au cours d'un article. Il n'allait pas jusqu'à intégrer l'inconscient dans son analyse des récits.

Que doit faire le sémioticien sur le plan théorique et méthodologique pour mener une activité scientifique ?

Toute personne qui désire avoir une production théorique doit interroger le domaine dans lequel il se trouve, quels sont les présupposés de son activité, est-ce que la cible a été atteinte, est-ce qu'il faut d'autres efforts, d'autres recherches... Mais on peut, dans une étude scientifique, lier la rigueur à l'innovation pour ne pas rester enfermé dans un schéma, qui a eu du succès, qui a été efficace, qui a été bien pensé, qui a été pendant un temps à la pointe de la recherche scientifique en sciences humaines.

Il faut pouvoir changer. Pas nécessairement renier, mais au moins savoir ce qu'on peut faire d'un certain type d'instrument scientifique, quel est le type de description que vous pouvez faire, est-ce que cette description est suffisante ? En quoi est-elle scientifique ? Il faut poser des questions. Le risque que prenait Greimas, qui était un homme très inventif, c'est que, avec ce *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, ouvrage dont j'ai dit le plus grand bien, on fixait, on risquait de figer un peu les choses. Ainsi, pour nombre de chercheurs de l'École de Paris, une bonne recherche scientifique devait passer par les éléments de description qui avaient été élaborés, définis par le *Dictionnaire*. Hors le *Dictionnaire*, pas de salut. On constate une sorte de régression puisque, ensuite, après Greimas, les gens qui travaillaient dans la perspective de Greimas, l'ont répété inlassablement. Le cas le plus typique et le plus affligeant est celui du carré sémiotique, qui a été une sorte de jouet utilisé, réutilisé, même si, par la suite, il a été un peu transformé dans d'autres sémiotiques. Mais la base était la même.

Selon vous, votre théorie sémiotique est un autre « paradigme » (2007 : 167-183) à côté de celui de Greimas. Quels sont les points de convergence et les points de divergence entre ces deux paradigmes ?

Le point de convergence est l'analyse structurale. Elle fait le lien entre les deux. L'analyse structurale a été et reste un type d'analyse comparative, prenant en compte les structures de la langue, et ensuite les structures du discours, donc de ce point de vue l'accord était total entre Greimas et moi. Du moins, apparemment. Greimas avait fait une œuvre très importante. En particulier, il avait conduit les premières analyses de sémantique structurale appliquées au folklore proppien. C'était un point qui servait de repère pour tout sémioticien. Ensuite, Greimas a fait *Le Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, une entreprise extraordinaire, je le répète, un vrai chef-d'œuvre, évidemment connu chez les sémioticiens mais ignoré par les linguistes. Greimas était très attaché à la linguistique, mais les gens qui l'entouraient, qui venaient souvent de chez Barthes, ne s'intéressaient pas du tout à la linguistique. Ils ont infléchi la sémiotique du côté de la sociologie. En linguistique, personne ne s'y intéressait, c'est pourquoi il arrivait à Greimas d'être mal à l'aise. Pour moi, la sémiotique devait être fondée sur l'analyse du discours. C'est à ce moment-là que je me suis référé à quelqu'un qui m'avait beaucoup impressionné, Benveniste. Il était un linguiste des systèmes indo-européens mais aussi un linguiste de la langue française, un théoricien du langage. Il avait fondé la linguistique du discours et la linguistique de l'énonciation. En suivant cet axe de recherche, j'ai fondé une sémiotique que j'ai appelée « la sémiotique des instances ».

Ces deux paradigmes sont-ils complémentaires ou exclusifs ?

Le point de départ est le même, ils ont la même origine. Mais les orientations ensuite divergent complètement. D'où une part de similitude – part comparative, évidemment – et puis une part de fracture, de cassure, d'où la création d'un nouveau paradigme. Ils sont, si l'on veut, complémentaires.

Quel est, selon vous, l'aspect le plus original de l'œuvre de Greimas et l'apport qu'il a eu pour l'univers scientifique ?

On peut s'initier à l'œuvre scientifique de Greimas à partir du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* publié en 1979. En fait, un apport de métalinguistique, de création d'un univers, de description rationnelle aussi rigoureuse que possible, par conséquent, qui pouvait être reproduite. Un apport épistémologique fondamental. Ce n'est pas ésotérique, l'œuvre de Greimas n'est pas fermée, c'est une œuvre ouverte avec des choix conceptuels très sûrs.

Et quel est l'aspect le plus original de votre œuvre ?

C'est la mise en place d'une typologie des instances énonçantes. C'est-à-dire, au départ, une critique de la notion de sujet. Une telle notion n'est acceptable que si elle est replacée parmi les autres instances énonçantes, en particulier en introduisant les notions de l'autonomie et de l'hétéronomie. Chaque dimension a ses propres instances énonçantes et chacune de ces instances peut être reliée à une autre dimension, c'est-à-dire l'autonomie est reliée à l'hétéronomie et l'autonomie à l'hétéronomie. On construit ainsi une théorie des instances énonçantes. Il y a fondamentalement quatre instances énonçantes. Le sujet est l'une des quatre. Il y a encore place pour un non-sujet, place pour un tiers immanent, place pour un tiers transcendant. En principe, le tiers transcendant et le sujet d'un côté, le tiers immanent et le non-sujet de l'autre. Ces quatre places se révèlent en fonction du type de discours que l'on étudie. Elles ne sont pas toujours là, elles sont mouvantes, certains textes nous amènent ainsi à croiser le tiers transcendant et le non-sujet, qui, du coup, endosse un nouveau statut, mais on a besoin d'elles en fonction du discours que l'on prend pour cible.

Avez-vous traversé des moments polémiques dans votre parcours scientifique ?

En général, non. Le seul moment qui peut intéresser l'histoire de la sémiotique a été quand Greimas est revenu du Canada. Il avait pris sa retraite et il a voulu reprendre la direction de l'unité de recherche de l'analyse du discours qu'il m'avait confiée : il était parti, il revenait et c'était comme si la transmission des pouvoirs était nulle et non avenue.

Greimas voulait conserver non seulement un œil sur la sémiotique telle qu'il l'avait fait exister mais sur l'orientation de la sémiotique. Le fait que je veuille l'orienter du côté de la linguistique du discours, du côté de l'énonciation de Benveniste, était pour lui insupportable.

Il y a donc eu une scission. Avec le temps, tout cela s'est estompé, mais l'unité du groupe avait été rompue. Des chercheurs éminents m'appuyaient : Michel de Certeau, historien, psychanalyste et jésuite ; Pierre Geoltrain, spécialiste de l'histoire religieuse ; Jean Petitot, mathématicien et philosophe, m'appuyait aussi. Mais le groupe en tant que tel était greimassien ; il ne voyait pas l'intérêt de mon projet qui supposait un changement de perspective.

En 1984 vous avez rendu hommage à Julia Kristeva par la formule : « Auteur de l'une des théories les plus fortes de la dernière décennie » (p. 105). Pouvez-vous commenter cette position ?

Elle aussi venait de chez Barthes, comme Todorov. Kristeva était certainement l'une des personnes les plus douées de sa génération. Elle essayait de conjuguer l'analyse du discours de Benveniste avec la psychanalyse de Lacan, de Freud, avec le marxisme, qui était alors très en vogue. Elle s'est éloignée de Greimas, parce que la sémiotique de Greimas et de son groupe lui paraissait typiquement positiviste.

Pouvez-vous évoquer vos relations, certainement très différentes, avec Roland Barthes, Paul Ricœur, Claude Lévi-Strauss et Jacques Derrida ?

J'aimais écouter Barthes, j'aimais la voix, la musicalité de Barthes, et puis son intelligence et un certain goût de la provocation. Quand il a fait son *S/Z* par exemple, en 1970, cela a été un moment remarquable dans l'analyse du discours, imprégnée de freudisme. C'était une analyse du discours à la Barthes.

Mais il était à l'époque quasiment insaisissable, comme tout bon littéraire d'ailleurs, c'est-à-dire qu'on le croyait ici et il était là. Il ne cherchait pas, comme Greimas, à construire quelque chose. Greimas c'était du solide, c'était du béton et Barthes, du sable. J'ai préféré le béton de Greimas au sable de Barthes.

Chez Lévi-Strauss, c'était le même souci de la rigueur que chez Greimas, dans son domaine, l'anthropologie. L'un et l'autre renvoient à l'analyse structurale. Une anthropologie qui émanait avec une telle force qu'on ne pouvait pas ne pas admirer la démarche et les résultats. C'est toujours un moment de stupéfaction intellectuelle. Lévi-Strauss, c'est riche, c'est rigoureux, c'est puissant, c'est l'un des grands esprits du XX^e siècle. Mais il faisait de l'anthropologie. Dans ce domaine qu'il maîtrisait admirablement, il apparaissait comme un modèle difficile à imiter, certes. On pouvait du moins s'inspirer de la méthode.

Lévi-Strauss avait un séminaire, peut-être pas conjoint avec Greimas, mais en tout cas un séminaire qui avait eu, un temps, des relations solides avec Greimas. Lévi-Strauss avait accueilli Greimas dans les locaux du Collège de France, il lui prêtait des locaux lorsque Greimas n'en avait pas. Ce séminaire commun avec Greimas m'a donné l'occasion de présenter au Collège de France mon travail sur les *Illuminations* de Rimbaud. J'ai fait un exposé qui a été ensuite reproduit dans la revue française d'anthropologie de Lévi-Strauss, *L'Homme*, en 1969. J'ai eu des relations avec Lévi-Strauss à ce moment-là. J'en ai eu d'autres plus tard. Christian Metz, dont j'ai évoqué le nom tout à l'heure (il travaillait à fonder une sémiologie du cinéma) était le maître-assistant de Greimas à l'École. En fait, maître-assistant, cela voulait dire secrétaire, celui qui fait tout sur le plan administratif. Et Metz en a eu assez. Quand il est devenu directeur d'études à l'École, il a abandonné avec plaisir ses fonctions.

Greimas s'est alors retrouvé sans assistant. Et l'une des idées de Greimas depuis longtemps, depuis la fondation de la linguistique structurale en France, était de me mettre à côté de lui. À côté de lui, cela voulait dire derrière lui. Et à ce moment-là il m'a demandé de postuler pour ce poste à l'École des hautes études en sciences sociales. J'étais déjà professeur de linguistique à Paris 8. J'ai accepté de faire les démarches et entreprendre des visites. Parmi les visites que j'ai faites, une à Barthes, une à Lévi-Strauss, et une à Fernand Braudel, qui était historien et qui dirigeait l'École des hautes études en sciences sociales. Et c'est ainsi que j'ai retrouvé Lévi-Strauss. Nous avons évoqué ensemble mon entrée possible à l'École. Lévi-Strauss était un homme très droit, pas expansif du tout, mais qui ne m'a pas dit : « Allez-y ! ». Braudel m'a dit : « Restez où vous êtes, vous êtes beaucoup mieux qu'à l'École. Vous pouvez devenir directeur d'études à l'École, mais en tant que professeur à l'université, vous allez y perdre financièrement, ce n'est pas la peine. » Et Barthes m'a dit : « Vous tenez vraiment à entrer à l'École pour être secrétaire de Greimas ?! » J'ai dit : « Non. » L'affaire a été conclue comme cela et je ne suis pas entré à l'École.

Mes relations avec Paul Ricœur étaient très différentes. Il s'était lié à Greimas. À mon avis, Greimas ne s'était pas lié à Ricœur. Ricœur était un homme très ouvert aux nouvelles disciplines, et bien que philosophe, il s'intéressait à la linguistique, à Benveniste, et ensuite, quand *Sémantique structurale* est sorti, il s'est intéressé à Greimas. C'est comme cela que je l'ai connu, par le biais de Greimas.

Greimas avait une curieuse façon de lire : je ne peux pas dire qu'il lisait, il cherchait de temps en temps par-ci par-là, picorait une idée chez Ricœur, mais il ne le lisait pas. Ricœur lui avait dédié *Le Conflit des interprétations*, publié au Seuil en 1969. Greimas me l'a donné, et le livre ne comporte aucune trace de lecture. Et pourtant, il s'agissait d'un texte très important et lourd, cinq cents ou six cents pages. Greimas ne s'y intéressait pas vraiment. À partir d'une certaine époque, une fois qu'il a pu présenter sa *Sémantique structurale* en 1966, et qu'il a pu terminer son *Dictionnaire*, j'ai eu l'impression qu'il ne lisait plus que des romans policiers. Ricœur, même s'il a participé à des réunions, en particulier à Cerisy en 1983 – il a fait partie de la décade en l'honneur de Greimas –, même s'il a participé ensuite à des réunions organisées par Anne Hénault, n'a pourtant pas eu de poids du tout sur Greimas. À l'inverse, Greimas a eu du poids sur Ricœur. Ricœur était un excellent professeur et ses livres étaient moins des livres que des recueils de conférences destinés aux étudiants de Chicago, par exemple. Il était intéressant de lire Ricœur, car ainsi on se faisait une idée de ce qui se passait dans le monde, en particulier dans le monde anglo-saxon, et un peu dans le monde germanique. Cela permettait au chercheur que j'étais d'avoir une idée assez rapide, claire, honnête de ce qui se passait ailleurs. C'est comme cela que j'ai commencé à lire assidûment ce qu'écrivait Ricœur, à prendre des notes sur ce qu'il disait, etc. J'allais l'écouter. Et Ricœur prenait aussi des notes sur des auteurs de deuxième ou troisième rang. Ce qu'il a fait avec moi. Notes qui m'ont été transmises après sa mort. J'ai une dizaine de pages de notes de Ricœur sur *Le Discours et son sujet*. Il y avait donc entre nous une certaine

connivence. Je suis resté proche de Ricœur. On a organisé en son honneur des colloques à Paris 8 auxquels il a aimé participer. C'était une brillante intelligence nourrie par une culture philosophique considérable.

Derrida était un philosophe. Peu de sémioticiens le connaissaient. J'ai connu Derrida après avoir quitté Greimas (si j'ose dire, car c'est plutôt lui qui m'a quitté), par le biais d'une amie de Derrida, une angliciste de Paris 8 que je connaissais bien et qui s'appelle Hélène Cixous, par ailleurs remarquable écrivain. Ils étaient très liés tous les deux, ils sont d'Afrique du Nord, elle, d'Oran, lui, d'Alger. Ils étaient comme frère et sœur et j'ai commencé à m'intéresser à Derrida, avec retard, à ce moment-là. Derrida m'a entendu faire un exposé à Cerisy, lors d'une décade en l'honneur de Cixous en 1998, une leçon sur la phénoménologie du langage. Un thème qu'il connaissait bien et sur lequel il avait écrit. Quand je suis sorti de la salle, il est venu me dire, à mon étonnement, qu'il n'avait jamais entendu parler de la phénoménologie comme je l'avais fait. Il y avait eu un beau numéro sur Benveniste dans *Langages*, dirigé par Kristeva en 1971. J'y avais lu un article de Derrida, dont je n'avais pas mesuré immédiatement la portée, mais dont je me suis beaucoup inspiré depuis.

Ricœur connaissait bien Derrida : il avait été son élève et il avait l'habitude de dire : « J'ai beaucoup de talent ; lui, un peu de génie ». C'était de la part de Ricœur faire preuve d'une grande lucidité. On pourrait se demander si le même rapport ne pourrait pas être établi entre Ricœur et Greimas.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

L'aventure sémiotique se modifie à chaque génération. Au moins, une leçon à tirer : l'étude de l'énoncé telle que la pratique la sémiotique greimassienne doit être subordonnée à l'étude de l'énonciation telle que Benveniste l'a théorisée.

Michel Costantini

Date et lieu de naissance

11 février 1949 au Cannet-Rocheville (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur, Université Paris 8 (Vincennes - Saint-Denis)

Domaines de recherche

Sémiotique générale, sémiotique des arts

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *La Génération Thalès. Avant / Après*, Paris, Critérium, 1992 [traduit en italien].
- *L'Image du Sujet*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- *1779 : Les Nuées suspendues : voyage dans les arts européens au Siècle des lumières*, Paris, L'Harmattan, 2009.

Direction d'ouvrages collectifs et de dossiers

- *Sémiotique, phénoménologie, discours : du corps présent au sujet énonçant. En hommage à Jean-Claude Coquet* (avec Ivan Darrault-Harris), Paris, L'Harmattan, 1996.
- « Du sujet énonçant : l'école de Saint-Denis », *Degrés*, n° 105-106, 2001.
- *Intersémiotique des arts*, Paris, L'Harmattan, 2004 [direction de la collection « Intersémiotique des arts » chez L'Harmattan].
- *La Transversalité du sens* (avec Juan Alonso, Denis Bertrand et Sylvain Dambrine), Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 2006.
- *L'Afrique, le sens : représentations, configurations, défigurations*, Paris, L'Harmattan, 2007.
- *La Sémiotique visuelle : nouveaux paradigmes*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- *Glissements, décentrement, déplacement : pour un dialogue sémiotique franco-russe*, Bibliothèque numérique de Paris 8, 2013.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

L'histoire est plutôt simple, avec des allures proppiennes. Au cours des années soixante, le Destinateur social restreint (un certain milieu intellectuel), et cette configuration plus restreinte encore qu'en était l'École normale supérieure (j'y suis entré en 1967), où la pensée de Jacques Derrida et encore plus peut-être celle de Louis Althusser imprégnaient même les officiellement non-philosophes dont j'étais (filière lettres, helléniste), exigeaient du Sujet et de la théorie et de la structure, c'est-à-dire concrètement l'obsession de la méthode. C'est bien en termes de *méfait* qu'on pourrait traiter tous les commentaires insipides qui suintaient de la Sorbonne, et de *manque* aussi – une frustration intellectuelle vivement ressentie. Et ce qui nous manquait, du moins à moi qui m'occupais alors d'images grecques (les vases attiques), c'était bien une méthode, fondée sur une théorie antisubjective, antipsychologique, anti-paraphrastique (les Sorbonicoles étaient la figure symbolique et parfaite de l'*agresseur* et du *traître*, porteur d'un psychologisme, d'un subjectivisme, et d'un goût paraphrastique déceptifs). Alors (en 1969 ?) intervint l'*adjuvant*, don émanant du Destinateur comme chacun sait, don du pouvoir-faire accordé au Sujet, tel un cheval magique, pour lui permettre d'accomplir sa quête. La forme que prit cet adjuvant (pour le programme préliminaire, dit d'usage chez Greimas : comment parler de l'image d'une façon pertinente ?) fut le cours (installé à l'ENS) d'Hubert Damisch, lequel me sensibilisa entre autres à l'histoire de l'art pré-sémiotique, si l'on peut parler ainsi (Riegl, Morelli / Lermolieff, Wölfflin, Panofsky), ainsi qu'à la « sémiologie » de l'image. Damisch préparait alors son ouvrage maître, *Théorie du nuage*, paru en 1972, et proposerait en 1974, au premier congrès de l'Association internationale de sémiotique, le rapport intitulé « Huit thèses pour (ou contre ?) une sémiologie de la peinture » paru ensuite dans *Macula* en 1977.

Le Sujet en quête, donc, entrait ainsi, fort de ses modalités de compétence de vouloir-faire et de savoir-faire, dans l'espace topique, et un hasard (mais qu'est-ce que le hasard, sinon la forme que prit le Destinateur donateur de la dernière modalité ?) lui donna de tomber sur un exemplaire de *Sémantique structurale*. Dans l'articulet « Algirdas Julien Greimas et l'image » (*Eidos, Bulletin international de sémiotique de l'image*, n° 7, 1992/1¹), j'ai écrit :

Je célèbre régulièrement l'anonyme bradeur, qui se délesta si vite de l'encombrant ouvrage, me permettant de l'acheter à bas prix chez un bouquiniste des quais, [ajoutant] pour fortuite qu'elle pût paraître, cette rencontre ne

1. Ce *Bulletin* émanait d'un groupe d'étude de l'image, fondé à Tours en 1985 par Pierre Fresnault-Deruelle, Jean-Didier Urbain et moi-même, qui n'a jamais réussi à s'institutionnaliser (ce qui prouve sans doute qu'il ne le souhaitait pas vraiment), mais qui en revanche a permis (par l'écrit ou par l'oral) de nombreux débats, simultanément ou « en différé », dans des séances de groupe ou au cours des journées internationales de sémiotique de Blois (15^e édition en 2010) ou encore par les livres de la collection du groupe *Eidos* (L'Harmattan), encore vivante aujourd'hui, laquelle fait suite au *Bulletin*, a permis, dis-je, de nombreuses rencontres entre sémioticiens, sémiologues, psychanalystes, historiens et historiens de l'art, juristes et autres, connus et moins connus, divers par les âges, les pays, les méthodes, les héritages : Solomon Marcus ou Stefania Caliandro, Claude Zilberberg ou Thomas Sebeok, Göran Sonesson, Luc Scaccianoce, Isabel Marcos, et tant d'autres. C'est la raison pour laquelle il me paraît important de nommer le groupe *Eidos*.

manquait pas de prédétermination, car si j'errais (*alèthèn*) alors le long de la Seine, c'était assurément en quête de la vérité, des réalités dévoilées et assurées (*alèthè*) ; si je m'en allais par les rues (*met'hodous*), je n'avais qu'un but, celui de trouver une méthode (*methodos*). (p. 11-14)

Alors, le Sujet ayant enfin acquis le pouvoir-faire, il commença de parcourir l'espace de la phase utopique, où il s'agissait de confronter le donné et le conceptuel, d'éprouver la théorie à l'aune du corpus. Celui-ci variera au gré des commandes et des bifurcations, des impasses herméneutiques et des nominations professionnelles, voire des humeurs et des coups de cœur, passant des vases grecs à Guy de Maupassant, d'Aristophane à Giotto, et même de Xénophon à Aimé Césaire, mais le programme principal (celui qu'on dit de base) se poursuivra identique, se poursuit encore, redoublé, multiple, et ponctué, comme il se doit, des sanctions correspondantes.

Je voudrais insister sur la première de ces sanctions, à mon sens décisive pour ce que vous appelez, dans la question, le « parcours ». Une autre intervention du « hasard », en effet, fut celle-ci, déterminant une autre ligne, et démarrant sur un double contrat : quelqu'un (je n'ai jamais su qui exactement) cherchait, pour la revue *Littérature* (celle qui émanait et émane toujours du Département de littérature française de l'Université Paris 8) et sa rubrique de comptes rendus, un spécialiste de sémiologie-sémiotique, crut le trouver en la personne d'un mien ami qui ne s'en croyait pas capable et me tenait pour plus à même de remplir la tâche. J'eus l'audace d'accepter, la chance de l'être, et rédigeai donc ces « Notes bibliographiques », parues de mai 1973 à décembre 1977. Au passage, cela plut sans doute, je fus choisi comme chargé de cours de sémiotique visuelle, auprès de Jean-Claude Coquet, titulaire de l'enseignement de sémiotique générale à Paris 8, et la sanction vint par rapport à ma première performance publique : « Giotto, le théâtre figé : processus d'analyse du décor et de la gestualité », communication que je présentai à la Table-ronde internationale de sémiotique théâtrale qui se tenait à Ivry en mars 1977 (parue dans *Degrés*, n° 13, printemps 1978). Si je cède au plaisir d'illustrer la phase finale de la triade manipulation-action-sanction par le biais d'une anecdote, c'est, outre que je crois aux vertus de l'anecdotique pour rendre plus intelligible un déroulement historique même dans une perspective sémiotique (je pense y avoir assez insisté dans l'introduction notamment de mon livre de 2009 intitulé *1779 Les Nuées suspendues*), pour rappeler que les structures narratives ne sont pas tout, qu'elles ne véhiculent pas que des valeurs, mais que s'agrègent à leur déploiement dans un procès les affects, les sentiments, les caractères, etc., bref toutes les charges du pathémique et du thymique². Certes, comme il fut écrit sur les murs et les tableaux noirs en 1968, « les structures ne descendent pas dans la rue », mais elles en remontent (ou le devraient).

Quoi qu'il en soit, nous étions à une époque où, dans l'espace utopique de la performance sémiotique (s'agissant en particulier des recherches dans le domaine visuel), plus exactement dans la phase qui mène de la performance accomplie à l'espace hétérotopique final (toujours provisoirement final...), le

2. Méditons cette phrase manuscrite de Greimas (1979) : « Toute articulation modale comporte donc des "effets de sens" passionnels » (publication dans Ana Claudia de Oliveira 1994, p. 19).

Destinateur dans sa fonction de juge s'appelait Jean-Marie Floch. Je l'avais vu à l'œuvre, qui jouait son rôle actoriel d'inquisiteur général, de dispensateur des anathèmes avec, disons, vigueur, la vigueur des temps polémiques où il fallait solidement asseoir la doctrine greimassienne et tenter de l'installer à sa juste place dans l'enceinte universitaire, ce qui était loin alors d'être acquis. Avant qu'il pût prendre la parole, Jean-Claude Coquet m'offrit une reconnaissance positive fort appuyée, et Floch prit néanmoins ensuite la parole... pour constater, en substance, qu'après cette sanction qui valait adoubement, il n'avait plus rien à déclarer. S'ensuivirent (c'est donc la phase hétérotopique finale, l'équivalent, si j'ose dire, du proppien « ils vécut heureux et eurent beaucoup d'enfants ») une infinie reconnaissance de ma part pour le premier et une vive amitié, hélas trop tôt interrompue, pour le second.

Sur quelle base comparez-vous la sémiotique de Greimas et celle de Coquet ? S'agit-il de deux paradigmes complémentaires ou exclusifs ?

C'est une des questions les plus indécidables que je connaisse, même en s'appuyant sur des textes comme cette déclaration de Coquet : « Il faut donc se doter, en plus d'une sémiotique du discontinu, d'une sémiotique du continu » (1997 : 57 ; d'un article de 1991), qui suggère à première vue une complémentarité par simple addition. Car tout repose sur l'interprétation de ce « en plus de », où est posé un problème analogue à celui que posent la Bible et ses deux testaments aux exégètes chrétiens. L'analogie, quoique dissymétrique, est intéressante, qui fait appeler la Bible, dans certains milieux sémiotiques, l'ouvrage de 1979 (Greimas et Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné...*). Car la question devient, comme pour l'Ancien et le Nouveau Testament : le second abolit-il le premier, ou l'accomplit-il, ce qui est la saine doctrine, mais s'il l'accomplit, l'accomplit-il comme un englobement, un prolongement, un dépassement, un surpassement, une *Aufhebung*, etc. ? Ou : la sémiotique des instances relègue-t-elle la sémiotique standard dans la géhenne, sinon dans les poubelles de l'histoire des sciences humaines ou pas ? Évidemment pour moi, la réponse est non, nullement. Mais aussi bien, certains préfèrent poser la question ainsi : la sémiotique standard, particulièrement dans ses prolongements post-greimassiens, dissout-elle par ses progrès même la pertinence de la sémiotique des instances, l'énorme machine de celle-là broie-t-elle en le digérant le petit bricolage de celle-ci ? Évidemment pour moi, la réponse est non, nullement.

Pour soutenir cette position de l'entre-deux, je ne saurais en tout cas me placer sur le plan des théories ou de l'épistémologie, ce qui entraînerait une tout autre construction et un développement d'une tout autre ampleur. Je voudrais donc ici simplement comparer les deux attitudes tant sur le plan de l'histoire que sur celui des pratiques, non sans souligner, en préalable, que leurs fondements sont les mêmes, dans la lignée de Ferdinand de Saussure : il s'agit de mener une analyse structurale (c'est ce qui différencie Coquet de certains de ses disciples, qui n'en ont retenu que le versant phénoménologique). C'est le point de vue qui, en revanche, est différent (on me dira : « Eh là, le point de vue crée l'objet, etc. » ; mais j'ai déclaré que je ne m'engageais pas dans la confrontation théorique).

Genèse et vertus du « second paradigme »

La pierre de touche, me semble-t-il, à tout le moins le point de départ, se situe à la page 153 de *Sémantique structurale*, le livre fondateur de la sémiotique standard, quand Greimas, à propos de « l'objectivation du texte », écrit que le « paramètre de subjectivité » est « non pertinent pour la description et qu'il faut par conséquent [l']éliminer du texte ». Rien que du très classique (et du prémonitoire de la formule répétée à l'envi, dans de bonnes et de moins bonnes perspectives, « Hors du texte, point de salut »). Mais Greimas immédiatement ajoute, dans une parenthèse : « (à moins que l'analyse n'ait choisi ce paramètre comme objet de description) ».

Reste à savoir ce que l'on en a fait, de cette parenthèse : la pratique a exclu quasi complètement, pendant des décennies, la prise en considération dudit paramètre (sauf sous la forme, très tôt théorisée et assez bien exploitée, de la fameuse « énonciation énoncée »), au point que l'on a cru sincèrement qu'il était *hérétique* d'en parler (c'est-à-dire du *je*, du *tu*, de l'*ici*, du *maintenant* de l'énonciation, et par voie de conséquence du *réfèrent*, dont on rappellera ici qu'il est, dans le schéma de la communication de Roman Jakobson, appelé *contexte*). Pour nous aider à saisir quelque chose de cette histoire, nous nous proposons d'utiliser à titre de fil rouge minimal, les dénominations, successives ou concomitantes, de l'œuvre sémiotique de Coquet.

Intégration enrichissante ou fêlure initiale

« Sémiotique *modale* » est la plus ancienne à notre connaissance, puisqu'on la trouve dès la fin des années soixante-dix, et guère après, d'ailleurs (ainsi l'entrevue de Coquet et d'Anne Hénault dans *Le Bulletin* 2-3 de mars 1978 porte-t-elle le titre « Le discours et son sujet. Développement d'une sémiotique modale », mais les sous-titres des ouvrages de 1984 et 85 éliront de préférence « *grammaire* modale » : « Essai de grammaire modale » et « Pratique de la grammaire modale »). Il faut dire que les modalités, ayant été intégrées très vite dans la sémiotique standard, enrichirent cette dernière (voir ainsi, dès septembre 1976, l'organisation par Ivan Darrault-Harris du numéro 43 de *Langages* consacré aux « Modalités : logique, linguistique, sémiotique »), et si la nouveauté de la perspective apparaissait, aucune coupure cependant ne pouvait, ne semblait en tout cas pouvoir être ressentie.

La complémentarité est alors à penser comme une dérivation à valeur d'intégration enrichissante, bien que des perspectives autres s'ouvrent, passablement différentes. Dans son article « Autour d'une instance-frontière : tentatives de délimitation », publié (remarquablement mal édité) dans les numéros 105 et 106 de *Degrés* en 2011, Sylvain Dambrine, distinguant diverses étapes de la révolution paradigmatique selon lui réalisée par la sémiotique de Coquet, entend « par *actant* la combinatoire modale et par *instance* l'actant en tant que le discours lui est rapporté ». On voit bien en quoi cette lecture de l'histoire épistémologique diffère d'un usage de la combinatoire modale sous un angle standard (d'autant plus standard qu'il s'articule sur un remarquable et *orthodoxe* article de Peter Stockinger, « Prolégomènes à une théorie de l'action », 1985), tablant sur la multiplication des combinaisons sur le mode vps f, non v- non p- non-s f, v- non p- non-s f, non v- p -s f, etc.,

sans parler de vps ne pas faire, non v- non p- non-s ne pas faire, etc., et représentant ainsi une extension intégrée, en quelque sorte (v. Costantini 1996). À l'inverse, donc, on peut considérer les travaux de Dambrine comme la position d'une fêlure susceptible de devenir ensuite une faille plus large entre les deux « paradigmes ».

Affrontement décisif ou bifocalisation

La plus célèbre des formules, « sémiotique *subjectale* », marque indiscutablement, une nouvelle étape, de coupure sinon de rupture. Un disciple de Coquet, Lun yue Wang, d'ailleurs, dans son article sur « L'image et l'imaginaire chez Maurice Blanchot », employait « sémiotique subjectale » déjà en 1995, expression dont Coquet (même chapitre II. 6) fait remonter l'existence à 1985, et dont l'emploi présente l'avantage de se poser en s'opposant, face à la sémiotique standard qualifiée d'objectale (parfois avec une légère touche de condescendance). Deux points de vue se contrecarrent, s'affrontent sans que l'on puisse affirmer sans autre forme de procès leur incompatibilité, tandis que dans les faits deux points de vue sont susceptibles d'alterner, sans que l'on puisse être certain de leur compatibilité. Là encore, il est loisible d'hésiter : est-ce qu'adopter le point de vue du Sujet – le jugement, le diagnostic sur la sémiotique standard, *orthodoxe*, une fois admis –, c'est renoncer pour toujours à toute la mise en scène de la sémiotique de l'Objet ou non ? Faut-il s'arrêter, indépendamment des questions théoriques et épistémologiques, à des difficultés pratiques ? Une entre autres, minime mais éminemment représentative : quand je parle de « non-Sujet », encore plus concrètement, quand j'enseigne sur le « non-Sujet », est-ce que je parle du prime actant de Coquet ou du contradictoire du Sujet sur le carré de Greimas ? Si je ne m'y arrête pas, suis-je autorisé à analyser mon texte à la fois en termes de Sujet(s) (et plus généralement d'actants, acteurs et figures) défini(s) par leur relation aux Objet(s) et en termes de Sujet(s), qui vont du barré à l'hétéronome, du zérologique ou non-sujet vide au non-sujet fonctionnel ?

En 2007, *Phusis et logos* franchissait, à mon sens, un pas décisif dans la formulation du schéma actantiel :

Un prime actant (le couple sujet / non-sujet), siège des procès et des actes ; un second actant (le monde), support de la manifestation ; un tiers actant (« la force irrésistible ») origine des procès et des actes (ici, du phénomène passionnel). (p. 126)

Dans cette formulation, on voit mal comment concilier l'objectale et la subjectale ! La faille s'agrandit.

Césure paradoxale ou conciliation impossible

« Sémiotique *du continu* », ou « *continuiste* »³, constituent un type de dénominations qu'on pourrait croire plus récent, mais qui remonte pour le premier à 1984 au moins, à travers la distinction : « sémiotique du discontinu » vs « sémiotique du continu », qui apparaît tout au long de *Discours et son sujet I* (p. 12 : « Nous-même, dans cet essai, avons essayé de formuler quel-

3. Voir par exemple le titre d'un résumé d'article, M. Costantini, « Le syndrome de Kitty Wu : pour une sémiotique continuiste », 1997.

ques éléments d'une sémiotique du continu » ; inversement p. 76 : « Dans la perspective d'une sémiotique du discontinu... » ; et aussi p. 193 : « C'est dire à quel point une sémiotique du continu s'impose » ; et encore p. 206 : « Le sémioticien, comme tout actant du *savoir* de la nouvelle communauté scientifique, oscille, lui aussi, entre deux pôles, selon que le modèle de réalité choisi *se réfère* (souligné par moi – M. C.) au discontinu ou au continu »).

Une poétique pourrait permettre de rapprocher les deux sémiotiques. C'est du moins ce que j'ai cru montrer sur l'exemple de Victor Segalen (*Peintures*), où je considère divers types d'énoncés autour du continu et du discontinu temporel, dont l'analyse relève de concepts comme le suspens, l'imminence, ou la *passé* – du pas, au sens de col, dont il est fait si grand usage dans un autre ouvrage de Segalen, *Équipée* – et qui pourrait avoir comme mot d'ordre cette formule du même : « Déroulez donc indiscontinûment [...] ; n'entravez pas la procession » (Costantini 2002). Là s'accumulent, se confrontent, mais jouent aussi ensemble, la négation de la négation, les contradictoires du carré, les refus de la sanction dans son affirmation même, etc.

Affleurement de la structure ou révolution du paradigme

On consacrerait enfin quelques lignes, en passant sur « sémiotique des instances », certainement la plus récente, mais surtout la plus actuelle, et sans doute la plus féconde, des dénominations, à « sémiotique *discursive* », expression, assez ancienne mais nouvelle en ce sens de rupture, adoptée par certains disciples à l'extrême fin du précédent millénaire (le même Lun yue Wang, par exemple, 1998), et qui se justifie assez bien par l'opposition des deux paradigmes que met en place Coquet lui-même (cette opposition, il la résume dans *Phusis et logos*, chapitre II. 6, lequel est intitulé « Deux paradigmes de la sémiotique européenne : la narrativité et la discursivité »). C'est sans doute Sylvain Dambrine qui a le mieux résumé les enjeux et le plus approfondi les résonances de cette dénomination. On renvoie donc ici à son article « Autour d'une instance-frontière : tentatives de délimitation », déjà cité, dont on extrait ceci :

Le geste fondateur qu'a représenté *Le Discours et son sujet* a ainsi auguré d'une révolution paradigmatique marquée par le « retour » du sujet et du corps, d'une refonte épistémologique dont *La Quête du sens*, deuxième moment clef dans l'établissement du paradigme subjectal, allait donner toute la mesure.

Il faudrait ajouter aujourd'hui : et dont *Phusis et logos* marque l'aboutissement provisoire au bord interne de la phénoménologie. La fêlure dont j'ai fait mention au départ s'est tellement élargie alors que l'on peut se demander si les deux composantes du niveau le plus superficiel du parcours génératif greimassien⁴, la « sémantique discursive » et la « syntaxe discursive » (titres respectifs des deux derniers chapitres du remarquable et très orthodoxe manuel de Patrizia Magli, *Semiotica. Teoria, metodo, analisi*, publié en 2004) entretiennent quelque rapport avec la sémiotique de Coquet (d'ailleurs celui-ci n'y est jamais cité, quand on l'attendrait après les quelques paragraphes

4. Voir les entrées « Génératif (parcours) », « Sémantique discursive », « Syntaxe discursive », dans le *Dictionnaire* de Greimas et Courtés (1979).

consacrées à Émile Benveniste, non plus que Paul Ricœur qui pourrait rendre des services dans le même sens après les lignes dédiées à Aristote, p. 145-148). Est-ce le point de non-retour ?

La sémiotique est une praxis

Sauf que... lorsque Coquet relit des textes lus par Greimas, c'est sans doute le moment où apparaissent au mieux les fêlures, les failles ou la révolution que d'autres ou moi-même avons cru déceler dans cette histoire. C'est pour-quoi, prenant au sérieux (et dans ma propre interprétation) la célèbre affirmation de Jean-Marie Floch, « La sémiotique est une praxis » (1989 : 112-121)⁵, je vous invite à jeter un coup d'œil sur les deux exégèses (Coquet 1997 : 220-223, et conférence de Venise 2011) des métaphrases greimassiennes qui portent sur *La Ficelle* de Maupassant (*Du sens II*, 1983 : 135-155) et sur *Palomar* de Calvino (*De l'imperfection*, 1987).

Coquet, exégèse de la métaphore de Maupassant

Nous nous demanderons *sur quelles marques formelles* repose une semblable argumentation [...]. Les véhicules dételés sont donc devenus, *par la grâce de l'analyste*, des véhicules « vides ». [...] *Effets de théorie* [...]. Et de nouveau la question se pose : *quelles marques formelles* justifient cette analyse ? [...] Là encore, *effet de théorie*, me semble-t-il. [...] J'invite le lecteur à un retour aux textes de référence pour qu'il apprécie plus exactement la discordance entre la théorie et le texte et mesure l'impact, à mes yeux, et dans ce cas précis, abusif, de la théorie sur la pratique. (Tous soulignements miens, M.C.)

À y regarder de près, même si on ne peut éluder l'opposition vive entre les deux conceptions du statut et du rôle du Destinateur, par exemple, nous sommes fondés à penser que le reproche fondamental ici fait à Greimas est bien davantage de l'ordre du « *Quandoque bonus dormitat Homerus* » que de la révolution paradigmatique. Car après tout c'est « la discordance entre la théorie et le texte » qui est fustigée : il suffirait en somme que la théorie fût maniée avec souplesse⁶ au lieu de rigidité (et non pas fût *autre*), qu'elle se conformât au signifiant pour montrer sa validité d'instrument descriptivo-interprétatif au lieu d'imposer abusivement son impact (et non pas se mît brutalement à relever d'un *autre* paradigme) pour pallier ces déficiences et abolir ces reproches. Tout au moins peut-on espérer que, dans cette hypothèse, l'approche objectale du texte-récit serait valide et appellerait la complémentaire analyse subjectale du texte-discours, selon le vœu de Coquet à la fin de ce passage, p. 223 : « Il reste à se demander comment on peut passer du texte-récit au texte-discours ».

Coquet, exégèse de la métaphore de Calvino

La méconnaissance des prédicats somatiques (« l'effleurement », le « ressaillement », la « suspension » du regard, par exemple) conduit Greimas à se rabattre sur du connu, la relation sujet-objet, tout à fait impropre ici, puisqu'il

5. Le philosophe, psychologue, sémiologue canadien Anthony Wilden a sans doute la primauté du titre (légèrement différent tout de même), qui a publié en 1981 : « Semiotics as praxis ».

6. Ce qu'entre autres nous a appris quelqu'un, sorte de compagnon de route et de maître protecteur aussi de la sémiotique visuelle, Louis Marin, v. mon « Comment dire l'image en souplesse féconde ? », à paraître.

n'y a, à mes yeux, ni sujet (mais un « non-sujet », un corps percevant), ni objet (mais un « quasi-objet », une forme du désir).

Nous sommes dans l'ordre de la *phusis*, et non du *logos*. Ce dont Greimas est ici accusé, en somme, c'est de tout « rabattre » sur le *logos*, au lieu de laisser passer la *phusis*. Si là encore les deux points de vue peuvent paraître irréconciliables, il est loisible d'imaginer que deux représentations soient données d'un même énoncé (quelque extension qu'il possède et de quelque substance qu'il soit fait), où l'une des deux fasse la part du *logos* (car il est impensable, contradictoire dans les termes, qu'un énoncé soit pur « laisser-passer », pure naissance et croissance de la nature, ce que disent chez les Grecs le verbe *phuein*, le substantif *phusis*) et l'autre la part de la *phusis* (parfois submergée totalement, parfois affleurant seulement, parfois soigneusement cultivée, traquée).

De nouveau Coquet, 2007 :

Le premier critère signalant l'entrée dans l'univers de la *phusis* est la mise entre parenthèses du *logos*. [...] Il faut [...] que le « sujet » du *logos* laisse la place à l'instance corporelle, au « non-sujet » de la *phusis*.

Pourtant, nous avons l'espoir que la rupture ne soit pas irrémédiable. Ainsi, concrètement, prenant l'exemple de deux titres et de deux œuvres relevant de deux systèmes différents (*Ne pas fabriquer l'orchidée* du lettré coréen de la première moitié du dix-neuvième siècle, Kim Chung Hi ; et *Ceci n'est pas une pipe* de René Magritte), il nous a paru possible de les analyser en termes de Sujet et d'Objet (maintenus de la sémiotique objectale) se déplaçant sur deux modes différents dont celui que représente le peintre oriental ne peut se comprendre qu'en termes subjectaux.

Le premier système [Magritte] consiste à poser un Sujet qui se porte vers un Objet de type *Gegenstand*, à distance fixe de son regard. L'effleurement signifie que le Sujet approche l'Objet jusqu'à le frôler, le retrait signifie le mouvement inverse, qui nie le précédent, en quelque sorte. Dans le second système [Kim] au contraire, un flux commun, flux vital, entraîne le Sujet et l'Objet [...]. Alors l'effleurement et le retrait sont un seul et même mouvement asymptotique : le moment de tangence est celui de la rencontre entre Sujet et Objet et le temps du retrait, qui ne nie pas celui de l'approche mais le prolonge, ouvre effectivement sur l'au-delà de l'Objet. (Costantini & Hae-Young Kim 1996)

Et je crois que par ailleurs de nombreux travaux, plus ou moins aboutis il est vrai, témoignent d'une compatibilité (qui peut relever de ce que vous appelez la complémentarité). Suivons cette autre piste concrète, illustrative. Tendre à appréhender le réel continu de la façon la plus fine possible, voilà qui fonde une sémiotique continuiste : il est en somme absurde (ou pour le moins ambigu) de parler de sémiotique du continu, s'il est vrai que toute sémiotique s'attache à distinguer les articulations ou les positions ou les glissements progressifs d'un réel se présentant à nous comme un *continuum* spatio-temporel. Toute sémiotique alors sera *du* continu, mais toute ne sera pas continuiste : cela dépendra de la position qu'elle prend sur le découpage ou segmentation. La formalisation pourra être minimale, et plus ou moins brutale dans une approche discontinuiste : binaire (l'axe sémantique), qua-

drangulaire (le carré sémiotique), dotée en plus d'un aspect dynamique (parcours du carré), en en soulignant les phénomènes d'instabilité (cube métastable), etc. Dans une approche continuiste on se dotera de signes supplémentaires, pour dire « être près de », par exemple :) (, et l'on s'attachera à la création de grilles plus fines où l'on progresse de la disjonction totale, notée $x \vee y$, à la communion notée (xy), en passant par le stade de la reconnaissance mis en lumière par Coquet (*Le Discours et son sujet I*, p. 76, p. 79) mais cette fois dédoublé en $x \leftrightarrow y$, égal au $x1$) ($x2$ de Coquet, p. 76, et en x) (y , égal au $x1$) ($x2$ de Coquet, p. 79). Et ainsi de suite.

Coquet et le dynamique

On admettra que la forme la plus récente en même temps que très ancienne du structuralisme le définit comme dynamique. En soit témoin, pour l'ancienneté, la réponse de Jan Mukařovský lors d'une discussion au Cercle de Prague fin 1934 (publiée dans *Slovo a slovesnost* en 1935, et traduite en français bien plus tard, dans le numéro 3 de *Change*). Pour Mukařovský, le courant que représente le CLP est parti « à la fois des prémisses locales et des impulsions du formalisme. Il s'est donné lui-même le nom de structuralisme, son concept fondamental étant la structure, conçue comme un ensemble dynamique ». Et pour la modernité : près de soixante années après, la filiation des « Pragois », dont singulièrement Jakobson, ami et collaborateur de Mukařovský, est reconnue par Coquet (1991 : 23-35), qui écrit :

Si l'on veut atteindre à « la réalité linguistique totale », dit Jakobson, projet assurément « métaphysique », c'est-à-dire insensé pour Hjelmslev, on ne peut en rester au « modèle saussurien de la langue considérée comme un système statique et uniforme de règles obligatoires ». Le débat est ainsi bien situé : d'un côté ceux qui adoptent le point de vue statique, combinatoire de Carnap, comme Hjelmslev, *de l'autre ceux qui sont attachés à la notion de dynamique* (souligné par moi, M.C.). Jakobson est de ceux-là [...] <et il> avait un allié à l'École de Copenhague, Viggo Brøndal.

Il va de soi que la sémiotique objectale, héritière de Hjelmslev, est ici pensée comme statique, et Coquet dans *Phusis et logos* (2007 : 173-176) ne manque pas de dauber sur son prétendu dynamisme, affiché parfois (notamment à propos du « parcours génératif »). Il ne faudrait pas oublier que :

Le dispositif sémiotique de référence se caractérise d'abord, globalement, par son économie interne, axée sur la stratification des instances qui présentent alors un aspect feuilleté et ramifié. (Henri Quéré 1992 : 12)

Or, un des traits décisifs, dans sa version la plus aboutie, de cette stratification, est la conception dynamique ou « énergétique » du feuilletage :

C'est Greimas qui transforme la conception stratificationnelle du sens en une conception transpositive du sens. [...] Greimas souligne, contre tout structuralisme fixiste, que la « saisie est logiquement antérieure à la différence » et que « la forme du langage (ou du signifiant), c'est-à-dire l'ensemble des différences, résulte de l'articulation de l'opération de saisie » [...]. Une conception unifiée du sens et de l'articulation devient possible dès que l'on considère l'objet sémiotique comme étant le *sens du sens*, ou le sens en tant qu'articulation du sens par sa saisie. Et c'est ainsi que la *transposition* du

sens peut être considérée comme la condition de possibilité du sens même. La sémiotique devient donc la discipline qui élabore les « techniques » de transposition. (Herman Parret 1987 : 25-42)

C'est ce rapport entre les trois « dynamismes » – celui que prône la sémiotique du continu, celui que revendique la sémiotique standard, celui que mettait en avant le formalisme russe (et ses prolongements structuralistes notamment pragois) – qu'il faudrait penser ⁷.

Ce que j'ai voulu suggérer pour répondre à votre question, c'est que, sur les deux plans que j'ai abordés, on peut concevoir et on a généralement conçu deux voies d'extension, dont l'une tend à l'exclusion réciproque, l'autre à la construction commune. Sans pouvoir le prouver par des exemples accomplis (j'en rêve, mais je ne connais pas à ce jour d'analyses complémentaristes fortes et complètes), je crois en une troisième voie, celle qui respecterait la règle de Georges Devereux, lequel inlassablement rappelle, après Henri Poincaré et les physiciens comme Niels Bohr, que tout point de vue sur un objet en appelle un autre, voire plusieurs qui lui sont complémentaires, mais pas de n'importe quelle façon, pas dans n'importe quelles conditions, etc. – on sait par exemple que Bohr appelait « complémentaires » deux représentations complètes, s'excluant mutuellement, d'une même réalité inaccessible à l'expérience directe (Georges Devereux 1972 : 13 ; 1970 : chap. IX ; Margarita Xanthakou 1995). Je voudrais en somme que l'on pût et que l'on sût passer d'une complémentarité additionnelle (sans fondement épistémologique) à la complémentarité intégrative (fondée épistémologiquement, sur le troisième plan évoqué et non abordé, donc, et dont les deux représentations ne s'excluraient pas).

Comment la sémiotique visuelle est-elle née ?

De quel enfançon s'agit-il cette fois, à supposer qu'il existe ⁸ ? Fille légitime ou bâtarde, et de quels parents ? Et encore : quand naît-on ? Ainsi que dans *Moon Palace* de Paul Auster, il faut aller jusqu'à la fin du livre pour savoir quand est né le héros (de son nom, au choix, pas vraiment libre, M.S., Marco Stanley Fogg, le descendant des Vogelmann, Philéas, Foggy), à savoir le « 6 janvier 1972 après quatre heures de l'après-midi » (il a sept ans), ou que dans la *Vie de François d'Assise*, peinte par Giotto, la naissance du saint apparaisse à la cinquième fresque (il a une vingtaine d'années, quasi vingt-cinq), dans les deux cas il s'agit de la rencontre avec le père, dans les deux cas la date de la naissance ne coïncide pas avec le premier cri. Je vois trois rencontres importantes de l'enfançon de la sémiotique visuelle (que d'aucuns voudraient peut-être appeler Aloïs Heinrich Panoff ⁹, d'autres Iconologia ¹⁰, d'autres encore Analyticus ¹¹) avec ses pères inspireurs ou géniteurs et ses

7. Voir Ivanov 2010 et Costantini 2013.

8. On lira entre autres sur cette question et les raisons d'une existence problématique, la contribution d'Eliseo Verón, « De l'image sémiologique aux discursivités. Le temps d'une photo », 1994.

9. Aloïs comme Riegl, Heinrich comme Wölfflin...

10. Selon le titre illustre de l'œuvre maîtresse de Cesare Ripa, publiée à Rome en 1593, œuvre qui influença la pensée de Théorie et d'Histoire de l'art dans les années soixante-dix, autour de Hubert Damisch.

11. Anne Beyaert-Geslin (1999) résume bien la multiplicité des places énonciatives occupées par

parâtres, entre garde-fous et repoussoirs. Voici en trois dates ce que je pourrais raconter de sa naissance.

– 1968, Umberto Eco

La section B de *La Struttura assente* s'appelle « Lo sguardo discreto », elle est consacrée à ce qui s'appellera plus tard la sémiotique visuelle, et qui se nomme ici (c'est le sous-titre de la partie) « sémiologie des messages visuels ». Deux points au moins sont à retenir. Pour les références, Eco cite Ernst Gombrich (ce qui souligne une certaine dépendance historique de la sémiotique visuelle à l'égard de l'histoire de l'art) et Christian Metz (notamment cette phrase qui me paraît très importante : « les systèmes à paradigmatique incertaine peuvent être étudiés en tant que systèmes à paradigmatique incertaine avec des moyens appropriés »). Pour le fond, Eco se bat contre « le mythe de la deuxième articulation » – et c'est essentiel. Quant à Roland Barthes, généralement mis en avant dans ce type d'histoire (et pourquoi pas ?), il joue ici un rôle à la fois décisif et anecdotique (par un seul article, auquel on fait toujours référence, sur les pâtes Panzani, 1964).

– 1970, Georges Mounin

De son *Introduction à la sémiologie aux textes écrits* (jusqu'en 1992 pour le dernier) rassemblés par Alain Baudot et Claude Tatilon sous le titre de *Travaux pratiques de sémiologie générale* et publiés en 1994 à Toronto (collection « Theoria 3 », éditions du GREF), il fut le chantre (avec Jeanne Martinet, 1973) d'une strate de la préhistoire sémiotique, que l'on nomme la sémiologie fonctionnelle. Même s'il est loisible de « Relire Georges Mounin aujourd'hui », c'est du linguiste qu'il s'agit (Anne-Marie Houdebine 2004), non du sémiologue qui s'en tient à une vision étriquée du monde de la signification. Malgré tout le respect dû, je ne peux m'empêcher de sourire à lire cet aveu :

Je n'ai jamais rien lu d'exhaustif [...] sur les codes dits à répertoires, codes télégraphiques commerciaux, codes militaires non classifiés, codes des numérotations téléphoniques, codes postaux, codes administratifs du type de ceux de la sécurité sociale, codes (car ils sont divers) de la circulation, codes des signaux ferroviaires, ou des aérodromes. (2004 : 2)

Tous ceux qui, à la suite d'Eric Buysse, leur inspirateur (dès 1943), ont posé une fois pour toutes que ne relèveraient de la quête du sens que les codes déprimants de l'administration des choses, et qu'il y faudrait appliquer le sain principe d'exhaustivité sans néanmoins en corriger les effets frustrants par l'appel à la redondance du texte, tous ceux qui voudraient ainsi nous empêcher de goûter à la jouissance sémiotique qui se tire d'essences plus musquées et de la vie des êtres, fussent-ils de papier, comme de l'histoire des hommes, fût-elle mythique... tous ceux-là qui pensent que la « présentation du langage selon la double articulation aboutit à une meilleure compréhension de la nature des systèmes sémiologiques », soulignent surtout l'extrême limitation du champ du signe que se permet de labourer la sémiologie fonctionnelle. Pour être juste cependant, reconnaissons qu'influencé et convaincu

par et coïncidant avec certaines propositions d'Albert Plécy qui, en 1962, avait écrit une *Grammaire élémentaire de l'image* (Paris, École Estienne, seule sa réédition dans Marabout-Université en 1973 fut décisive), Mounin modifia sensiblement sa position dès 1974 avec « Pour une sémiologie de l'image ».

Il reste qu'au moins à titre de repoussoir (mais aussi par sa vigilance à l'égard des à peu près de toutes sortes, vigilance partagée), Mounin a joué un rôle important dans la genèse que nous considérons. Si j'y insiste, c'est que, bien plus tard, les auteurs du justement remarqué *Traité du signe visuel* (Groupe μ , 1992)¹², ne connaissent, étonnamment d'ailleurs, dans leur bibliographie, comme dans leurs trois allusions (p. 112, 444, 446), que le Mounin de *l'Introduction à la sémiologie*. Or, Mounin, quatre ans après, posait ces questions essentielles à la future sémiotique visuelle :

- L'image est-elle un moyen de communication ?
- Peut-on parler de langage de l'image ?
- Peut-on parler de grammaire de l'image ?
- Faut-il créer un système sémiologique de l'image ?

Et ses réponses, ses observations, loin de constituer un obstacle à la sémiotique de l'image, peuvent être lues et relues comme un *avertissement* contre toute utilisation métaphorique de la terminologie linguistique dans le domaine visuel, avertissement salutaire contre les facilités de langage qui ont fait plus de mal que de bien à la cause de la sémiotique visuelle.

- 1978, Jean-Marie Floch

Jean-Marie Floch fait paraître en 1978 ce qui est à ma connaissance son (et même *le*) premier article de sémiotique visuelle, précisément intitulé « Quelques positions pour une sémiotique visuelle » (dans le *Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques*). Il s'agissait là d'une conséquence de l'atelier que Floch animait sur ces questions depuis quelques années¹³.

- 1982, Félix Thürlemann (oui, je sais, c'est une quatrième date)

Félix Thürlemann publie *Paul Klee* en 1982 chez L'Âge d'Homme à Lausanne. Le titre de la minuscule recension que j'en donnai aussitôt dans *L'Arapède-feuille*, « Discours sur l'art : un événement » (1984), dit assez que quelque chose était né et pouvait être salué : le premier livre de sémiotique visuelle (avant même celui de Floch, paru en 1983). Nous entrons alors en France (et voilà, j'annexe Lausanne et le canton de Vaud sans état d'âme) dans l'ère de la sémiotique visuelle greimassienne.

Comment considérez-vous l'évolution de la sémiotique visuelle et son état actuel ?

12. Pour tout le bien que j'en pense, voir mes deux recensions : 1992a, 1992b. La troisième, « El signo visual y su analisis », n'a jamais pu paraître, malheureusement.

13. Le préambule explicatif donné par Anne Hénault et Anne Beyaert-Geslin (éds) (2005) a été vigoureusement et assez injustement critiqué par Sémir Badir dans sa recension de l'ouvrage (*NAS*, n° 104-106, p. 131-132).

C'est de l'évolution d'un navire que vous m'amenez à parler, d'une légère goélette devenue vapeur « vivant de sa vie de fumantes cheminées »¹⁴, de ce bâtiment, vous savez, avec lequel Floch avait fait « du cabotage le long des côtes de la terre ferme » (1986). Un bâtiment qui n'a cessé de lutter pour éviter tant Charybde que Scylla, tant, en l'occurrence, la dilution que l'isolement.

La dilution est liée au succès (progressif et relatif) dans divers domaines. On pourrait peut-être distinguer :

- La dilution-vulgarisation, qui est un phénomène concernant au premier chef la sémiologie barthésienne, et qui de toute façon vaut pour la sémiotique générale, pas seulement la visuelle ; vous trouvez ce type, *pour le meilleur et pour le pire*, dans la banalisation de termes plus ou moins techniques (de « connoter » à « actant », et, en premier lieu, dans l'évolution en quarante ans de la réception ordinaire du terme « sémiologue », voire « sémioticien », désignant le professionnel de la profession), dans les plaquettes de catalogues notamment pour des expositions d'art contemporain, dans les directives ministérielles pour l'enseignement de la littérature (mais je parle bien là des encadrés relatifs à l'image) et par conséquent dans certains manuels du second degré, etc. Le pire, c'est quand, en retour de la vulgarisation, on prend la vulgate, résultat, bon ou mauvais, de la précédente, pour l'exposé de la « science » du fonctionnement des signes. Le meilleur – on a donc alors évité Charybde –, c'est quand la banalisation permet à un plus grand nombre de comprendre ces signes, lui permet de gagner un peu ou beaucoup d'intelligibilité de la réalité signifiante, ou même simplement d'être sensibilisé à l'obligation d'un certain regard un minimum critique. Des deux côtés, nous avons des témoignages d'une navigation houleuse, où le capitaine doit garder le cap, en résolvant des problèmes concrets, tels que : quelle concession accorder à la simplification, jusqu'où aller dans la formalisation, etc. ?
- La dilution-commercialisation, qui se trouve principalement dans les diverses manifestations du monde de la publicité et du marketing, de même *pour le meilleur et pour le pire* ; on a pu noter à cet égard que l'histoire s'était inversée : après un intérêt des sémioticiens pour le marketing des années quatre-vingt, début quatre-vingt-dix, se remarquait un intérêt croissant des professionnels de la gestion pour la sémiotique (Marina Cavassilas 2007). Le pire, c'est quand la commande infléchit la méthodologie non dans le sens de l'approfondissement et de la confrontation féconde mais dans celui de la dépendance à l'égard de la logique du corpus, à l'égard de sa visée extratextuelle. Le meilleur, c'est quand la confrontation avec les métiers du « commerce », et singulièrement l'intégration des praticiens de la sémiotique dans les métiers de ce champ permet une intercompréhension, voire une interaction des avancées, qui n'exclut pas, voire valorise la dimension critique du discours sémiotique.
- Et enfin la dilution-ancillarité (au sens large les autres dilutions le sont aussi, ancillaires, évidemment), la première peut-être à s'être développée,

14. Selon le mot de Maïakovski dans le poème « Au camarade Nette – au vapeur et à l'homme », publié dans les *Izvestia* du 22 août 1926, peu après l'assassinat de Théodore Nette.

comme un juste retour des choses, en somme, qui est l'utilisation des éventuelles conquêtes de la réflexion sémiotique par les historiens de l'art, notamment, là encore *pour le meilleur et pour le pire*. Ce dernier se produit quand les propos sémiotiques ne servent par exemple qu'à cacher, et mal encore (car il s'agit d'un saupoudrage), un discours traditionnel ou convenu. Le meilleur, c'est lorsque l'iconologue accueille les propositions sémiotiques avec suffisamment d'empathie pour les retravailler à bon escient et en tirer ainsi un vrai profit (même si c'est seulement, disons, semi-consciemment, c'est pourquoi il est légitime de parler de dilution), ou que le sémioticien se rapproche suffisamment de l'iconologie pour rendre sa réinterprétation utile et innovante (et il me semble que l'étude de la diachronie est le lieu le plus favorable pour tenter l'opération de rapprochement¹⁵). Mais cette zone est encore plus éloignée de la dilution, elle nous renvoie au contraire en plein milieu du courant de la haute mer, au centre du détroit, et menace du coup de nous envoyer sur Scylla.

Scylla, c'est l'isolement, possesseur de deux principaux visages, qui, d'ailleurs, peuvent se combiner. Le premier, qu'on dira « l'île aux jargons », renvoie à la prolifération terminologique qui est le péché mignon de la sémiotique (et pas seulement, pas spécialement même de la seule sémiotique visuelle) depuis ses débuts ; mais l'inflation, éventuellement explicable lors de l'instauration d'une discipline, gagne parfois du terrain sans qu'une innovation théorique la justifie nécessairement. Il faudra donc rester vigilant pour faire le tri entre les métatermes que l'on introduit pour saisir avec exactitude un nouveau corpus ou rendre opératoire un nouvel angle, et ceux qui prolifèrent sans puissantes raisons, sans guère plus de vertu que de colorer d'une douteuse, parfois fallacieuse scientificité les phrases qu'ils ornent.

Le second peut être nommé « le quartier disciplinaire ». Il consiste à s'enfermer dans une spécialité et à ne pas développer la relation nécessaire avec les autres approches, en particulier celles qui permettent de fonder une synergie éclairante, soit dans le cadre de la codisciplinarité qu'implique à un moment ou à un autre toute pratique d'analyse sémiotique (ainsi, tel travail sur la peinture va exiger, pour résoudre certains problèmes proprement sémiotiques, des connaissances d'histoire urbaine, d'histoire sociale, de théologie¹⁶, etc., et un appel ponctuel ou répété à ces connaissances), soit en avançant sur le chemin de la transdisciplinarité, où chacune des disciplines se dépasse pour construire avec l'autre une enquête commune (aujourd'hui semble prometteuse la jonction avec les neurosciences cognitives, entre autres). C'est alors, dans ce second cas, que l'on s'éloigne au mieux de Scylla et que le fier vaisseau poursuivra, espérons-le, une belle route.

Que manque-t-il aujourd'hui à la sémiotique visuelle ? Quels sont les problèmes et les difficultés qu'elle rencontre ? Quelles sont ses perspectives ?

15. Ce que du moins j'ai essayé de suggérer à deux reprises dans « Pour une histoire sémantique de l'art » (1998b), et « Le gnomon d'Anaximandre » (2010).

16. Un bel exemple de codisciplinarité est donné par la publication posthume du travail de Jean-Marie Floch (avec Jérôme Collin 2009) où s'esquisse *in fine* une éventuelle construction « transdisciplinaire ».

Les manques ? Je me contenterai d'en désigner quelques-uns de niveaux très différents ; au niveau thématique, je vois des lieux où se combent des lacunes ; quel chemin parcouru, par exemple, entre les *Éléments pour une sémiotique de la photographie* de René Lindekens en 1971, et *Semiotica della fotografia* de Pierluigi Basso Fossali et Maria Giulia Dondero, publié en 2007, et traduit en français désormais (en 2011) ?! Mais aussi des lieux, pour rester dans ce domaine des arts, qui restent en friche : depuis le constat que nous faisons encore en 2002-2003 (« Pour une sémiotique de la sculpture »), rien, à ma connaissance ne s'est passé¹⁷... Cependant, formons le vœu que le problème ancien mais implicite étant désormais posé, quelque chose puisse se faire. Je pourrais placer là évidemment, aussi, la question qui, il fut un temps, s'est appelée « des nouvelles technologies » ou « de l'image de synthèse ». Et cela, pour ce qui nous intéresse, ressortit plutôt à un deuxième niveau, où importe moins la thématique que la méthodologie (prolongeant de fait la problématique déjà ancienne de l'étude des sémoses synchrétiques, mais obligeant à la reconsidérer), et même à un troisième, celui de l'épistémologie, si l'on pense que l'avenir de la sémiotique visuelle passe en partie par sa capacité à trouver les instruments opératoires pour analyser l'image de l'ère nouvelle, et à accepter les remises en cause que ne manquent pas, que ne manqueront pas d'induire les œuvres produites par ce que l'on a appelé le « tournant numérique ».

Vous comprenez pourquoi je n'ai pas dissocié les trois aspects de la question, pour autant que les manques actuels de la sémiotique visuelle (ceux du moins dont je fais état), qui sont (au moins en partie) le résultat de l'évolution de cette dernière, constituent l'essentiel des problèmes identifiables, et que les perspectives ouvertes sont principalement vouées, à mon sens, à la résolution des difficultés propres à ces problèmes !

Pouvez-vous commenter plus précisément quels ont été les apports mutuels de la sémiotique visuelle et de la théorie sémiotique générale ?

Comme je vous l'ai déjà déclaré, l'apport de la théorie sémiotique à l'analyse du discours visuel est tout simplement décisif. Prenons l'exemple de la peinture : les remarques éparses des *connoisseurs*, d'être récupérées dans une organisation conceptuelle rigoureuse, de même que les systèmes établis par les historiens de l'art, d'être réévalués au sein d'un modèle du type du parcours génératif¹⁸, entre autres, ont permis de penser l'image à la fois comme lieu de signification et comme instrument de communication – comme signifiante et communicante (quels que soient les débats que cette affirmation puisse et d'abord ait pu susciter, quelles que soient les nuances plus ou moins prononcées et les différenciations locales selon les corpus qu'il y faille apporter)¹⁹.

17. Malgré la présence de plusieurs sémioticiens, et non des moindres, au colloque : *Vous avez dit sculpture ?* (Paris, Grand Palais, les vendredi et samedi 23 et 24 mai 2008), communications lisibles (notamment celle de Patrizia Magli et de Chiara Casarin) sur cespra.ehess.fr.

18. Je pense en particulier au numéro double 23-24 des *Nouveaux Actes Sémiotiques* que Claude Zilberberg a consacré à « Présence de Wölfflin » en décembre 1992, dont le Bulletin Eidos s'honore d'avoir publié des extraits sept mois avant (n° 7, p. 36-45).

19. Deux noms au moins méritent ici d'être notés, Hubert Damisch et Louis Marin (v. *supra*).

Quant au rôle de la sémiotique visuelle dans l'évolution et le développement de la sémiotique générale, sans vouloir le limiter à ce seul point, je crois, et je crois que tout le monde reconnaît que le plus important apport de la *pratique* des visualistes a consisté à imposer comme une nécessité interne et à exporter ensuite la prise en compte du référent (pour le dire vite). Il semble en effet que la doctrine de la coupure radicale (ou plutôt d'ailleurs la dérive en coupure radicale de ce qui est en principe une suspension méthodologique, une *épokhè* fondatrice) entre l'univers de la signification et l'univers mondain, entre le langage et le réel, entre le *logos* et la *phusis* (même si les trois couples ne sont pas synonymes) ne tienne pas quand le corpus est fait, par exemple, de peintures figuratives. Le référent intervient là et en amont, et dans le cours, et en aval du fleuve heuristique : pour schématiser, il intervient quand je cherche à identifier le représenté (que l'on confond trop souvent, dans la pratique de l'*ars semiotica* travaillant sur l'image, avec le signifié), quand je confronte les traits pertinents de la manifestation iconique avec les traits pertinents du monde mis en scène, et enfin quand je réinterprète la structuration du signifiant en la rapportant à son contexte (au sens où Jakobson l'emploie pour désigner ce qui se nomme précisément « chez nous » référent). Sur ce point, la sémiotique visuelle a servi d'aiguillon pour la sémiotique générale.

Et quels peuvent être les apports mutuels de la sémiotique visuelle et de la théorie sémiotique générale ?

Pour le futur immédiat, ce sont les développements récents ou pressentis de la théorie générale qui peuvent faire bouger l'analyse du discours visuel. Pour moi, il s'agirait peut-être (mais comment être prophète en ce domaine ?) que les chercheurs tirent la conséquence, dans leur pratique, des directions indiquées par, ici, la réflexion sur la non-généricité, d'ailleurs déjà appliquée à des œuvres d'art, de Piero della Francesca – où elle est apparue dans le champ de nos études sur la non-généricité (Petitot 2004 : 56-57, 81-84), à Cranach plus récemment (voir Ivan Darrault-Harris 2009), là, les propositions méthodologiques de la sémiotique du continu dont on peut espérer des prolongements intéressants ²⁰.

Quant à l'apport à venir de la sémiotique visuelle à la théorie générale, je le placerais volontiers dans les renouvellements méthodologiques et épistémologiques qu'imposera vraisemblablement l'extension du propos, inéluctable et déjà entamée, au corpus nouveau que représente Internet, pour désigner de ce terme générique une grande diversité de pratiques dont on peut dire, et ce n'est pas un aspect négligeable, qu'elles ont en commun d'être syncrétiques, qu'elles sont, aussi, diversement syncrétiques. Mais il est trop tôt, à mon sens, et d'après ce que j'en sais, pour indiquer la direction à prendre pour que ces renouvellements aient lieu, et que le métadiscours sur Internet ne se contente pas de recouvrir une extension de corpus sans portée sur la théorie générale.

20. Voir Costantini (1996) et à partir de développements plus récents de la sémiotique des instances, voir Coquet (2011) qui aborde sous un angle original une photographie d'Abbas Kiarostami.

Quel a été et quel pourrait être l'apport de la théorie sémiotique aux historiens et aux historiographes ?

À mon sens, le sémioticien a déjà apporté à l'historien – peu ou beaucoup, c'est à ce dernier de l'évaluer. Mais de mon côté, je donnerai un exemple que je tiens pour caractéristique. C'est celui de la *périodisation*, une grande affaire pour l'historien (et pour l'historiographe). Le corpus : les représentations figurées en Grèce dans les cinq derniers siècles avant notre ère (il s'agit donc d'« histoire de l'art »). La tradition de périodisation (au niveau des dénominations, des « étiquettes ») : on distingue deux grands blocs, « le classique » (parfois divisé en deux, premier et second classicisme) et l'« hellénistique » (à partir de 323 avant J.-C.). Le problème : il est double, c'est le problème du sémioticien qui se demande par quelle méthode on aboutit à cette périodisation (la réponse est d'ailleurs simple : aucune méthode, ou un vague adossement à l'histoire politico-militaire), et c'est le problème de l'historien d'art, qui le rencontre dès qu'il réfléchit (en l'occurrence, le grand conservateur des Antiquités grecques et romaines du Louvre, Pierre Devambez, proclamait l'absurdité de cette coupure de 323, qu'il respectait néanmoins par tradition éditoriale, et de ses conséquences, dans son article « Grèce [arts de la] » de *l'Encyclopædia Universalis*). La solution : c'est là qu'intervient la sémiotique, parce qu'elle est capable de construire des systèmes et de penser la succession des systèmes, en même temps que la hiérarchisation en sous-systèmes, par l'effet de sa seule procédure ordinaire, que je résumais ainsi dans l'article auquel plus globalement je renvoie :

D'un procès attesté on repère la récurrence, d'une série de procès récurrents on cherche la cohérence, d'un embryon de système que l'on commence à bâtir on isole les turbulences, des perturbations décelées on évalue la pertinence. (1998b)

L'apport : la construction systémique à partir des données sémiotiques nous entraîne à organiser d'une tout autre manière le rapport des productions de la sculpture, de la peinture, et de la mosaïque antiques des quatre derniers siècles avant J.-C., et d'entrevoir un type d'art où, derrière la diversité des thèmes et des motifs, se révèle une même conception du monde (marquée par l'impuissance, à tout le moins l'incertitude et le doute de l'être humain sur lui-même), conception qui tend, sans y parvenir, à éliminer la précédente (celle pour qui l'anthropomorphe est la mesure de toutes choses, triomphant des monstres et de toute faiblesse).

Pour l'avenir, j'aurais à cœur d'insister sur deux ou trois points. Un premier apport de la sémiotique à l'histoire consistera en ce que celle-là propose à celle-ci une transformation d'importance : l'image (ici, il s'agit évidemment de l'apport spécifique de la sémiotique visuelle, mais d'une certaine manière non, car c'est peut-être le moment de réaffirmer après bien d'autres qu'il n'y a de sémiotique que générale, avec des diversifications liées aux corpus, certes) ne sera plus une illustration référentielle mais un signe, un ensemble de signes, un procès signifiant – une figuration de fourchette ne servira plus, ou plus seulement, une figuration de paire de lunettes (Chiara Frugoni 2011) ne servira plus, ou plus seulement, à prouver qu'à la date de

son apparition la fourchette, ou la paire de lunettes, existaient, mais entrera dans un système, un sous-système de significations qui portera un certain nombre de valeurs.

C'est alors que s'ensuit un deuxième apport de la sémiotique à l'histoire, qui pourrait être conçu comme un enrichissement de la signification *intratextuelle*. Vous me permettez alors de reprendre une scie personnelle, mais qui me paraît fort probante. Bien que Denis Diderot n'aimât pas Anne Claude de Caylus (Anne-Claude-Philippe de Tubières), gentilhomme voyageur, amateur d'antiques et graveur à ses heures, écrivant que sa mort en 1765 « nous a délivrés du plus cruel des amateurs », il aurait dû au moins lui reconnaître un mérite, celui d'avoir été une fois, et sans doute plus d'une... un proto-sémioticien ! Comme on sait, en effet, pour le sémioticien, le système (à construire à partir des configurations que l'on a reconnues comme signifiantes et que l'on se propose d'étudier) ne peut se confondre avec un pur réseau accumulatif, *a fortiori* se résumer en une simple liste, ouverte ou fermée, de référents et de thèmes, non plus que telle ou telle de ses manifestations ne saurait être réduite à la situation référentielle à laquelle la configuration nous renvoie ; pour un connaisseur comme Caylus, qui avant de présenter, en 1757, à l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, « Description de tableaux de Polygnote donnés par Pausanias », important rapport publié dans les *Mémoires* de l'Académie (n° XXVII, 1761), avait publié aussi, depuis 1752, un copieux *Recueil d'Antiquités (égyptiennes, étrusques, grecques et romaines)*, les vases de sa collection peuvent bien se référer ici, par des attributs, à Ajax et Achille, là, par une inscription, à Achille et Palamède, peuvent bien nous renvoyer aussi bien à deux guerriers anonymes, issus des poèmes de l'*Iliade* ou des *Chants cypriens*, peuvent encore être soupçonnés de représenter la projection dans le mythe de deux hoplites athéniens bien plus tardifs, etc., il n'en reste pas moins qu'il y cherchera autre chose, qui soit *du sens*, non du référent. C'est en tout cas ce qui se passe pour ces vases qui lui appartiennent et mettent en scène, représentent si l'on veut, le transport d'un cadavre par un guerrier, dont la dénomination référentielle devenue depuis commune, hélas !, sera *dans tous les cas* une variation sur « Ajax rapporte au camp le cadavre d'Achille ». Lui seul, avant la sémiotique, lui préféra le beau titre, très signifiant, de « Charité militaire », indicatif, dans le vocabulaire de l'époque, de diverses valeurs fonctionnelles, modales, axiologiques.

Mais, et c'est là qu'intervient le troisième apport, car une telle dénomination pourrait permettre une liaison homosémiotique avec les vases dits référentiellement « Ajax et Achille jouent au tric-trac » et rebaptisés « Affrontement ludique des compagnons » (v. Costantini 1999), et peu à peu se construirait une *liaison* hétérosémiotique avec les poèmes plus ou moins contemporains de Théognis de Mégare, pour en rester là, qui célèbrent l'amitié virile, la solidarité aristocratique, etc. Cette fois, il s'agirait d'un enrichissement de la signification *intertextuelle*, et de la contribution à rien de moins que l'élaboration d'une véritable sémiotique de la culture, donc d'une contribution essentielle à l'histoire de l'époque (la deuxième moitié du VI^e siècle avant J.-C., en Grèce ancienne)²¹. Ainsi l'exemple choisi indique les

avant J.-C., en Grèce ancienne)²¹. Ainsi l'exemple choisi indique les voies, quelques directions, de l'apport possible de la sémiotique à l'histoire.

Sous quel angle voyez-vous l'interaction entre la sémiotique pratiquée en France et celle pratiquée en Italie ?

À part qu'un de mes grands-pères est né dans le Veneto – sur la terre ferme –, à part que j'ai utilisé très tôt, pour désigner un certain nombre de mes semblables, le terme d'*italofondu*, je ne me reconnais aucune compétence particulière pour répondre à cette question. Mais puisque vous me la posez, je ne m'y refuse pas, d'autant que malheureusement un événement récent au moment où je termine ces réponses, et déplorable – la mort, samedi 31 mars 2012, d'Omar Calabrese – m'invite à penser à cette question, d'autant que les relations que j'entretenais avec ce dernier me sont apparues, rétrospectivement, comme une excellente introduction à la réponse que j'entends vous donner. En effet, par le jeu des citations et des inspirations, des partages et des innutritions, j'ai toujours entretenu cette jonction, dont je citerai seulement deux exemples, et dans le sens qui va d'Italie en France : la lecture, qui fut pour moi assidue, de son *Linguaggio dell'arte* de 1984, laquelle me réserva jadis une totale surprise, devenant aujourd'hui la preuve que sur un point au moins, et très tôt, la reconnaissance était réciproque (il m'y citait pour l'esquisse d'étude concrète d'une isotopie du signifiant²²) ; et, en second lieu, la lecture, dans *Visio* (vol. I, n° 2, consacré, en l'été 1996, à *Esthétique et sémiotique*), de l'article qu'il y donnait sur « Pablo Picasso et les *Ménines* de Velázquez », et où il exprimait avec une particulière vigueur sa conception de la relation entre sémiotique et histoire de l'art, dans cette tension constante, et épistémologiquement féconde, entre la précision historique et la rigueur théorique, proche, à mon sens, des conceptions du groupe français, cercle de l'École normale supérieure, dit théorie et histoire de l'art ou mieux encore « histoire et théorie de l'art », selon le titre qu'Hubert Damisch avait donné à une sorte de manifeste publié dans le numéro 1 de *Scolies*, dès 1971.

Cette interaction des deux sémiotiques, au demeurant liée aux échanges entre deux cultures si proches, s'est exercée en général dans les deux sens, mais de façon différente selon les temps, selon les gens, selon les lieux, notamment les lieux d'attraction (Bologna ou Limoges, Paris ou Siena, Urbino²³ ou Lyon, etc.), et il vaudrait assurément la peine d'en faire l'histoire, les histoires (celle des doctorants et post-doctorants en France, celle des lecteurs français de la sémiotique italienne, celle des traductions italiennes de la sémiotique française, celle des colloques internationaux de ce point de vue binational, etc.). À titre personnel, je crois bien n'avoir pas vécu une année depuis quarante ans sans dialoguer peu ou prou avec des sémioticiens italiens – comme mon exemple introductif le laissait entendre –, qu'il s'agisse de collègues venant en France, de collègues rencontrés en Italie lors de colloques, ou d'étudiants de la Péninsule suivant mes séminaires. Anecdote-

21. Voir mon travail « Pertinence de la sémiotique visuelle dans la recherche historique », 1998.

22. Voir mon article « L'énoncé pictural – notes méthodologiques sur Malevitch », 1980.

23. On se souviendra que la fondation du Centre d'Urbino (le *Centro internazionale di semiotica e linguistica*) doit beaucoup à Greimas.

ment – mais toute anecdote est susceptible d'ajouter du sens pour peu qu'on sache lire –, j'ajouterai ceci. Quand j'ai commencé à enseigner la sémiotique visuelle, le livre de référence, le livre dont alors je m'inspirais, librement, était *La Struttura assente*, au tout début, l'ouvrage d'Umberto Eco paru en 1968, qui se changea très vite, à ma deuxième rentrée à Paris 8 si mes souvenirs sont bons, en *La Structure absente*, la traduction française parue en 1972 au Mercure de France.

C'est pourquoi pour cette interaction généralisée et permanente, il ne faut pas peindre, ou pas seulement, un tableau à deux figures (face-à-face ou côte à côte, tout dépend du peintre, je veux dire du point-de-vue-qui-crée-l'objet), qu'on intitulerait *La Cisalpine et la Transalpine*. Chacune de ces figures serait pourvue de ses qualités et attributs, l'une apparaîtrait plus unitaire, plus scolastique, plus systématique, dont les objets sont diversifiés et même définissant un espace de pertinence en extension croissante, et l'autre aurait un visage plus varié, plus ouvert, plus imaginatif, dont le corpus serait plus vaste encore, voire pourrait même sembler comme éclaté, l'intertextualisation qu'on aurait alors dépeinte ressemblerait à la fontaine berninesque de la Piazza Navona à Rome : sur la forme passablement baroque, et sur le fond, quasiment pansémiotique.

Pourtant il faut la penser autrement, cette interaction, il faut la penser de façon dynamique, comme une *adaptation* (j'entends par là un mouvement unilatéral) ou un *ajustement* (dans le cas de mouvements bilatéraux). Chacun pourra trouver des exemples dans le passé plus ou moins récent, ou inventer des possibilités pour le futur susceptibles d'illustrer ce point. Je voudrais pour ma petite part simplement mentionner trois ouvrages italiens qui s'insèrent à leur façon dans cette histoire ; tous parus au vingt-et-unième siècle, ils représentent trois cas de figure intéressants. Je les cite par ordre de première parution.

Deux livres de bilan, l'un de théorie générale, l'autre de pratique et de pédagogie, tous deux tournés vers l'avenir. Le premier, Paolo Fabbri, *La Svolta semiotica*, 2001, dont nous avons là une nouvelle édition, la première datant de 1998, a été traduite en français par Nathalie Roelens en 2008 (*Le Tournant sémiotique*, préface d'Yves Jeanneret). Le second, non traduit à ce jour, en est à sa quatrième édition : Patrizia Magli, *Semiotica. Teoria, metodo, analisi*, 2004. Par-delà les différences évidentes de finalité et, de ce fait, d'écriture (une série de conférences visant à « discuter ce que signifie l'entreprise de travailler sur les signes et le sens », comme l'écrit le préfacier, un manuel exposant les méthodes et procédures canoniques, avec des tests de connaissance et des exercices), par-delà les différences sans doute plus profondes de conception épistémologique, ils ont en commun, pour dire les choses très vite et du point de vue qui est le mien ici, dans cette réponse, deux traits : le premier est d'être un bon témoignage de cet apparentement (fruit de la longue histoire que je disais) des sémiotiques italienne et française (mais il faudrait des pages et des pages pour le montrer ; mentionnons ici simplement que ce manuel systématiquement greimassien introduit des catégories ou des approches qui ont pour origine explicite Eco, d'une façon qui, loin d'être marginale, peut-être lue comme complémentaire, et par là

même transforme l'apparement supposé en ajustement actif) et le second de manquer à la connaissance du public français, pas forcément pour l'approbation mais au moins pour l'analyse critique (encore aujourd'hui pour le second, trop longtemps pour le premier²⁴). Enfin, un livre de recherche, Pierluigi Basso Fossali et Maria Giulia Dondero, *Semiotica della fotografia. Investigazioni teoriche e pratiche d'analisi*, 2007, traduit quatre ans après sa parution en langue originale (est-ce un signe des temps ?) : *Sémiotique de la photographie*, 2011. Cet ouvrage est exemplaire pour divers aspects de l'ajustement et de l'imbrication qu'il met en avant : la bibliographie, outre l'inévitable anglais, et un peu d'allemand, est essentiellement française (dans la langue originale ou en traduction italienne), et modérément italienne ; d'une façon certes minime mais symbolique, l'édition italienne inclut deux essais traduits du français, celui dû à la collaboration de Hamid-Reza Shaïri et Jacques Fontanille et un autre d'Anne Beyaert-Geslin ; comme ces articles sont parus antérieurement en France, ils ne sont pas repris dans l'édition de la traduction, en revanche Jacques Fontanille ajoute une préface.

Chacun, je le disais, selon son expérience, pourra trouver ses propres exemples, d'ajustement, d'imbrication, d'adaptation aussi ou d'apparement, etc. Si par ailleurs, je voulais indiquer ce que la « sémiotique italienne » m'a apporté, outre ce qu'en somme je viens de déclarer, ce serait le rappel des trois principes de base de la sémiotique, et surtout de leur maniement intelligent et souple : pertinence, exhaustivité, économie. Particulièrement l'économie dont une conférence cantabrigienne d'Eco (prononcée en 1990, recueillie dans *Interprétation et surinterprétation*, 1996 [1992] : 61-80) a fourni une excellente et savoureuse illustration.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Des directions pour l'avenir de la sémiotique peuvent être indiquées, quitte à ce que leur description d'aujourd'hui soit, à la réalité qui adviendra de fait, ce qu'au monde de l'an deux mille furent les fantaisies (au sens propre) qu'on imaginait pour cette date dans les années soixante ou soixante-dix du vingtième siècle. Les directions que je présenterai rapidement ont pour caractéristique d'échapper au plus grand fléau qui puisse à moyen terme affecter une discipline, surtout quand elle a été constituée en *schola*, en École, et surtout quand cette constitution s'est accompagnée durant de longues années d'une situation obsidionale – pour être précis, la sémiotique sur laquelle vous m'interrogez est devenue l'École de Paris, qui a vécu une sorte d'état de siège pendant des décennies (il n'est pas sûr qu'elle en soit encore tout le temps sortie). Ce fléau, c'est la répétition, négation même du devenir²⁵.

Répétition et progression innovante

Mais il faut distinguer tout de même trois niveaux de métadiscours, ou, pour

24. « On peut même s'étonner [...] que ces conférences n'aient pas été proposées plus tôt au lecteur français, tant la réflexion qu'elles livrent est essentielle », écrit le préfacier de la traduction du Fabbri.

25. Sans que pour autant il faille renoncer à la notion de sémiotique standard, non comme norme à respecter à tout prix, mais comme doctrine de référence à partir de quoi tous les progrès, selon des hypothèses envisagées notamment pour résoudre de nouveaux problèmes, peuvent être réalisés, et qui ne bride ni l'originalité, ni la créativité.

parler cuisine, la répétition des mets, la répétition des recettes, la répétition des ingrédients de base.

Le premier type de répétition consiste à réitérer les mêmes études, pratiquées dans le passé, sur de nouveaux corpus de même nature (si vous voulez, après la soupe au pistou, la soupe de pois cassés, la soupe de fèves, la soupe aux choux, ou refaire du Greimas, du Courtés sur des nouvelles de Maupassant que ceux-ci n'ont pas étudiées). La répétition du premier type se justifie par l'extension du domaine de la lutte *herméneutique*, mais au bout d'un temps, se heurte dans son entreprise de conquête du sens à l'obstacle majeur du *tedium*, mélange de constats comme l'automatisme des opérations ou la similitude toujours renouvelée des résultats – et des sentiments qui en résultent, lassitude, impression de vanité de la démarche, soupçon de tautologie, chez l'énonciataire comme chez l'énonciateur. Pour en sortir, n'est guère envisageable que le passage à la synthèse supérieure (ainsi, de l'analyse répétée et tendant à l'exhaustivité de nouvelles de Maupassant pourrait surgir une construction du « système de Maupassant »).

Le deuxième type consistera à réitérer les mêmes instruments méthodologiques plus ou moins rénovés sur de nouveaux corpus d'ordre différent, de nature différente (après la soupe au pistou, le bœuf-carottes, le tiramisu ou le chi et le bortsch, et si le couteau est émoussé, aiguisons, si le chaudron est abîmé, rétamons – après le littéraire, nous nous sommes tournés naguère vers le marketing, packaging et autres, nous nous tournons maintenant vers Internet). La répétition du deuxième type se justifie par l'extension du domaine de la lutte *heuristique*, mais au bout d'un temps elle se heurte dans son entreprise de conquête de territoires à l'obstacle spécifique des nouveaux corpus qui exigent un renouvellement méthodologique profond, et prend le risque d'une double illusion : croire innover parce que le corpus est de genre nouveau, croire renouveler les instruments d'analyse simplement parce qu'on renonce aux anciens.

Seule la troisième attitude, celle qui consiste à toujours travailler de la même façon, à utiliser toujours le même paradigme (après la cuisine au beurre, encore et sans fléchir de la cuisine au beurre, sans même s'autoriser à penser que peut-être le régime crétois et la cuisine à l'huile...), ne se justifie pas vraiment, parce qu'on se situe là au niveau de la recherche fondamentale, et que celle-ci doit toujours rester en éveil, en quête de nouvelles approches, de nouveaux points de vue (susceptibles précisément de nourrir les métadiscours des deux premiers niveaux).

Alors, à l'opposé du Même stérile, je me plaindrais à chanter le beau vocable de *curiositas*, empruntant le terme, sinon son évaluation, à deux grands Africains, Apulée et Augustin. Ce dernier ferait aisément rimer *curiositas* et *scrupulositas*, fâcheuse passion pour l'argumentation, le raisonnement sophistique, voire l'argutie. Mais il est aussi, de son propre aveu, une *pia curiositas*, celle qui vise à comprendre un énoncé dans toutes ses dimensions, dans toute son amplitude, celle qui concerne au premier chef, donc, le sens du sens, et qui entraîne le lecteur à « dévoiler » le signifiant et à « fouiller » les replis du signifié. La curiosité est un vilain défaut, dit l'adage commun, c'est une sorte de péché contre l'esprit, prétendait Apulée, quant à lui. Mais il

est une autre façon de l'entendre, sans doute est-ce celle de l'inventeur du mot latin, Cicéron²⁶, qui prétendait, en un énoncé hybride : « *In curiositate oxypeinos sum* », ce que l'on peut entendre : « Je suis affamé de *curiositas* ». C'est-à-dire perpétuellement en quête de l'Autre, en manque de l'Autre. Recevant son impulsion de moteurs divers, mis sur orbite sur des cercles (voire des ellipses et des sinusoides) plus ou moins rapprochés, plus ou moins réguliers, toujours animé par cette *curiositas*, tel est le Sujet sémioticien.

L'avenir de la sémiotique passe bien, donc, par la répétition, mais en partie seulement, dans la seule mesure où ses bases, ses standards – et j'ajouterais, son histoire aussi –, doivent être connus par le futur sémioticien, par le sémioticien en formation²⁷. Mais même au niveau pédagogique il est indispensable que passe quelque chose de ce troisième métadiscours, ne serait-ce que pour que notre apprenti sémioticien ait conscience que les bases ne sont que les bases, que la version de référence n'est que la version de référence à partir de quoi il devra prendre son envol, qu'elles manifestent essentiellement un certain esprit sémiotique, ce qui n'est pas rien, dans lequel se mènent, doivent se mener et se mèneront toutes sortes de recherches.

Pour deux voies transdisciplinaires

L'avenir est fait de répétition de l'essentiel par la *traditio* et de puissance d'innovation par la *curiositas*. Mais il y a plus, nous n'en serons *capables* qu'à une condition : en effet, je suis persuadé, après bien d'autres, que, et pour continuer à parler latin, rien de tout cela ne fonctionne sans la *capacitas*, « espace ménagé pour recevoir »²⁸. On peut établir un parallèle avec le verbe grec *khôrein* (et avec la *khôra* chère autant à Kristeva qu'à Derrida), et montrer que la notion sous-jacente tant à *capacitas* qu'à *khôrein*, est « la possibilité de recevoir une qualification qui rend *ensuite* (souligné par Jean-Luc Marion) à même d'opérer selon cette qualification » (1969 : 58-80). *Curiositas* et *capacitas* : deux mouvements différemment voire contradictoirement orientés, deux positions actantielles derrière. *Capacitas* : si je parle de la mienne, je me décris comme Objet, d'un don venant d'autrui à la mesure de ce que je puis contenir, *curiositas*, je me décris comme Sujet mesuré selon ce que je suis en mesure de quérir.

Concrètement, le rapport envisagé ici est celui de la discipline sémiotique, de l'*ars semiotica*, aux autres, à d'autres disciplines vers qui je me tourne par intérêt parfois encore incertain (un aspect de la *curiositas*) et dont je reçois la parole à la mesure de mes possibilités (*ad modum recipientis recipiendum recipitur*, la théologie médiévale formulait parfois la chose ainsi) et en fonction de mes problématiques (deux aspects de la *capacitas*)²⁹.

26. Plutarque a écrit en grec un traité *Peri polupragmosunès* (titre que j'oserai traduire en français par *Sur l'affairement multiforme*) qui constitue ici la référence de Cicéron pour créer le mot *curiositas*.

27. C'est en ce sens que je cite avec bienveillance, malgré les critiques dont il a fait l'objet et dont j'ai fait l'objet en le citant, le manuel de Patrizia Magli.

28. Rappelons le sens constant de *capax* : l'adjectif désigne qui possède un « espace ménagé pour recevoir » ; ainsi Tite-Live l'emploie-t-il au livre IX (23, 99) pour l'homme qui absorbe et supporte le mieux le vin dans une compagnie, un *capacissimus vir*.

29. Les rapports de Jakobson et de Lévi-Strauss d'un côté, de Jakobson et des laboratoires Bell de

Soit donc, en premier lieu, une pluridisciplinarité, qui peut être étudiée comme une genèse, celle qui bâtit une discipline à partir de plusieurs points de vue : on peut souligner par exemple que, contrairement à nombre d'historiques trop rapides sans doute liés à certaines préventions, la sémiotique ne dérive pas simplement de la linguistique, fût-elle structurale, mais repose véritablement en profondeur sur le « tripode » dont parlait Thomas Sebeok dans son article justement intitulé « Chronique des préventions », tripode formé par sa source philosophique, sa source linguistique, et aussi par sa source médicale, trop oubliée, malgré l'importance de la symptomatologie pour la connaissance du fonctionnement des signes.

Soit donc en second lieu, une certaine codisciplinarité, comme une interaction nécessaire de plusieurs éclairages, au cours de l'enquête du *prospecteur* – si je nomme ainsi un des acteurs qui composent les rôles thématiques du Sujet sémioticien, de même que je nommerai *archéologue* qui se fera l'historien actif de la pluridisciplinarité évoquée ci-dessus. Quant au prospecteur, donc, plus ou moins fréquemment selon l'étape où il se situe, et en fonction de la nature précise du corpus, il se trouve dans la nécessité de faire appel à des connaissances établies par d'autres disciplines, telles que l'histoire sociale, l'histoire des arts, l'histoire de la littérature, pour déterminer la sienne propre. Par exemple, dans l'analyse sémiotique de la *Vie de saint François* de Giotto à Assise, on est amené à recourir – j'insiste : nécessairement, sémiotiquement – à *l'histoire urbaine* pour saisir la portée des architectures et de leurs mutations et interprétations sur les fresques ; à *la théologie*, plus exactement celle de Denys l'Aréopagite ou dérivées, pour évaluer correctement les rapports de hiérarchie céleste et de hiérarchie terrestre mis en œuvre au fil du cycle ; le recours à l'histoire de la peinture pour comprendre l'articulation entre les trois crucifix peints qui s'y trouvent représentés. La lecture de La Trinité faite par Jean-Marie Floch et reconstituée par Jérôme Collin (ouvrage déjà cité), rencontre de façon encore plus exemplaire la même problématique, y ajoutant, je l'ai dit, le passage d'une situation de co-disciplinarité à celle de transdisciplinarité. Un de ces moments forts se trouve p. 178 et 179 où Collin rapproche l'opération menée par le concile Quinisexte (le canon 82 de ce concile de la fin du septième siècle interdit la figuration du Christ en agneau), et de la démarche de Floch, qui toutes deux nous inciteraient à passer d'une « sémiologie du symbolisme » à une « sémiotique de la présence ».

Dès lors advient la possibilité d'une véritable transdisciplinarité, dont la fonction a été fort bien mise en évidence par Paul Bouissac qui, dans son article « L'institution de la sémiotique : stratégies et tactiques », retenait la leçon d'Émile Durkheim, lors de la fondation de *L'Année sociologique* en 1898. Citons le vieux maître, en priant le lecteur de changer ce qui doit être changé (par exemple « sociologue » en « sémioticien ») :

Ce dont les sociologues ont le plus besoin, en urgence, c'est d'être régulièrement informés des recherches qui se développent dans des sciences spéci-

l'autre (et ce qui en résulte directement ou indirectement pour les uns et pour les autres) illustrent magnifiquement ce va-et-vient. Pour des allusions partielles et une contextualisation, v. Costantini 2010b.

fiques [...] parce que c'est dans ces disciplines que se trouvent les matériaux avec lesquels doit se construire la sociologie [...]. Les connaissances que doit posséder un sociologue, s'il désire éviter un vain exercice dialectique, sont si amples et si variées, les faits sont si nombreux, se trouvent dispersés dans tant de domaines qu'il en devient difficile de les identifier, et que l'on court toujours le risque d'oublier quelque chose d'essentiel.

D'où un appel à la collaboration active, interactive, avec « la statistique, la morale, les sciences économiques, l'histoire du droit, etc. », nous dirions volontiers aujourd'hui les sciences cognitives, les neurosciences, l'archéozoologie, etc., ou, hier, pour se reporter à l'aventure jakobsonienne, la théorie de la communication, la cybernétique. C'est un appel à la collaboration interactive, avec de nombreuses autres disciplines pour *tailler* un objet commun *in fine*, qui transcende les premiers, qui donc convoque l'artisan, le troisième à découvrir, après l'archéologue, le prospecteur, nommé le *tailleur*.

À ce point de rédaction, vous me signifiez que j'ai été un peu long. Et c'est très bien, car, au lieu de longs développements justificatifs, je me contente, après ces attendus nécessaires, de vous livrer les deux pistes prévues, brutes, deux exemples possibles, qui puisent tous deux, différemment, dans la connexion transdisciplinaire.

- La sémiotique tournée vers les neurosciences (voyez les travaux sémiotiques de Jean Petitot, de Per Aage Brandt, et de quelques autres ; voir en dernier lieu, par exemple, *Cognitive Morphodynamics: Dynamical Morphological Models of Constituency in Perception and Syntax*).
- La sémiotique confrontée avec la pensée extrême-orientale du signe (voyez entre autres les travaux non sémiotiques de François Jullien ; voir en dernier lieu, par exemple *Entrer dans une pensée ou des possibles de l'esprit*).

S'il fallait terminer enfin, moins par un programme de quête (dont je viens d'indiquer la paratopie) que par l'utopie paradoxale, presque contradictoire, à viser, je formerais le vœu d'une sémiotique à la fois sceptique et critique, naissant d'une tension entre suspension et assertion du jugement.

Joseph Courtés

Date et lieu de naissance

6 février 1936 à Puisserguier (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur émérite, Université Toulouse 2 - Le Mirail

Domaines de recherche

Sémiotique générale, sémantique

*

Principales publications

- *Lévi-Strauss et les contraintes de la pensée mythique*, Paris, Mame, 1973.
- *Introduction à la sémiotique narrative et discursive*, Paris, Hachette, 1976 (rééditions en 1980 et 1986) [traduit en portugais, espagnol, coréen].
- *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage I* (avec Algirdas Julien Greimas), Paris, Hachette, 1979 (réédition en 1980, 1985 ; édition augmentée d'une bibliographie et d'un index dus à Courtés : 1993, 1994, 1997, 2001) [traduit en anglais, espagnol, portugais, russe, italien, néerlandais, coréen].
- *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage II : compléments, débats, propositions* (avec Algirdas Julien Greimas), Paris, Hachette, 1986 [traduit en espagnol].
- *Le Conte populaire : poétique et mythologie*, Paris, PUF, 1986 [traduit en italien].
- *Sémantique de l'énoncé : applications pratiques*, Paris, Hachette, 1989.
- *Analyse sémiotique du discours : de l'énoncé à l'énonciation*, Paris, Hachette, 1991 (réédition en 2001) [traduit en espagnol].
- *Du signifié au signifiant : étude d'une bande dessinée de B. Rabier*, Limoges, Pulim, 1992.
- *Introduction à la sémiotique narrative et discursive : méthodologie et application* (préface d'A. J. Greimas), Paris, Hachette, 1993 [traduit en chinois].
- *Du lisible au visible : analyse sémiotique d'une nouvelle de Maupassant, d'une bande dessinée de B. Rabier*, Louvain, De Boeck, 1995.
- *La Sémiotique du langage*, Paris, Nathan, 2003 (rééditions Paris, Armand Colin, 2005, 2007, 2010) [traduit en chinois].

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

De formation d'abord philosophique, puis « spirituelle », biblique et anthropologique (dans le cadre de l'enseignement supérieur), c'est la quête du « sens » qui, après les quatre et bonnes anciennes « licences » passées (sur quatre ans chacune), m'a incité à faire un choix qui s'est progressivement imposé à moi : je pouvais partir en direction de la « psychanalyse », mais j'ai très vite écarté cette tentative, car j'avais l'impression que, finalement, dans cette voie, c'est de mes propres problèmes psychologiques que j'aurais voulu implicitement traiter. Découvrant la possibilité d'une interprétation sémiotique textuelle, plus « objective », j'ai alors procédé empiriquement à l'analyse d'un texte de nature « spirituelle » et je l'ai soumis à Algirdas Julien Greimas comme un simple « essai » d'un sémioticien virtuellement « débutant ».

Ceci m'a conduit à une première rencontre avec Greimas qui a eu lieu dans son bureau, situé alors au Collège de France : c'était au courant du mois de juin 1968. Accueil très chaleureux. Et à partir de là, j'ai participé régulièrement à son séminaire dont les lieux d'exercice ont changé tant de fois (la dernière s'étant déroulé à la Faculté de théologie protestante, boulevard Arago) jusqu'à sa mort en 1992. Il est vrai que mon début en sémiotique fut difficile. Au premier séminaire, j'ai rencontré quelqu'un avec qui j'ai tout de suite sympathisé, mon futur ami Eric Landowski ; et, à la fin de cette première séance, nous nous sommes dits : « Est-ce que nous revenons la semaine prochaine ? » Ensemble et avec d'autres, nous avons continué jusqu'au terme du séminaire, ce que nous n'avons jamais regretté.

Greimas et moi, nous avons travaillé, dès le début au 18, rue Monsieur-le-Prince, et sommes devenus amis, passant ensemble les mercredis et jeudis ; j'étais un peu son adjoint ou mieux son petit secrétaire bien peu payé par l'EHESS. Pendant un certain nombre d'années depuis sa nomination à l'EHESS, il habitait avec son épouse, Anne, dans un bon appartement (au rez-de-chaussée) du 15^e arrondissement parisien, et moi près du terminus nord de la ligne de la porte d'Orléans. Nous nous retrouvions ensuite à la station « médiane » Odéon où nous prenions ensemble un café, avant de rejoindre, tout à côté, notre double bureau de la rue Monsieur-le-Prince. Sa femme n'appréciait pas le climat parisien et elle lui a demandé d'habiter la campagne : je l'ai aidé naturellement dans cette opération de déménagement et sommes allés ensemble près de Nogent-le-Rotrou où il avait trouvé une maison (une ancienne grange) qui demandait pas mal de travaux.

En souriant, il montrait le séjour qui, autrefois, accueillait une bonne douzaine de vaches. Les travaux finis, il nous invita, mon épouse, moi et nos deux premiers enfants, à venir déjeuner. À partir de ce moment-là les invitations se firent dans les deux sens et un jour, mon épouse lui servit « la soupe au pistou ». Il emporta le livre de cuisine où figurait cette recette et en proposa un peu plus tard une analyse, qui parut dans les premiers *Actes Sémiotiques*. Un jour, de retour chez lui, notre petite famille s'est arrêtée à Maintenon où nous avons, nous aussi, déniché une agréable et ancienne maison que nous avons achetée. C'était en juin 1975. À partir de ce moment-là notre collaboration se fit de plus en plus importante.

Désormais, nous situant tous deux sur la même ligne de chemin de fer, nous arrivions ensemble au « bureau », et en repartions le jeudi vers dix-sept heures, par le même train, après avoir consommé un « demi » accompagné d'un « œuf froid ». Du coup, nos relations devinrent de plus en plus amicales, et le « rituel » resta le même jusqu'à la fin de sa vie, jusqu'à son hospitalisation où j'allais le voir régulièrement : il décéda malheureusement d'un cancer généralisé, non sans avoir vu, avec joie, les épreuves de son *Dictionnaire du moyen français* qu'il avait rédigé avec Teresa Keane, sa seconde épouse. À vrai dire, Greimas m'avait proposé de l'aider dans ce travail : devant mon refus pour incompetence, il avait alors proposé ce rôle à Teresa Keane. Ce dernier livre faisait ainsi le pendant au *Dictionnaire de l'ancien français*, paru lui aussi chez Larousse (en 1968), et dont le succès n'a jamais baissé depuis lors.

Vous dites que vous avez rencontré Greimas en juin 1968. Quel était le statut de Greimas à l'époque ? Pourquoi est-ce lui que vous avez choisi et non pas un autre maître à penser du même domaine ?

En fait, j'avais parlé avec Greimas au téléphone et lui avais soumis un texte quelque six mois auparavant : il m'avait alors fixé un rendez-vous en juin 1968. À l'époque, il avait quitté depuis un an à peu près son poste de professeur des universités à Poitiers, venant d'être élu directeur d'études à l'EHESS. Si je me suis adressé à lui, c'est que mon ami Claude Bremond me l'avait conseillé tout en me disant que le travail de recherche de Greimas était particulièrement difficile : mes études antérieures dans l'exégèse biblique étaient elles aussi difficiles d'accès (présupposant une bonne connaissance de l'hébreu et du grec anciens). Et, avec le recul, je pensais bien alors que la difficulté, en tant que telle, ne saurait me rebuter.

Pouvez-vous évoquer plus précisément votre collaboration scientifique avec Greimas ? Que faisiez-vous au juste pendant vos rencontres régulières ?

Notre collaboration scientifique, Greimas et moi, à propos du *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, a porté d'abord sur l'élaboration d'une nomenclature acceptable, tâche assez difficile et qui sera revue plusieurs fois en cours de route, eu égard au rapport que la sémiotique entretient avec la linguistique mais aussi avec bien d'autres sciences humaines dont les acquis ont été, ici ou là, pris en compte partiellement, voire totalement. À vrai dire la forme du dictionnaire était relativement plus aisée que celle d'un traité par exemple.

Voici, concrètement, comment nous avons procédé d'un commun accord. Rédigeant sur des demi-pages, chacun de son côté, une première esquisse définitionnelle, nous nous les repassions pour ajouts, corrections ou suppressions. Autrement dit, c'est sur de l'écrit (à la main) que nous avons, l'un et l'autre, travaillé. Et, chaque semaine, en nous retrouvant, nous pouvions échanger nos réflexions sur la pertinence de nos modifications en cours. Mais, en réalité, notre travail portait sur les fiches élaborées ou en cours d'élaboration, qui, à la fin tenaient toutes ensemble dans le carton d'une paire de chaussures !

Toutefois, à un moment donné, Greimas partit donner des cours et séminaires dans des universités nord-américaines. Son absence dura, je m'en souviens bien, quelque trois mois, mais, par-dessus l'Atlantique, le courrier fonctionnait bien dans les deux sens et les demi-feuilles avançaient progressivement au plan rédactionnel et de manière satisfaisante. Il est évident que le plus gros du travail ne pouvait se réaliser et que, seules, les entrées les moins complexes pouvaient se satisfaire de ce mode de travail. À son retour, Greimas et moi avons pu travailler pour ainsi dire la main dans la main et mener à terme l'œuvre entreprise. Il ne faut pas oublier que ce *Dictionnaire de sémiotique* nous a demandé trois ans de travail soutenu, y compris pendant les vacances : de ce fait il n'a pu paraître qu'en 1979.

Lorsque toutes les fiches ont été mises au point telles qu'elles se retrouvent dans notre livre, Greimas, ayant quelque mal dans la rédaction en français, m'a demandé d'en assurer l'écriture finale : ce qui avait l'avantage d'homogénéiser le texte en son entier ; aujourd'hui, il me serait difficile de préciser pour chaque entrée quelle est la part exacte qui revient à l'un ou à l'autre.

Comment est venue l'idée de réaliser un dictionnaire ? Dans quel objectif a-t-il été rédigé ? À quel public s'adressait-il et s'adresse-t-il toujours ?

Le séminaire de Greimas s'est tenu à l'EHESS depuis au moins 1967, et il a été un lieu de rencontre scientifique, présentant les travaux de chercheurs (dont le premier, Greimas, avec, entre autres, sa magistrale analyse des *Deux Amis* de Maupassant). Peu à peu, le séminaire a fait appel à un ensemble de notions ou de concepts qui se sont un peu fixés, puis, progressivement, imposés au groupe eu égard à la facilité d'utilisation qui les caractérisait. C'est ainsi que, peu à peu, s'est établie une sorte de « consensus », et voici qu'un jour Greimas me propose de l'aider à mettre par écrit « une théorie raisonnée du langage ». J'avoue lui avoir demandé quelques jours de réflexion et finalement j'ai accepté.

La première question qui s'est alors posée, c'était de savoir sous quelle forme. D'un commun accord, nous avons décidé de choisir non la forme d'un « traité de sémiotique générale » (comme le fera par la suite par exemple notre commun ami Umberto Eco), mais celle d'un « dictionnaire » ; la raison en était simple : le « traité » présuppose que l'ensemble des notions présentées forme un tout cohérent, si possible fermé.

En revanche la présentation sous forme de « dictionnaire » nous a semblé moins prétentieuse, plus ouverte. Ce qui a été bien mis en exergue par la parution en 1986 d'un deuxième tome du *Dictionnaire*, qui apportait un regard critique sur les définitions proposées dans le premier tome. Malheureusement, cet apport complémentaire n'a pas eu le même succès : autant le premier tome correspondait à un certain consensus, autant le second est apparu comme un éparpillement de points de vue qui n'ont pu faire une assez large unanimité dans la communauté des chercheurs en sémiotique. D'ailleurs il n'y a pas eu de nouvelle édition de ce second tome, alors que le premier, repris en 1993 dans une forme nouvelle (avec, en particulier, une bibliographie et un index ajoutés par Courtés), a connu près d'une dizaine

d'éditions et j'avoue aujourd'hui ne pas savoir de quelle année date la dernière, en tout cas bien après 2008 !

Le succès remporté en France mais aussi à travers le monde grâce à une bonne quinzaine de traductions (de l'anglo-américain au chinois en passant par le russe mais aussi par beaucoup de langues européennes : italien, espagnol, portugais, flamand, etc.) montre, après coup, que notre *Dictionnaire raisonné du langage* (l'ancien premier tome) a pu sembler une entreprise un peu « folle » à l'époque : nous avions pour but de nous adresser à un plus grand nombre de lecteurs possibles, intéressés par cette nouvelle approche de l'analyse du langage.

Le choix du « dictionnaire » (et non du « traité ») correspondait à une époque où de nouvelles disciplines se constituaient comme telles, grâce à la mise en forme de leurs concepts essentiels, soit tout d'abord sous forme de « dictionnaires » (la plupart publiés aux Presses Universitaires de France) : *Dictionnaire de la linguistique*, *Dictionnaire de la mythologie*, *Dictionnaire de la psychologie*, *Dictionnaire critique de la sociologie*, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, *Dictionnaire des sciences historiques*, et même, chez Bordas, le *Dictionnaire des littératures de langue française*. Un autre équivalent terminologique largement utilisé alors est celui de « vocabulaire » : par exemple le *Vocabulaire de la psychanalyse*, *Vocabulaire de la stylistique*, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, etc.

Qu'il s'agisse de « dictionnaire » ou de « vocabulaire », l'auditoire ou le public visé par le propos de notre *Dictionnaire* est celui qui s'interroge sur le fonctionnement du discours, du langage (sous toutes ses formes dans la mesure où l'on tentera de présenter non seulement une « sémiotique textuelle », mais aussi une « sémiotique visuelle », « une sémiotique spatiale », « une sémiotique des odeurs ou des goûts », une « sémiotique des mathématiques ou de la logique », etc.). D'où l'envie de nombreux chercheurs d'appliquer à leur objet une analyse de type sémiotique. Le consensus sémiotique, portant sur un ensemble ordonné de notions ou de concepts (surtout lorsqu'ils sont interdéfinis), permet de considérer l'approche sémiotique comme une vraie discipline. On sait par exemple que la psychologie, la psychanalyse, etc. n'ont été reconnues comme sciences particulières que le jour où elles se sont dotées d'un dictionnaire ou d'un vocabulaire, les définitions proposées alors délimitant un angle de savoir spécifique.

Si notre ouvrage a ainsi connu un grand succès non seulement en France, mais aussi, et plus encore, à l'étranger, en particulier en Asie (tant en Corée, au Japon et même en Chine où je l'ai fait entrer récemment), je pense que cela est dû aux analyses les plus fines possibles que la sémiotique met à la disposition des chercheurs. Par ailleurs, un des intérêts de l'ouvrage est le système de renvois qui enrichit le contenu de chaque « entrée » et autorise un croisement des notions retenues et une meilleure compréhension de la démarche sémiotique.

Comme vous l'avez indiqué, ce *Dictionnaire* est la référence la plus importante de la terminologie sémiotique jusqu'à présent. Quels principes avez-vous suivis pour sa création ? Comment expliquez-vous le statut du méta-

langage en sémiotique ? Feriez-vous le *Dictionnaire* de la même manière aujourd'hui ?

Vis-à-vis de ce *Dictionnaire*, je crois qu'il faut tout de même en limiter l'importance. C'est, en effet, un des reproches qui lui a été fait, spécialement en ce qui concerne la nomenclature : pourquoi retenir telle entrée (linguistique, par exemple) de préférence à telle autre (relevant d'un autre domaine) ? D'autre part, la question de l'interdéfinition ne manque pas de se poser. Dans un sens positif, il est clair que la solidité de notre ouvrage n'en sort que plus renforcée dans la mesure où ce choix méthodologique montre qu'un concept n'est jamais isolable en tant que tel, de même que le dictionnaire de langue se sert d'autres mots pour en définir un, et ainsi de suite, dans une ronde quasiment infinie, à la différence de la sémiotique où une telle ronde est beaucoup plus réduite comme en témoigne notre système de renvois. Le propre de l'interdéfinition a peut-être un autre avantage, celui de mieux cerner le concept en question, et de viser, dans la mesure du possible, l'univocité, qui est la marque de tout dictionnaire ou vocabulaire à vocation scientifique.

Cela dit, il est bien clair que nous ne sommes jamais arrivés à un tel point : mais cela est vrai aussi dans les sciences « dures ». La preuve en est dans le système des renvois en fin d'articles, qui souligne le côté très limité de notre travail ! Que notre *Dictionnaire* puisse encore servir à des débutants, c'est évident, ne serait-ce que pour situer le projet sémiotique par rapport aux autres disciplines voisines : ce n'est pas encore faire de la sémiotique. D'ailleurs, si aujourd'hui une telle entreprise (plus de trois ans de travail, je le répète) était envisageable, il est clair que nous partirions sur de nouvelles bases.

Et la première question qui se poserait serait au moins : a-t-on besoin d'un dictionnaire pour faire gentiment de la sémiotique ? Il me semble évident qu'une autre approche que celle d'un dictionnaire s'imposerait peut-être pour entrer et cheminer en sémiotique, eu égard aux besoins actuels ou à venir. Je voudrais rappeler une donnée anecdotique à propos de notre collaboration : Greimas, avant sa mort, avait laissé à Teresa Keane tous ses droits intellectuels. Ayant ouï parler d'un « rajeunissement » du *Dictionnaire*, elle a opposé son veto, me laissant libre seulement d'ajouter à ma guise un index et une bibliographie. Un peu comme c'était jadis le cas des thèses de doctorat d'État (ce qui fut mon cas), qui, une fois déposées à l'Université (en vue de la soutenance), n'admettaient ni retouche ni ajout, ni correction : à la différence des thèses actuelles auxquelles leurs auteurs apportent, au moment même de la soutenance, des feuilles pleines de rectificatifs...

Ceci dit, il me faut tout de même répondre, ne fût-ce que d'un mot, à votre question très précise portant sur le statut du « métalangage » en sémiotique. Vous posez là un problème difficile, déjà abordé, il y a bien longtemps, par les logiciens Rudolf Carnap et Alfred Tarski. Je ne reviendrai pas sur l'article qui lui est consacré dans notre *Dictionnaire* : il faisait au moins un « état des lieux » en 1979, y compris en linguistique. Depuis, il est clair que d'autres propositions ont pu être faites, mais sont-elles plus convaincantes ? D'un mot, je ne pense pas qu'il y ait eu une avancée sur ce sujet : si en logique la question du métalangage ne semble plus poser de problèmes, en

revanche en sémiotique, il n'en va pas de même : la distinction entre le langage-objet et le langage descriptif est difficile à établir surtout s'il s'agit du langage verbal ou écrit. C'est peut-être ici que l'apport de la sémiotique visuelle devrait être décisif.

De quelle façon le deuxième tome du *Dictionnaire a-t-il été élaboré ?*

La parution du premier tome a suscité beaucoup de réactions : Greimas et moi avons proposé à tous ceux du Groupe de recherche qui le souhaitaient d'apporter leur contribution en vue de compléter ou de corriger telle ou telle définition, selon leur point de vue. En fait, nous avons reçu beaucoup de réponses : certaines, relativement brèves, qui auraient pu figurer dans le premier tome ; d'autres, les plus nombreuses, pouvaient s'étaler sur plusieurs pages, parfois sur une vingtaine de pages. Nous avons décidé de reprendre certaines propositions nouvelles ou complémentaires, en tenant compte de leur pertinence mais aussi de leur longueur. En accord avec les auteurs, nous n'avons généralement retenu que des fragments des ajouts qu'ils proposaient.

Ceci a eu deux effets pernicieux dans la mesure tout d'abord où le second tome ne donnait que des fragments de textes le plus souvent très longs, avec le risque que comporte par exemple, on le sait bien, toute phrase extraite de son contexte : le sens risque pour le moins d'en être déformé. L'autre effet, peut-être le plus important, était que l'ouvrage ainsi construit n'avait pas de cohérence d'ensemble comme c'était le cas du premier tome. Il constituait une juxtaposition de points de vue différents que rien ne reliait entre eux. Il me semble que c'est la raison pour laquelle ce second tome fut un « échec » : une seule traduction – en espagnol – et aucune réédition en France. Alors que le premier tome, paru d'abord en 1979, allait connaître une « seconde vie » en 1993 avec de très nombreuses rééditions jusqu'à ce jour.

Pour le second tome, il eût fallu une seule plume et un esprit de synthèse dont aucun parmi nous, je crois, n'était alors capable, moi le premier. L'idéal, je pense, aurait été, en prenant les textes qui nous étaient proposés, de ne faire qu'un seul tome de dictionnaire. Pour ma part, j'y avais pensé dans les années quatre-vingt-dix, mais rien n'a pu se faire car avec le décès de Greimas qui avait donné tous ses droits intellectuels à sa collaboratrice (pour le *Dictionnaire du moyen français*), Teresa Keane, celle-ci s'est vivement opposée à toute modification du premier tome et a imposé son veto à l'éditeur.

Vous étiez aussi secrétaire du Groupe de recherches sémio-linguistiques. Pouvez-vous nous raconter sa naissance, expliquer son fonctionnement et commenter son destin ?

Cette question est pour moi aujourd'hui à la fois difficile et intéressante, vu la distance temporelle. Le Groupe de recherches sémio-linguistiques avait été fondé par Christian Metz pour appuyer le projet de recherche de Greimas. Tout en poursuivant ses propres recherches sur le visuel et en particulier sur le cinéma, il avait constitué, au premier étage de la rue Monsieur-le-Prince où Greimas avait son bureau, une toute petite équipe de recherche, lui donnant sa dénomination définitive (GRSL) : de ce fait, Metz se trouvait du

même coup « nommé » secrétaire de Greimas. Une fois recruté par l'EHESS comme « chef de travaux » (emploi correspondant dans l'université à celui d'« assistant », mais avec un statut nettement différent), Metz laissait vacante la place de « secrétaire » de Greimas : comme je souhaitais entrer un jour comme titulaire à l'EHESS, je me suis proposé auprès de Greimas. C'est ainsi que je suis devenu le second (et dernier) secrétaire du Groupe de recherches sémio-linguistiques pour près d'une vingtaine d'années.

Sous l'impulsion de Greimas, le GRSL se développa alors dans deux directions complémentaires. L'une, pour ainsi dire « intérieure », l'autre « extérieure ». La première mit en place progressivement les séminaires du mercredi, des « ateliers », c'est-à-dire des groupes de recherche variés, par exemple celui du visuel, animé par Jean-Marie Floch, celui de l'exégèse biblique (un premier groupe animé par Jacques Escande, puis le Groupe de recherches exégétiques de l'Université Lyon 2 qui publia rapidement une revue bien connue *Sémiotique et Bible*), celui qui se consacrait à l'espace, à l'architecture, etc., avec Manar Hammad. En un mot, il s'agissait, à l'intérieur de ces ateliers, de voir ce que la sémiotique pouvait apporter pour décrypter le sens qui y était en jeu.

Initiées d'abord sous la houlette d'Anne Hénault (au moins pour les *Actes sémiotiques*), puis, et surtout, avec le grand courage et la ténacité d'Eric Landowski pendant de si nombreuses années, parurent à la fois les *Actes sémiotiques* (de nature thématique, comme « le figuratif », « l'espace », « le droit », etc.) paraissant approximativement quatre fois l'an, et, complétement, les *Documents de recherches* (généralement présentés mensuellement). L'avantage de ces deux publications était de permettre aux chercheurs de publier de vrais « articles » de sémiotique, comme, parallèlement, le Centre de sémiotique et de linguistique de l'Université d'Urbino (en Italie) faisait paraître en français, en italien ou en anglais, ses *Documenti di lavoro* correspondant – sans aucune concurrence – à nos *Documents de recherches*.

La seconde dimension du GRSL, de nature plus « extérieure », concernait les sémioticiens étrangers, travaillant dans le même sens que Greimas. Naturellement, les deux publications, ci-dessus évoquées, leur apportaient beaucoup et établissaient des liens avec, si je puis dire, la « maison mère » de la rue Monsieur-le-Prince. Et c'est là en particulier un des travaux du secrétaire qui consistait à « mettre en relation » les chercheurs du monde entier, à élaborer un fichier (comprenant les noms, les adresses et indications des domaines de recherche). Il y avait là tout un travail en 1973 où je devins secrétaire : il n'y avait ni ordinateur, ni l'appui des multimédias d'aujourd'hui. Tout se faisait à la main, avec l'aide, au maximum, d'une machine à écrire, même pas électrique (ce modèle-là nous ayant été refusé par manque de crédits).

De tout cela, qu'est-ce qui a subsisté ? À la retraite de Greimas, nos deux publications (en français), *Actes sémiotiques* et *Documents de recherches* ont été prises en charge par Jacques Fontanille à l'Université de Limoges qui, avec des moyens plus importants, a pu diffuser plus largement les *Nouveaux Actes Sémiotiques*, prenant le relais de l'expansion sémiotique et des axes de recherche alors en cours (je pense par exemple aux « états d'âme », aux « passions » et « émotions »). Avec sa grande compétence, je crois que Fon-

tanille a su poursuivre l'œuvre de Greimas et l'a même renforcée grâce au multimédia (ainsi les *Actes Sémiotiques* sont-ils désormais en ligne).

Pouvez-vous nous décrire les relations de Greimas avec les autres intellectuels de son époque ?

Je pense que le problème est plutôt celui du nombre et de l'importance des contacts que Greimas entretenait avec les intellectuels de son temps. Il y eut tout d'abord les rapports qui le lièrent profondément et durablement à Roland Barthes qui l'appelait familièrement « Gui » du fait de son prénom « Algirdas ». Ils se rencontrèrent tous deux dans les services culturels de l'ambassade de France aussi bien en Turquie qu'à Alexandrie, lieux de discussions importantes, en lien avec les débats qui avaient lieu, parallèlement en métropole, autour des propositions de Hjelmslev ou de Troubetzkoy.

D'autre part, Greimas était amené à donner des cours à Alexandrie : son séjour en Égypte le marqua profondément. Lorsqu'il rentra en métropole, il prit un poste de professeur à l'Université de Poitiers où il rencontra d'autres chercheurs et enseignants, tels Jean-Claude Coquet. S'il put devenir directeur d'études à l'EHESS, c'est en partie grâce à l'appui de Claude Lévi-Strauss, qui l'accueillit dans son laboratoire du Collège de France. Du coup ses relations scientifiques s'étendirent, en particulier avec Georges Dumézil, qui souhaitait voir Greimas entrer au Collège de France et l'y incitait chaleureusement.

En fait, ce fut Barthes avec le succès médiatique (avec ses *Mythologiques*, rééditées encore aujourd'hui) qu'on lui connaît qui fut retenu pour représenter la « sémiologie » dans cette institution. À vrai dire, Greimas ne cherchait pas à devenir professeur au Collège de France, car il lui aurait fallu se mettre en quête de beaucoup d'appuis, faire nombre de visites pour appuyer une telle démarche, ce que sa modestie et le manque de temps ne lui permettaient point. D'autres rencontres d'intellectuels qui marquèrent plus solidement les dernières années de son enseignement, de son séminaire, furent surtout celles de ses amis, Paul Ricœur (avec qui les discussions publiques sur la temporalité marquèrent fortement le milieu parisien), Bernard Pottier et Jacques Geninasca (qui tous les deux intervenaient chaque année dans son séminaire), Bernard Quemada (qui fut un soutien important pour la publication d'ouvrages de sémiotique, notre *Dictionnaire* compris). Si l'on voulait énumérer le nombre de personnalités scientifiques qu'il croisa sur son chemin, il suffirait je crois de s'en tenir à la bibliographie établie aussi bien dans le *Dictionnaire* que dans l'ouvrage dont tous les articles lui ont été dédiés au moment de sa retraite : *Exigences et perspectives de la sémiotique : recueil d'hommages pour A. J. Greimas*, 1985 (2 volumes comportant soixante-dix-sept contributions originales, œuvres des plus éminentes personnalités françaises et étrangères).

La diffusion des idées de Greimas a-t-elle rencontré des résistances ? Greimas a-t-il traversé des moments polémiques ? Comment ? Où ?

La résistance de nombreux chercheurs venait du fait que dans les années soixante et soixante-dix, Greimas a essayé de travailler sur la syntaxe narrative seulement, mettant ainsi momentanément entre parenthèses – par souci

méthodologique – le problème du sujet. Jusque-là, il s’agissait alors seulement de la circulation des objets entre sujets narratifs, et donc l’accent était mis en priorité sur les modalités du faire du sujet. Entre-temps, il y eut mai 1968 et l’accent s’est trouvé déplacé : la priorité alors apparut avec la problématique du sujet énonçant. Ce renouvellement de problématique va se manifester avec les notions d’« émotion », de « passion », etc., si attendues par ses « adversaires », et qui trouvera en quelque manière son sommet dans les toutes dernières années de son séminaire et jusque dans son ultime livre *De l'imperfection*.

En ce qui concerne des moments polémiques, à vrai dire, je ne me souviens que de son « gentil affrontement » avec Paul Ricœur, à propos de la définition du récit. Pour Greimas, la temporalisation n’intervenait qu’au niveau plus superficiel, celui de la mise en discours. En revanche, dans une perspective plus « populaire », à cause de la première impression ressentie par le lecteur moyen, Ricœur mettait en cause le point de vue greimassien et affirmait, avec la plus grande conviction, que le récit se définissait d’abord par recours au temps, que la « temporisation » de Greimas n’était pas située au bon niveau. La question était la suivante : quel est le niveau de la prise en compte du temps ? Est-ce que le passage d’un « état 1 » à un « état 2 », qui, me semble-t-il, définit le récit, doit se fonder en premier (et parallèlement) sur le passage d’un « temps 1 » à « un temps 2 » ? Cet épisode « polémique » s’est accentué évidemment avec la parution de l’ouvrage *Temps et récit* de Ricœur.

Globalement, il me semble que Greimas n’a jamais voulu polémiquer avec qui que ce soit. Il commençait par afficher ce qui semblait juste et cohérent à ses yeux, sans aucune visée polémique tant dans ses écrits que dans ses exposés au séminaire du mercredi après-midi. Cela dit, il est évident que toutes les personnes présentes n’adoptaient pas nécessairement son point de vue. Il me semble qu’il y avait, pour ainsi dire, deux types d’« adversaires » (tout à fait agréables, par ailleurs, dans la présentation orale de leurs propositions).

J’ai eu l’impression que certains profitaient de l’aura de Greimas pour s’imposer, peut-être inconsciemment, comme des « intellectuels » de même niveau (sinon plus) que lui sur la « scène parisienne ». Était-ce le cas de Julia Kristeva ? En tout cas, en 1968, ses réactions quittaient visiblement le domaine sémiotique pour celui de la psychanalyse (et l’on a pu voir le parcours qu’elle a suivi jusqu’à ce jour...). Parallèlement, Claude Chabrol n’était visiblement intéressé que dans la mesure où sa propre démarche sociologique aurait pu tirer profit de l’approche sémiotique. En fait tous les deux étaient des « adversaires » de l’extérieur : ils ont d’ailleurs rapidement disparu du séminaire.

Tout autre était le cas de mon ami Jean-Claude Coquet, car lui expérimentait des concepts proprement sémiotiques, ce qui en faisait peut-être, aux yeux de Greimas (pas toujours convaincu de ses propositions) un « adversaire » de l’intérieur. Il est vrai que la recherche personnelle de Jean-Claude avait pour but, à cette époque-là, le problème du sujet dans le cadre réellement sémiotique. Il fondait alors son propos sur les modalités et surtout sur

leurs interrelations réciproques : je me souviens aujourd'hui des structures hiérarchiques qu'il établissait entre elles, et qui ouvraient manifestement sur un axe de recherche jusqu'alors inédit. Cela dit, je pense quand même que c'est à lui, ici, de préciser son rapport à Greimas, d'autant plus que les années ont passé et que ma mémoire risque d'être non pertinente.

Comment voyez-vous l'évolution de l'œuvre de Greimas depuis le début de sa carrière sémiotique jusqu'à la fin ?

Greimas a beaucoup évolué dans sa recherche du sens. Déjà, dans ses premières années d'enseignement supérieur en France, il y a un certain décalage entre ses premiers articles strictement linguistiques (au sens restreint de cet adjectif) et son ouvrage *Sémantique structurale* : il passe alors de la dimension de la phrase à celle du discours. Le meilleur exemple qui me vient aujourd'hui à l'esprit est le suivant : une personne donnée, qui se met à parler, émet des phrases successives qui, chacune prise à part, obéit à toutes les règles phonologiques, syntaxiques et sémantiques ; mais lorsqu'on essaie de comprendre l'ensemble du discours qu'elle tient, on s'aperçoit d'une faille importante qui rend son propos dénué de sens, absolument incohérent, tant pour le linguiste que pour le sémanticien ou le sémioticien. Car il existe des règles qui sous-tendent le discours et qui ne sont pas de même nature que celles de la phrase.

C'est à ces règles, assurant la cohérence du discours, que Greimas s'est alors consacré ; d'où, dans un premier temps, toute sa recherche sur la narrativité, et plus encore sur les structures qui la sous-tendent. Ce travail mettra en lumière le rapport sujet-objet, au plan des actions effectuées par les acteurs intervenant à l'intérieur du discours. Il distinguera deux axes de recherche : celui rattaché au sujet de /faire/ (avec tous les développements qui lui seront consacrés) et celui des sujets d'état/ qui nous oriente vers les « états d'âme », les « passions » qui feront l'objet d'une recherche ultérieure.

Et c'est un peu dans un troisième temps que se posera pour lui la grande question de l'énonciation, telle qu'on la retrouvera en particulier dans son dernier livre *De l'imperfection*. Lisant les œuvres de Greimas, le lecteur nous paraît suivre alors un cheminement tout à fait cohérent et éclairant, lançant à chaque étape des lignes de recherche qui s'avèreront fructueuses.

Comment expliquez-vous la place relativement marginale que la sémiotique occupe au sein des recherches en sciences humaines en France ?

Il me semble que la première difficulté vient du statut de Greimas. Il avait vu tuer ses deux parents par les nazis. D'autre part, il lui avait été interdit, comme à tous les Lithuaniens (notez qu'il tenait mordicus à l'« h », refusant catégoriquement d'écrire « Lituanien »), de parler sa langue natale. Ils étaient obligés, pour la vie courante comme pour les études, de s'en tenir strictement au russe : Greimas me racontait que la nuit, sous la couverture, il lisait du lithuanien, absolument interdit, à la lumière d'une lampe de poche. À ce propos, son ouvrage *Des Dieux et des hommes*, qu'il avait rédigé en lithuanien, a d'abord été traduit en anglais, puis en français ; après le démantèlement de l'URSS, il a pu être édité à Vilnius et à Kaunas : il y a connu tout de

suite un très grand succès.

Comme je l'ai évoqué plus haut, après son passage à Alexandrie et à Ankara, Greimas a pu être nommé professeur à l'Université de Poitiers, et ensuite, grâce à certains appuis, dont ceux de Barthes et surtout de Lévi-Strauss, recruté à l'EHESS. Mais bien de ses collègues lui ont reproché de ne pas adhérer alors au Parti communiste français : ils lui ont reproché non seulement son attitude politique, mais aussi de vouloir enseigner et mettre en place une discipline nouvelle dans le cadre de la linguistique. Certes, Greimas s'est toujours voulu linguiste, comme en ont témoigné ses premières publications qui, tout de même, ont retenu l'attention des linguistes « purs et durs ».

L'autre difficulté à surmonter, c'est la nouvelle terminologie qu'il employait et que d'aucuns ont tout de suite méprisée. Du même coup, c'est non seulement les termes difficiles à avaler, mais aussi son auteur qui fut l'objet de mépris – lié, soulignons-le une fois encore – à son refus d'entrer au PCF. Et pourtant sa très grande intelligence a été reconnue avec le temps : si, à son premier séminaire de l'EHESS, il y avait à peine une dizaine de participants, ils furent plus d'une centaine les dernières années (spécialement boulevard Arago), et sa renommée s'étendit très largement à travers le monde, comme l'ont montré nombre de ses ouvrages et articles traduits en un grand nombre de langues.

Son parcours, on le voit, fut difficile, comme difficile fut l'extension de la sémiotique qu'il enseignait. Il faut dire que d'autres concurrents sémiotiques lui ont souvent barré la route. Je pense par exemple à Thomas Sebeok, directeur de collection à Indiana University Press, qui récusait la sémiotique de Greimas, mais qui n'a pu empêcher la belle traduction de notre *Dictionnaire* à ces mêmes Presses universitaires. D'ailleurs, les Coréens l'ont pris directement pour base de leur traduction et non l'édition française... ! Les nombreuses traductions du *Dictionnaire* soulignent bien l'intérêt des chercheurs pour la sémiotique et son utilisation, ce me semble, va croissante. En France même, je crois à l'influence importante de feu mon ami, Jean-Marie Floch, qui a apporté beaucoup à la discipline de la communication : qu'il en soit *post mortem* largement remercié (ici j'ai une affectueuse pensée pour Martine son épouse et pour leurs enfants, en particulier pour Antoine).

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

En conclusion, je voudrais seulement redire – au-delà de la vie et de la mort – tout mon attachement le plus fort, ma reconnaissance la plus affectueuse à celui qui fut mon « maître » et plus encore mon « ami ». Merci Algirdas Julien Greimas !

Ivan Darrault-Harris

Date et lieu de naissance

19 novembre 1945 à Châteauroux (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur émérite, Université de Limoges

Domaines de recherche

Éthosémiotique, psychogénèse normale et pathologique du sujet de l'énonciation non verbale et verbale, analyse sémio-cognitive de la perception de l'œuvre d'art, analyse sémio-anthropologique des processus identitaires dans les communautés indiennes du Brésil

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *Pour une psychiatrie de l'ellipse : les aventures du sujet en action* (avec Jean-Pierre Klein), postface de Paul Ricœur, Limoges, Pulim, 1993 (réédition révisée et augmentée en 2007).
- *Psicosemiótica na construção da identidade infantil : um estudo da produção artística de crianças Guarani e Kaiôwa* (avec Sonia Grubits), Casa do Psicólogo, Livraria e Editora Ltda, Universidade Católica Dom Bosco, Campo Grande (Brésil), 2001.
- *Identité et représentation : créations plastiques des Guarani et Kadiwéo du Brésil* (avec Sonia Grubits), Limoges, Lambert-Lucas, 2010.

Direction d'ouvrages collectifs

- *Sémiotique, phénoménologie, discours : du corps présent au sujet énonçant. Hommage à Jean-Claude Coquet* (avec Michel Costantini), Paris, L'Harmattan, 1966.
- *Les Âges de la vie : sémiotique de la culture et du temps* (avec Jacques Fontanille), Paris, PUF, 2008.

Articles

- « Tropes et instances énonçantes : éléments pour un nouveau parcours génératif du discours », *Sémiotiques*, n° 10, 1996.
- « L'Énonciation adolescente », *Adolescence*, vol. 17, n° 1, 1999.
- « La sémiotique du comportement », dans *Questions de sémiotique* (sous la direction d'Anne Hénault), Paris, PUF, 2002.
- « Vers un modèle des comportements et des discours adolescents », *Figures de la psychanalyse*, n° 9, 2004.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

Je suis né dans une ville du centre de la France, dans la province du Berry, à Châteauroux, surtout connue parce qu'elle a abrité un très célèbre écrivain qui est Jean Giraudoux, et aussi relativement proche de la résidence de George Sand, à Nohant. Je suis donc allé au lycée Jean Giraudoux, qui était à l'époque de bonne qualité, où les familles bourgeoises parisiennes envoyaient leurs adolescents un peu trop compliqués et ingérables, et j'y ai fait mes études, avec un projet qui était un peu banal : faire des études aussi brillantes que Giraudoux, qui était premier dans toutes les disciplines, y compris l'éducation physique. J'arrivai de fait, en fin de scolarité, à être premier partout sauf en éducation physique : c'est un projet qui n'a donc pas abouti !

Ensuite, il y a eu cette préparation à l'École normale supérieure, hypokhâgne, à Tours, au lycée Descartes, en lettres : École normale supérieure de la rue d'Ulm (les filles à l'époque se trouvaient à l'École normale supérieure de Sèvres). Mais j'ai essuyé un échec pour l'entrée à l'École normale supérieure, due surtout, je pense, à mon trop jeune âge, puisque je suis arrivé au-delà du bac à quinze ans. Donc j'avais beaucoup d'avance sur les autres, j'étais très jeune, et cela peut poser quelques problèmes de maturité, non pas intellectuelle ou cognitive, mais de maturité au sens plus affectif. Je ne suis pas le seul à avoir échoué. Je me souviens d'un échange avec un de mes pères spirituels, Paul Ricœur, qui lui aussi regrettait de ne pas être entré à l'École normale supérieure, car cela aurait été une occasion exceptionnelle de rencontrer d'autres intellectuels, mais cela ne s'est pas fait.

En 1965, je rejoins la Faculté des lettres de l'Université de Poitiers et c'est vrai que mes deux années de préparation à l'École normale supérieure m'ont donné une avance assez notable sur mes condisciples de la faculté. Je me souviens avoir sollicité la possibilité de passer ma licence de lettres en un an seulement au lieu des deux ou trois années nécessaires, parce que j'avais travaillé trois ans durant en classe préparatoire. C'est là que j'ai fait la rencontre d'un sémioticien qui a eu une carrière bien connue : Jean-Claude Coquet. J'avais manqué de très peu la rencontre avec Greimas : quand je suis arrivé à la Faculté des lettres en 1965, il était déjà élu à l'École pratique des hautes études en sixième section, grâce à l'aide de Claude Lévi-Strauss. Donc, Greimas était à Paris et il avait confié à Coquet le suivi des étudiants qu'il était contraint d'abandonner. En fait, Greimas est resté très peu de temps à Poitiers, je pense deux années universitaires, à son retour de Turquie. Je me trouvais à ce moment-là avec deux camarades intéressés par la sémiotique : François Rastier qui, depuis, a fait une carrière considérable, et Albert Prévost, qui a quitté la sémiotique pour devenir diplomate, principalement au Japon. La sémiotique qu'enseignait Coquet n'était pas, déjà à l'époque, strictement greimassienne, mais marquée par le fait qu'il était un disciple d'Émile Benveniste dont il avait suivi les cours au Collège de France.

Quand avez-vous rencontré Greimas ?

J'ai rencontré Greimas de manière un peu décalée. Je l'ai rencontré si mes souvenirs sont exacts en 1970, sur le conseil de Coquet d'ailleurs, et c'est à

partir de cette époque que j'ai suivi régulièrement son séminaire à Paris. Je me souviens d'un premier exposé de Greimas, qui avait organisé une sorte d'épreuve d'initiation ; le séminaire se situait 50 rue de Varenne, tout à fait en face de Matignon. Nous étions là dans des locaux qui appartenaient au Centre culturel italien, et nous sommes restés assez longtemps dans ce lieu. Cela a été l'occasion de rencontrer Greimas, qui avait son bureau 10, rue Monsieur-le-Prince, dans des locaux assez médiocres, mais où il se plaisait, parce qu'il avait refusé (c'est ce que dit la légende) l'attribution d'un bureau à la Maison des Sciences de l'Homme, au 54 boulevard Raspail, manifestant là déjà son caractère volontairement individualiste et marginal.

Quelles furent ensuite vos relations avec Greimas ? Quels souvenirs particuliers avez-vous gardés de lui ?

De 1970 à 1992 – puisque Greimas est mort en février 1992 –, les rapports ont été de très grande proximité, sans que je puisse me targuer d'être au nombre de ses amis. Nous nous voyions très régulièrement, nous déjeunions le mercredi rue Monsieur-le-Prince, dans un restaurant auvergnat tout à fait curieux (le « Carrefour », qui existe toujours, avec la même patronne), et nous allions au séminaire ensemble. Nous avons donc eu des rapports suivis continuellement pendant toute cette période, plus de vingt ans.

Et oui, j'ai des souvenirs particuliers. Greimas était un homme discret sur sa personne, sur sa vie privée, mais je crois que les relations étaient d'une grande cordialité avec des flashes de proximité : quelquefois il racontait des anecdotes de sa vie personnelle, mais de manière très fragmentaire. Par exemple il m'avait raconté que son père, le dimanche après-midi, jouait de la clarinette ; il m'avait raconté aussi l'épisode tragique de la mort de son père, dans le nord de la Russie en plein hiver. Il m'avait raconté aussi quelques épisodes coïncidant avec la seconde guerre mondiale. Des anecdotes un peu étranges parce qu'à un moment, il avait été incorporé dans l'armée allemande, son pays, la Lituanie, étant occupé par l'Allemagne. Mais au fond, il gardait toujours une certaine distance.

Peut-être qu'un moment privilégié a été le fait qu'il m'a sollicité alors qu'il devenait sourd et que j'étais à l'époque voisin d'un chirurgien de l'oreille internationalement connu ; il m'avait donc demandé de lui obtenir un rendez-vous pour consulter. Il était venu avec son épouse, je m'en souviens précisément, nous avons passé presque une journée ensemble. Comme la consultation se prolongeait considérablement, je me suis approché de la salle et j'ai entendu distinctement Greimas qui, devant le praticien médusé, lui donnait un cours accéléré de sémiotique en utilisant le tableau lumineux qui sert à examiner les radios. Et il avait consulté pour s'entendre dire que rien n'était possible dans son cas et qu'il devait supporter sa surdité. Il n'était pas susceptible d'un traitement médical. Il a eu, de cette façon-là, des moments de proximité.

Lors de son premier accident de santé, lorsqu'il a failli mourir par obstruction de l'artère alimentant le cerveau, j'étais allé le voir à l'hôpital. C'est là qu'il m'avait dit quelque chose qui, puisque nous en parlons maintenant, lui a survécu : il m'a montré une infirmière d'origine martiniquaise, donc de

race noire, avec un sourire entendu, en disant : « Je crois que j'ai découvert quelque chose, c'est que la *mort* est quelque chose d'horrible, mais le *mourir* est délicieux », c'est-à-dire que la catégorie de la mort est effrayante, mais que le mourir, c'est-à-dire la dimension aspectuelle, peut s'accompagner de plaisir.

Par ailleurs, je me souviens qu'il avait écrit un roman policier qui lui semblait sémiotiquement parfait. Mais aucun éditeur n'a jamais voulu prendre ce manuscrit pour l'éditer et il était très déçu, parce que, pour lui, l'excellence sémiotique était un argument prioritaire. Il a toujours été un grand consommateur de romans policiers. Un ami de sa génération, de la ville italienne de Padoue, l'avait invité pour une conférence, mais il était en retard. Donc, on est venu le chercher à l'hôtel, mais il voulait absolument terminer un roman policier et la conférence n'était pas un argument suffisant pour qu'il interrompît sa lecture. Greimas était amateur des genres narratifs où il y a une tension, tension vers un achèvement et une résolution. Il a entrepris ensuite, beaucoup plus tard, de tenir son journal, et là aussi il m'avait confié que c'était un échec total. Comme dernière tentative, il avait songé à écrire le journal de son chien, mais là aussi, l'échec a été complet. Autrement dit, les tentatives d'écriture de Greimas, d'écriture un peu personnelle, n'ont pas abouti. Vers la fin de sa vie, tout de même, comme je devais contribuer à un numéro de revue sur la vieillesse, je lui avais demandé d'écrire quelque chose sur son vécu de la vieillesse, ce qu'il avait fait, et là, j'ai quelques fragments très intéressants et très rares de Greimas parlant de sa relation personnelle à la vieillesse. En particulier, il raconte cette anecdote : il s'est aperçu qu'il était passé du côté des personnes âgées lorsque, dans un bus parisien, une jeune fille lui a laissé sa place, et il en a été extrêmement inquiet.

Quel rapprochement feriez-vous entre la sémiotique de Greimas et celle de Coquet ? S'agit-il de deux paradigmes complémentaires ?

Je crois que ce sont effectivement deux paradigmes tout à fait différents, parce que chacun d'eux s'inscrit dans un espace épistémologique incompatible avec l'autre. Greimas a vécu tout son parcours de chercheur à l'intérieur d'une épistémologie qu'on pourrait qualifier de saussuro-hjelmsléviennne, et il a jusqu'à la fin essayé de maintenir cette épistémologie, même dans son ouvrage ultime écrit avec Jacques Fontanille, qui s'appelle *Sémiotique des passions*, alors que là on pouvait attendre certaines modifications, peut-être une rupture épistémologique avec l'épistémè du structuralisme des années soixante-cinq, en particulier cette épistémè qui soutient le carré sémiotique, le modèle élémentaire de la signification, la conception de la narrativité, le parcours génératif, etc. Et même dans *Sémiotique des passions*, s'il admet au fond qu'il y a un niveau plus profond que les structures profondes, à savoir le niveau phorique et tensif, il reconnaît qu'il y a là des préconditions de la signification, mais qui n'appartiennent pas véritablement au parcours génératif de la signification, donc il les rejette en dehors de son cadre épistémologique.

Alors qu'évidemment Coquet, au fond, vient d'une autre généalogie, qui n'est pas la généalogie Saussure-Hjelmslev, le formalisme et le logicisme,

c'est la généalogie Husserl, Merleau-Ponty, Benveniste, c'est-à-dire le refus du principe d'immanence et l'affirmation que la langue n'est pas un ensemble seulement formel, mais comme le dit Benveniste, par exemple : le « je » est à la fois formel et substantiel. Alors là, on est dans un autre monde épistémologique, et donc les deux paradigmes sont, je crois, clairement incompatibles.

Greimas s'est tenu au paradigme saussuro-hjelmslévien sauf en une circonstance : c'est l'écriture d'un livre qui est une sorte de tentative de sortie phénoménologique. On pourrait dire, comme me l'a suggéré Anne Hénault, un « coming out » phénoménologique de Greimas : *De l'imperfection*, édité en 1987, où il s'engage dans une approche phénoménologique du texte, et où il travaille la question de la fracture dans les textes littéraires d'un point de vue phénoménologique mais tout en n'allant pas jusqu'au bout de l'analyse phénoménologique, comme j'ai essayé de le montrer, en analysant le chapitre qui s'appelle « le Guizzo ». Il y aborde un texte d'Italo Calvino et j'essaye de montrer qu'il ne va pas jusqu'au bout, et qu'il reste même aveugle à un certain nombre de marques du texte littéraire qui seraient les points de départ d'une analyse phénoménologique du texte.

Quelle était la position de Greimas vis-à-vis de la psychanalyse ?

Je pense qu'il a plutôt eu une relation de grand respect pour la psychanalyse, alors qu'il est parfois très sévère pour ceux qui utilisent la psychanalyse pour analyser les textes littéraires. Je pense par exemple à sa critique très sévère, dans *Sémantique structurale*, de la psychocritique de Charles Mauron. Il l'assassine en disant qu'il est en retard d'une guerre, que ceci n'a aucun sens.

Je pense en revanche qu'il est respectueux de Sigmund Freud et de la recherche qu'il a conduite. On voit qu'il construit son modèle actantiel en s'appuyant – quelquefois évidemment pour s'en distinguer – sur les instances freudiennes du Ça, du Moi et du Surmoi, et qu'il reconnaît que Freud a déjà construit une représentation du sujet, qui est un vrai sujet fait d'instances plurielles. Alors, je crois que cela lui plaisait. Et dans une lettre tardive de mai 1991, Greimas répond enfin à la question que je lui posais de l'influence de la lecture de Freud sur l'élaboration de sa sémiotique. Et il m'écrit que Freud a eu une influence considérable, qu'il a lu la *Traumdeutung (L'Interprétation des rêves)*. Ce livre a obsédé Greimas, et il considère Freud comme un pré-sémioticien.

Je pense par ailleurs que le modèle génératif de Greimas n'a pas été élaboré à partir des propositions de Noam Chomsky – qui pourtant propose un modèle génératif avec des structures profondes et des structures de surface –, mais c'est plutôt le modèle freudien qui a joué son rôle, avec la différence entre les structures latentes du rêve et les structures manifestes. C'est ma conviction.

Pensez-vous que Greimas n'ait pas été influencé par Chomsky ?

Greimas a lu Chomsky, a sans doute été influencé par la grammaire générative, mais on voit bien dans le *Dictionnaire*, paru en 1979, que Greimas est très critique à l'égard de Chomsky, et en particulier à l'égard de ce que

Chomsky fait de la composante sémantique, par rapport à la composante syntaxique. Je pense que Greimas croyait fermement que la différence entre sémantique et syntaxe est une différence qu'il faut sans doute revoir, et qu'il y a déjà de la sémantique dans la syntaxe et de la syntaxe dans la sémantique, comme le prouve le fonctionnement du carré sémiotique, où il y a une syntaxe qui anime le carré sémiotique et les relations entre les valeurs profondes. Je crois que Greimas a été intéressé par Chomsky mais il est resté très critique à son égard.

Le deuxième point critique est, bien entendu, que Greimas ne pouvait pas accepter que Chomsky se limitât à l'unité-phrased, et que pour Greimas, l'unité qu'il faut prendre en compte c'est le discours, et la dimension, disons, inter-phrastique. Là, il rejoint Hjelmslev, qui justement dépasse complètement les limites du signe pour aller vers des ensembles signifiants, équivalents des textes, en introduisant la relation entre le plan de l'expression et le plan du contenu, qui constituent une relation tout à fait vaste, non seulement au-delà du signe mais au-delà de la phrase.

La sémiotique greimassienne et la psychanalyse freudienne sont-elles comparables ?

Je pense qu'elles sont sans doute comparables sur des points précis. J'ai parlé d'un point de comparaison qui me semble important, en tout cas à mes yeux : la théorie du rêve, en particulier freudienne, est une théorie qui est fondée sur un modèle génératif. C'est-à-dire que Freud nous dit que les pensées manifestes du rêve, qui sont incohérentes, inintelligibles pour le rêveur, sont la conversion de pensées latentes qui sont, elles, parfaitement claires. Je prendrais un exemple personnel de ma pratique thérapeutique : un jeune patient me raconte qu'il rêve d'une boîte contenant des savons de toilette parfumés. Il y en a six placés dans des compartiments. Et il s'interroge beaucoup sur le fait d'avoir rêvé de posséder cette petite collection de savons. Évidemment, nous travaillons ce rêve, et je lui fais accepter l'idée que pour franchir les barrières de la censure, le rêve produit une image qui est la conversion d'une phrase. Et cette phrase se révèle être « si (nous) savons ». On est là dans un modèle génératif tout à fait comparable, dans sa structure, au modèle génératif de Greimas. Je pense qu'il y a ici un apparentement, sinon une comparaison, mais une préoccupation commune. À ceci près que chez Greimas, les structures superficielles sont des structures intelligibles puisque c'est la manifestation discursive, et quant aux structures profondes, elles sont plus difficiles à comprendre pour les néophytes, mais chez Freud, évidemment, c'est le contraire.

Il y aurait sans doute d'autres points de comparaison, et en particulier un point de comparaison cité par Greimas, ce qu'il considère comme un modèle actanciel psychanalytique chez Freud. Évidemment Freud n'a jamais utilisé ce terme, mais Greimas note cette comparaison.

Comment la psychosémiotique est-elle née ? Comment a-t-elle évolué vers l'éthosémiotique ?

Ce projet est né d'une rencontre comme naissent très souvent les projets scientifiques. D'une rencontre avec un thérapeute extrêmement doué, Ber-

nard Aucouturier, qui pratiquait un type de thérapie que l'on appelle psychomotrice, donc une thérapie corporelle avec des enfants extrêmement perturbés, depuis les enfants psychotiques, autistes, jusqu'aux enfants présentant des troubles mineurs, en passant par des enfants handicapés (je me souviens par exemple du traitement d'un enfant aveugle et gravement immature). C'est une thérapie qui privilégie le plan corporel. J'ai assisté à un certain nombre de séances de thérapie corporelle à partir des années soixante-dix, lorsque j'étais déjà dans ma ville de Tours et j'ai eu l'occasion de rencontrer ce praticien, ce thérapeute.

Là il s'est produit une sorte d'illumination, c'est-à-dire qu'en observant ces séances de thérapie, je me suis aperçu que les interactions entre le thérapeute et le jeune patient semblaient tout à fait respecter les grandes lois narratives mises au jour par Greimas. M'est alors venue cette idée que la narrativité n'était pas simplement une composante permettant d'analyser les textes, mais qu'elle pouvait être *le cadre profond, régulateur, du comportement humain*. Ce fut une grande intuition.

J'ai essayé de travailler à partir de cette intuition que la narrativité est une composante centrale du comportement. J'évitais un écueil, que n'ont pas évité les études du comportement ou de la gestualité. À l'époque, ce qui dominait l'étude de la gestualité humaine, c'était l'École de Birdwhistell, une École américaine, qui justement procédait autrement : elle travaillait véritablement en surface, par exemple sur la gestualité des sourcils chez l'Américain moyen. Et donc pas du tout au niveau profond de la narrativité.

L'idée était de renverser les choses, ce que j'ai proposé à Greimas, en lui disant : nous allons nous situer par rapport au comportement humain directement au niveau narratif, et nous allons ensuite remonter vers la surface du comportement humain et travailler la gestualité, les mimiques, les postures, puis nous pourrions peut-être aussi redescendre vers les structures profondes. À l'époque, je me situais dans une optique greimassienne orthodoxe, dans la théorie standard. Greimas m'a tout à fait encouragé en disant que c'était une bonne idée de renverser la démarche habituelle en s'occupant ainsi du comportement humain. J'ajoute que Greimas s'est toujours intéressé justement à la gestualité de manière continue. Il s'était beaucoup intéressé par exemple à la naissance en Allemagne de l'éthologie humaine sous la direction d'Irenäus Eibl-Eibesfeldt.

Greimas garde constamment un intérêt pour la sémiotique non verbale. La suite des choses est un peu différente, je pense à ma publication d'un article en 1979 (« Pour une approche sémiotique de la thérapie psychomotrice »), qui est le début de cette réflexion sur le comportement, dans ce laboratoire naturel qu'est la séance de thérapie. C'est un laboratoire commode puisqu'on est dans un lieu fermé, avec des règles très précises. Il n'est pas facile d'étudier le comportement humain n'importe où. Alors, la deuxième étape a été la suivante : je me suis aperçu que la théorie greimassienne, qui était une théorie structuraliste standard, niait l'importance du corps : l'actant n'a pas de corps ! Elle niait aussi l'importance du sujet de l'énonciation au sens où on l'entendra par exemple chez Benveniste, puis chez Coquet. Je me suis rendu compte que je ne pouvais plus faire l'économie d'une théorie sémio-

tique plus puissante, théorie sémiotique permettant de réintroduire le sujet, et surtout réintroduire le sujet et son corps dans l'interaction thérapeutique.

C'est là que je me suis tourné vers la sémiotique subjectale, qui apportait la théorisation que j'attendais et qui me permettait de calculer les positions subjectales dont j'avais besoin dans l'étude que je menais de la psychothérapie, en tout cas corporelle. Ce n'est pas pour autant que j'ai abandonné la sémiotique greimassienne, mais j'ai replacé la narrativité dans un contexte beaucoup plus large, comme une dimension nécessitant qu'on lui ajoute une autre dimension, celle de la sémiotique subjectale, que nous connaissons bien maintenant puisque cela remonte aux années 1984-1985, avec les propositions de Jean-Claude Coquet, et sa typologie fondée sur l'opposition du sujet et du non-sujet. Cela a donc été une étape importante.

Il y a eu une troisième étape, qui est intervenue au moment où je travaillais à l'intérieur de cette psychosémiotique qui n'existait pas, qu'il fallait créer. C'était, on s'en souvient, un « vœu pieux de Greimas », mais il n'avait pas encore d'existence : on le constate aisément en lisant l'entrée *psychosémiotique* dans le *Dictionnaire* de 1979. J'ai essayé de donner un contenu à la psychosémiotique et il y a eu là une deuxième rencontre importante, celle du psychiatre Jean-Pierre Klein, qui m'a demandé de rejoindre son service à l'hôpital parce qu'il s'intéressait à la sémiotique, et là j'ai découvert une pratique thérapeutique et psychiatrique tout à fait passionnante qui s'appelle l'art-thérapie. J'ai donc commencé à réfléchir dans un univers un peu différent : non plus des thérapies uniquement corporelles, mais des thérapies centrées sur un acte de création. On demande au patient de créer une œuvre pour guérir et se débarrasser de ses symptômes. On a beaucoup travaillé et on a élaboré ensemble une théorie du changement qui s'appelle la *Théorie de l'ellipse*, qui reprend largement la sémiotique subjectale et la sémiotique greimassienne.

La psychosémiotique se limitait peut-être à l'étude des pathologies, des troubles dans un horizon un petit peu trop fermé, donc j'ai voulu ouvrir la discipline, non pas seulement à l'étude du psychisme humain ou de la psyché humaine, mais à l'étude du comportement humain, donc fonder une éthosémiotique se distinguant de l'éthologie, qui est d'ordinaire la science qui s'occupe du comportement. Il y a eu tout un travail de réflexion pour distinguer éthologie et éthosémiotique : l'éthosémiotique considère le comportement avant tout comme un lieu de production de signification, ce qui n'est pas du tout le projet des éthologues, qui, justement, recherchent systématiquement quelles sont les causes, surtout physiologiques, du comportement animal ou humain. Ce n'était pas du tout, on s'en doute, mon propos. Mon problème était justement de travailler sur l'« élaboration » d'un modèle rendant compte de l'émergence, de l'engendrement de la signification dans le comportement humain, d'un point de vue génératif, c'est-à-dire quelles sont les instances les plus profondes que l'on peut installer, quels sont les niveaux qu'il faut prévoir pour arriver au comportement humain observable : gestualité, mimiques, langages, etc.

À quoi sert précisément l'éthosémiotique ?

Je crois qu'il y a tout d'abord simplement un objectif de recherche fondamentale. Nous avons intérêt à comprendre comment le comportement humain produit de la signification, quelles sont ces significations, et comment on peut les recevoir. Évidemment, de mon point de vue, il fallait aussi rendre compte des aspects pathologiques du comportement, essayer de comprendre les dysfonctionnements du comportement, que je considérais par hypothèse comme des dysfonctionnements d'engendrement de la signification. Donc, il s'agissait de repérer les lieux dans le parcours génératif où cela dysfonctionnait, pour pouvoir justement fonder des démarches thérapeutiques. Là il y avait tout un aspect de recherche appliquée à la compréhension de la pathologie, de manière tout à fait originale, pas du tout comme on les comprend d'habitude, par exemple dans le domaine médical, psychopathologique ou psychiatrique. C'est la raison pour laquelle j'ai été amené à travailler sur le concept d'état limite ou de sujet *borderline*, pour montrer que ce type de sujet est un sujet au carrefour de plusieurs identités subjectales, et qu'il ne choisit pas forcément de s'attarder longtemps dans une seule et même position. C'est un sujet difficile, fuyant, et cela donne quelques indications sur la manière de l'accueillir en thérapie. Recherche fondamentale et recherche appliquée se rejoignent.

Dans l'élaboration de votre théorie, avez-vous été influencé par la psycholinguistique ?

Pas tellement, parce que la psycholinguistique, en tout cas pour la connaissance que j'en avais et que j'en ai, est, comme le dit Greimas dans son *Dictionnaire* de 1979, un bon exemple de mauvaise interdisciplinarité. Cela ne marche pas. Les psychologues restent eux-mêmes, les linguistes aussi, et ce qu'on appelle psycholinguistique est souvent une linguistique, j'allais dire à légère teneur psychologique ou de la psychologie avec un soupçon de linguistique, mais on n'a pas une véritable interdisciplinarité en œuvre. Il est vrai que je me suis intéressé à la psycholinguistique, surtout anglaise et américaine, mais on s'aperçoit que la plupart du temps il s'agit de mettre en relation de manière assez mécanique un statut social et un mode d'énonciation linguistique, et ce n'est pas très intéressant. Alors qu'on pourrait montrer comme l'a fait Eric Landowski en sociosémiotique, que les pratiques discursives ne sont pas simplement un reflet du statut social, elles sont constitutives du statut social.

Comment considérez-vous l'état actuel et les perspectives de l'éthosémiotique ?

L'état actuel de la sémiotique du comportement est encourageant, parce qu'elle est très bien accueillie par les éthologues. Elle a permis aussi de comprendre certains comportements que les éthologues ne comprenaient pas bien, je pense en particulier à l'étude que j'ai pu faire des comportements tout à fait étranges de la mère avec le bébé, des comportements qui sont considérés comme un peu fous, un peu délirants, dont on ne comprend pas

bien le sens et la fonction. Et là, la sémiotique a permis de montrer que ce que la mère fait avec le bébé, c'est qu'elle l'aide au fond à construire ce qu'on pourrait appeler le futur sujet de l'énonciation et que ceci suppose des interactions encore une fois un petit peu étranges en apparence. Donc, il y a cet encouragement du côté des éthologues.

Je crois que du côté de la psychiatrie aussi, il y a eu beaucoup d'encouragements pour comprendre les comportements humains, je pense par exemple au travail sur le comportement des jeunes adolescents, qui permet de mettre en place des programmes de prévention des comportements dangereux, ce qu'on n'arrive pas bien à faire. Or les adolescents s'engagent dans des conduites dangereuses, qu'on appelle techniquement des conduites à risque. Là aussi mon approche a été considérée comme un éclairage original. Et puis, dernière chose, l'étude du comportement humain permet de mettre en place des projets thérapeutiques qui sont à mon avis intéressants, originaux, efficaces. Donc voilà, trois aspects en gros touchant à la reconnaissance de l'éthosémiotique, dans le milieu de l'éthologie mais aussi dans le milieu de la sociologie, de la psychologie et de la psychiatrie.

Sur des perspectives, je pense que l'éthosémiotique doit continuer son travail d'échafaudage, de construction du modèle génératif de la signification dans le comportement. Et un projet ambitieux serait d'aller de l'anatomie et la physiologie corporelle – c'est-à-dire une sorte de naturalisation de la sémiotique (la naturalisation commence au niveau anatomophysiologique dans le corps humain, et comment ? Et quels sont les liens entre les différents niveaux ?) – jusqu'au comportement réalisé : ce que les anglo-saxons appellent l'*embodiment* des structures signifiantes. Et aboutissant en particulier à l'activité verbale du sujet, mais pas seulement. Donc c'est là une grande ambition, que je mène avec l'aide de Jean Petitot. Voilà une grande perspective.

Pour donner un exemple concret : nous savons ce qui se passe chez les adolescents, par exemple au moment de la puberté. Nous savons qu'il y a une saturation de l'organisme par des hormones que nous connaissons bien. Nous savons que cela produit une croissance osseuse, mais comment mettre cela en relation avec les modifications de leur comportement et les modifications de leur langage ? Par exemple, le fait qu'ils créent des langages nouveaux, le fait qu'ils n'acceptent pas les langages adultes, le fait qu'ils aient des comportements pour le moins étranges et mal compris des adultes. Quel lien existe-t-il entre les deux ? C'est ce qu'on pourrait appeler effectivement « une boîte noire », qu'il faut élucider.

Pouvez-vous commenter davantage de quelle façon la théorie sémiotique peut contribuer à la psychanalyse et à la psychiatrie ?

Je pense que le mieux est de prendre un exemple concret. Par exemple, je crois que la sémiotique peut attirer l'attention des psychanalystes sur la relation entre le corps et le psychisme, et montrer que cette relation est typiquement sémiotique, pour nous sémioticiens. La relation psychisme-corps est une relation qui produit ce que nous appelons la *sémiose*, c'est-à-dire qui permet d'expliquer le jaillissement de la signification. C'est ce qui explique

ce qui se passe chez l'adolescent : il se produit un problème corporel qui est la révolution pubertaire, le changement du corps, la mutation corporelle, et cela est à mettre en relation par exemple avec l'activation de fantasmes chez les adolescents.

Donc existe cette liaison entre les fantasmes, qui se situent dans la zone psychique, et la puberté, qui se situe dans le corps : le lien entre les deux est un lien typiquement sémiotique, ce que la psychanalyse ne pense pas de cette façon. Or c'est effectivement à analyser comme cela. Je crois donc que c'est un apport que la sémiotique peut fournir à la psychanalyse en insistant sur l'avènement de la sémiose et la production de signification. Freud avait bien vu le problème en indiquant que les fantasmes sont comme des chiens endormis, et qui sont réveillés par un événement corporel : la liaison psychisme-corps se réalise alors, donnant naissance éventuellement à une névrose.

Du côté de la psychiatrie, je crois que la sémiotique peut beaucoup apporter, et cela d'une triple manière. La première chose c'est, d'après mon expérience à l'hôpital, que la sémiotique peut apporter un complément quelquefois indispensable au pronostic psychiatrique, en analysant effectivement la position du sujet et en introduisant une nouvelle typologie des sujets pathologiques. J'ai fait allusion plus haut au sujet état limite (*borderline*), au sujet, comme on dit, prépsychotique. Je crois que là, la sémiotique apporte un éclairage tout à fait nouveau, qui a des conséquences pratiques. C'est le premier aspect : une aide au diagnostic.

Je crois que le deuxième apport de la sémiotique, non négligeable, c'est l'aide à la construction d'un projet thérapeutique pour les patients. Cela est très intéressant, puisqu'au fond il faudrait, idéalement, un projet thérapeutique original pour chaque patient : chaque patient est un être unique et original. Donc la sémiotique a son aide à apporter, très précise, pour respecter l'individualité du patient, son organisation personnelle qu'il faut évaluer, c'est la partie diagnostic, et il faut construire un projet adapté pour l'aider. Et le troisième point, qui n'est pas accessoire, c'est que la sémiotique peut apporter des solutions à un problème considérable éprouvé en psychiatrie : l'évaluation des traitements psychiatriques. On ne sait pas bien comment faire, comment évaluer. Évidemment, il y a toujours des luttes entre l'efficacité de la psychanalyse, l'efficacité de la psychiatrie, l'efficacité des thérapies comportementalistes, l'efficacité des thérapies X ou Y. Je pense que la sémiotique est une discipline spécifiquement évaluative – c'est Anne Hénault qui le dit et elle a raison –, la sémiotique est très bien placée pour suggérer des démarches d'évaluation des traitements. Évaluer une séance de thérapie, évaluer un ensemble de séances, évaluer une thérapie complète. Comment fait-on ? Il faut bien passer par le calcul des positions subjectales du patient et donc en conclure que le patient a régressé, est resté identique ou a progressé. Voilà une troisième aide que la sémiotique fournit à la psychiatrie.

Je pense que l'essentiel de cette contribution de la sémiotique à la psychiatrie pourrait également valoir pour la médecine, de façon générale. La sémiotique pourrait-elle apporter du nouveau à la médecine ?

Tout à fait, ce que je viens de dire est aussi valable pour la médecine en général. J'ai beaucoup de contacts avec les médecins, en particulier les pé-

diatres – que je rencontre par exemple quelquefois à Buenos Aires en Argentine. La société de pédiatrie et les pédiatres sont extrêmement intéressés par ce que la sémiotique peut dire du développement de l'enfant, de ses capacités, et de la manière dont il faut considérer les éventuels troubles ou pathologies de l'enfant. C'est dans le domaine de la pédiatrie que j'ai la vision la plus claire de l'interface entre médecine et sémiotique, et il est tout à fait possible que la sémiotique du comportement puisse être intégrée dans les études médicales, ce qui se produit quelquefois, plutôt dans les pays où j'ai essayé de mettre cela en place, surtout en Argentine, au Chili, un peu au Mexique. En effet, les médecins sont très peu formés en général sur ce point. Ils sont très peu formés à évaluer les capacités du sujet à produire de la signification non verbale et verbale. On peut en effet introduire tout un aspect de formation qui est la plupart du temps inexistant. Avec beaucoup de conséquences malheureusement.

Quel a été et quel pourrait être l'apport de la psychanalyse et de la psychiatrie à la théorie sémiotique générale ?

La sémiotique a beaucoup évolué depuis la théorie standard de Greimas, depuis 1985, c'est-à-dire qu'aujourd'hui, nous mettons en avant la sensibilité et l'affectivité. La sémiotique tensive par exemple est une sémiotique qui ne peut pas se passer d'un sujet, qui évalue les choses en termes d'extensité et d'intensité. C'est là toute l'importance d'un sujet évaluateur. Donc, nous avons besoin, maintenant en sémiotique, d'un sujet qui évalue, d'un sujet sensible ; et si ce sujet est sensible, c'est qu'il a un corps. À partir du moment où le sujet a un corps, on ne peut pas ignorer évidemment tout ce que la psychologie et la psychanalyse ont déjà construit autour du corps, de la sensibilité, de l'affectivité. Donc là, la psychologie et la psychanalyse peuvent beaucoup apporter à la sémiotique. J'ai essayé de montrer par exemple quelles étaient les conditions pour que la notion de fantasme, qui est une notion psychanalytique, puisse être intégrée dans un modèle sémiotique. Donc cela peut marcher, mais il y a des conditions d'intégration qui sont très précises.

Que manque-t-il actuellement à l'éthosémiotique ? Quels sont aujourd'hui les problèmes et les difficultés que rencontre ce domaine de recherche ?

Ce qui manque peut-être à l'éthosémiotique, et qui est un problème très général qui touche la sémiotique au fond, c'est son statut dans l'Université française, son statut dans les laboratoires de recherches, son statut autrement dit en tant que discipline enseignée entrant dans la formation. Même si je ne peux pas me plaindre parce que j'avais un enseignement de master à l'Université de Limoges, et que je continue un enseignement de master de psychopathologie à l'Université de Poitiers, mais évidemment, il faut travailler à ce que l'éthosémiotique puisse entrer comme matière dans la formation, à la fois la formation à la recherche mais aussi la formation des différents diplômés et en particulier les disciplines qui s'occupent du comportement ; la psychologie, la psychanalyse et la psychiatrie. Donc là évidemment, il faut travailler à la promotion de cette discipline qui est très nouvelle, puisqu'au fond je ne l'ai proposée véritablement qu'en 1998 dans mon habilitation à diriger des recherches.

Comment voyez-vous les relations entre la sémiotique et l'anthropologie, aussi bien sur le plan historique que sur le plan théorique ? Que se sont-elles apporté et que pourraient-elles s'apporter mutuellement ?

C'est vrai que la sémiotique est née d'une convergence d'influences. Greimas, dès son article de 1956, « L'actualité du saussurisme », évoquait Merleau-Ponty et Lévi-Strauss, comme des auteurs d'une extrême importance pour lui et travaillant ensemble à actualiser le *postulat saussurien*, comme il disait, le postulat selon lequel le monde est structuré et saisissable dans ses significations. Lévi-Strauss a créé l'anthropologie et même l'anthropologie structurale – le laboratoire s'est longtemps appelé le « Laboratoire d'anthropologie structurale », même s'il a maintenant changé de nom : le « Laboratoire d'anthropologie sociale », parce que « structurale » n'était plus à la mode. C'est pourquoi les débuts de la sémiotique doivent beaucoup à Lévi-Strauss, et Greimas l'a reconnu : à la fin de sa vie, il disait qu'il aurait voulu écrire à Lévi-Strauss une lettre, une belle lettre où il lui aurait dit sa reconnaissance. Il avait fait beaucoup pour lui, à commencer par son élection à l'École des hautes études en sciences sociales, qui s'appelait à l'époque l'École pratique des hautes études.

Il y a donc une dette importante de Greimas à Lévi-Strauss, liée à l'anthropologie structurale. Je crois que cette dette, c'est celle de la vision de la structure paradigmatique du mythe, que Lévi-Strauss raconte dans son analyse du mythe d'Œdipe. Je crois que cela a été pour Greimas une véritable illumination, et au fond, la sémiotique de Greimas, c'est une sorte de fusion extrêmement intelligente de la théorie paradigmatique lévi-straussienne et de la théorie syntagmatique de Vladimir Propp.

Peut-être que la sémiotique, aujourd'hui, s'éloigne du paradigme pour privilégier le syntagme, c'est ce que pense Jacques Fontanille, et que nous sommes plutôt intéressés aujourd'hui par une syntaxe syntagmatique plutôt que par l'étude de systèmes paradigmatiques. Ce qui est peut-être aujourd'hui intéressant en sémiotique, c'est comment on arrive à un paradigme, à un système. On y arrive par l'intermédiaire d'un procès, d'un acte qui relève d'une syntaxe syntagmatique. Nous sommes donc aujourd'hui plus intéressés par l'effectuation du processus de signification que par le résultat du processus de signification ; ce que Lévi-Strauss a étudié de très près, et nous l'avons hérité en sémiotique.

Concernant l'apport de la sémiotique au développement de l'anthropologie, c'est quelque chose que j'ai expérimenté, puisque j'ai essayé d'utiliser la sémiotique subjectale dans l'abord de communautés indiennes au Brésil, avec l'aide d'une ethnopsychologue disciple de Lévi-Strauss, Sonia Grubits. Nous avons récemment publié un ouvrage, *Identité et représentation chez les Indiens kadiwéo et guarani du Brésil*. Ce sont ces groupes que Lévi-Strauss a visités, dès 1935. Nous avons tenté de travailler sur l'identité de ces Indiens, qui sont aujourd'hui pris entre la tentation de maintenir leur organisation sociale, leur cosmogonie, leur vision mythique du monde, et la tentation de rejoindre le monde des villes, c'est-à-dire le monde de la civilisation occidentale. Nous avons essayé de travailler sur les déchirements identitaires

chez ces Indiens. Je pense que nous avons apporté quelque chose à l'anthropologie.

Pendant notre entretien, vous avez à plusieurs reprises évoqué le structuralisme. Pouvez-vous nous expliquer les liens entre le structuralisme et la sémiotique ?

Il est vrai que les rapports entre le structuralisme et la sémiotique ont été très forts, à l'origine de l'École sémiotique dite de Paris, au moment où Greimas a fondé les recherches. Greimas a reçu l'héritage structuraliste à travers la lecture que Lévi-Strauss, Merleau-Ponty et Jakobson ont faite de Saussure, mais surtout à travers la lecture qu'il a personnellement faite de Hjelmslev : Greimas est resté continuellement attaché à la glossématique de Hjelmslev, il en reprend dans son dictionnaire la définition de la structure. Et il y a encore aujourd'hui un sémioticien considérable, qui a une très grande influence en particulier en Amérique centrale et en Amérique du Sud, c'est Claude Zilberberg, qui est hjelmslévien de manière hyper-orthodoxe.

Et puis il y a évidemment la lecture que Greimas a pratiquée de Saussure et du structuralisme saussurien directement. Donc, il y a une triple réception du structuralisme saussurien par Greimas, qu'il nous a transmise. Il y a la position très structuraliste orthodoxe de Zilberberg, il y a la position beaucoup plus mitigée de Landowski, et puis la position encore plus distante de Jacques Fontanille. Et évidemment, la position tout à fait en rupture de Jean-Claude Coquet, qui se situe dans une épistémologie refusant totalement les grands principes du structuralisme, en particulier le principe d'immanence, la définition de la structure, et refusant effectivement de couper en particulier le logos de la phusis, c'est-à-dire de la nature. Il pense qu'il y a une continuité entre le monde naturel et le monde sémiotique, ce que, évidemment, les structuralistes purs et durs vont refuser absolument.

Donc, il y a des oppositions qui s'échelonnent sur un vecteur orienté depuis les positions les plus orthodoxes du point de vue structuraliste, jusqu'à des positions beaucoup plus éloignées. Personnellement, alors que je suis plutôt du côté de la phénoménologie, et donc du côté des positions épistémologiques de Merleau-Ponty et de Benveniste, j'ai conservé quelques rapports avec le structuralisme, en particulier autour des relations sur les termes. Ce qui m'intéresse, c'est l'élucidation de la relation, beaucoup plus que l'élaboration des termes par exemple.

Par ailleurs, je crois qu'il faudrait distinguer les choses, comme Greimas est amené à le faire dans le *Dictionnaire*, dans la petite entrée « structuralisme » : il rejette le structuralisme américain, c'est-à-dire le structuralisme de Leonard Bloomfield qui est très lié au behaviorisme et qui ne s'occupe absolument pas de la question de la signification. Il considère le structuralisme à travers sa lecture de Hjelmslev. On voit bien les traits qui définissent le structuralisme, c'est-à-dire le lien indissoluble entre signifiant et signifié, bien entendu, la définition de la structure, « entité autonome de dépendances internes ». Les dépendances internes à l'intérieur de la structure sont importantes, c'est-à-dire cette idée qu'il y a une hiérarchie de structures qui constitue l'aboutissement de l'analyse. Un petit peu comme le fait Zilberberg avec

la sémiotique tensive, où il y a une grandeur qui s'analyse dans des termes contraires, chaque terme contraire s'analysant lui-même en termes contraires. On peut ainsi aller très loin. C'est évidemment la définition du structuralisme au sens le plus strict, avec une conséquence importante : l'effacement du sujet de l'énonciation, qui a disparu pendant toute la période structuraliste. Dans les années cinquante et soixante, on ne s'occupe pas du tout du sujet opérateur qui produit la signification, on s'occupe de la signification comme résultat : le sujet d'opération n'a pas d'existence recevable, et surtout le sujet n'a pas de corps ni de sensibilité. Pourtant, Greimas n'est pas resté enfermé dans cette stricte définition, mais il a élaboré une théorie qui la dépasse, en particulier quand il a construit son modèle génératif.

Quels étaient les rapports de Paul Ricœur avec la sémiotique ?

Ricœur, dans les années soixante, était à peu près le seul qui osait affronter Lévi-Strauss et le structuralisme pur et dur de l'époque, en avançant évidemment tout ce qu'il empruntait à sa lecture de Merleau-Ponty, à la phénoménologie, en maintenant l'existence du sujet d'énonciation, et en disant par exemple à Lévi-Strauss que le structuralisme ne marchait pas avec tous les ensembles culturels. Donc, il lui opposait, dans une discussion célèbre, le fait que cela marche bien avec les ensembles culturels des Indiens d'Amérique, mais pas avec la mythologie judéo-chrétienne, parce que celle-ci est de nature fondamentalement différente. Il y a eu des discussions homériques à l'époque, surtout entre Lévi-Strauss et Ricœur : un numéro de la revue *Esprit* qui est resté historique, c'est le numéro de novembre 1963, où l'herméneutique s'oppose au structuralisme.

Avec Greimas et Ricœur, ce qu'il faut d'abord dire, c'est qu'ils sont restés constamment de très bons amis. Greimas me disait pour plaisanter : « La relation avec Ricœur, c'est une relation amoureuse ». Cela dit, sur le plan théorique, il y a des divergences, même si Ricœur a été un grand lecteur de Greimas. Ricœur un jour m'a dit que Greimas était l'intellectuel qu'il estimait le plus, ce qui est un grand compliment. Mais il y a des divergences importantes, peut-être des divergences qui se sont un peu atténuées, à cause de l'évolution même de la sémiotique, dans son traitement de la notion du temps par exemple, parce que le temps a été un grand sujet de divergence entre les deux, mais la sémiotique a beaucoup progressé dans son analyse du temps et de la temporalité, comme le montre *Régimes sémiotiques de la temporalité*, dirigé par Denis Bertrand et Jacques Fontanille.

J'ai été l'organisateur du premier débat entre Ricœur et Greimas, dans les années soixante-quinze, et Anne Hénault en a organisé un second qu'elle a publié à la fin de son ouvrage qui s'appelle *Le Pouvoir comme passion*. Je n'ai pas retrouvé trace, malheureusement, du premier débat qui avait eu lieu dans la banlieue parisienne, et qui avait été organisé par les protestants, puisque moi et Ricœur avions en commun le protestantisme. Cela s'est organisé avec l'aide de Jacques Escande, pasteur protestant et sémioticien, et je me souviens que j'avais animé, tant bien que mal, le débat parce qu'à l'époque je n'étais qu'un étudiant encore peu avancé en sémiotique. Mais le débat a été tout à fait passionnant. Le second aussi a été tout à fait remarquable.

J'ai également demandé à Paul Ricœur d'écrire une postface pour le livre que j'ai écrit avec Jean-Pierre Klein, *Pour une psychiatrie de l'ellipse*. Un beau texte sur l'opposition entre expliquer et comprendre qui recoupe la divergence entre la sémiotique et la pratique de traitements préconisés par Ricœur. Greimas et Ricœur sont restés pour moi très importants, pendant tout le parcours.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

La sémiotique a été la grande affaire de mon parcours, non seulement intellectuel, mais aussi de mon parcours d'existence tout court. Je pense à Coquet, à Greimas, à mes condisciples comme Rastier, comme Zilberberg, qui a été un des premiers avec qui j'ai parlé de sémiotique, comme Landowski qui a été un compagnon de toujours, comme celui que nous avons perdu en 2001 de manière prématurée, Jean-Marie Floch, de qui j'étais proche, et qui a été un grand pionnier de la sémiotique visuelle, mais aussi de la sémiotique du marketing et de la sémiotique du discours politique, puisqu'il a été le premier sémioticien à rejoindre un organisme comme Ipsos, organisme de sondages de première importance.

Je pense que cela a été une expérience exceptionnelle, je pense que Greimas a été vraiment un maître pour un certain nombre d'entre nous, et qu'il a réussi à constituer un groupe extrêmement solide, qui continue d'exister vingt ans après sa disparition, avec des groupes extrêmement dispersés dans le monde mais en constante communication. Pour ceux que je connais, en tout cas, ayant beaucoup voyagé en Europe centrale, en Afrique du Nord, jusque dans l'Océan indien, en Amérique du Sud, qui est mon lieu de travail privilégié, au Canada évidemment, et aux États-Unis. Je pense que c'est là une réussite des plus remarquables, due tout autant à la personne de Greimas qu'à sa puissance théorique.

Paolo Fabbri

Date et lieu de naissance

17 avril 1939 à Rimini (Italie)

Statut et institution de rattachement

Professeur, Libera Università Internazionale degli Studi Sociali (LUISS, Université Internationale Libre des Sciences Sociales), Rome

Domaines de recherche

Sémiotique générale, cultures, sociétés, stratégies

*

Principales publications

- *Tactica de los signos*, Barcelona, Gedisa Editore, 1996 (réédition : 1999).
- *La Svolta semiotica*, Roma, Laterza, 1998 (3^e édition : 2003) [traduction française : *Le Tournant sémiotique*, Paris, Hermès-Lavoisier, 2008].
- *Elogio di Babele*, Roma, Meltemi, 2000 (réédition : 2003).
- *Semiotica in nuce*, 2 vol. (avec Gianfranco Marrone), Roma, Meltemi, 2000, 2001.
- *Segni del tempo*, Roma, Meltemi, 2004.
- *Fellinerie. Incursioni semiotiche nell'immaginario di F. Fellini*, Rimini, Guaraldi, 2011.
- *The Architectures of Babel* (avec Tiziana Migliore), Firenze, Olschki, 2011.
- *Pinocchio. Nuove avventure tra segni e linguaggi* (avec Isabella Pezzini), Milano, Mimesis, 2012.
- *La Competenza semiotica* (avec Dario Mangano), Roma, Carocci, 2012.
- *Il Libro dei sogni di Federico Fellini* (avec Mario Guaraldi), Rimini, Guaraldi, 2012.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

Oui, avec plaisir. Je viens des sciences sociales, du droit en particulier. J'ai fait ma thèse sur le langage juridique. J'en ai tiré l'idée de l'*autonomisation* du texte et le fait qu'il faut interdéfinir les concepts, et par ailleurs, j'ai appris l'importance de la relation du discours et du langage à la réalité. C'est-à-dire que le langage ne code pas le réel mais il faut organiser les discours de telle façon qu'ils puissent être subsumés par une norme. Je pense que cette idée de la subsumption est l'une des idées fondamentales qui m'est toujours restée dans la tête.

En sortant de la faculté de droit, j'avais l'exigence d'un plus fort ancrage avec les problèmes du social. Donc, j'ai commencé à faire de la sociologie : la première chose que j'ai faite, c'était de rencontrer, en Italie à Florence, Lucien Goldman, qui pratiquait à l'époque ce qu'on appelait le « structuralisme génétique ». Juif d'origine roumaine, il avait une théorie marxiste évidemment, comme c'était à l'époque presque nécessaire. Et il avait une thèse forte par rapport à l'organisation des classes de la société, qu'on pouvait reconstruire à partir des analyses émanant de la textualité, et donc cela m'a beaucoup intéressé.

Ensuite, je suis venu à Paris. Avant de connaître réellement Greimas et de suivre ses séminaires, étant donné que le structuralisme était important et que le « structuralisme génétique » de Goldman ne me convenait plus, j'ai commencé à suivre les séminaires de Roland Barthes. Il faisait à l'époque son cours sur *S/Z*. Dans ces séminaires, il y avait Tzvetan Todorov, Claude Bremond, etc. Et à cette occasion, j'ai aussi rencontré Umberto Eco, que je n'avais jamais vu en Italie. Nous sommes devenus très amis et nous le sommes restés, même si nous avons pris des routes très différentes du point de vue de la sémiotique.

J'ai travaillé avec Barthes, mais il n'était pas très satisfait de ma contribution. Il avait une idée très différente. Moi, j'étais dans une discipline un peu plus formalisée, nous n'avions pas les mêmes goûts pour la littérature. Il m'a conseillé de suivre Greimas parce qu'il pensait qu'il était plus proche de ma quête : « Vous n'êtes pas vraiment du goût des littéraires, allez chez Greimas ». Alors à l'époque, en 1966, j'étais parti suivre le séminaire de Greimas où il exposait le livre qui s'intitulait *Sémantique structurale*. Je me suis dit, comme mon ami Italo Calvino le signale toujours, on ne comprend une chose qu'une fois qu'on l'a traduite : j'ai donc traduit la *Sémantique structurale* en italien. Ce n'était pas du tout facile... J'avais trouvé quelqu'un qui avait la même sensibilité que moi pour la recherche : c'est là qu'a commencé ma collaboration avec Greimas, qui a duré très longtemps jusqu'au moment où je suis devenu directeur d'étude associé avec lui.

Après, je suis revenu en Italie et Eco m'a invité à l'Université de Florence pour collaborer avec lui. Plus tard, il m'a invité à l'Université d'Urbino pour devenir professeur, non pas de sémiotique, mais de philosophie du langage : là-bas, il n'y avait pas d'enseignement de sémiotique à l'époque. Et je me suis aperçu qu'il y avait vraiment la nécessité de trouver un lieu dans lequel

les sciences humaines se rencontrent sous l'organisation de la sémiotique. Donc, avec Greimas, Joseph Courtés, Pino Paioni, etc., nous avons créé ce centre d'Urbino. Je suis resté longtemps à Urbino et j'ai participé à l'animation de ce centre, qui fut pendant un certain temps très important pour la sémiotique.

Quel rapprochement feriez-vous entre l'œuvre de Greimas et celle de Barthes ?

C'est une question intéressante. Comme vous le savez, ils étaient très amis au début, puis ils se sont séparés pour d'autres raisons. Ils avaient une chose commune : la lexicologie. Greimas était à la base lexicologue. Quand il était à Alexandrie, là où il a rencontré Barthes, il s'était aperçu qu'il ne pouvait pas ramener toutes les fiches qui lui avaient servi pour faire son grand livre – qu'il faut relire à mon avis – *La Mode en 1830*. Il avait pris deux ans, il avait travaillé comme un fou, c'était de la philologie ancienne pure et dure, de la lexicologie. Il a dû jeter ses fiches parce qu'elles étaient trop nombreuses pour les ramener. Barthes avait une formation différente, mais il avait quand même une solide formation lexicologique.

La différence avec Greimas, à mon avis, c'est la rhétorique : Barthes était un très grand rhétoricien, ce qui n'était pas le cas de Greimas qui avait dans sa tête la sémantique, ce qui n'était pas le cas de Barthes ni celui de Jakobson, qui était un homme extraordinaire, qui avait des intuitions prodigieuses, et pour qui Greimas avait beaucoup d'estime. Barthes n'a jamais pensé qu'il fallait bâtir une science qui s'appelait la sémantique. Il était de la grande culture parisienne, et Greimas n'était pas du tout parisien, mais d'origine étrangère. Barthes était lié à André Gide comme référence intellectuelle, exceptionnellement sensible à « ce qui se passait de nouveau », donc capable de changer assez rapidement, et de faire des choses exceptionnelles.

Cependant, quand on passe à quelque chose de plus articulé, par exemple la théorie normative, Greimas était prêt à poursuivre et Barthes était prêt à lâcher. J'ai vu cela dans les débats que j'ai suivis, sur *S/Z*, au moment où on a commencé à discuter de la connotation. Barthes était pour la connotation, il disait que la connotation était de « l'or parsemé sur le texte », mais Greimas disait que le système connotatif est articulé.

D'un autre côté, Greimas voulait fonder une École, celle de Paris. En ce qui concerne Barthes, beaucoup de monde étaient autour de lui, qui l'admiraient et qui l'aimaient mais il ne s'agissait pas d'une école. Quand il est mort, il a laissé une influence très grande sur les auteurs, tandis que Greimas a laissé une École.

Comment décrivez-vous la sémiotique d'Umberto Eco ? Quelle est sa place dans le contexte sémiotique mondial ?

Eco a commencé à faire une sémiotique qui est d'origine hjelmslevienne. Ses premières œuvres étaient des œuvres d'analyse, par exemple il a écrit sur James Bond, ce qui était une très bonne première analyse structuraliste.

Quand il va aux États-Unis, il s'aperçoit que Barthes, Benveniste, etc., n'étaient connus de personne et que là-bas, la figure fondamentale était

Peirce. C'est à travers Jakobson qu'il voit qu'il y a une possibilité de mettre ensemble la théorie de l'information, la grande tradition de Prague, et Peirce. Mais ensuite, il a complètement abandonné Jakobson, il n'en parle plus. Il ne faut pas également oublier qu'Eco a fait traduire les formalistes russes, et c'est une dette que nous avons tous à son égard.

Il entre dans les recherches de Peirce et trouve qu'elles l'intéressent beaucoup : c'est ce qu'on voit dans *L'Œuvre ouverte*, qui consiste à montrer le problème du renvoi systématique, l'idée que les signes sont du renvoi et que l'interprétant est ouvert et qu'il y a toujours un interprétant, qui est un signe, qu'on peut par ailleurs toujours renvoyer à un autre interprétant, qui est un signe et que nous n'arrivons jamais nulle part et que c'est ouvert. Comme le dit Eco : « J'ai eu une seule idée dans ma vie : *L'Œuvre ouverte* ».

Eco était d'une grande tolérance épistémologique, il a toujours accueilli avec enthousiasme les résultats finals de tel ou tel paradigme. Il voulait associer deux épistémologies véritablement différentes, celle de Peirce et celle de Saussure, mais malheureusement cela n'a pas marché, car il y a une différence fondamentale entre elles. Peirce est un grand épistémologue, mais il ne sait même pas ce que c'est que la langue : il est un kantien et il n'y a pas un mot sur la langue chez Kant. Mais qu'est-ce qui a attiré Eco chez Peirce ? Cela ne pouvait pas être la linguistique, mais la logique, c'était son idée de *l'abduction*.

Au moment où il a parlé de la narrativité, c'était en termes référentiels et non pas en termes de signification. Donc là, il y a eu une sorte de décalage radical, mais aussi un effort de grande honnêteté. J'ai l'impression que l'on ne réussit pas toujours quand il y a incompatibilité sémiotique, quand on n'a pas la même théorie du signe.

Où situez-vous votre œuvre personnelle ?

Quand j'étais aux États-Unis, j'étais très impressionné par un grand théoricien du paradigme scientifique : Thomas Kuhn, qui disait qu'il y a des paradigmes théoriques d'un côté, et des paradigmes linguistiques de l'autre, et il y a le problème de la traduction qui n'est pas facile. Alors moi, j'étais intéressé par l'idée qu'un paradigme pouvait être aussi bicéphale mais qu'on pouvait vivre à l'intérieur d'un même paradigme. Il donnait l'exemple de la lumière à laquelle on pouvait donner une interprétation ondulatoire, corpusculaire, etc.

Moi, je crois que je travaille à l'intérieur du paradigme sémiotique, même s'il y a des orientations différentes. Et je ne suis pas du tout content de ceux qui inventent chaque année la sémiotique « douce », la sémiotique existentielle, la sémiotique tensive, etc. Je trouve qu'ils déclarent qu'il y a une sémiotique standard mais qu'il faudrait faire autre chose ! Je n'aime pas du tout cela...

Ceci dit, j'ai mon propre point de vue qui n'est pas un point de vue original ou une sémiotique à part. Je fais de la sémiotique en fonction de mes compétences. Quelles sont mes compétences ? Je pense que ma contribution, c'est que je pratique une sémiotique marquée (par rapport à une sémiotique non marquée, sur le modèle de la langue où il y a des termes marqués et des

termes non marqués), dans le sens de mes compétences. Par exemple, je suis très intéressé par les problèmes de conflictualité. La conflictualité peut être une dispute de famille, une polémique politique, l'argumentation scientifique, la guerre, la mafia. C'est pour cela que j'ai écrit sur la mafia : j'ai passé trois ans à Palerme, donc je ne pouvais pas ne pas en parler...

Quelle est aujourd'hui et quelle pourrait être la place de la sémiotique au sein des sciences humaines ?

C'est à mon avis un organon pour les sciences humaines. J'emprunte le concept d'organon à Kant : l'organon est un ensemble de maximes, un ensemble d'orientations, de précisions qui ont des valeurs différentielles et, très souvent, ce sont des instructions. Ce n'est pas la sémiotique standard et canonique, à laquelle je ne crois d'ailleurs pas. Je pense que c'est un organon ouvert de concepts pour les sciences de l'homme, à savoir les sciences de la signification, et je continue à être obstiné sur ce point.

Quel est le rôle du sémioticien dans les sociétés actuelles ?

C'est un problème sérieux parce que la sémiotique s'est présentée et a eu son succès, non pas dans les couloirs de l'Université de Genève, ni dans les couloirs de l'université américaine avec Peirce, mais au moment où elle est devenue dans les années soixante un instrument puissant d'analyse des idéologies. Et on dit aujourd'hui que puisqu'on n'a plus d'idéologie, la sémiotique se trouve au chômage. Je ne crois pas. Comme l'indique Barthes, je pense qu'il y a des idéologies. Bien sûr, il ne faut pas prendre ce terme au sens bêta, mais au sens de ce qui naturalise et ainsi cache ce qui n'est pas naturel, mais arbitraire.

Le sociologue Luc Boltanski donne un exemple qui m'intéresse beaucoup : le capitalisme est très efficace puisqu'il vous fait croire à la fatalité de la contingence, à la fatalité du probable, le futur est probable mais on a les experts qui vous disent que non seulement c'est sûr mais que cela va sûrement arriver : une sorte de manipulation modale. Alors je pense encore aujourd'hui, à des niveaux différents, que la sémiotique peut fonctionner comme une critique. Il y a deux sémiotiques : tout d'abord une sémiotique professionnelle et alors vous vous imaginez son apport à la publicité, à la propagande politique, au *think tank* pour faire des consultants, comme le faisait Jean-Marie Floch, qui était même consultant pour Berlusconi. Je pense que dans le domaine de la communication, nous avons l'avantage parce que les « communicatologues » ne pensent qu'à la communication, alors que nous, nous avons plus que cela : la première chose c'est que les significations doivent être construites ou détruites, qu'elles peuvent être transmises ou censurées, qu'elles peuvent être interprétées ou mésinterprétées, qu'elles peuvent être reçues ou refusées, qu'elles portent des conséquences efficaces ou pas, etc. Mais les médiologues ne pensent qu'au message et à son résultat. Nous nous sommes déployés, véritablement, de façon plus importante, beaucoup plus large.

Et il y a aussi une sémiotique critique : je crois que la sémiotique peut aussi aider à une critique culturelle des sciences humaines qui se servent

parfois de la sémiotique. Donc la distinction entre ces deux types de sémioticiens professionnels et critiques est importante surtout aujourd'hui où on dit qu'il n'y a plus de possibilité de faire de la critique. Par exemple, j'ai beaucoup écrit sur les conflits, la guerre, les Brigades rouges, etc., et c'est normal. Eco aussi, qui a énormément travaillé sur la culture de masse tout comme Barthes, trouvait que c'était normal. Barthes pense que la société de masse est une société de stéréotypes, de lieux communs. Or, qu'est-ce que c'est que la rhétorique d'Aristote ? C'est l'étude du lieu commun.

Sous quel angle voyez-vous la relation entre la sémiotique et la sociologie ?

C'est une question très utile. La sociologie évolue comme toutes les disciplines. J'ai rencontré, il y a deux ans, Alain Touraine, qui me disait que le mot « société » avait disparu de la sociologie. Alors, j'ai répondu la même chose et j'ai dit que le mot « signe » avait disparu de la sémiotique. On ne dit jamais « étudier des signes », on dit « des systèmes de significations et de concepts ».

Bruno Latour que j'ai rencontré aux États-Unis et avec qui j'ai travaillé sur les modalités, dit que la sociologie a deux mamelles : la première c'est la sémiotique de Greimas et la deuxième c'est l'ethnométhodologie avec une fondation phénoménologique. On pourrait lui dire que nous avons d'un côté une même racine phénoménologique qui est contraire aux racines logicistes de Peirce, et que de l'autre, nous avons une formation de sémiotique à base phénoménologique.

Quelles sont les propriétés sémiotiques du discours juridique ? Quels sont les rapports entre la sémiotique et le droit ?

Le langage juridique est effectivement un langage spécial, c'est un langage performatif. C'est pour cela que j'ai été intéressé par l'idée qu'il ne s'agit pas de langage avec des formes mais des forces. Il y a aussi des dimensions formalistes dans le langage juridique qui comptent : l'interdéfinition conceptuelle, l'interprétation de la norme, etc. Pour un texte juridique, même les travaux parlementaires qui arrivent à la production d'un texte de loi, l'interprétation ne se fait pas uniquement en fonction du texte même, mais aussi en fonction des besoins, des nécessités : parfois, on fait dire à la loi exactement le contraire de ce que ceux qui l'ont produite désiraient faire.

L'autre chose, assez banale, c'est le concept de subsomption : la manière dont on peut subsumer un fait par une norme. Il faut donner une description du fait, qui est orientée ; et pour qu'elle soit orientée, il faut qu'elle soit comprise par cette norme et pas par une autre. Mais vous pouvez redécrire le même événement en créant un récit, une histoire, qui soit capable de l'inscrire dans une autre norme et il y a conflit entre eux pour que les mêmes faits soient décrits différemment pour être rattachés à des normes différentes avec des conséquences pragmatiques considérables. Si vous dites que c'est un homicide intentionnel ou pas, cela change beaucoup pour le type qui l'a fait.

Ce sont des choses qui ont beaucoup changé la façon dont j'ai regardé la sémiotique. Bien sûr, la sémiotique pourrait beaucoup apporter au droit, et je l'aborderai ailleurs de façon détaillée.

Quels liens s'établissent-ils entre la sémiotique et l'économie ?

En ce qui concerne l'économie, il y a deux auteurs sur qui j'ai beaucoup travaillé, notamment pour le problème du conflit : Thomas Schelling et Albert O. Hirschman.

Schelling, le prix Nobel d'économie en 2005, a été à la base de la réflexion d'Erving Goffman, qui était justement le sociologue dont je me suis inspiré quand je suis sorti des études de droit. Schelling est un économiste qui tient compte de la problématique de la stratégie du conflit. C'est pour cela qu'aujourd'hui, il y a beaucoup de stratégies en économie, on ne parle que de cela. De ce côté-là, tous mes intérêts pour le problème de la conflictualité convergent avec la réflexion de Schelling.

D'autre part, j'étais très attiré par Hirschman qui vient de mourir malheureusement, c'était un Juif d'une exceptionnelle intelligence et humanité et il était parti, évidemment, quand les Italiens ont fait cette délirante loi raciale. C'était un grand économiste : même s'il n'a pas eu le prix Nobel, il a beaucoup travaillé sur des éléments essentiels, comme les passions. C'est lui le grand économiste qui a introduit la réflexion sur les passions à l'intérieur de l'économie. J'étais très impressionné par lui au moment où avec Greimas on travaillait sur les passions.

Une autre chose qui m'a frappé chez Hirschman, c'est la marge sociologique en économie, qu'il souligne. J'étais très impressionné par son livre *Exit, Voice and Loyalty*, c'est-à-dire, quel est le bon moment pour sortir ? Si on sort très vite, on accélère la crise, si on sort trop tard, on aggrave la crise. Il faut trouver le bon moment pour sortir. C'était un petit chef-d'œuvre. Est-ce que c'était de l'économie ? Oui, parce que d'une certaine manière un investisseur doit savoir qu'il y a un moment où il faut retirer ses billes, mais quel est le bon moment ? Je connais ce type d'économie, qui est une économie interactive et stratégique, mais je ne connais pas du tout la dimension statistique, calculatrice, et pourtant je suis dans une faculté dont la moitié des étudiants font de l'économie, mais c'est ma limite...

Quel pourrait être l'intérêt de l'analyse quantitative en sémiotique ?

Quand j'étais arrivé en sociologie après le droit, c'était l'époque où on comptait tout, mais on comptait n'importe quoi. La question était : qu'est-ce qu'on compte ? Aujourd'hui, on compte avec les instruments de calcul qui sont extraordinaires. Mais, le grand problème c'est de savoir ce qu'on est en train de compter. Compter simplement les mots n'a aucun intérêt, car c'est l'organisation textuelle, c'est la position du mot à l'intérieur du texte, qui produit la signification. Je pense que la sémiotique peut nous aider à calculer ce qu'il faut compter.

En quoi consiste la traduction du point de vue sémiotique ?

À mon avis, l'intérêt de la traduction, c'est la question de l'émergence de la signification, sans laquelle on ne pourrait rien traduire. En réalité, le sens est inarticulé parce qu'on s'entend ; après, il faut expliquer comment cela se fait qu'on se comprend, après quoi on articule le sens et le sens devient signification. Mettre le sens en condition de signifié comme disait Greimas de façon

très amusante. Or, la traduction est une activité dans laquelle on essaie toujours de mettre le sens d'une langue que vous connaissez, qui vous appartient, sur laquelle vous n'avez pas à réfléchir en condition de signifié dans la confrontation avec une autre langue. Et entre les deux, il y a, parfois, des rendus assez banals avec des stratégies très différentes. Alors on dit aujourd'hui – avec le modèle de destinataire, destinataire –, il y a des traductions *source oriented* vers le destinataire et *target oriented* vers le destinataire. Donc, il y a des traductions qui vous donnent l'impression que vous avez très bien compris, que notre langue ne fait que dire ce que vous savez déjà ; et d'autres traductions qui sont plus abruptes, plus rugueuses et qui essaient de dire au contraire que la langue ne peut pas dire exactement ce que vous dites et essaient de préserver son autonomie au prix de la communication.

Ce qui me fascine c'est qu'au milieu, il y a des surgissements, des émergences qui font que très souvent la bonne traduction est une augmentation. Évidemment, on n'a pas besoin de cela pour une traduction juridique dans laquelle les termes ont été établis.

Quelle est l'importance des études intersémiotiques ?

À mon avis, l'intérêt de la sémiotique, c'est de dire que les substances du contenu peuvent être différentes mais qu'on peut homologuer les formes du contenu, et surtout que les substances de l'expression sont différentes mais qu'on peut homologuer les formes de l'expression. J'ai l'impression qu'en Italie, on a essayé de démontrer qu'on pouvait traduire dans un autre système sémiotique, et donc, réfléchir à ce qu'on pouvait appeler l'intersémiotité.

Au niveau des images, c'est idiot de penser qu'on peut traduire les langages qu'on entend, les signes lexicaux à l'image, etc. Il n'y a pas d'équivalent entre les images et les mots mais quel est le niveau auquel on peut prendre le discours verbal pour permettre la traduction dans un discours visuel ? Cela dépend. Il y a la possibilité où, par exemple, l'énonciation devient possible. Le jeu de la frontalité du regard a des équivalents. La narrativité racontée verbalement, visuellement et même gestuellement. Donc le problème intéressant aujourd'hui n'est pas de faire de la mécanique et surtout de donner quelque sens à des syntagmes idiots du type « langage du cinéma », « langage du geste », « langage de la musique », etc. : cela ne veut rien dire. Je dis d'habitude : « Prenons l'exemple du subjonctif dans la langue. Qu'est-ce que vous faites du subjonctif avec le geste ? » ; est-ce qu'on peut exprimer le dubitatif ?

Donc, le grand problème aujourd'hui est de décider quels sont les niveaux, de décrire les niveaux de pertinence dans un langage pour vous permettre l'intersémiotité nonobstant la différence fondamentale dans la substance de l'expression.

Vous mentionnez également la « transduction », ainsi définie : « traduire à l'intérieur d'une seule langue entre différents types de discours », par exemple « la transduction d'un discours scientifique en un discours poétique » (2008 : 161). Quel est l'intérêt de cette notion en sémiotique ?

Vous avez raison d'y faire allusion. Il y a deux choses : je vais penser avant tout à l'intérieur de chaque système de signes. Il y a aussi une façon de tra-

duire, dans ce cas-là, des genres, des formes discursives. Si vous prenez Paul Klee, Max Jacob, ils sont en même temps poètes et plasticiens, ils ne sont pas schizophrènes et donc il y a des possibilités de transduction à l'intérieur de différents systèmes de signes mais à l'intérieur d'un même système de signes aussi.

La Fable des abeilles de Bernard Mandeville, comme vous le savez, est une théorie économique, c'est-à-dire les vices privés des vertus publiques ; c'est écrit comme un poème. Pourquoi est-ce qu'il y a des vers ? La philosophie peut s'exprimer par des traités ou par des poèmes comme chez Nietzsche. Mais à mon avis, ce n'est pas du tout simple, il faut traduire à l'intérieur de systèmes différents. Calvino, par exemple, a beaucoup traduit Raymond Queneau. Il me disait toujours : « J'aurais voulu devenir un poète comme Queneau, capable de traduire la science dans une forme, qui soit, comme disait Queneau, une sorte de paradis comme la poésie de Lucrèce ».

À votre avis, quel est le statut de la culture en sémiotique ?

J'ai enseigné à Los Angeles au département d'anthropologie culturelle. Ce qui s'est passé, c'est que l'anthropologie culturelle a absorbé l'anthropologie sémiotique... Alors, on ne va pas inventer la sémiotique de la culture pour répliquer aux anthropologues de la culture, qui le font d'ailleurs très bien car ils ont des connaissances et des moyens beaucoup plus importants.

Je pense qu'à chaque fois qu'on fait de la sémiotique, on fait de la sémiotique de la culture. Je suis très hjelmslevien : le plan du contenu a une forme et une substance ; la forme, c'est la sémantique et la substance, c'est la culture. Et cette substance est, elle aussi, articulée.

Quelle est la situation actuelle de la sémiotique en Italie ?

Je dirais qu'il y a eu de mauvais moments de crise comme partout mais, Dieu merci, la sémiotique a été quand même sauvegardée par la grande personnalité d'Eco, pour son influence intellectuelle et aussi pour sa célébrité et donc le respect de l'Université à son égard. Son rôle était vraiment exceptionnel pour défendre la sémiotique.

Aujourd'hui, il y a une nouvelle génération de jeunes qui s'est installée. Il y a six groupes qui font de la bonne sémiotique. Quand j'étais à Venise, il y avait un groupe de jeunes qui travaillait au LISAV (Laboratoire international de sémiotique à Venise), il y a aussi un pôle solide à Turin, deux groupes à Bologne, un autre à Palerme, et un centre d'été à San Marino. Ils sont tous très intéressants. Par contre, il y a une multiplication de chargés de cours en sémiotique, parfois c'est entre la philosophie du langage et la linguistique, c'est un peu mélangé. On donne parfois des postes de sémioticiens aux gens qui n'ont parfois pas une formation en sémiotique. Ce qui est grave !

Pouvez-vous raconter de quelle façon le centre de sémiotique et de linguistique d'Urbino a été fondé en 1970 ? Quelle est sa situation actuelle ?

Pino Paioni et moi, avec le soutien de Carlo Bo (le recteur de l'Université d'Urbino), avons été très intéressés par le mouvement structuraliste. Quand j'ai été nommé à Urbino, j'ai rencontré Paioni, et je lui ai fait la suggestion :

pourquoi ne ferait-on pas de séminaires d'été ? Les spécialistes ont commencé à venir : Todorov, Genette, Greimas, qui avait le sens de l'organisation et qui n'était pas Français. Il a dit : « Pourquoi on ne fait pas un centre ? » ; donc, nous avons fait un centre et il a été le premier directeur, mais il s'est vite aperçu que la question des déplacements entre Paris et Urbino n'était pas aussi simple. Alors, il l'a laissé à Courtés, à Paioni et à moi. Nous avons continué à le diriger, mais plus tard, Courtés a été nommé professeur à l'Université de Toulouse, je suis allé comme professeur à celle de Bologne. Néanmoins, grâce au dévouement de Paioni le centre d'été a continué à vivre avec beaucoup d'activités.

Maintenant, le centre a des problèmes économiques considérables, même si j'ai beaucoup d'espoir qu'on pourra le relancer. Cela fait plus de quarante ans et il est inévitable de le faire. C'est comme à Limoges : s'il n'y avait pas Limoges, la sémiotique en France serait un désastre, mais c'est vrai aussi que Limoges non plus ne peut pas continuer pour l'éternité.

J'insiste sur mon idée de paradigme scientifique, qui est une promesse de succès. Je n'entends pas par succès la reconnaissance économique et sociale, sinon on ferait un autre métier. Le succès scientifique dépend de la création de concepts, de l'adhésion de beaucoup de jeunes ; sinon les paradigmes s'estompent.

Quelles différences faites-vous entre la sémiotique pratiquée en Italie et celle pratiquée en France ?

C'est une bonne question. Pendant un moment en Italie, il y avait cette dichotomie difficile entre les paradigmes peirciens et saussuro-greimassiens. Ici, je voudrais faire allusion à quelque chose d'essentiel : l'importance qu'Eco a donnée à l'histoire de la sémiotique. Il a beaucoup encouragé les jeunes sémioticiens à faire des recherches qui vont du signe socratique jusqu'à Saussure, jusqu'à Peirce. Donc, je dirais que la spécificité de la sémiotique italienne est d'avoir organisé l'histoire des théories du signe. Mais, comme vous le savez, dans la tradition saussurienne, nous ne considérons pas le signe comme l'unité d'analyse de la sémiotique, donc on a beaucoup de difficultés pour souder ces types d'histoire des concepts de signes avec la pratique de la tradition saussurienne.

Donc, même si l'on accepte graduellement en Italie le paradigme greimassien, la spécificité de la sémiotique italienne est l'étude soignée des différents moments de la sémiotique, de l'histoire du signe et là on a été mené de main de maître par Eco et par d'autres comme Tullio De Mauro qui a fait beaucoup pour l'histoire de la linguistique. Il y a des convergences, très souvent, entre De Mauro et Eco par rapport au signe linguistique sauf sur Saussure et Hjelmslev, mais c'est autre chose, et nous en avons déjà parlé...

Quelle a été la réception de la sémiotique européenne en Amérique du Nord, et vice versa ?

En Italie, le paradigme de Milan correspond à une acceptation de quelques considérations épistémologiques fondamentales de Peirce. En France, l'introduction de Peirce est relativement récente. C'était un auteur marginal, la

reconnaissance de la pragmatique était relativement peu importante et il y avait d'autres traditions phénoménologiques.

En revanche, aux États-Unis, je dirais que ce qui nous a liés, c'était l'identification de la sémiotique avec le structuralisme. Parce que les structuralistes américains, dont Zellig Harris, n'étaient pas du tout des structuralistes à l'européenne. Nous étions très fortement intéressés par la signification tandis que pour eux, c'était le distributionnalisme et donc, toutes les marques chomskyennes étaient contre le structuralisme à la Harris ou à la Skinner. Mais on a pris comme identique la sémiotique européenne et le structuralisme américain, ce qui est absurde. Après, graduellement, l'arrivée de la *French Theory* – avec Jacques Derrida, Jacques Lacan, etc. – a rapproché les Américains de nos recherches, mais ils les ont rapprochés à l'américaine, c'est-à-dire avec les *cultural studies*. C'est une espèce de pêle-mêle. Tout cela a ultérieurement disqualifié la sémiotique. J'exagère peut-être, mais je vous donne un exemple : j'étais aux États-Unis, il y avait une dame qui connaissait très bien les *cultural studies*, qui m'a ressorti toute une litanie de noms fondamentaux que je connaissais personnellement ; elle mettait Derrida avec Lacan, Deleuze avec Lacan, Derrida avec Foucault, etc. Je disais : mais non, pour Foucault et Deleuze c'était le même combat, ils étaient les ennemis jurés de la psychanalyse, et Derrida était certainement quelqu'un qui avait un rôle dans la philosophie et dans la réflexion même sur la question du langage, au début au moins, mais cela n'avait rien à voir avec Lacan. Ils étaient des ennemis jurés.

Alors, cette sorte de pêle-mêle a vraiment nui à la sémiotique parce que c'était comme une sorte de mécanisme de la signification au sens le plus bête ou bien une sorte de *everything goes* du relativisme.

Je trouve que, malheureusement, la sémiotique est tombée entre deux chaises, j'espère qu'elle va se relever ou qu'on trouvera une nouvelle chaise, mais il faudra bosser...

Quels liens établissez-vous entre la générativité chomskyenne et la générativité greimassienne, entre le parcours génératif de Greimas et la grammaire générative de Chomsky ?

Le *Dictionnaire* de Greimas est la prise au sérieux de la version française par John Rupert Firth de l'hypothèse chomskyenne. En effet, Greimas n'a pas eu directement accès à Chomsky, mais il l'a lu : Chomsky l'a entièrement inspiré. La théorie de Greimas vient de la formule chomskyenne qui disait : M/P (modalité / prédicat). Greimas a dit que Chomsky avait raison, la modalité est tout aussi importante que le prédicat. Mais, après, la différence était radicale parce que la transformation chomskyenne était une transformation entre signes, tandis que la transformation greimassienne est une transformation verticale et non pas horizontale, c'est-à-dire que c'est la signification qui, graduellement, se spécifie jusqu'à remonter. Chez Greimas, le parcours génératif est très bricolé, il est plein de trous. Greimas a empilé des niveaux et il a attendu que les autres les remplissent !

L'inspiration de Greimas par Chomsky, c'est une inspiration différentielle. Tout le *Dictionnaire* de Greimas a été construit contre et, en même temps, vis-à-vis de la générativité chomskyenne.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Greimas disait toujours, à chaque fois qu'on lui posait la question : « Qu'est-ce que vous voulez faire ? », « Je veux faire de la sémiotique, et puis la mort ! ». Moi, je dis qu'il y a deux façons de penser la mort : la première est existentialiste : « Quand je suis mort, tout le monde est mort ». Il y a une autre version qui n'est pas existentialiste, qui est moins individualiste, et qui est fondée sur des projets communs et collectifs : si on continue un projet, il y a quelqu'un qui n'est pas mort, et vous-même n'êtes pas mort à condition que lorsque vous allez mourir, il y ait un projet qui continue.

Je pense que ce qu'on fait maintenant c'est de prolonger un projet, ce qui fait que Greimas n'est pas mort, comme Hjelmslev, comme Saussure, etc. Je pense que moi aussi, je vais continuer les projets sémiotiques dans lesquels j'ai été engagé depuis longtemps, et il y aura des gens qui vont continuer ces travaux...

Jacques Fontanille

Date et lieu de naissance

28 septembre 1948 à Limoges (France)

Statut et institution de rattachement

Professeur, Université de Limoges, membre honoraire de l'Institut universitaire de France

Domaines de recherche

Sémiotique théorique, sémiotique littéraire, sémiotique de l'image, sémiotique des pratiques et des formes de vie

*

Principales publications (ouvrages personnels)

- *Le Savoir partagé : sémiotique et théorie de la connaissance chez Marcel Proust*, Paris-Amsterdam-Philadelphia, Hadès-Benjamins, 1987.
- *Les Espaces subjectifs : introduction à la sémiotique de l'observateur (discours-peinture-cinéma)*, Paris, Hachette, 1989.
- *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme* (avec Algirdas Julien Greimas), Paris, Seuil, 1991 [traduit en anglais, portugais, espagnol, italien, roumain, russe, arabe].
- *Sémiotique du visible : des mondes de lumière*, Paris, PUF, 1995.
- *Tension et signification* (avec Claude Zilberberg), Liège, Mardaga, 1998 [traduit en portugais et en espagnol].
- *Sémiotique du discours*, Limoges, Pulim, 1998 (réédition remaniée et augmentée : 2003) [traduit en portugais, espagnol, anglais].
- *Sémiotique et littérature : essais de méthode*, Paris, PUF, 1999 [traduit en espagnol].
- *Soma & Sema : figures du corps*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004 [traduit en italien].
- *Dictionnaire des passions littéraires* (avec Elisabeth Rallo-Ditche et Patrizia Lombardo), Paris, Belin, 2005.
- *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2008 [traduit en italien].
- *Corps et sens*, Paris, PUF, 2011.
- *Des images à problèmes : le sens du visuel à l'épreuve de l'imagerie scientifique* (avec Maria Giulia Dondero), Limoges, Pulim, 2012.

Pour commencer, pouvez-vous nous dire à quoi sert la sémiotique ? Quel est le rôle du sémioticien dans la société contemporaine ?¹

Quand la sémiotique s'est développée, notamment autour d'Algirdas Julien Greimas, la tendance intellectuelle dominante de l'époque était à la critique et à la contestation sociales et culturelles. En politique, cela a abouti à un dénouement bien connu, le mouvement de Mai-1968, mais chez les intellectuels, l'idée était d'avoir, au fond, une position systématiquement critique, non pas dans un esprit négativiste mais dans un esprit de démystification, c'est-à-dire de faire en sorte qu'aucun symbole, aucune valeur ne puisse échapper à l'analyse critique, et que les citoyens ainsi avertis puissent résister à la manipulation sociale et aux leures de la société de consommation. Je crois que Greimas l'a assumé, Roland Barthes encore plus d'ailleurs, du point de vue de la critique des signes du quotidien.

Aujourd'hui la sémiotique peut toujours contribuer à jouer ce rôle-là, bien que l'atmosphère intellectuelle ait beaucoup évolué ; il y a toujours une certaine impertinence, voire une capacité de provocation intellectuelle, dans l'approche sémiotique du quotidien. Mais ce sont sans doute les sémioticiens qui sont moins impertinents que naguère, ou qui ont trouvé quelque intérêt à aller dans le sens des tendances dominantes d'aujourd'hui ; bien évidemment, la sémiotique qui s'intéresse aux stratégies de communication, à la publicité ou à la mercatique a renoncé en général à l'impertinence et à la démystification critique : c'est la rançon du succès.

Alors finalement, on peut s'en tirer en disant que la sémiotique fournit des armes aux deux parties, aussi bien du côté des manipulés que du côté des manipulateurs, et qu'elle peut donner un peu de distance critique et donc une certaine élégance dans les jeux de manipulations et de contre-manipulations.

1. Pour le parcours scientifique de Jacques Fontanille, voir son entretien avec Jean Cristtus Portela (2006), disponible en ligne sur le site www.unilim.fr. Extraits : « Je suis né à Limoges, dans une famille issue de la paysannerie limousine, et j'ai fait mes études secondaires dans cette même ville. J'ai suivi ensuite une formation de littérature et linguistique, et j'ai passé les diplômes universitaires de Lettres Modernes. J'étais destiné depuis l'adolescence à entrer dans l'enseignement puisque mes parents m'avaient inscrit dans une filière qui préparait au métier d'instituteur, et ensuite j'ai préparé le métier de professeur de collège et de lycée, avant de faire mes deux thèses et d'entrer à l'université. [...] [J'ai connu Greimas] en lisant *Sémantique structurale* (1966) et le *Maupassant* (1976), et en recherchant une théorie du texte qui soit compatible avec mes études de linguistique. Cela se passait en 1972, j'avais réussi le concours de l'agrégation de l'enseignement dans les lycées, j'étais en somme libéré des obligations antérieures, et je cherchais à définir un projet intellectuel personnel. En fait, je ne recherchais pas la sémiotique, mais une sorte de conciliation entre les sciences du langage et les approches textuelles ; j'ai rencontré la sémiotique parce que Greimas est le seul des "maîtres" de l'époque qui ait répondu personnellement à mon appel sur cette question, en m'écrivant "Venez à Paris voir ce que nous faisons". Et c'est seulement en fréquentant le séminaire de Greimas que je me suis rendu compte que sa "sémantique structurale" appliquée aux textes était en fait une théorie générale de la signification. J'ai découvert alors l'ouverture du champ sémiologique à l'ensemble des modes d'expression. [...] J'explique à tous mes étudiants qui s'effraient de la difficulté de la sémiotique qu'en arrivant dans le séminaire de Greimas, j'ai été frappé par quatre choses d'inégale importance : (i) la densité de la fumée de cigarette qui nous mettait en apnée pendant deux heures ; (ii) la voix hésitante et si étrange de Greimas, en public ; (iii) la foule, qui débordait de la salle jusqu'au milieu des escaliers ; (iv) et le fait que la moitié des participants du séminaire ne comprenait pas plus de 30 % de ce qui se disait. J'ai mis six mois (six mois de lectures acharnées) pour commencer à comprendre de quoi on parlait dans ce séminaire. Mais l'effort en valait la peine. [...] ».

La sémiotique n'empêche pas la manipulation, mais elle la rend plus difficile, et par conséquent, elle peut la rendre plus intelligente ; et en nourrissant la contre-manipulation, elle contribue à rendre le jeu globalement plus « intéressant ». Mais je ne suis pas certain d'avoir répondu à votre question ; pour y répondre, il faudrait peut-être faire une liste des applications et des métiers, la liste des « À quoi ça sert ? » ; tout comme si on demandait « À quoi sert la physique ? », et une liste suivrait. Et là, on voit bien que le problème n'est pas dans la réponse, mais dans le fait même de poser la question, car trouverait-on une seule personne pour demander à quoi sert la physique, sauf quelqu'un qui serait un adversaire de la science tout entière ? Apparemment, même les gens normalement cultivés et bienveillants pour la science posent pourtant la question « À quoi sert la sémiotique ? ». Alors, sur ce point, j'ai une réponse : on fait de la physique parce qu'on sait à l'avance à quoi ça sert, et qu'on veut accéder à ce « À quoi ça sert », mais on fait de la sémiotique justement parce qu'on ne sait pas à quoi ça sert, et on espère le découvrir : pour ma part, j'espère toujours, et c'est pour cette raison que je fais toujours de la sémiotique.

Que pourrait modifier la connaissance de la sémiotique dans la vie d'un individu ? Pourrait-elle apporter un nouveau regard ?

Je ne suis pas sûr qu'il y ait besoin de sémiotique pour bien vivre, pas plus d'ailleurs que de philosophie ou de physique. À vivre, tout le monde apprend quelque chose de la vie, et je ne sais pas si le sémioticien ou le philosophe apprennent vraiment plus ou différemment ; il y a au moins deux choses qu'il ne faudrait pas laisser imaginer à vos lecteurs : (i) dans la vie courante, un sémioticien n'est pas quelqu'un qui s'efforce d'agir selon la séquence narrative canonique ou de penser avec des carrés sémiotiques, et (ii) si la capacité bien entraînée à comprendre la signification des conduites et des situations procure une certaine lucidité, il ne faut pas croire pour autant que la lucidité soit toujours un avantage et un bonheur. La lucidité du sémioticien, comme celle de tout autre, peut être la meilleure ou la pire des capacités, comme le *pharmakon*. Voyez ce qui arrive aux jaloux les plus sophistiqués : de vrais archéologues des traces enfouies, de vrais historiens amateurs passionnés de la vérité, mais tout de même plutôt malheureux !

Ceci étant, je ne suis pas sûr que la propre vie du sémioticien soit le sujet le plus intéressant. Si on élargit la question, on peut dire qu'à la différence de beaucoup d'autres disciplines, les disciplines qui s'intéressent aux faits humains et sociaux, comme la sémiotique, procurent un autre regard ; et la sémiotique, plus particulièrement, procure un autre regard sur les questions, plutôt que sur les réponses. C'est sans doute à cela qu'on reconnaît un vrai sémioticien : il répond rarement aux questions, il se contente de chercher à comprendre ce qu'elles veulent demander, il tourne autour jusqu'à ce qu'il ait compris qu'elles ne veulent rien dire, et que ce n'est pas la peine d'y répondre. Un vrai sémioticien est toujours difficile à interviewer.

Pourquoi dis-je que le sémioticien s'intéresse plus aux questions qu'aux réponses ? Parce qu'en donnant des instruments pour comprendre et pour interpréter, la sémiotique prend bien soin de ne pas fournir d'interprétations

toutes faites ; et si elle se cantonne à fournir les instruments qui servent à chacun dans la construction de son interprétation et de sa réponse à la question « Qu'est-ce que ça veut dire ? », on voit tout de suite qu'elle ne sert à rien d'autre qu'à reformuler autant de fois qu'il est nécessaire la question initiale « Qu'est-ce que ça veut dire ? ». Et quand le sémioticien a achevé son cycle de reformulations de la question, il a établi la signification, mais il n'a pas fourni de réponse à la question initiale. C'est ce qui est si déroutant pour ceux qui assistent à une analyse sémiotique sans y entrer : la réponse à la question, c'est : « Rien. Cela ne signifie rien d'autre que toutes les variations de la question posée ».

Donc, le regard du sémioticien est plus aiguisé, ou comme d'autres ont pu le dire, plus « élevé », mais en même temps c'est un regard qui libère, en ce sens que la sémiotique ne dicte pas le type d'interprétation qu'on doit faire ou de réponse qu'on doit donner. J'aime bien cette idée que le sémioticien est celui qui se donne à bon compte l'allure de quelqu'un d'intelligent en démontrant que les questions sont mal posées et sans jamais donner de réponse positive. On sait par exemple qu'en sociologie ou en ethnologie, il y a des écoles qui ont des modèles de pensée tout faits comme en psychologie et en psychanalyse, et des modèles qu'il suffit d'appliquer pour avoir des réponses et des explications. En sémiotique, les écoles existent aussi, et il y a même eu une époque, juste avant et juste après le décès de Greimas, où chaque sémioticien prétendait fonder la sienne ; mais la différence, c'est que ces écoles sont toujours des manières différentes de poser la question « Qu'est-ce que ça veut dire ? », et jamais des manières différentes d'y répondre.

Je crois bien que je n'ai toujours pas répondu à votre question. Mais au moins, je l'ai tournée et retournée...

Qu'est-ce qui caractérise un bon sémioticien ?

Cette fois, je vais peut-être pouvoir vous apporter une réponse ordinaire, c'est-à-dire avec un contenu digne de ce nom. Et il est vrai que j'ai tellement rencontré de soi-disant bons sémioticiens qui étaient pourtant de très médiocres chercheurs, que je commence à me faire une idée de ce qui conviendrait pour être un « bon sémioticien ». Je peux tracer un portrait, je suis d'ailleurs à peu près certain de ne pas être ressemblant au portrait. Donc, sans illusion.

Pour commencer, il faut avoir plusieurs compétences, au moins deux : d'un côté une ou plusieurs vraies disciplines, une vraie culture scientifique, une vraie culture spécialisée dans un ou plusieurs domaines, et de l'autre la compétence sémiotique. Pour ce qui me concerne, par exemple, tout le monde croit que je suis sémioticien parce que cela fait trente ans que je publie sous cette étiquette, mais ma vraie spécialité de base, c'est la linguistique française et la littérature française modernes, disciplines dans lesquelles j'ai été formé, et que j'ai enseignées pendant quinze ans. On ne peut pas faire de la sémiotique en ne connaissant que de la sémiotique, parce que la sémiotique n'est pas un champ disciplinaire. Donc, il faut posséder un ou deux champs disciplinaires et savoir en découvrir d'autres que ce soit la littérature, la presse, les discours sociaux ou le cinéma. Et quand on a affaire à quelqu'un qui a été vraiment formé dans un domaine bien identifié, on le

reconnaît plus facilement grâce à son appartenance à ce domaine qu'à celui de la sémiotique. En France, par exemple, la manière de faire de la sémiotique de ceux qui ont été formés en sciences du langage ne ressemble pas à celle de ceux qui ont été formés en sciences de l'information et de la communication ; j'ai même parfois la nette impression que sous couvert des mêmes terminologies et des mêmes références théoriques, on ne fait pas du tout la même sémiotique !

Un deuxième principe, c'est qu'un sémioticien ne réussit bien que s'il s'impose des contraintes, notamment méthodologiques, qui doivent fonctionner comme des obstacles. Je vous l'ai déjà dit d'une autre manière : le sémioticien se refuse la facilité, parce qu'il se refuse d'aller tout de suite à la solution ou à la réponse. Il met en œuvre des règles contraignantes, il passe par des étapes compliquées et frustrantes ; il tourne et retourne la question en mettant en œuvre les contraintes qui sont au sein même de la théorie sémiotique. Trop souvent, la sémiotique fonctionne comme une boîte à outils : on en retire les outils et on plie la boîte. En fait, ce qu'il y a d'essentiel dans le regard sémiotique est plutôt la méthode et ses contraintes que les outils qui sont dans la boîte.

Un autre principe, ou plutôt une autre capacité nécessaire, c'est l'imagination. Le sémioticien affronte des objets qui comportent leurs propres obstacles, qui résistent quand les outils théoriques dont on dispose ne suffisent pas. Il faut donc imaginer des situations et des solutions théoriques, pour trouver des portes de sortie. En forçant les objets d'analyse à entrer dans les moules existants, on n'apporte rien de nouveau pour personne, et en outre, on se déconsidère parce que ce n'est ni scientifique, ni heuristique, c'est-à-dire que cela ne respecte pas les règles d'une bonne démarche scientifique. Quand la théorie ne parvient pas à rendre compte de la résistance d'un objet, il faut, comme disent les peirciens, un moment d'abduction, sans lequel le résultat ne satisfait pas au besoin de découverte et d'augmentation de la connaissance.

Que doit faire le sémioticien sur le plan théorique et méthodologique pour mener une activité scientifique ?

La « scientificité », en sémiotique comme ailleurs, est un effet de sens qui s'analyse comme tel : qu'est-ce qui produit l'effet de sens « scientifique » ? Mais pour la sémiotique, il y a tellement de situations différentes qu'il est bien difficile de donner une réponse générale. On peut entrer dans un problème par une question posée par la théorie, ou par une question posée par un objet d'étude. Par exemple si je disais que la sémiotique des passions n'a pas fait l'objet de suffisamment d'analyses concrètes pour égaler la sémiotique de l'action, je me place dans la position de celui qui a déjà un modèle construit, et je pose comme problème à résoudre le fait qu'il faut développer des exercices pratiques de validation ou de falsification.

Ce n'est pas la même démarche que j'adopte par exemple avec un collègue africain qui veut faire une HDR (Habilitation à diriger des recherches), et qui vient me voir avec un travail où il y a de l'analyse littéraire, des textes sur les masques, des textes sur la danse, des pratiques artistiques diverses et

puis qui me dit : « Je veux faire une théorie de la critique littéraire africaine avec peut-être de la sémiotique, et qui montre que l'oral est archiprésent dans notre culture ». Dans ce cas je dis : « Non, la question posée n'est pas valide » parce que le problème identifié est prédéterminé par des habitudes académiques locales fermées sur elles-mêmes, sans considération pour la diversité et l'étendue du corpus. Dans un cas comme celui-ci, on est encore à la recherche de la bonne question ; par exemple : dans la culture africaine, il y a un certain nombre de sémiotiques syncrétiques où on trouve de l'oral, de la voix, de la danse, des masques, des rites, etc., et qui utilisent presque toutes des éléments textuels. Peut-être alors peut-on faire l'hypothèse d'un fonctionnement des sémiotiques syncrétiques qui serait spécifique et caractéristique de telle ou telle culture africaine. Et cela n'aurait rien à voir avec la première manière de poser la question, non pas parce que le thème de la recherche serait différent mais parce que la manière de poser le problème est différente.

Dans certains cas, l'effet de sens « scientifique » est obtenu en transgressant les règles académiques, les normes sociales et intellectuelles de l'université ou d'une communauté de chercheurs. Donc je peux répondre à votre question, mais je vais vous donner l'impression de me répéter : pour être « scientifique » il faut avoir un problème à traiter, et pour avoir un problème à traiter, il faut savoir identifier les obstacles, les résistances, les insuffisances, enfin tout ce qui permet de se poser les bonnes questions, celles qui font bouger les lignes...

Pouvez-vous développer davantage l'interaction que vous venez d'évoquer entre la théorie et le texte ?

Je crois qu'un texte est une production complexe dont les structures peuvent outrepasser les capacités d'une théorie dans l'état où elle est à un moment donné. C'est le point le plus délicat, parce que, sinon, il est si facile d'appliquer les modèles théoriques et les « outils de la boîte » : dans ce cas, on peut toujours donner à l'analyse l'allure d'une démonstration, mais ce n'en est pas une parce qu'on tourne en rond. Appliquer un modèle canonique très général à l'analyse d'un texte, cela marche forcément toujours bien, parce que le modèle canonique est conçu pour englober toutes les situations particulières. C'est un peu comme si un biologiste s'émerveillait à tout moment de retrouver dans la nature le principe de construction symétrique qui caractérise le vivant : oui, bien sûr, la vie symétrise, et donc quand on regarde autour de soi, il y a de la symétrie. Mais il en irait tout autrement si ce principe de symétrie servait à élucider une question non résolue, ou à éclairer un aspect de la nature qu'on n'avait pas imaginé approcher avec les règles du vivant.

C'est à ce moment que le modèle général devient heuristique ; c'est la même chose pour Jean-Marie Floch qui analyse l'architecture intérieure des bureaux de direction d'entreprises en appliquant les étapes de la séquence narrative canonique : personne avant lui n'avait imaginé que l'architecture intérieure des bureaux de directeurs suivait une logique narrative.

C'est cela aussi l'histoire du corps en sémiotique : on ne peut pas parler de passion sans mentionner le corps sensible, mais pendant de longues années, ce corps sensible est resté à mi-chemin entre une hypothèse abstraite et un slogan à la mode. La découverte n'est pas immédiate. On commence par faire une théorie des passions reposant sur de pures modalités. Ensuite, pour que ces modalités soient passionnées, il faut qu'elles aient une relation avec une instance corporelle, et la valeur, avec la thymie et la phorie. Et ensuite, on interroge cette instance corporelle, pour lui demander en quelque sorte comment elle peut produire de la « thymie » et de la « phorie ». Et on arrive ainsi à élaborer peu à peu une sémiotique du corps, qui deviendra elle-même, à force de déplacer la question et de retourner le problème, à chaque étape, une sémiotique de l'empreinte. Mais cela n'est pas un raisonnement qui se fait en dehors du texte ; on peut le raconter de manière abstraite, et c'est souvent ce qu'on fait en sémiotique, mais le processus cognitif de ce raisonnement ne peut pas mettre entre parenthèses le contact permanent avec les objets analysés.

C'est vrai, le cheminement de l'évolution de la théorie peut être raconté sans faire mention de ces contacts avec les textes. Mais ce cheminement apparemment logique est un artefact au mieux d'inspiration didactique, car dans les faits, chaque étape de ce raisonnement apparemment abstrait et désincarné renvoie à des analyses et des objets concrets, des analyses qui ont été des batailles à bras-le-corps, et qui ont renvoyé le problème à l'étape suivante. C'est ce qu'on appelle la démarche hypothético-déductive. Dans cette démarche, il y a des moments inductifs, des moments déductifs, et aussi, comme je le disais tout à l'heure, des moments abductifs.

Comment la sémiotique peut-elle rendre compte à la fois de ce qui est commun entre les textes et de ce qu'il y a de singulier dans chacun d'eux ?

Ce qui est singulier à chacun d'eux, ce n'est pas forcément du ressort de la théorie, et encore moins de la sémiotique. Il y a des sémioticiens qui ont cherché à faire la « sémiotique du singulier », et je ne crois pas que cela leur ait vraiment réussi, en tout cas la postérité ne leur est pas favorable. Il faut tout de même rappeler que, science ou effet de scientificité, peu importe, il n'y a de science que du général. Et s'il faut se donner la peine d'approcher l'« individualité » et ses particularités, il n'y a pas de honte à reconnaître que cette approche ne sera pas scientifique, qu'elle sera intuitive, ou de quelque autre nature.

D'un point de vue structural, la singularité d'un texte résulte a minima du nombre de modèles généraux et de structures qui s'enchevêtrent et se superposent, des modèles et des structures qui, pris chacun séparément, se rencontrent dans une multitude d'autres textes et n'ont donc rien de singulier. Mais cela ne suffit pas à rendre compte de la singularité d'un texte, ou plus précisément de son individualité, car cette individualité, même singulière, est reconnaissable, c'est-à-dire susceptible d'une iconisation, comme la physiologie singulière d'un visage.

L'individualité particulière d'un texte est un phénomène d'émergence plutôt compliqué, que l'on peut théoriser d'un point de vue sémiotique, mais

sans doute en vain, car il semble qu'il échappera toujours à la méthode d'analyse sémiotique. L'émergence des individualités à partir de la complexité est pensable, en effet : par exemple, à partir d'un certain niveau de complexité des formes de nuages, on peut y voir un arbre ou un visage, à partir d'un certain niveau de complexité de telle ou telle figure, émerge quelque chose qui est iconique, et je pense que c'est cela qui se produit à un moment donné dans les textes.

Quels sont les aspects universels et les aspects culturels de la sémiotique ?

Il y a effectivement des règles, des schémas et des principes universels. Je pense que cela est l'un des éléments de débat importants, avec François Rastier par exemple, qui considère que la sémiotique générale n'est rien d'autre qu'une fédération de sémiotiques particulières. Dans la sémiotique générale telle qu'il la conçoit, il n'y a rien, il y a juste des manières de faire et de penser. Moi je pense que dans la sémiotique générale, il y a du contenu, des formes, des méthodes et un cadre conceptuel indispensables.

Mais le caractère universel de tel ou tel cadre conceptuel n'est jamais garanti définitivement. Le plus bel exemple est celui de la théorie de l'énonciation qui, elle, est entièrement bâtie à partir de la théorie d'Émile Benveniste. Il a principalement élaboré cette théorie à partir de sa connaissance de l'indo-européen. Dans l'aire des langues et des cultures dites indo-européennes, en effet, l'énonciation fonctionne comme il le dit et sa théorie est valide. Quand on commence à sortir de l'aire indo-européenne, il y a des langues sud-américaines, indiennes et asiatiques qui ne fonctionnent pas du tout sur le même modèle.

Donc il faut viser des modèles universels mais leur universalité n'est jamais garantie, c'est une remise en question permanente. Cependant c'est le lot de toute recherche scientifique : quand on a découvert la dimension quantique des lois de la physique, il a fallu déterminer plus précisément les conditions et limites d'application de la physique et de la mécanique classiques, et cette dernière, qui avait rang de théorie universelle auparavant, n'était plus qu'une théorie particulière associée à des conditions d'observation particulières.

Il y a un autre aspect de la question : en tant que modèles théoriques alternatifs, les différentes théories sémiotiques ont elles-mêmes un caractère culturel, c'est-à-dire que les Chinois, les Américains et la plupart des Européens n'ont pas la même manière de faire de la sémiotique. Cela paraît tout à fait étonnant puisqu'une discipline qui se veut universelle devrait être la même dans tous les pays, comme l'est en principe la physique nucléaire. Il faut donc accepter au moins la détermination culturelle des différentes approches sémiotiques, comme l'une des dimensions spécifiques des sciences de l'homme et de la société.

Quelle serait l'efficacité culturelle de la sémiotique ?

Je disais qu'il y a une part culturelle dans les sciences humaines et sociales qu'il ne faut jamais oublier ; il y a des inflexions culturelles dans les théories

et les méthodes sémiotiques, et surtout dans la manière de poser les questions et les problèmes sémiotiques. Ces inflexions sont présentes dans la forme même de la théorie, mais surtout dans les objectifs descriptifs ou explicatifs qui sont assignés à la discipline dans chaque culture. Même en France, on doit se rappeler que dans les années soixante, l'objectif assigné à la sémiotique était critique, parfois même une critique d'inspiration marxiste. Pour bien comprendre ces phénomènes, il faudrait une étude comparative et historique, parce qu'on a beaucoup de mal à prendre de la distance : chacun le fait sans le savoir, instinctivement. Quand on apprend la sémiotique, on ne trouve nulle part écrit comment on définit ce qu'on vise, ce qu'on veut extraire. C'est la valeur, c'est la signification, mais ces réponses restent trop générales.

Pendant, je pense que la sémiotique, malgré son caractère marginal actuellement, a prouvé, à plusieurs reprises au cours de son histoire, qu'elle est probablement la science centrale pour la compréhension des cultures. Ce n'est pas la science des sciences humaines et sociales, c'est la science qui a en propre la compréhension des cultures. Les études culturelles se développent partout ; il y a quelques années c'était une spécialité académique qui était uniquement représentée aux États-Unis, puis elle s'est développée partout où le modèle universitaire américain est dominant, dans les pays de l'Est, en Asie, et aujourd'hui, elles se développent dans les pays d'Europe, mais avec de véritables enjeux dans la construction européenne.

J'ai toujours dit que la sémiotique a occupé le même rôle dans les sciences humaines et sociales que les mathématiques dans les sciences dures. Les mathématiques ne sont pas d'ailleurs les sciences-reines des autres sciences puisqu'elles ne règnent pas encore sur la biologie. Donc la sémiotique n'est pas la science-reine des sciences de la culture, c'est seulement la discipline qui peut leur procurer des cadres conceptuels communs, des méthodes partagées, et quelque chose qui serait une passerelle interdisciplinaire, une possibilité d'inter-traductibilité des résultats.

Plutôt que de définir la sémiotique à partir d'hypothèses et de corpus théoriques déjà connus et dont la pertinence culturelle est limitée (saussuriens, hjelmesleviens ou peirciens, par exemple), on gagnerait à poser d'abord que la sémiotique contribue à l'armature théorique et méthodologique des sciences de la culture, et à examiner ensuite comment elle s'y prend dans chaque aire culturelle. Alors, quand on découvre que dans un pays comme la Chine, il existe une conception des études culturelles, avec un corps de doctrine méthodologique et théorique, on peut alors se dire que c'est bien là leur sémiotique, même si elle ne ressemble pas à la nôtre ; alors que si on y cherche des équivalents à nos préoccupations saussuriennes ou hjelmesleviennes, on ne les trouvera jamais, et on se dira qu'ils n'ont pas de sémiotique. Cela peut ne ressembler à rien de ce qu'on fait dans le reste du monde, mais cela reste un corps de doctrine méthodologique et théorique pour les sciences de la culture, et donc qui occupe exactement la place d'une sémiotique, et qui joue le rôle que l'on assigne à une sémiotique.

En considérant la sémiotique comme la science des valeurs culturelles, on obtient également une définition intéressante de la sémiotique qui nous libère

de cette obsession que nous avons de nos modèles théoriques, une obsession qui est un véritable obstacle épistémologique, et qui nous empêche de reconnaître ce qui constitue une sémiotique dans d'autres cultures que la nôtre.

En dehors de son intervention a posteriori pour analyser les discours, comment la sémiotique pourrait-elle jouer un rôle en amont dans la production des discours ?

La question du rapport entre la sémiotique et la production, l'écriture, l'invention, la conception, et le projet est une belle question qui jusqu'à aujourd'hui est restée très marginale. On apprend massivement comment on lit et comment on interprète avec la sémiotique, mais jamais ou rarement comment on peut concevoir et écrire. Pourtant, il y a des sémioticiens qui en ont fait un métier : Jean-Marie Floch et tous ceux qui exercent dans les agences et les entreprises pratiquent une sémiotique destinée à construire des projets, des stratégies, à faire des propositions et des préconisations d'actions ou de positionnement.

Le schéma narratif canonique est une sorte de schème qui est activé quand on raconte quelque chose. La question qui se pose est de savoir dans quel état, implicite ou explicite, il peut être le plus efficace et dans quel état il est le plus à même d'aider la création. Est-ce que c'est dans cet état dormant légèrement réactivé, donc dans une situation involontaire, ou est-ce dans un état explicite et analytique ? Je n'ai pas de réponse à cela non plus et seuls des psychologues de la création pourraient nous éclairer.

Il y a d'autres situations de construction de projets et de stratégies où la sémiotique peut être très utile pour servir de support à la discussion entre les partenaires parce que quand on construit un projet de création individuelle, on revient au premier problème : quel est le meilleur état mental des modèles sémiotiques pour la création ? Est-ce que c'est dans l'état latent ou est-ce dans l'état explicite et manifeste ? Et quand la création est collective, la question ne se pose plus parce qu'il faut échanger, il faut verbaliser, il faut expliciter, et à ce moment-là un suivi sémiotique de la coconstruction me semble utile. De ce point de vue-là, le livre dirigé par Michela Deni et Gianpaolo Proni, *La Semiotica e il progetto : design, comunicazione, marketing*, est fort intéressant.

Je pense également qu'il y a une extension considérable de la notion de design. On est parti d'une notion de design qui concernait des objets industriels, des objets du quotidien, et aujourd'hui le design est le principe qui est à l'origine de la création de « quoi que ce soit ». On peut même parler du design d'une théorie, à la limite, c'est-à-dire qu'on est bien dans le cadre de votre question : est-ce que la sémiotique est capable de rendre compte du design d'autre chose que des objets, du design de choses conceptuelles ? Ma réponse est oui, mais le « comment » est encore très mal connu.

Quelle est aujourd'hui la place de la sémiotique au sein des sciences du langage ?

Elle est réelle mais très instable. Il s'agit là d'un problème d'orientation théorique, mais aussi de sociologie des disciplines. L'orientation théorique tient

tout simplement au fait que la sémiotique est dans les sciences du langage dès lors qu'elle se réfère à une des hypothèses théoriques et à l'épistémologie des sciences du langage. Par exemple, ceux qui font de la sémiotique peircienne ne sont pas du tout dans le cadre des sciences du langage, et ils retrouvent plutôt aujourd'hui celui des sciences cognitives ; il y a aussi d'autres types de sémiotiques qui se situent quelque part entre les sciences de l'information et de la communication et de l'ethnologie. Dans ce type de sémiotiques, les modèles de base ne sont pas d'origine linguistique. Ce sont des questions qui tiennent vraiment à l'ancrage épistémologique, et aux différents statuts académiques de la discipline sémiotique en elle-même et dans le monde. Comme je le disais plus haut, il s'agit de l'armature naturelle d'une sémiotique des cultures et elle n'est pas forcément et uniquement ancrée dans les sciences du langage.

En France, le modèle dominant, pour des raisons historiques (le structuralisme, les conditions de création de la 7^e section du CNU, etc.), est ancré dans les sciences du langage. Mais, cet ancrage est menacé sous prétexte que la sémiotique a pris une grande autonomie par rapport aux concepts linguistiques, heureusement d'ailleurs. Pourtant, la menace la plus insidieuse vient du fait que beaucoup de sémioticiens des nouvelles générations, tout en utilisant une théorie sémiotique issue des sciences du langage, ne connaissent absolument rien aux sciences du langage, et ont perdu de ce fait toute possibilité de s'appuyer sur cette base épistémologique. Le résultat est souvent problématique : quand le fondement épistémologique et méthodologique est perdu de vue, l'analyse sémiotique n'est plus qu'une sorte de vernis terminologique et de discours critique modernisé. Et c'est alors que la sémiotique prête le flanc aux critiques les plus justifiées.

Quel éclairage la sémiotique pourrait-elle apporter aux travaux linguistiques ?

À une époque, on espérait que la sémiotique allait susciter un retour aux travaux linguistiques. Effectivement, on pouvait penser que les règles du macrocosme pouvaient éclairer celles du microcosme ; on aurait pu espérer par exemple que l'analyse actancielle (macro-textuelle) amènerait à reconsidérer la structure élémentaire (micro ou méso-textuelle) de la phrase (syntagme nominal, syntagme verbal...). Dans l'analyse phrastique, en effet, il n'y a pratiquement pas de place pour le Destinateur, qui est pourtant l'actant qui définit et garantit les valeurs, et les met en circulation. Quand on examine l'analyse des cas grammaticaux dans la phrase, telle que la pratiquait la sémantique générative, le Destinateur du récit à la Greimas est toujours absent. On trouve l'instrument qui correspond à l'adjuvant ou à une modalité du faire, on trouve tous les autres, mais le Destinateur jamais !

C'est un exemple pour montrer qu'on aurait pu avoir un retour sur la théorie linguistique, mais ce retour n'a jamais eu lieu. Cela ne s'est pas fait pour trois raisons à mon avis.

D'abord, quand la sémiotique est arrivée comme Minerve sortant de la cuisse de Jupiter, bien armée et toute prête, le structuralisme était passé de mode en France. Pourquoi ? Parce que la linguistique était passée à autre

chose, elle était passée à la « théorie générative ». C'est quelque chose que Greimas avait bien compris et il a tenté dans le premier tome de son *Dictionnaire* de définir une sémiotique générative, susceptible d'être comparée et concurrentielle avec la linguistique générative chomskyenne. Mais la générativité chomskyenne est de tout autre nature que la générativité greimassienne, elle est profondément différente et surtout quand la générativité sémiotique a été prête, la générativité chomskyenne était déjà elle-même dépassée, la linguistique était déjà passée aux sciences cognitives. En bref, après le structuralisme, la sémiotique a toujours été décalée par rapport aux évolutions linguistiques.

Dans les années quatre-vingt, on a tenté de prendre le tournant cognitif. Il s'agit principalement des travaux de Per Aage Brandt, mais il l'a fait relativement seul (sauf dans les pays du nord de l'Europe), et donc cela n'a pas eu d'influence globale sur le réseau des chercheurs en sémiotique. Historiquement, il aurait fallu que la sémiotique soit disponible pour faire des propositions à la linguistique quand la linguistique était capable de l'écouter. Quand elle était capable de l'écouter c'était fini puisqu'elle s'occupait d'autre chose et d'autres problématiques.

La deuxième raison est que la plupart des chercheurs qui sont venus rejoindre Greimas étaient des littéraires, ou qui travaillaient sur des textes, même si ce n'étaient pas des textes littéraires. Il y avait quelques linguistes qui assistaient aux séminaires de Greimas, mais pour des interventions ponctuelles : par exemple Antoine Culioli. Il s'agit donc d'une raison sociologique. La sémiotique de Greimas a été un appel d'air considérable pour les gens qui s'occupaient d'autres choses que de la linguistique et de la phrase.

Il y a une troisième raison : la linguistique est une discipline présente dans tous les pays et très fortement organisée depuis longtemps ; qu'elle soit générative, structurale, cognitive, peu importe, elle s'appuie sur une très forte tradition avec une constitution disciplinaire très ferme qui vient de la philologie de la fin du XIX^e siècle et de la linguistique historique. Donc la sémiotique n'a pas ce recul historique, elle n'a jamais trouvé à s'installer. La linguistique n'a pas eu besoin de la sémiotique au fond, puisqu'elle a eu ses propres changements de paradigme, sa propre force de transformation. Aujourd'hui, une sémiotique comme celle de Rastier est très explicitement inspirée de la linguistique, mais ses avancées proprement sémiotiques sont à peine considérées par les linguistes proprement dits.

Où situez-vous la sémiotique de l'École de Paris parmi les différentes sémiotiques qui existent dans le monde ? En quoi se distingue-t-elle des autres ?

Je pense que la sémiotique de l'École de Paris se caractérise d'abord par l'existence d'un corpus théorique très dense, très cohérent, et très difficile, avec un principe d'interdéfinition. On peut l'appeler génératif ou pas, mais il y a un principe d'interdéfinition très fort dans un ensemble complexe. Si on regarde la sémiotique peircienne, il y a un tout petit nombre de concepts, mais on trouve un principe combinatoire phénoménal qui fait proliférer les situations analytiques de manière plus ou moins incontrôlée. La sémiotique

peircienne a un autre type de complexité, qui est la complexité des processus combinatoires.

La sémiotique de l'École de Paris a une deuxième particularité qui est d'être ancrée dans les sciences du langage et inspirée par des théories qui ont trait au langage, que cela soit des théories de l'énonciation, de la syntaxe, etc. À la différence de la plupart des autres théories, elle n'a pas de but spéculatif, elle est vraiment empirique, c'est-à-dire destinée à l'analyse, destinée à traiter des cas concrets et non pas à se nourrir d'elle-même contrairement aux théories purement spéculatives qui peuvent fonctionner sans jamais rencontrer d'objet d'analyse.

On peut aussi la caractériser – ceci n'est pas une caractéristique obligatoire mais d'usage – comme une sémiotique qui entre dans les objets par le contenu, qui le structure et qui regarde, ensuite, ce qui participe du plan de l'expression. Il s'agit là d'un usage, car il est tout à fait possible de faire autrement, c'est-à-dire d'entrer par le plan de l'expression, comme le faisait Floch pour l'analyse des tableaux abstraits.

Comment expliquez-vous la place relativement modeste et marginale que la sémiotique occupe aujourd'hui au sein des recherches en sciences humaines, notamment en France ?

La sémiotique a été portée par le courant structuraliste, donc elle a attiré beaucoup de monde quand le structuralisme était encore un courant porteur et la locomotive de toutes les sciences humaines et sociales. Une fois que le structuralisme s'est affaibli, la sémiotique en France n'avait plus ce support pour convaincre les autres sciences humaines et sociales.

Cela a des conséquences concrètes puisque dans un champ disciplinaire où il y a eu naguère une concentration de jeunes chercheurs, dans le champ des sciences linguistiques et des sciences du texte, il y a eu également un certain engouement des jeunes chercheurs pour la sémiotique, et cet engouement est brutalement retombé. Ce qui fait qu'en France, il y a une génération qui manque. Je pense que c'est une question socio-historique, ce n'est pas inhérent à la discipline elle-même parce que dans des pays comme l'Italie, par exemple, cette génération intermédiaire est restée nombreuse. Les sémioticiens italiens ne sont pas forcément très contents de la place qui est faite à la sémiotique en Italie, mais elle a toujours été portée par la philosophie du langage et elle n'a donc pas subi le recul du structuralisme. Au Brésil et dans les pays latino-américains, la sémiotique a été portée par l'essor des sciences de la communication, et il n'y pas non plus de « trou » dans les générations de chercheurs.

Quelle est et quelle pourrait être la place de la sémiotique au sein des sciences humaines ?

Comme je le disais plus haut, la sémiotique pourrait être la discipline centrale qui s'occupe des sciences de la culture et des études culturelles. Je suis convaincu qu'une génération nouvelle de sémioticiens qui aurait envie d'institutionnaliser les études culturelles en France et en Europe, pourrait le faire armée de la sémiotique, en collaborant avec d'autres disciplines. Et je

pense qu'il y aurait quelque chose d'intéressant qui se passerait sur le plan humain, scientifique, et sur le plan institutionnel. Ce que je vois venir est que les études culturelles vont aussi se développer en Europe. Un des problèmes de l'Europe est la difficulté d'interprétation entre les différentes cultures et les différentes langues.

On a voulu aborder le problème à travers les langues. L'Europe se caractérise par son caractère multiculturel et multilinguistique ancestral, historique, ce qui est sa valeur ajoutée dans le monde. Aujourd'hui, quand on ne parle pas la langue de tel ou tel pays, on parle en anglais. Je ne pense pas que cela soit une réussite. Il y a un véritable enjeu à développer pour l'Europe et ce sont les études culturelles qui permettront de dépasser cette défaite du multilinguisme qui consiste à ce que tout finisse en anglais.

On peut se servir de la sémiotique aussi pour faciliter le dialogue entre les différentes disciplines puisqu'elle est capable, sur les résultats des autres disciplines, d'extraire les catégories communes et d'extraire des schémas de fonctionnement communs. Elle serait dans ce cas ce que j'appellerais « un adjuvant de l'interdisciplinarité ». Dire que la sémiotique est interdisciplinaire, c'est dire qu'on ne sait pas quel est son objet. Je pense qu'on sait quel est son objet, en revanche, qu'elle puisse, dans les usages, participer à l'interdisciplinarité entre les autres disciplines me paraît intéressant mais à condition que les autres disciplines soient demandeuses. Donc il faut que, sur un problème donné, l'anthropologie, la psychologie, l'histoire, l'économie, etc. aient envie de dialoguer et qu'elles trouvent la manière dont la sémiotique traite le problème intéressante.

Je pense qu'il y a moins d'avenir pour la sémiotique dans le deuxième cas que dans le premier.

Ne pourrait-on donc pas considérer la sémiotique comme une métadiscipline ?

« Méta », dans le sens où elle fournirait les règles pour les autres, je pense que non ! Si on considère qu'il y a des disciplines et qu'il y a un niveau métadisciplinaire où on trouve les règles pour les autres disciplines, je pense que la sémiotique n'est pas du tout parvenue à cela et qu'elle n'est pas armée pour le faire aujourd'hui. Dans ce cas-là, on a besoin d'une épistémologie des sciences humaines et sociales. Or, je ne suis pas sûr que la sémiotique soit capable de construire une épistémologie des sciences humaines et sociales.

On peut donner l'impression qu'on est « au-dessus » des autres disciplines, mais ce n'est qu'une impression, et un effet d'arrogance intellectuelle. Le sémioticien lui-même se considère comme au-dessus, avec un regard éloigné, mais c'est un fantasme. En revanche, la sémiotique est très bien armée pour assurer la traductibilité des résultats des disciplines les unes par rapport aux autres.

Où va la sémiotique ?

En France, je vois bien qu'elle va mal, elle ne va pas vers un avenir radieux, mais il y a beaucoup de pays où elle se porte bien parce qu'il y a une demande qui est créée par le champ disciplinaire où elle s'est installée. Le problème est

là ! À Limoges, pour développer le Centre de recherches sémiotiques, j'ai vite compris que je ne pouvais plus m'appuyer uniquement sur l'ancrage en sciences du langage. Cela s'est traduit par un ensemble de décisions, l'une d'entre elles consistant à recruter des jeunes sur des postes en 71^e section, c'est-à-dire dans le domaine de l'information et de la communication. Cette décision date d'une douzaine d'années à peu près : il fallait aussi se tourner vers ce nouveau domaine pour que les étudiants, dans leur formation, aient des éléments qui facilitent leur insertion, parce que la demande et l'aspiration vers la discipline ne sont pas suffisantes dans le champ des sciences du langage. Si je prends toujours l'exemple de l'Italie et du Brésil, c'est parce que la sémiotique y a trouvé des champs disciplinaires qui créent une forte aspiration. En Chine, les sémioticiens sont des phénoménologues, et l'aspiration vers la sémiotique y est très faible.

À votre avis, que manque-t-il actuellement à la sémiotique ? Quels sont les problèmes et les difficultés qu'elle rencontre ?

Je crois que la sémiotique n'a pas de difficultés d'ordre théorique actuellement. Elle en a eu à une époque où tout était orienté vers l'application du modèle de Greimas, c'est-à-dire une répétition indéfinie des mêmes modèles sur une multitude de cas traités de la même manière. C'était un blocage, un véritable obstacle scientifique, mais c'est heureusement fini. Aujourd'hui, les amateurs de répétition applicative se sont tournés vers d'autres modèles théoriques, et c'est un vrai soulagement pour ceux qui s'efforcent de développer les modèles issus de Hjelmslev et de Greimas.

Cela ne veut pas dire que la sémiotique est arrivée à un optimum théorique, mais cela veut dire que, théoriquement, elle est d'une certaine manière libérée, tout en étant rigoureuse et contrainte. Quand quelqu'un veut poser une question nouvelle, il le peut, quand quelqu'un veut ouvrir une nouvelle fenêtre dans la maison sémiotique, il le peut, il n'y a plus de commissaires de l'orthodoxie théorique pour le condamner.

Du point de vue méthodologique, la situation est un peu plus fragile, parce qu'il y a tellement de gens de formations différentes qui arrivent en sémiotique que cela brouille un peu les questions et cela met un peu de flou dans la mise en œuvre des méthodes. Je pense que ce qui manque à la sémiotique, aujourd'hui, c'est une identification plus claire des champs disciplinaires les plus porteurs du point de vue intellectuel et culturel. Ceux qui ont pris le chemin de l'approche sémiotique des technologies et de leurs usages ont une voie royale devant eux, parce que peu d'autres disciplines se sont organisées pour emprunter ce chemin. À mon avis, il en va de même pour les études culturelles, déjà évoquées.

On ne peut pas faire vivre une discipline de recherche avec de pures spéculations intellectuelles, sans rapport avec le fonctionnement institutionnel des recherches universitaires telles qu'elles sont dans le monde. La recherche est une pratique sociale, et les sémioticiens devraient être les premiers à le savoir et à le mettre en pratique. Et une pratique sociale ne peut se développer que dans ses interactions avec les autres, telles qu'elles sont. Par exemple, la sémiotique est marginalisée dans la plupart des pays parce qu'elle

n'est reconnue dans aucune nomenclature disciplinaire ; quand on consulte les nomenclatures de tous les grands pays, ou de la Communauté européenne, par exemple pour remplir un dossier de demande de financement et de proposition d'un programme de recherche, on ne trouve jamais nulle part la moindre mention de la sémiotique ou de la sémiologie, alors que des micro-spécialités comme le serbo-croate médiéval le sont.

En France, Limoges est considéré comme le lieu où on fait le plus de sémiotique, mais même à Limoges, il est impossible d'isoler un département de sémiotique, et même l'existence d'une équipe de recherche purement sémiotique a quelque chose de suicidaire, car une fois que les grands sémioticiens formés par Greimas seront partis en retraite, disparaîtra la seule raison qui justifie encore un peu cette identité sémiotique, à savoir la filiation avec Greimas et le souvenir de l'époque où on croyait fonder une discipline, alors qu'on ne portait qu'un corpus théorique particulier.

Aujourd'hui, les responsables ministériels qui habilent les diplômés ou qui accréditent les universités n'accepteraient jamais d'habiliter des formations qui seraient purement définies comme sémiotiques parce qu'ils diraient avec quelque raison que dans une génération, les diplômés en question ne signifieront plus rien pour personne. Mais personne n'imaginerait non plus de créer des diplômés de pure phénoménologie, ni même de proposer des équipes de recherche uniquement composées de phénoménologues. Et pourtant, la phénoménologie existe, elle est pratiquée par des chercheurs et des enseignants, elle ne risque pas de disparaître, même si elle prend un jour des visages méconnaissables.

On peut faire l'impasse sur ce problème, on peut regarder ailleurs et constater qu'on peut très bien vivre comme cela. Mais si on cherche le verrou qu'il faudrait faire sauter, le véritable obstacle à franchir aujourd'hui, pour les sémioticiens, c'est celui-là, et ce n'est pas qu'un verrou institutionnel. Il faut choisir les grands domaines disciplinaires dans lesquels la sémiotique doit pouvoir se développer de manière légitime et visible, s'installer dans ces domaines disciplinaires, s'identifier à eux, et cesser de croire que l'avenir de la sémiotique est dans le champ sémiotique au sens strict. Il existe bien entendu des associations nationales et internationales de sémiotique, mais elles n'ont que deux destins possibles, quand elles ne se définissent que par la sémiotique, qui sont tous deux également déprimants : ou bien la grande foire du n'importe-quoi, ou bien l'entre-soi des cercles fermés sur eux-mêmes.

La sémiotique peut se développer partout et dans des domaines inattendus. J'ai découvert par exemple qu'il y avait de la sémiotique dans les sciences du sport. D'abord je l'ai découvert parce qu'un de mes étudiants coréens a tenu à faire sa thèse de sémiotique sur le match de football, et en revenant en Corée, il a trouvé un poste à l'université. J'ai découvert par la suite qu'en France, dans ce qu'on appelle les sciences des activités physiques et sportives, l'alternative à la psychologie du sport, c'est la sémiotique du sport. Donc il y a un potentiel très important de développement de l'utilisation de la sémiotique, et le problème n'est pas là. Ce potentiel existe toujours, on peut le développer ou ne pas le développer, mais cela ne change

pas la nature du problème. Le problème est donc la nature de l'ancrage épistémologique et disciplinaire.

Si par exemple on fait la sémiotique du sport et si la sémiotique en question est ancrée dans les études culturelles, cela est intéressant pour interroger l'usage de la sémiotique en la matière, et on comprend mieux l'alternative entre une approche socioculturelle (sémiotique) et une approche psychocognitive. Si on fait la sémiotique des images scientifiques et si la sémiotique est ancrée dans les études culturelles, alors cela interroge fortement le statut scientifique de ces images, etc.

Je vous propose qu'on s'arrête maintenant, si vous voulez bien, sur quelques sémiotiques particulières. Quelle a été et quelle pourrait être la contribution de la sémiotique des passions à la théorie sémiotique générale ?

D'abord, elle s'est ajoutée à la sémiotique de l'action, et ensuite elle l'a absorbée. Dans un premier temps, on pourrait dire que les passions étaient juste ce qui venait modifier et perturber l'action. Dans un deuxième temps, la sémiotique de l'action devient un cas particulier de la sémiotique générale des passions, ce cas particulier étant celui où on suspend les effets thymiques et les effets passionnels. La sémiotique des passions reconfigure la théorie sémiotique et cela a été accepté à peu près par tout le monde. Cela ne s'appelle pas forcément la sémiotique des passions, cela peut être la sémiotique de la perception, du sensible, du corps, etc. On peut l'aborder par plusieurs portes mais cela reste la même nébuleuse théorique, en tout cas la même problématique. La sémiotique narrative classique, avec sa sémantique structurale, est donc un cas particulier qu'on obtient en suspendant les effets émotionnels dans ce grand cadre théorique et en s'intéressant à ce qui reste.

Quelle a été la réception de la *Sémiotique des passions* (1991) ?

C'était très mêlé. C'est un livre qui a eu tout de suite beaucoup de succès mais pas un succès paisible. Il a eu du succès parce que dans le monde entier, on a compris que la sémiotique était en train de changer assez radicalement et que c'était un sujet à partir duquel on pouvait aspirer, enfin, à sortir de l'application répétitive de la théorie narrative. C'est aussi un livre qui a suscité des réactions assez polémiques, par exemple Jacques Geninasca était très désagréable avec la *Sémiotique des passions* car elle n'allait pas dans son sens. Ricœur n'a pas polémique mais il a eu beaucoup de questions et d'interrogations sur la sémiotique des passions. Les réactions ont été mêlées mais cela n'a pas empêché ce livre d'être traduit dans une dizaine de langues au moins, la plus récente étant l'arabe.

Je constate en tout cas que pour les gens qui observent l'évolution des théories de l'extérieur, la *Sémiotique des passions* constitue un tournant décisif dans la sémiotique d'inspiration greimassienne. Et ce n'est pas nécessairement en raison du contenu de ce livre, ou de ses qualités propres ; je pense même que ce livre, en tant que livre, n'est pas vraiment réussi, et qu'il aurait gagné à être retravaillé. Ce livre a été un tournant décisif tout simplement parce qu'il montrait, avec l'aval et la signature de Greimas, qu'on pouvait enfin aborder d'autres questions que celles qui avaient tourné entre les sémioticiens pendant les vingt années précédentes.

Après cet ouvrage, vous avez constamment repris et développé la théorie de la sémiotique des passions. Comment considérez-vous l'évolution de cette théorie jusqu'à aujourd'hui ?

Je crois d'abord que la *Sémiotique des passions* était un livre tellement compliqué et problématique qu'il fallait en reprendre patiemment la plupart des nouveautés pour en faire autre chose que des avancées spéculatives. Cet ouvrage avait beaucoup de potentiel, mais il fallait en faire quelque chose pour que les gens puissent se l'approprier, pour qu'on puisse discuter sur pièces et non pas simplement spéculer. La *Sémiotique des passions*, dans sa partie la plus créative, à savoir dans son premier tiers, avant « l'avarice » et « la jalousie », est quelque chose qui aurait dû être refait, pour être plus clair et plus compréhensible, mais cela n'était plus possible : il fallait finir, Greimas était très fatigué, et on ne pouvait pas attendre deux ans. J'aurais pu le refaire, mais il fallait que Greimas soit encore là, donc on ne l'a pas fait. J'ai pensé pendant plusieurs années que cela valait le coup de remettre en chantier les concepts. Je l'ai fait en partie avec Claude Zilberberg.

Le livre *Tension et signification* est juste la rencontre entre d'un côté, le porteur d'une conception continue et tensive de la sémiotique, et de l'autre côté le porteur de la sémiotique des passions. Cette rencontre était déjà inscrite dans la *Sémiotique des passions*, avec la référence à la tensivité, qui était au cœur du problème (comme Paolo Fabbri et Paul Perron l'ont bien relevé dans la préface à la traduction anglaise), mais nous l'avions peu exploitée dans le livre. Notre projet, avec Zilberberg, était une question : est-ce qu'on ne pourrait pas faire évoluer les grandes catégories du *Dictionnaire* de Greimas et en faire un troisième tome ? Mais ce troisième tome s'est vite réduit à beaucoup moins de catégories, chacune étant beaucoup plus développée que dans un dictionnaire. C'est là une autre exploitation de la *Sémiotique des passions*, sa rencontre avec la tensivité.

Après, j'ai repris seul la sémiotique du corps car cela s'imposait et il fallait un jour y arriver. Je n'ai jamais conçu la sémiotique du corps comme une transformation de la sémiotique des passions. Pendant toutes les années où on a exploité le sensible, le corps, etc. il s'agissait de rendre accessible, d'expérimenter, de valider et de falsifier ce qui était dans la théorie des passions extrêmement dense et compliqué.

Pouvez-vous analyser davantage ce que la sémiotique des passions et la sémiotique tensive se sont apporté et peuvent s'apporter mutuellement ?

La sémiotique tensive est restée parallèle, du moins son esprit, avec la théorie de Greimas pendant plusieurs années tant qu'il n'y avait que Zilberberg qui s'y intéressait. Il faut se rappeler qu'au début des années quatre-vingt, Zilberberg a publié son premier essai sur les modalités tensives. Et pendant presque douze, quinze ans, ce travail est resté parallèle, méconnu. La rencontre avec la sémiotique des passions a permis à la sémiotique tensive de trouver sa place dans le dispositif général puisque c'est à partir du moment où on a besoin du corps et de la perception pour comprendre la formation des catégories et, plus tard, pour comprendre l'énonciation et la sensibilisation du discours, que la sémiotique tensive entre au cœur de la sémiotique générale.

Elle s'est, ensuite, développée comme une sorte de méthodologie générale de l'analyse des phénomènes continus. Avec une difficulté qui n'est toujours pas vraiment résolue, c'est qu'on n'a jamais su traiter le passage aux phénomènes discontinus, sauf dans une perspective mathématique, celle des catastrophes, mais sans réel impact descriptif.

Quel est précisément l'intérêt de la sémiotique du corps ?

Je pense que la sémiotique du corps est une entreprise pour donner du contenu à une hypothèse qui serait restée un pur slogan, à savoir l'hypothèse selon laquelle les catégories sont construites et orientées dans une relation au corps propre : la thymie, la proprioceptivité, etc. C'est une manière aussi de tirer toutes les conséquences, de les examiner, les valider ou les invalider, et faire le tri, de la présence du corps dans la théorie sémiotique.

D'où des développements qui peuvent paraître bizarres sur l'actant, le corps, la figurativité, et rôle du corps dans la constitution de la figurativité ; d'où la dérive qui peut paraître étrange vers la sémiotique de l'empreinte, ce qui est une manière d'explorer les conséquences ultimes. Et enfin, se dire : au bout, qu'est-ce qui reste de valide ? Il reste principalement la question de l'empreinte comme modalité sémiotique sous-jacente à toutes les autres et comme mode de légitimation et de constitution des énonciations. C'est une démarche de recherche. Pour moi, cette recherche aboutit à une hypothèse centrale sur le rôle du corps dans la sémosis, dans la formation des catégories et de la thymie qui actualise la valeur. La recherche théorique, c'est cela aussi : cesser de prendre un postulat comme une affirmation, le transformer en question, en déployer toutes les conséquences et aller jusqu'au bout pour voir ce que cela vaut.

Quelle est la contribution de la sémiotique des pratiques à la théorie sémiotique générale ?

Cela peut se résumer ainsi : la sémiotique des pratiques pose autrement la question de la valeur, notamment de la valeur narrative. La sémiotique générale classique pose cette question comme celle de la différence entre la situation initiale et la situation finale, qui devront chacune être porteuse d'une des polarités de la catégorie.

La sémiotique des pratiques considère au contraire que les flux d'actions sont ouverts aux deux bouts de la chaîne syntagmatique. Cela change tout puisque la valeur et la différence, on doit les trouver ailleurs que dans l'opposition entre la situation initiale et la situation finale, et cela a des conséquences en chaîne. La pratique, du coup, est un cours d'action qui n'est pas textualisé puisque dès qu'un cours d'action est textualisé, il a un début et une fin, porteurs d'une signification différentielle. Dès qu'il est textualisé, il est transformé en récit, et le récit trouve sa signification dans la confrontation entre la situation initiale et la situation finale.

Tant que la pratique n'est pas textualisée, en ce sens-là, elle reste une pratique. Je prends l'exemple du flux de pensée dans le roman de la première moitié du XX^e siècle : le flux de pensée est typiquement dans des textes littéraires une pratique mentale non textualisée, c'est-à-dire qu'il y a une sorte de

simulacre technique qui permet de restituer le flux mental sans le transformer en structure narrative, sans le textualiser, au sens sémiotique du terme. Je pense que l'une des particularités du nouveau roman en général et de ce qui l'a précédé en terme de flux de conscience, ce sont les tentatives pour représenter dans des textes-objets des pratiques non textualisées, c'est-à-dire des cours d'actions internes dont on ne voit ni le début ni la fin, qui apparaissent alors comme des flux et des enchaînements non motivés.

La pratique subsume le texte dans la mesure où les textes sont impliqués dans les pratiques et où les pratiques manipulent les textes. Parmi ces pratiques, il y en a qui concernent directement la sémiotique textuelle comme les pratiques de lecture, d'interprétation, d'écriture, de création, etc.

Quelle est l'importance de la sémiotique des formes de vie ?

C'est mon projet actuel, et je ne sais pas où il va aller. Mais cela rejoint mon hypothèse de tout à l'heure, c'est-à-dire que si la sémiotique peut s'installer au sein des études culturelles, il faut qu'elle ait quelque chose à proposer dans ce domaine. Quand on travaille sur des objets, il y a des moments où on a le sentiment qu'il y a un horizon cohérent qui explique telle ou telle propriété de l'objet. Ce sentiment-là, cette intuition, est une forme de vie. Est-ce qu'il faut l'appeler idéologie ? culture ? Je pense que l'appeler « forme de vie » traduit assez bien la nature de cette intuition. C'est quelque chose qui, dans notre environnement ou celui de l'objet ou du texte, constitue une forme de légitimité, d'organisation, de cohérence.

Cela traduit aussi une question qu'on évoquait tout à l'heure, celle de l'originalité, et de la singularité. L'originalité est l'individuation des structures, à partir de leur empilement et de leurs associations. Une forme de vie, c'est le contraire, c'est-à-dire que vous vous demandez : quand on associe plusieurs structures, qu'est-ce qui fait qu'elles s'emboîtent bien les unes dans les autres, qu'elles aillent bien ensemble, que cela crée un ensemble cohérent ? C'est cela l'effet de forme de vie. Je me sens bien dans tel milieu, dans tel entourage puisque j'aime bien cette forme de vie, et je ne me sens pas bien parce que je n'aime pas la forme de vie. Cette question est aussi au cœur du malaise des groupes ou des individus. Elle est au cœur des études culturelles.

Qu'est-ce qui fait que deux personnes peuvent cohabiter ensemble alors qu'elles viennent de deux familles, voire de deux cultures différentes ? Parce qu'elles arrivent à bâtir quelque chose comme une forme de vie commune. Même dans la différence, on peut trouver une certaine cohérence, même si on ne peut pas le saisir de manière entièrement explicite.

Si je m'intéresse aux formes de vie actuellement, c'est parce que c'est le dernier palier de la hiérarchie que j'ai proposée il y a quelques années, un palier hypothétique que je transforme en programme de travail. Après les pratiques, j'aurais dû passer aux stratégies. Mais j'ai sauté par-dessus les stratégies : je suis pressé d'aller aux formes de vie. Je pense que si la sémiotique veut faire quelque chose avec les études culturelles, à l'avenir, c'est de cette manière.

Mais c'est aussi une manière de dialoguer à distance, par exemple avec Rastier, qui pense qu'il n'y a rien dans la sémiotique générale. Je crois qu'il y a des sémiotiques des cultures : au pluriel, puisque j'ai déjà évoqué la diversité culturelle des paradigmes sémiotiques. Mais elles participent d'une sémiotique générale des phénomènes culturels, et je pense qu'il y a un nombre de concepts et de processus qui doivent appartenir à la sémiotique générale comme par exemple la sémiosphère, les formes de vie, etc.

Comment décrivez-vous l'évolution de vos travaux ?

Parce que j'ai travaillé avec Greimas pour la *Sémiotique des passions*, j'ai compris l'extrême fertilité du croisement des esprits et j'ai choisi cette méthode comme un axe directeur de mon travail. J'ai voulu travailler périodiquement avec les autres en apportant mes propositions, non seulement dans des colloques, mais aussi dans des programmes de recherches collectives et pour plusieurs livres dont j'ai partagé la signature avec mes collègues. J'ai beaucoup publié seul, mais je me suis toujours efforcé de ménager à un moment la rencontre intellectuelle et la convergence avec d'autres points de vue.

Une autre dimension dans l'évolution de mon travail : je pense que ma sémiotique s'est beaucoup simplifiée, alors que les autres sémiotiques sont de plus en plus compliquées. Le résultat n'est peut-être pas simple mais j'ai appris à épurer, même si ce n'est pas forcément visible ; c'est au lecteur de me le dire. C'est ce que j'ai cru faire, pour le moins.

Une autre évolution encore : à un moment donné il fallait donner à la sémiotique de nouvelles perspectives programmatiques, et je me suis demandé quelles pouvaient être ces perspectives. J'ai fait une thèse qui portait sur la sémiotique, une deuxième, puis deux livres conçus à partir de la deuxième thèse, j'ai fait *Sémiotique des passions*, porté par la demande de Greimas. À un moment donné, je me suis dit : « Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce que je maîtrise ? Quel est mon projet ? ».

À ce moment-là, j'ai décidé, progressivement, de programmer, cela ne se remarque peut-être pas, mais j'ai fait plusieurs livres qui ont été préparés par des séries d'articles, qui étaient déjà en fait des projets de livres à dix ou à douze ans ; d'essais en essais, peu à peu, les idées sortaient du nid et étaient publiées dans des articles. Quand un parcours semblait accompli, je refaisais tout, je remaniais l'ensemble et j'en faisais un livre. Un jour, par exemple, en discutant avec des amis, je me suis dit que le thème de la lumière dans le visuel intéresserait beaucoup, et j'ai commencé à faire quelques études dont certaines ont été publiées. Puis, à un moment donné, il y avait assez de matière pour faire un livre et j'ai fait *Sémiotique du visible*. *Sémiotique et littérature* était encore dans le premier système : j'avais des études mais je n'avais pas eu le projet de les publier ensemble... C'est Anne Hénault qui m'a demandé de le faire. Cela m'a permis de travailler de manière cohérente. C'est ainsi que *Sémiotique des pratiques* a été faite, que *Corps et sens* a été fait, etc.

J'ajouterai que dans cette évolution, quand je dirigeais le séminaire à Paris, cela m'aidait énormément, puisque les sujets du séminaire sont devenus soit des livres collectifs, soit des livres que j'ai signés seul. Le

séminaire m'a beaucoup aidé puisque la préparation des introductions annuelles, l'observation des réactions des autres, la manière dont les différentes contributions reprenaient ou ne reprenaient pas cette introduction, tout cela était précieux pour avancer.

Quel est à votre avis l'aspect le plus original de votre œuvre, et quel est votre apport le plus important à l'univers sémiotique ?

Je ne sais pas si je saurai répondre à cela puisque ce type d'appréciations n'a de valeur que si elles viennent de l'extérieur, des autres. Le plus simple, en général, c'est d'attendre de mourir : à ce moment-là, quand vous ne gênez plus personne, tout le monde trouve que vous avez été indispensable, un pilier solide et indiscutable, un grand personnage de la discipline. Donc, si vous posez la question alors que je suis encore en vie, vous risquez d'être déçu par les réponses. Puisque vous faites une série d'entretiens de plusieurs sémioticiens, vous devriez poser à chacun la même question sur tous les autres, et croiser ensuite les réponses :-) ...

Je peux dire au moins ce que j'ai voulu apporter. Ce que j'ai voulu apporter c'est une œuvre sémiotique qui ne soit pas fermée sur elle-même. L'une des tendances dominantes chez les sémioticiens, c'est que chacun fait son œuvre en utilisant les « grands anciens », mais personne n'utilise les travaux des voisins et des contemporains. Greimas était encore plus radical : il ne citait presque plus personne, sauf de temps à autre l'un de ses disciples. Moi, j'ai voulu rompre avec cela et je crois bien que je suis l'un des rares à l'avoir fait parmi ceux de ma génération. J'ai fait des travaux collectifs avec Jean-François Bordron, Denis Bertrand, Claude Zilberberg... Je ne sais pas si j'ai réussi ces intégrations, mais on trouve des échos d'un grand nombre de sémioticiens dans mes publications, et des références régulières et variées aux travaux de Coquet, de Floch, de Geninasca, de Zilberberg, et de bien d'autres. Et non pas seulement des références, mais aussi des concepts et des points de vue intégrés à mes propres réflexions.

Vous restez trop modeste sur la réponse...

Je vous le répète, quand on me demande quelle est l'importance de mes travaux en sémiotique, je réponds que ce n'est pas à moi de le dire, ni même probablement aux sémioticiens de ma génération. Chacun s'occupe de son propre rayonnement, il y en a même qui sont jaloux du mien. Ce n'est pas eux qui vont le dire, leur problème est : quelle est leur position à eux ? Je pense que le rôle que je joue ne peut être décrit que par les générations plus récentes. Qu'est-ce qu'ils trouvent dans mon travail, de quoi se nourrissent-ils le plus, de qui se nourrissent-ils pour travailler ? Donc, c'est à eux qu'il faut poser la question. Il y a beaucoup de gens qui ont fait des thèses avec moi plutôt qu'avec d'autres. Ce n'est pas parce que je suis forcément le plus intéressant qu'ils sont venus vers moi, mais c'est parce qu'ils savaient que je m'occuperais d'eux et ils savaient qu'ils trouveraient dans mon équipe un environnement propice au travail.

L'importance d'un produit industriel ou d'un service se mesure au chiffre de ses ventes. L'importance d'une pensée et des résultats d'une recherche ne

se mesure pas seulement au nombre de chercheurs qui les reprennent dans leurs citations (les physiciens et les médecins raffolent de ce genre de scores), mais surtout à la durée et à la pérennité de ces citations dans le temps. Cette durée peut même dépasser, dans les sciences humaines et sociales, le moment de la falsification et de l'abandon d'une théorie : une fois dépassée et abandonnée, une œuvre théorique, et pour la sémiotique en particulier, continue à faire partie de la tradition, de la profondeur historique et des fondements identitaires d'une discipline. Alors, vous pouvez en déduire que pour avoir une réponse valable à votre question, il faudra au moins attendre de la poser à vos arrière-petits-enfants.

Je ne suis pas modeste, je suis lucide. Qu'est-ce que c'est qu'une réputation, qu'est-ce que c'est qu'une notoriété, pourquoi les Chinois me considèrent-ils comme le plus grand sémioticien français vivant ? Parce qu'ils ne connaissent pas les autres ? Parce que quelqu'un le leur a fait croire ? Je n'en sais rien, mais les Chinois me le disent ainsi. C'est incroyable, mais c'est une bonne indication sur ce que vaut une réputation scientifique et intellectuelle.

Donc, si j'ai l'air modeste, ce n'est pas parce que j'ai une médiocre opinion de moi-même ; je sais ce que je fais, je sais ce dont je suis capable et ce dont je ne suis pas capable ; j'ai eu toutes les occasions de me mesurer avec moi-même, et j'en cherche encore d'autres. Mais j'estime ne pas être celui qui doit répondre à votre question, et ensuite j'ai quelques doutes bien étayés sur la valeur d'une réputation. Peut-être que j'ai beaucoup produit et publié, peut-être que j'ai touché à beaucoup de choses, peut-être que je ne me suis pas enfermé dans un seul et même sujet, peut-être que je me suis toujours beaucoup donné de peine pour ne jamais décevoir les publics auxquels j'ai eu affaire, peut-être qu'ils s'en sont rendu compte, peut-être qu'ils ont aimé être respectés. Allez savoir !

Quels conseils pouvez-vous donner aux jeunes sémioticiens ou à ceux qui peuvent s'intéresser à la sémiotique ?

D'abord, je leur conseille d'avoir un projet personnel et professionnel très ferme parce que comme la situation de la sémiotique n'est pas très porteuse, il faut être porté par autre chose, par son propre projet, par sa propre volonté, etc. On peut entrer dans le monde de la recherche en faisant de la physique ou de la chimie des matériaux sans savoir trop où on va parce que la chimie des matériaux va vous emporter vers quelque chose. La sémiotique ne vous portera vers rien si vous n'avez pas un projet qui vous porte : aide-toi, et la sémiotique t'aidera.

Le deuxième conseil : cherchez la difficulté, ne cherchez pas la facilité ! J'entends par la facilité qu'il ne faut pas prendre un outil parce que cela arrange ou parce que cela permet de faire un petit bout de description. C'est par la recherche de la difficulté qu'il faut comprendre le lien entre les différents outils et comprendre les fondements, les soubassements. À chercher la facilité, on ne progresse pas. Affronter les problèmes, apprendre à poser les bonnes questions, voilà ce qui fait progresser. Il faut chercher à identifier les problèmes, les formuler et faire des hypothèses sur des solutions. Si on ne pratique pas de cette manière, on ne fera que de l'application. Il faut absolu-

ment arriver à problématiser. C'est cela la sémiotique : on identifie les problèmes, on les analyse, on les formule et on les résout.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Si j'avais eu le choix dans mon métier, peut-être que je ne serais pas sémioticien. Peut-être que je serais médecin, architecte, physicien... La sémiotique est une vocation qui m'est venue tardivement, une fois que mes études ont été faites, et donc les dés étaient jetés, mais je ne regrette pas du tout ! On ne peut pas assumer sa voie si on est incapable de rêver aux autres voies, à celles qui vous ont échappé. Si j'étais médecin, je rêverais certainement à la sémiotique.

Statut et institution de rattachement

Professeur émérite, Université Paris-Sorbonne (Paris 4)

Domaines de recherche

Histoire, épistémologie et enseignement de la sémiotique, sémiotique des passions, l'éprouver et la notion de l'éprouvé

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *Les Enjeux de la sémiotique*, Paris, PUF, 1983 (réédition en 1993, réédition augmentée en 2012) [traduit en arabe, chinois, coréen].
- *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF, 1992 (réédition en 1997) [traduit en arabe, chinois, coréen, portugais, slovaque].
- *Le Pouvoir comme passion*, Paris, PUF, 1994.

Direction d'ouvrages collectifs

- *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, 2002.
- *Ateliers de sémiotique visuelle* (avec Anne Beyaert-Geslin), Paris, PUF, 2004.

Articles

- “Semiotics in France”, in Thomas Sebeok and Donna Jean Umiker-Sebeok (eds), *The Semiotic Sphere*, New York, Plenum, 1986.
- « De los estados de las cosas a los estados del alma », *Perfiles semioticos*, n° 1, 1999.
- “On the French photographer Henri Cartier-Bresson”, *The American Journal of Semiotics*, vol. 25, n° 3-4, 2009.
- “The saussurean heritage”, in Paul Cobley (ed.), *The Routledge Companion to Semiotics*, London & New York, 2010.
- “Significs and semiotics: Chronicle of an encounter foretold”, *Semiotica*, vol. 196, 2013.

Note : Ce texte est le produit d'un entretien, mais qui s'est transformé, selon le souhait d'Anne Hénault, en sa forme actuelle ; elle l'aurait volontiers intitulé « Passeport pour la sémiotique ».

*

Ma participation se bornera à une brève déclaration en six points. Je n'exclus pas que cette déclaration en six points finisse par apparaître, aux yeux de nos amis et compagnons de recherche, comme un ensemble d'étranges variations, répétant six fois le même message mallarméen, certes avec des couleurs, des rythmes et des sémantismes divers, mais monocorde au fond, parce que tournant inlassablement autour de ce qui m'apparaît comme un incontournable « passeport pour la sémiotique ».

1. Concision

Nos parcours individuels sont bien peu de chose au regard de ce que requiert le progrès de la discipline elle-même. Je ne vois pas vraiment l'intérêt de prendre la parole pour raconter ma biographie sémiotique singulière assortie de quelques rapides opinions personnelles sur des questions considérables qui demeurent opaques pour nous et dont nos vies entières ne parviennent pas à venir à bout.

La force et la raison d'être de la sémiotique se caractérisent par un refus de la fragile *doxa*, de l'opinion faiblement fondée, trop dépendante d'un paraître superficiel, radicalement distincte d'un vrai projet de constitution d'un savoir objectif et rationnel. Étant donné que le langage lui-même (la construction de significations et de leur mise en circulation dans la vie sociale, par un langage quel qu'il soit) est l'objet de la recherche, la constitution d'une théorie acceptable, scientifiquement est inséparable de l'élaboration d'un métalangage d'un type radicalement nouveau, échappant autant que faire se peut, aux défauts et vicissitudes des divers langages mis en œuvre. Ce métalangage veut être un instrument de calcul des significations, démonstratif, radicalement concis et totalement interdéfini, car destiné à formaliser et à stabiliser les quelques découvertes si difficilement acquises à propos de la systématique du sens.

Par ses propres réponses aux questions qu'il acceptait de traiter, Algirdas Julien Greimas a constamment donné l'exemple : les entretiens qu'il accordait portaient toujours seulement sur ce qu'il estimait dicible à propos des développements de la sémiotique. Refusant les retours sur lui-même, il recherchait une expression directe et concise, un *sermo brevis* au style impersonnel et dont les marques énonciatives ne relevaient que des rythmes propres à la pensée elle-même. Son expression brève, très articulée, explicitement fondée, résolument exempte de tout bavardage était souvent fulgurante. C'est pourquoi, malgré les aimables pressions d'Amir Biglari, je n'ai pas senti la nécessité de broser une autobiographie sémiotique et de raconter mon aventure sémiotique personnelle. Je me bornerai à tenter de « dire quelque chose », au sens socratique de l'expression, à propos des dynamiques de la sémiotique en marche.

2. Suspension des évidences

On a parfois accusé la sémiotique de tourner le dos à la vraie vie et de s'enfermer dans un logicisme qui serait une négation du vivant. On l'a accusée d'être beaucoup trop abstraite et inutilement incompréhensible. Il est vrai que l'École de Paris a pour projet de constituer une théorie de la signification de type scientifique, c'est-à-dire une théorie à l'objet bien délimité, et capable d'appuyer ses démarches de découverte et la méthodologie de ses applications, sur une longue chaîne de raisons (postulats, axiomes et concepts opératoires) qui lui sont propres et qui constituent son identité et sa légitimité cognitives.

Mais, on peut considérer également que pour ceux qui pratiquent ses méthodes, le travail sémiotique est incroyablement simple, plus simple que la théorie littéraire, par exemple. Pourquoi ? La tâche assignée à la sémiotique en tant que théorie du langage est de découvrir les schémas profonds de la signification tels qu'ils sont, semble-t-il, largement partagés par l'ensemble de l'humanité. Au contraire, la tâche de la théorie littéraire est de rendre compte, de moment en moment, de lieu en lieu, des constantes expérimentations expressives qui sont la caractéristique de telle ou telle littérature. La théorie littéraire est contrainte d'élaborer des descriptions chaque jour plus diverses pour pouvoir s'ajuster à ces variations imprévisibles et liées à l'air du temps. Les concepts proprement sémiotiques relèvent, quant à eux, d'une axonométrie beaucoup plus générale et dotée de très longues durées.

On nous objectera que la sémiotique de l'École de Paris a pourtant commencé à s'appliquer à des corpus littéraires et il est vrai que certains sémioticiens continuent à ne travailler que sur des textes littéraires. Mais les progrès mêmes de la recherche ont largement détourné de la littérature la sémiotique européenne parce que les variations de la création littéraire apparaissaient comme des phénomènes expressifs souvent superficiels, capricieux et fort éloignés de ces lois profondes de la signification dont la sémiotique a fait son objet d'étude. Depuis le XVII^e siècle et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, de nombreuses études, présémiotiques en quelque sorte, avaient déjà montré comment sous ces variations superficielles, des schémas de significations plus profonds pouvaient être quasiment constants à travers l'espace et le temps ; l'élaboration d'une science nouvelle, celle des schématismes profonds de la signification était alors apparue comme réalisable et nécessaire.

La seule vraie difficulté de ce travail si nouveau sur le sens est que pour pouvoir appréhender les espaces mentaux plus profonds et plus abstraits où se déploient ces relations profondes, constituantes des significations, les chercheurs doivent accepter de mettre entre parenthèses, de suspendre leur relation « spontanée » au sens. Or, ce que nous avons l'habitude de considérer comme notre relation spontanée au sens est avant tout celle, de type subjectif et substantiel, que nos diverses formes de vie (et les styles éducatifs auxquels nous avons été soumis) nous ont artificiellement inculquée¹. Ceci

1. Le contre-exemple classique est celui du fameux enfant-loup du XIX^e siècle auquel nul savant linguiste (ou cognitiviste avant l'heure) ne put enseigner quoi que ce soit, pas même quelques bribes de langage articulé (voir sur ce sujet, le fameux film de François Truffaut).

est dû au fait qu'à l'exception des sciences dures qui habituent les esprits à des relations au sens de type objectif et formel, l'essentiel des enseignements reçus aujourd'hui, dans les écoles, dans les familles ou ailleurs, installent les enfants dans une relation au sens de type subjectif et substantiel.

Suspendre, mettre entre parenthèses cette relation substantielle au sens implique d'adopter une sorte de compréhension interrogative, contrainte de suspecter et donc de freiner nos automatismes mentaux. Cette prudente compréhension doit, dans un premier temps, repérer les spécificités des signifiants dont est doté l'objet de sens qu'elle se propose de cerner. Elle examine donc, tout d'abord, la manière dont la signification est formée, le « *Comment elle signifie ?* », avant de prétendre décréter *ce que* ce signifiant singulier signifie réellement (c'est-à-dire de par sa singularité même qu'il importe de commencer par reconnaître). Cette démarche implique de suspendre volontairement la compréhension subjective qui se présente immédiatement à l'esprit pour rabattre l'inconnu sur du connu. Ceci tient notamment au rôle considérable que prototypes, stéréotypes et autres schémas préconçus, jouent dans les échanges sociaux. Ces formatages du sens, ces intégrations d'indices saisis au vol sont nécessairement rapides, du fait des fonctionnements « en temps réel » qu'imposent inexorablement la vie en société et ses actions concomitantes multiples. Mais une des premières tâches de la sémiotique est de déjouer ces automatismes et de les questionner.

Prenons l'exemple des images figuratives dont on croit voir immédiatement *ce qu'*elles représentent. Pour la sémiotique, une telle image (par exemple, une photographie) doit, si on la constitue en objet d'analyse, d'abord être traitée comme une énigme. L'analyste doit suspendre son trop rapide déchiffrement substantiel initial et considérer, en tout premier lieu, les caractéristiques formelles de cette image à partir des quelques concepts opératoires offerts par la théorie d'ensemble.

Cette condition préalable de suspension des évidences est plus contraignante qu'on ne l'imagine au premier abord. C'est une modification radicale du regard intérieur que nous portons sur les significations et de la conscience que nous en avons. Notre compréhension « spontanée » des significations est une lente construction mentale acquise au fil du temps, en fonction de nos aptitudes et de nos formations initiales. Le philosophe a acquis un questionnement spécifique du sens, certes abstrait mais toujours substantiel. À côté de cette manière particulière de comprendre, il y a le questionnement de l'ingénieur, celui de l'artiste, celui du médecin, celui de l'agriculteur, etc., tous investis différemment dans la substance du sens. Chacun de ceux qui se lancent en sémiotique part nécessairement de sa sphère de compétence initiale. Il applique tout le savoir et toute la perspicacité dont il est « spontanément » capable pour délimiter son espace de recherche. Il se crée un corpus en fonction de ses connaissances antérieures, des prescriptions méthodologiques qu'il a intériorisées et des problématiques actualisées par l'état de la recherche collective dont il est solidaire. Le philosophe travaille généralement le texte philosophique, le théologien fouille les textes sacrés, le latiniste tente de relire sémiotiquement Tite-Live ou Tacite. Mais il est exclu qu'aucun de ces analystes puisse apercevoir, dans sa nudité formelle, le fonc-

tionnement des jeux relationnels qui spécifient le plan du signifiant et finalement celui du signifié, s'il demeure philosophe, architecte, médecin ou professeur de latin devant son objet d'analyse.

Chacun ne parvient vraiment à atteindre le niveau sémiotique que par un progressif et finalement total dépouillement de ses réflexes cognitifs antérieurs. C'est la condition expresse de cette paradoxale performance qui recherche l'impersonnel du sens, par la mise en cohérence de ses découvertes formelles propres, avec les acquis antérieurs de la théorie sémiotique et avec eux seuls, au détriment de toutes les sollicitations de l'environnement référentiel.

La sémiotique telle que nous la pratiquons, aujourd'hui, s'est déjà automatisée. On peut considérer qu'elle est parvenue au stade où était la botanique après Carl von Linné, la géographie après Walter Christaller ; elle dispose désormais d'un socle de connaissances abstraites, spécifiques du domaine de la signification. L'intuition spontanément substantielle et subjective du sens peut donc, d'ores et déjà être remplacée, fructueusement, par une relation au sens objectivée, parce qu'assistée par cet appareillage conceptuel qui permet de faire apparaître de vraies régularités formelles et qui garantit aux analyses la reproductibilité des résultats.

Les analyses qui s'en tiennent à de la sémiotique standard bénéficient de protocoles de travail et de procédures pratiquées de la même manière par tous les sémioticiens, ce qui est une simplification considérable, tant pour ceux qui réalisent les analyses que pour ceux qui les lisent et les utilisent. C'est précisément ce qui nous permet d'affirmer que, contrairement à ce que suggère sa réputation d'excessive complexité, la pratique sémiotique peut être simple et immédiatement utilisable dans la vie de tous les jours, une fois qu'on en a bien compris et accepté les règles (du jeu).

Au contraire, les analyses vraiment expérimentales (qui se situent aux avant-postes de la recherche) sont de véritables explorations, empreintes de toute l'aura des voyages en terres et mers inconnues.

3. L'esthétique du sens et l'impersonnel de la signification

Le dépouillement de tous les réflexes cognitifs antérieurs que nous cherchons à décrire, se vit comme une expérience perceptive particulière à laquelle nous nous contraignons volontairement en ralentissant puis en stoppant éventuellement les réflexes acquis de saisie du sens par lesquels nous intégrons trop rapidement nos perceptions toujours fragmentaires en des touts de signification, « prêts à porter », en quelque sorte. En effet, notre compréhension ordinaire, substantielle autant que fonctionnelle, est soumise à toutes sortes d'automatismes guidés par ces schémas de compréhension immédiate (dont stéréotypes, prototypes, déjà mentionnés, mais aussi notions apprises devenues préjugés, structures élémentaires, etc.) qui méconnaissent les singularités des textes examinés. Interrompre ou du moins ralentir ces automatismes est une expérience esthétique qui demande des efforts considérables mais qui porte en elle-même sa propre récompense car si elle aboutit, elle s'assortit de la sensation rafraîchissante et grisante. « J'ai eu l'impression que les écailles me tombaient des yeux » disent souvent ceux qui l'expérimentent pour la première fois.

En revanche, dans la pratique professionnelle de la sémiotique, cette nouvelle manière de voir le sens devient une habitude, voire un réflexe. On n'imagine pas que les cinq analyses exemplaires contenues dans *Du Sens II* de Greimas (1983 : 135-246) aient pu être obtenues autrement que par une pratique où le réflexe premier d'appréhension substantielle des significations était définitivement remplacé par ce réflexe acquis de ralentissement, puis de suspension de l'intégration des composantes du sens, au profit d'un inventaire des jeux relationnels abstraits qui sous-tendent ces composantes.

C'est seulement ainsi qu'on a pu commencer à faire apparaître de nouvelles régularités profondes de la sémiosi, jusqu'alors inconnues. Les découvertes des arcanes du sens sont à ce prix. Elles permettent d'établir peu à peu cette grammaire profonde du sens humain, cet impersonnel de la signification postulé par le concept de langue selon Saussure. C'est bien là le point d'aboutissement des recherches par lequel s'identifie la sémiotique européenne.

4. Cerveaux érudits et cerveaux jeunes

Dans l'état actuel de notre discipline, un projet de recherche concret n'est donc vraiment parvenu à son achèvement que lorsque ses diverses conclusions convergent vers une modélisation formelle permettant de généraliser les résultats, en termes de sémiosi – v. par exemple, l'analyse de « Kandinsky-Composition IV », par Jean-Marie Floch (2002) ; le *Descartes* de Jean-François Bordron (1987) ou la description de « L'architecture du thé » par Manar Hammad (2002). En revanche, on peut être enclin à penser qu'un concept abondamment exemplifié comme celui de « tensivité », développé par Claude Zilberberg, depuis 1981, ne parviendra à trouver sa place dans l'économie générale de la théorie qu'au prix de nouveaux efforts de synthèse, comparables à ceux qui abondent dans *Sémantique structurale*.

Il semblerait que les biorhythmes de la recherche sémiotique connaissent des déterminismes comparables à ceux qui régissent la recherche mathématique : les synthèses les plus nécessaires, les découvertes majeures ne peuvent être réalisées que par des cerveaux jeunes. La recherche sémiotique a ceci de paradoxal qu'elle requiert des têtes bien faites et bien pleines mais aussi très jeunes, c'est-à-dire des talents presque introuvables.

Greimas décrivait la compétence requise par ces moments de synthèses fondamentales comme une aptitude à « tenir ensemble », selon leurs ordres de raisons, tous les savoirs antérieurs accumulés par la discipline ainsi que tous les nouveaux résultats partiels à intégrer dans la théorie d'ensemble jusqu'à ce que se produise l'illumination du point de vue permettant la synthèse de l'ensemble. Le séminaire de la rue de Tournon fut le lieu d'un certain nombre de ces synthèses, notamment sur la compréhension sémiotique des modalités. Il va sans dire que c'est seulement ainsi que la théorie stabilise ses progrès et augmente sa puissance explicative et prédictive.

5. Livres d'attente

Un regard sur le trésor de guerre (c'est-à-dire l'ensemble des publications) de la recherche sémiotique fait apparaître, à côté des textes qui sont parvenus à

une sémioticité complète, des ouvrages « imperfectifs », qui sont comme en attente d'élaborations supplémentaires. Ils semblent attendre et mériter une sémiotisation plus poussée, un calcul de sens encore plus exigeant, de forts prolongements requérant de véritables équipes de jeunes chercheurs bien formés. Pour prendre des exemples dans l'œuvre de Greimas lui-même, il me semble que *De l'imperfection* et même le *Maupassant* font partie de ces ouvrages imperfectifs au contraire d'ouvrages « perfectifs » comme les *Du sens* ou le *Dictionnaire raisonné* qui ont atteint leur point d'équilibre sémiotique. Parmi les ouvrages plus récents, je citerais le très stimulant *L'Iconicité et ses images* de Bordron qui appelle, de toute urgence, des projets d'équipe. Ceci est si vrai qu'un premier projet de ce genre vient de surgir à Limoges pour pousser plus loin encore les chemins de pensée sémiotique ouverts par ce grand livre. Même si les aperçus qu'il propose sont moins graphiques, mon propre *Le Pouvoir comme passion* semble avoir également ce statut : il sert de corpus dans un certain nombre de centres de recherche, car il implique des découvertes encore dans les limbes qui demandent manifestement à être amenées au jour et homologuées.

Des ouvrages comme ceux que je viens de citer (parmi tant d'autres) représentent beaucoup de travail déjà réalisé mais aussi une attente forte de compléments, qu'en sémiotique un esprit isolé est rarement en mesure d'élaborer.

6. Sémiotique ou sémiologie

La même racine grecque /*sem-*/ indique l'appartenance de ces deux courants de recherche aux disciplines ayant trait à la signification. Ces deux termes sont fréquemment employés l'un pour l'autre, jusque dans les rangs de l'université. Émile Benveniste a tenté de les différencier catégoriquement mais n'a pas été suivi, sur ce point, par la recherche en marche. Au terme de ces quelques notes, j'aurai la naïveté de proposer un critère de différenciation quasiment automatique entre ces deux postures de recherches sur les schémas récursifs de la signification. La sémiologie et la sémiotique ont recours, l'une et l'autre, à des concepts très généraux empruntés parfois à la philosophie ou aux sciences dures, et le plus souvent à la linguistique. La sémiologie ne s'interdit jamais d'associer ces concepts à des observations sémantiquement substantielles si bien qu'elle aboutit à des résultats sémantiquement substantiels. La sémiotique proprement dite s'interdit, en principe, les considérations sémantiquement substantielles et vise des résultats purement formels, dans le prolongement des vues linguistiquement formelles de Saussure. La méthode élémentaire d'obtention de tels résultats dans l'analyse des significations est la suspension des évidences telle que nous avons tenté de la décrire, associée à des raisonnements strictement conformes à la théorie générale, selon les démarches qui ont été d'abord exemplifiées essentiellement par Louis Hjelm-slev et Hans Jørgen Uldall, puis reprises plus tard par Greimas et son école.

Chaque fois qu'un sémioticien n'est plus en mesure de tenir ce cap, il pratique le flair et les intuitions substantielles de la sémiologie. Il est probable qu'un passage par la sémiologie est souvent inévitable, pour apercevoir une « direction de sens » (pléonisme courant) et donc une direction de recherche.

Il importe de revenir ensuite, aux contrats épistémologiques de la sémiotique qui imposent les dépouillements successifs des investissements sémantiques substantiels. C'est seulement alors que le chercheur en sémiotique peut espérer cerner la nudité dynamique de la forme, c'est-à-dire les jeux relationnels originaux dans lesquels se stabilise l'énergie d'une expression ou peut être seulement un désir original de savoir et de dire qui tente sa chance et qui parfois l'atteint.

Anne-Marie Houdebine-Gravaud

Date et lieu de naissance

3 juin 1940 à Ollioules (France)

Statut et institution de rattachement

Professeure émérite, Université Paris-Descartes (Paris 5)

Domaines de recherche

Linguistique générale, sociolinguistique, sémiologie, psychanalyse, différence sexuelle et langues : féminisation des noms de métiers, identité et langue, éthique et sciences humaines

*

Principales publications

Ouvrage personnel

- *L'Écriture de « Shoah » : une lecture analytique du film et du livre de Claude Lanzmann*, Limoges, Lambert-Lucas, 2008.

Direction d'ouvrages collectifs

- *La Phonologie de l'enfant français de six ans : variétés régionales*, Hambourg, H. Buske, 1985.
- *La Féminisation des noms de métiers en français et dans d'autres langues*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- *L'Imaginaire linguistique*, Paris, L'Harmattan, 2003.

Articles

- « Langue nationale et politique », *Tel Quel*, n° 68, 1976.
- « Pour une linguistique synchronique dynamique », *La Linguistique*, n° 21, 1985.
- « Sexualité et identité ou du codage de la différence sexuelle », dans *Sexualité, mythes et culture* (sous la direction d'André Durandea et Charline Vasseur-Fauconnet), Paris, l'Harmattan, 1990.
- « Trente ans de recherche sur la différence sexuelle ou Le langage des femmes et la sexuation dans la langue, les discours, les images », *Langage et société*, n° 106, 2003.
- « L'esthétisation dans l'art nazi », dans *Féminismes et nazisme* (sous la direction de Liliane Kandel), Paris, Odile Jacob, 2004.
- « Interdiscursivité et intericonicité comme interprétants en sémiologie interprétative », dans *Intertextualité, interdiscursivité, intermédialité* (sous la direction de Louis Hébert et Lucie Guillemette), Québec, Presses de l'Université Laval, 2009.

Pour commencer, pouvez-vous nous dire pourquoi vous utilisez en général le terme de « sémiologie » et non celui de « sémiotique » ?

J'utilise le terme *sémiologie* par fidélité, pour marquer ma filiation saussurienne et barthésienne car c'est sur la voie ouverte par ces deux auteurs que je travaille ; même si évidemment d'autres auteurs inspirent certaines de mes réflexions théoriques et méthodes. Je pense à Louis Hjelmslev dont je m'inspire pour la stratification (ou mise en niveaux par exemple) ou pour rappeler les exigences épistémologiques : simplicité, cohérence, adéquation, etc. Les références saussuriennes et barthésiennes gouvernent ma sémiologie depuis le début, il y a maintenant plus de trente ans.

Je sais que le terme *sémiotique* est davantage usité universitairement mais pas socialement. Et surtout je n'ai jamais suivi la mode en linguistique comme en sémiologie. J'ai été et suis toujours saussurienne, et l'ai été même quand il était vraiment « ringard » de se réclamer de cet auteur. Les mêmes d'ailleurs qui s'en moquaient dans les années soixante-dix et quatre-vingt peuvent aujourd'hui s'en réclamer. Je me rappelle la phrase d'un collègue, que j'apprécie pourtant, « ce vieux pépé de Saussure », quand moi je le pensais comme un Rimbaud.

En passant je voudrais rendre un hommage à Georges Mounin qui un des premiers a vu l'importance de Ferdinand de Saussure en commentant le *Cours de linguistique générale* dans un ouvrage où il le place parmi les philosophes (*Ferdinand de Saussure*, 1968) ; ce qui est une façon en France de lui donner grande importance, puisque dans notre pays la philosophie est la science des sciences humaines !

Il faut aussi rendre hommage à Charles Bally et Albert Sechehaye, les rédacteurs du *Cours de linguistique générale (CLG)* à partir de notes d'auditeurs des trois cours de Saussure, comme on sait ; leur rendre hommage plutôt que décrier leur travail même s'ils ont parfois durci les formules, rigidifié la pensée saussurienne comme on le voit aujourd'hui à la lecture des *Écrits de linguistique générale*. Mais l'extraordinaire est que parfois sans comprendre totalement cette pensée ils l'ont transmise ; ils ont compris son importance et c'est cela qu'ils ont transmis. Car sans eux qui connaîtrait les apports saussuriens : la langue comme « systèmes de signes arbitraires et conventionnels » ? Qui concevrait, formulerait l'arbitraire Sa/Sé, l'apport magistral et innovant, si complexe à comprendre, de sorte qu'en effet, ils ont transmis cette notion sans la comprendre, sans arriver à la démontrer en mélangeant les cours comme Tullio De Mauro l'a montré, en induisant donc des erreurs que d'autres continuent à véhiculer. Mais d'autres encore peuvent entendre cette originalité de l'arbitraire des deux faces du signe conduisant à sa mutabilité alors que leur solidarité (la solidarité des deux faces énoncée dès le *CLG*) favorise l'immutabilité des signes. Et en s'appuyant sur la double articulation ou sur les apports de Hjelmslev, grand lecteur de Saussure, on peut démontrer ce principe de l'arbitraire, si important pour la sémiologie (ou pour la psychanalyse comme l'a montré Jacques Lacan). C'est du fait de cet arbitraire que les lexèmes peuvent être polysémiques, qu'est possible la métaphore et qu'en sémiologie une forme *x* (rouge par exemple)

peut prendre la valeur y dans un code et z dans un autre. Exemple rouge avec valeur stable d'interdit dans le code des sémaphores et dans quelques autres – labo photo par exemple – mais prenant d'autres sens dans d'autres structures et contextes. En particulier dans des structures souples, ouvertes où elle devient plus un indice qu'un signe (Sa/Sé). Pourtant à cause de cet arbitraire on peut traiter ce rouge de signifiant (Sa) avec valeur d'énergie, comme dans un corpus de publicités sur la radio NRJ que j'ai travaillé, ou de renforcement d'italianité comme dans la célèbre analyse de Roland Barthes sur Panzani, dans « Rhétorique de l'image », en 1964. Retour à Barthes, retour à Saussure ; mes références sont claires et se réaffirment : ce sont bien les deux pôles fondateurs de la sémiologie que j'ai créée.

Pour revenir à *sémiotique* et *sémiologie*. Sur le modèle phonologie et phonétique je pense qu'on aurait pu garder pour des objets précis le terme *sémiotique* et pour la science générale le terme de *sémiologie*. Ce n'est pas ce qui s'est passé historiquement quand Algirdas Julien Greimas, Émile Benveniste et quelques autres ont fondé *l'Association internationale de sémiotique*. Je me suis étonnée à l'époque que Barthes l'ait accepté mais le terme *sémiotique* était peut-être plus international (homophonie apparente avec *semiotics*, qu'utilisait Thomas Sebeok, même si le terme est venu de Charles Sanders Peirce) ; d'ailleurs Greimas, on l'a sans doute oublié, utilisait aussi *sémiolinguistique* à l'École pratique des hautes études.

Sémiotique et sémiologie : ces termes s'opposent encore parfois par leur domaine par exemple ; *sémiotique littéraire* est utilisée alors que *sémiologie littéraire* ne l'est jamais ; souvent ils s'équivalent aujourd'hui (*sémiotique visuelle*, *sémiologie de l'image*), comme le montre d'ailleurs une publication récente : le *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques* (Ablali & Ducard 2009) ¹.

Quand et comment avez-vous découvert la sémiologie ?

Je ne sais plus exactement quand. Est-ce avec la lecture de Saussure, du *CLG*, où ce domaine est annoncé pour la fin du siècle ? Ou est-ce avec l'importance médiatique que prenait Barthes dans la querelle littéraire (querelle dite de la nouvelle critique) avec Raymond Picard, à propos de son ouvrage *Sur Racine* qu'en tant que professeure de français j'avais lu et apprécié. L'ouvrage *Mythologies* paru en 1957 était quasiment un best-seller à cette époque. De plus, cet auteur travaillait avec le même sérieux sur le texte littéraire et sur la publicité ! C'était très original et très intéressant pour la très jeune professeure que j'étais (23 ou 24 ans) à l'époque de « Rhétorique de l'image » (1964), ou encore de « La mort de l'auteur » (1968), article extrêmement important pour l'analyse des textes littéraires qui, d'être déclarée immanente, permettait enfin de donner sa place à la lecture et aux lecteurs, plutôt qu'à la biographie de l'auteur, à son environnement et au mieux à l'histoire littéraire.

Et puis dans les années soixante-quinze soixante-seize, j'ai repris le cours de sémiologie d'Alain Rey et Christine Leroy à Paris 3. Enseignante à l'Uni-

1. On trouvera dans cet ouvrage, p.121-126, une définition et une présentation de la sémiologie des indices et son glossaire.

versité de Poitiers (assistante de linguistique), je venais régulièrement à Paris pour ma thèse de doctorat d'État sous la direction d'André Martinet et j'avais accepté des charges de cours à Paris 3 ; en l'occurrence des travaux dirigés de linguistique générale et d'analyse distributionnelle – le cours magistral étant fait par Jacqueline Pinchon. Cela à la fois pour me permettre de ne pas rester isolée – nous étions deux à Poitiers : Claude Hagège, turboprof, et moi – en travaillant dans une équipe d'une grande université et pour traverser d'autres domaines que ceux de ma thèse.

À Paris 3, j'avais rencontré Christine Leroy qui, connaissant ma formation littéraire, mon intérêt pour Barthes, m'a proposé, au départ de Rey, de mener ce cours avec elle une première année, puis de m'en charger. C'était le temps des cours du soir (de 20 heures à 22 heures !) dont j'ai d'excellents souvenirs car beaucoup d'adultes professionnels (des graphistes, des débutants en publicité) venaient y assister, très intéressés. La linguistique était alors à la mode² et avec elle la sémiologie, surtout la sémiologie de l'image (BD, caricatures, publicités) demandée par ce public.

Au début de ces cours je suivais Barthes. Je recherchais les rapports d'ancrage, de redondance ou de complémentarité texte et image, ainsi que les dénotés, les connotés. Puis comme je cherchais (sans doute du fait de ma double formation de littéraire informée des « théories de la littérature » et de linguiste généraliste et phonologue) à construire une méthode rigoureuse pour analyser les images, j'ai constitué des niveaux ou strates plus nombreuses que celles de Barthes : le dispositif scénique = la mise en scène, l'espace, le coloristique (chromatique), et j'ai beaucoup emprunté à la linguistique pour donner une certaine rigueur à ces « lectures » de l'image ; cela pour éviter les projections du type « moi je trouve ça bien, beau, ça veut dire... ». Donc j'ai fait travailler sur corpus, définir les objets soumis à l'étude. Exemple : qu'appelaient-on publicité, pourquoi ? Il s'agissait de scientificiser le terme courant, d'en faire une notion. Ce que j'appelle depuis « sémiotiser un objet social » ; « sémiotiser la construction du corpus ». Puisque le corpus ressortit à une construction, une simulation d'objets ou de pratiques réels (« un simulacre » disait Barthes). Pour que les inventaires descriptifs fussent plus rigoureux, moins intuitifs, j'ai proposé des tableaux à double entrée sur le mode phonologique. En ordonnée, on place les éléments du niveau ou de la strate soumise à l'analyse ; en abscisse, les critères, ou traits paradigmatiques, extraits d'un premier balayage empirique du corpus : celui de la première publicité par exemple, puis les autres et on affine. Ces traits dégagés sont classés selon leur absence (-), présence (+) ou apparence non pertinente (x).

La synthèse des tableaux permet de dégager sur l'axe horizontal la codification syntagmatique du corpus. Sur le plan vertical, correspondant aux axes paradigmatiques, en comparant (opposant) le nombre de traits constituant chaque élément du corpus, on dégage les éléments majoritaires constants ou qu'on rend analogues et partant convergents, et de ce fait la codification plus ou moins forte de chaque élément. Ce qui permet de le définir comme conforme, ou plus ou moins marginal eu égard aux récurrences relevées (ce qui plus tard s'appellera *convergences systémiques ou statistiques*) sur le

2. Les amphis de 150, 200 étudiants n'étaient pas rares à Poitiers à cette époque.

modèle de ce que j'ai dégagé dans la thèse pour les systèmes phonologiques. Cela permet de déduire une systémie, une structure ferme (code) ou souple, ouverte. Ce qui est important pour définir le type de structure ou système auquel on a affaire. Je ne me rendais pas compte alors combien la rigueur structurale et fonctionnelle phonologique était sous-jacente à ces travaux sémiologiques.

Je veux souligner que cette méthode des tableaux à double entrée est fastidieuse mais elle permet de décrire minutieusement le corpus, en sémiologie iconique (analyse de publicités) de découvrir des éléments qu'on n'avait pas vus de prime abord. Ces tableaux apprennent à voir et mettent à distance les impressions immédiates devant un visuel. C'est pourquoi certaines de mes docteures devenues enseignantes les utilisent toujours avec leurs étudiant(e)s, comme procédures de découvertes.

Grâce à ces cours, à ces TD de Paris 3, puis à ceux menés à Angers, aux difficultés des étudiants devant ces tableaux, en particulier pour noter les contenus (le sens dénoté ou connoté), j'ai découvert la complexité de certaines notions (en particulier celle de la connotation) et j'ai pu affiner la méthode qui s'est beaucoup enrichie au cours de mes années angevines.

Docteur ès lettres et sciences humaines, j'ai été nommée à l'Université d'Angers en 1979, comme enseignante de linguistique générale. Dans cette faculté des lettres et langues, la linguistique était aussi mal accueillie que dans les années soixante à Poitiers. Une rivalité improbable mais réelle existait entre littéraires, linguistes de langue x ou y et linguistes généralistes. Je dis *existait* car je l'espère caduque mais j'entends quelques rumeurs qui me laissent perplexe. Ces rivalités peuvent persister ou se reconduire par exemple entre sciences humaines. Laissons ce terrain et revenons aux années angevines. Elles furent très dures et m'ont beaucoup appris sur la sauvagerie des intellectuels entre eux. Je découvrais un monde dans cette jeune Université d'Angers, que les dix ans passés dans la très vieille Université de Poitiers (l'hôtel Fumé où j'enseignais date du XV^e siècle) ne m'avait pas laissé soupçonner.

À Poitiers je sentais la vérité du poème : « Objets inanimés avez-vous donc une âme ? ». Oui, les murs avaient une âme, ils suintaient la culture. Il n'en était pas ainsi dans les préfabriqués d'Angers. Et les salles n'avaient aucunement ce sérieux ; plus même, l'une d'elles s'intitulait D' (*déprime* !). J'y enseignais. Ce nom m'a permis quelque belle introduction de linguistique où à la manière de la tasse de thé et la madeleine (de Proust), je faisais sortir la phonologie, les registres, les projections imaginaires sur la langue d'une phrase inspirée par ce D' : « c'est du français que je vous cause pas du chagrin j'espère » en jouant sur les *ai* (è ou é), sur la structure *que je vous cause* ou *dont je vous parle*, sur la polyphonie (ou l'équivoque) de *cause*.

Je pourrais en dire long sur ces premières années angevines et leur dureté ; j'aimerais un jour le faire, hors de ce cadre. Heureusement il y avait les étudiants, que j'ai vite désignés chacune et chacun d'*étudiant-chercheur* en constituant un laboratoire (tout à fait non officiel), une revue, et en les faisant exposer, participer à des colloques, etc.

Et pour sauver³ la linguistique générale (ma formation, ma passion), pour pouvoir l'enseigner, je l'ai située comme celle qui donnait des méthodes rigoureuses pour analyser d'autres objets, la communication, la publicité, l'art, le texte littéraire, le texte historique, etc., celle qui apportait ses méthodes à la sémiologie ; j'ai ainsi proposé ce domaine de façon optionnelle dans le C1 de linguistique qui servait aussi aux Lettres modernes. J'ai conservé un cours de phonologie, d'épistémologie ou plutôt d'histoire des courants linguistiques en licence et j'ai plongé dans la sémiologie. Même dans les cours de linguistique, surtout en DEUG (équivalent aujourd'hui de L1 ou L2), ce sont des exemples sémiologiques qui me servaient pour expliquer le signe, pour le découper, pour présenter l'arbitraire. La sémiologie se révélait nettement plus séduisante que la linguistique (que la grammaire par exemple) : je pouvais me servir de la voile blanche ou noire de Tristan et Yseult pour expliquer la notion de système, d'un menu au restaurant pour celles de paradigme et syntagme, d'un corpus de timbres et des profils des Marianne pour expliquer convergences, périphérie et synchronie dynamique d'un système, etc. Par où l'on voit comment pour moi linguistique et sémiologie sont étroitement liées.

C'est ainsi que ce voyage dans les « systèmes de signes », commencé à Paris 3, s'est continué, approfondi, et la sémiologie ne m'a plus lâchée, même si en même temps j'enseignais la linguistique générale comme je viens de le dire, domaine que je connaissais bien depuis mes enseignements poitevins. Mais la sémiologie ouvrait un continent nouveau et une aventure intellectuelle, car elle exigeait davantage de création puisque s'ouvrait un domaine non maîtrisé, un savoir à créer. Je me rappelle un cours – c'était la deuxième année où s'affirmait en moi que je ferais des cours de sémiologie. J'ai commencé le cours en notant le paradoxe qu'il y avait à prétendre enseigner la sémiologie, cette science anticipée par Saussure, annoncée pour la fin du XX^e siècle alors qu'elle en était encore à ses balbutiements et que d'habitude un(e) enseignant(e) transmet plutôt des savoirs acquis, constitués surtout pour les premières années de faculté. Mais n'était-ce pas ce qui était exaltant : nous devenions tous et toutes chercheur(e)s, découvreur(e)s ! « L'aventure sémiologique », liant passion pour les signes, les langages, la langue, commençait pour ne plus s'arrêter.

Pouvez-vous commenter plus précisément de quelle façon se présentent pour vous les rapports entre la sémiologie et la linguistique ?

Les rapports entre la sémiologie et la linguistique sont pour moi extrêmement importants, comme je viens de le dire. Sur le plan des méthodes, des concepts, la linguistique structurale (Saussure, Hjelmslev), fonctionnelle (André Martinet, Georges Mounin, Luis Prieto, etc.), la phonologie (l'École de Prague) sont mes inspirateurs fondamentaux et réguliers, au sens où souvent relus, ils alimentent mes réflexions. J'emprunte à la linguistique structurale le travail sur *corpus*, à Saussure la notion de *système*, celle de *signe* et de

3. Ce que mon éthique de linguiste exigeait de moi et je l'ai sauvée car quand je suis arrivée, il n'y avait qu'un poste de maître assistant devenu maître de conférences avec les changements ministériels. Mais quand je suis partie (quinze ans après) il y avait quatre postes : un de professeur, deux de maîtres de conférences et un d'attaché de recherches (ATER).

principe de l'arbitraire au fondement de la sémiologie, les *relations différentielles*, le *point de vue* (la *pertinence* chez Martinet), le travail de *segmentation* et de *commutation*, avec les axes *syntagmatique* et *paradigmatique* – ce dernier terme dû à Hjelmslev et non à Saussure. De Saussure, je conserve le *réseau associatif* (1916 : 175) pour la phase interprétative de la sémiologie des indices, la *synchronie*, la *valeur différentielle*, la *commutation* dégageant des éléments en absence (v. les discussions linguistiques sur le *Sa zéro*).

De la phonologie je retiens la notion de *traits différentiels* ou *distinctifs* ; de la syntaxe distributionnelle et harrissienne *les classes*, *les cooccurrences*, *la distribution* (ou *l'environnement*) pour identifier un élément eu égard à un autre, les *classes d'équivalence* qui sont *oppositives* dans le structuralisme. En sémiologie ces deux notions appartenant à des théorisations différentes peuvent être utiles (et sont utilisées). De la linguistique fonctionnelle martinienne, la *synchronie dynamique*. Intéressante en sémiologie pour dégager la dynamique d'un système sur le modèle phonologique des oppositions en régression ou en innovation. De même les notions de *variantes* (distribution complémentaire) et *variétés* (des usages) peuvent être mobilisées. Par exemple rouge et vert peuvent être des variantes, sans valeur distinctive, dans une publicité, alors que ces deux couleurs peuvent être opposées (donc avec des valeurs différentielles) dans d'autres systèmes, ainsi dans le code des sémaphores alors que dans l'affiche Panzani elles auraient la même valeur de soutien de la connotation d'italianité (en constituant un des signifiants dans la configuration des connotateurs).

De mes descriptions linguistiques dans la thèse de doctorat pour dégager non normativement un système, je retiens les notions de *convergence* (éléments majoritaires), de *périphérie* (éléments minoritaires) qui permettent de dégager la dynamique d'une structure (mobilisation de *synchronie dynamique*).

De Saussure encore est retenue sa notion originale, fondamentale de *l'arbitraire Sa/Sé* (1916 : 100) à laquelle il faut faire une place à part parce qu'elle est souvent encore mal comprise et pourtant, à mon sens, c'est elle qui ouvre l'étude des systèmes de signes non verbaux. Cette relation du lien solidaire inscrit la nature sociale de la langue et ce que Saussure désigne comme le « contrat primitif », qui se retrouve dans tout système (ou institution – selon Émile Durkheim). De là vient l'immutabilité des signes dans tout code. Voir rouge (Sa) dans le système des sémaphores signifiant interdiction (Sé) alors que l'arbitraire du lien Sa/Sé favorise leur mutabilité, rouge transportant ce sens d'interdiction dans d'autres codifications ou le perdant totalement, comme dans les drapeaux.

De Saussure toujours je retiens l'imposition linguistique, « la carte forcée du signe » (proche de l'hypothèse Sapir-Whorf), en l'étendant à la culture. Traitant celle-ci comme un vaste système de signes, comme le note Eco dans son ouvrage *Le Signe*, qui s'impose au sujet, j'ai proposé sur ce modèle saussurien la « carte forcée culturelle » qui me permet de travailler le processus de signifiante grâce au champ associatif ; les associations du chercheur venant (s'imposant) du fait de la culture et de la langue (de la mise en mots).

En fait cela conjoint deux notions au moins : *l'arbitraire du signe Sa/Sé* saussurien et la notion de *connotation* de Hjelmslev énoncée en termes

d'expression et contenu (FE/SE R FC/SC), retravaillée par Barthes en termes de Sa et Sé, puis par Christian Metz retenant la notion de connotation en la liant directement au Sa sans passer par le plan du signe Sa/Sé remis en position de signifiant, donc sans tenir compte du dénoté. Ce qui change la notion. D'où l'intérêt si on travaille et en linguistique et en sémiologie de revoir le métalangage utilisé afin d'éviter trop de distorsions à la notion hjelmslévienne de connotation. Bien que fragile, délicate à cerner dans les corpus sémiotiques, elle est fort utile linguistiquement comme opérateur frontière, c'est-à-dire élément marquant la porosité langue et monde ou langue et culture.

Prieto s'est soucié de cette question en traitant les signifiants de connotation metziens comme des *indiquants* renvoyant à des *indiqués*. Métalangage produit sur le modèle Sa/Sé mais le spécifiant dans le domaine sémiologique. Peut-être cela m'a-t-il influencé pour préférer *signifiant indiciel* et *effet de sens* à Sa et Sé.

Ces éléments et leur mise en travail théorique ou descriptif (je pense à Metz) m'ont en effet permis d'avancer la notion de *Sa indiciel* liant la notion classique (traditionnelle) d'indice dans les romans policiers et celle de signifiant. C'est-à-dire de traiter dans des structures souples n'imposant pas la solidarité systémique du lien Sa/Sé comme dans les codes, des formes comme des indices auxquels le ou la sémiologue doit donner sens. Autrement dit des signifiants sans signifié (les *indiquants* de Prieto dont l'*indiqué* (Sé) n'est pas imposé codiquement).

Revenons à ces formes (indices) sans Sé imposé dans et par le code. Elles acquièrent sens du fait des contextualisations internes (en immanence) et de leur *mise en sens* par les associations du chercheur, depuis leur *mise en mots*. Ces associations reprennent le réseau associatif saussurien et freudien (venu de la langue et du sujet) plus précisément dit dépendant de l'interprétant qu'est la langue dans la mise en mots et des « cartes forcées culturelles » du chercheur qui ainsi s'actualisent ; ces associations tissant le lien intime et collectif puisqu'elles proviennent de l'inscription du sujet sémiologue dans l'époque, l'histoire (le social-historique selon Cornelius Castoriadis), sa ou ses langues, sa culture. D'où dans la sémiologie des indices, le terme *effet de sens*, préféré à Sé recouvrant dénoté et connoté en sémiologie ; ces deux termes étant conservés en linguistique et présentés aux étudiants avant de passer au nouveau métalangage.

Le processus que je viens de décrire constitue méthodologiquement une sortie de l'immanence par les étayages exigés venus des « corpus en absence », mobilisés, intertextuels, intericoniques, etc. Car le réseau associatif est dépendant de la chaîne signifiante. Passant par le chercheur, il paraît externe, mais il vient de la lecture du texte par le sujet. Texte est alors pris au sens de Hjelmslev, il peut donc être un visuel. Bien entendu, le sujet peut lire de différentes façons, plus ou moins littéralement ou produire des distorsions, mais le texte impose aussi ses effets de sens.

Il faudrait développer ce point puisqu'il s'agit alors de la question complexe – on le sait – de l'interprétation dont a traité Eco par exemple, dans *Lector in fabula* ou *Les Limites de l'interprétation*.

Voilà pour l'essentiel les emprunts de ma sémiologie à la linguistique ; cela sans doute avec nombre d'oublis. Par exemple il me revient l'exigence de mon directeur de thèse, Martinet, de ne pas en rester à la description mais de s'affronter à l'explication ; ce qui a influencé la méthodologie de l'analyse systémique, descriptive et explicative, une des étapes de la sémiologie des indices ; ou des références à l'analyse de discours, aux théories de l'énonciation...

Il faudra lire « Des racines linguistiques de la sémiologie » (2012) où cette thématique est traitée de façon approfondie, ou encore « De la valeur en sémiologie des indices », un autre article écrit récemment, qui va paraître bientôt j'espère.

Reste une question : je peux parler des apports de la linguistique à la sémiologie ou des emprunts de celle-ci à celle-là ; mais l'inverse ? Saussure prévoyait que la linguistique s'enrichirait des apports de la sémiologie. Il semblait espérer son contre-don, selon la formule de Marcel Mauss dans *Sociologie et anthropologie*. Or je ne vois guère ce mouvement chez mes collègues linguistes, ni même sémanticiens. À moins que ce soit méconnaissance de ma part. J'aimerais être démentie, mais je doute de l'être.

Une remarque encore : je n'ai traité ici au fond que de ma position et parlant des emprunts de la sémiologie des indices que j'ai fondée à la linguistique générale, structurale et fonctionnelle, celle que j'ai choisie. En effet bien qu'initiée à la grammaire générative que j'ai pu enseigner dans les cours d'histoire de la linguistique, c'est une théorie dans ses diverses étapes (structures syntaxiques, aspects de la théorie, théorie du liage, du gouvernement, etc.) que je n'ai pas retenue pour diverses raisons (les suppositions innéistes, la normativité, etc.). Je suppose que d'autres sémiologues ou sémioticiens décriraient d'autres emprunts à d'autres linguistiques. Un seul exemple. Je pense à un collègue roumain Dan Dobre, qui vient de sortir un intéressant ouvrage : *Introduction à une épistémologie de l'image publicitaire*. Comme sémioticien, il se revendique de la phanéroscopie de Peirce (syntaxe, sémiotique, pragmatique) et a dans cet ouvrage pour objectif de fonder une grammaire générative, transformationnelle, universelle, de l'iconicité. Il emprunte donc pour une part, ses démarches et notions à la linguistique, mais en l'occurrence à la générative, transformationnelle, c'est-à-dire aux modélisations chomskyennes. Je pense également à l'analyse de discours, aux théories de l'argumentation qui inspirent peut-être certains sémiologues et à tous ceux qui se réclament des apports greimassiens.

Autres références que celles que j'ai citées qui signent mes appartenances !

Quelle est aujourd'hui, et quelle pourrait être, la place de la sémiologie au sein des sciences du langage ?

La sémiologie devrait avoir (et a parfois) une place fondamentale, comme à l'Université Paris-Descartes, puisque la linguistique générale avec ses concepts et ses méthodes est, au moins pour moi, à la base de la sémiologie. Celle-ci permet de réactiver la linguistique mal en point aujourd'hui en s'appuyant sur ses méthodes et ses principaux concepts, le système, le signe,

l'arbitraire, la commutation, etc., et en les rappelant avec des exemples et linguistiques et sémiotiques (sémiologiques). Je le faisais : il est simple par exemple de montrer la commutation en s'appuyant sur le choix des vêtements ou des plats d'un menu, la syntagmatique idem : la combinaison des ingrédients ou des vêtements ou la successivité du menu, etc. Cela à la condition qu'on considère la linguistique générale, comme méthode rigoureuse, nécessaire, et même fondamentale, pour la sémiologie.

Ce qui suppose qu'on accepte que la sémiologie s'inspire de la linguistique et particulièrement de la saussurienne, structurale comme j'ai dit précédemment. Ce qui n'est pas le cas de toutes les sémiologies ou sémiotiques.

Pourtant si l'on observe ce qui se passe aujourd'hui universitairement, c'est la sémiologie et la spécification français langue étrangère (FLE) qui, dans certains départements facultaires appartenant aux sciences humaines ou aux lettres et langues, permettent à des enseignements de linguistique d'être maintenus. Je pense précisément aux masters de recherche en sémiologie et aux masters pros (professionnels) que nous avons mis en place à Paris 5. Dès 1985, à l'Université d'Angers, j'ai proposé aux étudiant(e)s de travailler sur des situations réelles, en créant des liens avec les entreprises. Ce qui – je dois dire – n'était pas très bien considéré dans l'université à cette époque, qu'il s'agisse d'universités de province ou de Paris. En 1995, en arrivant à Paris 5, j'ai eu des difficultés identiques pour mettre en place ce genre d'études et les conventions afférentes signées entre le président de l'université et le directeur de l'entreprise. Il a fallu y consacrer beaucoup de temps et de paroles pour convaincre les autorités universitaires du bien-fondé de ces recherches.

Je peux même donner un exemple précis. Sachant que j'allais partir à la retraite en 2008, j'ai négocié un « accord-cadre » avec une grande entreprise grâce à l'appui d'un chercheur – un de mes docteurs – en poste dans cette entreprise. Cet accord-cadre impliquait une convention entre l'université et l'entreprise sur le modèle de celles établies chaque fois que mon laboratoire traitait des études sémiologiques (on disait le plus souvent *sémiolinguistiques*) pour des entreprises. Cela avec de ma part des objectifs précis ; d'une part mettre dans ces études les étudiant(e)s au travail de façon concrète, réelle, sous ma direction comme j'avais fait à Angers, d'autre part pour que ces contrats apparaissent en toute transparence. Et bien cet « accord-cadre » est resté deux ans en « observation » à l'université, de sorte que l'entreprise, après maintes interpellations, l'a retiré. Actuellement l'AERES (l'Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur) nous féliciterait peut-être mais ce ne fut pas le cas antérieurement.

Cependant ces expériences d'expertises sémiologiques ont permis de proposer un master en « ingénierie sémiologique » en 2003 ; master professionnel accepté par l'université et installé en 2004 avec un autre titre « sémiologie et communication » qui fonctionne toujours fort bien et permet non seulement de participer à des stages et de favoriser ainsi l'insertion professionnelle des étudiant(e)s mais aussi de les informer culturellement en linguistique, en analyse de discours, en sémiologie évidemment et d'en entraîner quelques-un(e)s à la recherche (en s'inscrivant dans d'autres masters de recherche et puis en thèse).

La sémiologie peut ainsi revivifier les études linguistiques, disons de linguistique générale ; mais même en phonologie et syntaxe elle peut permettre de revenir à des analyses fines, en reprenant l'importance du système ; la phonologie est alors exemplaire. Pour les analyses du sens tant la syntaxe que le lexique et les modalités énonciatives peuvent être mobilisés et affinés pour les analyses sémiologiques.

Quelle est l'originalité de la sémiologie des indices, et quelle pourrait être sa contribution à l'étude du sens ?

L'originalité de la sémiologie des indices est d'utiliser conjointement des méthodes qui paraissent de prime abord contradictoires, d'une part descriptives et formelles, d'autre part interprétatives, nettement moins formelles et cependant non sans rigueur. C'est en effet aussi une sémiologie interprétative. À ce titre, elle se pose la question du sens d'une façon originale puisqu'elle le fait à partir d'indices, de signifiants indiciels avec la prise en compte des associations du chercheur, et cela de façon méthodique. Ce qui, eu égard à d'autres sémiotiques, est sans aucun doute son originalité.

Dans une première étape *descriptive*, elle ne se préoccupe pas du sens en tant que tel ou plutôt elle ne se préoccupe que de ses constituants (formes du contenu selon Hjelmslev), éléments signes – au sens linguistique – ou indices. Tous ses éléments icônes, signes linguistiques, remis en position d'indices dans une deuxième étape dite interprétative.

Précisons. Dans cette première étape dite *analyse systémique, descriptive et explicative*, on travaille en sémiologie des indices de façon formelle, immanente, quasi comme au début des démarches linguistiques, c'est-à-dire structurellement, à la recherche d'une « grammaire ». Le terme est quelque peu métaphorique. Pourtant il peut être soutenu : on reprend là l'aspect codique ou systémique saussurien ; il s'agit de dégager des règles de fonctionnement dans le corpus à l'étude, ses éléments constituant à tous les niveaux d'analyses retenus selon l'objet analysé (exemple pour des icônes publicitaires : plastique, spatial, chromatique, iconique, et au plan linguistique, type de phrases, éléments lexicaux, énonciatifs, etc.) les unités potentielles de ce système (code ou structuration). Cet aspect systémique permet de dégager les éléments convergents, majoritaires, et de déterminer ainsi le type de structure auquel nous avons affaire, rigide, codique ou souple, ouvert, ce que je désigne du nom de *structuration*.

D'où l'emploi non seulement du terme *descriptif* pour cette étape mais aussi du terme *explicatif*. Car du type de structure dépend le type de signes, ou plus précisément dit, le rapport Sa/Sé (forme et sens ou expression et contenu) des éléments et leur « mise en sens ».

Dans les codes ou structures fermes, le rapport Sa/Sé est imposé par le code. Ce rapport conventionnel est dit de *solidarité* par Saussure dès le *CLG* et de *nécessité* par Benveniste (1966 : 49-55) ; la plupart du temps il est stable en contexte, même si existe la polyphonie. Dans les structures ouvertes (structuration), ce rapport Sa/Sé est instable, en tout cas non imposé par le code et par là non immédiatement descriptible. Il faut le *construire* par diverses hypothèses et divers étayages. C'est dans de tels cas que les

éléments ne peuvent être traités comme des signes d'une langue mais doivent l'être comme des « formes porteuses potentiellement de sens » (c'est-à-dire « en puissance » selon Gustave Guillaume). Elles sont donc à traiter comme des indices, au sens courant du terme (disons : à la Sherlock Holmes !). Ce qui a donné son nom à cette sémiologie interprétative.

Plutôt que de reprendre telles quelles les notions saussuriennes, il m'est apparu préférable à ce stade de changer de métalangage tout en tenant compte des apports saussuriens. C'est pourquoi suivant sans doute la démarche de Prieto (et ses notions d'*indiquant* et d'*indiqué*), j'ai préféré ne pas utiliser dans ce cadre Sa et Sé, et considérer ces formes virtuellement porteuses de sens comme des indices ou des éléments indiciels. Les dénommer ainsi : *éléments indiciels* a permis de mettre en place la notion de *signifiant indiciel*, une des inventions de cette sémiologie. On notera que par le terme *signifiant*, cette notion soutient la filiation saussurienne, mon constant souci à l'époque où Saussure disparaissait des études linguistiques.

Les éléments dégagés dans la première étape descriptive et hiérarchisés dans la phase explicative (comme convergents, périphériques – ce qui permet en outre de tenter une analyse explicative dynamique des systèmes dégagés) sont traités comme des indices dont il faut construire le sens, donc des *signifiants indiciels* dont l'interprète-sémiologue construit les *effets de sens* à partir de ses impressions signifiantes, retravaillées en hypothèses de sens.

Précisons sans crainte d'être un peu répétitive car il s'agit là de l'aboutissement d'années de travail descriptif, explicatif, et interprétatif comme je viens de le dire.

Ces éléments indices, quel que soit leur statut découvert dans l'analyse descriptive (signes linguistiques, icônes, traits chromatiques, spatiaux, etc.), sont traités comme des candidats signifiants (sur le mode des candidats phonèmes des analyses phonologiques) et sont « mis en sens ». Ce qui signifie qu'au cours de la deuxième étape de la sémiologie des indices, dite *phase interprétative*, ils reçoivent (on leur attribue) des hypothèses de sens qu'il faudra *étayer* avant de les figer en *effet de sens*. Ce dernier terme a sans doute été emprunté à Greimas. Il est préféré à *sens* ou *dénoté* ou *connoté* pour témoigner du travail opéré et de son caractère de construction.

La notion de *signifiant indiciel* dans ce parcours interprétatif se substitue aux notions de signifiants de connotation ou connotateurs, rendant ainsi caduc l'usage en sémiologie des indices, mais non en linguistique, de la notion de connotation ou du couple opératoire dénotation et connotation, celui-ci étant remplacé par *signifiant indiciel* et *effet de sens*. Dans ce cadre on se dégage du passage traditionnel (hjelmslevien) par la dénotation pour construire la connotation – ici l'effet de sens – puisqu'on le fait à partir de la seule forme dite indicielle (Sa indiciel) ; ce avec précaution et rigueur. D'où l'importance de la mise au jour du processus interprétatif (le parcours interprétatif) et des étayages présentés.

L'étayage est important ; il est exigé pour manifester le travail d'interprétation, le processus de signifiante. Il se pratique d'abord de façon interne en s'appuyant sur les éléments du corpus, en contexte syntagmatique et en opposition paradigmatique.

Ce travail d'interprétation est alors dit *interne* puisqu'il s'appuie sur les éléments du corpus noyau (ou central). Ceux-ci sont désignés d'*interprétants internes*. Pour la mise en sens, dans un second temps, on quitte l'immanence exigée dans la première étape systémique et dans l'analyse interne, et l'on recourt aux *étayages externes* : références intertextuelles, interdiscursives, intericoniques, largement dites *culturelles* avec référence (appui) sur les notions de *carte forcée culturelle*, et d'*imaginaire culturel*. Les éléments utilisés sont alors désignés d'*interprétants externes*.

Deux remarques à ce propos et un rappel : la notion de *carte forcée culturelle* est calquée sur celle de Saussure de « carte forcée du signe » s'imposant au sujet parlant entrant dans une langue. Celle d'*imaginaire culturel* qui soutient la notion de « carte forcée culturelle » reprend, via le travail sémiologique, celle d'*imaginaire linguistique* formulée à partir des travaux de la thèse de doctorat en s'appuyant sur celle d'*imaginaire social* de Castoriadis.

Notons au passage que cette théorisation de l'*imaginaire linguistique* émergea dans la thèse de doctorat vers les années 1975-1976, à partir des réactions des sujets enquêtés, qui se révélaient insécurisés dans leur usage de la langue française. Elle a d'abord concerné le « rapport des sujets à la langue » de façon plus ou moins précise puis s'est affinée, précisée jusqu'à se modéliser à partir d'un bel article d'Alain Rey sur la norme (1972 : 4-28) opposant *normal* et *normatif* et sur cette lancée les *normes objectives* et *subjectives*. J'ai repris cette catégorisation en la précisant du côté des *normes objectives*, issues de la description des comportements des sujets, en *normes systémiques et statistiques* – ce qui est retravaillé d'une certaine façon dans l'analyse systémique de la sémiologie des indices – et du côté des *normes subjectives* en *normes prescriptives, fictives, communicationnelles*.

Cette théorisation a donné lieu à diverses publications. On trouvera la définition de l'imaginaire linguistique et de chacune de ces normes dans le *Dictionnaire de sociolinguistique* conçu par Marie-Louise Moreau (1998 : 165-167) et dans d'autres publications, dont je cite ici quelques-unes⁴.

Revenons à la phase interprétative de la sémiologie des indices. S'agit-il d'un apport original pour l'étude du sens ? Je ne trancherai pas ; ce n'est pas à moi de le dire. Mais je soulignerai que l'originalité de la sémiologie des indices est alors de travailler, pour *cette recherche de la signifiante*, avec les *associations culturelles de l'analyste sémiologue*, autrement dit *sa subjectivité*.

Je dis *subjectivité* car cette recherche d'étayage externe s'appuie sur les *associations* du (de la) chercheur(e). On peut alors faire référence, dans la phase interprétative, aux champs associatifs saussuriens bien différents des stricts paradigmes hjelmsleviens, ou au champ freudien, autre référence importante pour la sémiologie des indices, bien qu'il ne s'agisse aucunement de psychanalyse appliquée.

4. « Norme, imaginaire linguistique et phonologie du français contemporain » (1982), « Sur les traces de l'imaginaire linguistique » (1983b), etc. Voir aussi « L'imaginaire linguistique : un niveau d'analyse et un point de vue théorique » (2002), où l'on trouvera des extensions de cette notion à d'autres niveaux et domaines y compris sémiologiques. Pour le rapport entre *imaginaire linguistique* et *imaginaire culturel*, voir « D'une théorie linguistique : l'imaginaire linguistique, à une sémiologie : l'imaginaire culturel » (2010).

L'hypothèse théorique sous-jacente est que les associations de l'analyste-sémiologue viennent de son inscription historique, sociale, culturelle ; donc de son époque, son histoire, sa culture. On s'appuie alors sur une compréhension de la culture à la façon d'Eco en la considérant comme un vaste système de signes ; et sur le modèle saussurien de « la carte forcée du signe » ou lacanien de « la carte forcée du signifiant ». Avec Barthes et Benveniste on considère que la langue est le premier interprétant pour un sujet. Et on postule que les associations qui viennent à l'analyste-sémiologue s'imposent depuis le texte étudié et de sa culture. Elles s'imposent et se rendent visibles dans les mots qui surgissent pour l'analyste-sémiologue, dans le discours qu'il ou elle tient pour faire advenir au sens les signifiants indiciels.

On postule que de tels phénomènes relèvent des « cartes forcées culturelles » qui sont à la fois siennes, singulières mais également pour une part collectives. C'est ainsi qu'elles s'imposent en chacun(e). Sigmund Freud, dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, note qu'on ne saura jamais exactement dans tel ou tel courant, ou idée, ce qui revient à la singularité ou à la collectivité (1989 [1921] : 141). J'aimerais aussi citer de mémoire en illustration, comme je faisais souvent dans mes cours quelque écrivain, ici Michel de Montaigne : « Chaque homme [être humain] porte en soi la forme entière de l'humaine condition ». À creuser ces associations, elles ne sont pas seulement singulières, personnelles mais le reflet de l'interaction intime et collectif ou vice-versa : collectif et intime ; de telle sorte que chacun(e) se vêt intellectuellement de plusieurs discours et pense avec leurs bribes qu'il ou elle tisse à sa façon comme le dit Montaigne encore : « Mon habit est fait de pièces rapportées, mais c'est mon habit ».

Donc dire *subjectivité* n'implique pas narcissisme ou subjectivisme ou projection subjective, mais *travail d'objectivation d'une subjectivité*. D'où la nécessité drastique des éléments d'étayage, de leur mise en évidence. À ce titre, diverses hypothèses interprétatives pouvant surgir, il convient de les accueillir et développer. Restera à voir si on les réduit, si on en retient une seule subsumante, etc. Point encore à creuser.

Peut-être faut-il ajouter pour plus de précisions qu'évidemment cette analyse se situe *toujours en réception*.

Nous ne reconstruisons pas l'intention du producteur, de l'énonciateur ou l'intentionnalité communicationnelle des messages étudiés. Non que la sémiologie des indices ne puisse rechercher les traces des destinataires et destinataires (je reprends là les termes de Greimas) quand on lui donne cet objectif ; ce qui est d'importance dans les études de type expertise. Mais ce n'est pas l'objectif essentiel dans la recherche des effets de sens, dite recherche du processus de signifiante. Dans ce cas, la sémiologie des indices suit la voie ouverte par Barthes, celle de l'exigence critique qu'il précisait dans *L'Aventure sémiologique* : mettre au jour de façon critique les systèmes sémantiques et symboliques de la culture et de la société, « fissurer le système même du sens » (1985 : 14).

Je n'aurais pas l'outrecuidance de penser que c'est ce que nous faisons, mais c'est sur ce chemin d'une *praxis critique* que s'aventure la phase interprétative de la sémiologie des indices en s'attachant surtout, comme je l'ai

fait depuis trente ans, aux analyses de publicités ou plus encore de caricatures dont c'est d'ailleurs très souvent le but, celui d'une critique sociale et idéologique. Plus modestement que Barthes qui disait « dans son entier », je dirais que la sémiologie des indices s'attache à mettre en évidence les stéréotypes, les imaginaires socioculturels sous-jacents aux messages ou objets mis en images. Cela de façon plus ou moins critique, selon les corpus soumis à l'étude. Rappelons qu'ils dépendent la plupart du temps du choix du (de la) chercheur(e). Je n'ai jamais imposé un objet d'analyse (un sujet de thèse) aux étudiant(e)s venant me proposer de diriger leur recherche, même si j'ai négocié avec eux ou elles que ce travail soit présentable en sciences du langage, autrement dit à la septième section du CNU, encore intitulée « linguistique et phonétique », mais qui sait prendre en compte des travaux de domaines connexes : analyse de discours, pragmatique, sémiotique et sémiologie.

Soulignons que cet objectif d'interprétation critique devient primordial et quasiment le seul lorsqu'on analyse une seule publicité ou une caricature ayant attiré l'attention de l'analyste-sémiologue. En effet, en l'absence de corpus étendu, la première étape dite d'analyse systémique est plus difficile à travailler. Dans le cas d'une seule caricature, ou d'une publicité à analyser, on retient les étapes descriptive et interprétative sans pouvoir repérer le fonctionnement systémique autrement que comme cohésion plastique, chromatique et cohérence textuelle, par exemple. Cette fois ce sont des notions de l'analyse textuelle qui sont mobilisées.

Revenons à notre point de départ et à ce qui paraissait contradictoire quant aux méthodes utilisées par la sémiologie des indices puisqu'elles sont maintenant explicitées. Puisqu'une science exige cohérence, peut-on sortir du paradoxe énoncé ?

Il est vrai que ces deux étapes de la sémiologie des indices peuvent paraître contradictoires : puisque l'une est systémique et formelle, et se veut la plus objective possible, alors que l'autre est nettement moins formelle, essentiellement préoccupée du processus de mise en sens ou signifiante, avec un objectif (si faire se peut selon l'objet étudié) de critique disons idéologique et un accueil de la subjectivité (au sens dit ci-dessus) du ou de la sémiologue. Je crois pourtant qu'on peut dire que la cohérence est maintenue à l'intérieur de chaque étape, ou phase d'analyse. Plus que de parler de contradiction on pourrait sans doute se prévaloir de position dialectique sans le troisième stade de l'Aufhebung, à moins de considérer la phase de critique idéologique comme telle.

Et si l'on continue de considérer cela comme contradictoire, plutôt que dialectique, c'est sans doute encore une originalité de cette sémiologie suivant les traces de Saussure car n'était-ce pas contradictoire (sinon dialectique) de traiter de la nécessité conventionnelle du lien Sa/Sé et en même temps de le traiter d'arbitraire ?

Comment la sémiologie des indices est-elle née ?

À mon étonnement, en y réfléchissant un peu et en relisant certains écrits, il se trouve que je peux le dire très précisément parce qu'en 1983 j'ai écrit un article intitulé « Pour une sémiologie des indices », paru dans la revue de

linguistique que j'avais fondée à l'Université d'Angers, *Travaux de linguistique*, où je lis :

L'étude du comportement humain dans sa part signifiante [...] devient l'objet de la sémiologie, peut devenir l'Objet d'une sémiologie que je propose d'appeler sémiologie des indices. (1983 : 46)

J'ai dit précédemment combien la situation à l'Université d'Angers avait été difficile sur divers plans et comment pour sauver les enseignements de linguistique, je m'étais plongée dans la sémiologie. J'ai alors fait référence à la sémiologie de l'image qui est celle que j'ai déployée au long des trente dernières années, mais la lecture de l'article cité ci-dessus m'a remis en mémoire (je l'avais oublié) que j'ai travaillé beaucoup plus à cette époque la communication gestuelle (ou communication non verbale) en tentant de la sémiologiser ; c'est-à-dire de fonder une sémiologie gestuelle. Le terme *indices* qui vient y qualifier sémiologie y est longuement illustré par des éléments non verbaux et principalement des postures et mimiques ; exemple, je cite :

Cette /bouche ouverte/, ces /yeux écarquillés/, /sourcils levés/ font⁵ <étonnement> ou <stupéfaction> [...] faisant signe pourrait dire la langue française ; mais il s'agit alors de formes, d'éléments faisant indices parce que renvoyant pour être relevés, déchiffrés, compris, à des expériences antérieures à la fois strictement personnelles et pourtant toujours déjà sociales, relevant d'une civilisation d'une ou plusieurs stratifications culturelles.

Mais

Leur déchiffrement ou compréhension, en un mot leur sens, reste imprécis voire douteux. On se trouve donc devant la nécessité de parler de sens possibles. [...] Le système de valeurs n'est pas en place ; le /froncement de sourcil/ peut indiquer les effets de sens <inquiétude>, <colère>, <ennui>, [...] ce même « /froncement de sourcil/ + /regard lointain/ + /main au menton/ => (valoir pour) <réflexion>, <recherche intellectuelle>, <écoute attentive> ou mime de tout cela. Il peut en être ainsi avec les distances (privées, proches, sociales selon la typologie américaine de Hall), des postures, des gestes, des mimiques à repérer comme des indices et à opposer aux gestes instinctifs non susceptibles d'être conventionnalisés. (p. 47)

etc.

La parution est de 1983 ; l'écrit est donc de 1982. Je m'étonne d'y lire quasiment déjà présent tout ce qui suivra dans la démarche de la sémiologie des indices, la « carte forcée culturelle », les éléments sans Sé auxquels prêter sens dans l'étape interprétative, l'usage d'« effets de sens », etc.

De plus, cette lecture me rappelle combien dans ces années-là (1980-1985) la lecture de Edward T. Hall (*Le Langage silencieux, La Dimension cachée*) m'a influencée. Je découvrais dans ces ouvrages que l'espace, les distances entre les gens pouvaient être structurés conventionnellement, culturellement, et être porteurs de sens ; et qu'il en allait de même des mimiques, des gestes, des postures. La thèse de Geneviève Calbris sur les gestes et mimiques, en direction des enseignants et étudiants de FLE, confirmait les re-

5. Il y a alors dans le texte une note qui explique que *font* est choisi volontairement pour ne pas écrire déjà *signifient* ou *signalent* ; l'article s'opposant à la distinction signal / indice de Buysens, comme je vais le préciser. On notera l'utilisation en sémiologie des notations, conventionnelles en linguistique pour les Sa /.../ et les Sé <...>.

marques de Hall. J'ai donc beaucoup travaillé sur ces éléments, dans les TD (travaux dirigés) en faisant produire à des groupes d'étudiants des mimiques faciales à partir de termes tels que *joie*, *surprise*, *étonnement*, ou *colère*, *fureur*, *effroi*, *peur*, etc., selon les six émotions fondamentales relevées par Darwin, avec des lexèmes équivalents ou reprenant superlativement les émotions en cause (par exemple *peur*, *frayeur*, *effroi*, ou *étonnement*, *surprise*, *stupéfaction*, etc.). Un groupe recevait les items et les interprétait corporellement tandis qu'un autre groupe qui ne les avait pas entendus devait décrire et nommer les mimiques vues. Des photos furent prises et des travaux menés de cette sorte à partir de populations d'enfants et de groupes homogènes d'étrangers.

Je me suis vite aperçue que deux termes linguistiques différents (par exemple *surprise* et *étonnement*) produisaient les mêmes mimiques, alors qu'avec l'item superlatif tel *stupéfaction* l'écarquillement des yeux et parfois de la bouche marquait un plus grand étonnement (le superlatif en quelque sorte).

Les étudiants se passionnaient et cela m'encourageait à tenter cette sémiologie Gestuelle dont je parlais précédemment. À cette époque, j'ai envisagé d'écrire Gestuelle avec un G majuscule afin d'intégrer mimiques, gestes, postures sous cette dénomination. J'ai aussi proposé à une de mes étudiantes parmi les plus brillantes, Valérie Brunetière, de s'attacher à ce domaine, ce qu'elle fit (son HDR), avec d'autant plus de facilité, que je l'ai intégrée à la recherche menée dans le cadre du CAD (Centre d'analyse du discours, fondé par Patrick Charaudeau) sur la gestuelle de Bernard Pivot dans l'émission *Apostrophes*.

Quels statuts avaient les éléments gestuels (mimiques) relevés ? Allait-on les traiter sur le mode phonétique ou phonologique comme des traits à l'instar de Birdwhistell, ou comme des configurations de traits ? Les ouvrages de kinésique, cinématique furent dépouillés sans grand succès sur le plan sémiologique qui seul m'intéressait. Sans doute la notion d'indices affleure-t-elle dès ce moment. Elle s'ancre aussi sur une autre origine, traitée dans cet article : mon opposition à la distinction signal/indice fondée sur l'intention de communication, je vais y revenir. Mais auparavant je me dois d'insister sur cette influence des lectures de Hall et des écrits de l'École de Palo Alto (Gregory Bateson, Paul Watzlawick...). Je la relis dans l'article cité comme j'y retrouve des éléments qui m'ont gênée ces dernières années lorsque je lisais certains travaux d'étudiant(e)s formé(e)s à la sémiologie des indices. Il s'agit de la formule *éléments en voie de conventionnalisation*. Comme on lit dans la fin de la citation donnée : « Les gestes instinctifs non susceptibles d'être conventionnalisés » que j'opposais alors, en référence aux modalités en linguistique à ceux « en voie de conventionnalisation » tout en notifiant qu'évidemment l'origine de la convention ou de son processus (conventionnalisation) et de la codification n'étaient pas notre propos. Précisons :

Je parle donc de *sémiologie des indices* quand je cherche à étudier ces éléments en voie de conventionnalisation⁶ (ou de codification) qui font sens

6. La note dans l'article cité indique : « Ou bien devrais-je dire "en voie d'être analysés" et par là de révéler leurs significations jusqu'alors implicites ? » Cette note pointait le problème, mais elle a été fort peu lue.

dans le procès de communication, dans l'interaction humaine. La difficulté de leur analyse vient du fait que leurs effets de sens soient plurivoques, flous, imprécis⁷. Ils doivent cependant être étudiés car leur description nous révélera ces significations « non manifestes, latentes » qu'ils véhiculent. (p. 48)

Je le remarque aujourd'hui : j'employais « en voie de conventionnalisation ou de codification » ; la note citée montre mon hésitation. Fortement influencée par la lecture de Hall, et par Saussure, je considérais que la mise au jour des indices en leur prêtant signifiante allait permettre de les faire connaître et par là de leur donner un statut conventionnel au sens même des signes saussuriens et comme l'avait dégagé Hall en contrastant les pratiques de diverses cultures. Étant donné leur nature sociale et culturelle, une fois décrits, et partant connus, ces éléments indiciels deviendraient des signes conventionnels ; d'où l'expression *d'indices (éléments) en voie de conventionnalisation* confondant deux niveaux : celui de leur statut dans le socius et dans la description ; distinction pourtant quelque peu pressentie puisque j'ai écrit dans la note « en voie d'être analysés ».

Ce qui fut le plus décisif pour fonder la sémiologie des indices, et qui est lisible dans cet article, est mon opposition à la différenciation entre signal et indice formulée par Eric Buysens (1943) fondée sur l'intention de communication. D'une part à cause de mon respect pour la théorie psychanalytique et son postulat du clivage conscient et inconscient qui conduit à penser que personne n'a la pleine maîtrise de son intention, d'autre part de ma position sémiologique qui place le ou la sémiologue en réception et non en reconstruction d'intention ; ceci par souci éthique de n'être jamais dans la tête de l'autre ou plus élégamment dit en identification (voire en confusion) mimétique.

La distinction faite par Buysens, reprise en sémiologie fonctionnelle par Jeanne Martinet, Prieto et Mounin, me paraissait peu productive dans le cadre de la sémiologie saussurienne et barthésienne qui mettait davantage l'accent sur la signification que sur la communication. Ce d'autant plus que des éléments émis involontairement, en tout cas sans maîtrise consciente comme Hall l'avait révélé, pouvaient être signifiants. Soit parce qu'ils étaient décrits comme tels, soit parce que les récepteurs leur donnaient un sens pas obligatoirement prévu par l'émetteur. La distinction signal et indice était dans de tels cas rendue caduque.

Il en va ainsi dans l'écoute de certains énoncés. Certains les décodent d'une tout autre façon que celui ou celle qui les a prononcés, les avait prévus. Mais ils ont été dits et comme on ne maîtrise pas la réception d'autrui ni son propre inconscient, les malentendus trouvent là leur source.

Avec les gestes, les mimiques, de tels phénomènes s'avèrent encore plus fréquents : un sourire est interprété comme une moquerie, un geste du bras et de la main comme un refus, une absence de salut comme un mépris alors qu'ils ne sont pas l'objet d'une communication volontaire. C'est le sujet, regardant, observant tout ce qui pour lui « fait signe » comme dit la langue française, qui projette une signification. Il lit les éléments et leur prête sens, quelle qu'ait été l'intention (ou l'absence d'intention) de leur émetteur. Ce

7. Je faisais allusion alors à Abraham Moles et à son ouvrage *Science de l'imprécis*.

qui est exactement l'attitude, plus même la tâche du sémiologue, assez proche de celle du paranoïaque pour qui tout fait signe.

Il faut donc raison garder mais comme on ne peut se placer en émission sauf à être dans l'identification mimétique à l'émetteur – ce qui relève d'une projection (re)construisant une intention – alors qu'on peut se placer en réception (sur le mode de l'architecteur de Michael Rifatterre), il me fallait revoir cette différenciation indice / signal et considérer les indices (signaux émis involontairement) comme des signaux ou signes en laissant tomber le volontaire ou l'involontaire, autrement dit l'opposition entre le conscient et l'insu.

Une discussion avec Mounin sur ce thème, qui fut cordiale mais sans consensus, puisqu'il critiquait les analyses barthésiennes comme non sémiologiques et plutôt psychanalytiques (au fond « une psychanalyse sociale » disait-il, ce qui n'était pas pour me déplaire !), me conforta dans l'idée de tenter de fonder une recherche sémiologique en traitant tous les éléments comme des indices, sans plus me soucier de la maîtrise de l'émission puisque je m'intéressais en sémiologie à la recherche des significations et donc à celle des éléments signifiants. Je cite d'ailleurs Mounin dans l'article puisque lui-même écrit :

Cet objet, ce geste [...] sont très probablement des *indices* (je souligne) ou contiennent aussi des indices. Et ces indices ont probablement des significations non manifestes, latentes, différentes de leur usage ou de leur signification patente ou apparente. (1970 : 14)

Belle lucidité qui ne pouvait que m'encourager à fonder la sémiologie des indices, qui tient compte, qui voisine, avec les apports de la psychanalyse, comme on a pu le voir dans la présentation de l'analyse interprétative.

Comment voyez-vous l'évolution de la sémiologie des indices et son état actuel ?

Comment envisager son état actuel ? À revisiter certains travaux comme je viens de faire pour une publication, ou comme j'ai vu dans les thèses de doctorat, son « état actuel » me paraît plutôt satisfaisant. Peut-être lui faudrait-il un peu plus de publicité, ce pour quoi je suis assez maladroite. Je transformerais plutôt cette question sur « son état actuel » en une réflexion sur son devenir, autrement dit sa diffusion – puisque je n'enseigne plus – et partant sa transmission et son extension. Apparemment, comme je viens de le dire, elle va plutôt bien malgré les difficultés universitaires et sociales des sciences humaines, au sens où sa diffusion opère grâce aux articles, aux interventions des docteur(e)s dans diverses institutions universitaires et non universitaires (écoles d'art, écoles de graphistes, écoles de communication visuelle, École Estienne, entreprises, agences de communication, etc.). D'autant que des ouvrages étrangers en parlent et s'en servent dans leurs propres théorisations (Dan Dobre 2012). Bien sûr les publications existant et à venir – c'est en cours – favoriseront aussi son extension.

Remarque liminaire : puisqu'il s'agit de parler de l'évolution de la sémiologie des indices, je pense qu'il est correct et astucieux de s'adresser alors non seulement à la créatrice de cette sémiologie (moi en l'occurrence) mais

également et surtout à celles et ceux qui la développent, l'enseignement, l'expérimentent et de ce fait voient ses apports, ses difficultés, voire ses manques, et ses possibilités d'évolution. C'est pourquoi je me suis adressée à mes ancien(ne)s doctorant(e)s devenues docteur(e)s ou maîtres(ses) de conférence, intervenant dans divers lieux (universités ou hors les murs universitaires, écoles diverses comme je viens de le dire) et diffusant la sémiologie des indices et ses méthodes dans leurs cours, conférences, travaux dirigés, stages, ou leur diverses contributions (articles, communications dans les colloques, etc.).

Dans l'ensemble, cette sémiologie est bien accueillie. Sa cohérence est repérée et appréciée ainsi que son exigence scientifique et éthique. Elle est à la fois « rigoureuse mais aussi ouverte et souple » et de fait « non dogmatique » (Ophélie Hetzel). Beaucoup soulignent « sa souplesse, sa capacité de s'adapter aux demandes de sémiotisation nouvelle », « de traiter de problèmes très actuels » (Asal Bagheri), et apprécient « sa communauté méthodologique avec les disciplines scientifiques et techniques, par exemple son analogie avec l'analyse sensorielle », « son affinité avec la pluridisciplinarité » qui lui permet de s'adapter « aux différents montages d'études et de recherches : elle est aussi à l'aise au sein d'une étude marketing que d'un programme de recherche d'ordre socio-économique voire même biotechnique » (Agnès Alessandrin). Ce qui attire tant les jeunes chercheurs que des professionnels. Ce que sont devenu(e)s certain(e)s de mes doctorant(e)s ou docteur(e)s travaillant actuellement dans des entreprises ou bureaux d'étude. Cela grâce aux conventions universités-entreprises lancées depuis 1988, des expertises et évidemment des masters pros, comme celui fondé à Paris 5 en 2004, qui fonctionne aujourd'hui sous la direction de Valérie Brunetière.

Son évolution sinon son extension peut concerner ses objets d'analyse. J'ai insisté sur la sémiologie de l'image. L'analyse de corpus de publicités, de caricatures a constitué mon principal objet d'étude. Mais j'ai également travaillé sur des films, sur la télévision, sur l'esthétisation nazie (peintures, sculptures et évidemment discours). Les expertises ont amené beaucoup de travaux sur la presse et ses illustrations porteuses également de sens et sur le lexique ou les discours où des méthodes linguistiques ont été reprises et affinées avec les démarches systémiques et interprétatives qui ont favorisé certaines inventions notionnelles outre celles déjà citées comme *signifiant indiciel*, *carte forcée culturelle*, etc. Exemple : *curseur sémantique*, *oscillation discursive*, *contamination discursive*, *thématique*, *lexico-sémantique*. Et sur le plan communicationnel en dégagant de façon interne et textuelle (verbal et iconique) et non de façon externe, sociale, les émetteurs ou récepteurs : *destinateur(s)* et *destinataire(s) attestés, déduits, implicites* ; le recours à l'externe c'est-à-dire aux conditions de production permettant de dégager les *destinateur(s)* et *destinataire(s) construits*. L'interaction entre interne et externe permet alors de comparer par exemple l'image que le demandeur veut donner de lui ou de son destinataire avec ce qui est produit dans les messages verbaux ou non verbaux. Sa méthode, tant sur le versant de l'analyse systémique, préférée par les scientifiques, que sur celui de l'analyse interprétative – « ses deux facettes complémentaires et indissociables » (A. Alessandrin) –

lui permet cette adaptabilité que beaucoup relèvent favorablement.

En outre j'ai dirigé des thèses qui se sont affrontées à des objets forts différents, selon les désirs des chercheur(e)s. Ce qui a conduit à revisiter la stratification, à adapter la méthode tout en conservant et la démarche systématique et l'interprétative. Ces travaux ont témoigné de la souplesse de la méthode s'organisant ad hoc selon les objets étudiés, la démarche profonde restant la même. Pour rappel et faire bref : hypothèse du système, recherche de structuration souple ou ferme, des éléments indiciaires, et construction des effets de sens.

J'en cite quelques-unes (mais non toutes) en illustration : le cinéma, le théâtre, leur narrativité, leur mise en scène, etc. ; le rapport verbal, iconique, sonore⁸, etc. ; la communication d'entreprise envers les jeunes diplômés, son discours manifeste, verbal et iconique et son envers idéologique ; la presse, son iconographie, ses stratégies discursives, ses thématiques et son chromatisme différenciés selon les rapports sociaux de sexe (analyse de la une de *Cameroun Tribune*) ; les sites web des femmes professionnelles ; le cinéma iranien et ses stratégies (truchements) pour rendre manifestes malgré la censure les relations amoureuses ou familiales ; la photographie et l'illusion vériste de Charcot ; l'identité française sous les figurations de Marianne ; la sémiologie gestuelle et sa mise en place théorique, méthodologique et appliquée ; le discours culinaire (verbal et iconique) des magazines de cuisine, celui des chorégraphes⁹, etc.

Ou encore ceux sur la privatisation d'EDF, sur le changement climatique, le développement durable, l'éolien, le nucléaire (les incidents ou accidents), l'EPR, la viande, le poisson dans les pays du Nord et les pays du Sud, les biotechnologies, etc., pour donner quelques éléments à propos des diverses expertises menées.

Tous ces travaux et d'autres non cités ont conduit chaque fois à utiliser et à ajuster les démarches de la sémiologie des indices à ces objets divers ; comme le fait de travailler avec cette sémiologie à l'INRA comme agrosémiologie¹⁰ ou les métiers du livre dans un IUT, l'espace dans une école de design ou les films de fiction sur le changement climatique ou les événements météorologiques extrêmes¹¹, etc.

Ces divers travaux – soutenant l'objectif de critique idéologique et culturelle énoncé par Barthes que la sémiologie des indices a inscrit dans son programme – ont mis au jour, parfois de façon radicale, diverses thématiques contemporaines dont on retrouve traces dans les discours sociopolitiques ou plus philosophiques. Je n'en citerai que deux : à l'aide de corpus précis d'une

8. Thèses de Pauline Escande, Eleni Mouratidou, toutes deux MC (CELSA et Paris 13).

9. En suivant l'énumération, thèses de doctorat de Corinne Boivin, Agnès Menouna, Ekaterina Nossenko-Herberg, Asal Bagheri, Hui Yin, Diana Pignard, Valérie Brunetière (maîtresse de conférences HDR, Paris-Descartes), Laurence Brunet-Hunault (maîtresse de conférences, Université de La Rochelle), Mariem Guellouz.

10. Selon l'invention terminologique d'Agnès Alessandrin.

11. Travaux d'E. Nossenko-Herberg et publication de Ferenc Fodor, chercheur au GRETS (Groupe de recherche énergie, technologie et société), laboratoire de recherche en sociologie, sciences politiques, sémiologie, anthropologie, linguistique, appartenant à la Direction de la recherche et du développement d'EDF.

part la déliquescence des médias évacuant leur responsabilité éthique de diffusion culturelle démocratique et leur dramatique exigence de festività tant critiquée par Philippe Muray (1997, 1998, 1999, 2000, 2002, 2005) ; d'autre part la porosité de la frontière entre animal et humain, étudiée à partir de l'analyse de la représentation sociale de la vache et de ce qu'on a désigné perversement comme sa folie : l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB) dans divers discours et ouvrages (aux plans verbal et iconique, plastique, chromatique, etc.)¹².

Parmi les travaux cités, on relève également ceux qui voisinent avec les *gender studies*, si à la mode actuellement qu'il s'agisse de thèses, de conférences ou d'articles¹³.

La sémiologie des indices permet aussi, sur un plan théorique, de revisiter la notion aristotélicienne d'*ethos* vue par Chaïm Perelman (1952, 1969) comme image de soi, sans tenir compte des apports de la psychanalyse. Ce qui au XXI^e siècle me paraît dommageable et nettement insuffisant au plan cognitif. En effet la reformulation de la trichotomie aristotélicienne sous la forme *pathos*, *logos*, *ethos* peut être envisagée, en tenant compte de la psychanalyse et des conceptualisations telles que « la carte forcée culturelle », « l'imaginaire culturel ». Elle l'est dans la sémiologie des indices, et permet dans certaines situations de privilégier l'analyse interprétative et de dégager de façon originale, comme j'espère l'avoir montré, les positions subjectives et éthiques des chercheur(e)s. Autrement dit de donner une légitimité à « l'objectivation de la subjectivité » ou à la « subjectivité objectivante » qu'elle promeut et qu'il faudrait :

Faire progresser dans les milieux technoscientifiques, qui « s'en tiennent trop souvent à la structure en délaissant le langage, le versant symbolique », autrement dit « le procès de signifiante et les pluralités subjectives ».
(A. Alessandrin)

Sur ce point (celui de la « subjectivité objectivante »), diverses interventions de l'équipe de *Sémiologie actuelle* (l'association fondée en 2007) dans les derniers colloques de Turin (Italie) et de Ploiești (Roumanie) sur « la subjectivité en sciences humaines » témoignent.

Notons rapidement que dans l'ordre indiqué ci-dessus, différent de l'ordre aristotélicien insistant sur la mise en scène de soi (*ethos*) à travers le discours (*logos*) et sa manipulation rhétorique (*pathos*), le sujet sait que son choix d'objet, fût-il scientifique, a quelque chose à voir avec son désir, ses affects (temps du *pathos*). Mais l'exigence scientifique impliquant ascèse et rigueur, il faut que se construise dans l'analyse scientifique (*logos*) un sujet, un temps distancié de ses affects, de ses expériences, disons un sujet du discours scientifique (temps du *logos*) qui doit retrouver et assumer dans ce travail une éthique, telle celle énoncée par Barthes comme praxis critique ; cela pour soutenir sa propre responsabilité (*ethos*) scientifique, sociale, historique et

12. Thèse de doctorat d'Irina Moglan.

13. Par exemple : citons outre les thèses d'A. Menouna et E. Nossenkeno-Herberg, ou les divers travaux de V. Brunetière, quelques-uns de mes articles au fil des années : « Femmes, médias, parodie ou parodie et retour du refoulé » (1989) ; « De la virilité ou du féminin des hommes. Ou des images et des imaginaires d'aujourd'hui » (2011a) ; « Stéréotypes et monde des femmes dans la caricature », (2011b).

culturelle, son image de citoyen sachant son ancrage historique et social, civique.

Sur un plan méthodologique, on peut cependant, dans certaines situations, préférer, privilégier l'analyse systémique et ce qu'elle implique de rigueur et de découverte structurante ; dans un autre, l'aspect dynamique que permet de découvrir l'analyse d'un système et de ses zones fermes ou instables... Cette analyse systémique, descriptive et interprétative, peut paraître fastidieuse ou un peu trop rigoureuse, le « versant froid » de la sémiologie des indices dit A. Alessandrin en l'opposant au « versant lumineux » de l'analyse interprétative, qui peut paraître plus séduisante à certains, plus littéraires ou artistes.

L'approche systémique exige du talent pour la présenter. Elle peut aussi être séduisante. E. Nossenko-Hercberg note que cette analyse « se visualise très aisément » ; tant dans la description des inventaires que dans l'explication systémique » ; et que sa « formalisation rigoureuse » et « sa tension vers l'objectivité » séduisent « les designers d'espace ». F. Fodor souligne que cette rigueur et la mise en place de la structure ou structuration, des convergences, donc un certain aspect numérique, séduisent les ingénieurs auxquels la sémiologie des indices a parfois à s'adresser. Même plus, selon A. Alessandrin, en permettant « une analyse factorielle des données pour traiter les divergences, de construire des typologies, de les formaliser en cartographies, sécurisant les résultats », elle rassure les commanditaires les plus exigeants. D'ailleurs l'enseignement que mènent certaines doctores dans d'autres terrains qu'universitaires témoigne de l'importance et de l'intérêt de cette théorie pour les professionnels (O. Hetzel, M. Guellouz., I. Moglan, E. Nossenko-Hercberg, etc.) puisque « les heures de cours sont étendues, des conventions proposées entre École x et l'Université Paris-Descartes » ; plus même des recrutements effectués grâce à cette méthodologie (V. Brunetière), etc.

Dans une ville de province, le lien université - entreprises opéré par l'enseignante linguiste sémiologue (L. Brunet-Hunault) lors de festivals, proposant des analyses de film, ou de communication (discours) verbale et non verbale, avec ses étudiants, non seulement promeut l'insertion de l'université et des étudiants dans la ville mais aussi fait connaître la sémiologie des indices et son efficacité de mise au jour d'enjeux divers, socioculturels en particulier.

Pour conclure cette question, je m'inspire des propos tenus par les docteur(e)s que j'ai formé(e)s : l'état actuel de la sémiologie des indices est bien le reflet de trente ans de travail et d'une évolution méliorative constante avec le maintien d'une démarche rigoureuse et d'objectifs précis. À l'université, c'est un domaine important dans les sciences humaines tant en termes de réflexions développées (théorisation et épistémologie du domaine) que par rapport à l'étendue et à la variété des recherches initiées (problématiques socioculturelles et applications).

Toutes les remarques insistent sur l'importance de l'extension, de la diffusion externe « là où l'université et le monde professionnel se rencontrent », c'est-à-dire, dans les divers lieux cités au début de ma réponse à cette question. Ce qui est favorisé par les « différents axes de recherche développés par la sémiologie des indices et ses sémiologues du fait de son objectif de dé-

cryptage et de critique sociale, et de son esprit de transdisciplinarité (linguistique, anthropologie et psychanalyse) » (I. Moglan) puisqu'elle rappelle constamment son voisinage avec ses domaines.

Quels sont les problèmes et les difficultés que rencontre aujourd'hui la sémiologie des indices ? Que lui manque-t-il ?

Je ne sais pas vraiment si je peux parler de ce qui manque à cette sémiologie, étant donné que j'en suis la conceptrice. Je sais en revanche que comme toute théorie ou pratique, l'une et l'autre interagissant, elle ne peut qu'évoluer.

Personnellement j'ai un regret – est-ce un manque ? – : il me semble que la rigueur de l'analyse systémique aurait dû permettre sa numérisation, à tout le moins sa modélisation avec des moyens plus actuels que les miens. Je sais qu'une de mes docteures, longtemps sémiologue free-lance (C. Boivin), l'a envisagée, gênée qu'elle était de travailler avec ce modèle sans qu'il soit déposé et breveté. Mais peut-être cet aspect concerne-t-il son évolution à venir plus encore pratique que théorique. Celle-ci devant s'attacher, pensent certains, plus à l'analyse de discours, à l'analyse textuelle ou argumentative en les repensant sémiologiquement. Ce sera le travail de la génération suivante.

Quant aux difficultés actuelles, je sais que cette rigueur de l'analyse systémique en particulier dans sa phase descriptive provoque des jugements ambivalents, de critique positive et/ou négative. J'ai dit que je la trouve fastidieuse, c'est pourquoi j'ai toujours fait rejeter en annexe dans les thèses les tableaux descriptifs pour que les manipulations puissent s'examiner mais ne pas occuper le terrain de la démonstration autrement que synthétiquement. Ces analyses sont également dissimulées dans les expertises.

V. Brunetière qualifie ces descriptions de « méthodologie “de coulisse” d'une efficacité scientifique remarquable », mais regrette leur manque :

d'esthétique, visuelle et communicationnelle d'autant qu'une réflexion se développe actuellement concernant le design visuel nécessaire de la présentation des résultats dans le champ professionnel. Il faut donc réfléchir à des modalités visuelles et informatiques pour que l'analyse systémique puisse acquérir un habit de lumière.

I. Moglan note la difficulté de cette analyse (système) dans son application pratique étant donné la recherche « de l'exhaustivité du traitement des données (images, discours) » qui soumet « le sémiologue à un travail de longue haleine ». Elle aussi paraît un moment regretter « l'absence d'un logiciel qui traite, automatiquement, les corpus » tout en soulignant que « ce n'est que par un contact direct et personnel (et non pas automatisé par quelque programme) que le poids des détails traités peut se découvrir » et se révéler « enrichissant », alors qu'il lui paraît « insaisissable » sans « cette patience » nécessaire, quasi défi au sémiologue ; alors que d'autres – on l'a vu plus haut – pensent au contraire qu'elle est celle qui donne sa marque de scientificité à la sémiologie des indices.

V. Brunetière souligne aussi l'intérêt de la phase explicative de l'analyse systémique, facilement et esthétiquement « visualisable spatialement, notamment si on mobilise le modèle de l'Imaginaire Linguistique et de ses

hiérarchisations et (rétro)actions dans une perspective dynamique ». Elle ajoute qu'il faut penser à approfondir encore théoriquement et plus explicitement « la phase explicative et la phase prédictive », autrement dit l'aspect dynamique.

A. Alessandrin note l'intérêt de développer chez les « interlocuteurs technoscientifiques » l'analyse interprétative et chez les littéraires « plus familiers des analyses interprétatives », l'analyse systémique, ce qui permettrait de revenir sur des formations ou qualifications favorisant certains aspects méthodologiques et s'aveuglant sur d'autres. Elle insiste sur la complémentarité des deux phases d'analyse et sur la nécessité de développer encore « l'articulation des concepts sur les deux fronts descriptif et interprétatif, quantitatif et qualitatif ».

Pour ma part, j'ai souvent souligné l'importance à accorder à la « mise en mot » pour la « mise en sens » dans le premier temps des phases descriptive et interprétative. En s'appuyant sur la langue, premier interprétant, il faut essayer d'être le plus objectif possible, donc de décrire de la façon la plus neutre qui soit, disons asserter sans modaliser. E. Nossenko-Herberg souligne cette difficulté du « choix des mots au moment de la constitution des variables », celle « de rester le plus formel possible quand on dégage des axes sémiques ou des catégories indicielles ». Certaines relèvent comme contrainte nécessaire mais complexe le « cadrage des impressions de sens » et leur étayage pour éviter les projections trop subjectives.

M. Guellouz note que la « référence à la psychanalyse à un moment où cette discipline est contestée surtout à l'université » peut faire obstacle à la popularisation de la sémiologie des indices et « plus généralement la question de la prise en compte de la subjectivité en sciences humaines même avec les précautions et la rigueur prises ». Comme elle, A. Bagheri pose la question de l'accueil en sciences humaines de la « subjectivité objectivante ». I. Moglan s'interroge également sur « la référence à la psychanalyse que la sémiologie des indices défend et sur laquelle elle se base principalement » en ajoutant une autre crainte, celle de ne pas la voir « acceptée en tant que telle », hors des murs universitaires étant donné les pressions actuelles du marketing ou des études quantitatives.

Se pose donc la question d'une possible « hybridation » de la sémiologie des indices avec de telles études, et avec les sciences de l'information et de la communication. Je relève alors des différences : certain(e)s le souhaitent, d'autres rejettent ces incursions.

Nombre des réponses insistent pourtant sur l'intérêt de cette prise en compte de « la science du sujet » (la psychanalyse) et de la question subjective avec l'exigence de rigueur et les implications éthiques mises en avant dans cette sémiologie.

On pourrait aussi s'interroger à propos de l'acceptation et du développement de la sémiologie en général et de celle des indices au sein des sciences du langage, en particulier chez les linguistiques du « noyau dur » comme l'on dit.

Ne voit-on pas actuellement deux mouvements inverses, la régression de la sémiologie dans certains départements facultaires (lettres, langues, sciences du langage ou sciences humaines), son ignorance dans beaucoup,

son développement dans quelques autres, y compris dans des départements artistiques ? Cette difficulté au sein des sciences du langage étonne voire révolte A. Bagheri. Elle souligne : « Puisque la sémiologie des indices se réclame constamment de Saussure et de ces emprunts à la linguistique générale », ces contestations lui paraissent fort mal venues. Pourtant elles existent, certains tirant actuellement les études sémiologiques du côté des sciences de l'information et de la communication (dites info-com). Tout cela devant s'éprouver, ce me semble, sur le mode d'un enrichissement ou de confrontations scientifiques (controverses) plutôt que d'affrontements.

Poursuivons la lecture des remarques reçues. V. Brunetière note l'intérêt voire la « perfection » de la phase interprétative, qui permet « de se passer désormais des notions de dénotation et connotation », en craignant toutefois « une résistance de la part des linguistes et des littéraires en face de cet abandon et devant la nouveauté des notions proposées telles signifiant indiciel et effet de sens ».

Je rappelle avoir fait la différence entre les points de vue sémiologique et linguistique à propos de ces notions de dénotation et connotation à maintenir en linguistique dans leur hiérarchisation : passer du signe dans son entier, remis en position de signifiant pour faire advenir la connotation. C'est justement parce que la notion hjelmslevienne est détournée par Metz qu'il m'est apparu utile et nécessaire de changer le métalangage et d'utiliser signifiant indiciel et effet de sens. Notions où s'entend la question de la psychanalyse, à la base de la première de ces notions (Sa indiciel) et de la méthodologie de l'analyse interprétative : l'utilisation de l'objectivation subjective et des champs associatifs. Ce qu'I. Moglan relève et souligne, de façon positive, en notant le « défi personnel et culturel » que pose à chaque sémiologue la sémiologie des indices. Pour elle il s'agit moins de « problèmes ou de difficultés en tant que tels », que « de défis ». Car « la sémiologie des indices développe, exige, un travail personnel permanent de lectures, d'informations et leur interrogation constante ». L'étape interprétative demandant « plus qu'une culture générale, une confrontation » de nos connaissances et de nos ressentis : « de ce que l'on connaît avec ce que l'on ressent, ce que le corpus fait ressortir, ressentir, et interroge en nous, face aux autres ».

Reste à propos de l'analyse interprétative une question que j'avais posée antérieurement, et qui a d'ailleurs été mise en discussion au sein de l'association Sémiologie actuelle, lors d'une de ses dernières réunions, celle de la hiérarchisation des interprétations.

Le débat est le suivant : doit-on maintenir la diversité des interprétations, les déployer au mieux, avec le plus d'étayage possible ou plutôt les hiérarchiser selon les étayages dégageables et dégagés (O. Hetzel) voire les réduire en une interprétation subsumante, évidemment la plus étayée ? Une proposition pragmatique peut être celle qui ne tranche pas et se réfugie dans les objets analysés. Pour les un(e)s cette position est préférable. Pour d'autres non. Plus prudemment il est noté que la décision (la position scientifique retenue) peut dépendre de l'impact idéologique voire politique des objets, ou messages étudiés et dégagés. Une autre proposition, non moins pragmatique, mais avec des pertinences précisées est formulée par V. Brunetière : dans

« un régime scientifique, il faut maintenir la polyphonie interprétative ». En revanche « dans un régime d'applications (études commandées, expertises), il faut hiérarchiser, puis choisir pour préconiser ».

Donc dans le cadre scientifique, on n'effectue pas de hiérarchisation et on s'attache au « déploiement infini du sens », comme le préconisait Barthes. Dans le champ des applications professionnelles et plus encore le champ politique, j'ajouterai idéologique, on hiérarchise, on prend le risque de soutenir telle interprétation plutôt que telle autre, par exemple le sens latent différent du sens manifeste mis en avant. Je pense ici précisément à nombre de publicités aux messages à fonctionnement pervers (pourrait dire la psychanalyse) car déniaient, s'inversant.

Exemple : Une publicité pour chaussures présente un visuel avec une chaise ayant à ses pieds (comme dit la langue française) des chaussures identifiables comme des escarpins de femmes. Un texte dans ce visuel énonce : « aucun corps / de femme / n'a été exploité / dans cette / publicité » (les / indiquent les séquences, ruptures d'énoncés). Message antisexiste, s'il en fut, permettant d'entendre en absence, les publicités sexistes. Donc publicité antisexiste. Première interprétation à laquelle certains se tiennent (expérience vécue). Certes, mais regardons d'un peu plus près le type de chaise, simple, de cuisine, au mieux d'école primaire. La sexuisemblance, formulée par Damourette et Pichon, ou semblance de sexe, assimilant le féminin à la femme, permet de considérer la chaise comme métaphore de la femme, ce qu'étaient les escarpins de femme. Première remarque : avec le même slogan pourquoi ne pas avoir utilisé des chaussures d'hommes ? Ce qui l'aurait encore mieux soutenu. Et pourquoi cette chaise qui ramène la femme à la cuisine, selon le stéréotype sexiste ? Ces deux remarques conduisant, on l'entend à une autre interprétation, que je soutiendrai, malgré le slogan. Les deux coexistent, mais la deuxième, latente, devait être mise au jour, « praxis critique » (Barthes) en acte.

Quelles sont les perspectives de la sémiologie des indices ?

Ses perspectives ? Pour moi, diffuser la sémiologie des indices plus encore que je n'ai fait jusqu'alors. En effet pendant mes années d'enseignement, je me suis préoccupée davantage de la qualité de mes cours ; dans ce cadre, de développer avec rigueur mes avancées théoriques linguistiques (l'imaginaire linguistique) ou sémiologiques (la sémiologie des indices dont il a été ici question) et de le faire en action avec les recherches doctorales de mes étudiant(e)s. Dans le cadre du laboratoire, des revues ont été régulièrement éditées à Poitiers, à Angers puis à Paris 5 afin de promouvoir leurs meilleurs travaux et de les initier à publier, à participer à des colloques où j'ai eu parfois la possibilité de les emmener en groupe pour communiquer, grâce au financement des expertises bien plus que grâce à ce que la recherche universitaire et ministérielle nous octroyait. La quête d'expertises ou d'évaluations sémiologiques publicitaires a eu en effet deux objectifs, toujours énoncés dans les bilans scientifiques : mettre concrètement au travail les étudiant(e)s et rapporter quelques deniers à un laboratoire de linguistique puis de sémiologie qui fut toujours chichement financé dans le cadre universitaire.

Comme précédemment, pour répondre à la question des « perspectives » s’ouvrant à la sémiologie des indices, il m’est apparu utile de contacter la nouvelle génération représentant l’avenir de cette sémiologie. Celles et celui qui m’ont envoyé des remarques ont été cité(s) précédemment. Cette fois je ne donnerai aucun nom en présentant les perspectives recueillies. Tout se passant par conséquent comme si un programme se constituait ainsi, qui pourra ou non être suivi par qui voudra sans autre obligation que le désir personnel de soutenir tel ou tel aspect, de poursuivre telle ou telle voie.

Des travaux en cours, notés comme tels, ont été cités : ceux concernant *l’articulation de l’imaginaire linguistique et de l’imaginaire culturel*, la modélisation de ce dernier si faire se peut, sa définition plus précise, eu égard à l’imaginaire collectif comme cela a été demandé. Outre cet aspect, mes perspectives personnelles – je l’ai dit précédemment – sont essentiellement de diffusion et comme toujours d’approfondissement avec d’autres ainsi que d’interventions sociales si nécessaire.

« La Sémiologie des Indices a aussi sa place dans l’action sur le terrain. En effet, elle peut aider à soutenir les positions subjectives et éthiques des chercheur(e)s, voire des opérateurs technico-économiques, bref, des citoyens en général. Elle a sa place sur les vastes chantiers de la Responsabilité Sociale des Entreprises (RSE), du Développement Durable » comme le souligne une des réponses.

Malgré les difficultés diverses des sciences humaines, toutes et tous considèrent que les perspectives de cette sémiologie sont nombreuses, importantes, étant donné la situation actuelle, c’est-à-dire l’enseignement de la sémiologie des indices dans des lieux divers, universitaires ou non, publics ou privés, qui la diffusent autant aux universitaires qu’aux professionnels, comme il a été dit précédemment. D’autant que sa souplesse, ses capacités d’adaptation favorisent un renouvellement approprié aux nouveaux objets ; voir par exemple, les modifications de la stratification selon les nouveaux objets médiatiques (web par exemple et strate ergonomique, etc.).

Beaucoup soulignent le rôle d’interface, d’articulation entre des sciences voisines, à produire, à la façon dont la sémiologie des indices a emprunté à la psychanalyse et à sa démarche clinique sans en faire une application stricte et rigide. Ce qui devrait être approfondi et produit avec l’anthropologie, la sociologie, l’info-com et sans doute d’autres domaines.

Développer plus encore l’aspect « psychanalyse sociale et critique idéologique » est un des enjeux pour certaines, ou le rapport avec les « domaines divers de l’art », plus « qu’avec les sciences économiques ou le marketing ». Ce que pourtant d’autres désirent approfondir également. Il en va de même du « retour à la linguistique générale » en « articulant sémantique et sémiologie », important pour certaines, moins pour d’autres.

Continuer d’alimenter la culture générale des étudiant(e)s, leur voisinage avec l’art et la psychanalyse pour que « s’affine leur regard critique, qualitatif », leur « capacité de théorisation », de « mise à distance » et « d’ouverture » constituent aussi des enjeux de cet enseignement sémiologique (au fond « faire barrage politiquement », idéologiquement, éthiquement « à une tendance actuelle » d’économisme ou de quantitatif plus que de qualitatif),

exigence éthique revendiquée par beaucoup : une façon de maintenir un certain humanisme en ces temps de déliquescence intellectuelle.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Vous demandez « Qu'aimeriez-vous ajouter ? ». Question piège ? Passe comme une envie de tout reprendre, de tout redire plus explicitement, si faire se pouvait : revenir sur l'analyse systémique descriptive, explicative (code, structuration, unités, configurations, etc.) ; sur la phase interprétative : le parcours interprétatif (qu'avec la mode actuelle on aurait pu dénommer *parcours cognitif* !), la recherche des effets de sens jusqu'aux insus culturels, latents, autrement dit en soutenant la « praxis critique » barthésienne, avec recours au sujet parlant, à ses associations, aux impositions culturelles. Ou reprendre les notions avancées *Sa indiciel, carte forcée culturelle, subjectivité objectivante*, comme dans un glossaire éclairant ; ainsi par exemple à propos de la réécriture *pathos, logos, ethos* : soit le choix des objets à sémiotiser et leur lien au Sujet : *temps du pathos*, l'exigence de rationalité scientifique : *temps du logos ou du sujet de la science* moins soumis à la dictature techniciste ou à l'imaginaire scientifique qu'à une exigence éthique autre que narcissique (temps de l'*ethos* redéfini). Construire une sorte d'idéal, à la fois scientifique et civique – les idéalités s'attardent ! – dans la déconstruction interprétative, reste l'objectif. Déconstruction, mise au jour, autant de plaisir de la découverte ! Donc non sans érotisation du travail : le principe de plaisir peut aussi se trouver dans ces analyses sémiologiques !

Une discussion, dans les années quatre-vingt, avec Martinet, me revient, à propos de l'idéalisation scientifique. Nous parlions de structuralisme et de fonctionnalisme, mode épistémique quelque peu finaliste à mon sens qu'il privilégiait (et a toujours privilégié). J'affirmais ma préférence pour le structuralisme issu de Saussure en affirmant que la linguistique saussurienne ouvrait une autre sorte de science, rigoureuse, d'un formalisme conceptuel et non mathématisé (c'était alors la mode des linguistiques mathématiques, du formalisme chomskyen ; v. les mathèmes chez Lacan). Ce qui ouvrait pour moi comme une « autre science », ces autres modalités scientifiques dont parlait Abraham Moles avec les objets imprécis et la science du même nom.

Martinet me demandait d'étayer : où lisais-je cela ? Entre les lignes sans doute, car je restais sans voix. Malgré ce ressenti assuré, je ne savais pas argumenter. Peut-être était-ce seulement ce que déjà j'anticipais, ce dont j'ai essayé de parler en disant que d'autres cohérences que « le principe de non-contradiction » peuvent intervenir en sciences humaines, une certaine dialectique que je trouvais par exemple dans l'arbitraire du signe (Sa/Sé). Qu'on ne m'objecte pas le « principe d'incertitude ». Je tente de dire autre chose sans doute balbutié plus que démontré encore aujourd'hui, qui permet la prise en compte de ce que j'ai désigné de façon parfois encore tâtonnante : *l'objectivation subjective* ou *la subjectivité objectivante*. Autrement dit la prise en compte du sujet clivé dans l'analyse ; sujet qu'on pourrait écrire *J'e* pour marquer, par l'écriture, le clivage entre conscient et insu (*unbewusst*). Avec rigueur pour la démarche (les étayages dégagés) et les tentatives de concep-

tualisation : le champ associatif, la carte forcée culturelle, etc. Ce qui s'est pressenti dans cette remarque d'A. Alessandrin :

En s'inspirant de la psychanalyse, et en prenant le Sujet comme matière de son travail, la sémiologie des indices peut ainsi se prévaloir d'être à la fois une science et une antiscience : elle est la plus scientifique des humanités et la plus humaine des sciences.

De telles questions ne traversent-elles pas actuellement nombre de chercheur(e)s et de disciplines, qui devraient s'affirmer, s'affiner dans les années à venir ? Exigence éthique pour éviter de retomber dans une régression ou exaltation moïque (narcissique) et maîtrisante.

Une autre remarque me paraît à noter pour conclure ce voyage. Car ce fut un voyage, une sorte de traversée revenant sur des terres connues, pourtant un peu perdues comme lors de question concernant la découverte de la sémiologie.

Mon entourage parle souvent de ma mémoire étonnante qui me permet de réactiver sans difficulté et même avec délices des dizaines, que dis-je ?, des centaines de poèmes. Je la sais à la fois infidèle et fidèle, effaçant, reconstruisant. Même si, l'âge aidant, les faits d'autrefois et leurs images qu'on croyait oubliées reviennent plus souvent qu'avant, j'ai été parfois étonnée de ce qui surgissait en moi par les questions proposées, comme lors de celle « sur la naissance de la sémiologie des indices » et ce qu'elles me faisaient retrouver que j'avais oublié, le travail sur le non verbal, les gestes, postures et surtout mimiques alors que je pensais n'avoir quasiment travaillé que sur les images, publicitaires ou autres.

Au fond ce fut un plaisir quelque peu narcissique, il faut l'avouer, que ce parcours, que sans les questions d'Amir Biglari je n'eusse sans doute pas tenté. Ce dont je me dois de le remercier.

Reste un regret : dans cette remémoration, l'exigence de présentation de la sémiologie des indices, de ses méthodes, de ses notions, m'a conduite à délaissier les exemples qui d'habitude étayent, illustrent mes propos. Ils sont rares dans cet entretien. Je le déplore mais il en est ainsi ; ce qui pourra peut-être – soyons optimiste et anticipatrice – relancer un travail de cet ordre plus ample puisqu'aussi illustré.

Et pour conclure définitivement ce voyage, ce « beau voyage » je dirais, qu'il s'agit de continuer de transmettre, de préciser, voire de modéliser, bref de travailler, encore et encore, « c'est le fonds qui manque le moins » ; donc sans fin de remettre en travail l'ouvrage « sans perdre courage » afin que se poursuive l'aventure intellectuelle passionnante que fut et qu'est encore cette « aventure sémiologique ». Ce rappel pour un dernier salut à Barthes, avec Boileau, La Fontaine, et Du Bellay : « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage ». Et bien que personnellement je préfère « l'air marin » à la « douceur angevine », voilà que cette citation nous ramène en Anjou, précisément à Angers où s'est inaugurée la sémiologie des indices.

François Jost

Date et lieu de naissance

12 avril 1949 à Strasbourg

Statut et institution de rattachement

Professeur, Université Sorbonne Nouvelle (Paris 3)

Domaines de recherche

Sémiologie et narratologie de l'audiovisuel, études cinématographiques et télévisuelles

*

Principales publications (ouvrages personnels)

- *Nouveau Cinéma, nouvelle sémiologie* (avec Dominique Chateau), Paris, UGE, 10/18, 1979 (réédition : Paris, Minuit, 1983).
- *L'Œil-caméra : entre film et roman*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1987 (réédition revue et augmentée d'une préface, 1989) [traduit en espagnol].
- *Un monde à notre image : énonciation, cinéma, télévision*, Paris, Méridiens-Klincksieck, 1992 [traduit partiellement en anglais et en espagnol].
- *Le Temps d'un regard*, Montréal-Paris, Nuit Blanche-Klincksieck, 1998 [traduit partiellement en portugais].
- *L'Empire du loft*, Paris, La Dispute, 2002 (réédition augmentée d'une préface et modifiée : *L'Empire du loft : la suite*, 2007).
- *Realtà/finzione : l'Impero del falso*, Milan, Castoro, 2003 [traduit en tchèque, inédit en français].
- *Seis lições sobre televisão*, Porto Alegre, Editora Sulina, 2004 [inédit en français].
- *Comprendre la télévision*, Paris, Armand Colin, 2005 (réédition : *Comprendre la télévision et ses programmes*, 2009, disponible en ebook) [traduit en portugais].
- *Le Culte du banal*, Paris, Éditions du CNRS, 2007 (réédition en 2011) [traduit en espagnol].
- *Grandeur et misères de la télé-réalité*, Paris, Le Cavalier Bleu, 2009.
- *De quoi les séries américaines sont-elles le symptôme ?* Paris, Éditions du CNRS, 2011 [traduit en portugais].
- *Sous le cinéma, la communication*, Paris, Vrin, 2014.

Pour commencer, pouvez-vous nous dire pourquoi vous utilisez en général le terme de « sémiologie » et non celui de « sémiotique » ?

Quand j'ai voulu donner une forme théorique aux analyses de films que j'avais faites, au début des années soixante-dix, je me suis tourné vers le champ qui paraissait le mieux constitué, le plus solide. Et ce champ était celui dont Christian Metz avait tracé le périmètre sous le nom de sémiologie du cinéma. Quand les travaux que j'avais menés avec Dominique Chateau ont pris la forme d'un livre, il nous a semblé assez naturel de nous opposer à Metz sur le terrain même qu'il avait « inventé », si l'on peut dire, en opposant à ce qui était connu comme sémiologie du cinéma une « nouvelle sémiologie ». Ensuite, quand j'ai été traduit en italien ou en espagnol, partout où j'utilisais les dérivés de sémiologie, on a traduit « semiotica » ou « semiotico ». Tout cela pour dire que je n'attache pas grande importance à ce qui n'est pour moi qu'une question de vocabulaire. Sans doute parce que j'ai évolué totalement à l'écart d'Algirdas Julien Greimas.

En 1972, je suis tombé sur *Figures III*, qui venait de paraître et j'ai été enthousiasmé par cette lecture. Aussitôt, j'ai voulu faire ma thèse avec Gérard Genette. Je me suis inscrit en 1973. J'ai découvert une autre discipline, la « narratologie ». Pour moi, elle était indissolublement liée à Genette et c'est dans son sillage, même si parfois c'était aussi contre, que je me suis inscrit. Dans les années qui ont suivi, Metz, qui n'avait pas apprécié la façon dont je le critiquais dans un article pour la revue *Critique*, m'a en quelque sorte convoqué pour me le dire et nous sommes devenus amis, bien que je ne sois pas son élève.

Metz et Genette avaient en commun, il faut bien le dire, une grande méfiance, ou même plus, vis-à-vis de Greimas. Je ne sais pas si elle venait d'épisodes personnels (Metz avait été son assistant) ou d'un refus théorique, mais en tout cas il ne faisait pas bon dans ce contexte revendiquer une obédience greimassienne. Vous comprenez, dans ces conditions, que j'ai oscillé entre deux appellations « sémiologue » ou « narratologue »... Metz a utilisé le terme « sémiotique » dans le titre de ses *Essais sémiotiques*, mais, sur le fond, je ne vois aucune différence avec la période où il revendiquait la sémiologie.

Aujourd'hui, c'est un peu différent, mon travail conceptuel est inspiré de la sémiotique peircienne et cela aurait peut-être plus de sens que je me baptise « sémioticien »...

Pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiologie ?

Au départ, j'étais un étudiant de philo. J'ai fait des études de philo à Paris, à la Sorbonne... Un jour de 1968, je suis allé en compagnie d'un groupe de camarades voir un film d'Alain Robbe-Grillet : *L'Homme qui ment*. Ce n'était pas tout à fait un hasard. Le prof de philo, en terminale, nous avait déjà conseillé *Trans-Europ-Express*, que j'étais allé voir. Mais *L'Homme qui ment* a été un choc pour moi. Au bistrot, nous avons essayé de nous mettre d'accord sur ce que voulait dire ce film, sur l'interprétation qu'on pouvait donner aux contra-

dictions incessantes du récit. Puis nous nous sommes quittés, chacun repartant dans sa direction. Sauf Château et moi. Nous voulions comprendre et, très vite, nous avons formé le projet d'écrire un livre pour expliquer aux autres ! Nous sommes allés voir le producteur en vue de nous procurer le scénario, ce qui était bien naïf, puis aux Éditions de Minuit. Et là, sans difficulté, nous avons rencontré Robbe-Grillet. Devant notre enthousiasme, il a tout fait pour nous procurer les films pour que nous puissions les voir précisément. Il nous a mis en contact avec Michel Fano, qui faisait les bandes sonores des films, et nous avons pu établir le découpage de plusieurs films sur table de montage. Cela a aussitôt posé des questions que nous n'avions pas envisagées auparavant : comment noter les sons ? Comment disposer nos descriptions ? Comment décrire les plans ? Etc. À l'époque, ces questions étaient tout à fait nouvelles car personne n'avait tenté de tels découpages pour analyser les films. Excepté, sans doute, le groupe de Marie-Claire Ropars, Pierre Sorlin, Michèle Lagny, qui faisait la même chose de son côté et sans que nous en ayons connaissance, à peu près au même moment.

Et, donc, nous avons étudié le film plan par plan, en faisant un découpage très précis, et on a abouti à un livre d'environ 450 pages qu'on avait fini vers vingt et un ans, qu'on a donné à Robbe-Grillet, qui s'est montré très intéressé. Les Éditions de Minuit ont trouvé que c'était compliqué à publier parce que ce genre de livre n'existait pas du tout. Bien sûr, nous avons été très déçus. Mais ce recul a eu un avantage : on s'est rendu compte qu'il y avait quand même des gens qui essayaient de faire de la théorie du cinéma et que c'était du côté de la sémiologie. Nous nous sommes alors déplacés vers ce terrain, et nous nous sommes rendu compte que Metz procédait par de nombreuses simplifications qui tenaient d'une part à sa méthode et d'autre part à son corpus. D'une part, sa méthode, parce qu'il mettait de côté le son, ce qui était tout à fait impossible pour rendre compte d'un film de Robbe-Grillet. Et d'autre part, il travaillait sur un corpus totalement classique, sans jamais d'ailleurs le dire, ou plutôt sur un imaginaire du cinéma qui était proche du western... En même temps, nous étions séduits par le terrain de la réflexion. Metz semblait le seul qui formalisait, qui essayait de « comprendre comment on comprend », comme il disait. Et nous, nous essayions de comprendre pourquoi on ne comprenait pas les films de Robbe-Grillet ! En repartant des problématiques metziennes, nous avons trouvé le terrain bon, mais les pré-supposés contestables : le plan comme unité, la grammaticalité, la mise au rancard du son, etc.

Quel a été le rôle de Gérard Genette dans votre parcours ?

D'abord, je dirais qu'il a été très important dans mon parcours non seulement intellectuel, mais d'écriture. J'ai toujours trouvé chez Genette un plaisir et un bonheur d'écrire que je n'ai pas trouvé chez Metz. En second lieu, il m'a encouragé dans la voie que j'avais prise en me publiant très jeune dans *Poétique*. Je me rappelle qu'il avait même accepté un article sur un roman de Claude Simon qui venait de paraître, alors que *Poétique* n'était pas une revue de l'actualité littéraire, parce qu'il considérait que mon approche était en elle-même intéressante.

Pour bien situer le rôle qu'il a eu dans mon parcours scientifique, il faut que je rappelle que mes premiers textes étaient aussi bien sur la littérature, dans *Poétique*, *Critique*, la *Revue d'esthétique*, que sur le cinéma. En sorte que je m'appuyais sur des références bibliographiques des deux côtés. Dans ce contexte, le rôle de Genette a été, pour moi, de mettre l'accent sur la dimension du récit. Chez Metz, cette distinction n'était pas très importante. Si l'on excepte au départ un de ses premiers textes, « Remarques pour une phénoménologie du narratif », qui est très inspiré de Greimas, la réflexion sur le récit n'est pas primordiale du seul fait que pour lui « le cinéma a la narrativité bien chevillée au corps ». Sa problématique tourne donc essentiellement autour du langage : Y a-t-il un langage cinématographique ? Comment fonctionne-t-il ? De quoi a-t-on besoin pour comprendre le langage cinématographique ?, etc. Donc, Metz ne distingue pas la question de la signification de la question du récit. Quand il affirme qu'un plan est au moins l'équivalent d'un énoncé, il donne un exemple très significatif. Il dit en substance : « le plan d'une maison est équivalent à "Voici une maison" ». Sans se demander s'il peut vouloir dire « Voici *ma* maison » ou « Voici *sa* maison ». Grâce à Genette et à son *Discours du récit* qui mettait l'accent sur des catégories universelles, j'ai compris que « Qu'est-ce que signifier ? » et « Qu'est-ce que raconter ? » étaient deux questions complètement différentes. Et c'est le point de départ de ma réflexion sur l'énonciation cinématographique dans le numéro 38 de *Communications*.

Voilà le rôle qu'a joué Genette dans ma pensée : séparer la sémiologie et la narratologie. Je ne suis pas sûr que cette leçon vienne de lui. Je ne crois pas à vrai dire. Mais c'est ce à quoi m'a mené sa lecture en parallèle avec celle de Metz. Et depuis, j'ai toujours réparti les choses de cette façon. La sémiologie reste pour moi un questionnement que je renvoie toujours aux problèmes de signification, c'est-à-dire « comment on va signifier la métaphore ? », « comment on va signifier telle ou telle chose par le langage cinématographique ? », alors que « comment on raconte ? », « quelles sont les catégories temporelles nécessaires pour comprendre le récit cinématographique ? » relèvent de la narratologie de l'expression. Je suis d'autant moins sûr que cette leçon vienne de Genette qu'il a pris, de son côté, le récit littéraire comme une évidence et ne s'est jamais posé la question de la légitimité à parler de récit pour le film, comme nous l'avons fait, dans des discussions passionnées, avec André Gaudreault. Curieusement, pour Genette le film n'est d'ailleurs pas vraiment un récit. Gaudreault cite à ce titre une lettre personnelle de Genette, dans son ouvrage *Du littéraire au filmique : système du récit*, qui n'est pas ambiguë :

Si l'on envisage (définition large) toute espèce de « re-présentation » d'une histoire, il y a évidemment récit théâtral, récit filmique, récit par bandes dessinées, etc. Personnellement, je suis plutôt, et de plus en plus, pour une définition étroite de récit : *haplè diègèsis*, exposé des faits par un narrateur qui signifie les faits par voie verbale (orale ou écrite), et en ce sens il n'y a pas pour moi de récit théâtral ou filmique. Le théâtre *ne raconte pas*, il « *reconstitue* » une histoire sur scène, et le cinéma *montre* sur l'écran une histoire également « *reconstituée* » (en fait, bien sûr, constituée) sur le pla-

teau. Mais il me paraît évident que, dans l'usage courant, le sens large l'emporte déjà, et qu'il faudra donc vivre avec cette dualité... (1988 : 29)

Même position chez Jean-Marie Schaeffer, pour qui le récit ne peut finalement être que verbal :

Dès lors [qu'une séquence] est filmée, elle se donne à voir et à entendre comme une représentation perceptivement accessible d'une séquence d'actions ; dès lors qu'elle est racontée (au sens technique du terme), elle se donne à lire comme énoncée par un narrateur. (1999 : 304)

Vous avez évoqué la « nouvelle sémiologie » dans votre première réponse. En quoi consiste-t-elle au juste ?

Devant le cinéma de Robbe-Grillet, certains présupposés de la sémiologie metzienne ne pouvaient plus tenir.

D'abord le fait de tenir le plan pour l'unité minimale. En effet, pour apprécier un film de Robbe-Grillet, il faut se placer à un niveau paramétrique : par exemple, on voit une séquence dans laquelle un homme marche dans Istanbul (dans *L'Immortelle*), les plans raccordent selon des critères classiques, mais on s'aperçoit qu'il a changé de tenue vestimentaire entre deux plans, ce qui rend impossible la continuité spatio-temporelle. Un exemple comme celui-ci amène à considérer que la continuité des plans n'est qu'un cas particulier de variations « en bloc » des paramètres. Évidemment, ces analyses fonctionnent aussi au niveau audiovisuel : continuité des sons, discontinuité de l'image. En conséquence, et c'est le deuxième principe, il est impossible de mettre à l'écart le son dans la constitution du sens.

La sémiologie metzienne n'a jamais dépassé le niveau de ce qu'il appelait le segment autonome, bien qu'il ait projeté dans *Langage et cinéma* d'autres niveaux d'analyse. Et, à ce niveau, il a établi une liste normative et limitée de syntagmes. L'analyse d'un film « dynarratif », c'est-à-dire qui sortait des canons du récit classique, en révélait bien d'autres.

Par ailleurs, le but que nous assignions à la sémiologie était de pouvoir analyser le film dans son entier (nous venions de l'analyse textuelle), et donc nous avons conceptualisé aussi bien le passage d'un segment à l'autre que les structures d'ordre lointain (les « téléstructures »), au niveau desquels on pouvait différencier les textes narratifs des textes dynarratifs, en montrant qu'aux relations temporelles ou de causalité se substituaient des lois non narratives, musicales, par exemple.

Metz nous a invités dans son séminaire pour parler de ce livre, dont la diffusion auprès des chercheurs en cinéma a été handicapée par le fait qu'il portait sur les films de Robbe-Grillet, qui n'avaient pas l'heur de leur plaire. Par une curiosité de l'histoire, le dernier exposé public de Metz, avant sa mort, portait sur ces films et nous étions présents, Robbe-Grillet et moi.

Que signifie le média du point de vue sémiologique ?

Quand j'ai fondé un centre de recherche, au milieu des années quatre-vingt-dix, je l'ai appelé Centre d'étude sur les images et les sons médiatiques (CEISME). J'entendais par-là que ce ne seraient pas les sons et les images comme langage en général qui seraient étudiés, mais en tant qu'ils appa-

raissent et sont utilisés dans les médias. D'une certaine façon, cela coupait avec l'idée de la première sémiologie du cinéma qui était d'étudier le *langage cinématographique*.

Alors, que changent les médias aux images et aux sons ? Pour répondre à cette question, il n'est pas inintéressant de partir du concept d'intermédialité, qui a été beaucoup travaillé ces dernières années. Il y a eu plusieurs colloques à ce sujet. Il y a une revue qui s'appelle *Intermédialités...* Dis-moi ce que tu entends par intermédialité et je te dirai à quelle discipline tu appartiens, pourrait-on dire. Pour certains, l'intermédialité articule deux *mediums*, c'est-à-dire deux matières de l'expression : le texte et l'image, le chant et le texte, l'image fixe et le texte, etc. Et le média de l'intermédialité est alors défini par son système sémiotique. L'écriture est un médium, le son est un médium : on étudie les relations entre ces médiums. Ce sont des problématiques assez anciennes finalement sur l'adaptation, sur la transcodification, qui sont traditionnellement travaillées par la littérature comparée. Quant à moi, j'ai une définition plus exigeante des médias. Qu'est-ce que c'est qu'un média ? C'est une institution qui construit des messages en vue de les faire partager ou de les envoyer à d'autres, d'autres personnes, à des gens. Ce qui fait que là, on est obligé évidemment de tenir compte des usages des médiums et des messages, et de sortir du cadre strict de l'immanence.

Je vais prendre un exemple pour répondre à la question : qu'est-ce que serait la sémiologie des médias ? Si je fais de la sémiologie littéraire, et que j'analyse un texte de Maupassant par exemple, je peux étudier le récit et puis, comme Greimas, montrer comment il est structuré, ou, comme Genette, d'une autre façon, analyser le point de vue, le temps, etc. Que ce soit Genette ou Greimas, tous les deux partent du principe que les objets sont ce qu'ils disent qu'ils sont, pour dire les choses simplement. Ils baignent encore dans cette conception de la communication formulée par Roman Jakobson que comprendre un texte, c'est décoder ce qui a été codé. La sémiologie et la narratologie des années soixante, soixante-dix ne traitent que de textes (on parle d'ailleurs d'analyse textuelle pour les films à cette époque) sans jamais se préoccuper des lieux de leur circulation, de leur édition, de la qualité du papier ou de la couverture. Il a fallu attendre *Le Pacte autobiographique* de Philippe Lejeune ou *Seuils* de Genette pour qu'on commence à se soucier de « l'emballage » ou du paratexte, pour être plus scientifique. Mais surtout ils acceptent le postulat – partagé par de nombreuses théories du langage ou de la communication à l'époque – que la communication est, pour ainsi dire, idyllique, qu'il suffit de bien lire pour comprendre et que personne ne cherche volontairement à tromper son destinataire : un livre qui se donne pour un roman est un roman, une autobiographie une autobiographie, etc. Certains introduisent même l'idée de « consigne », qui dit au lecteur comment il doit lire le texte ou voir le film. Même les « seuils » sont conçus comme des lieux qui disent ce qu'est le texte.

Or ces présupposés sont pour le moins optimistes. Et ils pensent un état du texte qui n'existe pas dans la réalité. Il y a quelques années, un livre est paru, qui s'appelait *Survivre avec les loups*. Il racontait l'histoire d'une petite fille juive qui, pendant la guerre, pour rejoindre ses parents, s'était fait adop-

ter par des loups et qui avait traversé tout un pays pour retrouver ses parents... On peut analyser tout ce texte comme une autobiographie, comme un document. Puisqu'elle dit que c'est son histoire. Seul problème, on s'est aperçu au bout de quelques mois qu'elle n'avait jamais vécu cette histoire, qu'elle avait tout inventé, en bref, que c'était un roman. Donc, toutes les analyses internes, aussi savantes soient-elles, n'ont aucun intérêt par rapport au fait que ce texte n'est pas ce qu'il a dit qu'il était, et que le « seuil », au sens où Genette en parle par exemple, n'est pas fiable. Alors, la confiance est aussi un point important chez Greimas mais, si vous voulez, il faut le mettre au départ, c'est ce qui fait la différence entre les objets médiatiques et des objets textuels « éthérés », hors du circuit socio-économique.

Les objets médiatiques sont proposés au lecteur avec des *promesses* faites par l'éditeur, qui ne correspondent pas forcément à ce qu'est l'objet lui-même. Et la sémiologie de façon générale, avec l'idée de contrat, de pacte, fait complètement confiance, on pourrait dire, et fait complètement abstraction de tout cela. Pour elle, il n'y a pas de problème : si je lis une fiction, il y a un pacte de fiction, ou un contrat de fiction qui me dit de suspendre l'incrédulité, donc je crois tout ce qu'on me dit. Umberto Eco a bien montré que les lecteurs de ces romans à succès ne respectent jamais ce pacte : ils lui écrivent pour contester des détails, par exemple, que telle rue donne dans telle autre à Paris, comme il l'a écrit, ou que tel lieu existe, etc. Il suffit de voir la course au trésor à laquelle donne lieu le *Da Vinci Code* pour voir que les lecteurs ne suspendent pas leur incrédulité...

Les médias ne nous livrent pas des textes ou des films. Ils nous livrent des objets étiquetés, qui sont des promesses de roman, d'autobiographie, de fiction, etc. Mais ces étiquetages ne sont que des propositions de sens et sûrement pas des « consignes » qu'il faut suivre à la lettre ou des « seuils » auxquels il faut faire une confiance aveugle. Moi, quand on me présente un programme comme « télé-réalité », je ne le regarde pas pour autant comme la réalité. On peut toujours me dire que c'est de la télé-réalité, mais ce n'est pas comme cela que je le reçois, et ce n'est pas comme cela que je veux le recevoir. On est donc obligé de sortir de ces cadres qui ne posaient pas la question de l'influence éventuelle que l'émetteur voulait avoir par son geste médiatique sur le récepteur... Chez un analyste du discours comme Patrick Charaudeau, ce pouvoir conféré au destinataire est encore plus fort. Il admet que communiquer, c'est entrer dans la visée de l'émetteur. Comme si celui-ci n'avait plus qu'à accepter le *contrat* de communication qu'il lui propose. Or, pour moi la communication n'est sûrement pas forcément rentrer dans la visée de l'émetteur. Si je suis dans un cours, je préfère qu'on rentre à peu près dans ma visée, et encore... je n'ai sûrement pas la même visée que mes étudiants. Mais on peut en discuter. Les médias d'aujourd'hui ont adopté une logique publicitaire qui est fondée sur l'idée que le destinataire a un gain symbolique ou matériel à consommer les objets mis en circulation, gain qui est contenu dans la *promesse* qu'ils font à propos de cet objet. Comme toutes les promesses, elles ne sont pas forcément tenues...

Considérer un objet comme médiatique, c'est rompre avec l'attitude un petit peu angélique qui est de croire que les textes signifient, certes, en colla-

boration avec leur lecteur, mais comme ils veulent signifier, que les objets sont ce qu'ils sont, etc.

Donc, selon votre conception, le cinéma aussi bien que la littérature en tant qu'ils sont délivrés au public par des éditeurs, des producteurs ou des diffuseurs, sont des médias...

Tout à fait. D'où l'importance du paratexte, qui n'avait qu'une importance secondaire dans la théorie et dans la réalité il y a quelques décennies. Le fait qu'aujourd'hui les couvertures affichent couramment la tête de l'auteur, plutôt qu'une couverture monochrome, est très révélateur de ce glissement. Les couvertures monochromes étaient contemporaines de la « mort de l'auteur », aujourd'hui l'auteur reprend son sens originel, étymologique, de celui qui augmente la confiance, c'est-à-dire le vendeur. En sorte que, par exemple, *La Recherche* en collection de poche n'est plus le même texte qu'en Pléiade. Entre le texte de Proust et le roman de Proust vendu, il y a la différence, qui n'est pas de l'ordre de la littérature, mais du média qui lui donne du sens. On a fait une sémiotique des textes, il faut faire une sémiotique des livres, disons. C'est en tant que livre qu'un texte littéraire est médiatique.

Comment la sémiologie du cinéma est-elle née ?

Avant la sémiologie du cinéma, en fait, on a le choix entre deux choses... D'un côté un courant qui a été extrêmement fort, qui est le courant bazinien. Pour André Bazin, le cinéma révèle le monde. Cette révélation du monde, ou cette restitution du monde, est première. D'un autre côté, il y a un théoricien comme Albert Laffay, qui, dans son livre *Logique du cinéma*, s'efforce de montrer que le cinéma n'est pas le monde. Je dirai que Metz part plus ou moins de l'idée que l'image est une analogie du monde, mais que, très vite, il veut donner du sens à la métaphore du langage cinématographique et, pour ce faire, s'efforce de montrer les différences entre monde et cinéma. C'est le texte déjà cité : « Remarques pour une phénoménologie du narratif ». Il introduit l'idée de discours, qui marque la coupure avec l'adhérence du film au monde.

Par ailleurs, Metz vient de la linguistique et il a donc tenté d'utiliser les outils de la linguistique pour fonder sa théorie du cinéma, sans d'ailleurs pousser au bout la question du discours dans un premier temps, et restant au principe énoncé par Laffay : s'il y a récit, il y a quelqu'un qui raconte...

Très vite, tous les outils comme toutes les méthodes de la sémiologie ont été importés de la linguistique. Cela a été évidemment fondamental dans la construction de la sémiologie du cinéma...

Comment voyez-vous l'évolution de la sémiologie du cinéma et son état actuel ?

La sémiologie de Christian Metz était fondée sur les grands principes de la linguistique saussurienne. Il fallait donc d'abord réfléchir sur l'arbitraire du signe, sur la dénotation, la connotation, l'équivalence entre le verbal et l'image, etc. En sorte que la problématique de Metz tournait beaucoup autour

de la question de l'analogie ou, même, autour de la différence entre langue et langage, ce qui donna ce livre, à mon avis indigeste et dont Metz regrettait le relatif échec, *Langage et cinéma*.

La génération suivante, à laquelle j'appartiens, était beaucoup plus imprégnée de la linguistique de l'énonciation et des théories du texte. Et, du même coup, elle s'était tournée vers l'analyse textuelle en laissant un peu de côté la réflexion sur l'image en général, le plan en général, etc.

Il y a donc une rupture autour des années quatre-vingt. Les travaux ont gravité autour de la question de l'énonciation avec des livres comme *Le Filmique et le comique* (1978) de Jean-Paul Simon, la théorie du « dispositif » (1975) de Jean-Louis Baudry, et surtout en 83, la publication du numéro 38 de *Communications* qui s'appelait « Énonciation et cinéma », où tous les articles tournaient autour de la question de l'énonciation cinématographique. J'avais moi-même publié dans *Théorie du film* un article qui traçait deux voies possibles d'accès à cette problématique : l'énonciation ou la narration. Metz le reprendra plus tard dans son *Énonciation impersonnelle ou le site du film*.

C'est l'époque où les grands concepts de la narratologie cinématographique sont établis et discutés internationalement, avec, notamment, en France, mon livre *L'Œil-caméra*, celui de Jacques Fontanille sur le point de vue aussi – *Les Espaces subjectifs* – ; en Italie, *Dentro lo sguardo*, de Francesco Casetti ; aux États-Unis, Edward Branigan, Seymour Chatman ; au Canada, André Gaudreault, etc. On s'intéresse plus soit à l'énonciation, soit au point de vue. Ces deux démarches ont été les deux grandes lignes de la sémiologie du cinéma à ce moment-là, et des grandes discussions qu'il y a eues notamment sur le vocabulaire qu'on devait employer, les concepts qu'on devait employer, etc. Les discussions tournaient aussi autour de la question de savoir dans quelle mesure montrer et raconter étaient la même chose, s'il fallait mettre en avant plutôt l'acte de raconter que l'acte de montrer, la monstration, etc.

En 1986, après beaucoup d'efforts des jeunes enseignants de cinéma que nous étions, la licence de cinéma fut créée. Elle comprenait dans sa maquette des enseignements fondamentaux de compréhension du langage cinématographique. Mais peu à peu, il me semble qu'ils se sont dilués en raison d'un phénomène externe : la parution de *L'Image-mouvement* en 1983, et *L'Image-temps* en 1985, de Gilles Deleuze. Bien que celui-ci s'appuyât en partie sur une sémiotique peircienne, ce qui en fut retenu était la part, disons, la plus philosophique, notamment les emprunts à Henri Bergson. L'effet de ces deux livres – *Image-mouvement* et *Image-temps* – fut, en un sens, dévastateur pour la sémiologie du cinéma. Alors que celle-ci pouvait s'intéresser à n'importe quel objet – films de fiction, documentaires, pubs ou bandes-annonces –, les chercheurs abandonnèrent souvent les réflexions sur les instances du récit et mirent en œuvre l'idée avancée par Deleuze dès son premier tome qu'il ne faut s'intéresser qu'aux « grands » auteurs. Pour lui, il n'existait d'ailleurs rien avant 1915, alors même que la réflexion sur la période antérieure a été très fructueuse pour la théorie. Cet « auteurisme » a balayé beaucoup de choses sur son passage et les élèves de Metz qui avaient été élevés à la sémiologie se sont tournés vers d'autres cieux...

Le manque d'intérêt des profs de cinéma pour la sémiologie a un peu asséché les recherches dans cette discipline. Seuls ont continué vraiment les chercheurs en sciences du langage. De mon côté, dans les années quatre-vingt-dix, en particulier après *L'Énonciation impersonnelle ou le site du film*, j'ai pris conscience qu'on ne pouvait pas continuer à faire une sémiologie purement immanente, comme le proposait encore Metz dans son dernier livre. Dans un livre comme *Un monde à notre image. Énonciation, Cinéma, Télévision*, je pars de plusieurs constats : le premier, c'est que quand on parle d'un film entre amis, on parle souvent de l'auteur et que la sémiologie, par peur de l'anthropomorphisme, refuse de penser cette instance, laissant les suivants de Deleuze l'utiliser telle quelle. Le deuxième porte sur la relation des images au récit : d'un point de vue sémiologique, il est habituel d'opposer les images fixes aux images animées, comme des images sans récit à des images intrinsèquement narratives (voir, par exemple, Gaudreault). Or, en 1989, nous avions vu des images de la « révolution roumaine », parmi lesquelles figuraient celles du procès du dictateur Ceausescu et de sa femme. Ce qui m'avait frappé, c'est que, par moments, les images se « gelaient » : Ceausescu et sa femme étaient figés. Or on apprit très peu de temps après la diffusion que ces images gelées étaient mises à la place des plans montrant les juges. Du même coup, on pouvait considérer que, au lieu de bloquer le récit, ces « *frozen shots* » étaient au contraire des actes de récit, en l'occurrence, de censure. Ces deux constats m'ont amené à déplacer la sémiologie vers une approche pragmatique en prenant en compte le contexte, les usages, etc. J'ai proposé alors quelques ouvertures vers les théories cognitives, en reformulant mes théories sur le point de vue. J'expliquais notamment pourquoi, dans le cas de la focalisation interne, on voit un personnage de l'extérieur, contrairement à ce qu'affirmait Genette, pour qui dans la focalisation interne, ce ne devait jamais être le cas. Dans cette direction de l'articulation du sémiologique et du cognitif, il faut citer les travaux de Laurent Jullier, qui a dit beaucoup de choses sur le son.

En même temps, dans ce livre, j'étends mes expérimentations de pensée à la télévision et j'en fais un objet théorique différent du cinéma, ce qui n'était pas le cas chez Metz. Dans la mesure où il réduisait l'analyse du cinéma à l'analyse du langage plus que du récit, il n'y avait pas, pour lui, de différence entre le langage cinématographique et le langage télévisuel. Dans *Langage et cinéma*, il le dit très clairement : « le cinéma et la télévision ne diffèrent que par un problème de taille de l'image ». Le petit écran... le grand écran... il n'y aurait eu que cette différence-là. C'est très réducteur, il pense vraiment la télé sur le modèle du cinéma... Il n'avait pas la télé, il n'y connaissait quand même pas grand-chose, et la télé était encore peu répandue au début des années soixante aussi...

J'ai introduit l'enseignement de la télévision en 1982 à l'Université Paris 3 et j'ai donc publié à l'époque quelques articles sur le sujet. Il se trouve que mon livre de 1992, *Un monde à notre image*, a coïncidé parfaitement avec la préfiguration du dépôt légal de la radio et de la télévision. L'INA (Institut national de l'audiovisuel) allait mettre à la disposition des chercheurs ses archives et voulait comprendre de quoi ceux-ci avaient

besoin, de quels outils. Du coup, beaucoup de réflexions que la sémiologie avait menées sur le texte audiovisuel ont été tout à fait utiles et ont été prolongées par nos discussions avec les ingénieurs, les documentalistes, etc.

En outre, l'INA, dans les trois années de configuration avant l'ouverture, me donnait la possibilité d'accéder à des milliers d'heures de télévision, j'étais comme un gamin devant un jouet tellement j'étais heureux ! En même temps, les questions posées étaient complètement nouvelles : Comment rendre compte d'énormes corpus et non plus d'un film ? Comment analyser la relation du programme à la programmation ? Quel rôle joue le genre télévisuel dans l'interprétation ? Etc. L'approche sémiologique immanente pure n'était plus possible. Ce qui est pour moi la rupture épistémologique forte.

Beaucoup de problèmes narratologiques ou sémiologiques se posaient tout à coup autrement : la narration simultanée chez Genette, c'est-à-dire le fait que l'histoire et le récit sont contemporains, est rare dans le roman, elle est extrêmement courante à la télévision, puisque le direct est presque l'un de ses traits majeurs. Le regard à la caméra, de même. Au cinéma, on considère qu'il sort le spectateur de la fiction, parce qu'on le renvoie aux arts de la scène, alors qu'à la télévision il est destiné à produire de l'intimité comme dans une conversation. Le paradigme n'est plus le même. Ce qui obligeait à prendre en compte la dimension pragmatique. Non plus à travailler simplement sur les documents ou les émissions comme textes, mais à travailler sur tout ce qui construit la croyance dans le texte, tout ce qui est autour... Et cela m'a amené notamment à remettre en cause un dogme, j'allais dire, greimasien, ce qui m'a été reproché parfois, qui est celui du contrat. Un des axes forts de la théorie que j'ai faite sur la télévision, c'est notamment la remise en cause que le texte fonctionnait de la même façon pour celui qui le faisait et pour celui qui le lisait. Donc voilà, là il y a une rupture de ce côté-là.

« Où en est la sémiologie du cinéma aujourd'hui ? », demandiez-vous. Je dirais en résumé qu'elle s'est ouverte, fragmentée, qu'elle n'est plus une théorie totalitaire qui serait le parangon de toute sémiologie audiovisuelle. Il y a aujourd'hui une sémiologie de la télévision qui comprend beaucoup de choses. Pour la sémiologie du cinéma, c'est vrai qu'il y a eu quelques essais qui ont été faits par des thèses, mais je ne trouve pas qu'il y ait eu beaucoup de choses depuis.

Quelle a été et quelle pourrait être la contribution de la linguistique à la sémiologie du cinéma ?

Au début, elle a été centrale, puisque tout l'effort de Metz était de différencier le langage cinématographique de la langue naturelle. D'où la réflexion sur la double articulation qui a été primordiale, qui a donné lieu à des discussions très fortes entre Metz et Eco notamment. Et qui, pour moi, s'est finalement révélée dérisoire. Je pense notamment à ce texte d'Eco, dans *La Structure absente*, où il se demande si on pourra un jour digitaliser les images. Il explique notamment qu'il n'y a pas de signes iconiques, mais que des énoncés iconiques. J'ai souvent pris dans mes cours cet exemple : je dessinais une voiture stylisée avec deux roues, puis j'ajoutais un trait, qui faisait un nez et un autre, horizontal, qui devenait un sourire, en même temps que

les deux roues apparaissaient comme des yeux et la voiture un chapeau... Tout cela était destiné à montrer que les formes n'étaient pas liées à des significations. Eco passe beaucoup de temps à le démontrer et en conclut qu'on ne pourra jamais numériser une image. Évidemment, c'est la plus grosse erreur qu'il ait faite. La numérisation repose sur une double articulation avec sa décomposition en points qui mène au travail sur des formes, des textures, etc. Donc je pense que le modèle de la linguistique structurale a amené à des aberrations pour la sémiologie de l'image.

En revanche, la philosophie du langage et la pragmatique, en particulier avec l'idée d'actes de langage, ont permis de voir les choses autrement, de penser le cinéma autrement. Non plus comme un simple message, mais comme résultant de divers actes (montrer, raconter, etc.). On a repris des idées de la pragmatique, ou de la philosophie du langage, comme par exemple considérer que l'acte de raconter est plus intéressant à prendre en compte que le récit, ou l'importance de l'acte de montrer. Par exemple, tous les travaux sur la monstration n'étaient pas possibles dans la première sémiologie parce que finalement on parlait tellement du texte qu'on ne pouvait pas considérer que le fait de montrer, sans articulation, simplement dans la globalité, était aussi une attitude possible par laquelle il fallait prendre le problème... De même, l'idée de performativité a été stimulante : ce qui fait la valeur d'un direct télévisuel par exemple, c'est d'interrompre la grille avant toute chose...

Pour moi, pour revenir à la question que vous posiez au début, le paradigme peircien est beaucoup plus essentiel aujourd'hui car il permet de penser les images de façon beaucoup plus riche par rapport à la réalité que la question de l'analogie, qui découlait directement des problématiques linguistiques. La question de l'analogie n'est plus qu'une question parmi d'autres. Celle de l'indicialité est beaucoup plus prégnante car elle permet de classer les images autrement et de s'attaquer à la question du documentaire autrement qu'en termes de ressemblance à la réalité.

Quels sont les problèmes et les difficultés que rencontre aujourd'hui la sémiologie du cinéma ? Quelles sont ses perspectives ?

Le cinéma n'est qu'une partie de l'audiovisuel, peut-être la moins importante aujourd'hui, quand on rapporte le nombre d'heures passées par les individus devant la télévision ou les images de leurs ordinateurs. Beaucoup de choses ont été dites s'agissant du cinéma et l'on dispose de nombreux outils pour faire l'analyse textuelle d'un film. On ne compte plus dans le monde le nombre de manuels qui s'efforcent de rendre opératoires tous ces concepts.

Dès que l'on quitte le domaine du cinéma, on constate deux choses étonnantes : la première, c'est que, bien souvent, les chercheurs ne sont pas bien au courant de ce qui a été fait par la sémiologie du cinéma. Je lisais récemment une étude sur les séries télévisuelles, qui semblait redécouvrir des concepts de narratologie pourtant très connus, comme le point de vue, par exemple. Le danger, c'est donc que cette théorie reste cantonnée dans le domaine du film et que l'on ne voie pas tout ce qu'on peut en tirer ailleurs. Je pense aussi à l'immense domaine constitué par l'étude des jeux numériques, qui ont ravivé l'exigence narratologique.

Néanmoins, et c'est là un paradoxe, il ne faut pas se contenter d'importer les concepts de la narratologie ou de la sémiologie du cinéma sans les accompagner d'une réflexion approfondie sur leur importation. Je pense que le danger, comme je l'ai déjà dit, c'est de rester dans un cadre trop immanent. Beaucoup de chercheurs se sont ainsi tournés vers les séries, après l'étude des films, et analysent des séries comme on analyserait des films. À force de regarder ces séries sur leurs ordinateurs ou en DVD, ils oublient que ce sont d'abord des objets télévisuels et qu'il ne faut jamais perdre de vue cette origine si l'on veut faire une analyse pertinente. La question de la sérialité, de la familiarité, de l'attachement aux héros, etc., sont des questions essentielles et qui ne se sont pas beaucoup posées à propos du cinéma.

Je peux, par exemple, dire des choses très subtiles sur le montage de telle ou telle série américaine, et perdre de vue ce qui fait que c'est de la télévision, et non pas du DVD. C'est-à-dire que c'est là qu'il y a du travail véritablement à faire, en réfléchissant par exemple sur l'objet-série à travers ses différents supports, et montrer que ce n'est pas le même objet... C'est-à-dire que, contrairement à ce qu'on disait ou ce que disent en substance des philosophes comme Nelson Goodman, Proust en livre de poche ce n'est pas le même objet que Proust en Pléiade. C'est en faisant abstraction de beaucoup de choses que c'est le même texte. Voici donc les choses qui sont à travailler ou à faire éclater dans la sémiologie ancienne, c'est la prise en compte des usages, du contexte, de l'économie parfois, etc.

Quelles sont les propriétés sémiologiques du discours télévisuel ?

Quand j'ai commencé à travailler sur la télévision, dans les années quatre-vingt, je travaillais soit sur les propriétés du média en général, soit sur des programmes que j'avais enregistrés avec un magnétoscope. Il était quasiment impossible de remonter dans le temps. Quand j'ai eu accès à des milliers d'heures de programmes à l'INA, dans les années quatre-vingt-dix, j'ai passé des moments difficiles à me demander « Comment faire pour étudier la télévision, pour traiter de très gros corpus ? ». Et j'ai eu du mal, ce n'était pas facile...

La première chose qui m'est apparue, c'est qu'on ne pouvait plus rester au niveau de l'image. Je ne fais pas allusion ici au fait de n'étudier que l'image et de mettre le son de côté, comme Metz, mais de l'image ou du son en tant que langage. Vous savez, il y avait une émission en France qui s'appelait *Arrêt sur images*. Le titre même partait de l'idée, qu'on trouve souvent quand on lit des livres d'éducation aux médias, d'éducation à l'image, que ce qu'il faudrait c'est apprendre aux gens à bien regarder les images, et même à « décrypter » comme disent souvent les journalistes, au lieu de « décoder »...

La télévision peut tout diffuser. N'importe quoi. Depuis des choses qui ne sont pas télévisuelles, des films, jusqu'à des choses qui sont très télévisuelles comme un débat à l'intérieur d'un studio. Donc, le problème, c'était de voir comment classer tout cela, comment introduire de la logique dans tout cela. Et ce qui m'est apparu, c'est qu'on était obligé de se placer tout de suite au niveau du genre, ce n'était plus au niveau de l'image que les choses étaient

importantes parce que, au fond, on peut très bien imiter le film de fiction avec le téléfilm ou imiter le documentaire, et que donc ce qui comptait, c'était comment ces images étaient reçues en fonction d'un interprétant. Et c'est là que je suis passé à une sémiotique plutôt peircienne. C'est-à-dire qu'il m'est apparu que l'interprétant des émissions de télévision, c'était bien plus le genre que la relation des images entre elles. Quand je dis le « genre », ce n'est même pas tout à fait exact. Ce à quoi je suis arrivé, c'est à l'idée que tous les programmes télévisés pouvaient être pensés en fonction de trois interprétants : l'interprétant monde réel, l'interprétant monde fictif, et l'interprétant monde ludique. Ces trois interprétants, on pourrait les définir de la façon suivante d'un point de vue sémiotique, d'un point de vue peircien : le premier renvoie à un objet qui est notre monde – quand je dis « monde réel », ce n'est rien de plus que notre monde ; le deuxième, le monde fictif, renvoie à un monde mental. Quant au monde ludique, il renvoie à lui-même. Un jour, Jacques Fontanille, lors d'un colloque, m'a fait remarquer qu'il y avait une sorte de saut entre les deux premiers et le troisième. C'est pour répondre à cette objection, qui me paraissait pertinente, que j'ai reformulé ces distinctions comme je viens de le faire à présent : l'objet du monde ludique, c'est le signe lui-même. C'est la raison pour laquelle je range sous cet interprétant la réflexivité où les images ou les dispositifs se prennent pour objet. D'un point de vue sémiotique, le monde ludique, c'est le monde qui se renvoie à soi-même, c'est-à-dire que le jeu est toujours autoréférentiel ou sui-référentiel, parce qu'il renvoie à ses propres règles.

Tout mon système conceptuel d'analyse de la télévision se fonde donc sur le fait qu'il y a trois interprétants de tous les programmes télévisés, c'est une des propriétés du monde télévisuel, mais que le choix de l'interprétant dépend très largement des usages qu'on fait des genres et de la place institutionnelle qu'on occupe dans la communication télévisuelle. J'ai étendu cette logique au cinéma dans un petit livre qui s'appelle *L'Impero del Falso*, qui est paru en Italie, *Realtà / Finzione, L'Impero del Falso...*

Donc, c'est la première chose, et ce qui est intéressant dans ce modèle, c'est que ce n'est pas une propriété ontologique du monde de la télévision mais c'est un modèle communicationnel. La deuxième grande idée que j'ai amenée sur les études de la télévision, c'est qu'on a un terrain commun, quelle que soit la position qu'on occupe dans la communication, terrain qui est défini par ce triangle, dont chaque angle est un monde : le monde réel, le monde fictif et le monde ludique. Mais que la communication télévisuelle est parfois une lutte pour savoir où l'on place les différents genres télévisuels sur ce terrain commun.

Par exemple l'émetteur, l'éditeur en général, la chaîne, le diffuseur, va essayer de dire : « Voilà, les émissions que vous allez voir c'est de la télé-réalité... donc c'est plus réel que tout ce que vous avez vu, d'ailleurs ça s'appelle "télé-réalité"... »

Et, face à cette situation, effectivement, on a plusieurs acteurs de la communication. Les journalistes qui disent « Oui, c'est vraiment la réalité » : pendant plusieurs mois, plusieurs années, la discussion tourne autour de la réalité de la télé-réalité. Et puis il y a le diffuseur lui-même, quand il fait sa

programmation, et qu'il fait mesurer l'impact des genres par Médiamétrie, qui choisit par exemple de placer la télé-réalité dans les divertissements, dans le monde ludique, parce qu'il sait très bien que le rôle de cette émission, ce n'est pas du tout la réalité, c'est de divertir. Puis, il arrive qu'un candidat de l'émission *L'Île de la tentation* conteste ces classements, attaque en justice et dise :

Moi, ce que j'ai fait, ce n'était ni un jeu ni la réalité... c'était un travail... parce que la nuit on me réveillait, on me disait : « Regarde ces images... tu vois que ta petite amie danse avec Machin ? Qu'est-ce que t'en penses ? ». Et si je disais rien, on m'obligeait à avoir des réactions... quand ça ne convenait pas au producteur, j'étais obligé de recommencer. Donc, j'ai fait un métier qui n'a rien à voir avec la réalité.

C'est avec ces arguments que de nombreux procès ont été faits au producteur du programme. Et les procès concluent, en gros, que la télé-réalité c'est un travail, qu'on ne qualifie pas exactement, pour des tas de raisons, d'artiste-interprète, mais que moi en tant que sémiologue, je peux qualifier. Il s'agit bien de la construction d'un Je-Origine fictif, puisque le candidat joue le rôle qu'on lui impose, et l'on bascule donc dans la fiction.

L'intérêt du système conceptuel mis en place, c'est qu'on voit que, à la fois, on n'a pas un terrain indéfini qui serait inapte à penser la multiplicité des genres, que la communication n'est pas du tout fondée sur un pacte ou un contrat, mais qu'elle est une lutte pour imposer du sens, qui peut parfois prendre la forme d'un procès. Cette idée a une origine théorique, plutôt narratologique que sémiotique, qui est le modèle de Käte Hamburger, qui différencie le Je-Origine fictif du Je-Origine réel, et qui considère que c'est le sujet de l'énonciation qui fait la fiction et non l'objet énoncé. Je m'y suis intéressé quand j'ai travaillé aux relations entre réalité et fiction (dans *La Télévision du quotidien : entre réalité et fiction*), parce que c'est un retournement copernicien absolu. En effet, au lieu de dire « l'invention de la fiction se mesure par les écarts avec le monde réel », elle dit : « La fiction, c'est quand il y a un Je-Origine fictif, et la réalité c'est quand il y a un Je-Origine réel ». Et là, quand on utilise ce point de départ, c'est vrai que c'est extrêmement rentable ou intéressant pour l'analyse de la télévision, parce qu'on a tous les cas intermédiaires, où des Je-Origine réels jouent leur propre rôle, où ils jouent un autre rôle, où ils feignent de jouer leur rôle, etc.

Ces deux principes sont au départ de mes analyses de la télévision. Ensuite, il faut s'interroger un peu plus sur la nature des trois mondes que j'ai évoqués. Qu'est-ce que la fiction ? Qu'est-ce que le monde réel ? Qu'est-ce que le monde ludique ? C'est ce à quoi je me suis employé dans mes livres ces dix dernières années et dans la revue *Télévision*, que j'ai créée. Parler de monde réel choquait parfois mes auditeurs. Précisément parce que, oublieux de la coupure sémio-tique, ils confondaient le fait de renvoyer au monde réel et le fait de ressembler ou, pire, de restituer le monde réel... J'ai écrit dans le numéro 1 de *Télévision* un article qui s'intitule « Que signifie la réalité pour la télévision ? », dans lequel je montre quelle promesse de réalité est attachée à chaque genre du réel (direct, reportage, documentaire, etc.). Et je montre notamment comment, pour la télévision d'aujourd'hui, le plus réel est ce qui

est visible, le plus sensible, et le moins réel est ce qui relève de l'intelligible. C'est en quelque sorte une inversion exacte de la topique platonicienne.

Le numéro 4 de la revue porte sur le monde ludique qui a été moins travaillé, si j'excepte le bon livre de Laurence Leveneur, qui a fait sa thèse sous ma direction : *Les Travestissements du jeu télévisé*. Il y a encore beaucoup à faire.

Quelles sont les propriétés sémiologiques du discours radiophonique ?

Honnêtement, je n'ai pas travaillé la radio. Mais, j'ai tendance à penser qu'elle ne serait pas complètement différente de la télévision. Parce que je pense que, là aussi, il faut raisonner sur les genres... Mais, en l'occurrence, il s'agit de genres de discours qui sont, pour certains, assez bien identifiés : l'information, le commentaire, le débat, etc., et, pour d'autres, beaucoup moins : l'histoire drôle, la présentation, etc. Il va de soi qu'ici les connaissances linguistiques (sur la conversation) ou de philosophie du langage (les différents genres de discours) sont essentiels.

On pourrait aussi s'interroger sur une notion transversale fondamentale, qui est la construction du présent : du temps réel au direct. Et, enfin, travailler sur les grilles, la programmation, comme pour la télévision. Ce que j'aimerais bien caractériser si je travaillais sur la radio, c'est le ton, la « couleur » musicale.

Pouvez-vous expliciter davantage quel a été et quel pourrait être l'apport de la sémiologie et de la sémiotique à l'étude des médias, notamment à celle du cinéma et de la télévision ?

Je suis beaucoup plus éloigné aujourd'hui de la théorie du cinéma, il faut le dire en préalable, ce qui veut dire que je ne lis plus tous les travaux sur le cinéma, qui sont extrêmement nombreux... Je pense que l'exigence sémiologique, disons la sémiologie comme exigence, c'est-à-dire la volonté de mettre de l'ordre, d'être rigoureux, d'essayer de comprendre où et comment le sens se produit, se perd, et c'est très dommage.

Comme je vous le disais, j'analyse cela de la façon suivante : il y a eu la sémiologie du cinéma, des années soixante aux années quatre-vingt, et puis, en 1983, Deleuze vint... Ses deux livres, *L'Image-temps* et *L'Image-mouvement* s'appuyaient sur le modèle peircien, mais ce n'est pas ce qu'on en a retenu. Son irruption dans la théorie du cinéma a remis en cause un pré-supposé tacite de la sémiologie, qui n'était pas forcément formulé mais qui existait, qui était que la sémiologie, et d'ailleurs elle l'a prouvé par la suite, pouvait analyser n'importe quel texte. Même si, comme je l'ai dit, dans un premier temps, c'était quand même le film de fiction qui était l'objet de l'analyse sémiologique, à quelques exceptions près sur le cinéma documentaire. Ce n'était pas non plus le court-métrage, le dessin animé ou le film d'animation, c'était le film de fiction classique. Dans ce contexte, il n'y avait pas de différence, d'un point de vue axiologique, entre étudier une recette de cuisine et étudier Maupassant, ou entre étudier un navet et étudier un chef-d'œuvre. Avec Deleuze, cela a changé. Deleuze dit très clairement au début de ses livres qu'il ne s'intéresse qu'aux chefs-d'œuvre, qu'il ne s'intéresse

qu'aux grands cinéastes, sans jamais dire ce que c'est qu'un grand cinéaste... Et donc je dirais que dans le sillage de Deleuze se sont engouffrés des tas de gens, et notamment le courant esthétique, qui ont panthéonisé un certain nombre de cinéastes, et qui ont même considéré qu'il y avait des cinéastes nobles, et d'autres qui ne l'étaient pas... Dans le principe on pouvait s'intéresser à n'importe quoi. Après Deleuze, il y a eu une sorte de resserrement de la théorie du cinéma vers l'esthétique réduite à la question du Beau et deuxièmement vers... une sorte de panthéon des œuvres cinématographiques. Parallèlement on a traité avec le plus grand mépris certains cinéastes qui ne faisaient pas partie du club (Peter Greenaway, par exemple, qui a pris symboliquement la place de Robbe-Grillet, détesté par les spécialistes du cinéma).

Je suis souvent dans des comités de sélection et je suis effaré quand je vois les sujets de thèse sur le cinéma. À part quelques-uns qui ont encore une ambition théorique, les thésards se donnent comme objet l'ineffable, le charme et le je-ne-sais-quoi, etc. J'ai présidé récemment un comité pour recruter un(e) maître de conférences en sémiologie de l'image. Des gens qui avaient vraiment des thèses de sémiologie sur le cinéma, il n'y en a quasiment plus. Je ne sais pas si j'ai répondu à votre question, mais cela décrit assez bien la situation actuelle de la sémiologie.

Quel a été et quel pourrait être l'apport de la sémiologie des médias, surtout celle de la télévision et du cinéma, à la théorie sémiotique générale ?

Moi, j'ai toujours gardé en tête cette phrase de l'historien des sciences, Georges Canguilhem, qui a été mon professeur quand j'étais étudiant en philosophie :

Travailler un concept, c'est en faire varier l'extension et la compréhension, le généraliser par l'incorporation de traits d'exception, l'exporter en dehors de sa région d'origine, le prendre comme modèle ou, inversement, lui chercher un modèle, bref lui conférer progressivement, par des transformations réglées, la fonction d'une forme. (1966 : 73)

Cette phrase était devenue un exergue des *Cahiers pour l'analyse*.

Je pense que l'intérêt de la sémiologie du cinéma ou de l'audiovisuel, c'est peut-être de permettre de retravailler des concepts plus généraux. Je suis toujours étonné de voir que dans les livres de sémiologie générale, il n'y a rien sur le cinéma, il n'y a rien sur la télé, ce qui est un peu anachronique quand même... Parce qu'on se dit : à quoi sert la sémiologie si ce n'est à penser les médias d'aujourd'hui ? Donc, voilà, je pense que cela permet, sur certains problèmes qui sont plus vastes – la fiction, le jeu ou le récit, par exemple –, de travailler des concepts forgés par la théorie générale en les exportant, en les faisant varier en compréhension et en extension.

Si vous voulez, par exemple, ce que je dis sur le contrat, l'idée que la communication est plutôt fondée sur une promesse, c'est quelque chose qui est vrai, à peu près, pour n'importe quoi. Je pense que ce modèle-là, effectivement, touche à une théorie générale, à la fois de la communication et du texte, puisque cela remet en cause un présupposé qui me gêne dans la théorie du contrat. Celle-ci suppose, en effet, qu'on a déjà identifié le texte, qu'on

sait ce qu'il est (mettons roman ou autobiographie). Or, ce qui est intéressant dans les médias, c'est le fait que, dans un premier temps, ils nous proposent quelque chose, ils nous promettent quelque chose, et dans un deuxième temps on peut ne pas les croire, et ne pas aligner la compréhension sur le fonctionnement du texte.

La sémiologie est née, s'est développée, dans une pleine euphorie de la communication et elle a finalement annulé la communication du fait que l'idée de la communication reposait sur un schéma transitif simple : on encode, on décode et on retrouve à la fin ce qu'on a mis au départ. Même comme théorie de l'information, c'est une théorie un peu idéaliste, parce que, malheureusement, il suffit d'avoir une télévision numérique qui fonctionne selon ce principe, pour constater que, parfois, à l'arrivée on ne voit rien, tout est brouillé. Mais comme théorie de l'homme, comme postulat anthropologique, c'est pour le moins optimiste... Pourtant cette idée est à la base de toute théorie de la communication. Même chez Dan Sperber et Deirdre Wilson qui attaquent la sémiologie d'une façon intéressante, il y a l'idée que la communication verbale, la communication interpersonnelle est fondée sur le fait qu'on essaie d'améliorer notre connaissance du monde, mutuellement, et que les interlocuteurs essaient sans arrêt d'améliorer les choses. C'est bien de le croire, mais on décrit là une situation idéale qui n'est pas celle que présentent les médias. Ce que je mets au jour pour les médias, je pense qu'on peut l'étendre à d'autres théories du texte, de la communication verbale, etc.

Il faut oublier cette idée résolument optimiste de la communication qui ne correspond plus aux sociétés actuelles. C'est un modèle rousseauiste. Et j'ai fait un petit livre, qui s'appelle *De quoi les séries américaines sont-elles le symptôme ?* dans lequel, justement, je montre que c'est le symptôme d'une société qui fait de la transparence un idéal et qui rêve toujours que les âmes puissent communiquer entre elles, sans déperdition, telles qu'elles sont...

Quel rôle jouent les médias dans les sociétés actuelles ?

Je veux dire, pour commencer, que je me méfie des théories qui rendent les médias responsables de tout et les citoyens des individus asservis et abêtis par eux. Pour moi, les médias sont l'accompagnement quotidien de ma vie et je ne vois pas comment je m'en passerais. Ils ont donc un rôle très important : leur première fonction, toute bête, c'est de nous permettre de communiquer avec le monde. Avec les autres aussi, mais c'est d'abord communiquer avec le monde. Je ne vois pas comment je pourrais m'en passer, moi je suis quelqu'un qui est extrêmement passionné par l'actualité, passionné par le monde dans lequel je vis.

Comme vous savez, le rôle de la télévision publique a été résumé par cette trilogie « Informer, distraire, cultiver ». En général, on ne retient que le premier terme, comme Pierre Bourdieu dans son petit opuscule sur la télévision. Plus précisément, on fait le procès aux médias de la manipulation, dans le droit fil des propos de Theodor W. Adorno et Max Horkheimer. Entre parenthèses, c'est la raison pour laquelle ce mot – manipulation – n'a pas droit de cité dans mon discours sémiologique et je pense qu'il faudrait ne pas l'employer en raison des connotations qu'il a. J'en avais fait un jour la re-

marque à Jacques Fontanille : même si on le trouve chez Greimas, on a tort dans la société actuelle de l'employer parce qu'il charrie tout un imaginaire négatif.

Si l'on s'en tient à la fonction informative, ce qui me paraît important, c'est de comprendre quelles sont les règles que les médias utilisent pour restituer, d'une façon ou d'une autre, soit le monde soit d'autres choses. Le rôle du sémiologue, encore aujourd'hui, c'est de démontrer ces mécanismes et de remplacer des mots aussi vagues que « bidonnage », « dérapage », etc. par des analyses précises qui montrent ce que font les médias. Souvent, par rapport au journal télévisé, mon attitude ne sera pas de dire : « on nous ment, on nous manipule », etc., mais de me demander quelle conception de la réalité guide les reportages. Je dis souvent aux étudiants « Demandez-vous : "Si j'avais à parler de telle ou telle chose, comment le ferais-je ?" ». Étant entendu que, bien sûr, la seule chose impossible est de restituer le monde. Ce qui m'intéresse, en revanche, c'est que je pars de la coupure sémiotique, et je n'ai pas peur du tout du virtuel qui remplacerait le monde parce que ce sera toujours ainsi, le virtuel ne sera jamais le monde.

Néanmoins il y a des choses inacceptables dans la façon dont les médias nous parlent du monde. Et, pour moi, le rôle du sémiologue est de le dire. C'est ce que j'essaie de faire sur mon blog, sur des sites qui me le demandent (comme Lplus du *Nouvel Obs*) ou par des interventions publiques... dans les médias. Par exemple j'ai fait un petit livre, pas très connu, qui s'appelle *Les Médias et nous*, dans lequel je pose la question de comment montrer la mort à la télévision...

J'avais été très choqué par une image qui montrait une jeune femme, Neda Agha Soltan, qui a été tuée devant des caméras en Iran pendant la révolte contre le régime en 2009... Cette image m'avait vraiment dérangé énormément : je l'avais vue le soir avant de me coucher, sans être prévenu, et elle m'a été totalement insupportable. Face à une telle scène, il y a toujours deux attitudes possibles : d'un côté, des gens qui vous disent : « Oui, mais c'est une information, cela montre la brutalité de la répression, il faut donc montrer ». De l'autre, il y a des gens comme moi qui répondent : « Certes, mais c'est contre la dignité humaine. Parce qu'on ne peut pas montrer quelqu'un en train de mourir dans les bras de son père, ou de son frère, qui ne l'a pas demandé. » On a donc une discussion entre droit à l'information et dignité humaine. Pour y voir plus clair, j'avais écrit un petit article qui s'appuyait sur les notions de Roland Barthes dans *La Chambre claire* : le *spectator*, l'*operator* et le *spectrum*.

On se souvient que Barthes définit la photo par rapport à trois intentionalités qui correspondent à ces trois instances. Soit le spectateur, qu'il appelle *spectator* – je ne vois pas bien ce que le latin apporte, mais bon –, soit le *spectator* essaie d'entrer dans l'intentionnalité de l'*operator*, et c'est ce qu'il appelle le *studium*. Il essaie de comprendre quelle était l'intention de celui qui a pris la photo, « qu'est-ce qu'il voulait me dire ? », ou, dit-il, il part de sa propre subjectivité, et va vers ce qui l'attire dans la photo : c'est le *punctum*, c'est-à-dire ce qui me *point*, qui parfois n'a rien à voir avec le *studium*, qui est très subjectif, qui vient de moi. Et puis il y a un troisième point de

vue, dont il ne parle pas beaucoup mais il le met quand même, qui est le point de vue du *spectrum*, qui n'est pratiquement jamais pris en compte par notre société, c'est-à-dire celui qui est visé par le photographe, la *cible*. Au lieu de penser au *spectator* futur de sa photo, au nom du droit à l'information, ne devrait-il pas emprunter le point de vue du *spectrum* ? « Que pense celui que l'on photographie ? » devrait être sa question et non pas le point de vue du spectateur de la photo.

Devant la séquence montrant la mort de Neda, je me demande : « Que pense Neda de cette caméra qui est braquée sur elle ? », c'est-à-dire comment le vit-elle ? Et donc, par rapport à cette séquence, je dis effectivement que les questions d'éthique des médias devraient être résolues par une réflexion sémiologique. Peut-être qu'on peut réconcilier droit de l'information et droit de la dignité humaine en disant, par exemple, qu'on doit photographier à distance, ne pas montrer quelqu'un en premier plan en train de mourir. J'avais cité de nombreuses jurisprudences qui vont souvent dans ce sens d'ailleurs. Donc, je pense que la sémiologie aide à penser aussi, avec des concepts, des questions d'éthique que me posent les médias. Cela m'a éloigné par rapport à votre question sur le rôle des médias, mais c'est une réponse indirecte. On ne peut donc se passer des médias, mais nous sommes là pour exiger aussi un peu d'éthique.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Ce qui m'intéresse dans la sémiologie, c'est effectivement son rôle social. Je pense que parfois, quand on écrit une thèse, quand on est dans une école, on oublie ce rôle et on l'autonomise trop. Et on oublie le double rôle que le Barthes des *Mythologies* assignait à la sémiologie : démonter le fonctionnement sémiotique, et en même temps démonter l'idéologie. Je trouve que c'est notre rôle, je dirais que c'est peut-être l'une des rares raisons pour lesquelles il faut vraiment faire de la sémiologie pour tout le monde. Je sais que souvent j'ai eu des étudiants qui m'ont dit à la fin de l'année : « Je vois la télé autrement, je vois la publicité autrement, je vois... le monde autrement ». C'est en tout cas ce que je visais en leur enseignant la sémiologie, ce qui me paraît de l'ordre de l'éducation du citoyen. C'est-à-dire montrer que, pour reprendre une antienne barthésienne, rien n'est naturel et que, enfin, il y a des signes naturels, mais que les signes qu'on fabrique, il faut apprendre à les démonter, si ce n'est à les « décrypter » comme disent les journalistes, terme que je déteste parce qu'il n'y a pas un autre monde derrière... C'est la chose qui me paraît importante, et c'est pour cette raison qu'aujourd'hui ce que j'ai envie de faire c'est de la *séméiologie*, c'est-à-dire la science des symptômes, pour les médecins. Au travers de ce que j'étudie des médias, on apprend des choses avant qu'elles apparaissent clairement dans la société. Par exemple, l'attrait pour la télé-réalité dans les années deux mille permet de lire ce qui est arrivé quand Jean-Marie Le Pen est arrivé au deuxième tour. Pourquoi a-t-elle marché ? Parce qu'elle mettait en œuvre des dispositifs où les gens pouvaient voter, en sorte qu'ils ont voté pour des gens qui leur paraissaient proches d'eux, qui n'étaient pas coupés de leurs réalités comme les hommes politiques. Les jeunes ont voté en masse pour leurs candidats préférés dans

ce programme et ils se sont abstenus pour les vraies élections, les élections présidentielles, en sorte que Le Pen est arrivé au second tour. Ce dispositif flattait donc un populisme latent et son succès permettait de prévoir deux ans avant les présidentielles quel danger nous menaçait.

Jean-Marie Klinkenberg

Date et lieu de naissance

8 octobre 1944 à Verviers (Belgique)

Statut et institution de rattachement

Professeur titulaire émérite, Université de Liège (Belgique), membre de l'Académie royale de Belgique

Domaines de recherche

Sciences du langage, sémiotique générale, sémiotique visuelle, rhétorique, sociologie des cultures francophones

*

Principales publications relevant de la discipline

- *Rhétorique générale* (avec le Groupe μ), Paris, Larousse, 1970 (réédition : Paris, Seuil, 1982).
- *Rhétorique de la poésie : lecture linéaire, lecture tabulaire* (avec le Groupe μ), Bruxelles, Complexe, 1977 (réédition : Paris, Seuil, 1990).
- *Collages* (avec le Groupe μ), Paris, UGE, 1978.
- *Rhétoriques, sémiotiques* (avec le Groupe μ), Paris, UGE, 1979.
- *A Semiotic Landscape. Panorama sémiotique* (avec Seymour Chatman et Umberto Eco), La Haye, Paris, New York, Mouton, 1979.
- *Le Sens rhétorique : essais de sémantique littéraire*, Toronto-Bruxelles, GREF-Les Éperonniers, 1990.
- *Traité du signe visuel : pour une rhétorique de l'image* (avec le Groupe μ), Paris, Seuil, 1992.
- *Sept Leçons de sémiotique et de rhétorique*, Toronto, GREF, 1996.
- *Précis de sémiotique générale*, Bruxelles, De Boeck Université, 1996 (réédition : Paris, Seuil, 2000).
- *Figuras, conocimiento, cultura. Ensayos retóricos* (avec le Groupe μ), Mexico, Universidad Nacional Autónoma, 2003.
- *Petites Mythologies belges*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2009.
- *Voir faire. Faire voir*, Bruxelles, Les Impressions nouvelles, 2010.

Pour commencer, pouvez-vous nous dire comment s'est constitué le Groupe μ ?

Le Groupe μ est né d'une insatisfaction. Celle qu'éprouvaient ses membres, à la fin des années soixante, devant les structures sclérosées de l'Université.

L'unité du Groupe n'était donc alors pas tellement, aux origines, dans les thématiques de réflexion de ses membres – réellement interdisciplinaire, il rassemblait en son sein des spécialistes du cinéma, de la biochimie, de la philosophie, de la sociologie des cultures, de la littérature, de la linguistique... – mais plutôt dans l'esprit qui animait ceux-ci : leur relation permettait à chacun d'échapper aux structures qui les étouffaient et de mettre en échec les pesants conformismes universitaires du moment. Ils avaient conscience de travailler à la marge, contre un monde ancien. Quelqu'un n'hésita d'ailleurs pas à les comparer aux chrétiens des catacombes ! Pour la petite histoire, il faut savoir que Francis Édeline – ingénieur, mais passionné par les questions sémiotiques, et spécialiste de la poésie concrète – fit en 1965 un exposé à la Société de symbolisme, au terme duquel Jacques Dubois alla le trouver pour commenter ses propos. Le besoin d'échanges suscita la constitution du Groupe, initialement constitué de Jacques Dubois, Philippe Minguet, Francis Édeline et Hadelin Trignon, aussitôt rejoints par Francis Pire et moi-même, qui faisais figure de benjamin : je venais à peine de terminer ma licence (on dirait aujourd'hui maîtrise).

Besoin de liberté... Le fait est que l'équipe offrit dès le départ un modèle réduit de société sans classe, puisque le débat y engendrait une pensée collective (et on ne s'étonnera pas qu'un concept clé de cette pensée ait été celui de médiation : j'y reviendrai) et qu'elle se montra durablement soudée au point de signer d'un seul nom ses travaux de poétique et de sémiotique, constituant ainsi une sorte de Bourbaki des sciences humaines (ce qui n'empêcha aucun membre du Groupe d'avoir une production personnelle, en sémiotique ou dans d'autres domaines).

Le thème de réflexion commun du Groupe fut déterminé par deux choses : par le goût commun des membres pour les aspects novateurs des arts (arts plastiques, littérature, cinéma) et par la science régnante du moment : la linguistique. Une linguistique dont on pensait alors qu'elle allait donner la clé de tous les langages, et notamment de la spécificité des langages culturels, qui étaient la préoccupation de chacun. Cette discipline semblait aussi apporter une réponse optimiste à la demande de liberté qui se formulait alors : toute libération passe en effet aussi par celle des langages.

C'est ainsi que la rhétorique – une vieille discipline que l'on croyait morte – fut vite au centre des intérêts du Groupe. Linguistique, poétique, rhétorique : ce furent là les origines de notre premier livre collectif, *Rhétorique générale*. Élaboré rapidement, dans le feu et dans la joie, il fut tôt publié, en 1970, dans la mythique collection « Langue et langages », et devint immédiatement, à notre grand étonnement, une référence internationale, traduite en une quinzaine de langues. Sans doute l'ouvrage répondait-il à un besoin : il mettait en évidence les mécanismes fondamentaux à l'œuvre dans la langue littéraire, mais aussi dans celle du rêve ou de la publicité, dans

celle du récit cinématographique autant que dans l'image scientifique. La présentation de ces mécanismes sous la forme d'une puissante matrice d'opérations et d'opérandes ne fut sans doute pas pour rien dans le succès du livre, tôt suivi par une *Rhétorique de la poésie*.

On sait que, par la suite, les recherches sur le langage ont vite évolué en des sens divergents, au point que l'on peut parler d'éclatement. Et il est d'ailleurs sans doute peu de disciplines qui aient connu une carrière aussi météorique que la poétique : à peine nommée, son existence même fut récusée. Les uns, en effet, prirent au sérieux le mot d'ordre de Ferdinand de Saussure, pour qui ce qu'il appelait sémiologie devait assumer la tâche d'étudier la vie des signes au sein de la vie sociale. Et dans cette optique, la spécificité du littéraire ne pouvait résider dans ses seules structures, mais dans l'articulation de ces dernières à cette vie sociale (de sorte que cette spécificité devait – mais tous n'ont pas abouti à cette conclusion – être de nature anthropologique ou sociale). Les autres consacrèrent leurs forces à décrire les mécanismes des langages, récusant toute articulation de ceux-ci avec le réel, et s'orientant dès lors vers un formalisme rationalisant. Ce principe d'immanence, théorisé par Louis Hjelmslev, fut poussé à son terme par certains disciples d'Algirdas Julien Greimas. Mais l'important est de noter que pour les uns et les autres, la langue n'était rien qu'un langage parmi tous les autres, et que c'étaient les lois générales régissant cet ensemble qu'il fallait mettre au jour.

D'où la réorientation du Groupe de la rhétorique vers la sémiotique...

Oui : c'est en partie cet air du temps qui explique que le Groupe, né sous le signe de la poétique, s'est tout naturellement et assez vite inscrit dans le cadre de la sémiotique, alors en cours de constitution. Il s'y est inscrit à deux points de vue : institutionnellement et scientifiquement.

Sur le plan institutionnel, nous nous sommes vite intégrés dans les réseaux en voie de formation. Par exemple, nous fûmes les premiers à dispenser des cours au séminaire permanent d'Urbino, en compagnie de Christian Metz, sous la houlette de Joseph Courtés ; et Umberto Eco me demanda de coéditer avec lui les actes du premier congrès mondial de sémiotique, qu'il avait organisé à Milan en 1974.

Sur le plan du fond – qui est évidemment plus important –, notre orientation sémiotique était déjà très sensible dans nos *Rhétoriques particulières*, contemporaines de *Rhétorique générale*, et dans la deuxième partie de cette dernière : nous y mettions par exemple au point un schéma narratologique valable pour le cinéma comme pour le roman.

Cette ouverture vers la sémiotique était aussi inscrite, presque fatalement, dans la structure interdisciplinaire du collectif et dans ses objectifs initiaux.

Dans sa structure : quatre des six membres avaient des relations étroites avec le monde des arts plastiques et des techniques du visuel, alors en plein essor ; la préoccupation des langages plastique et iconique se trouvait ainsi bien présente dès le début de nos réunions. Dans ses objectifs : le projet formulé à la fin des années soixante était bien, d'emblée, celui d'une « rhétorique générale » applicable à toutes ces disciplines ; il s'agissait d'étendre la

notion de figure, avec ce que celle-ci suppose (dont une théorie des interactions pragmatiques), à d'autres familles d'énoncés, comme l'image fixe ou le cinéma. L'hypothèse de départ était donc nécessairement de nature sémiotique. Elle était que s'il existe des lois générales de la signification et de la communication – et c'est bien le postulat de la sémiotique, n'est-ce pas ? –, alors il est possible qu'on retrouve dans ces énoncés des phénomènes de polyphonie comparables à ceux qu'on observe dans le langage verbal. La sous-hypothèse était ensuite que ce sont des mécanismes très généraux qui sont à l'œuvre : généraux donc indépendants du domaine particulier où ils se manifestent. L'objectif d'une rhétorique générale est dès lors de décrire le fonctionnement rhétorique de toutes les sémiotiques par des opérations puissantes, restant identiques dans tous les cas. C'est donc pour des raisons circonstanciées – la formation de plusieurs des membres du Groupe et l'état d'avancement des études linguistiques – que la communication langagière semble avoir été privilégiée dans les premiers travaux communs. Mais comme je l'ai déjà dit, ceux-ci proposaient déjà des avancées en sémiotique générale, grâce à des contributions sur le récit, comme on l'a vu, sur le système de la personne, ou – comme je vais y revenir – sur les principes même de l'analyse sémantique.

Il faut peut-être dire un mot du climat épistémologique dans lequel ce développement se fit. C'est que le Groupe n'eut pas vraiment à choisir dans les deux orientations que j'ai définies : la rhétorique, qui lui avait ouvert l'accès à la poétique, opérait en effet la synthèse entre les usages sociaux et les usages esthétiques de la langue, et s'offrait comme un outil adéquat pour traquer les manifestations de l'idéologie. À ses yeux, elle expliquait aussi le caractère dynamique et productif de nos langages.

Ceci – et, une fois de plus, le caractère interdisciplinaire du collectif – explique sans doute l'originalité de la voix que le Groupe μ allait tenir dans le concert sémiotique. Loin d'opter pour un certain immanentisme, dont il a retenu la rigueur descriptive (la *Sémantique structurale* de Greimas fut une de nos bibles...), il eut toujours à cœur de ne jamais refouler la question de la relation du sujet avec son milieu, et notamment avec son milieu naturel.

Comment voyez-vous l'évolution du Groupe μ , son état actuel et ses perspectives ?

Comme je viens de le dire, le Groupe a évolué en direction de la sémiotique générale, mais une sémiotique ménageant une place à la corporéité des langages et posant la question du rôle du sens dans le monde. Pourtant, dans les années septante, les courants dominants sont encore assez formalistes. Si on remonte à ce moment-là, l'évolution que le Groupe connaît alors est en partie liée aux débats sur ce formalisme. Et ceci s'est manifesté à la fois dans sa constitution et dans ses préoccupations, qui ont alors connu deux tournants importants, en préparant un troisième. Partons de ces préoccupations, si vous le voulez bien.

Une distance certaine avec le formalisme structuraliste avait déjà été prise avec *Rhétorique de la poésie* (1977). Certes, le titre de ce livre montre assez qu'il s'inscrivait encore dans la lignée de cette poétique dont j'ai déjà parlé.

Mais il démontrait aussi que si la présence de certaines structures linguistiques – au premier rang d’entre elles la poly-isotopie, rendue possible par la figure – était une condition nécessaire de la production de l’effet poétique, cette condition n’était pas suffisante, et que des critères anthropologiques et sociaux devaient venir compléter ces structures. L’ouvrage, d’ailleurs sous-titré *Lecture linéaire, lecture tabulaire*, constitue donc une contribution à l’étude de la dynamique textuelle mais aussi à une anthropologie de la littérature. C’est notamment dans ce cadre qu’il pointe l’importance du phénomène de la médiation, un terme ici utilisé au sens de Claude Lévi-Strauss : il désigne les nouvelles conjonctions qui peuvent s’élaborer entre les termes opposés d’une structure. Un processus assurément très général : les médiations peuvent résider dans des dispositifs anthropologiques autant qu’elles peuvent être le produit de mécanismes discursifs.

Le second tournant, c’est celui que nous avons négocié avec nos travaux de sémiotique visuelle. Comme je vous l’ai dit, le Groupe avait, dès ses débuts, pris rendez-vous avec les faits de communication visuelle : d’emblée, il avait en effet été entendu qu’une rhétorique vraiment générale devait aussi s’investir dans d’autres univers sémiotiques, et notamment celui du visible. Cette position, affirmée dans le premier travail signé Groupe μ – il date du 5 mars 1967, première manifestation collective à la même Société de symbolisme... – fut donc confirmée par les travaux que nous avons publiés à partir du milieu des années septante.

Toutefois, en matière de sémiotique visuelle, la situation du champ était alors bien différente de ce qu’elle était en linguistique au moment de l’élaboration de *Rhétorique générale*. Dans les années soixante en effet, on disposait d’un vaste corpus de concepts linguistiques. Un corpus diversifié certes, mais en tout cas immédiatement utilisable : il suffisait donc de l’exploiter adéquatement pour élaborer une rhétorique linguistique contemporaine. Rien de semblable pour une rhétorique visuelle : il n’est pas audacieux de dire que si l’on exclut les généreuses propositions de Christian Metz et d’Umberto Eco, ou celles que Nelson Goodman formulait depuis le champ philosophique et quelques autres propositions d’esthéticiens, ce qui se donnait alors comme « sémiotique visuelle » n’était en général que de la critique d’art subjective ou de la spéculation esthétique, se présentant sous le déguisement intimidant d’un langage technicisant le plus souvent obscur, et en tout cas approximatif.

Avant de se lancer dans une « rhétorique de l’image », ce qui était son objectif, le Groupe μ a donc dû, longuement, élaborer le cadre théorique nécessaire.

Ceci est à la fois l’origine de sa contribution à la sémiotique visuelle et l’explication du laps de temps assez long qui a séparé *Rhétorique de la poésie* de notre ouvrage collectif suivant, le *Traité du signe visuel* (1992). Plus qu’une rhétorique visuelle (mais il est bien sous-titré *Pour une Rhétorique de l’image*), le *Traité* se présente comme une sorte de grammaire générale de l’image. Grammaire générale parce qu’elle entend valoir pour tous les types de corpus envisageables – œuvre artistique, plan de montage, image scientifique... – et parce qu’elle traque les unités minimales de ces énoncés (dont l’existence est parfois récusée par l’esthétique) autant que leurs règles géné-

rales de combinaison. Cette sémiotique visuelle générale contribue à son tour à la sémiotique générale tout court : en effet, une question rencontrée à ce stade par le Groupe fut celle des rapports entre l'expérience (sensorielle) et la signification, question qui relève bien de ce niveau de généralité, puisqu'elle rencontre celle de l'origine même du sens.

Cette question des rapports entre l'expérience sensorielle et la signification était d'ailleurs nécessairement présupposée par celle de l'iconisme. Elle avait déjà été posée au début du ^{xx}e siècle par Charles Sanders Peirce, mais ce dernier ne pouvait évidemment y répondre, les connaissances sur la cognition (et en particulier sur la cognition visuelle) étant ce qu'elles étaient alors. L'originalité de la contribution du Groupe est d'avoir jeté un pont entre les disciplines se préoccupant de l'expérience et une sémiotique souvent crispée sur le dogme de l'immanentisme. Cette contribution montre en effet que le sens s'élabore à partir de percepts élémentaires, intégrant et organisant les stimuli à partir de mécanismes perceptifs spécialisés, dans une démarche d'abstraction visant à catégoriser l'expérience.

Et c'est ce point qui me permet de passer à ce qui est la troisième étape, et répondre à l'aspect de votre question qui touche à l'état actuel du Groupe et à ses perspectives. Le thème sur lequel nous travaillons actuellement est l'ensemble des questions que je viens d'évoquer : les sensorialités, le rapport du sens au monde, à l'action pratique et à la connaissance... Elles devraient déboucher sur un ouvrage qui sera sans doute le dernier à porter la signature collective.

Le dernier ouvrage collectif ? Pourquoi ?

Parce que, pour l'anecdote, je dois rappeler ici que le Groupe s'est rétréci au fil des ans. Peut-être pas aussi spectaculairement que le groupe des *Dix Petits Nègres* d'Agatha Christie, mais enfin... Dès après *Rhétorique générale*, nos amis fidèles Hadelin Trignon et Francis Pire avaient pris de la distance avec l'équipe, car ils peinaient à inscrire leur travail dans un rythme collectif. Ce qui était déjà le noyau dur – la « bande des quatre »... – a donc subsisté tel quel pendant plusieurs années. Mais après *Rhétorique de la poésie*, c'est Jacques Dubois qui a pris un peu de distance, de plus en plus requis qu'il était par ses travaux en sociologie de la culture, domaine où il a pris la place importante que l'on sait (et où je l'ai suivi de loin : une partie de ma production relève de cette thématique). Il n'est pas impossible que les débats d'alors sur le formalisme aient aussi joué un rôle dans le distanciellement de celui qui est, aujourd'hui encore, un de mes collègues les plus proches et un de mes meilleurs amis. C'est donc à trois que nous avons pensé le *Traité*, et à deux que nous l'avons achevé, la santé de notre stimulant ami Minguet – le sautillant lutin de notre Groupe, aujourd'hui disparu – ayant alors commencé à chanceler. Après ce livre, Francis Édeline et moi avons pensé que l'heure de la fin du projet collectif avait sonné : car bien sûr, un couple, ce n'est plus un groupe... Mais le monde sémiotique en a décidé autrement ! L'ouvrage ayant suscité un certain intérêt – non : un intérêt certain... –, nous avons en quelque sorte été forcés à continuer de nous manifester collectivement dans le cadre de la sémiotique visuelle. J'ai ainsi, pour ma part, été réélu à quatre

reprises comme président de l'Association internationale de sémiotique visuelle ; et nous avons par ailleurs participé récemment à un important programme international de recherche sur les images scientifiques, sur lesquelles nous avons déjà travaillé en 1995... Mais nous regrettons évidemment le temps où être quatre ou six permettait une autre méthode de travail.

Autour du noyau, disons historique, gravite aujourd'hui un ensemble de chercheurs, souvent plus jeunes, qui constitue une sorte de Groupe μ élargi. Mais ce cercle, où on trouve par exemple Sémir Badir et Maria Giulia Dondero, n'a pas l'ambition de produire des travaux collectifs : c'est plutôt une chambre de réflexion et de dynamisation. Ses points de ressemblance avec le Groupe initial est qu'il est lui aussi interdisciplinaire (on y retrouve représentées l'égyptologie, la sociologie de la littérature, la préhistoire, l'anthropologie, la mathématique, la philosophie...), qu'il se réunit toujours autour de questions relevant de la juridiction de la sémiotique... et qu'il refuse, comme le premier, de s'institutionnaliser.

Car c'est sans doute la totale liberté qu'il a prise vis-à-vis des instances académiques qui est le secret de la longévité du Groupe μ historique. Si dans nos publications, nous évoquons notre appartenance à l'Université de Liège, c'est uniquement parce que la plupart d'entre nous y travaillaient : mais nous n'apparaissions nulle part dans l'organigramme de cette université. Et nous n'avons jamais sollicité un centime de subvention ni une mission à un titre collectif. Du coup, nous n'avons jamais eu de comptes à rendre, ni de délai à respecter. Pas de chef non plus : ne vous ai-je pas parlé d'une maquette de société sans classes... ?

Pouvez-vous retracer vos collaborations passées et présentes au sein du Groupe μ ?

Si je comprends bien votre question, elle se rapporte, du moins en partie, au mode de travail collectif du Groupe. Cette question a assurément des aspects anecdotiques, mais on nous la pose souvent : comment peut-on penser à six, à quatre ou à deux ? Alors que le travail d'équipe est plus fréquent dans les sciences exactes (mais il est vrai que ce travail y est plus souvent d'analyse que de conceptualisation), c'est encore le modèle individualiste qui domine largement dans les sciences humaines. Du coup, la question a peut-être aussi une portée épistémologique : y a-t-il une pensée collective ? Mon ami et éditeur Benoît Peeters l'a bien posée, avec Michel Lafon, dans *Nous est un autre*, un livre qui montre que ce genre de collaboration est peut-être plus fréquent qu'on ne le croit.

Pour commencer par le point de vue anecdotique, je me souviens que Jacques Dubois à qui on l'avait posée un jour, au temps de la bande des quatre, y avait répondu en ces termes :

C'est bien simple : Minguet arrive et ouvre la porte. Ensuite Édeline arrive et pense. Klinkenberg, qui est arrivé aussi, gratte. Enfin, j'arrive et je signe.

Comme toute caricature, celle-ci recélait un fond de vérité. Esprit d'une grande liberté, Philippe Minguet était aussi en quelque sorte notre manager. Jamais en panne de dynamisme, il a toujours su stimuler le travail collectif sans jamais perdre de vue la nécessité de le divulguer, sur le mode éditorial

comme sur le mode institutionnel. Longtemps nous nous sommes réunis dans les locaux du « Séminaire d'esthétique », que cette personnalité très indépendante avait réussi à implanter dans une maison particulière, hors des bâtiments de l'Université (la légende conte volontiers qu'à l'interphone, maintes dames y ont demandé des rendez-vous pour des séances d'endermologie ou de liposuccion). Quant à Francis Édeline, il a toujours indiscutablement été, pour le Groupe, le plus généreux pourvoyeur en idées. Cela tenait en partie à son statut : sa carrière académique n'avait rien à voir avec la nôtre, nous qui relevions d'une faculté de langues et lettres ; il était professeur de biochimie. Il pouvait donc donner au Groupe tout ce qui, dans son activité, relevait de la poétique et de la sémiotique, sans être institutionnellement tenu de l'exploiter aussi pour son compte propre. Mais cette explication de la formule de Dubois n'est pas la seule (et d'ailleurs, Édeline a eu, dès avant le Groupe μ et par la suite encore, une production considérable en matière de poétique) : il y a avait, il y a aussi chez lui – qui est le doyen du Groupe – une extraordinaire jeunesse d'esprit et une inlassable curiosité, qui produisaient une inventivité dont nous avons tous profité, en peinant même parfois à la suivre. Quant à Dubois, qui, dans les membres fondateurs, était celui qui était le plus proche institutionnellement de la poétique et de la rhétorique (et dont je vous ai déjà dit tout ce que je lui dois), il était le premier dans l'ordre alphabétique. Comme aux débuts de nos aventures les ordinateurs portables n'existaient pas et que la lettre grecque μ ne figurait pas sur les claviers des machines à écrire, les références à nos travaux se présentaient fréquemment sous la forme d'une liste de noms où le sien arrivait invariablement en tête ; et, plus souvent encore, cette liste était réduite à la mention « J. Dubois *et alii* » ; ce qui ne manquait pas de froisser notre sens de l'égalité ! Nous avons d'ailleurs tourné cet ordre de préséance alphabétique en dérision, en nous rebaptisant et en signant un jour un article (pour lequel le Groupe avait temporairement accueilli Philippe Dubois) des noms de Jacques Dubois, Francis Dubois, Jean-Marie Dubois, Philippe Dubois et Philippe Dubois (ce nom revenant du coup à deux reprises...).

Plus sérieusement, à présent : le travail collectif, cela passe d'abord par des séances de partage, à propos d'une idée, ou d'une lecture. Il y eut l'époque des samedis matin, celle des soirées en semaine, puis celle des matinées de semaine. Parfois, lors de ces réunions, il ne se passait rien : on se racontait notre dernier film, ou notre dernier colloque. Privilège de ceux qui n'ont de comptes à rendre à personne. Lorsqu'un thème semblait mûr et que quelqu'un se sentait à même de le porter, cela donnait lieu à une note écrite. Note revue et critiquée par les autres, les arguments étant passés au crible de la discussion. Progressivement, cela finissait par donner un texte en forme. Au long des reprises, les marques stylistiques personnelles (que ceux qui nous connaissent bien peuvent tout de même parfois identifier !) ont tendance à s'estomper. Cela donne des formulations nuancées, parfois de lourdes précautions et même du pinaillage ; mais souvent, aussi, cela débouche sur des positions sans concession.

L'intérêt du travail collectif, dans notre cas, c'est évidemment sa pluridisciplinarité. Et cet intérêt est double.

Le premier intérêt, le plus simple à décrire, est d'ordre pratique : lorsqu'une question particulière se posait au cours de la discussion (quelle est la liste des catégories selon Aristote ? Le concept d'isotopie a-t-il connu chez François Rastier une évolution par rapport à sa définition primitive par Greimas ? Le phénomène de l'allotopie, ou rupture d'isotopie a-t-il un phénomène neurologique correspondant ? Quel sens George Lakoff et Mark Johnson donnent-ils au mot métaphore ?), l'un d'entre nous avait souvent la réponse. Ou, s'il n'en disposait pas immédiatement, au moins savait-il où la trouver pour en faire l'exposé lors de la réunion suivante, au bénéfice des autres. Réduit à un couple aujourd'hui, nous regrettons évidemment ce temps où le Groupe couvrait un éventail plus large de compétences.

Le second intérêt de la pluridisciplinarité est plus important à mes yeux. C'est qu'elle met largement le chercheur à l'abri de tout provincialisme méthodologique, et qu'il lui apprend une sorte de modestie. Par exemple, au moment où nous élaborions notre théorie de la signification visuelle, nous dûmes bien nous apercevoir qu'un grand nombre de propositions de nature indubitablement sémiotique avaient été formulées par les psychologues de la Gestalt. La vêtue terminologique sous laquelle se présentaient ces propositions était certes différente de celle qui est familière au sémioticien, comme aussi le cadre général du propos. Mais qu'est-ce qui est essentiel ? De mieux comprendre le phénomène que l'on aborde, ou bien de l'attirer dans son petit pré carré pour l'y domestiquer et ainsi mieux asseoir son sentiment de puissance, mais en n'en maîtrisant pas toutes les dimensions ?

Je constate en tout cas que notre position institutionnelle a fait de nous des sortes d'outsiders, qui nous nous nourrissons à telle et à telle école, mais sans jamais leur faire allégeance. J'admets que cela donne parfois des allures syncrétiques à notre travail ; mais sa véritable évaluation, à mes yeux, devrait prendre en compte les réponses que l'on donnera à la question : tel travail a-t-il permis de mieux comprendre le comment et le pourquoi de tel phénomène ?

Mais vous n'avez pas parlé de votre contribution personnelle à ce travail collectif, ni de votre propre rapport à la sémiotique...

J'y venais. Oui, pour en revenir au plan de l'anecdote, je devais encore expliquer en quoi la formule caricaturale de Dubois recélait un fond de vérité en ce qui me concerne. Elle disait, je vous le rappelle, « Klinkenberg gratte ». C'est vrai que, dans le Groupe, c'est surtout moi qui développais une vue surplombante du travail collectif, et en percevais le mieux l'économie générale. Dans le cadre de la rédaction finale de nos travaux, ma mission est ainsi de mieux voir le plan d'ensemble, de traquer les lacunes ou les contradictions. Aujourd'hui que nous ne sommes plus que deux, la caricature est plus pertinente que jamais : Édeline ne cesse d'inventer, et moi je dois un peu canaliser, voire juguler, ce flot !

Un autre aspect des choses me concernant est l'articulation entre le travail du Groupe et la discipline sémiotique. Au début de ce travail, nous ne nous préoccupions aucunement de mettre un nom précis sur ce que nous faisons. Tout à notre amusement, nous n'aspirions en effet à aucune prise de pouvoir

symbolique – et cela d’autant moins que notre position géographique de provinciaux ne nous y encourageait pas – et ne suivions aucun gourou. Certes, des mots comme rhétorique, poétique ou (mais moins souvent) esthétique se sont vite déposés sur nos travaux. Ce n’est que progressivement que le mot de sémiotique s’est proposé avec insistance ; sans doute parce que le nom de cette discipline en voie de constitution et à la vocation totalisante était assez adéquat pour désigner notre pratique collective. Et, à un moment précis, il s’est imposé avec force et netteté : c’est au moment de l’élaboration de notre rhétorique visuelle. Mais je vous ai déjà raconté ce *semiotic turn*... Toujours est-il que, sur le plan institutionnel, c’est moi qui ai dû assumer cette appartenance et cette insertion. En effet, linguiste de formation, mes préoccupations personnelles se sont tôt orientées vers des questions de sémiotique générale (et l’influence du Groupe y est évidemment pour quelque chose). Et je suis le seul à avoir fait de la sémiotique mon *core business* : le secteur de recherches que j’ai été amené à développer au sein de mon institution, lors de ma nomination dans le corps enseignant en 1979, était désigné par la formule « Sémiotique et rhétorique ». Et c’est celle-ci qui est devenue le nom de ma chaire lorsque je suis devenu professeur titulaire, puis la raison sociale de mon équipe lorsque celle-ci s’est constituée. Le fait d’être ainsi le détenteur d’une légitimité sémiotique n’est pas sans avoir parfois suscité quelques malaises : c’est sans doute moi, en effet, qui ai eu le plus de difficulté à tracer la limite entre mon travail personnel et ce que je donnais au collectif.

Personnellement en tout cas, j’ai une dette importante vis-à-vis du Groupe et de ses membres. Ma formation lui doit, leur doit beaucoup, et je lui dois, je leur dois, sans doute mes plus grandes joies intellectuelles...

Ceci m’amène à terminer sur une chose – non : sur deux choses ! – que ni votre question ni la réponse de Dubois ne captent : c’est l’ambiance qui régnait et règne encore au sein du Groupe. Il a toujours été de franche camaraderie, de joyeuse bousculade intellectuelle, puis, par la suite, de complicité intellectuelle. En dépit de la différence des âges (il y a un écart de quatorze ans entre moi et l’aîné), des statuts, des orientations, je m’y suis immédiatement senti à l’aise. Mais c’était aussi le climat effervescent de l’époque – on sortait de Mai-1968 et on faisait la révolution intellectuelle ! – qui voulait cela. Le climat a toujours aussi été de respect et de confiance. Je viens de vous dire qu’il m’a parfois été malaisé de faire le départ entre ce qui m’appartenait et ce qui appartenait au collectif. Mais de ce point de vue, il n’y a jamais eu un seul problème entre nous. Personne n’a jamais soupçonné un autre de tirer la couverture de son côté, de voler la collectivité, ou même de tirer un avantage particulier de son appartenance au Groupe...

Sans doute une partie de cette liberté, de cette créativité joyeuse et de cette confiance vient-elle du fait que nous ne nous sommes jamais institutionnalisés, comme je vous l’ai dit.

Y a-t-il eu des résistances face aux propositions théoriques du Groupe μ ?

La question n’est pas simple. Il faut en tout cas éviter de la traiter en termes anecdotiques. Car on pourrait évidemment décrire ces résistances en ren-

voyant aux différences d'écoles sémiotiques. Et c'est cela que j'appelle l'anecdote. Car énoncer « nous prétendons ceci alors que tels autres disent cela » n'explique rien. Ce serait un peu comme expliquer que l'opium fait dormir parce qu'il a une *virtus dormitiva*. Il faut donc essayer de voir de haut les lignes de fracture ou au moins de partage sur des questions essentielles.

Si la question est complexe, c'est aussi que la réponse qu'on peut lui apporter dépend et du moment et du type de question traitée par le Groupe. En effet, d'une part, les objets de recherche de ce dernier ont évolué, comme je vous l'ai dit ; d'autre part, le champ intellectuel s'est lui aussi profondément modifié au long de ces quarante années. Si l'on veut évaluer les harmonies et les tensions, il s'agit donc chaque fois de voir comment, à chaque étape, le champ intellectuel se structurait.

Dans la première phase de notre travail – celle où nous avons participé, aux côtés de Roland Barthes, Tzvetan Todorov, Roman Jakobson, Gérard Genette, à la redéfinition de la rhétorique –, on peut dire que le clivage principal était celui des anciens et des modernes. Dans le champ des études littéraires, il y avait les tenants de la tradition. Cette tradition était celle de l'approche historique lansonienne, ou celle d'une approche interne, mais qui était surtout celle que proposaient les stylistiques : une démarche interne assortie d'un refus de toute technicité poussée et surtout de toute théorisation, ce qui la différenciait fortement de la poétique, avec ses exigences de modélisation. Le texte analytique devait rester accessible à « l'honnête homme », et s'abstenir de poser certaines questions épistémologiques (et idéologiques : n'oublions pas que nous étions à une époque où l'on vous demandait volontiers, parfois de manière inquisitoriale, « de quel lieu parles-tu » ?). Si l'on remonte au niveau du champ plus vaste des sciences humaines, la case de la modernité était alors occupée par le structuralisme, qui était depuis plusieurs années la méthodologie apparemment la plus adéquate pour résoudre ces questions. Nous nous inscrivions donc résolument et dans le camp des modernes (je vous ai dit que le Groupe est né d'une insatisfaction devant la vieille université) et dans le champ ouvert par ce structuralisme. Ainsi, oui, pour répondre à votre question, il y eut des résistances : celles du vieux monde qui nous encerclait. Mais d'une part, à l'époque le structuralisme est déjà mis en question (et c'est peut-être ce qui nous a retenus de ne pas adopter pour notre premier livre le titre de *Rhétorique structurale*, qui nous avait été proposé) ; d'autre part le clivage anciens vs modernes reposait sur ce qu'on pourrait appeler des alliances tactiques, et camouflait d'autres divisions. Aucun des deux camps n'était homogène (songez à la « querelle de la nouvelle critique », bien oubliée aujourd'hui : elle a fait voir que les « nouveaux critiques » étaient aussi bien des psychologues de la littérature que des poéticiens).

Or ce sont ces clivages-là qui ont par la suite redistribué les cartes. On a pu voir ainsi que la case « structurale » contenait des méthodologies descriptives immanentistes, et d'autres qui ne l'étaient pas (dans la mesure où elles étaient anthropologiques, ou psychologiques). Cette opposition ne se voyait guère à l'époque, mais est devenue criante par la suite, même si elle s'est exprimée de manière apparemment moins polémique que celles qui ont ani-

mé les années soixante. Mais, si elle a largement organisé le champ, elle s'émousse à nouveau de nos jours, et de nouveaux clivages vont sans doute apparaître...

Ce qui n'a pas été très clair à nos propres yeux, c'est peut-être la question du formalisme. Notre *Rhétorique générale* est apparue comme très formaliste ; et c'est une chose que certains nous ont reprochée par la suite. L'opposition que l'on a constamment faite entre les deux néorhétoriques contemporaines – la rhétorique des figures et celle de l'argumentation – peut apparaître comme une des manifestations de cette opposition entre la perspective immanentiste et hétéronomiste ou interactionniste, à quoi je vais revenir. On peut pourtant prouver – et je pense l'avoir fait en plus d'une occasion – que la rhétorique figurale que nous entendions promouvoir avait une dimension pragmatique et qu'il y a une complémentarité entre les deux néorhétoriques, bien plus qu'une opposition. Quant à notre *Rhétorique de la poésie*, bien qu'elle utilisât un certain nombre de schèmes typiquement structuralistes (notamment le concept d'isotopie, développé par Greimas, puis par Rastier, et que nous avons notablement élargi), elle s'est plus résolument orientée dans une direction anthropologique, comme je vous l'ai dit. Enfin, il y a la définition même de la figure de rhétorique : dès *Rhétorique générale*, nous la définissions comme rupture d'isotopie (même si la chose n'est pas aussi développée que je le ferai par la suite dans mon *Précis de sémiotique générale*). Or ceci suppose bien une perspective textualiste ; et la description de la dynamique de production et de réception de la figure introduisait déjà une perspective pragmatique dans le projet.

Ce que je veux montrer ici, c'est que la principale ligne de fracture était là, et qu'elle reste importante aujourd'hui. C'est celle qui oppose des conceptions que j'appellerai « autonomistes » et des conceptions interactionnistes.

L'autonomisme est sans doute l'attitude qui a dominé la tradition sémiotique européenne à partir de la vague structuraliste. Il repose sur la réification de ce qui était d'abord un principe méthodologique : le principe d'immanence auquel j'ai déjà fait allusion à plusieurs reprises. Au moment dont je parle, ce principe se recommandait particulièrement pour trois raisons au moins : il permet de mettre la théorie à l'abri de toute querelle métaphysique et de tout préjugé ontologique ; il renforce la cohérence de ladite théorie (et la cohérence est assurément un des critères de validité d'une théorie) ; enfin, il rend la description de l'objet efficace, en le circonscrivant : conformément au principe cartésien, on règne mieux sur les problèmes en les divisant. Et de fait, cette ligne de conduite a permis à la linguistique en plein développement et à la sémiotique naissante de faire les progrès spectaculaires que l'on connaît. Mais il s'agit là d'un principe – auquel nous avons adhéré à l'époque –, et non d'un dogme. Tout d'abord, on observera que son application peut parfois se révéler épistémologiquement coûteuse (je pense à la définition de l'ironie chez Ducrot, que la forclusion des locuteurs rend très complexe et peu économique, ou à la définition de la figure que nous avons donnée au moment de *Rhétorique générale*), et il peut donc être contre-productif. Ensuite, l'acte de délimitation d'un champ ne doit pas être hypostasié (ce qui est « extra-linguistique » dans la description de la langue

dépend d'une pure décision et non d'une mystérieuse essence) ; la cohérence n'est pas le seul critère de validité d'une théorie : son adéquation en est un autre ; enfin, il y a aujourd'hui d'autres techniques – inexistantes dans les années soixante – qui permettent d'éviter les préjugés ontologiques et le réalisme naïf autrement que par la mobilisation de ce principe...

Ce détour pour dire ceci : que ce qui a été un choix méthodologique – c'est-à-dire nécessairement circonstanciel – et un choix méthodologique fécond a parfois été réifié. Et ce choix pèse aujourd'hui d'un poids considérable sur la conception que nous nous faisons de l'univers du sens. Ce que l'on peut appeler l'appareil culturel – nos systèmes de signes et de valeurs – apparaît ainsi comme un postulat. En l'hypostasiant et en considérant que cet appareil obéit exclusivement à des règles qui lui sont propres, on produit un autonomisme, dont les manifestations sont nombreuses. Je le trouve par exemple chez François Rastier, qui déclare inutilisable le concept de référence, au motif qu'il serait « le produit du réalisme millénaire en philosophie du langage, qui entend gager les signes sur un ordre du monde ». Au mieux, donc, la question de la référence est indécidable. Au pire, dans la version extrême de ces théories culturalistes, le renvoi des signes aux choses n'est qu'un effet de sens, et qui pour cela mérite le nom « d'illusion référentielle ». Et très logiquement, lorsqu'il s'agit d'énonciation, elles optent également pour une « illusion énonciative ». Le solipsisme va donc jusqu'à la forclusion du sujet, au seul profit de ses discours. Tout ceci a un impact important sur le destin de la sémiotique qui a longtemps tenu en suspicion les recherches sur l'interaction entre le monde du sens et le monde du corps ou le monde de la matière.

Mais comme je vous l'ai dit, les lignes bougent actuellement, et cet autonomisme est de plus en plus largement abandonné. De ce point de vue, je veux souligner l'impact de l'action de Jacques Fontanille, qui, à mes yeux, a été déterminante dans le tournant pris dans les dix dernières années par les héritiers du structuralisme français. Ce courant, qui du coup se désigne comme « post-greimassien », s'est en effet orienté vers les « formes de vie », les sensorialités, les passions, le monde de l'énonciation, rompant ainsi – mais pas totalement – avec l'autonomisme textualiste qui régnait jusque-là sur la sémiotique générale parisienne. Je dis « pas totalement », car si le discours sémiotique a récemment réhabilité la sensorialité, force est toutefois de constater que ladite sensorialité y est souvent traitée comme un concept philosophique, ou au mieux, comme une boîte noire. Or, prendre au sérieux l'idée de sensorialité, c'est nécessairement se donner les moyens de comprendre comment le sens prend son origine dans les expériences sensorielles et est façonné par celles-ci. Et donc accepter d'entrer résolument dans la boîte noire, ce que nous faisons dans notre travail actuel.

Une autre ligne de partage est celle qui sépare ceux qu'on pourrait appeler les généralistes et ceux qu'on pourrait appeler les « énonciativistes ». Ceux qui sont du côté du système, et ceux qui sont du côté des discours. Les premiers rappellent, après Aristote, qu'il n'y a de science que du général ; les autres observent que chaque énoncé construit son propre système grammatical. Cette distinction n'est pas sans impact sur l'orientation des travaux. Par

exemple, nous sommes nombreux à étudier le rapport entre le texte et l'image. Mais là où je suis en quête d'une grammaire générale des énoncés logo-éidétiques, grammaire qui comporte ses unités morphologiques, ses structures syntaxiques et ses lois pragmatiques, d'autres – un greimassien, ou un esthéticien... – seront en quête des stratégies énonciatives menées dans et par ces énoncés, et mettront ainsi en évidence les opérations d'embrayage et de débrayage qui sont à l'œuvre dans le grain de ces textes. Mais je parle bien ici de ligne de partage, et non de ligne de fracture. Sans être d'un œcuménisme béat, je dirais qu'il y a là une répartition des tâches et non une opposition. Car il est évident à mes yeux que les deux démarches sont complémentaires, et que l'une ne peut aller sans l'autre.

Les réorientations récentes que vous décrivez remettent au centre de l'intérêt la question de la connaissance. Quels sont les rapports entre la sémiotique et les sciences cognitives ?

Vous pointez bien la chose : ce n'est sans doute pas un hasard si le nouveau paradigme sémiotique qui est en train de s'élaborer est contemporain du développement des sciences cognitives (lesquelles jouent aujourd'hui le rôle de sciences pilotes que la linguistique jouait dans les années soixante). Il est certain que la préoccupation cognitive irrigue massivement les travaux les plus contemporains, même ceux qui émanent de chercheurs récusant explicitement l'apport des sciences cognitives. Car peu importe qu'on utilise ou non cet adjectif, qui est devenu un schibboleth (un peu comme « structural » l'était jadis). C'est partout que la question du rapport entre le sens et le monde est posée, et de partout que l'autonomisme est pris d'assaut. Et cela dans des travaux bien différents entre eux, fondés sur des appareils conceptuels bien distincts, et servant des objectifs divers. Regardons autour de nous : la sémiotique générale s'est ouverte au corps et aux sensorialités ; le développement de la sémiotique visuelle n'a pas été possible sans une meilleure compréhension des mécanismes de la vision ; la sémiologie du spectacle s'est orientée vers « le spectacle vivant », ensemble des pratiques où le corps investit l'espace et où le temps intervient ; les sémiotiques du savoir prennent en charge les phénomènes de transduction sensorielle ; et il n'y a pas plus réalistes que les théories morphodynamiques, qui sont peut-être celles qui ont actuellement le vent le plus en poupe...

Tout ceci ne signifie pas que la paix règne entre les sémioticiens et les cognitivistes durs (au premier rang desquels les praticiens des neurosciences) : loin s'en faut ! Apparemment, il faudrait même plutôt parler de paix armée. Les avancées des sciences cognitives se sont attiré des critiques – dont les sémioticiens n'ont pas le monopole : ce sont aussi celles de toute une partie du corps social –, critiques que je rangerai rapidement en trois catégories.

Il y a tout d'abord le réductionnisme : les neurosciences sous-estimerait la complexité des phénomènes, et du coup l'énorme différence d'échelle entre leur discipline et des phénomènes relevant jusqu'ici d'autres champs scientifiques comme la psychologie, l'anthropologie... Les secondes critiques sont méthodologiques. L'usage de l'imagerie médicale comme outil d'interprétation du comportement humain peut susciter le scepticisme, car il

est susceptible de mener à confondre la cause et l'effet (l'excitation d'un organe pouvant être le résultat physiologique d'une décision, et non sa cause). On aurait ainsi un raisonnement circulaire, que certains reprochent d'ailleurs à la pensée darwinienne : dire qu'une structure ou une propriété présente un avantage reproductif ou adaptatif, c'est définir un avantage par le fait qu'il est avantageux (et retrouver une fois encore la *virtus dormitiva*...). Les troisièmes sont idéologiques. Pour certains, situer la source des comportements symboliques dans les structures de l'organisme vivant, et spécialement dans le génome, c'est maintenir à l'intérieur de l'individu la source de ses déterminations, et nier toute interaction avec ce qui est extérieur à lui, et spécialement les interactions sociales. Les neurosciences seraient ainsi particulièrement en phase avec l'individualisme néolibéral...

Je suis sensible à ces critiques, et il faut les prendre en compte. Mieux : en sémioticien, je les résumerais en une seule critique majeure. Et cette critique portera un nom que j'ai déjà utilisé : celui d'autonomisme.

Énoncer que le génome est à lui seul un facteur déterminant, c'est prétendre qu'il constitue un système fonctionnant de manière autonome, produisant ses effets indépendamment de toute détermination externe à lui-même. Et c'est donc opter pour un autre immanentisme. Parmi ceux qui étudient le système nerveux, c'est sans doute Francisco Varela qui a exprimé cet autonomisme de la façon la plus radicale, excluant toute interaction entre les structures du système décrit et ce qui lui est extérieur. Pour lui, ce système est entièrement clos sur lui-même :

[II] n'a ni entrée ni sortie ; et aucune caractéristique intrinsèque de son organisation ne lui permet de distinguer, par la dynamique de ses changements d'état, l'origine interne ou externe de ces changements. (1989 : 150)

Je pense que l'on peut récuser cet autonomisme, répondant à celui de la sémiotique idéaliste, et qu'on peut les renvoyer dos à dos. Mais il ne me semble pas fatal dans l'évolution des sciences cognitives : celles-ci montrent au contraire qu'une théorie de l'interaction entre l'organisme et le milieu est possible, et que les dérives dans la naturalisation des sciences humaines procèdent non du principe de naturalisation lui-même, mais de l'autonomisme qui préside à certaines de ses formulations.

Et c'est bien à une telle théorie que nous nous attelons, dans notre travail actuel, qui vise à rendre compte des processus de sémiogenèse. À nos yeux, il ne s'agit plus de se demander comment décrire le sens, mais de se poser la question leibnizienne « Pourquoi y a-t-il du sens plutôt que rien ? »... Réponse dans nos prochaines publications !

Cependant, ce que je veux dire dès à présent, c'est que c'est sans doute cette voie de l'interactionnisme que la sémiotique doit continuer à explorer. Et elle devrait, à mes yeux, le faire dans un dialogue loyal avec les sciences cognitives, mêmes les plus dures. Il y a en effet beaucoup à gagner, des deux côtés. D'un côté, la sémiotique perdrait un peu de son caractère purement spéculatif, qui reste chez elle un trait dominant, et qui la condamne parfois à ne pas avoir de critères de contrôle ; de l'autre, cette sémiotique pourrait jouer, auprès des cognitivistes, un rôle de garde-fou contre les dérives dont j'ai parlé. Mais la pire chose qui puisse arriver serait l'ignorance mutuelle, ou le dédain.

Car nous autres sémioticiens, nous devons bien nous dire que ce que les cognitivistes font et feront de toute manière, c'est bien de la sémiotique ! En effet, que font-ils, sinon se pencher, avec des moyens nouveaux, sur des phénomènes qui sont le fonds de commerce de notre discipline ? Aujourd'hui la pensée, le calcul, la conscience, l'émotion, la passion, l'empathie ; demain l'art ou le sacré... Toutes choses qui n'étaient jusqu'ici appréhendées que par l'introspection, mais qui peuvent désormais être rapportées à une activité anatomo-physiologique observable. Oui, les cognitivistes font de la sémiotique. Alors, allons-nous les laisser seuls, avec les risques de dérive que j'ai pointés, ou dialoguerons-nous avec eux ? Si, comme je le crains, la communauté sémiotique opte dans sa grande majorité (je dis « dans sa grande majorité », car ça et là, le contact est déjà bien établi, dans les pays nordiques, par exemple) pour la première solution, il faut se dire que ce sera cette sémiotique-là qui, disposant de beaucoup plus de moyens, sera la sémiotique dominante. Mais les sémioticiens ne s'en apercevront même pas, comme ils ne s'aperçoivent pas des pas de géant qui sont faits aujourd'hui dans le domaine de la compréhension du sens ! Car cette sémiotique-là ne portera même pas le nom de sémiotique. Et les disciplines qui continueront à le porter ne seront alors pas autre chose qu'une sorte d'aboli bibelot d'inanité sonore...

Quelle est aujourd'hui et quelle pourrait être la place de la sémiotique au sein des sciences humaines ?

C'est une question cruciale pour l'épistémologie et pour la bonne santé de la sémiotique. Et vos précédentes questions m'ont amené à y toucher à plus d'une reprise.

Je dirais ici, pour me résumer, que la sémiotique entretient aujourd'hui avec les autres sciences humaines un rapport qui oscille entre le solipsisme et la dilution.

La sémiotique vit une sorte de paradoxe : selon le programme de Charles W. Morris, une de ses fonctions revendiquées (ou une de ses prétentions) est de faire dialoguer les sciences entre elles (et, si vous voulez bien, c'est une idée à quoi j'aimerais revenir à un moment ou à un autre de notre entretien). Si elle entend constituer leur interface commune, c'est que toutes ont un trait en partage : la signification (l'anthropologue donne sens à des conduites et à des rites, comme l'utilisateur du langage le fait avec des sons et le quidam avec les gestes de son voisin...). La sémiotique se donne cette mission : explorer ce qui est pour les autres un postulat. Tâche bien circonscrite, et donc raisonnable ; ambitieuse aussi car, l'accomplissant, elle se fait métathéorie.

Mais il arrive que cette préposée au dialogue refuse elle-même de dialoguer : où voit-on les sémioticiens dialoguer avec les sociologues, les neurologues, les juristes ? Ce contact existe évidemment parfois, mais il implique surtout des individus isolés, qui n'interrogent d'ailleurs que rarement la compatibilité de leurs positions, et non des secteurs disciplinaires. Et c'est ici que gît le paradoxe. Car la sémiotique se contente alors d'appliquer ses concepts à un champ d'analyse. Elle le fait certes en y apportant un souci de rigueur qui devrait être l'idéal de tout scientifique. Mais elle le fait sans toujours se soucier de parler aux autres chercheurs explorant ce même champ.

Du coup, ses travaux, lorsqu'ils portent sur le cinéma ou sur les communications sociales (que je prends ici pour exemple), restent parfois lettre morte pour les spécialistes de ces domaines, si d'aventure ils viennent à leur connaissance. Et si l'on prête l'oreille aux propos de ces spécialistes, on entendra souvent formuler discrètement des critiques à l'endroit de l'approche sémiotique. Dans le pire des cas on parle de byzantinisme formaliste, dans le meilleur, d'un déploiement de moyens considérables pour obtenir des résultats qui seraient obtenus dans ces disciplines par des voies moins tortueuses et plus économiques... Dans cette hypothèse, la sémiotique apparaît donc comme une haute solitude, et c'est pourquoi je parlais de solipsisme.

L'autre type de rapports avec les sciences humaines mène à la dilution, disais-je : on ne voit plus bien où sont les frontières qui séparent ou doivent séparer la sémiotique des autres sciences humaines. Cette dilution, on en prend surtout la mesure dans les grands congrès internationaux. Participer à ces réunions, et y écouter les communications qui succèdent aux communications (ou, en amont, évaluer les travaux qu'on y propose...) suscite parfois en moi bien des interrogations, quand ce n'est pas de la consternation ou du vertige, tant les limites entre la sémiotique et ce qui l'entoure me paraissent alors floues.

Aujourd'hui, cette dilution semble opérer principalement au profit de deux ensembles de disciplines proches. D'une part la spéculation esthétique, de l'autre les « cultural studies », dont les méthodes sont bien floues... L'esthétique est certes une des sources historiques de la sémiotique européenne – j'ai déjà observé que la sémiotique visuelle n'a d'abord été qu'une critique d'art déguisée – mais elle est encore bien présente dans nos revues, et elle inspire même certaines orientations très contemporaines (comme la sémiotique tensive, qui retrouve un grand nombre des intuitions de l'esthétique).

On est donc dans un dilemme : d'un côté, des méthodes fermes mais une rentabilité sociale globale faible, et de l'autre, l'ambition d'une telle rentabilité, payée par l'inconsistance méthodologique et le bavardage. Ou la crispation sur une doctrine descriptive (avec ses postulats, ses concepts, sa terminologie) au risque de l'intégrisme débouchant sur l'excommunication (dans les mêmes congrès, combien de fois n'ai-je pas entendu le reproche « ce n'est pas de la sémiotique », qu'il fallait comprendre comme « ce n'est pas ma sémiotique »), ou un œcuménisme dont il n'y a pas grand-chose à retirer, et où « sémiotique » n'est plus qu'un mot...

Peut-on sortir de ce dilemme ? Ceci m'amène à la deuxième partie de votre question, qui est plus prospective...

... Oui : quelle pourrait être demain la place de la sémiotique dans les sciences humaines, vous demandais-je...

Parmi les façons de retrouver la piste qui chemine sur la ligne de faite, je plaiderais volontiers pour une reprise du dialogue de la sémiotique avec la linguistique.

On sait que cette dernière a été une des inspiratrices de la première (avec l'esthétique, je l'ai dit), mais les liens se sont distendus, et non sans raisons.

Une bonne part de la sémiotique naissante a en effet été subordonnée à une conception glossocentriste : en gros, c'est la thèse qui consistait à dire que le sens réside dans ce qu'on peut en dire verbalement, ce qui aboutit à subordonner tout le sémiotique au linguistique, voire à l'y résorber (« il n'y a de sens que nommé », disait Barthes ; entendons : « que nommé linguistiquement »). D'autre part, il y a eu – corollaire de cette perspective – l'impérialisme des méthodes linguistiques : en sémiotique visuelle par exemple, des termes comme « sèmes », « syntaxe », « métaphore » n'ont longtemps été que de trop commodes approximations. On comprend dès lors qu'arrivés à un moment historique où le message visuel ne pouvait plus être considéré comme un « message sans code », selon la formule de Barthes, et où la sémiotique avait développé ses propres méthodes, nous ayons pu rejeter et le glossocentrisme et le placage artificiel du linguistique tout en conservant – paradoxalement – le textualisme.

Mais on peut se demander si on n'a pas du coup jeté le bébé avec l'eau du bain !

Car le contact de la sémiotique avec la linguistique ne s'opère apparemment plus aujourd'hui que par le haut : au niveau des conceptions épistémologiques les plus générales (qu'est-ce que décrire un système ? à quelle condition cette description peut-elle être pertinente ?). Mais la confrontation avec les techniques servant à décrire ce qui est tout de même le système de signification et de communication le mieux connu et le plus étudié ne se produit plus. D'autant plus que la proportion de sémioticiens formés à la linguistique me semble diminuer de par le monde. Et je le regrette. Il ne s'agit plus de revenir au placage, mais bien plutôt de se livrer à des comparaisons fécondes. Cette comparaison augmenterait l'acuité du regard et stimulerait l'imagination, ce qui permettrait finalement d'apporter des réponses à des questions comme « Est-il utile de parler de syntaxe visuelle, et si oui, à quelles conditions peut-on utilement le faire, en rendant justice aux spécificités du sens visuel ? ». Je viens de participer à un intéressant colloque sur le thème « L'image peut-elle nier ? ». Un colloque où les communications sont allées dans tous les sens. On aurait certainement pu gagner du temps et de la cohésion si l'on avait au préalable rappelé ce qu'est une négation en langue – ce que j'ai fait, tardivement, dans mes conclusions à la rencontre –, ce qui aurait permis de constater que la dimension logique et discursive de la négation ne pouvait être pertinente ici...

Le retour à la confrontation avec la linguistique me paraît aujourd'hui très souhaitable pour deux raisons.

La première est que la linguistique elle-même a bien évolué depuis l'époque du glossocentrisme, et qu'elle est aujourd'hui mûre pour cette confrontation. On pourrait dire, en simplifiant d'une manière imagée, qu'elle a dû, pour répondre aux nouvelles questions qui se posaient à elle, élargir son champ de juridiction dans les trois dimensions. En longueur, elle a cessé de s'arrêter à la phrase, envisageant à présent non seulement les relations phoriques mais aussi les récits, les discours. Une thèse sémiotique forte et totalisante a ainsi vu le jour chez les grammairiens : ce seraient les mêmes structures qui agiraient à tous les niveaux d'élaboration du langage, de la morpho-

logie aux énoncés les plus étendus et les plus complexes. En hauteur, la linguistique a brisé avec un autre postulat : celui de la linéarité du langage. L'étude des phénomènes sémantiques fait alors voir que le sens est mû par une dynamique superpositionnelle, dont rendent compte par exemple le concept de polyphonie ou celui de figure, repris à nouveaux frais par la rhétorique contemporaine. En profondeur, c'est l'élargissement en direction de ce qui n'est pas la langue : le monde. Ce monde où sont les partenaires langagiers et les choses. D'un côté, la prise en considération des partenaires de la communication, dans leur interaction, a débouché sur les développements de la pragmatique autant que de la sociolinguistique. De l'autre, prendre au sérieux l'idée que le langage fabrique le monde et agit sur lui rend désormais impertinent de séparer la sémantique de l'encyclopédie, c'est-à-dire de la représentation du monde qui la détermine.

La seconde raison est que ces élargissements, la linguistique y a consenti en conservant les exigences méthodologiques qui ont été les siennes depuis le début du XX^e siècle : sa visibilité institutionnelle fait que les controverses y ont lieu, qui font évoluer les consensus, et qu'elle se présente du coup comme une science cumulative, conforme au modèle poppérien, où l'on fait des acquis et où l'on élimine des hypothèses faibles. Or la sémiotique n'en est de toute évidence pas encore là... Le dialogue avec la linguistique aurait donc en quelque sorte une vertu formatrice.

Oui, il me semble que parmi les sciences humaines, la linguistique peut à nouveau être une compagne de route pour la sémiotique...

Mais pour en terminer sur ce point de la place de la sémiotique dans les sciences humaines, je voudrais insister sur ceci : que la question de ce rapport ne peut pas se penser dans un cadre fermé. Le cadre apparemment clair des « sciences humaines » est en effet loin d'être aussi stable qu'on l'imagine habituellement ; comme je l'ai déjà souligné, des phénomènes qui jadis relevaient des seules sciences humaines ressortissent aujourd'hui aux sciences de la nature. Il me semble qu'il faut sortir du dualisme dans lequel le sens commun (ou la polémique) tend à nous enfermer, entre « sciences de la nature » et « sciences humaines ». Car il faut de toute évidence partir de cette opposition, et donc la considérer comme allant de soi, pour s'inquiéter de la « naturalisation des sciences humaines » et, contestant ce qui est présenté comme une dérive, lui opposer une « culturalisation des sciences de la nature ». Ma thèse est au contraire – vous l'aurez compris lorsque je vous ai parlé de l'impact des sciences cognitives sur la sémiotique – que cette opposition est faussement structurante, et qu'il y a un continuum entre sciences de la nature et sciences de la culture. Mais ceci est une autre histoire...

À votre avis, quel est l'aspect le plus original de votre œuvre ?

Diable ! Il est délicat de juger soi-même de la qualité de son travail. Tout d'abord, on peut vite être taxé d'immodestie... Mais surtout, il arrive que les originalités dont on vous crédite ne soient pas nécessairement là où vous pensiez qu'elles étaient. Et l'inverse se vérifie lui aussi : il peut se faire que les apports que vous avez vous-même estimés les plus décisifs au moment où vous les proposiez n'aient pas été appréciés par la communauté scientifique.

Tout cela est vrai en général. Mais dans mon cas s'y ajoutent deux difficultés supplémentaires. De la première, je vous ai déjà parlé : il m'a parfois été malaisé de faire le départ entre le travail collectif et mon apport personnel. La deuxième difficulté tient au fait que, sans doute pervers polymorphe, je ne me suis pas investi que dans la seule sémiotique, et qu'il y aurait là aussi une évaluation à faire. On m'attribue ainsi les concepts qui ont permis de décrire le système des littératures francophones, ou d'avoir formulé une conception énergétique des politiques linguistiques, et d'avoir participé à leur mise en œuvre pratique... Je m'imagine évidemment que votre question ne porte pas sur ces choses, mais la limite entre le sémiotique et le non-sémiotique n'est pas facile à tracer, on vient de le voir, et il est certain qu'il y a dans les domaines que je viens de citer plus d'une tangence avec la sémiotique.

Alors, allons-y, et prenons des risques...

Tout d'abord, pour rester dans le cadre du Groupe μ et pour remonter à ses origines, le travail rhétorique collectif a fourni un modèle explicatif puissant des figures qui a pu prendre la forme d'un tableau de Mendeleev, où, en ordonnée, on trouve les opérations logiques à l'œuvre dans la transformation qu'est la figure, et en abscisse les objets sur lesquels portent ces opérations. L'exploitation pédagogique d'un tel tableau a été assez aisée. C'est sans doute cette facilité autant que la puissance de la matrice qui a erronément laissé croire que le Groupe ne pensait la figure qu'en termes d'unités atomiques (comme le fait Paul Ricœur dans *La Métaphore vive*).

Il me semble pourtant que nous avons donné à ce travail une dimension pragmatique, comme je vous l'ai déjà dit, mais aussi une dimension cognitive. En effet, le travail sur les figures – et spécialement celles qui affectent le plan du contenu, ou tropes – supposait une bonne connaissance des structures élémentaires de la signification. Cette nécessité a mené à la distinction entre les articulations d'unités selon le mode Σ et celles qui agissent sur le mode Π . Les organisations Σ sont familières : ce sont celles qui catégorisent l'expérience selon le genre et l'espèce, et que représente l'arbre de Porphyre. Mais familières, elles le sont surtout parce qu'une sémantique linguistique encore fort proche des cadres de la logique aristotélicienne les avait privilégiées, au détriment des relations Π , lesquelles jouent de tout à partie et de partie à tout. Ces relations sémantiques d'une autre nature, étudiées par des cognitivistes comme Michael Palmer, finiront par faire l'objet d'une discipline à part entière : la méréologie. Et surtout, leur prise en considération se révélera cruciale par la suite pour l'établissement d'une sémiotique visuelle. Cette méréologie (dont un travail sur l'argot, datant de 1970, a montré toute la rentabilité) est un bel exemple d'apport important à mes yeux, mais qui fut peu remarqué à l'époque, même si l'opposition entre Π et Σ nous a permis de mettre en évidence le statut quasiment atomique de la synecdoque, ce qui avait *in illo tempore* beaucoup impressionné Todorov...

Par ailleurs, une conception pragmatique du phénomène discursif qu'est la figure pointe l'importance du phénomène de la médiation, dont je vous ai déjà parlé. Mettant en question les oppositions qui structurent le sens et fondent donc les encyclopédies, toutes les médiations ont pour effet de réorgani-

ser ces encyclopédies. Le concept permet donc de doter les sémiotiques d'un composant dynamique et évolutif. C'est là un troisième apport, qu'un colloque tenu à Urbino en 2002 a mis en évidence.

Du côté de la sémiotique visuelle, un acquis du *Traité du signe visuel* (dont Göran Sonesson a pu dire qu'il était à la communication visuelle ce que le *Cours de linguistique générale* de Saussure fut à la linguistique) est d'avoir distingué les signes plastiques des signes iconiques (pour l'étude desquels la structure Π a repris du service...). J'y ai déjà fait une brève allusion. Cette distinction est aujourd'hui unanimement reçue, même si elle se présente sous des habits terminologiques fort variés. Elle a permis de penser le signe plastique dans son autonomie (et non plus comme le servent du signe iconique). Le signe plastique, qui dans la taxinomie peircienne peut tantôt jouer le rôle d'un symbole tantôt celui d'un indice, présente trois paramètres : la forme, la texture et le chromatisme, chacun de ces paramètres connaissant ses modalités propres d'articulation, de relations syntaxiques et de sémantisation. Et, apport dans l'apport, nous avons bien mis en évidence le rôle de la texture, qui était un peu la mal-aimée des caractéristiques des énoncés plastiques. Se trouvait ainsi éclairé de façon simple ce qui distingue l'art de la simple copie mimétique du monde, mais aussi comment fonctionnent tous les autres types d'images : image publicitaire, image scientifique, image mobile... Une autre retombée de la distinction entre plastique et iconique a été l'étude de leur interaction, que nous avons dénommée iconoplastique. Cette contribution a été jugée comme majeure par Herman Parret : autre bel exemple, mais cette fois d'une originalité que nous ne soupçonnions pas nous-mêmes.

Comme je vous l'ai dit, nos travaux sur les énoncés visuels nous ont fait rencontrer le phénomène de la vision et, à partir de là, la question des rapports entre l'expérience sensorielle et la signification. Sur ce point, il me sera plus difficile encore d'évaluer l'originalité de nos travaux. D'autant plus que je ne puis pas trop déflorer l'ouvrage auquel nous mettons maintenant la dernière main !

Mais je puis tout de même, pour en terminer, souligner un apport où ma part personnelle est claire, cette fois : c'est la structure quadratique (et non plus triadique) du signe, dont je fournis un exposé simple dans mon *Précis de sémiotique générale*. Elle apporte en effet une solution à l'épineuse question de la si mal nommée motivation, qui est sans doute un des thèmes les plus récurrents de tous les débats sémiotiques depuis les origines, et que la théorie du sens contemporaine devait donc nécessairement rencontrer sur son chemin. Cette proposition introduit le support, c'est-à-dire la manifestation matérielle du signifiant, dans la structure. Si nous prenons le cas du signe iconique, on voit que le lieu où y opère la motivation est très circonscrit : celle-ci se situe dans la relation entre le support et le référent. Ces deux éléments sont en effet commensurables (ils ont des dimensions, des caractéristiques chromatiques, etc.) et on peut modéliser leur rapport en termes très rigoureux. Cette modélisation, appelée transformation, permet de décrire techniquement les faits de motivation. Mais la transformation ne suffit pas à définir le signe iconique (on peut en effet transformer n'importe quoi en

n'importe quoi) : il faut donc une autre condition, qui est le maintien de la fonction de renvoi. La transformation doit opérer dans le cadre de cette fonction ; c'est ce que nous avons appelé la co-typie. Or cette co-typie est de nature culturelle, et c'est ici que l'arbitrarité intervient. On voit que l'on peut alors répartir sans contradiction les relations arbitraires et les relations motivées entre les différents composants du signe.

À partir de là, on peut aussi aborder des problèmes théoriques que la linguistique avait laissés pendants, comme celui de l'iconisme, ou qu'elle avait résolu trop rapidement en s'en défaussant sur la philosophie, comme celui de la référence...

Quelle est actuellement la situation de la sémiotique en Belgique ?

J'ai récemment écrit un long article sur le sujet¹. Je pourrais donc vous y renvoyer, pour ne pas vous assommer avec des données ou des noms. Même s'il me faudra bien en citer quelques-uns, et rappeler, si nous voulons nous mettre dans une perspective historique, qu'Eric Buysens est belge. Un Buysens en qui on peut voir un important exécuteur testamentaire de Saussure : sur une autre voie que celle de Hjelmslev, qui a surtout développé les aspects épistémologiques de la problématique, il a en effet tenté de réaliser le programme consistant à décrire techniquement « la vie des signes au sein de la vie sociale ».

Toujours pour contextualiser, disons qu'en Belgique, la sémiotique contemporaine est née en deux endroits institutionnels distincts. D'une part, elle s'est développée comme contribution aux disciplines étudiant la communication (tant du côté des sciences du langage que des sciences sociales), et de l'autre, dans la foulée des études littéraires. De ce point de vue, les choses ressemblent assez à ce qu'on a pu voir en France. Dans les départements de communication, la sémiotique a joué et joue surtout un rôle de technique descriptive. Ce qui explique que nombre des personnes qui y ont recours ne se soient pas principalement investies dans la recherche en sémiotique générale. C'est aussi ce premier enracinement institutionnel de la discipline qui explique qu'elle soit, en Belgique, plutôt désignée par le terme de sémiologie, davantage associé aux phénomènes communicationnels, que par celui de sémiotique, connotant davantage la recherche fondamentale. En dehors des institutions vouées à la recherche, la « sémio » est aussi utilisée chez les architectes, ou chez les publicitaires... Le deuxième axe historique de développement est donc celui de la poétique, dont je vous ai déjà beaucoup – beaucoup trop ? – parlé. Sur les traces de Jakobson et de Barthes, nombreux ont été les Belges qui se sont investis dans ces recherches. Chez eux ou ailleurs. Car les années soixante ont été une époque de diaspora : je puis ainsi rappeler que Nicolas Ruwet, qui a été une figure de proue de la linguistique en France et a introduit les travaux de Jakobson dans le monde francophone, était mon proche concitoyen. À bien y réfléchir, cet investissement dans le littéraire était fatal, et c'est ici que je dois souligner une spécificité belge. Car c'est une particularité des études linguistiques en Belgique que de ne jamais

1. « De la poétique à la sémiotique visuelle : mutations peu disciplinées. La sémiotique en Belgique francophone » (2010).

avoir coupé le cordon qui les reliait à la littérature : spécificité qu'elles doivent au fait qu'elles procèdent historiquement de la philologie à l'allemande. Cette poétique est donc, comme je l'ai rappelé, une des origines du travail du Groupe μ et de son investissement dans la rhétorique.

La rhétorique me ramène à Chaïm Perelman, à qui j'ai fait allusion. Il concevait sa néorhétorique comme l'étude des mécanismes du discours social général et de son efficacité pratique. Cette néorhétorique entendait occuper le terrain laissé libre par la logique, qui s'était formalisée au point de perdre peu à peu le contact avec la réalité pratique : car quand il s'agit de convaincre, il ne s'agit plus seulement de déduire et de calculer, mais surtout d'argumenter (le comprendre apparaissait alors comme capital : que valaient les arguments rationnels après l'usage massif de l'irrationnel dans les propagandes totalitaires et les génocides qu'elles ont suscités ?). Les champs d'application de la néorhétorique perelmanienne ont donc d'abord surtout été la propagande politique ou commerciale et la controverse juridique ou philosophique. Le flambeau allait être repris par Michel Meyer, qui, sans totalement abandonner la préoccupation esthétique, élargit la perspective de l'argumentation aux dimensions d'une théorie du questionnement – la problématologie – applicable aux multiples champs de la vie quotidienne.

Mais votre question portait sur l'état actuel de la sémiotique. Si j'ai un peu parlé du passé, c'est que je pense qu'il est toujours intéressant de traquer le *momentum* : l'instant exact où naissent les choses. Cela nous apprend beaucoup sur leur devenir et leur être présent.

Dans ce présent auquel il faut que j'arrive, disons que s'il y a dans toutes les institutions des sémioticiens relevant de diverses obédiences (Herman Parret à la Katholieke Universiteit Leuven, qui est autant philosophe et esthéticien que sémioticien, ou Nicole Everaert-Desmedt aux Facultés Saint-Louis de Bruxelles), la sémiotique belge se concentre essentiellement en deux lieux.

À l'Université libre de Bruxelles d'abord, autour d'André Helbo. Celui-ci, issu du milieu des études littéraires, s'est orienté progressivement vers le théâtre – il sera président de l'Association internationale pour la sémiologie du spectacle – et fondera un Centre de sémiologie du théâtre à l'ULB, puis en 2009 un Centre de recherche en information et communication (ReSIC), qui comprend un groupe « Sémiologie du spectacle vivant » (dont les responsables, animent un troisième cycle en étude du spectacle vivant, qui fonctionne en partenariat avec une série d'universités européennes).

À Liège, c'est autour de ma chaire de « Sémiologie et rhétorique » que se sont organisés des enseignements de sémiotique. Et vous savez déjà qu'après l'analyse textuelle est venue la sémiotique visuelle, puis la sémiotique générale, avec des excursions en direction de la discursivité scientifique... À la fin des années nonante, comme je vous l'ai dit, le Groupe μ a mis sur pied un réseau sémiotique libre, interdisciplinaire comme l'était le collectif aux origines. Grâce à quoi le mouvement se poursuit... Quant à l'unité de sémiotique, elle s'est considérablement redéployée, grâce à l'arrivée de Semir Badir (qui est plutôt orienté en direction de l'épistémologie des sciences du langage), de Maria Giulia Dondero (dont les travaux sur la photographie et

l'image scientifique font déjà autorité) et de François Provenzano, qui se situe du côté de l'analyse discursive. Tous participent à des projets internationaux, comme par exemple les programmes ANR « L'hétérogénéité du visuel » et « Images et dispositifs de visualisation scientifique », rassemblant des équipes belges, françaises et italiennes.

Sur le front des revues, c'est la même polarité : *Degrés*, toujours animée par Helbo, est longtemps restée, avec ses 141 numéros, la seule revue de sémiotique en Belgique francophone, jusqu'à ce qu'arrive *Signata*, « annales des sémiotiques », dont la première livraison est toute récente : 2010.

Ceci dit, il ne faut pas se faire d'illusions : l'institutionnalisation de la sémiotique reste faible ici comme ailleurs. Comme presque partout dans le monde, la discipline ne vertèbre en Belgique aucun cursus spécialisé : on la pratique tantôt dans les départements de langues et lettres, tantôt dans ceux de communication, ou d'histoire et de théorie des arts, mais il n'y a pas – et pour longtemps, je pense – de département de sémiotique. De plus – et ceci est davantage une spécialité belge, comme le chocolat et la bière –, les collaborations horizontales restent exceptionnelles. Ainsi, malgré quelques velléités, manifestées par les membres belges de l'Association internationale de sémiotique (AIS-IASS) présents aux deuxième et troisième congrès de l'Association, à Vienne et à Palerme (1979 et 1984), il n'y a jamais eu de société belge de sémiotique. Et au bureau de l'AIS, où sont représentés les pays ayant une tradition sémiotique, il y a eu peu de rotation de la représentation belge : pour remplacer le seul Nicolas Ruwet, en 1974, on n'a vu de nombreuses années durant, qu'un trio dans lequel on retrouvait invariablement Parret, Klinkenberg et Helbo. Enfin, ce n'est un secret pour personne : le caractère pérenne des travaux tient aux personnes plutôt qu'aux structures. Ainsi en va-t-il avec toutes les institutions faibles : Pierre Bourdieu a dit là-dessus des choses définitives...

Peut-on voir des rapports entre ces évolutions et les changements de paradigme de notre société ?

Certainement ! La linguistique structurale, comme les néorhétoriques, la poétique et la sémiotique, étaient de typiques créations des golden sixties, cette décennie qui, mue par un optimisme triomphant, crut au progrès continu : grâce au symbolique, les hommes allaient désormais assurer leur pouvoir sur les choses et les événements ! À ceci s'ajoute un facteur démographique, magnifiquement décrit par François Ricard dans sa *Génération lyrique* : l'explosion des naissances dans l'immédiat après-guerre en Europe et en Amérique eut une répercussion spectaculaire vingt ans après. Elle devait en effet jeter sur le marché des études une jeunesse essentiellement originaire d'une petite bourgeoisie portée par le mouvement de tertiarisation de l'économie. Et de fait, les facultés qu'on vit se gonfler furent celles qui semblaient offrir aux nouveaux représentants de la classe en ascension une formation qui leur offrait une légitimité en accord avec l'air du temps : celle que l'on conquiert par le verbe. On put donc avoir foi en la linguistique, comme dans la sociologie et dans l'animation culturelle. Cette linguistique, avec son hypostase conquérante qu'était le structuralisme et ses variantes technolo-

giques comme la grammaire générative, allait dire le dernier mot sur tous les langages et sur la spécificité de toutes les classes de discours...

Tout ceci ne pouvait aller sans qu'écluse une pensée de la transversalité, et donc sans que les frontières disciplinaires traditionnelles soient remises en cause. On voit ainsi que les méthodologies nouvelles alors mises au point en sociologie ou en linguistique convergeaient spectaculairement : toutes mettaient l'accent sur la médiation que le symbolique opère entre les infrastructures sociales et les superstructures anthropologiques, intellectuelles et culturelles. Cette pensée de la transversalité rendait dès lors incontournable une discipline se définissant précisément par ce trait : ce fut la sémiotique.

Par ailleurs, cette sémiotique se donnait pour une contre-discipline. On comprend dès lors que ce soient des unités jeunes (comme les laboratoires de communication, ou d'esthétique), s'occupant d'objets sociaux en pleine mutation qui se soient ouvertes à elle. Des unités n'offrant pas à ceux qui s'y inscrivent une voie royale d'accès à une profession précise. C'est donc peut-être là aussi la source d'une certaine fragilité de la sémiotique, qui, comme je l'ai souligné, peine à s'institutionnaliser de manière puissante, où qu'on la rencontre.

En quoi la sémiotique peut-elle aider l'humanité ? Et quel est le rôle du sémioticien dans la société contemporaine ?

Oui, à quoi servons-nous ? C'est une question capitale, et je regrette qu'on ne la pose pas assez dans notre univers. Je vous remercie donc de la poser.

J'ai en tout cas tenu, à la fin de chaque année où j'ai donné un cours de sémiotique générale, à y répondre devant mes étudiants... même et surtout s'ils ne me la posaient pas.

Et ma réponse était à peu près la suivante : « Grâce aux quelques outils dont vous voilà munis au terme de ces entretiens, vous êtes maintenant à même d'entrer dans les coulisses du sens. À même de voir comment sont faits les articles de journaux que vous lisez et les œuvres d'art que vous regardez, à même de décrypter les séquences télévisées qui sont votre quotidien. Même les objets les plus quotidiens et les plus modestes, vous les regarderez désormais d'un autre œil, qui ne sera plus l'œil de l'habitude. Or cette connaissance que vous avez, vous pourrez demain la mettre au service de n'importe quelle cause. Vous pourrez créer les publicités les plus dégueulasses, écrire les articles les plus abjects : vous serez conscients des mécanismes que vous aurez mis en œuvre pour atteindre ce niveau d'abjection. Mais vous pourrez aussi déconstruire au bénéfice d'autres ces mécanismes aliénants, et leur faire voir les logiques profondes qui les sous-tendent. Construire ou déconstruire, peu importe : vous serez libres de vos choix. Mais plus jamais vous ne serez totalement vierges face au sens des choses. »

Aider à dépasser l'évidence et le bon sens, en plaçant les phénomènes familiers sous la lumière crue d'un éclairage neuf, en les mettant comme à distance, voilà un des apports sociaux majeurs de la sémiotique.

En un seul mot, cette discipline qui se donne pour mission d'étudier la signification, où qu'elle se manifeste, de décrire ses modes de fonctionnement et finalement le rapport qu'elle entretient avec la connaissance et l'action, cette discipline doit, ou devrait, être une école de sens critique et de liberté.

Elle doit, elle devrait, continuer à rester une réponse à la demande de liberté qu'elle a été à ses débuts.

En effet, décrire un objet, c'est nécessairement creuser un double écart : entre l'objet et l'observateur, mais aussi entre l'objet brut et l'image qui en sera donnée. Et cette distance-là est toujours obtenue grâce à des techniques consistant à transformer une chose en une autre chose qui n'est pas elle (par exemple, un objet en son commentaire). Or cette distance, qui est à la base de tout savoir, définit un des concepts qu'on trouve au cœur de la sémiotique : le signe (puisque le signe est une chose qui renvoie à une autre, et qui n'est pas elle). Envisager l'objet comme un énoncé produisant du sens (faire voir comment, à partir de simples données matérielles qui en soi ne signifient rien, s'élabore un effet ou une pensée) est donc l'instituer en signe.

Et nous voilà revenus au sens critique. S'être exercé à voir, à savoir que l'on voit, et à comprendre comment l'on voit, c'est se doter d'un outil utilisable dans bien des circonstances. Et c'est un autre trait d'utilité sociale de la sémiotique : les dispositions d'esprit que produit la transposabilité de ses méthodes (mais on pourrait sans doute en dire autant de la sociologie et de l'anthropologie). Il serait bien étonnant que celui ou celle qui a appris à regarder une image ou un texte et à rendre compte des mécanismes qui président à leur fonctionnement comme image ou comme texte ne puisse pas aussi regarder une situation politique et rendre compte des mécanismes qui président à son fonctionnement comme situation politique (et vice versa). Et la chose est évidemment transposable à un bon film, ou à la gestion d'une PME... La sémiotique est donc un instrument de lutte contre la myopie ou le provincialisme méthodologique : fédérer dans un même cadre conceptuel des pratiques humaines habituellement tenues séparées – des règles culinaires aux rites de politesse, de la gestuelle quotidienne à la gestion de l'espace dans l'architecture, de la religion au vêtement – présente un intérêt éthique peu négligeable : une telle pratique ne peut qu'aider le citoyen à faire une lecture critique et donc libératrice de l'univers dans lequel il se meut.

À plusieurs reprises, je me suis rendu compte que j'étais moi-même le premier bénéficiaire de cette ouverture. Je ne dis pas que, si je crois aujourd'hui comprendre quelque chose à mon journal lorsqu'il me parle de la crise des subprimes ou du prix des matières premières, c'est grâce à la sémiotique ! Non, celle-ci ne dispense pas de faire un peu d'économie politique... Mais je pense qu'elle a affiné mon esprit de transposition, et contribué à renforcer en moi la conscience du citoyen que je veux être. Je vous ai dit que l'on m'a confié des responsabilités dans la conception de la politique linguistique de mon pays. Eh bien je constate, lorsque je dois discuter avec des décideurs, que j'aperçois souvent mieux qu'eux la portée sociale des phénomènes symboliques, dont ils sont pourtant les administrateurs...

À votre avis, que manque-t-il actuellement à l'univers sémiotique ?

Beaucoup de choses, si elle veut être fidèle aux programmes dont nous venons de parler. Mais je me limiterai à deux de ces choses.

La première est le sens du dialogue. C'est en vous disant ceci que je dois mieux m'expliquer sur les termes de provincialisme méthodologique que j'ai

utilisés à deux reprises. J'ai souligné, comme vous vous en souviendrez, que la sémiotique contemporaine offrait un spectacle paradoxal. Bien qu'on ne cesse de dire qu'une des vocations de cette discipline est de faire dialoguer les sciences entre elles, on constate deux choses. D'une part que ce dialogue interdisciplinaire est encore relativement peu fréquent, comme je l'ai noté. De l'autre, que même entre écoles sémiotiques, il y a rarement des confrontations, des emprunts, des évaluations, des synthèses, ce qui fait que la sémiotique est encore fort loin d'être une science sommative... Ce qu'on rencontre, ce sont le plus souvent des applications orthodoxes de batteries de concepts ou de schémas méthodologiques caractérisant une école ; cette batterie de concepts pouvant évidemment évoluer, mais à partir d'elle-même plus que par la force de la dialectique et de la rencontre. Cette attitude est courante chez maints peirciens, comme aussi dans les pays latins. Cette relative endogamie – qui est de toute manière préférable à un certain intégrisme qui dominait les années septante et qui a parfois généré de l'arrogance – m'amène à reposer la question que je posais : quel est l'objectif de telle ou de telle recherche ? Si c'est de mieux comprendre les images visuelles, n'est-il pas légitime de dialoguer avec les spécialistes de la vision ? Si c'est de mieux comprendre comment le sens s'élabore, alors n'est-il pas utile d'aller voir, par exemple du côté de sciences qui ont fait des progrès fulgurants dans ce domaine, et dont je vous ai dit que, quoi que nous en disions, elles font de la sémiotique en se passant de notre permission ?

Mais il me semble que du côté du dialogue, il y a des frémissements. On voit la sémiotique commencer à s'engager dans un dialogue adulte avec d'autres disciplines. Avec la sociologie par exemple (et on voit d'ailleurs un Jacques Fontanille s'employer à donner en termes sémiotiques une définition rigoureuse de concepts centraux chez Bourdieu, comme le sens pratique et l'habitus). Avec l'éthique, comme l'a montré le dossier que Dondero a monté pour la revue *Protée* (vol. 36, n° 2, 2008). Avec l'histoire des idées, bien sûr. Mais aussi avec les sciences de la vie. D'un côté, on voit un certain nombre de sémioticiens de formation peircienne, notamment ceux qui travaillent dans les pays nordiques, opérer leur jonction avec les sciences cognitives expérimentales. De l'autre, je vous ai dit qu'on voyait le structuralisme français se tourner vers les « formes de vie » et les sensorialités (dans les limites que j'ai pointées). Mais le dialogue entre orientations sémiotiques est encore largement absent...

La deuxième chose qui manque à la discipline est une réflexion sur elle-même en tant que discipline. Non pas sur son épistémologie – là, on est comblé –, mais plutôt sur sa place dans le concert des sciences humaines (point que nous avons déjà abordé) et dans la société (et là, c'est un peu ce que visait votre précédente question sur la responsabilité du sémioticien dans le monde et son apport à l'humanité). Il est significatif qu'aucune contribution historique sur la sémiotique n'envisage vraiment cet aspect des choses, et que la réflexion épistémologique en la matière élude systématiquement la question de ses propres déterminations sociales. Une solide réflexion sociologique serait donc ainsi la bienvenue. Et j'ai d'ailleurs proposé ce thème à *Signata* pour son troisième numéro thématique.

Je rêve en effet à des études où l'on trouverait des réponses aux questions suivantes : qui fait de la sémiotique ? Dans quel cadre institutionnel ? Dans quelle structure intellectuelle et avec qui comme voisins (des philosophes ? des designers ?) Y a-t-il des corrélations entre par exemple ces affiliations méthodologiques et la répartition géographique ? Et quel impact ont ces corrélations ? Quelle est l'origine intellectuelle et la formation de base des acteurs ? Avec quel itinéraire pour passer de cette formation à la sémiotique ? Et pourquoi ont-ils opté pour cette sémiotique dans leur trajectoire ? Et quels sont les objectifs poursuivis avec cette option (intellectuels ? institutionnels ? imposer une certaine modernité là où il y a par exemple, un règne de la stylistique classique ? disposer d'un outil pour résoudre des problèmes technico-pratiques ?). Quelles sont les stratégies personnelles – ou collectives – poursuivies (occuper une place qui se définit par défaut ? ou un lieu se donnant comme carrefour ?). Quel pouvoir a ou donne la sémiotique ? Sur qui et sur quoi ? Comment le pouvoir se répartit-il dans le champ global de la sémiotique ? Les lignes de partage sont-elles réellement intellectuelles et méthodologiques, ou sont-elles d'une autre nature ? Et quel recouvrement peut-on établir entre les lignes de partage non-intellectuelles, restant implicites, et les stratifications intellectuelles revendiquées ? Quel rôle jouent réellement les appareils (associations, revues, instituts, écoles, programmes), au-delà de leurs objectifs déclarés ? Quel impact réel ont-ils sur la recherche et l'enseignement ? sur les carrières ? Quelles alliances la sémiotique peut-elle faire avec quelles disciplines ? Et avec quelles tendances dans ces disciplines ? et avec qui dans ces tendances ? Pour quoi faire ? Avec quel bénéfice ? Et quelle cohérence y a-t-il entre les discours explicites et les pratiques réelles ?

On peut aussi s'interroger sur les métiers de la sémiotique : quelles applications a-t-elle, avec quelles retombées pratiques ? Dans quels domaines (design, urbanisme, production artistique, gestion artistique, publicité, médias, communication, privée ou publique, sans parler de merchandising, packaging, branding, cobranding, facing et j'en passe évidemment...) ? Se recommander de la sémiotique dans ces pratiques (qui le fait ? dans quelle proportion ?) leur apporte-t-il une mutation significative ? Si oui laquelle ? Si non, alors, dans quel but et en vue de quel bénéfice s'en revendiquer ? Et la réflexion peut aller jusqu'à celle du rôle éthique et citoyen que peut jouer la sémiotique, ce qui nous ramène à l'importante question que vous avez déjà posée.

Quels conseils pouvez-vous donner aux jeunes sémioticiens ou à ceux qui pourraient s'intéresser à la sémiotique ?

Ce sont les mêmes conseils que l'on peut et doit donner à tout jeune intellectuel : « C'est vous qui êtes les gardiens de l'esprit critique et de l'ouverture. Si ce n'est pas vous qui assumez cette tâche, qui le fera ? Alors, gardez toujours votre liberté, votre lucidité et votre esprit d'ouverture dans toutes vos démarches scientifiques. »

Et ces conseils ont vocation à se transformer en souhait : « Que cette lucidité et cette curiosité vous rendent heureux ! »

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Peut-être pourrais-je revenir un bref instant à la question de la place de la sémiotique dans les sciences humaines et à ses rapports avec les sciences de la nature, mais ce sera pour souligner une de ses responsabilités sociales sur lesquelles vous avez attiré l'attention.

En s'ouvrant résolument et sérieusement aux sensorialités, il ne s'agit pas à mes yeux pour la sémiotique de suivre les changements de mode, ces variations qui ont naguère fait disparaître la linguistique comme science-pilote ; il ne s'agit pas, pour le sémioticien, de partir à la reconquête d'un pouvoir symbolique qui s'est déplacé. Ce qui est en jeu est plus important et plus grave.

La relation entre les deux types des sciences a toujours été tempétueuse. Dans un premier temps, on a voulu appliquer aux phénomènes humains les modèles créés dans l'univers des sciences de la nature dans l'état qui était le leur au XIX^e siècle. Ce qui était une manière de contester le droit des sciences humaines à l'autonomie et au développement, ou au moins une manière d'exprimer une défiance à leur endroit. Mais, dans un second temps, à l'ère postmoderne, on voit se manifester un refus des sciences exactes et de la nature, refus qui s'exprime plus fort encore en ce début de siècle, sous l'influence du discours déconstructiviste. Et je me demande si le reproche de scientisme, que l'on entend souvent proférer dans le champ des humanités, ne camoufle pas subtilement un retour au binarisme ancien, celui pour qui il y a deux types de pensée inconciliables, celui de l'esprit et celui du corps, un binarisme qui, en définitive, en vient à recréer des domaines réservés. Nous assisterions ainsi à un dualisme choquant (car la pensée ne saurait être qu'une) qui produirait un réel divorce. Un divorce inquiétant, puisqu'il peut contribuer à renforcer deux des fléaux qui menacent l'humanité au début de son nouveau millénaire : la technocratie d'un côté, et le retour à l'irrationnel de l'autre. La première pouvant procéder d'une dérive arrogante des sciences dites dures, la seconde pouvant être d'un certain point de vue un sous-produit de l'idéalisme régnant dans les sciences de l'esprit. Or ces deux fléaux, loin de se contrebalancer, se conjuguent aujourd'hui de manière délétère, par exemple dans le langage des pouvoirs (songez à un terme comme « bonne gouvernance », qui ne repose sur aucune rationalité, mais qui impose sa violence technocratique...).

Face à ces deux périls, la responsabilité de la sémiotique n'est pas petite...

Eric Landowski

Date et lieu de naissance

1^{er} mai 1948 à Shanghai (Chine)

Statut et institution de rattachement

Directeur de recherche associé, CNRS (CEVIPOF)

Domaines de recherche

Sens et interaction, sémiotique de l'expérience et de la vie quotidienne

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *La Société réfléchie : essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil, 1989 [traduit en portugais, espagnol et italien].
- *Présences de l'autre : essais de socio-sémiotique II*, Paris, PUF, 1997 [traduit en portugais et en espagnol].
- *Passions sans nom : essais de socio-sémiotique III*, Paris, PUF, 2004 [traduit en espagnol].
- *Les Interactions risquées*, Limoges, Pulim, 2005 [traduit en espagnol, italien, portugais, lituanien].

Directions d'ouvrages collectifs et de dossiers

- *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales* (avec Algirdas Julien Greimas), Paris, Hachette, 1979 [traduit en portugais].
- *Lire Greimas*, Limoges, Pulim, 1997 [traduit en polonais].
- *O gosto da gente, o gosto das coisas* (avec José Luiz Fiorin), São Paulo, Educ, 1997 [traduit en italien].
- *Semiótica, estesis, estética* (avec Raúl Dorra et Ana Claudia de Oliveira), São Paulo-Puebla, Educ-UAP, 1999.
- « La Société des objets. Problèmes d'interobjectivité » (avec Gianfranco Marrone), *Protée*, vol. 29, n° 1, 2001 [traduit en italien].
- « À la mémoire de Jacques Geninasca », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 115, 2012.
- *Impertinenze* (avec Giulia Ceriani), Milan, Et al, 2010 [version française : « Pertinente impertinence », *Actes Sémiotiques*, n° 116, 2013].

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

Parcours, c'est un bien grand mot ! Promenade, plutôt, sans « feuille de route » ni destination fixée au départ. Mais avec, tout au long, une détermination bien ancrée : fuir l'ennui. Échapper à la menace des vrais métiers (banquier, professeur). Rester libre. Et en chemin, une série de rencontres bienvenues – la plus heureuse, la plus durable d'entre toutes ayant été, justement, celle avec la sémiotique : *ad vitam*, la plus belle des échappatoires à tout le reste ; et par chance, en plus, la plus fructueuse puisqu'à force de la remâcher, cette « sémiotique », d'en prendre et d'en laisser, de la pratiquer et du même coup, forcément, de la prolonger ou de la reformuler en tant que de besoin, elle devait en définitive conduire à quelque chose d'assez inattendu mais qui, à titre personnel en tout cas, n'est pas négligeable : trouver un peu de sens à la vie !

Quand et comment avez-vous découvert la sémiotique ?

La faim. Midi approchait. J'ai soulevé le couvercle.

Effectivement, après Sciences Po, un peu de droit, un peu de lettres, ayant raté l'ENA de peu, que faire ? C'est le service militaire qui m'a sauvé : deux ans à Alger à titre de coopérant technique, et là, la découverte d'un autre monde intellectuel. À l'opposé de l'art de la dissertation sans raison ni conviction – le pour, le contre et le ni-ni pour clore –, un monde intellectuellement articulé. Jacques Berque, Claude Lévi-Strauss, *Les Temps modernes* ! Ce n'était pas encore la sémiotique, pas tout à fait, mais c'était le chemin qui y conduisait. Et en même temps, la cinémathèque d'Alger, les cours d'arabe, Tipasa, l'architecture du Mzab, la mer et le désert.

Et puis sinistre retour en France. Que faire en France ? Qui donc avait besoin de qui, en France ? On m'a emmené écouter Jacques Lacan. L'entrée du séminaire était grande ouverte comme partout à l'époque (y compris aux fumeurs) et le spectacle éblouissant. Mais je n'y comprenais rien. Le même ami, Maurice Laugaa, allait aussi « chez Greimas » : nous n'y comprenions pas un mot non plus. Guidé par je ne sais quelle intuition (car on ne choisit pas sa forme de rationalité), j'ai vite laissé de côté le premier mais continué de suivre le second. Un an plus tard, dans le bureau où Greimas recevait au Collège de France (salle majestueuse et aussi sympathiquement délabrée que, plus tard, celle de la rue Monsieur-le-Prince), première entrevue personnelle. Généreux, il fait publier mon premier article dans les *Cahiers de lexicologie* que dirige Bernard Quemada. Puis me charge d'un gros rapport sur le droit. Pour « découvrir » la sémiotique, le seul moyen était de s'y mettre, sans tuteur ni manuel. À cette époque, hors de *Sémantique structurale*, point de salut... Viendra ensuite l'occasion d'un autre travail commun, pour la mise au point d'une *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, titre attestant que le marketing n'a jamais été le fort des sémioticiens.

À peu près au même moment, un an après la création du *Bulletin* de son Groupe de recherches sémio-linguistiques de l'EHESS, Greimas me confie – rêve inespéré – la mise en place des *Documents*, série monographique avec

avant-propos obligatoire à chaque numéro pour nous permettre de voir large tout en maintenant le cap. Et l'année suivante la rédaction de l'ensemble des publications périodiques du Groupe. Je lui propose de baptiser le tout *Actes Sémiotiques* : revue certes modeste (par la suite assortie d'une éphémère collection du même nom chez Benjamins) mais qui, moyennant divers avatars, dure encore trente-cinq ans plus tard et constitue même, aujourd'hui, la principale sinon la seule revue de sémiotique générale existant en France, avec son site « en ligne » dont Jacques Fontanille et moi assurons la direction. Entre-temps, aux yeux toujours bien lituaniens du maître et à raison de ma lointaine polonité, j'étais devenu pour lui, ironiquement, « monsieur le Comte », ministre des Affaires étrangères du groupe. Et accessoirement, à titre personnel, son premier Chauffeur. Greimas aimait la vitesse, le risque et l'efficacité (Landowski 2009a). Voilà pour l'anecdote.

Comment la socio-sémiotique est-elle née ?

« Socio-sémiotique » n'est qu'une étiquette, un nom accolé à un produit. Et ce qui compte, c'est évidemment le produit. Mais en même temps, sur la scène intellectuelle vue comme un marché où différentes théories, et leurs promoteurs respectifs, entrent en concurrence, c'est l'équivalent d'une marque. En tout cas, puisqu'il s'agit en premier lieu d'une simple étiquette, c'en est une qu'il faut prendre avec précaution car elle ne recouvre pas partout ni toujours la même chose.

Dans les pays de langue anglaise, *sociosemiotics* désigne une approche apparue, si je ne me trompe, dans les années soixante-dix, en Australie, dans le sillage du linguiste Michael Halliday. Elle avait, et à ma connaissance elle a toujours pour objet l'étude du langage envisagé d'un point de vue « social ». Issue de la sociolinguistique et proche d'une certaine sociologie (Basil Bernstein), elle comporte une dimension critique plus ou moins explicitement dérivée du marxisme. Pour autant que je sache, elle rend efficacement compte de la manière dont les variables démographiques, sociologiques, socio-économiques, à commencer par les différences d'âge, de sexe, de classe, s'expriment à travers la diversité syntaxique, lexicale, prosodique, etc., des usages de la langue.

Maintenant, ce qu'on entend aujourd'hui, en français, par *socio-sémiotique*, n'a rien à voir avec cette problématique. Les homonymes sont souvent trompeurs... Entre deux langues, cela s'appelle des faux-amis.

Pourtant, tout à fait au début, le projet d'une « socio » sémiotique, telle que Greimas l'envisageait, ne différait guère, sur le plan conceptuel, du projet anglo-saxon du même nom. L'idée que les pratiques symboliques, linguistiques ou sémiotiques, reflètent la texture de la société a constitué, de fait, un court moment, leur socle commun. Mais au lieu de formuler la chose en termes sociologiques, Greimas lui donnait un habillage terminologique inspiré de Louis Hjelmslev : la socio-sémiotique serait l'étude des « connotations sociales ». Je résume ce que cela voulait dire : les variables sociologiques définissant l'identité des groupes dont se compose un système social sont « connotées », en surface, dans les productions sémiotiques et en particulier dans les discours de leurs membres, par des marqueurs stylistiques qui,

selon toute probabilité (supposition nécessaire pour justifier un projet de ce genre) s'organisent eux-mêmes en système. D'où l'hypothèse d'une grammaire sociale des styles, dont la reconnaissance aurait constitué notre objet. Voilà en gros sous quelle forme aurait pu naître à cette époque, en France, une sœur jumelle de la *sociosemiotics*.

Mais n'est venue au monde qu'une petite sœur mort-née. Ni Greimas ni personne autour de lui n'entreprit jamais la moindre exploration des dites connotations sociales. Le genre de travail empirique que cela aurait demandé n'attirait absolument personne parmi nous. À cette époque, dans notre petit club, nous concevions encore la sémiotique comme un « gai savoir ». Je n'étais donc pas le seul à fuir l'ennui ! Et puis, autre élément, plus « sérieux » peut-être mais qui allait dans le même sens, on ne pouvait pas ne pas s'interroger sur la pertinence sémiotique d'une approche qui aurait été fondée sur l'idée que les productions de langage ne sont que le reflet d'un donné social posé comme premier et supposé déterminant, autrement dit que (contrairement à ce que nous pensions en bons saussuriens) il n'y a pas d'autonomie du sémiotique. Du fait de ces résistances, cette première piste a heureusement été vite abandonnée, avant même que quiconque ne s'y soit aventuré. Comme par ailleurs, dans le même temps, les Anglo-saxons choisissaient au contraire de continuer sur leur lancée socio-déterministe, les chemins ont tout de suite commencé à diverger. En conséquence de quoi, depuis quarante ans, les socio-sémioticiens ignorent les *sociosemioticians*. Et réciproquement : chacun sur son continent. Les homonymes aux antipodes. Non pas, j'imagine, que chacun de son côté se juge autosuffisant mais, je crois, parce que chacun sent bien que l'incompatibilité touche au plus profond.

De fait, c'est précisément grâce au rejet délibéré du postulat sociologisant et réductionniste initial que la « socio-sémiotique », telle que nous l'entendons actuellement, a pu naître. D'où cette petite phrase en forme de slogan catégorique et inaugural qui agrmente la quatrième de couverture de mon premier volume d'*Essais de socio-sémiotique* paru en 1989 et intitulé *La Société réfléchie* : « Le discours ne reflète pas le social : il le construit. »

Mais pour être complet, il faut ajouter qu'à raison même de l'essor que cette problématique a connu durant les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, en France et en Italie surtout, mais aussi dans quelques pays d'Amérique Latine, dont principalement le Brésil, elle a peu à peu débouché, vers le commencement des années deux mille, sur une réflexion théorique de portée plus générale qui a suffisamment renouvelé l'éventail des questions que nous nous posions et enrichi notre appareil conceptuel pour qu'on puisse considérer que la socio-sémiotique est alors née une nouvelle fois... la troisième. Aux deux acceptions précédentes du terme est par conséquent venue à partir de ce moment-là s'en ajouter une de plus – ce qui, il est vrai, complique un petit peu le tableau.

Pour le simplifier, disons qu'après la tentative avortée du tout début des années soixante-dix, il y eut d'abord une socio-sémiotique « de la belle époque » – avant les accidents, locaux ou globaux, de 1992 et de 2001 –, à laquelle est ensuite venue se superposer une socio-sémiotique « pour temps de crise ». *Grosso modo*, son apparition a coïncidé avec l'éclatement du groupe

de réflexion que le « maître » était parvenu tant bien que mal à maintenir rassemblé autour de lui presque jusqu'en 1992, année de sa mort. Si bien que c'est dans un contexte devenu ouvertement conflictuel entre courants de pensée « greimassiens » que cette socio-sémiotique dernière manière, celle de l'« après-Greimas », a dû s'affirmer. Cela explique peut-être, pour une part, qu'elle se soit montrée à la fois plus critique vis-à-vis de ses propres fondements que ne l'avait été la mouture précédente, et davantage en prise sur les divers aspects d'une crise générale du sens exacerbée, au tournant du siècle, par le brusque renforcement, en France comme ailleurs, des tendances néolibérales, néocoloniales, sécuritaires et féministes caractéristiques de notre « post-modernité ».

Comment voyez-vous l'évolution de la socio-sémiotique et son état actuel ?

Trois problématiques différentes sont donc successivement apparues sous ce même nom. Je n'ai mentionné la première que pour mémoire et la laisse maintenant de côté puisque rien dans notre univers intellectuel n'est venu la concrétiser. Restent les deux autres. La plus récente – la plus ambitieuse, la « post-greimassienne » – n'a pas rendu caduque celle « de la belle époque » mais l'a englobée dans un ensemble plus vaste. Il en résulte qu'actuellement l'une et l'autre coexistent, chacune continuant de se développer à son propre niveau de pertinence.

Comprise selon l'acception apparue vers le milieu des années soixantedix, la socio-sémiotique, conformément à ce qu'indique le préfixe « socio », se caractérise par la dimension « sociale » des objets empiriques dont elle traite – objets d'ailleurs si variés que leur énumération a quelque chose d'hétéroclite. Mais c'est que la diversité des espaces d'interaction à l'intérieur desquels la construction sémiotique du social s'effectue est elle-même sans limite. Espaces de la politique et du droit, des médias et de la publicité, ou, plus ponctuellement, du séminaire, du laboratoire, du prisunic, du musée, du métro, etc. : ce ne sont là que quelques-uns parmi les terrains que nous nous devons de prendre en considération pour analyser non seulement les discours mais surtout les pratiques et les situations à travers lesquels les acteurs sociaux construisent le sens de leur « être ensemble ». De proche en proche, on en est ainsi arrivé à une problématique englobant l'ensemble des pratiques de la quotidienneté¹.

En revanche, le terme étant pris selon l'acception élargie en usage depuis en gros une quinzaine d'années, la socio-sémiotique ne se définit pas par le caractère spécifiquement « social » des objets qu'elle prend en charge. Ce qui est devenu son objet, c'est, ni plus ni moins, *le sens* en tant que tel, envisagé du point de vue de ses conditions d'émergence. Et le rôle qu'elle s'assigne est de contribuer à en construire la théorie. Autrement dit, ne se présentant plus – plus uniquement –, par rapport à la sémiotique (tout court), comme une sorte d'antenne spécialisée, chargée de construire une théorie sémiotique du social, et encore moins comme une « application » de la sémiotique générale à une série d'objets et de pratiques laissés pour compte par

1. Voir Greimas (1976a) ; Landowski (1986, 1989, 1997) ; Jean-Marie Floch (1995) ; Andrea Semprini (1995) ; Gianfranco Marrone (2001) ; Manar Hammad (2003) ; Francesco Marsciani (2007) ; Maria Pia Pozzato (2012).

les antennes plus « nobles » (par exemple celle des « sémioticiens littéraires »), elle est devenue une des formes actuelles de la sémiotique « générale », au même titre que la sémiotique dite « tensive » ou que celle appelée « subjectale », c'est-à-dire que les deux autres branches maîtresses issues du tronc commun de la sémiotique « greimassienne ». Sur ce plan, ce qui fait sa spécificité par rapport aux deux autres variantes auxquelles je viens de faire allusion – et ce qui, dans une certaine mesure, justifie le maintien du préfixe *socio-*, c'est une option théorique dont elle n'a assurément pas le monopole dans le champ des sciences sociales mais dont elle cherche à tirer toutes les conséquences, à savoir l'idée d'une relation nécessaire, constitutive, liant *sens et interaction* (Landowski 2004, 2005, 2009b).

Pourtant, loin de s'exclure, ces deux socio-sémiotiques, l'une spécifiquement tournée vers le « social », l'autre de portée délibérément plus générale, se rejoignent. Et c'est précisément la notion d'interaction qui leur sert de charnière. Car si, d'un côté, cette notion garantit, sur le plan analytique, l'unité du *champ socio-sémiotique*, ou du moins la possibilité de projeter un regard analytique constant et cohérent sur l'ensemble des espaces interactionnels et des comportements qu'il englobe, de l'autre, c'est aussi la centralité de la notion d'interaction qui permet de fonder une *théorie socio-sémiotique* sur le plan le plus général, en tant que théorie et même que méta-théorie de la signification². En un mot, analyser socio-sémiotiquement des objets d'ordres divers relevant de la praxis sociale, ou concevoir socio-sémiotiquement une problématique générale du sens, c'est dans tous les cas placer la notion d'interaction au cœur de la réflexion sur la signification. Les formes de l'interaction, d'un côté, et les principes de construction du sens, de l'autre, nous apparaissent comme indissociablement liés, tenter d'analyser sémiotiquement les affrontements de tous ordres qui bouleversent aujourd'hui notre monde « en crise », cela revient, pour nous, à essayer de saisir la dynamique des glissements, des chevauchements ou des conflits entre régimes de sens qui sous-tendent la transformation des régimes d'interaction en vigueur aux divers niveaux de fonctionnement de nos sociétés.

Comment considérez-vous l'apport de la socio-sémiotique à la théorie sémiotique générale ?

Comme je viens de l'indiquer, la socio-sémiotique telle que je la conçois aujourd'hui ne se situe pas à côté de la sémiotique générale et sous sa dépendance, à la manière de la succursale d'une maison mère ou du sous-traitant d'une grande entreprise. Elle n'est donc pas « à son service » ! Ni comme exécutant ni comme fournisseur ! Tout simplement, *elle est*, elle-même, la sémiotique générale.

Elle n'en est pas, bien sûr, à elle seule, l'unique incarnation, mais elle en constitue une des principales variantes présentes sur le « marché », tel qu'il se configure de nos jours. Il faut donc arrêter de s'attacher aux mots et regarder ce qui se passe et ce qui se fait. Par conservatisme (par sentimentalité ?), je reste fidèle à une dénomination qui date de plus de quarante ans. Mais cela ne veut pas dire que pendant tout ce temps nous ayons sempiternellement

2. Sur cette dualité de niveaux théoriques, v. Landowski 2012b.

ressassé les mêmes questions ou répété les mêmes analyses ! Au contraire, les choses ont évolué à un point tel que ce maudit syntagme – « socio-sémiotique » – a changé complètement de valeur et de fonction. Il y a vingt ans, c'était encore l'étiquette d'un produit bien précis. Aujourd'hui, il a pris la fonction d'une enseigne et la valeur d'une marque. Cette marque recouvre, comme il se doit, l'ensemble des productions issues au fil du temps d'un même atelier de fabrication : à la fois les modèles *vintage* datant des années soixante-dix quatre-vingt-dix, à savoir une approche sémio-narrative du social maintenant devenue classique, et des modèles *dernier cri* proposant une nouvelle problématique interactionnelle du sens.

Dans ces conditions, n'était le côté stratégiquement hasardeux de tout changement de marque, il y aurait peut-être intérêt à abandonner cette vieille dénomination et à en adopter une autre³. Non pas pour des raisons d'ordre théorique car cela ne changerait rien sur ce plan, mais pour plus de clarté. D'autant plus que cette appellation n'a jamais été vraiment adaptée à ce qu'elle était censée recouvrir. Autrefois, elle avait l'inconvénient de ne pas spécifier rigoureusement un domaine d'objets puisqu'en fait, on le sait bien, et on le savait évidemment déjà à l'époque, tout ce dont traite la sémiotique offre une dimension sociale. De ce point de vue, le « socio » de socio-sémiotique a toujours eu quelque chose de tautologique et donc de superflu.

Et aujourd'hui ce préfixe est devenu tout simplement trompeur parce qu'il renvoie littéralement à un champ particulier (bien que mal délimité) alors que nous nous occupons en réalité de ce qu'il y a de plus général. Pourtant, ce malentendu-là n'est pas, lui non plus, tout à fait nouveau. Vers le début des années soixante-dix, quand Greimas m'a chargé de constituer, entre autres ateliers destinés à graviter autour de son séminaire, un atelier « de socio-sémiotique », le champ d'investigation du petit groupe que j'ai rassemblé n'a pas été défini positivement, par référence à quelque objet particulier, mais négativement : devait nous revenir ce qui n'appartenait pas aux autres ateliers... ni à celui de « sémiotique littéraire » ni à celui de « sémiotique religieuse » ni à celui de « sémiotique du discours scientifique » ni à celui de « sémiotique de l'espace », etc. Cela ne voulait pas dire pour autant que nous, les « socio » sémioticiens, étions tenus de nous cantonner dans l'étude du « reste », c'est-à-dire de la politique, du droit, des médias ou de la mode, objets socialement reconnus comme « sociaux » (et par suite considérés par beaucoup de collègues comme triviaux). Au contraire, et c'est là le paradoxe, nous étions vivement incités à nous intéresser aussi, selon notre angle propre, aux objets sur lesquels portaient les ateliers de nos camarades étant donné que toutes ces belles choses dont ils s'occupaient – « l'espace », « la religion », « la science », « la littérature », etc. – étaient à l'évidence, du point de vue sémiotique, des objets de sens ni plus ni moins socialement construits que les « nôtres » (Greimas & Landowski 1979). Bref, déjà à ce moment-là, nous avions vocation à nous occuper « de tout », c'est-à-dire des *conditions de la construction du sens en général*, dans quelque domaine de l'interaction humaine que ce soit. Travailler en tant que socio-sémioticien,

3. *Acid jazz semiotics* par exemple, suggestion bienvenue quoique non conventionnelle de Mohamed Bernoussi, président de l'Association marocaine de sémiotique.

c'était donc déjà, au fond, dans la mesure de nos modestes capacités, être sémioticien *tout court*. Et, en principe, cela devrait être à plus forte raison encore le cas à présent.

Car maintenant plus que jamais, si un certain nombre de chercheurs à travers le monde (et même quelques professeurs) se réclament de la socio-sémiotique, ce qui nous rapproche les uns des autres, ce n'est pas le fait que nous travaillerions tous sur une même classe d'objets empiriques limitativement déterminée que nous partagerions avec les sociologues, les psychosociologues ou les spécialistes de l'« info-com ». La preuve ? Ces derniers temps, pour ce qui me concerne, je viens de travailler tour à tour sur des thèmes de réflexion aussi divers que « l'imaginaire », « le goût », ou encore, tout récemment, « le Bon Dieu » ! (« De quoi l'imaginaire est-il le nom ? », 2011 ; *Pour une sémiotique du goût*, 2013). Ce qui en réalité nous rassemble, c'est à la fois un certain mode d'interrogation sur le sens, un ensemble d'options théoriques qui en découlent, et un style de pratique de la sémiotique qui va de pair.

Il en résulte que d'un point de vue indissociablement théorique et stylistique, un « socio » sémioticien est toujours quelqu'un d'un peu à part... On peut même dire que ce qui le distingue, c'est son hétérodoxie ! Au lieu de se satisfaire comme tout le monde de l'idée d'une sémiotique conçue comme « science du texte » (ou « de la culture », ce qui, épistémologiquement, n'ajoute rien), il a la prétention d'en construire une autre, *en prise sur la vie même* – ce qui change tout, heuristiquement, méthodologiquement, existentiellement... Greimassien (ou lotmanien), un sémioticien orthodoxe ne se permet pas, en général, de rêver d'une telle manière – pourtant, à quoi bon « faire de la sémiotique » si ce n'est en rêvant qu'elle finisse un jour par nous éclairer tant soit peu sur le sens de notre propre être au monde ?

Rassurez-vous, vous pouvez ne pas prendre cela strictement à la lettre. Nous savons bien qu'un sémioticien n'a pas les moyens, ni d'ailleurs, épistémologiquement, la prétention de statuer sur l'*être*. Je n'attends donc pas de nos réflexions et de nos analyses la réponse aux grands problèmes métaphysiques. Mais je crois que la sémiotique a néanmoins vocation à nous apporter quelque chose, existentiellement. La première justification de nos travaux, c'est pour moi leur pouvoir libérateur. Ils nous aident (ou nous forcent) à prendre réflexivement une certaine distance par rapport aux grammaires (sémiotiques) que nous mettons en œuvre à chaque instant « spontanément » (ce qui veut dire en fonction de notre culture) dans toutes nos constructions de sens, que ce soit à propos de ce qui nous entoure, de ce que nous faisons ou subissons, ou de la vie en général. Et ils nous font aussi prendre conscience du fait que d'autres grammaires – d'autres régimes – du sens, sont possibles. À partir de là, par un choix relativement éclairé, il est peut-être possible d'en changer.

Changer de langue, comme chacun sait, c'est changer de vision du monde. De même, comment ne pas être parfois tenté de changer de grammaire sémiotique ? Les obsessions sécuritaires du siècle poussent toujours davantage vers l'utopie d'un monde entièrement programmé, c'est-à-dire réduit à l'insignifiance à force de régularité. Le sentiment d'impuis-

sance engendré par ce qu'on appelle globalement la crise tend en même temps à imposer une sorte de résignation devant l'absurde, d'assentiment face à l'inévitable. Et dans nos sociétés à la fois marchandes et démocratiques, c'est-à-dire doublement fondées sur l'échange, l'économie du sens en vient à se confondre avec une économie tout court. Il y a, dans ce contexte, des raisons proprement sémiotiques pour plaider en faveur d'une tout autre grammaire, seule créatrice de sens et de valeur : celle de l'ajustement à l'autre sous toutes ses formes, qu'il s'agisse du voisin, de l'étranger ou de l'« environnement ».

Vous me demandiez comment je considère l'apport de la socio-sémiotique à la théorie sémiotique générale. Compte tenu de ce qui précède, je ne vois pas la chose exactement en ces termes. Plutôt que d'apport, je parlerais de prolongements transformateurs, de reformulations innovatrices. Greimas, le fondateur de la « théorie sémiotique générale » à laquelle vous faites allusion, ne considérerait pas lui-même son œuvre comme un tout définitivement constitué auquel on aurait pu apporter certains enjolivements ou ajouter par-ci, par-là des appendices. Comme il le disait quelquefois vers la fin de sa vie, un peu comme une boutade (pour les intimes) et surtout, je crois, comme une provocation (pour tout le monde), « la sémiotique serait à refaire » (Geninasca 1997b : 12 et Landowski 2012c). Autrement dit, à repenser dans sa globalité, et non pas par petits bouts.

C'est ce que quelques-uns d'entre nous avons avec persévérance essayé de faire, chacun à sa manière, chacun selon son propre style. Et c'est ce qui a donné les trois variantes de la sémiotique générale actuellement les plus largement diffusées : la sémiotique « tensive » de Jacques Fontanille et de Claude Zilberberg, la sémiotique « subjectale » de Monsieur Coquet et, si je puis dire, ma « socio » sémiotique à prétention existentielle (et même, par voie de conséquence – mais ce serait tout un autre chapitre – écologique). Je n'oublie pas pour autant la sémiotique « modulaire » de Jacques Geninasca, d'ailleurs en grand rapport d'affinité avec mes propres positions (Geninasca 1997b : 12 et Landowski 2012c). Ni, pour être complet, celle, « catastrophiste », de Jean Petitot. En chaque cas, le déterminant – épithète postposé, ou préfixe dans mon cas – sert de paravent transparent à un nom propre : geste de modestie apparente qui, en gommant superficiellement la personne, tend à conférer un semblant d'objectivité à nos propositions respectives.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de commun entre nous, et qui donne à nos travaux un « air de famille » facilement reconnaissable malgré de fortes divergences, c'est que nous sommes tous partis de la même théorie standard, celle du *Dictionnaire* (Greimas & Courtés 1979), en exerçant sur elle un regard critique. Mais cela en prenant chacun pour point d'appui un point critique différent : en simplifiant beaucoup, et si je m'en tiens aux trois courants mentionnés en premier ci-dessus, il s'est agi initialement, pour l'un, d'une remise en question épistémologique du statut de la relation, pour l'autre, d'un questionnement phénoménologique portant sur le statut de sujet, et, pour le troisième, d'une interrogation concernant les présupposés (et par suite, aussi, les limites) du modèle narratif en tant que dispositif censé régir la production du sens.

Sachant que sur le plan intellectuel la forme de ce qu'il est possible de proposer de neuf à un moment donné dépend de ce à quoi on commence par s'opposer, il n'y a rien d'étonnant à ce que, vus du dehors, nous continuions d'apparaître, tous autant que nous sommes, et jusque dans nos luttes fratricides, comme autant de « greimassiens ». Car c'est bien le même « père », comme on dit, que nous avons cru nécessaire, bien que par des voies différentes, de « tuer » pour innover. Proto-, crypto-, néo- ou post-greimassiens, greimassiens renégats ou repentis, peu importe, c'est pour de bonnes raisons que cette épithète-là nous colle à la peau. Certains ont essayé de s'en laver comme d'un stigmate : peine perdue, le nom du père reste celui du parricide. Pour ma part en tout cas, cette ascendance, je l'ai toujours assumée. Fidèle dans l'infidélité. À mes risques et périls mais avec une certaine fierté !

Dans le cadre de la « première » socio-sémiotique, celle, disiez-vous, « de la belle époque », vous avez beaucoup travaillé sur le droit, un moment même avec Greimas. À vos yeux, quelles sont donc les propriétés sémiotiques du discours juridique ?

Votre question semble supposer qu'il en est du « discours juridique » comme des météorites au fond des grands déserts. Ces choses-là ont l'air de n'avoir fait qu'attendre pendant des millénaires l'arrivée d'un monsieur pressé de les emporter dans son laboratoire, et là, d'appliquer les ressorts de sa science à l'analyse de leurs propriétés physiques, chimiques, radiologiques ou autres encore. Malheureusement, comme nous nous intéressons, nous sémioticiens, non pas à des substances mais à des relations qui font sens, les objets que nous étudions ne peuvent avoir ni la consistance matérielle ni le statut épistémologique des cailloux. Ils ne nous sont pas donnés en tombant du ciel. C'est à nous de les construire pour qu'ils existent. Il ne faut donc pas s'attendre à ce que nous puissions faire état de je ne sais quelles « propriétés sémiotiques » qui se tiendraient cachées dans leurs entrailles et que nous pourrions découvrir grâce à nos microscopes à nous. Bref, le « discours juridique » n'a pas le statut d'une *chose* !

Mais il ne constitue pas non plus, en tout cas pas d'emblée, un *objet sémiotique* à proprement parler. L'expression ne désigne pas en effet un objet conceptuellement construit mais une notion du sens commun. Même chose en ce qui concerne les expressions voisines servant à désigner ce dont le « discours juridique » est censé se démarquer, à savoir d'abord le « discours politique », puis, de proche en proche, le « discours religieux », le « discours philosophique », le « discours littéraire », « scientifique », « économique », et ainsi de suite. Si leur existence nous paraît aller de soi, c'est parce que ces distinctions sont inscrites *de facto* dans nos institutions, dans nos pratiques, dans nos schèmes discursifs convenus. En foi de quoi nous faisons comme s'il s'agissait d'unités de portée universelle, et cela, bizarrement, y compris entre sémioticiens puisque nous parlons sans scrupule de « sémiotique littéraire », « juridique », « religieuse » *e tutti quanti* !

Pourtant cette classification qui articule notre univers idéologique ou, comme on dit, notre « imaginaire », ne vaut que pour nous, « Occidentaux »... Et puisque les sociétés se distinguent par leurs principes de classe-

ment plus encore que par ce qu'elles classent, l'une des tâches de la sémiotique consiste justement à mettre en évidence, à des fins comparatives, les catégories sous-jacentes à l'aide desquelles chacune établit ses propres taxinomies, discursives ou autres. À l'opposé, se donner tel quel, comme cadre conceptuel, le découpage familier que votre question suppose admis, et du coup ériger en principe général l'autonomie du « juridique » par rapport au « politique » (et au « religieux ») reviendrait à tomber dans un pur et simple ethnocentrisme. Ce serait d'autant plus regrettable que les catégories que ce découpage met en œuvre se révèlent très floues et par suite peu opératoires. Soit par exemple une loi votée au Parlement : voilà certes un texte « juridique », et pourtant, du moment où par définition un tel texte « légifère », c'est-à-dire exprime des choix, fixe des devoirs, délimite des pouvoirs, bref régit des rapports entre des sujets, c'est aussi un texte « politique ». Et il se peut que pour qu'il fasse « juridico-politiquement » autorité il ait fallu de plus y incorporer des arguments venus du discours « scientifique » ou « philosophique », ou même « religieux ». Et pourquoi un tel texte n'offrirait-il pas finalement des qualités permettant d'y voir en même temps un produit « littéraire » ? Stendhal, qui s'y connaissait en littérature (et en droit), prenait bien le Code civil comme modèle d'écriture.

Laissons donc de côté ces étiquettes et voyons plutôt comment la sémiotique construit ses objets. Pour cela, il faut en revenir à l'essentiel : parmi les outils dont nous disposons, le plus puissant reste à ce qu'il me semble le modèle narratif. Il nous donne la possibilité de concevoir différentes *dimensions* de l'interaction, définies en termes de syntaxe. Trois exemples pour vous montrer que je ne perds pas de vue votre question.

Imaginons d'abord un univers conforme à ce que nous avons appris, « à la belle époque » (celle de la sémiotique standard), à considérer comme le schéma narratif « canonique ». Les acteurs sociaux s'y définissent comme des « sujets de quête » – en quête de possession – qui n'interagissent entre eux que par la médiation des objets de valeur qu'ils convoitent. Ces objets, ils les mettent en circulation dans le cadre d'échanges conditionnés par des calculs d'intérêt portant sur la valeur des « valeurs » en jeu du côté de l'offre et de celui de la demande. L'espace d'interaction prenant ainsi la forme d'un marché, on peut considérer que ce modèle rend compte adéquatement d'une dimension déterminée de la vie, sa dimension *économique* (ou bien, en adoptant un point de vue critique, qu'il réduit indûment la vie à cette seule dimension).

Maintenant, considérons les *objets* que les sujets échangent entre eux. On peut en distinguer de deux sortes. Il y a ceux qui offrent la valeur de biens consommables (dont l'acquisition permet de vivre mieux, ou plus) ou thésaurisables (dont la possession « enrichit » leur détenteur). Et il y a la classe des objets dits modaux, comme le « croire » ou le « pouvoir », qui, en circulant, affectent le statut des sujets les uns vis-à-vis des autres et modifient leurs rapports. C'est de cela qu'il est question quand on dit de quelqu'un qu'il acquiert ou perd de l'« autorité », qu'il inspire « confiance » ou non, qu'il parvient ou échoue à se faire « respecter ». En mettant l'accent sur cet aspect de la syntaxe, c'est-à-dire sur ce qui concerne la construction réciproque des

sujets (ou de leurs « simulacres »), on rend compte d'une autre dimension de la vie sociale, sa dimension *politique*.

Mais le schéma narratif prévoit aussi un actant supplémentaire, le « destinataire ». Représentant la source des valeurs que les sujets investissent dans les objets, c'est lui qui fixe, entre autres, les limites du prescrit, du permis et de l'interdit ; et c'est lui aussi qui, *a posteriori*, sanctionne les sujets, les récompense ou les punit en fonction du degré de conformité de leurs actes par rapport à l'axiologie qu'il incarne. Instance transcendante, il régule ainsi la dimension *juridique* de l'interaction entre sujets (Landowski 1989 : « Pour une approche sémiotique et narrative du droit » et 1992 : « Vers le discours politique »). Par construction, cette dimension dépasse le domaine du « droit » *stricto sensu*, tout comme les deux dimensions précédentes, « économique » et « politique », avaient respectivement vocation à englober le domaine empirique de « l'économie » et celui de « la politique » au sens usuel de ces termes, sans s'y restreindre.

Une telle démarche a certes un inconvénient : on peut la juger insuffisamment discriminante. Et de fait, elle l'est puisque du moment où on définit le « juridique », le « politique », l'« économique » comme des dimensions syntaxiques de l'interaction en général, on en trouvera par définition des manifestations pour ainsi dire partout. Mais en contrepartie il y a de grands avantages à se donner ainsi, au départ, un cadre conceptuel homogène. L'analyse ultérieure des données empiriques, domaine par domaine, ne peut qu'y gagner.

Cela dit, de nombreux autres points de rencontre existent entre droit et sémiotique. D'abord, évidemment, toutes les questions relatives à l'« interprétation ». Mais aussi, par exemple, ce qui touche à l'analyse de concepts à première vue communs aux deux approches, tels ceux de « sujet » ou de « contrat ». C'est autour de problèmes de ce genre qu'avec mon collègue britannique Bernard S. Jackson, nous avons créé en 1987 une Association internationale de sémiotique du droit, toujours active aujourd'hui, et une revue spécialisée, *The International Journal for the Semiotics of Law*, désormais reprise, depuis 1997, par les Éditions Springer.

1997, c'est aussi l'année où vous publiez *Présences de l'Autre*, livre qui inaugure cette sémiotique « pour temps de crise » que vous évoquiez en commençant. Y fera suite quelques années plus tard *Passions sans nom*. Dans ce cadre, comment à votre avis la sémiotique peut / doit-elle aborder les passions ?

Je laisse aux maîtres d'école qui voient la sémiotique comme une École le soin de nous apprendre ce qu'elle « doit » faire.

Voilà plus de vingt ans que *Sémiotique des passions* est parue (après, ne l'oublions pas, deux bonnes années de tergiversations de la part de Greimas avant qu'il ne se résolve à publier ce pavé). Depuis, pour beaucoup dans notre tout petit milieu, ce livre reste la bible sur la question. Qu'en est-il pourtant de la « passion », notion qu'on a fait semblant d'emprunter au vocabulaire de la *philosophia perennis* mais qui a en fait été directement importée du discours du sens commun ? Dès qu'on entreprend d'en construire sémio-

tiquement le concept, on s'aperçoit que loin de se prêter à une approche unifiée, elle se dissout, ou plutôt, elle éclate, donnant lieu à deux problématiques foncièrement distinctes.

D'un côté, on peut considérer la « passion » (et c'est le plus commode) comme un phénomène entièrement réductible à une affaire de syntaxe modale. Cela revient à postuler que la production des états passionnels relève de la *jonction*, c'est-à-dire du seul type de logique interactionnelle reconnu par la sémiotique narrative standard. Exemple : je fais une plaisanterie et, à supposer que vous soyez homme à rire, vous riez : selon le modèle jonctif, votre état d'hilarité (un état « passionnel » comme un autre) résulte du fait que je vous ai « conjoint » avec un objet (en l'occurrence un « message », un énoncé) « risible », ou du moins que vous avez jugé tel. C'est la solution adoptée dans le livre de Greimas et Fontanille, où l'avarice et la jalousie sont tour à tour décrites dans les termes de la grammaire actantielle classique. L'avare veut rester conjoint. Le jaloux ne veut pas que l'autre le soit. Je caricature à peine.

Mais il se trouve que je ne pourrais pas manipuler de cette manière les états d'âme d'un enfant de deux ans. Par chance, il existe un autre moyen – efficace – de le faire rire : au lieu de plaisanter finement, je n'ai qu'à rire (de bon cœur) devant lui. Par contagion il en fera autant. C'est que nous sommes passés du côté d'une autre logique interactionnelle, sémiotiquement inédite jusqu'il y a peu, celle de ce que j'appelle l'*union*. Aucun « objet de valeur » (modal ou autre) ne circule plus entre sujets. L'un sent directement, pour ainsi dire corps à corps, le sentir de l'autre, et il y réagit. Pour peu que ce rapport devienne réciproque, l'interaction tendra à prendre la forme de processus créateurs de sens et de valeur moyennant l'ajustement mutuel entre partenaires.

Tout cela pose évidemment la question de savoir ce que, sémiotiquement parlant, veut dire, de la part d'un « sujet », qu'il « sent » l'autre. Ce que j'entends par là, c'est la capacité de saisir dynamiquement certaines des propriétés esthétiques immanentes à un « objet » (par exemple un visage, un corps en mouvement, une voix, etc.) en présence duquel il se trouve. Ces propriétés ayant par définition le statut de composantes du plan de l'expression d'une manifestation signifiante quelconque, elles n'ont rien d'évanescence. Au contraire, si complexes soient-elles, elles sont sémiotiquement analysables. Un petit nombre de chercheurs – Jean-Marie Floch, Félix Thürlemann, Jacques Geninasca, Greimas lui-même (dans *De l'Imperfection*) – ont montré la voie en ce domaine. Et c'est ce que pour ma part j'ai essayé d'explicitier, de systématiser et d'intégrer dans un modèle compréhensif permettant d'articuler les uns aux autres ces régimes de sens non seulement distincts (manipulation, ajustement, assentiment, programmation) mais même opposés les uns aux autres dans leur principe (intentionnalité *versus* sensibilité, aléa *versus* régularité ; ou régularité et intentionnalité *versus* sensibilité et aléa, en tant que principes présidant respectivement à la sphère de la « prudence » et à celle de l'« aventure »), et qui cependant ne cessent, dans la pratique, de se combiner entre eux de mille manières.

Conclusion ? La problématique modale des passions a donné des descriptions certes intéressantes. Mais dans cette mesure même, et c'est ce qui me semble regrettable, elle a servi et elle sert encore d'alibi à ceux qui préfèrent ignorer l'autre face de la question. Comme si l'approche syntaxique, modale et en dernière instance cognitive des affects permettait de rendre compte du « sensible ». Il n'en est rien ! Le passionnel, ainsi entendu, n'est pas le sensible. Et dans la même ligne, aujourd'hui, l'approche tensile ne fait que fournir un nouvel alibi en invitant à focaliser toute l'attention sur la variation quantitative (le plus ou moins de « tension ») sans se soucier d'analyser finement les propriétés qualitatives (esthétiques) des éléments que ces variations affectent. Pourtant le sensible, du fait même qu'il est présupposé par le tensif, n'y est pas réductible.

Au-delà de cette question, certes centrale, quels sont finalement, aujourd'hui, les problèmes et les difficultés que rencontre la socio-sémiotique ? Que lui manque-t-il ?

Avant de parler de ce qui manque, permettez que je dise un mot de ce qui existe, c'est-à-dire de ce que nous avons mis en place.

La problématique générale du sens que la « socio » sémiotique propose aujourd'hui résulte d'une critique méthodique des présupposés philosophiques et anthropologiques qui sont à la base de la conceptualisation sémio-narrative classique, et d'une tentative pour les dépasser. Au centre de la grammaire narrative de Greimas se trouve l'hypothèse selon laquelle toutes les fluctuations affectant la condition matérielle, morale, affective des sujets dépendent d'opérations de *jonction* qui tantôt les mettent en possession des objets qu'ils valorisent (conjonctions) tantôt les en privent (disjonctions). Cette modélisation à caractère syntaxique et modal de l'action et des passions a depuis longtemps fait ses preuves. Ni son utilité ni son efficacité ne sont donc à démontrer. Elle a toutefois un petit inconvénient : elle ne permet de rendre compte que d'un aspect très partiel de nos rapports au monde, de leur aspect « économique ». Nous avons pourtant tous, par ailleurs, l'expérience d'interactions qui, bien qu'indépendantes de tout transfert d'objets entre sujets, sont elles aussi porteuses de sens. Avant de se décomposer en unités discrètes offertes à notre possession ou à notre convoitise, le monde nous affecte en effet, et pour ainsi dire nous parle en tant que pure présence sensible. Or les interactions de ce type constituent autant de positivités analysables dont nous devons aussi rendre compte. C'est pour cette raison que je me suis attaché à justifier la pertinence sémiotique, parallèlement à la logique de la jonction, de cette autre logique du sens, non pas contradictoire mais complémentaire de la précédente, qu'il est désormais convenu d'appeler la logique de l'union, fondée sur la coprésence sensible des actants.

Selon la logique de la jonction, la compréhension du monde passe par le déchiffrement de formes qui, verbales ou non, constituent l'équivalent d'autant de textes supposés « vouloir dire » quelque chose. Au contraire, selon la logique de l'union, nous ne regardons plus, ou pas encore, le monde comme un réseau de signifiants à décrypter, et pourtant il y a tout de même, déjà, du sens et de la valeur. C'est qu'au lieu de nous focaliser sur ce que

nous prenons pour les marques de discours intelligibles qui nous seraient adressés, nous nous laissons alors imprégner par les qualités sensibles inhérentes aux choses mêmes, telles que notre culture nous pousse à les appréhender. Il faut donc distinguer deux manières de faire signifier le monde : d'un côté, la *lecture*, procédure qui relève de notre compétence cognitive et qui nous sert non seulement à interpréter les textes mais aussi à décrypter les significations inscrites dans des formes culturellement codées reconnaissables à la surface de n'importe quel type de manifestation (par exemple visuelle) comportant une dimension figurative ; et de l'autre, faisant appel à notre compétence esthétique, la *saisie*, appréhension du sens qui émane des qualités sensibles, c'est-à-dire plastiques et rythmiques, immanentes aux objets (textes compris). Chacun de ces modes d'instauration de la signification exprimant une modalité spécifique de notre « être-au-monde », on doit s'attendre à ce qu'y correspondent, en termes de narrativité, des régimes d'interaction distincts. Inutile, je crois, de vous les détailler... « ajustement » (à l'autre), « assentiment » (à l'aléa ou à l'arbitraire), « programmation », et bien sûr, aussi, la classique « manipulation », ce sont là à présent, entre sémioticiens, des notions suffisamment connues.

Maintenant, ce qui manque à la socio-sémiotique ? Vous trouvez qu'elle manque de charme ? Je crois surtout qu'elle manque de bras. Et de soutien. La « socio » sémiotique, puisque c'est d'elle que vous voulez prendre le pouls, a beau s'être développée à l'écart du peu d'institutions qui incarnent officiellement « la sémiotique », elle pâtit dans les milieux universitaires comme dans les médias, français tout particulièrement, de la mauvaise réputation de la discipline dans son ensemble. Mais nous y sommes tous pour quelque chose ! Trop de jargon bien souvent, et parfois de dogmatisme, une autosatisfaction collective et des prétentions qui n'aboutissent qu'à nous isoler... Pourtant, à condition de « sémiotiser » un peu autrement, il ne serait sans doute pas nécessaire de sortir de France pour être entendu !

Dans ces conditions, quelles pourraient être les perspectives de la socio-sémiotique ?

Cela peut sembler paradoxal, mais même dans les conditions délicates que je viens de dire, je crois que l'avenir est prometteur ! La raison de cet optimisme tient d'abord au nombre de jeunes chercheurs en quête d'outils conceptuels qui se tournent vers nous. Par quels canaux une théorie se diffuse-t-elle ? Cela reste un mystère. Toujours est-il que la modélisation interactionnelle que nous proposons sert désormais d'axe méthodologique à des thèses portant sur des sujets étonnamment divers – cela non seulement dans des pays à forte tradition sémiotique comme l'Italie, le Brésil ou la Lituanie, mais aussi un peu partout ailleurs, par exemple au Gabon, en Iran, en Égypte. Certes, parmi ces thésards, rares sont ceux qui deviendront des sémioticiens patentés. Mais quelle que soit par la suite leur spécialité, pédagogues ou sociologues, architectes ou ethnographes, consultants d'entreprise ou designers, leur pratique professionnelle aura pris au passage une tournure distincte, reconnaissable entre toutes. Cette forme d'imprégnation intellectuelle en profondeur, et donc durable, qui résulte presque toujours des années d'étude

sémiotique, ne me paraît pas, du point de vue de l'avenir de la discipline, un atout négligeable, même s'il ne suffit pas, à court terme, à compenser notre relative marginalité sur le plan académique et institutionnel. À côté de la sémiotique « pure », il y a la sémiotique pour tous, comme regard, celle qui apprend à voir : *lo sguardo semiotico* cher à Andrea Semprini. En pratique, cela revient à dire que les perspectives d'avenir dépendent avant tout, pour nous sémioticiens, de notre degré d'ouverture aux autres disciplines. N'est-ce pas ce que Greimas affirmait déjà lorsqu'il insistait sur la vocation modeste, « ancillaire », de nos travaux ?

La modestie n'interdit pas toutefois de se réjouir des bonnes surprises. Ainsi, vient de paraître au Brésil un livre qui, lui aussi, me semble inciter à la confiance en l'avenir (De Oliveira 2013). La socio-sémiotique s'y trouve à l'honneur, au-delà même de toute attente : soixante contributions, mille et une pages, cinq langues ! À la fois panorama rétrospectif sur l'état de l'art et regard critique, donc prospectif, c'est en quelque sorte le livre de toutes les perspectives, avec ou sans le préfixe « socio ». Car, comme il se doit, la socio-sémiotique, loin de faire bande à part, y fait excellent ménage avec la sémiotique tout court.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Que les confidences, comme les plaisanteries, gagnent à être concises, et que je m'en voudrais de vous ennuyer.

Date et lieu de naissance

8 juillet 1945 à Dole (France). Louis Panier est décédé le 24 octobre 2012.

Statut et Institution de rattachement

Professeur émérite, Université Lumière Lyon 2

Domaines de recherche

Sémiotique générale, sémiotique littéraire, discours biblique, sémiotique du discours, figurativité, énonciation

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *Écriture, foi, révélation : le statut de l'Écriture dans la Révélation*, Lyon, Profac, 1973.
- *Analyse sémiotique des textes : introduction, théorie, pratique* (avec le Groupe d'Entrevernes), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1979.
- *La Vie éternelle : une figure dans la Première Épître de saint Jean*, Paris, Groupe de recherches sémiolinguistiques, 1983.
- *Récit et commentaires de la tentation de Jésus au désert : approche sémiotique du discours interprétatif*, Paris, Cerf, 1984.
- *La Naissance du Fils de Dieu : sémiotique et théologie discursive. Lecture de Luc 1-2*, Paris, Cerf, 1991.
- *Le Péché originel : naissance de l'homme sauvé*, Paris, Cerf, 1996.

Direction d'ouvrages collectifs

- *Le Temps de la lecture : exégèse biblique et sémiotique. Recueil d'hommages pour Jean Delorme*, Paris, Cerf, 1993.
- *Les Lettres dans la Bible et dans la littérature : actes du colloque de Lyon*, Paris, Cerf, 1999.
- *Récits et figures dans la Bible : actes du colloque d'Urbino*, Lyon, Profac, 1999.
- *La Polysémie ou L'Empire des sens : lexique, discours, représentations* (avec Sylvianne Rémi-Giraud), Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 2003.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

J'ai découvert la sémiotique au terme d'un cursus d'études en théologie et à la suite d'un mémoire de maîtrise soutenu en juin 1972, qui portait sur les rapports entre Écriture et Révélation (*Écriture, foi, révélation : le statut de l'Écriture dans la Révélation*). L'un des membres du jury, Jean Delorme, m'a alors encouragé à découvrir la sémiotique qui, me disait-il, aurait été une problématique intéressante à suivre pour ma recherche. Deux années de suite (1972 et 1973), et chaque année pendant un mois, j'ai participé à l'Université d'été d'Urbino ; c'est là que j'ai acquis les bases de la sémiotique et rencontré quelques « figures » de ce nouveau domaine de recherche.

À Lyon, où je commençais une thèse de théologie dans la suite du mémoire de maîtrise, j'ai rejoint un groupe de travail en sémiotique animé par Jean Delorme et Jean Calloud, groupe de recherche qui est devenu par la suite (en 1975) le CADIR (Centre pour l'analyse du discours religieux, à l'Université catholique de Lyon). Je participais également au séminaire d'Algirdas Julien Greimas à l'EHESS, et c'est sous sa direction que j'ai préparé une thèse de troisième cycle (*Récit et commentaires de la tentation de Jésus au désert*), soutenue en 1976 et publiée aux Éditions du Cerf en 1984. Je me suis ainsi trouvé lié à l'École de Paris et je le suis encore. Par la suite, j'ai enseigné à l'Université Lyon 2 : j'ai pu trouver un lieu pour développer la recherche sémiotique dans des domaines qui n'étaient pas ceux du discours religieux (biblique) et approfondir les questions de l'énonciation et de la polysémiotité.

Comment décrivez-vous la naissance de la sémiotique biblique, sa réception, son évolution et son état actuel ?

La rencontre de la sémiotique et des études bibliques s'est faite dès la fin des années soixante¹. À la confluence des recherches linguistiques (Saussure, Hjelmslev, Benveniste), anthropologiques (Propp, Dumézil, Lévi-Strauss) et phénoménologiques (Merleau-Ponty, Ricœur), la sémiotique apparaît en France dans les années soixante avec les travaux de Greimas et de Barthes en particulier et ses premières applications concernent les récits (*Communications* n° 8). Les études bibliques sont alors dans leur ensemble marquées par une problématique philologique et historique. Il s'agit d'étudier l'histoire des formes littéraires rencontrées dans la Bible et de leurs fonctions : d'où viennent les textes qui composent la Bible (problème des traditions) ? Quelle fonction jouent-ils dans les communautés qui les produisent et les reçoivent ? etc. Quelques exégètes, toutefois, posent la question du langage, des manières d'exprimer, de nommer les événements, et leur sens (Delorme 1972) ; des philosophes comme Paul Ricœur s'intéressent aux modalités particulières de la vérité dans les récits. Il reste que la proposition d'une approche « immanente » de la signification des textes et d'un recours aux modèles épistémolo-

1. Pour une présentation plus complète des applications de la sémiotique dans les études bibliques, on pourra lire Delorme & Geoltrain (1982) ; Delorme (1982) ; Giroud & Panier (1986), Delorme (1992a) ; Panier (2002a).

logiques de la linguistique était difficilement recevable dans le contexte des études bibliques.

Les premières rencontres entre biblistes et sémioticiens ont eu lieu en 1967 lors de la préparation d'un congrès des biblistes français sur les méthodes en exégèse. À la suite de ces rencontres, à l'initiative du Père Xavier Léon-Dufour et par l'intermédiaire de Ricœur, Greimas mit au travail sur des textes bibliques certains des étudiants de son séminaire de l'École pratique des hautes études². Le congrès de l'ACFEB (Association catholique française pour l'étude de la Bible, qui réunit la plupart des biblistes français) sur les méthodes en exégèse eut lieu en 1969, mais Greimas ne put y participer ; Ricœur, Barthes, Louis Marin... y donnèrent des communications (Barthes *et alii* 1971). Ce fut pour certains exégètes de la Bible une heureuse découverte, celle d'un nouveau regard sur les textes et d'une nouvelle approche de questions sur lesquelles butaient les recherches en exégèse. Des groupes de biblistes (enseignants et étudiants) se sont alors constitués : à Lyon, autour de Jean Delorme, Jean Calloud et Edgar Haulotte ; à Paris, autour de Pierre Geoltrain ; un groupe de travail, Astruc, rassemblait régulièrement les équipes lyonnaise et parisienne. À l'École pratique des hautes études, un atelier biblique fut organisé dans le séminaire de Greimas qui y portait une attention toute particulière. C'est à partir des travaux du séminaire de Greimas et dans la dynamique de l'élaboration de sa théorie sémiotique que se sont surtout développées les études sémiotiques de la Bible : aux États-Unis, autour de Daniel Patte (Nashville) et de la revue *Semeia* ; en Allemagne, avec Erhardt Güttgemans (Bonn) et la revue *Linguistica Biblica* se diffusaient également des recherches en sémiotique appliquées au domaine biblique et théologique.

À Lyon, depuis 1971, un groupe de recherche sur la Bible, créé par Delorme et Calloud, s'initiait à la méthodologie de l'« analyse structurale », des étudiants suivaient régulièrement le séminaire de Greimas à Paris. En 1974, à Annecy, une session d'initiation à la sémiotique fut proposée par le groupe de Lyon aux exégètes de l'ACFEB. Plusieurs groupes régionaux « Sémiotique et Bible » se constituèrent alors et pendant plusieurs années organisèrent des rencontres nationales. En 1975 parut à Lyon le premier numéro de la revue *Sémiotique et Bible*³, et fut créé au sein de l'Université catholique le Centre pour l'analyse du discours religieux (CADIR). Ce centre, toujours actif aujourd'hui, consacré à l'approche sémiotique des discours religieux, bibliques en particulier, propose des cours, des séminaires de recherche, des stages de formation, et assure la publication de la revue *Sémiotique et Bible*. Il a organisé plusieurs colloques et dirigé la publication d'ouvrages collectifs. De ces sessions et de ces rencontres sont nés des groupes de recherche en France et à l'étranger : États-Unis (Nashville), Pays-Bas (Tilburg – Bible et Liturgie, Groupe Semanet), Québec (Groupe Aster), Corée du Sud...

2. On trouve un écho de ces travaux dans *Langages*, n° 22, Paris, Larousse, 1971.

3. Bulletin d'études et d'échanges publié par le Centre pour l'analyse du discours religieux. Les tables de cette revue et les résumés des articles sont disponibles sur le site www.theologielyon.org (publications). Voir également le site bible-semiotique.com.

La recherche menée au CADIR de Lyon ne se limite pas à une assimilation et à une application scientifique des théories sémiotiques. Si, comme le défendait Greimas, la sémiotique est un « projet », son développement suit les deux voies que sont, d'une part, l'élaboration progressive de concepts et de définitions donnant naissance à une « théorie du langage » et à un métalangage, et d'autre part, la confrontation à des « objets » qu'il convient de construire comme des « ensembles signifiants ». Le CADIR s'inscrit dans le projet sémiotique sur ces deux dimensions : l'élaboration théorique a permis de mettre en lumière dans le corpus biblique des « effets de sens » et des structures de signification singulières. La Bible est « un texte à lire » (Caloud 1993) ; la pratique de la sémiotique a permis de développer et de formaliser une approche nouvelle de la lecture biblique, et de la lecture biblique en groupe.

Quelles sont selon vous les propriétés sémiotiques du discours religieux ?

Je n'ai pas travaillé sur le texte *religieux* comme tel. Finalement, la Bible est-elle un texte « religieux » ? Certains textes sont religieux par l'usage qu'on en fait, soit à cause de leur contenu (ils abordent des questions « religieuses »), soit à cause de leur situation par rapport aux rites d'une communauté, soit à cause du caractère *sacré* qu'on leur confère comme textes ou comme langue. Tout cela pourrait faire l'objet d'un travail sémiotique où le texte serait à prendre au sein d'un contexte de pratiques.

Je ne parlerai ici cependant que de la Bible et de la question du texte « sacré », et cela en résumant une étude plus approfondie parue en 2009, intitulée « De la sacralisation à la lecture : une approche énonciative de la Bible ».

« *L'Écriture est parole de Dieu* », l'expression est paradoxale sans doute, mais traditionnelle dans le christianisme. Elle associe le texte, et la lettre de l'Écriture, à la parole divine, elle limite ainsi le caractère « objectal » du texte, en l'installant dans la dynamique d'une énonciation, qui concerne tout à la fois la modalité « sémiotique » de cette écriture censée manifester une parole et la modalité énonciative de sa réception, de sa lecture et de son interprétation. C'est en effet du côté de l'énonciation qu'il faut chercher ce qui fait limite à la sacralisation objectivante du livre et à l'illusion d'une saisie référentielle de son « objet » religieux.

L'affirmation traditionnelle selon laquelle « *l'Écriture EST Parole de Dieu* » oriente la question du statut du livre. Elle conduit à une problématique du langage et aux questions posées par un livre abordé comme « œuvre de langage » et comme dépôt de la parole. Dépôts de la parole qu'ils manifestent et ont en garde, l'Écriture, le livre, ne sont pas en eux-mêmes sacrés. Ils médiatisent et *re-suscitent*, pour ceux qui lisent, le lien à la parole⁴.

Cette proposition consonne avec une des données fondamentales du christianisme : *Dieu parle*, et la révélation divine est *parole*. Cette affirmation se réfère bien sûr aux premiers mots du livre de la Genèse : « Dieu *dit* : soit la lumière et la lumière fut » ; la création du ciel et de la terre s'inaugure dans un acte d'énonciation. Le Prologue de l'Évangile de Jean (I, 1) reprend cette

4. Comme l'exprime assez bien le prologue de l'Évangile de Luc (Panier 1997).

affirmation : « Au commencement était la parole », et fait de l'incarnation de la parole (« le Verbe s'est fait chair ») l'événement et le lieu même de la présence et de la distance.

Si *Dieu parle*, si la révélation est « parole », le texte de l'Écriture a bien à faire avec le sacré au titre de la parole à laquelle sa lecture renvoie, mais que, de fait, il ne contient ni ne représente. Si le texte de la révélation, dans son rapport à la parole, est ainsi « sacré », qu'en est-il de la *langue* dans laquelle il se trouve écrit ? La langue aussi renvoie à la parole vive et à la trace d'une énonciation. Y a-t-il une langue appropriée à la révélation de la parole ? Y a-t-il pour ce livre une « langue sacrée » ? Dans les premiers siècles du christianisme, la Bible était connue et lue dans la version (traduction) grecque dite des Septante, posant déjà la question d'un texte originaire et d'une langue originelle de la révélation. Les premiers théoriciens chrétiens de l'interprétation de la Bible ne retiennent pas l'hypothèse d'une « dictée » de la révélation qui lierait Dieu à une langue, et l'on trouve un éloge de la traduction, et même une apologétique fondée sur la diversité des traductions de la Bible. La révélation de Dieu dépasse les langues particulières, montrant par là son universalité. Ne retenant pas la notion de « dictée », la théologie biblique a proposé traditionnellement de parler de l'« *inspiration des auteurs bibliques* », ménageant ainsi le caractère totalement humain de l'écriture et le caractère « divin » des contenus, dans une perspective fidèle à la notion dogmatique d'« *incarnation* ». La notion d'inspiration s'adosse d'une part à la notion de « *révélation* » en plaçant les auteurs bibliques sous la mouvance ou la motion d'une instance transcendante, et d'autre part à la notion d'« *inerrance* » du côté des contenus réputés sans erreur.

On le voit, il est alors difficile de parler d'un « texte sacré » parce que dans sa production même, il est subordonné à une altérité divine qui toutefois ménage son caractère totalement humain (et historique). Dans l'Évangile de Luc, le prologue dit bien la place seconde et la fonction particulière de l'écrit relativement à la parole (voir Panier 1991 : 25-33).

Puisque beaucoup ont entrepris de composer un récit des choses qui ont trouvé en nous leur plénitude, telles que nous les ont transmises ceux qui dès le début témoins oculaires furent serviteurs de la parole, j'ai décidé, moi aussi, ayant suivi tout avec exactitude depuis le début, d'écrire pour toi dans l'ordre, illustre Théophile, afin que tu reconnasses la stabilité des paroles que tu as reçues.

L'écrit est *second*, il s'adosse à une expérience de la parole, et cela en deux directions : d'une part dans son rapport aux nombreux narrateurs qui relayaient les témoins oculaires « devenus serviteurs de la parole », et d'autre part dans son rapport à la parole *déjà reçue* par le lecteur dédicataire, Théophile. Le prologue de Luc signale ainsi une fonction singulière de l'écriture : elle n'est pas fixation de paroles (orales) ou message d'information (historique ou catéchétique), mais plutôt forme (ou « mise en ordre ») susceptible de garder et de « re-susciter » l'expérience de la parole. Le texte écrit est au service de la parole, mais l'analyse de cette fonction exige peut-être une réflexion théorique (sémiotique) sur l'énonciation « littéraire ».

On pourrait citer également les finales de l'Évangile de Jean (Panier 1991 : 48-60) :

Jésus a accompli en présence des disciples encore bien d'autres signes, qui ne sont pas relatés dans ce livre. Ceux-là l'ont été pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. (XX, 30)

Il y a encore beaucoup d'autres choses que Jésus a faites ; si on les écrivait une à une, le monde lui-même, je crois, ne saurait contenir les livres qu'on en écrirait. (XXI, 25)

Le livre, l'écrit, réalise entre des « signes produits » et des « choses écrites » une sélection qui n'est pas seulement quantitative, mais qui touche à la modalité de la manifestation. L'évangéliste n'a pas fait son choix pour retenir quelques signes plus convaincants ou plus marquants que les autres, il fait « œuvre d'écriture ». L'écriture a cette particularité de renvoyer à Jésus-Christ lui-même et d'engager à croire que « Jésus est le Christ, le Fils de Dieu ». Le livre obéit également à une loi de sélection (XXI, 15) et résiste à l'excès insensé de la « copie ». L'effet du sens est au prix de la sélection, de la perte qui atteint une totalité en elle-même « insensée », si quelque soustraction (ou quelque manque) ne l'atteint pas. L'écrit comporte cette part de perte, et c'est en cela qu'il provoque à « croire » pour avoir « *la vie en son nom* ».

Le caractère de révélation de l'Écriture implique donc l'unité du livre, qui ne peut être simplement assurée par l'unicité d'un auteur, ou par la singularité d'une dictée, ni par la similitude au monde décrit ou aux événements racontés, mais qui pourrait correspondre à l'unicité et à la singularité de son référent, et à l'orientation de sa lecture.

Les premiers auteurs chrétiens, et le Nouveau Testament lui-même, ont envisagé que l'unité de la Bible soit fondée sur *l'unicité du « référent »*. *Toute l'Écriture parle du Christ*, comme l'indique dans l'Évangile de Luc le récit des « disciples d'Emmaüs » au chapitre XXIV :

Et [Jésus] leur dit : « Ô cœurs insensés et lents à croire à tout ce qu'ont annoncé les prophètes ! N'est-ce point-là ce que devait souffrir le Christ pour entrer dans sa gloire ? » Et partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur interpréta dans toutes les Écritures ce qui le concernait (*ta peri eautou*). (XXIV, 25-27)

Cette approche « référentielle », si l'on peut dire, détermine une consigne de lecture, une herméneutique. Si le Christ est le référent (le *topic*) de l'Écriture, toutes les figures de la narration convergent vers cet unique « foyer » qui en assure l'orientation référentielle et l'accomplissement réel. La Bible ancienne trouve ainsi un « corrélat » qui instaure une possibilité sémiotique, un dispositif de *renvoi* qui construit une structure de signes au sein même du corpus biblique (Jean-Noël Guinot 2006).

Si le Christ est posé comme unique référent et unique lecteur de l'Écriture, le corpus biblique chrétien est indissociablement constitué des deux Testaments, et dans l'Église ancienne il a toujours été question de résister à toute tentative de dissociation, à tout rejet des Écritures anciennes au nom de la nouveauté du christianisme. Telle que la pose ainsi sa réception, la forme

spécifique du corpus biblique, sa disposition entre un Premier et un Second Testament, entre les Écritures anciennes et les écrits du Nouveau Testament, ne constitue donc pas un phénomène d'histoire littéraire ou d'histoire « religieuse », mais repose sur un « fait » que, par définition, le livre ne peut pas contenir : dans l'herméneutique chrétienne, ce fait est Jésus-Christ. Jésus lui-même n'écrit rien, mais le fait Jésus-Christ indique et pose la clôture et la structure du corpus biblique.

Un ancien adage des théologiens chrétiens l'énonce de la manière suivante (Henri de Lubac 1966) :

Novum Testamentum in Vetere latet ; Vetus Testamentum in Novo patet.

Le Nouveau Testament est *latent* dans l'Ancien ; l'Ancien est (ou devient) *patent* dans le Nouveau. Il y a dans l'ensemble du corpus biblique, dans le temps premier et dans le temps second, coexistence des deux Testaments et c'est toujours leur rapport qui est affirmé. Évoquant les relations corrélatives de l'« immanence » et de la « manifestation », ce rapport est « sémiotique » sans doute, mais ne peut pas être simplement calqué sur la structure saussurienne du signe (signifiant et signifié) : le Nouveau Testament n'apporte pas le *signifié* de l'Ancien Testament qui deviendrait ainsi décodable à partir du « *topic* » que serait le fait Jésus-Christ. La tradition herméneutique affirme que « *toute l'Écriture parle du Christ* » ; cela ne signifie pas que le Nouveau Testament manifeste clairement, directement, ce dont toute l'Écriture ancienne parlerait de façon *figurée* (car on ne serait pas éloigné alors d'une interprétation allégorique dans laquelle l'exégèse ancienne s'est parfois un peu perdue).

La position du Christ à la « jointure » des deux Testaments pose autrement le problème sémiotique de la structure du corpus biblique et la nécessité des rapports entre les deux Testaments. Les écrits du Nouveau Testament, dans leur rapport à l'Ancien Testament, signalent (attestent et indiquent) le point d'« accomplissement » des Écritures, le fait qui tout à fois les réalise et leur confère le statut de « figure ». Mais ce point demeure en dehors des écrits du Nouveau Testament qui en tracent les effets plus qu'ils ne le donnent à « voir » ou qu'ils le représentent. La structure sémiotique du corpus biblique se révèle donc assez complexe et originale : c'est la mise en rapport (ou en parcours) des deux ensembles, des deux Testaments, qui oriente et conduit vers le foyer réel qui soutient cet ensemble, vers son instance d'énonciation. Le Christ est *référence* et *lecteur* des Écritures, en tant qu'il « incarne » la parole que la lettre de l'Écriture a en garde. C'est à cette place également que la tradition chrétienne s'est située comme Église lectrice des Écritures.

La notion d'accomplissement est complexe. L'accomplissement, en ce sens, instaure le statut « figuratif » de l'Ancien Testament et polarise l'ensemble de ce dispositif figuratif selon une conception « dynamique » de la signification : s'il est question d'accomplissement, c'est que le « sens » n'est pas décodage, mais *parcours*, c'est que le sens n'est pas un donné, mais le suivi d'un trajet dans une lecture. Il convient de passer d'une sémiotique du « renvoi » (où les figures de l'Ancien Testament renverraient aux réalités du Nouveau Testament) à une sémiotique du « parcours ». La mise en par-

cours des deux Testaments dans l'unité du corpus postule une problématique de l'énonciation envisagée comme instance de mise en discours, ou en parcours de figures, et non comme pôle d'émission ou de communication d'un message.

On peut difficilement dire s'il y a une approche « sémiotique » particulière du discours religieux en tant que tel. Je peux seulement montrer, trop rapidement sans doute, et dans le cadre de la version chrétienne du texte biblique, comment à partir d'une approche sémiotique de la notion de « texte », indissociablement liée à une perspective énonciative, il est possible de montrer que la structure du livre et le statut discursif des écrits qui le composent permettent de revisiter certaines affirmations des plus traditionnelles de l'herméneutique chrétienne, et d'en montrer la portée sémiotique.

Mais y a-t-il des propriétés « sémiotiques » des textes religieux ? Il est certainement possible d'en faire un usage « religieux ». Cela pourrait venir, au plan figuratif, de la manière dont le « divin » se trouve représenté, figuré, dans son rapport avec le monde et avec les humains. Mais déjà là, le texte biblique déjoue certaines représentations habituelles du divin et il appartient peut-être à une lecture sémiotique de révéler ces formes figuratives particulières. Pour répondre d'un mot à la question posée, je dirais que c'est plutôt du côté de l'énonciation que le caractère « religieux » des textes doit être recherché et interprété, plus sans doute que du côté de l'énoncé.

D'autres aspects du discours religieux ont été abordés en sémiotique (Giroud & Panier 1986) : le texte liturgique a été étudié aux Pays-Bas par les membres du Groupe Semanet, le discours mystique a été très étudié par Michel de Certeau (1986), et j'ai, avec Jean-Claude Giroud, participé à certaines de ces recherches. Il faudrait aussi mentionner les travaux de Massimo Leone à Turin. Mais à ma connaissance, la sémiotique n'a pas donné lieu à une conception générale du « discours religieux ».

Pouvez-vous commenter plus précisément quel a été et quel pourrait être l'apport de la théorie sémiotique aux études bibliques ?

D'un point de vue épistémologique fondamental, les études bibliques (exégèse critique) se sont, depuis le XIX^e siècle, développées sous le paradigme scientifique de la philologie et de l'histoire : histoire des textes et de leurs sources, histoire des formes littéraires, histoire de la rédaction, histoire de la réception. On rassemble ces approches sous le nom d'exégèse historico-critique.

À la fin des années soixante s'est fait jour un intérêt pour le langage : comment les textes évangéliques, par exemple, parlent-ils de la « résurrection de Jésus » (quels mots, quels verbes : « éveiller », « relever », etc.) ? Mais il ne s'agissait pas encore de sémiotique ! Elle est apparue parmi les « méthodes » exégétiques au début des années soixante-dix sous l'impulsion en particulier de Jean Delorme à Lyon et de Pierre Geoltrain à Paris. Je peux à ce sujet vous renvoyer au chapitre que j'ai rédigé sur cette question dans l'ouvrage dirigé par Anne Hénault, *Questions de sémiotique* (2002). On peut y trouver des informations plus précises sur les débuts de l'approche sémiotique de la Bible.

Pour en revenir aux questions de fond, on peut dire que l'approche sémiotique de la Bible modifie le paradigme scientifique de l'exégèse : analyse synchronique des textes d'une part, paradigme des sciences du langage d'autre part. Les textes bibliques sont des « œuvres de langage » et pas (seulement) des documents sur l'histoire du peuple hébreu ou des débuts du christianisme, ils ne sont pas non plus un « réservoir » de thèmes mis à la disposition des théologiens... Ils sont à lire comme des « laboratoires » du sens, des lieux d'émergence et de formalisation du « sens », et appartiennent à la catégorie des « discours intransitifs » pour reprendre une expression de Jacques Geninasca. De plus, ces textes s'inscrivent depuis des siècles dans une tradition de lecture, dans l'acte énonciatif de la lecture. Ces changements de paradigme dans les études bibliques ont été très précisément décrits dans plusieurs écrits de Jean Delorme (1992b, 2001, 2005, 2006).

Se plaçant dans la mouvance de l'École de Paris, les études exégétiques de type sémiotique ont exploré les structures narratives relativement complexes des récits bibliques, mais rapidement l'intérêt s'est porté sur la richesse des formes figuratives de ces textes, en particulier à partir de recherches autour du discours parabolique (Jean Delorme 1987). Il est apparu que ces textes, au-delà de leur particularité narrative (poussant à sa limite une sémiotique des objets-valeurs au profit d'une sémiotique subjectale), développent une « rationalité figurative » que Greimas avait déjà remarquée (Greimas 1987b et 1993). La recherche s'est prolongée de ce côté avec le souci de montrer les rapports entre la « mise en discours » des éléments figuratifs et la perspective de l'énonciation (Martin & Panier 1993 ; Panier 1997 et 2005). L'énonciation s'indique dans la mise en discours des figures, et cette question se développe d'ailleurs plus largement si l'on s'intéresse à la globalité du corpus biblique, aux rapports figuratifs existant entre le premier Testament et le second, et à la structuration sémiotique qui peut les organiser (Jean Calloud 1993).

Cette problématique conduit assez naturellement à s'interroger sur la lecture (et l'acte de lecture) dans la perspective de l'énonciation. Si la mise en discours révèle une instance d'énonciation (énonçante) présumée (qu'on ne peut confondre avec l'auteur), qu'en est-il de la place d'énonciataire et de cette instance de lecture qui construit le sens dans le parcours suivi des figures en discours ?

En réalité, le chantier des études bibliques en sémiotique développant le paradigme du langage et de l'énonciation, se distingue assez nettement d'une perspective historique et « référentielle » de l'exégèse traditionnelle. On a pu montrer que cette hypothèse référentielle de l'exégèse historico-critique va de pair avec le paradigme de la « communication » (Anne Pénicaud 2011) – les textes transmettraient un « message » à des lecteurs et ce message aurait une dimension référentielle. Cette forme classique de l'exégèse a développé plus récemment, sous le nom d'« analyse narrative », un courant « narratologique » s'intéressant à la fonction du narrateur et à la « stratégie » qu'il développe en direction du « lecteur » qu'il construit. Cette rhétorique narrative appartient bien encore au courant de la communication. Le paradigme sémiotique, quant à lui, met en avant l'énonciation et la corrélation entre le

texte et son (ses) lecteurs(s) dans un acte de lecture soutenu par une méthodologie sémiotique.

Pour résumer, on pourrait dire simplement que la sémiotique biblique est passée progressivement d'une perspective d'*analyse* des textes, considérés comme des objets d'observation, à une perspective de *lecture* (Panier 2002b) selon laquelle la position et l'instauration d'une instance énonciataire (sujet-lecteur) émerge de la construction du sens pour laquelle le texte se propose. En cela elle peut témoigner de la corrélation entre analyse scientifique et acte de lecture, corrélation que l'exégèse critique (apparue au XVII^e siècle) avait contribué à rompre.

On le voit, la problématique de l'énonciation, et la question du sujet, telles que la sémiotique les pose, offrent une perspective très importante et prometteuse en direction de laquelle un point de vue sur le « discours religieux » serait sans doute à préciser.

Quel a été et quel pourrait être l'apport des études bibliques à la théorie sémiotique générale ?

Le travail sémiotique engagé sur la Bible (au CADIR de Lyon en particulier) a suivi au départ les procédures et questions de la sémiotique narrative développée alors par Greimas. Le travail sur la Bible suivait et appliquait ce qui s'élaborait dans le Séminaire de Greimas à Paris. Mais le corpus biblique a rapidement montré des phénomènes intéressants et originaux, lorsqu'il s'est agi d'aborder des récits comme les paraboles évangéliques ou les récits dits « de miracles » (Groupe d'Entrevernes 1977). En effet, les récits-paraboles posent le problème d'une « rationalité figurative » à laquelle Greimas s'est d'ailleurs intéressé dans sa réflexion sur les paraboles (v. les études mentionnées plus haut). Il apparaît que dans les paraboles – qui pourraient passer pour des discours figurés, récits simples au profit d'un enseignement plus complexe –, les grandeurs figuratives ne sont pas là au service seulement de la représentation du monde ou de la symbolisation de valeurs abstraites, mais constituent un tissu figuratif qui instaure un plan de signification relativement autonome. On peut observer par ailleurs que le dispositif de la communication parabolique (Jean Delorme 1987) suppose un modèle de l'énonciation qui méritait d'être pris en compte dans la théorie sémiotique. Les récits-paraboles peuvent alors se présenter comme un modèle figuratif de l'énonciation ou comme une forme figurative de discours dont l'énonciation met en avant (et instaure) une place pour l'énonciataire (Panier 2003). Le travail sur les paraboles a permis d'articuler de manière intéressante le rapport entre figurativité et énonciation (Panier 2008a).

De son côté, le travail entrepris sur les récits de miracle a permis d'interroger la théorie narrative standard sur le statut des objets-valeurs. Dans de nombreux récits bibliques (et pas seulement les récits de miracles), il apparaît que l'attribution des objets-valeurs qui pourrait combler le manque exprimé au début du parcours narratif, n'en assure pas le terme... Le dispositif narratif standard (manque et liquidation du manque) se trouve soumis à un autre dispositif actantiel, de type intersubjectif et énonciatif. L'attribution d'un objet-valeur, s'il peut sembler combler un manque (voir par exemple la

lecture simple et habituelle du récit de la « Tempête apaisée »), vient en fait révéler une *perte* qui marque le sujet et l'oriente vers une relation intersubjective (Jean Delorme 1986 ; Soon-Ja Park 2011). Là encore, l'analyse des textes bibliques a orienté la recherche vers une manifestation singulière de dispositifs énonciatifs dont les modélisations sont importantes pour la théorie sémiotique.

En même temps que le travail sur la Bible développait une réflexion théorique et pratique dans le domaine de la sémiotique littéraire, il répondait à la préoccupation constante de développer la possibilité d'une pratique de lecture initiée à partir des orientations de la sémiotique (Panier 2002b ; Pénicaut 2001). À partir des rencontres et des engagements divers, ont pu se développer des groupes de lecture biblique dont la finalité n'était pas universitaire ou scientifique, mais dans lesquels la pratique de la lecture, le rapport nouveau à un texte qui n'était pas à « savoir » mais à « lire », ont mis l'accent sur une expérience assez originale – peu développée traditionnellement dans les églises, et ouverte au-delà des appartenances confessionnelles : la lecture « en groupe » (de telles expériences de lecture en groupe ont également été mises en œuvre pour des textes de la littérature). Il s'agit d'une pratique collective de lecture, réglée par les modèles issus de la méthodologie sémiotique, des modèles dont la finalité n'est pas de rendre compte du texte dans une forme préétablie, mais plutôt de permettre à chacun des lecteurs de mesurer la singularité du texte à lire et de prendre distance par rapport à ses propres « projections » sur le texte. Ainsi que l'écrit Alain Dagnon, ces modèles

permettent d'échapper au pur subjectivisme et d'accepter la loi des parcours figuratifs qui maintiennent l'altérité du texte. En fait, l'utilisation explicitée de modèles d'interprétation permet de se rendre compte que c'est la première lecture, celle pour laquelle le sens du texte était clair et les valeurs en cause aisément décelables, qui est entachée d'un subjectivisme sans contrôle [...] À moins qu'il ne s'agisse d'un texte purement idéologique, s'il y a un message dans le texte, c'est dans la forme particulière dont il façonne des contenus, forme qu'il convient d'interpréter. (1988 : 38-39)

La lecture en groupe fait de chaque participant l'artisan de ce « façonnage » des contenus. Les modèles sémiotiques n'imposent pas le sens, ils jalonnent la voie sur laquelle chacun peut observer les transformations du sens ; règle commune pour l'observation du texte à lire, ils permettent une circulation de la parole telle qu'aucun des lecteurs n'est « maître » du sens ni garant incontestable de « ce qui me frappe » dans le texte ! La lecture peut être ainsi élevée au rang d'expérience humaine (et sans doute, en l'occurrence, de pratique ecclésiale).

Concernant les textes bibliques, ces questions, engagées à partir de la sémiotique, décalent comme on l'a dit plus haut une approche exégétique plus habituée à des questions référentielles, historiques ou doctrinales. Elles ouvrent aussi un chemin intéressant pour la réflexion théologique, et cela de deux manières. Si la lecture est ainsi ce travail sur l'enchaînement des figures dans le corpus biblique, l'acte théologique est intimement lié à ce travail – qui parfois semble rejoindre (avec la nouveauté offerte par les sciences du langage et de la signification) les pratiques les plus traditionnelles de l'exé-

gèse patristique. L'acte de lecture est un geste théologique (Anne Fortin 1996, 2002, 2005), et si le « message » du texte est dans la forme particulière dont il façonne les contenus et dont il convoque un lecteur pour cette œuvre d'énonciation, l'approche sémiotique peut participer à un certain renouvellement de la « théologie biblique ». Par ailleurs le travail sémiotique sur les textes bibliques a fait apparaître les formes qui organisent les parcours de figures et a tenté de construire les modèles thématiques sous-jacents à ces formes. De ce fait, le texte biblique « donne à penser » dans la mesure où il produit, au double sens du mot, sous forme figurative (avec les figures qui le constituent), des modèles pour l'interprétation de ce qui concerne la vie des humains. Et ces modèles fournissent une forme non conceptuelle à la théologie. On a pu parler de « théologie discursive » (1990, 1991, 1996). Ce n'est pas tant nous qui interprétons les textes comme des « objets » dont il faudrait extraire le sens, ce sont les textes qui nous interprètent en proposant, dans le tissu des figures qu'ils nouent, des modèles pour donner, par le langage, forme et sens à l'existence des humains⁵.

Quelles sont les perspectives de la sémiotique biblique ?

Comme la sémiotique littéraire, la sémiotique biblique a connu un effet de mode dans les années soixante-dix et quatre-vingt. Beaucoup d'exégètes de la Bible d'abord intéressés par les perspectives de la sémiotique ont été rebutés par sa difficulté, son caractère « formaliste » et une terminologie jargonante dont on a parfois abusé. On peut noter en outre que le paradigme des sciences du langage qui soutient la sémiotique et les problématiques qu'il ouvre concernant le « sens », le discours et son sujet étaient (et sont encore) mal acceptés de chercheurs marqués par le paradigme historique et par la considération des textes comme histoire ou comme messages (François Martin 2002 et 2003). La recherche historique à partir des textes bibliques reste un domaine important, et, du côté des approches « synchroniques » de la Bible, la plupart des exégètes se sont tournés vers la narratologie, inspirée par les travaux de Gérard Genette et par les études narratives américaines qui s'en inspiraient, paraissant plus simple et moins « dépayssante » que la sémiotique greimassienne. La recherche orientée vers le « narrateur » et ses stratégies s'accorde peut-être mieux avec la préoccupation de l'auteur et de ses intentions (Pierre-Marie Beaudé 2005)...

De ce fait, la recherche sémiotique appliquée à la Bible reste tout à fait « minoritaire », mais les perspectives de recherche sont nombreuses, portant sur les rapports entre la figurativité du discours et l'énonciation. Ces questions se posent au niveau des différents récits et livres de la Bible, mais elle est à poser également au niveau du corpus biblique lui-même dans lequel il conviendrait de suivre les parcours figuratifs de grande dimension qui le traversent entre le premier et le second Testament. L'analyse figurative, conduite dans une perspective « immanente », révèle des parcours qui ne relèvent pas d'une problématique de l'influence d'un texte ancien sur un texte plus récent, mais dévoile des rapports de sens inattendus entre les textes

5. Concernant les intérêts et effets des approches sémiotiques de la Bible pour la « théorie » sémiotique, on pourra voir également : Delorme (2001) et Panier (2002a et 2008b).

du corpus. La question de l'énonciation est complexe si on la pose, en sémiotique, hors d'une perspective de communication ; elle l'est d'autant plus si l'on considère l'ensemble du corpus biblique et si l'on entre en dialogue avec la tradition de lecture de ce corpus. C'est à partir de l'acte de lecture qu'on posera la question de l'énonciation et que l'on présupposera la place d'une instance responsable de l'énonciation de l'ensemble du corpus. Dans cette perspective, la sémiotique est appelée à dialoguer avec les travaux des exégètes et les réflexions des théologiens, et elle se trouve parfois en résonance avec les traditions de lecture biblique les plus anciennes (Panier 1999) (v. également *Sémiotique & Bible*, n° 123, 2006). Il y a là une interdisciplinarité tout à fait importante.

Appliquée à la Bible, la recherche sémiotique s'est avérée indissociable d'une pratique de lecture ; elle se présente moins comme une description des textes comme systèmes sémiotiques, ou des systèmes sémiotiques à l'œuvre dans les textes, que comme une « pratique réglée » de la lecture. La recherche en sémiotique est aussi une expérience de la lecture et il appartient aux recherches sémiotiques sur la Bible de s'intéresser également à l'acte de lecture compris comme un acte d'énonciation qui instaure tout à la fois le « discours » et son « sujet ». Autour des recherches du CADIR à Lyon se sont constitués en France et au Québec des « groupes de lecture » de la Bible soutenus par une approche et une problématique sémiotiques des textes. Cette pratique collective de la lecture peut elle-même devenir un lieu d'interrogation sémiotique : qu'en est-il de cet acte énonciatif collectif, et de l'instance d'énonciation ainsi constituée ?

Mais il faut noter que la sémiotique « biblique » n'est pas un domaine fermé et que les recherches conduites dans ce domaine s'inscrivent dans le projet d'ensemble d'une recherche sur les conditions du sens, et en cela, la sémiotique appliquée à la Bible s'inscrit dans les démarches de la sémiotique générale.

Quel est le rôle du sémioticien de la Bible dans la société contemporaine ?

Question assez difficile... en raison du caractère « confessionnel » des études sur la Bible. En France, la Bible est considérée comme texte religieux et, laïcité oblige, souvent ignorée...

On pourrait cependant penser que l'approche sémiotique, en tant qu'approche « scientifique », serait une manière de réintroduire l'étude de la Bible dans la culture. La lecture sémiotique de ces textes conduit d'ailleurs à des questions « anthropologiques » qui n'ont rien de particulièrement religieux, et dans les groupes de lecture que je connais, certains s'y sont passionnés qui n'avaient aucune motivation « religieuse ». J'ai personnellement animé des stages de lecture sémiotique de certains textes bibliques dans le cadre de la formation permanente d'enseignants de lettres. Certains récits bibliques sont en effet mis au programme des enseignements de lettres et l'on insiste pour que la « culture religieuse » ne soit pas absente de l'enseignement. L'approche sémiotique est sans doute une manière « laïque » d'aborder ces textes pas seulement dans une perspective « historique » (histoire des religions), mais véritablement parce que la sémiotique permet de

rendre compte de ces textes comme « ayant du sens », comme « donnant à penser » pour qui les lit.

Existe-t-il des différences, selon vous, entre l'étude sémiotique de la Bible et celle du Coran ?

Il est très difficile de répondre à cette question qui touche en particulier au statut de « texte sacré » que l'on attribue au Coran et à la Bible et auquel la sémiotique n'a pas à s'intéresser directement (v. Panier 2009). À ma connaissance, les études sémiotiques sur le texte coranique sont très peu nombreuses. Il est difficile de dire pourquoi... Peut-être l'approche critique de la Bible s'inscrit-elle dans une longue histoire de l'interprétation dans la tradition juive et dès les premiers siècles du christianisme, alors qu'il n'en va pas de même pour le texte coranique...

Dans le champ sémiotique, on pourrait toutefois signaler les travaux d'Heidi Toëlle (Université Paris 3) ; la thèse de Gasmi Laroussi, *Narrativité et production de sens dans le texte coranique : le récit de Joseph* (1978), préparée sous la direction de Greimas (v. également Gasmi Laroussi 1982 et Mustapha Ben Taïbi 2009) ; la thèse d'Hana Hmeidani-Badawi, *Approche analytique du récit de Moïse dans la Sourate 20*, Lyon 2, 1998, préparée sous ma direction. D'après ce que j'ai pu retenir de ce travail, une des différences majeures entre ces deux corpus tient à des postures d'énonciation. Si le Coran se présente comme un texte transmis par Dieu à son Prophète, selon un type d'énonciation directe proche de la communication, il n'en va pas de même pour le texte biblique qui se présente comme un texte « débrayé » par rapport à une instance d'énonciation qui reste absente. Si l'on parle d'« inspiration » pour la Bible, c'est à partir d'un dispositif complexe qui reconnaît la pluralité des auteurs bibliques et leur engagement dans l'histoire dont témoigne le texte et qui postule, à partir d'eux, un énonciateur principal qui reste présupposé (Martin 1996).

À votre avis, quel rôle les religions jouent-elles dans les sociétés humaines ?

Pour un sémioticien, les religions représentent sans doute des « formes de vie », constituées à la fois de textes – donc d'organisation figuratives et narratives particulières –, de pratiques et de formes de rassemblement dans lesquels une communauté joue l'une des formes idéales du « vivre ensemble ». Ces formes de vie peuvent faire l'objet d'une analyse sémiotique qu'il faudrait pouvoir intégrer à une sémiotique de la culture qui fournit à la fois des schèmes d'organisation du sens et des schèmes disponibles pour une interprétation, pour une attribution de sens aux éléments du monde et de la vie. À cela s'ajoute bien sûr une dimension du croire, entendu non seulement comme un « croire à » qui attribuerait une garantie de vérité à certains énoncés fondamentaux, mais comme un « croire » qui est une attitude fiduciaire fondamentale qui attribue à l'Autre (à de l'Autre) la possibilité d'être le « répondant » de tout ce qui est « humainement » posé.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Comme sémioticien, je pourrais souhaiter voir développer, à côté de son établissement *analytique et descriptif*, un versant *interprétatif et critique* de

la sémiotique. Si elle représente un certain regard sur le monde et sur la manière dont les humains « font sens » ou « font du sens » à partir des choses, et communiquent un mode du sens à partir de toute chose, il serait tout à fait souhaitable que le « regard sémiotique » vienne se poser là où du sens se forme, se transmet et se communique.

Jean Petitot**Date et lieu de naissance**

8 avril 1944 à Paris

Statut et institution de rattachement

Directeur d'études, École des hautes études en sciences sociales (EHESS)

Domaines de recherche

Sémiolinguistique, modèles mathématiques, sciences cognitives, philosophie des sciences

*

Principales publications

Ouvrages personnels

- *Les Catastrophes de la parole, de Roman Jakobson à René Thom*, Paris, Maloine, 1985.
- *Morphogenèse du sens : pour un schématisme de la structure*, Paris, PUF, 1985 [traduit en italien et en anglais].
- *Physique du sens : de la théorie des singularités aux structures sémi-narratives*, Paris, Éditions du CNRS, 1992.
- *Morphologie et esthétique : la forme et le sens chez Goethe, Lessing, Lévi-Strauss, Kant, Valéry, Husserl, Eco, Proust, Stendhal*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2004.
- *Neurogéométrie de la vision : modèles mathématiques et physiques des architectures fonctionnelles*, Paris, École polytechnique, 2008.
- *Cognitive Morphodynamics : Dynamical Morphological Models of Constituency in Perception and Syntax* (avec René Doursat), Berne, Peter Lang, 2011.

Direction d'ouvrages collectifs

- *Logos et théorie des catastrophes. Colloque de Cerisy à partir de l'œuvre de René Thom*, Genève, Patino, 1988.
- *Au nom du sens : autour de l'œuvre d'Umberto Eco. Colloque de Cerisy* (avec Paolo Fabbri), Paris, Grasset, 2000 [traduit en italien].
- *Histoire du libéralisme en Europe* (avec Philippe Nemo), Paris, PUF, 2006 [traduit en italien].
- *Aesthetic Cognition* (avec Peer Bundgaard), Special Issue of *Cognitive Semiotics*, n° 5, 2009.
- *Constituting Objectivity : Transcendental Perspectives on Modern Physics* (avec Michel Bitbol et Pierre Kerszberg), *The Western Ontario Series in Philosophy of Science*, vol. 74, 2004.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

Oui, très volontiers. J'ai commencé par les sciences exactes, et même plus précisément par les mathématiques. Passionné de mathématiques et de physique théorique, je suis entré à l'École polytechnique et j'ai ensuite passé un certain nombre d'années au laboratoire de mathématiques créé par Laurent Schwartz à l'École. J'y travaillais sur la théorie des singularités et la théorie des systèmes dynamiques avec un certain nombre de camarades et de grands spécialistes de ces questions, en particulier René Thom. Bref, j'ai commencé par les mathématiques pures et parmi les personnalités que je connaissais il y avait René Thom.

À côté de cela, parallèlement, j'avais un intérêt personnel pour certaines sciences humaines, essentiellement l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss. Très tôt, j'ai suivi les cours de Lévi-Strauss au Collège de France et j'ai beaucoup lu sur le structuralisme. Mais cela n'avait rien à voir avec les mathématiques que je faisais par ailleurs.

Et puis voilà qu'un jour Thom a commencé à expliquer que la théorie des singularités et la théorie des systèmes dynamiques pouvaient être utiles pour le structuralisme en biologie à la Waddington et le structuralisme en linguistique à la Tesnière et à la Jakobson. Comment Thom lui-même était-il arrivé à cette conclusion ? Après plusieurs années de mathématiques pures, il avait commencé à s'intéresser au problème de l'émergence des formes en biologie, à la morphogenèse et à l'embryogenèse. Il avait commencé par montrer que ces outils mathématiques, qu'il connaissait admirablement, pouvaient vraiment fournir un modèle de morphogenèse. Il avait alors écrit son premier livre à la fin des années soixante, *Stabilité structurelle et morphogenèse*, qui a eu un retentissement international considérable.

Cet ouvrage fut un événement. L'optique biologique dont il se trouvait le plus proche était la biologie dite structurale dont le représentant le plus autorisé était Conrad Hal Waddington. Cette convergence entre Thom et Waddington sur des modèles dynamiques de morphogenèse a intéressé Roman Jakobson. Thom est entré en contact avec Jakobson, qui lui a expliqué que la biologie structurale était extrêmement proche sur beaucoup de points avec le structuralisme dans les sciences humaines. À partir de là, Thom s'est intéressé non seulement au structuralisme biologique, mais aussi au structuralisme linguistique.

Et me voilà donc, jeune chercheur en mathématiques travaillant dans le domaine de Thom et éprouvant un vif intérêt personnel pour les théories de Lévi-Strauss, confronté à ce lien extrêmement nouveau qui venait de s'établir entre le structuralisme et la théorie des singularités. Je suis donc allé voir Thom à ce sujet, en lui disant que je voulais travailler sur ce thème. D'après ce qu'il m'a dit, j'ai été le premier à le contacter pour cet aspect-là de ses recherches.

Au bout d'un certain temps, je me suis demandé si j'allais continuer à faire des mathématiques pures au laboratoire Schwartz de l'École polytechnique ou bien si j'allais faire des mathématiques dans le contexte des

sciences humaines structurales. J'ai longuement réfléchi à ce propos, j'en ai discuté avec mon professeur de sciences humaines à Polytechnique, Charles Morazé, l'un des co-fondateurs de l'EHESS (avec Fernand Braudel et Lévi-Strauss). Il m'a proposé de venir au CAMS (Centre d'analyse et de mathématique sociales de l'EHESS) et d'y développer un séminaire sur le structuralisme. J'ai donc pris la décision de quitter le CNRS pour entrer à l'EHESS.

Dans ce nouveau contexte, Morazé m'a conseillé de prendre contact avec Algirdas Julien Greimas, qui enseignait à l'École, et, grâce à lui, j'ai pu lancer l'idée d'un petit séminaire. J'ai eu quelques réponses, c'était au début des années soixante-dix, et parmi les personnes qui ont répondu, il y avait Jean-François Bordron et Frédéric Nef. J'ai ainsi commencé à faire un séminaire de mathématiques à la Thom sur des problèmes de sémiotique greimassienne. Je m'y suis entièrement consacré pendant un certain temps. En quelques années j'ai pu mener à bien mon doctorat d'État sur le « schématisme de la structure », thèse où je reprenais tout l'aspect formel de la sémiotique greimassienne pour la réinterpréter en termes dynamiques. Paolo Fabbri m'avait mis en contact avec le Groupe de Bologne d'Umberto Eco, qui m'a invité pendant un an. C'est donc à Bologne que j'ai mis en place une partie de ma thèse, soutenue en 1982. Dans mon jury il y avait entre autres Greimas, Thom, Eco et Culioli.

Comment la relation entre les sciences dites exactes et les sciences dites humaines se présente-t-elle ?

Il s'agit d'un problème immensément compliqué. Nous vivons toujours, d'une façon ou d'une autre, sur l'héritage du XIX^e siècle, celui de Wilhelm Dilthey qui a thématiqué une différence irréductible entre les sciences de la nature, les *Naturwissenschaften*, et les sciences de l'esprit, les *Geisteswissenschaften*. Dans cette conception, la différence essentielle entre les deux types de sciences est que les sciences de la nature sont causales, explicatives, et qu'on y explique les phénomènes à partir de lois fondamentales, alors que les sciences humaines, les sciences de l'esprit, sont essentiellement fondées sur la compréhension et l'interprétation. Même si les choses ont évolué, la plupart des gens admettent encore aujourd'hui une différence de ce genre.

Cette façon de voir me paraît dépassée et c'est pour cela que j'ai placé au cœur de ma réflexion sur la sémiotique un projet de sciences naturelles pour les sciences de l'esprit, autrement dit une naturalisation des sciences de l'esprit dans un certain nombre de disciplines comme les disciplines herméneutiques, les disciplines sémio-linguistiques, ou encore les disciplines psychologiques. Le cas de la psychologie est un peu différent, parce que, dès sa naissance, les psychologues l'ont considérée comme une science naturelle de l'esprit. Un autre domaine dont la naturalisation m'a beaucoup intéressé est la phénoménologie husserlienne comme science du « vécu » et du sens.

Le projet de naturalisation peut signifier deux choses. Il y a d'abord des projets de naturalisation réductionnistes, qui consistent à poser que les sciences de l'esprit sont épiphénoménales, vides de contenu scientifique, et se ramènent à des façons de parler. Les sciences naturelles sont la seule vérité et, en ce qui

concerne des aspects comme le langage, la perception ou l'action, ce seront les neurosciences qui en expliqueront les mécanismes. Un deuxième type de naturalisation – et, pour ma part, je m'inscris dans cette perspective – consiste à élargir le concept même de nature, de façon à pouvoir y inclure des approches non-triviales des problèmes de langage, de perception et d'action.

Pour enrichir le concept de nature, on n'échappe pas aux théories de l'émergence, théories qui essaient de comprendre comment, dans le monde naturel, il existe des niveaux supérieurs de structuration qui émergent de niveaux inférieurs. Dans cette perspective, on peut avancer l'hypothèse que les structures de la signification, du langage et de la perception se branchent sur ces niveaux émergents, et non pas sur les niveaux sous-jacents. En ce sens, un tel naturalisme n'est pas réductionniste.

Comment définissez-vous la sémiotique ? À quoi sert-elle ?

La sémiotique a plusieurs définitions. Disons qu'il y a deux grandes options : la sémiotique comme théorie du signe et la sémiotique comme théorie du sens. La sémiotique comme théorie du signe commence essentiellement avec Peirce et constitue une grande partie de la sémiotique américaine. La sémiotique comme théorie du sens est plus européenne et peut-être plus difficile à comprendre, parce qu'elle est moins empirique. Tout le monde possède une expérience directe des signes. La base empirique d'une sémiotique du signe ne pose donc pas tellement de problème et on peut appliquer des méthodes scientifiques standard pour classer et étudier les différents types de signes.

Les autres traditions sont très différentes, en particulier la grande tradition structurale, avec d'un côté celle de Roman Jakobson, qui est proche de la phénoménologie husserlienne, et de l'autre côté celle qui aboutit à Greimas et qui est proche de la tradition danoise, par exemple, de Louis Hjelmslev. Cette dernière se caractérise par une thèse difficile à comprendre : le sens vient de l'articulation du contenu. Vous connaissez les oppositions fondamentales de Hjelmslev, entre forme et substance d'un côté, et plan de l'expression et plan du contenu de l'autre. La forme de l'expression et la substance de l'expression ne sont pas très difficiles à comprendre, y compris le fait que la substance de l'expression est articulée par la forme. L'exemple classique est celui de la phonologie. Il y a la matière sonore, les sons, puis la substance phonétique où les sons acquièrent des valeurs phonologiques à travers l'action de la forme phonologique qui catégorise le médium sonore et engendre les systèmes phonétiques des différentes langues. On peut faire d'excellents modèles de ces systèmes phonologiques et pousser ainsi très loin l'approche structuraliste en phonétique.

Il en va tout autrement lorsque l'on passe au plan du contenu. Depuis Ferdinand de Saussure, on suppose qu'il existe une matière du contenu indifférenciée et des formes du contenu, des formes de catégorisation, qui fragmentent cette matière du contenu et la convertissent en substance du contenu. La substance est donc, comme en phonologie, la matière articulée par la forme. Le problème est que, contrairement à ce qui se passe en phonologie où la matière sonore est expérimentalement accessible et physiquement analysable, on n'a aucun accès empirique à la matière du contenu, qui est mentale.

À quoi sert la sémiotique ? La sémiotique greimassienne est en prise directe sur des données empiriques évidentes, la littérature – les poèmes et les romans –, les œuvres d'art, etc. L'idée qu'il faudrait une approche scientifique de ces domaines est donc tout à fait naturelle. Toutefois la plupart des approches traditionnelles ne sont pas des théories sémiotiques proprement dites. Elles sont un peu naïves sur le plan théorique. Je dirais donc que ce à quoi sert la sémiotique est essentiellement de changer le niveau théorique et de permettre d'accéder à un niveau plus profond, plus difficile, plus exigeant, plus scientifique. Cette exigence a été le grand apport de Greimas car, une fois que vous disposez de ce genre de théorie forte, vous pouvez envisager tout un ensemble d'applications originales que les théories plus naïves ou plus faibles ne permettent pas.

La sémiotique est-elle une science ?

Il est difficile de savoir si la sémiotique est une science, parce qu'il faudrait des critères de scientificité. Et le problème avec la sémiotique, comme avec la linguistique, est que l'on n'a pas accès sémiotiquement ou linguistiquement à la façon dont tout cela fonctionne mentalement dans notre cerveau. L'accès relève d'autres sciences, à savoir les neurosciences.

On rencontre ici une tension. D'un côté, on dispose de masses de données empiriques, comme par exemple les textes, les contes ou les mythes ; on applique à ces masses de données les approches structuralistes, comme Lévi-Strauss en anthropologie ; on fait apparaître des structures certes très riches et très intéressantes, mais qui flottent toutefois un peu en l'air, comme les règles de syntaxe en linguistique. Lorsqu'on se demande où se trouvent ces structures, on sait que c'est dans la tête, mais on ne sait pas vraiment où et comment elles s'y implémentent. On connaît les aires cérébrales du langage, mais on sait peu de choses sur la façon dont elles fonctionnent. Et on ne sait rien sur les aires sémiotiques.

Comme je l'ai déjà dit, la situation est très différente de celle de la phonétique, dont on connaît très bien les entrées sensorielles. On connaît la physiologie de l'oreille interne, de même que la structure du cortex auditif.

On pourrait donc dire que la sémiotique en est un peu au stade de la biologie naturaliste du XIX^e siècle confrontée au phénomène empirique massif de la diversité des espèces végétales et animales. Il y avait différentes théories, à la Lamarck ou à la Darwin, qui permettaient d'organiser les taxinomies et de commencer à les expliquer par l'évolution. Mais l'évolution est liée à la reproduction des espèces, et la reproduction c'est de l'hérédité. Où se situe organiquement cette hérédité ? La biologie naturaliste ne savait pas quoi répondre à cette question. Il a fallu attendre la révolution de la biologie moléculaire pour découvrir le code génétique, code à partir duquel on peut maintenant réinterpréter les arbres phylogénétiques du XIX^e siècle, ce qui fait qu'aujourd'hui, on sait à peu près d'où viennent les structures que l'on classait et décrivait.

Un autre exemple est celui de la chimie. Au début du XIX^e siècle, John Dalton découvrit que dans les réactions entre des éléments chimiques, ce sont toujours des nombres entiers qui interviennent, observation qui l'a conduit à

la théorie atomique selon laquelle des atomes se combinent avec d'autres atomes pour former des molécules. Cette théorie atomique fonctionne très bien et permet d'expliquer beaucoup de phénomènes empiriques. Mais pendant longtemps, on ne savait pas ce qu'étaient ces atomes et quelle était leur structure. Il a fallu attendre les théories quantiques et la théorie des orbitales électroniques pour que cela devienne clair.

Pour la linguistique et la sémiotique, je dirais que l'on se trouve encore dans une période où l'on ne dispose que de « moitiés » de théories, et non pas de théories complètes, parce que l'on ne connaît pas le véritable statut des entités théoriques que l'on utilise pour théoriser les phénomènes empiriques.

Que doit faire le sémioticien sur le plan théorique et méthodologique pour mener une activité scientifique ?

Il y a deux solutions : soit on travaille avec des méthodes descriptives rigoureuses sans essayer d'expliquer causalement ce qui se trouve derrière les structures, parce que cela supposerait de quitter le domaine strict de la sémiotique ; soit on cherche à expliquer causalement ce qui se trouve derrière les structures, et on doit alors faire de la sémiotique cognitive, et même de la sémiotique neurocognitive. Cela ouvre la sémiotique aux autres disciplines.

Je pense que l'explication causale à laquelle vous faites allusion est liée à la formalisation. Pouvez-vous expliciter davantage ce point et analyser l'intérêt de la formalisation ?

Oui, il y a effectivement un lien direct et important entre formalisation et explication causale. Je pense qu'on peut le présenter de la façon suivante : j'ai parlé de théories fortes qui ont une force et une richesse explicative relativement aux phénomènes empiriques ; qu'est-ce que cela signifie ? Les phénomènes empiriques sont extrêmement diversifiés, dans n'importe quel domaine de réalité empirique. On met d'abord de l'ordre dans cette diversité au moyen de théories conceptuelles-descriptives. Par définition, ces théories conceptuelles-descriptives réduisent terriblement la diversité phénoménale et, à ce titre, elles ne sont que des demi-théories. Pour élaborer de véritables théories, il faut être capable d'aller dans l'autre sens que celui de la subsomption conceptuelle, c'est-à-dire être capable de partir des concepts pour engendrer une diversité construite que l'on peut comparer à la diversité empirique donnée. Les mathématiques servent essentiellement à cela. Elles résolvent en quelque sorte le « problème inverse » de la subsomption conceptuelle. Elles permettent de reconstruire par des calculs, par leur générativité interne, une diversité que l'on peut comparer aux données expérimentales.

Je donne toujours l'exemple de l'équation de Newton, qu'on a apprise à l'école. La profusion des mouvements gravitationnels est incroyable. Au XVII^e siècle de grands esprits ont dégagé, c'était difficile, les bons concepts comme ceux de vitesse, d'accélération, de force, etc. Puis Newton a trouvé son équation fondamentale $F = m\gamma$. Il s'agit d'une équation différentielle et tout le problème de la mécanique classique est de trouver des méthodes opératoires pour l'intégrer. L'équation est simple mais les solutions peuvent être

extrêmement riches : on peut en extraire une incroyable diversité que l'on peut comparer aux données empiriques avec une précision stupéfiante.

Dans des disciplines comme celles des sciences humaines, c'est ce qu'on ne sait pas faire. On a des théories conceptuelles-descriptives qui permettent de comprendre un certain nombre de choses, mais on ne sait pas comment en tirer des modèles pour les données empiriques. C'est ce problème inverse fondamental que les mathématiques servent à résoudre.

Julia Kristeva critique la méthode de travail de Greimas, en affirmant qu'« il s'est éloigné pour des raisons de mésentente avec Jakobson. Lévi-Strauss d'ailleurs avait été très déçu par Greimas, m'a-t-il semblé. Il avait associé à son Laboratoire d'anthropologie sociale la section de sémio-linguistique greimassienne ; et il avait fondé beaucoup d'espoirs sur la méthode de Greimas dans le but, j'imagine, de toucher, par le structuralisme, d'autres champs que celui de l'anthropologie. Il s'est vite rendu compte que la méthode de Greimas devenait trop formaliste, exsangue, rigide. Moi aussi, je trouvais cette approche d'un dépouillement logique que les Français ignorent (*Rires*). Trop arbitraire. Du Hjelmslev passé à la moulinette et qui ne pouvait pas embrayer sur la réalité littéraire. Et pourtant lui, Greimas, il prétendait rendre compte des textes littéraires, Rimbaud, entre autres. Il essayait de logifier, de schématiser » (2006 [1982] : 274). Que pensez-vous de ces jugements ?

C'est exactement le problème que je viens d'aborder. La formalisation logico-axiomatique directe au niveau des concepts théoriques est une mauvaise formalisation, car elle conduit à des structures que l'on retrouve partout. En reprenant l'équation de Newton, c'est comme si vous disiez « formaliser la physique, c'est écrire $F = m\gamma$ », c'est-à-dire prendre la force, la masse et l'accélération et vérifier $F = m\gamma$. Ce n'est guère intéressant. Tant que vous n'aurez pas rendu cette formalisation générative, tant qu'elle ne vous permet pas de réengendrer une diversité construite, donc tant qu'elle ne vous permet pas de modéliser, elle est une mauvaise formalisation. Sur ce point, Kristeva avait raison.

À supposer que j'aie apporté quelque chose à la sémiotique, cela aura été de rendre le formalisme de Greimas générateur de modèles en utilisant la théorie des singularités et des systèmes dynamiques dont René Thom était un grand spécialiste.

Plus précisément, quels liens s'établissent-ils entre la sémiotique et les mathématiques ? Quels ont été et quels pourraient être les apports mutuels de la sémiotique et des mathématiques ?

La question est vaste. Les mathématiques peuvent fournir des outils pour des modèles en sémiotique. Mais pour cela, les théories mathématiques utilisées doivent posséder une richesse et une générativité interne suffisante. Pour ma part, j'ai utilisé la théorie des singularités et la théorie des systèmes dynamiques qui ont beaucoup de ressources, ce qui m'a permis de montrer qu'un certain nombre de choses qu'on pouvait apparemment considérer comme élémentaires ne l'étaient pas du tout. Tout ce que j'ai proposé sur le carré

sémiotique de Greimas et sur la formule canonique du mythe de Lévi-Strauss s'inscrit dans cette optique.

Mais, dans l'autre sens, en allant de la sémiotique vers les mathématiques et non pas l'inverse, on peut penser qu'il y a également des recherches à mener sur la façon dont les mathématiciens eux-mêmes fonctionnent de façon sémiotique. En général, on a une vision très fautive de la pratique des mathématiciens parce que l'on croit que les mathématiques se réduisent à des démonstrations. Mais il y a beaucoup d'imagination dans la créativité mathématique, énormément de métaphores et d'analogies, tout un ensemble d'opérations qui sont beaucoup plus sémiotiques que logiques. Mais celles-ci restent souvent privées et sont effacées des démonstrations publiées.

J'ai travaillé en philosophie des mathématiques sur l'usage des analogies. Il est frappant de voir comment certains obstacles sont franchis en mathématiques. Un mathématicien travaille dans le cadre d'une certaine théorie et veut démontrer quelque chose. Il n'y arrive pas et rencontre des obstructions. Puis il fait des analogies avec d'autres objets appartenant à d'autres théories et se rend compte que dans ces autres théories il y a des choses que l'on sait faire. Il les démontre et repasse ensuite, en faisant jouer l'analogie dans l'autre sens, à la théorie de départ. Il s'agit là d'analogies de structure entre différents champs mathématiques, qui sont typiquement sémio-cognitives.

Quels rapports peuvent-ils exister entre la sémiotique et la physique ?

C'est une bonne question. Il y a deux liens auxquels je me suis intéressé. Le premier est lié à ce que Greimas appelait la sémiotique du monde naturel. Nous vivons plongés dans un monde extérieur où il y a une profusion de formes que nous sommes capables de percevoir et de décrire linguistiquement. Cela fait longtemps que l'on a étudié ces formes qui possèdent une certaine extension spatiale et qui sont remplies de qualités sensibles comme les couleurs ou les textures. Ce monde phénoménal externe de l'expérience sensible nous apparaît et de nombreuses dimensions sémiotiques, par exemple dans la peinture et la littérature, y réfèrent et y projettent des formes de contenu.

Ces bases phénoménologiques, entre autres de la perception, sont proches d'une physique macroscopique qualitative. On croit en général que la physique est essentiellement celle des atomes et des molécules et qu'un vase perçu sur une table ne relève pas de la physique mais seulement de la phénoménologie du sensible. Mais ce n'est pas le cas. Un des progrès les plus significatifs de l'évolution de la physique, depuis les années soixante-dix, est le développement d'une physique qualitative de la structure macroscopique du monde. Ces structures macroscopiques sont des structures émergentes, certes difficiles à comprendre, mais accessibles à des approches naturalistes. Et comme cette physique qualitative macroscopique explique en termes d'émergence des propriétés phénoménologiques sensibles, et que la phénoménologie du sensible sert de base à la sémiotisation, il existe un lien entre sémiotique et physique à travers la sémiotique du monde naturel.

Une autre intervention de la physique, complètement différente, concerne les travaux en neurosciences. Quand vous regardez les équations qui dé-

crivent l'activité des réseaux de neurones, vous constatez que ce sont des équations très proches de certaines équations de la physique statistique. Dans la mesure où les phénomènes sémiotiques sont implémentables dans les aires cérébrales, cela fournit un second lien entre physique et sémiotique.

Que pourrait apporter la sémiotique aux sciences de la nature ?

Cela dépend de la façon dont on voit les choses. On peut aller de la sémiotique vers les sciences en essayant de voir quelles sont les opérations sémiotiques utilisées par les scientifiques. Il y a un certain nombre de sémioticiens qui se sont intéressés à cela, qui ont considéré des textes scientifiques, de biologie, de physique, de mathématiques, comme des textes, et qui ont essayé de les analyser sémiotiquement. C'est fort intéressant. Dans cette optique, vous utilisez la sémiotique pour décrire des produits scientifiques, non pas véritablement la science, mais certains produits dérivés comme les textes, les diagrammes ou les images.

Mais on peut aussi, dans une optique totalement différente, penser que la sémiotique parle de phénomènes de constitution du sens qui sont autant de phénomènes naturels spécifiques devant être théorisés dans le cadre de sciences naturelles élargies. La sémiotique devient alors une « nouvelle frontière » pour les sciences naturelles. Par exemple, du côté des neurosciences, on commence à comprendre ce qui fait que nous sommes capables, à partir du flux lumineux arrivant sur nos photorécepteurs, de voir un vase sur une table. Évidemment, avant de comprendre l'aspect esthétique d'un tableau, il faudra encore beaucoup travailler et on aura besoin de bonnes idées sémiotiques pour savoir ce que l'on doit chercher.

Je pense que dans la mesure où la sémiotique traite de niveaux de représentation très élaborés et très difficiles à comprendre du point de vue de la psychologie cognitive, elle constitue un passionnant défi pour les nouvelles générations.

Vous avez déjà évoqué la relation entre la sémiotique et les sciences cognitives. S'agit-il de deux méthodologies bien distinctes ?

Tout à fait. La méthodologie sémiotique n'est pas la même que la méthodologie des sciences cognitives. La façon dont la sémiotique découpe dans son parcours génératif ses niveaux de structuration dans les phénomènes sémiotiques, allant des structures profondes (la sémantique fondamentale, la syntaxe narrative) jusqu'à la discursivisation, est très différente de l'approche de type psychologique, qui introduit aussi des niveaux, mais d'un autre ordre. Comme l'a expliqué Per Aage Brandt, le parcours génératif de Greimas est en quelque sorte « orthogonal » au parcours génétique que l'on rencontre en psychologie ou en phénoménologie.

Comment voyez-vous les rapports entre la sémiotique et la phénoménologie ?

C'est un point d'histoire des idées particulièrement intéressant. Le rapport est profond. Greimas a été inspiré par le structuralisme de Hjelmslev et par l'anthropologie de Lévi-Strauss, mais aussi par la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty qui a joué un rôle important dans l'élaboration de sa

théorie. Mais au fur et à mesure que Greimas mettait en forme ses théories, il a un peu effacé les traces phénoménologiques et il faut donc les reconstituer. C'est fort intéressant à faire.

Les liens entre le structuralisme et la phénoménologie sont bien attestés. L'un des meilleurs spécialistes de Jakobson, Elmar Holenstein, a montré que le structuralisme de Jakobson est très inspiré par la *Troisième Recherche logique* d'Edmund Husserl qui théorise la méréologie, c'est-à-dire les « relations de dépendance interne » entre les différentes parties d'un tout. On peut dire que dans cette *Troisième Recherche*, Husserl élabore une vraie théorie des structures.

Les liens entre la phénoménologie et la sémiotique greimassienne sont plus cachés parce que la phénoménologie et le structuralisme logiciste et axiomatique de Hjelmslev ne vont pas très bien ensemble.

Sous quel angle la relation entre la sémiotique et l'anthropologie se présente-t-elle ?

D'abord il existe un lien profond entre les deux disciplines dans la mesure où, comme vous le savez, Greimas a énormément travaillé Lévi-Strauss et s'est beaucoup inspiré des *Mythologiques*. C'est un fait que l'anthropologie est un domaine de prédilection pour la sémiotique.

Le problème, comme vous le rappeliez avec la citation de Kristeva, est qu'il y a eu des difficultés personnelles entre Greimas et Lévi-Strauss, ce qui fait que la sémiotique anthropologique ne s'est pas véritablement développée. C'est dommage, cela fait partie des contingences historiques.

En ce qui me concerne, j'ai utilisé les mêmes outils que ceux que j'avais utilisés pour la sémiotique greimassienne pour mathématiser la formule canonique du mythe proposée par Lévi-Strauss.

De façon plus générale, quelle est et quelle pourrait être la place de la sémiotique au sein des sciences humaines ?

C'est un vieux problème. Il y a, au moins, deux façons de voir les choses. La première est de restreindre les phénomènes sémiotiques que l'on étudie à des corpus privilégiés comme les mythes ou les contes. On se focalise alors complètement sur des données empiriques d'un type bien défini pour élaborer des théories précises et techniques, de nature sémiotique, spécifiques de ces domaines. Dans ce cas, la sémiotique est bien ciblée et elle apparaît comme adaptée à des domaines empiriques limités. Je pense que c'est plutôt bien de travailler ainsi.

Mais on peut aussi dire que, du sens, il y en a partout et que la sémiotique, en tant que théorie universelle de la constitution du sens, est une méthodologie générale qui s'applique à tout. C'était une tendance de la sémiotique greimassienne, mais qui à mon avis, l'a desservie. En effet, plus une théorie est générale moins elle est technique et, à force de trouver partout les mêmes structures sémiotiques, on les trivialise.

Selon vous, la sémiotique est-elle une vraie discipline ?

C'est difficile à dire. Va-t-on en faire une méthodologie universelle qui s'appliquerait à tout phénomène de sémiotisation, ou bien va-t-on la définir

par son objet ? Le problème est que, si l'on veut la définir par son objet en posant que c'est le sens qui est son objet, cet objet est si multiforme que la sémiotique devient d'elle-même une méthodologie générale. Il y a vraiment là une difficulté.

Quels sont les problèmes et les difficultés que rencontre aujourd'hui la sémiotique ? Que lui manque-t-il ?

La situation est assez différente suivant les pays. Dans des pays, comme l'Italie, le Danemark ou l'Amérique, la sémiotique s'est institutionnalisée de façon assez correcte. Elle y est relativement ouverte et dialogue avec les autres disciplines. Il y a des centres de sémiotique et d'excellents étudiants qui s'intéressent en même temps à la psychologie ou à la linguistique et travaillent sur des problèmes techniques précis. À Bologne, il y a un doctorat en sémiotique.

En France, les choses ont été plus compliquées parce que Greimas était institutionnellement assez marginal. Il avait un fort groupe de chercheurs qui travaillaient avec lui et qui ont fait des choses excellentes, mais l'institutionnalisation a été faible. Si vous regardez l'histoire de ma génération, vous vous apercevrez que beaucoup d'entre mes collègues ont mis du temps à passer leur thèse et ont eu du mal à trouver un poste. Certes, j'ai maintenu, d'abord avec Jean-Claude Coquet, puis avec Ivan Darrault-Harris, Jean-Jacques Vincensini et Michel Costantini, un séminaire de sémiotique à l'EHESS, mais ma chaire était une chaire d'épistémologie des modèles et non pas de sémiotique.

Il a fallu attendre que Jacques Fontanille prenne les choses en main et crée le centre de Limoges (CeReS) pour qu'il y ait une base institutionnelle sérieuse. Après, il y a eu la Sorbonne, et donc maintenant les choses vont mieux. Cela dit, je pense, comme je le disais plus haut, que la sémiotique a souffert du fait de se présenter comme méthodologie générale. Il y a eu beaucoup de « sémiotique de » avec derrière le « de » de nombreuses autres disciplines : sémiotique de la psychologie, sémiotique de la sociologie, sémiotique de la linguistique, etc. Mais, évidemment, cela fonctionne mal institutionnellement puisque les sémioticiens interviennent alors de façon externe sur des disciplines qui ont leur propre espace.

Quelles sont à votre avis les perspectives de la sémiotique ?

Il y a des perspectives méthodologiques lorsqu'on a besoin de bonnes analyses sémiotiques pour développer des projets interdisciplinaires. Prenez, par exemple, ce qui s'est passé avec la convergence sémiotique-publicité. Elle a donné lieu à des études fort intéressantes, car les ressorts de la publicité sont fondamentalement sémiotiques. J'apprécie aussi beaucoup ce que fait Denis Bertrand sur le discours politique. Il peut certainement y avoir beaucoup d'autres applications de la sémiotique de ce genre.

Ensuite il peut y avoir, à mon avis, un avenir de la sémiotique en relation avec la linguistique, la psychologie, les sciences cognitives et les neurosciences dans la mesure où, dans ces disciplines, la sémiotique apporte une approche des hauts niveaux de structure. Une tragédie de Shakespeare est un

ensemble de phrases, et la linguistique a beaucoup de choses à dire sur les phrases, mais elle n'a pas grand-chose à dire sur une tragédie de Shakespeare. Par contre, la sémiotique a énormément de choses à dire à ce sujet.

Essayer de comprendre comment s'implémentent ces hauts niveaux de sens est un défi passionnant. C'est pourquoi je m'intéresse particulièrement aux liens avec les sciences cognitives et les neurosciences et je pense que la naturalisation du sens dans le cadre de théories naturalistes de la cognition a vraiment un grand avenir. Dans quels laboratoires cela se développera et comment aura lieu l'institutionnalisation ? Ce sont des questions ouvertes, mais cela se fera.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Je voudrais ajouter qu'un aspect essentiel de l'avenir de la sémiotique portera sur la possibilité de synthèse des problèmes que nous avons évoqués. Un autre espoir est que les nouvelles générations arriveront à installer la sémiotique dans un bon contexte institutionnel.

François Rastier

Date et lieu de naissance

12 février 1945 à Paris

Statut et institution de rattachement

Directeur de recherche, INALCO Paris (ERTIM)

Domaines de recherche

Sémantique, linguistique de corpus

*

Principales publications (ouvrages personnels)

- *Idéologie et théorie des signes*, La Haye, Mouton, 1971.
- *Essais de sémiotique discursive*, Paris, Mame, 1974.
- *Sémantique interprétative*, Paris, PUF, 1987 (rééditions augmentées : 1996, 2009) [traduit en russe et en espagnol].
- *Sens et textualité*, Paris, Hachette, 1989 (disp. en ligne) [traduit en anglais].
- *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, PUF, 1991 (réédition augmentée : 2001).
- *Sémantique pour l'analyse : de la linguistique à l'informatique* (avec Marc Cavazza et Anne Abeillé pour deux chapitres), Paris, Masson, 1994 [traduit en anglais].
- *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF, 2001 [traduit en bulgare, italien, espagnol, arabe].
- *Ulysse à Auschwitz : Primo Levi, le survivant*, Paris, Cerf, 2005 [traduit en espagnol et en italien].
- *La Mesure et le grain : sémantique de corpus*, Paris, Champion, 2011.
- *Apprendre pour transmettre : l'éducation contre l'idéologie managériale*, Paris, PUF, 2013.

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la linguistique et à la sémiotique ?

Au début des années soixante, me plaisant en littérature comparée et m'intéressant aux arts du langage, il était normal que j'étudie la linguistique, mais il me manquait une théorie du texte que je ne trouvais pas dans la rhétorique scolaire des procédés.

Par leur inexplicable et subtile complexité, les œuvres appellent des interprètes qui puissent faire droit à leurs exigences. On peut bien entendu s'en détourner, ne pas relever ce défi, analyser des SMS ou des produits industriels comme les séries télé. L'anecdotique a beaucoup d'avenir.

J'ai lu dans un *Que sais-je ?* que j'avais été le premier étudiant, en France, à entreprendre un mémoire avec Algirdas Julien Greimas. C'est sans doute exact et cela me rappelle d'agréables souvenirs, mais est-ce pour autant mémorable ? Je n'ai pas hérité de *mana*, nulle auréole ne me nimbe.

Quand et comment avez-vous connu Greimas ? Quel était son statut à l'époque ?

Greimas avait longtemps enseigné à l'étranger, à Istanbul et à Alexandrie. À son retour en France, il a d'abord été nommé en 1964 professeur à l'Université de Poitiers, où je l'ai connu ; puis en 1966, sur le conseil de Roland Barthes, il a rédigé *Sémantique structurale*, et a été nommé un an après lui à l'École des hautes études en sciences sociales, qui venait juste de se séparer de l'EPHE.

J'ai beaucoup apprécié sa liberté de pensée. Il était alors dans sa meilleure période : dans la décennie 1965-1975, il a publié ses trois principaux ouvrages.

Toutes les données biographiques importantes seront synthétisées dans l'ouvrage que prépare Thomas Broden, et dont j'ai eu la chance de lire le premier chapitre. Sa thèse, soutenue voici vingt-cinq ans, proposait déjà d'excellentes analyses du parcours intellectuel de Greimas et je regrette qu'elle n'ait pas été publiée en français.

Comment voyez-vous les rapports entre la sémiotique et la linguistique ?

La linguistique est la sémiotique des langues, aux côtés d'autres sémiotiques régionales, comme la sémiotique des images ou celle de la musique. Je ne vois aucune nécessité à échafauder une sémiotique des langues ou une sémiolinguistique qui serait autre chose que la linguistique, une sémiotique des images qui ne se confonde pas avec l'iconologie, une sémiotique de la musique indépendante de la musicologie. Ce serait une source de confusion inutile.

La sémiotique mérite mieux que de devenir une « toutologie »¹, traitant *De omni re scibili et quibusdam aliis*. J'admire les sémioticiens qui s'estiment compétents sur tous les sujets, et vous parlent un jour des tapis persans, le lendemain de Lyotard, le surlendemain de saint Bonaventure ou du Chanin Building. Cette agilité médiatique accompagne l'intégration progressive de la sémiotique aux disciplines de la communication où elle peut jouer le rôle auxiliaire d'une *pop philosophie*.

1. Je calque ici le mot italien *tuttologia*.

Il reste à identifier les problèmes scientifiques, les hypothèses, les méthodes, les procédures de validation ; sinon, l'on remplace aisément l'argumentation par la mention, voire le *name-dropping* et l'on en reste au stade des opinions, ce qui ferait de la sémiotique une idéologie communicationnelle parmi d'autres.

Vous avez eu comme professeurs ou directeurs plusieurs grands maîtres à penser comme Greimas, Claude Hagège, Bernard Pottier... Sur quelle base comparez-vous leur démarche ?

Hagège, bon descriptiviste, inspire l'amour des langues. Ses positions sur l'éducation me paraissent tout à fait méritoires. Il a fait beaucoup pour donner une image ouverte de la linguistique, hors des milieux spécialisés.

On doit à Pottier d'avoir systématisé l'analyse sémique plusieurs années avant *Sémantique structurale*. Sa concision est un art du peu, mais le rend difficile à lire pour les gens pressés. Il a eu ce mot : « Je veux bien des élèves, mais pas de disciples. » Son indépendance d'esprit est exemplaire et il n'a pas cherché à « faire école ».

Le projet de Greimas est plus ambitieux, tout à fait englobant, mais reste difficile à restituer nettement, car il comporte des agendas cachés qui ont varié avec les époques. Par exemple, le parcours génératif visait à faire pièce à la grammaire générative, aujourd'hui un peu oubliée. En outre, les différentes phases de sa théorie restent délicates à articuler : du moins, je ne saurais par exemple me prononcer sur la manière de relier la sémantique structurale à la sémiotique des passions.

En bref, les démarches de ces auteurs peu comparables demeurent complémentaires à mes yeux. Peut-être l'originalité dont vous me créditez généreusement doit-elle l'essentiel à la diversité de mes sources, qui gagneraient encore à être multipliées.

Vous avez été, avec Greimas, à l'origine de l'un des outils sémiotiques les plus connus, à savoir le carré sémiotique. Pouvez-vous nous expliquer comment il est né au juste ?

C'était une demande de Seymour Chatman, aux *Yale French Studies*. Greimas savait déléguer, il m'a demandé de rédiger une proposition. Nous avons discuté surtout des points de terminologie, autour d'une bouteille de délicieuse vodka polonaise. Il serait vain de questionner cette encombrante paternité, mais il existe en linguistique de corpus des méthodes éprouvées pour déterminer l'attribution d'un texte.

Quand je me suis avisé que Greimas avait repris cet article dans *Du sens*, j'ai compris qu'il y attachait de l'importance. Le « carré sémiotique », version affaiblie de l'hexagone logique de Robert Blanché, réélaboré avec des catégories de Viggo Brøndal, était promu au rang de modèle constitutionnel de la sémiotique et placé à l'origine absolue d'un modèle génératif.

C'était beaucoup, peut-être trop d'honneur pour une réflexion sur la structure des classes lexicales élémentaires bientôt incluse dans un « parcours génératif » qui devait explicitement concurrencer le modèle génératif de Noam Chomsky, en se heurtant d'ailleurs aux mêmes types d'objections. En

tout cas, ce carré transcendantal devint une icône, un signe de ralliement : je l'ai même vu, non sans quelque inquiétude, tricoté sur un pull-over.

Un modèle trop puissant peut satisfaire le besoin irréprouvable de voir toujours la même chose partout. J'ai reçu des appels à l'aide comme « Monsieur Rastier, aidez-moi à faire mon carré pour finir ma thèse ! », et le demandeur semblait surpris que je m'enquière du sujet traité et plus encore que je l'interroge sur la nécessité d'une carréification.

Si le carré a le mérite de complexifier un peu l'apodictique, puisqu'à la suite de Brøndal il reconnaît des termes neutre, complexe, complexe positif et complexe négatif, seuls ces deux termes graduels qui admettent la dominance d'un pôle sur l'autre (comme l'avait fait Louis Hjelmslev avec l'opposition intense vs extense) introduisent une gradation – d'ailleurs sans métrique.

Son principe reste malgré tout celui de la logique binaire. Il peut être utile pour des présentations didactiques *ad usum delphini*. Pour les débutants, il peut jouer un rôle heuristique et permettre de s'assurer de n'avoir pas oublié d'opposition majeure. Il suppose une logique élémentaire des catégories descriptives et convient parfaitement à un conformisme aristotélicien, ce qui a fait son succès dans certains milieux néo-thomistes.

Or les relations fondamentales de la sémiotique saussurienne ne sont pas des oppositions ou des dichotomies, mais des *dualités* de points de vue, comme langue et parole, diachronie et synchronie, ou encore signifiant et signifié. Et l'apodictique n'est valide que si l'on neutralise la temporalité et la modalité introduites par le concept herméneutique de point de vue.

Même si elles peuvent au besoin utiliser des modélisations plus ou moins formelles, les sciences de la culture ne peuvent être fondées déductivement. Saussure en convenait à propos de ses célèbres dualités, dans lesquelles on a cru voir des dichotomies :

Ne parlons ni de principes, ni d'axiomes, ni de thèses. Ce sont simplement et au pur sens étymologique des aphorismes, des *délimitations*. (2002 : 123)

Le carré doit donc sans doute sa commodité au fait même qu'il ne peut pas permettre de concevoir ni de décrire les dualités constitutives du sémiotique – en premier lieu la sémiosis qui unit l'expression et le contenu, et qui reste impensable pour la logique binaire. Il ne fonctionne alors, paradoxalement, qu'à condition de manquer le but qu'on lui assigne, en voilant la complexité principielle des relations sémiotiques fondamentales.

Il faudrait questionner l'épistémologie d'une discipline qui conforme son objet à des « modèles » intuitifs qui servent tout à la fois de méthodologie, d'heuristique et de principe d'exposition, mais qui n'ont pas de véritable fonction d'objectivation, dès lors qu'on estime l'objet décrit par leur seule mise en œuvre.

À moins que l'on n'érige les lois de la logique binaire (identité, non-contradiction, tiers exclu) en principe de toute pensée : elles sont certes au fondement de la tradition ontologique occidentale, celle-là même qui a empêché de concevoir l'autonomie du sémiotique et a subordonné la sémantique aux problèmes métaphysiques de la référence et de la représentation. Quand il les a récusés avec une fermeté exemplaire, Saussure a retrouvé des solu-

tions (différentialité, négativité) qui rompent avec l'ontologie – ce pourquoi il n'a pas été compris, et l'on persiste à fonder la sémiotique sur « il zoccolo duro del Essere » (le noyau dur de l'Être) ; je cite ici Umberto Eco dans *Kant et l'ornithorynque*. Le carré a perdu son caractère originant avec l'abandon de fait du modèle génératif. Il s'est divisé en triangles tensifs qui ont remplacé les flèches diagonales par des courbes. Loinement dérivé du carré d'Aristote, le carré sémiotique développait certains points de logique binaire, alors que le modèle tensif, que l'on doit à la lecture guillaumienne de Greimas par Claude Zilberberg, dérive de la tradition augustinienne (Gustave Guillaume était presbytérien).

Le carré s'est désormais autonomisé de la théorie sémiotique, il vit sa propre vie – j'ai été flatteusement invité à participer en juin 2012 au troisième congrès international qui lui fut consacré.

Mais Greimas affirmait : « Ce carré, ce n'est pas moi qui l'ai inventé, c'est [Claude] Chabrol » (1987c : 302)...

Chabrol a rédigé une note de lecture du livre de Blanché, *Structures intellectuelles* : cet auteur y décrit, entre autres, un « hexagone logique ».

Greimas, qui avait beaucoup d'humour, adorait semer ce genre de confusion. Cela s'étend au plan théorique : dans *Sémantique structurale*, le nom de Merleau-Ponty est là pour dissimuler la présence de Husserl, qui n'est pas nommé. Je ne me risquerais pas à édifier une herméneutique de l'art d'écrire greimassien, mais elle me semble d'autant plus nécessaire que les lectures les plus convaincues sont aussi les plus littéralistes et négligent ordinairement les stratégies et les tactiques rédactionnelles.

Comment considérez-vous les relations de la linguistique et de la sémiotique avec les sciences humaines ?

Partisan d'une sémiotique fédérative, il me semble que les sciences humaines et sociales se partagent, chacune à son niveau d'analyse, le sémiotique. Ni purement interne, ni purement externe, LE sémiotique constitue le monde où nous vivons.

Il faut encore démontrer la nécessité d'une science particulière qui serait LA sémiotique. Académiquement, ce pourrait être une spécialisation de troisième cycle, comme la psychanalyse pour les psychothérapeutes.

Quels liens établissez-vous entre la sémiotique et l'herméneutique ?

Les signes ne sont pas des objets. Le sens est fait de différences qui ont à être qualifiées et dépendent ainsi de points de vue. Or la notion de point de vue, issue de l'herméneutique allemande des Lumières, demeure bien un concept herméneutique. En bref, les signes ne préexistent pas aux relations.

Ces relations interprétatives relèvent d'une herméneutique matérielle appuyée sur la philologie, telle que l'ont pratiquée Schleiermacher, Szondi, Bollack, et sans rapport déterminable avec la douteuse herméneutique spiritualisée de Dilthey, Heidegger ou Gadamer.

Sous quel angle les rapports entre la sémiotique et les sciences cognitives se présentent-ils ?

Comme elle dérive de la philosophie du langage développée par le positivisme logique, la sémiotique spontanée des sciences cognitives reste assez pauvre et surtout non réflexive.

Les sémiotiques cognitives apparues récemment entendent contribuer au programme de naturalisation des sciences cognitives. Il me semble toutefois que la sémiotique relève pleinement des sciences de la culture et que les sciences cognitives gagneraient à tenir pleinement compte des facteurs culturels dans la cognition humaine : j'ai plaidé depuis une vingtaine d'années pour une culturalisation des sciences cognitives.

En quelque sorte, depuis John Locke au moins, la sémiotique a toujours été cognitive : il s'agissait dans toutes les sémiotiques philosophiques de l'âge classique de démêler sous le voile de l'expression les véritables opérations de la pensée.

Le grand mérite de Saussure aura été de rompre avec ces conceptions philosophiques, antérieures à la formation de la linguistique historique et comparée, et en ce sens préscientifiques. Aussi n'a-t-il guère été compris².

Quel rapprochement feriez-vous entre la sémiotique et l'informatique ?

L'informatique est une technologie sémiotique – dépendante pour l'essentiel des langages formels.

Je travaille souvent en linguistique de corpus, comme en témoigne *La Mesure et le grain* (2011). Elle utilise des logiciels spécifiques comme instruments d'expérimentation. C'est une chance de pouvoir objectiver de nouveaux observables.

Les principes méthodologiques qui président à la constitution critique de corpus valent pour tous les documents numériques, par exemple pour des corpus de photos.

Vous vous êtes intéressé, parmi d'autres domaines, à l'analyse du Web. Pouvez-vous commenter les principes, les particularités et l'état actuel de cette recherche ?

Alors que l'intelligence artificielle classique mettait en œuvre le cognitivisme orthodoxe, que la linguistique computationnelle se fixait explicitement pour but d'appliquer la linguistique générative, le développement d'Internet et du Web a affronté les traitements automatiques du langage à des problèmes philologiques : or les concepts de document, de texte, et *a fortiori* d'œuvre manquent à la linguistique computationnelle, alors qu'il nous faut une *philologie numérique*.

Pour la plupart des applications, y compris la recherche d'information, les conceptions et les méthodes de la linguistique de corpus se sont révélées plus efficaces que celles de l'informatique linguistique. Évidemment, les programmes de création d'ontologies, et notamment celui du Web « sémantique », disposent de soutiens puissants, tant politiques qu'économiques. Mais il reste possible de formuler une alternative, l'enjeu en est majeur³.

2. Il reste, pour le moment, délibérément ignoré dans le domaine des recherches cognitives. Permettez-moi de renvoyer au numéro 56 d'*Intellectica*, 2011-2.

3. V. Rastier 2011 : 193 sq.

Comment décrivez-vous l'évolution de vos travaux, et quel est à votre avis l'aspect le plus original de votre œuvre ?

Je suis d'autant plus mal placé pour vous répondre que la masse de mes inédits m'inquiète et que personne n'en a de vision d'ensemble.

Formulé au milieu des années soixante dans le cadre de la linguistique historique et comparée « continentale », le programme d'une sémantique des textes n'a rien perdu de sa nécessité et trouve une nouvelle vigueur et de nouveaux moyens avec la linguistique de corpus. On peut maintenant infirmer des hypothèses et sortir enfin du principe de plaisir.

Si originalité il y a, c'est d'avoir suivi une voie indépendante de la philosophie du langage sans reprendre l'absurde tripartition entre syntaxe, sémantique et pragmatique ; et d'autre part d'approfondir un niveau d'objectivité propre, indépendant des problématiques de la cognition et de la communication qui ambitionnent de se partager sans reste l'ensemble des sciences de la culture.

Je n'ai pas suivi les modes successives et je n'ai pas cherché à en créer. À partir de la sémantique des textes, je souhaite contribuer à l'évolution de la linguistique de corpus, à l'étude des textes littéraires, scientifiques et philosophiques. Le colloque d'hommage que certains sémioticiens ont organisé à Cerisy aura permis d'en savoir plus sur un agenda collectif à venir, tout bilan semblant prématuré.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Le parcours des auteurs, grands ou petits, fait l'objet de rétrospectives toujours nostalgiques, souvent attendrissantes, qui détournent l'attention de l'agenda scientifique : cinquante ans après la formation de l'Association internationale de sémiotique, quelles sont les perspectives de cette discipline, ses acquis, les découvertes qu'elle peut revendiquer, les nouveaux observables ? Dans quels domaines s'est-elle imposée ? Quels sont ses programmes de recherche spécifiques ? Peut-elle prétendre au statut d'une science ? J'ignore si elle en a l'ambition, les sémioticiens restant divisés sur ce point, quand ils lui accordent du moins quelque importance.

Bizarrement, l'ambition scientifique affichée de la sémiotique s'est souvent accommodée d'un abandon nonchalant de normes et usages académiques. Par exemple, à partir de 1966, Greimas abandonne toute bibliographie dans ses ouvrages personnels.

Depuis sa création, l'Association internationale de sémiotique n'a pas refusé une seule communication – à ma connaissance, mais j'espère me tromper. Il suffit de payer les droits d'inscription et l'on a droit à la parole. Cette démocratie légèrement censitaire, certes conviviale, semble attirer inexorablement des papiers refusés ailleurs. Je me souviens par exemple d'un exposé sur le rôle de la lesbienne noire (le terme était plus précis : *butch*) dans le film new-yorkais. Pourquoi se complaire dans l'anecdotique ?

La sémiotique entend-elle rester ou devenir un *discours d'accompagnement* de la communication ? On peut certes admirer l'industrie culturelle et approuver son éloge du monde marchand dont elle procède ; mais la sémio-

tique mérite sans doute d'autres ambitions.

Le paradoxe de la « sémiolinguistique » est d'avoir dépouillé la sémiotique de ce qu'elle pouvait avoir de linguistique et d'avoir considéré l'expression (confondue avec le niveau linguistique) comme une variable superficielle : la puissance descriptive de la sémiotique universelle semblait acquise au prix de récuser le principe de base du saussurisme qui est la solidarité du contenu et de l'expression.

Elle maintient un dualisme traditionnel entre intelligible et sensible, profondeur sémantique et surface expressive, qui faisait l'ordinaire du rapport entre pensée et langage – d'où d'abord la tentative de relier les deux par un parcours génératif abstrait, puis les évolutions phénoménologiques ou psychanalytiques qui ont cherché des médiations dans la perception ou dans un corps absolutisé, comme jadis l'Esprit absolu.

Une sémantique qui se voudrait indépendante voire simplement autonome à l'égard de l'expression reconduirait le dualisme matière / esprit qui a toujours différé la formation d'une sémantique linguistique et justifie encore l'universalisme ethnocentrique de la sémantique cognitive.

Paradoxalement, la sémiotique greimassienne va donc à l'encontre de la sémiologie saussurienne en fondant une sémantique universelle, transcendante aux divers systèmes de signes. Or, le fondement de la sémiotique ne se trouve pas dans la sémantique ; comme le sens ne peut être appréhendé qu'avec son expression, c'est la *sémiosis* qui constitue proprement l'objet de la sémiotique.

Saussure dit que la nature du signe « est COMPLEXE ; se compose ni de A, ni même de a, mais désormais de l'association a/b avec *élimination* de A, aussi bien qu'avec impossibilité de trouver le signe ni dans b ni dans a pris *séparément* » (2002 : 131, je souligne) (A serait le concept, a le signifié et b le signifiant). L'opposition matière vs esprit le cède à l'opposition simple vs complexe. La complexité dérive du principe sémiotique lui-même, puisqu'il n'y a pas correspondance terme à terme entre contenu et expression, bref que ces deux plans ne sont pas conformes (à une expression compacte peut correspondre un contenu diffus, à un contenu compact peut correspondre une expression diffuse). Il faut problématiser la sémosis : tout parcours est complexe, parce qu'il fait intervenir *a minima* deux pôles d'une dualité.

Plus que saussurienne ou hjelmsléviennne, la sémiotique greimassienne semble passablement jakobsonienne et pragoise (elle n'a d'ailleurs pas produit de relecture notable de Saussure, et les références à Hjelmslev dans le *Dictionnaire de sémiotique* sont des plus évasives). Elle remplace les dualités par le binarisme.

Les paradigmes de la cognition et de la communication ont l'ambition d'occuper tout l'espace des connaissances sur les cultures et cette ambition même justifie le soupçon qu'il s'agit d'idéologies technoscientifiques plutôt que de domaines scientifiques à proprement parler. Des indices concordants méritent mention.

1. La cognition et la communication sont des domaines des plus flous : tout organisme, de la bactérie à la baleine, a bien entendu des capacités cogni-

tives et communicatives, car toute interaction avec l'environnement peut relever de l'un ou l'autre de ces paradigmes, selon les spécialistes de la biosémiotique.

Le flou s'accommode d'une stratégie de l'évidence et l'on chercherait en vain des définitions ou délimitations précises de la cognition comme de la communication. Toutefois l'évidence, critériale pour le positivisme logique, reste aussi l'expression du préjugé et de la doxa ; j'ai par exemple souligné comment maints auteurs, en sémantique cognitive ou en psychologie évolutionniste, reformulent des thèmes essentialistes sur la nature humaine, voire sur les langues et les nations.

Ainsi les deux paradigmes confondent-ils ce qui doit être distingué, l'objet empirique et l'objet de connaissance, l'expérience perceptive et la connaissance scientifique, les pratiques et leur réflexion critique, au risque de se réduire à des discours d'accompagnement de secteurs économiques comme les industries biotechnologiques, ou informatiques, ou encore celles des médias et de l'*entertainment*.

2. L'ambition totalisante des deux paradigmes repose sur des métaphores, notamment celle du cerveau et de l'ordinateur (pour le cognitivisme classique comme pour le connexionnisme), celle du génome et du code (pour le néodarwinisme), celle du langage et du code (pour la linguistique cognitive orthodoxe), celle de la société et du réseau (pour les sciences de la communication qui ne se soucient pas, en général, des institutions sociales). Or les récits mythiques se signalent précisément par le dédoublement métaphorique, qui articule ce que Lévi-Strauss appelait la structure feuilletée du mythe. Ils sont en effet pétris de la mythologie contemporaine, telle qu'elle s'exprime dans la science-fiction et d'autres secteurs de la *pop culture*, comme on l'a vu naguère pour l'intelligence artificielle, à présent pour le transhumanisme et la théorie de la singularité.
3. Ces ambitions modernistes et parfois futurologiques cachent mal la disparition complète de la société et de l'histoire. L'internalisme cognitif justifie l'individualisme non seulement méthodologique, mais ontologique, puisque le social n'existe pas, thèse ultralibérale défendue par ailleurs par certains sociologues bien en cour. Dans le paradigme de la communication, la société comprend, sans plus, l'espace public des médias et l'espace « privé » des réseaux sociaux.

Quant à l'histoire, entre la temporalité de l'évolution biologique et le « temps réel » de la communication qui tend à l'instantanéité, elle n'a aucune place. Que seraient au demeurant la cognition et la communication hésiodiques ou homériques, guaranies ou babyloniennes ? Les anciens et les étrangers n'existent pas dans l'humanité ethnocentrique ainsi dessinée.

Comme la socialité et l'historicité semblent des dimensions complexes qu'il s'agit de réduire, les textes, *a fortiori* les performances sémiotiques complexes, surtout les œuvres artistiques, n'ont encore reçu aucune description notable dans les paradigmes de la cognition ou de la communication, sans doute parce qu'elles leur échappent d'emblée.

4. Les sciences sociales, par leur dimension critique, ont été en butte à tous les totalitarismes, qui ont cherché à les supprimer ou à les instrumentaliser : le cas de l'histoire est exemplaire. En revanche, les paradigmes de la cognition et de la communication restent unanimement admis, sans doute parce qu'ils se prêtent aux manipulations des individus, pour la cognition, comme à la propagande et à la surveillance des interactions pour la communication⁴. En outre, politiquement, le déterminisme génétique a toujours été associé à une limitation de droit ou de fait du libre arbitre.

Les sciences de la culture prennent pour objet des systèmes de valeurs : or une valeur ne se fonde pas, elle s'éprouve et se transmet dans une pratique commune, par un partage contractuel plus ou moins conscient. Toutefois, et paradoxalement, en tant que support et concrétisation de valeurs, un objet culturel ne peut être décrit si l'on se contente de partager ces valeurs : en traiter sur le mode de l'évidence renforcerait simplement un conformisme et perpétuerait la doxa dont procèdent les valeurs. C'est là une des apories que rencontre l'observation participante de mise dans les *cultural studies*. De fait, les valeurs ne sont véritablement descriptibles que si l'on établit une distance critique : comment un système de valeurs pourrait-il être décrit sans être remanié par le système de valeurs de l'observateur, qui, dans les sciences de la culture, est aussi un interprète ? C'est dire la nécessité de la dimension critique propre à ces sciences : en instituant une distance réglée avec le préjugé, l'erreur, le mensonge, elles se donnent la possibilité de contextualiser leurs observables pour leur donner sens.

Une culture n'est compréhensible, donc caractérisable de manière critique, qu'au sein d'un corpus constitué par d'autres cultures. C'est pourquoi les sciences de la culture sont nécessairement historiques et comparatives.

La sémiotique des cultures reste mal comprise car elle s'oppose tant à l'universalisme cognitif (qui accompagne à sa manière la mondialisation) qu'aux nationalismes et aux communautarismes divers pour lesquels les cultures sont des monades, au mieux isolées, au pire combattantes.

Laissons ouverte la question de savoir si la sémiotique est une science de la culture parmi d'autres – j'estime pour ma part qu'elle n'est pas une discipline, mais une réflexion fédérative qui intéresse l'ensemble des sciences de la culture. Or ces sciences échappent aux canons réducteurs de la *Big Science* : par leur dimension critique, leur difficulté à expérimenter sur des « faits » non répétables, leur volonté de caractériser des objets singuliers alors même que l'on croit qu'il n'y a de science que du général. Elles sont donc en voie d'être divisées et réparties entre les disciplines de la cognition (d'où les programmes opulents sur l'origine du langage) et les disciplines de la communication. De fait, pour l'essentiel, ce démembrement déléguerait le problème de la culture aux industries de la communication, des médias à l'*entertainment*. Il est donc d'autant plus nécessaire que les sciences de la culture précisent leur spécificité épistémologique : sciences des valeurs et non des faits, des conditions et non des causes, des individus et non des uni-

4. En tout cas, les financements militaires et policiers ne font pas défaut, et par exemple la plupart des grands ministères de l'Intérieur ont orienté les recherches sur la reconnaissance des visages et la prosopagnosie pour mettre au point les logiciels d'identification aujourd'hui banalisés.

versaux, des processus et non des êtres, des occurrences et non des types, elles ne se fondent pas sur des ontologies, mais élaborent une praxéologie.

Les objets culturels ont beau dépendre de leurs conditions d'élaboration et d'interprétation, les valeurs qu'ils concrétisent peuvent cependant être objectivées comme des faits. Partout, l'on a affaire maintenant à des corpus numériques, qu'il s'agisse de musiques, d'images fixes ou animées, de danses, de performances polysémiotiques comme le cinéma, l'opéra, les rituels, etc. L'exigence scientifique de décrire de tels corpus rencontre ici la demande sociale. Avec les corpus numériques, les sciences de la culture trouvent ainsi de nouvelles perspectives épistémologiques et méthodologiques, voire un projet fédérateur.

La philosophie du langage qui a toujours tenu lieu de sémiotique jusqu'à nos jours, qu'elle soit d'inspiration néo-thomiste, augustinienne-phénoménologique, ou logico-positiviste, n'est hélas ici d'aucun secours, en raison de son inadéquation épistémologique et de son indigence empirique, tout particulièrement quand il s'agit d'établir un corpus de façon critique, de varier les critères d'interrogation et d'interpréter les résultats des requêtes. La notion même de corpus lui reste étrangère.

En revanche, un saussurisme renouvelé (ou néo-saussurisme), par son exigence méthodologique même, a fait la preuve de sa pertinence empirique. Il le doit notamment aux liens maintenus avec la philologie, pour ce qui concerne le recueil critique et l'indexation des documents, comme avec l'herméneutique, pour ce qui intéresse l'interprétation des œuvres. Ainsi, au sein même de la sémiotique se reflète la contradiction majeure que doivent affronter les sciences de la culture : c'est dire l'importance du débat épistémologique qui s'ouvre à présent.

Eero Tarasti

Date et lieu de naissance

27 septembre 1948 à Helsinki (Finlande)

Statut et institution de rattachement

Professeur, Université d'Helsinki

Domaines de recherches

Théorie sémiotique, sémiotique musicale, analyse musicale, histoire et esthétique de la musique

*

Principales publications (ouvrages personnels)

- *Myth and Music*, Berlin, Mouton de Gruyter, 1979 (en français : *Mythe et musique*, Paris, Michel de Maule, 2002).
- *Le Secret du professeur Amfortas*, 1994 (roman traduit du finnois en estonien et en français), Paris, L'Harmattan, 2000.
- *A Theory of Musical Semiotics*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, 1994 (en français : *Sémiotique musicale*, Limoges, Pulim, 1996).
- *Heitor Villa-Lobos, Life and Work*, Jefferson, North Carolina, McFarland, 1996.
- *Musical Signification: between Rhetoric and Pragmatics* (with Gino Stefani and Luca Marconi), Bologna, CLUEB, 1998.
- *Existential Semiotics*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press, 2000.
- *Signs of Music*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2002 (en français : *La Musique et les signes : précis de sémiotique musicale*, Paris, L'Harmattan ; traduit en italien aussi).
- *Fondements de la sémiotique existentielle*, Paris, L'Harmattan, 2006 [traduit en italien, bulgare, chinois].
- *Semiotics of Classical Music: how Mozart, Brahms and Wagner talk to us*, Berlin, Mouton de Gruyter, 2012.
- *Le Retour à la Villa Nevski*, Paris, Impliqués (roman inédit en finnois, traductions italienne et française seulement).

Pour commencer, pouvez-vous retracer votre parcours, en mettant en avant ce qui vous a mené à la sémiotique ?

Pour moi, le premier ouvrage distinctement de nature sémiotique a été la traduction en suédois du petit livre de Claude Lévi-Strauss, *La Geste d'Asdiwal*. À ce moment-là (en 1972), on ne maîtrisait pas encore, au sein des cercles étudiants de l'Université d'Helsinki, le français ou l'italien, et on a donc découvert les classiques grâce aux traductions en langues suédoise et anglaise.

Mais avant cette découverte, beaucoup de choses étaient déjà arrivées dans ma vie. Après mes études classiques en latin et en grec, au Lycée normal d'Helsinki, j'ai étudié l'allemand. Et grâce à la littérature allemande je me suis aussi intéressé à la philosophie, surtout la philosophie allemande. J'ai découvert Heidegger et Hegel tout d'abord – j'avais même commencé à traduire *Sein und Zeit (Être et Temps)* en finnois, mais je me suis arrêté à mi-chemin parce que personne ne s'y intéressait en Finlande à ce moment-là. La philosophie finlandaise était fortement dominée par l'école anglo-analytique d'où, d'ailleurs, sont nées des stars comme Georg Henrik von Wright et Jaakko Hintikka.

Hegel est devenu d'actualité à cause de l'essor du marxisme, avec les mouvements étudiants partout en Europe. En 1968, au cours du service militaire finnois, je l'ai reçu comme une *révélation* sociale, après laquelle j'ai commencé mes études en sciences sociales, en sociologie et en ethnologie. Mais en même temps j'avais un but : devenir musicien, parallèlement à mes études à l'Université. J'ai donc commencé mes études au conservatoire, à l'Académie Sibelius.

Et puis, cette période était cruciale dans la quête de mon identité comme savant et dans mon choix quant à ma carrière. Le rôle de Lévi-Strauss a été très important. Son approche structuraliste voulait dire, pour moi, une combinaison de deux principes : le sensible – représenté, dans mon cas, par la musique notamment – et l'intelligible, c'est-à-dire la philosophie ; le concret et l'abstrait.

Avec mes amis étudiants des diverses disciplines (sociologie, esthétique, philosophie et linguistique), on avait formé un cercle structuraliste à Helsinki. On se rassemblait chaque semaine chez moi pour la lecture de textes difficiles d'auteurs comme Lévi-Strauss, Umberto Eco, Michel Foucault, Roland Barthes, Louis Althusser, Jacques Lacan, Youri Lotman... On invitait aussi des visiteurs étrangers, comme Vilmos Voigt de Budapest (qui parlait couramment le finnois aussi), Boris Gasparov de Tartu, etc., pour nous donner des conférences dans leur domaine. Le mouvement structuraliste était pour nous aussi un moyen d'être libérés de l'approche marxiste, considérée comme idéologique.

Enfin, je suis arrivé à la musicologie après avoir fait des études en esthétique. On m'a nommé, temporairement, professeur de littérature alors que je n'avais que 24 ans. Du coup, j'ai été professeur d'université toute ma vie, sans connaître aucun autre métier. Dans ma thèse de maîtrise de musicologie intitulée *Introduction à la musicologie structuraliste*, j'ai déjà esquissé un

programme de recherche de sémiotique musicale. Mais à ce moment-là, on ne parlait pas encore tellement de sémiotique mais de structuralisme ou d'études et d'analyses structurales.

Après cette nouvelle orientation, j'ai voulu poursuivre mes études à Paris. J'ai réussi à obtenir une bourse du gouvernement français et un atelier à la Cité des Arts, et ainsi, j'étais prêt pour les *aventures* parisiennes. En effet, on trouvait à Paris, à ce moment-là, un Centre d'accueil des professeurs étrangers, boulevard Saint-Germain. Je pouvais l'utiliser malgré mon jeune âge. J'y ai rencontré une dame gentille qui a téléphoné à Greimas et à Barthes pour que je puisse les rencontrer. Un jour où j'étais au Collège de France, j'ai eu le courage de demander moi-même, directement, un rendez-vous avec Lévi-Strauss, mon académicien idolâtré. Je trouvais cet acte bien placé, parce que je pouvais lui apporter les amitiés de sa collègue finno-canadienne Elli-Kaija Kōngäs-Maranda, une anthropologue remarquable, mariée avec Pierre Maranda. J'avais fait sa connaissance à Helsinki, en 1973, au congrès mondial des folkloristes.

Lévi-Strauss me reçut dans la semaine. Ce fut l'un des moments les plus initiatiques de toute ma vie ; je me souviens de la fin de notre entrevue, notamment quand j'ai dit que le structuralisme d'un petit pays tel que la Finlande ne pouvait être que le reflet d'un grand centre tel que Paris, et donc, lui il m'a rétorqué : « Non, vous vous trompez, le centre est toujours où vous trouvez vous-même. »

J'avais aussi contacté Barthes et je lui avais parlé, mais c'est Greimas qui est devenu le directeur de mes études doctorales. Comme sujet de thèse j'avais choisi *Mythe et musique*. Ainsi, j'ai commencé à participer régulièrement aux séminaires de Greimas, dans divers lieux de Paris. Les sessions accueillait souvent beaucoup de participants et cela pouvait atteindre 200 personnes. La plupart d'entre eux étaient des Italiens, des Latino-Américains, des Espagnols, des Français, des étudiants de l'Europe de l'Est, certains du Danemark, et enfin, moi, le seul Finlandais. Mais comme lituanien, Greimas a ressenti une certaine sympathie envers moi et n'oubliait pas de me présenter à son séminaire comme compatriote de Georg Henrik von Wright.

Cependant, au tout début, je ne comprenais rien de ce que l'on disait dans ces séminaires puisque c'était très abstrait et compliqué. Alors, j'ai commencé à traduire la *Sémantique structurale* dans ma langue maternelle. La traduction a été publiée quelques années plus tard, en 1982. Bien que la sémiotique soit universelle et que la littérature soit au centre des grandes langues européennes comme le français, l'italien, l'espagnol et l'anglais, il est très important que les textes fondamentaux soient disponibles dans les autres langues des différentes aires culturelles.

Paris m'a semblé une ville idéale pour réaliser mes rêves, tout y était prêt : on pouvait étudier la musique à l'École normale de musique, et en même temps participer à tous les cours possibles dans différentes universités, au moins comme auditeur libre. Mais pour ma thèse, je voulais aller au Brésil pour étudier les cultures autochtones et les rapports entre mythe et musique dans la vie des Indiens. J'ai concrétisé ce projet grâce à une bourse de la Fondation Rotary international des États-Unis.

Ainsi, j'ai pu passer une année entière à Rio de Janeiro en 1976. Je m'étais préparé assez soigneusement pour un tel voyage, à Paris, grâce au professeur Luiz Heitor Correa de Azevedo, brésilien, directeur de musique de l'Unesco, qui était déjà à la retraite.

Une fois au Brésil, j'ai trouvé que la réalité était très différente de mes attentes. Mais cette expérience anthropologique était devenue une ouverture vers le monde extra-européen, c'était une vraie leçon d'approche internationale. Je me suis dit qu'après cela, rien ne pouvait me surprendre en Europe plus que cela. J'ai fait la connaissance d'un ethnomusicologue américain, Anthony Seeger, qui m'a préparé pour un voyage sur la rivière Xingu, en Amazonie. Mais finalement, ce voyage n'a jamais été effectué, car la permission d'y aller sur un vol de l'armée brésilienne ne m'a pas été accordée à cause d'une épidémie de grippe. Pourtant, j'ai pu observer et analyser la culture brésilienne à Rio, et écrire un ouvrage sur le grand compositeur Heitor Villa-Lobos.

Après le Brésil, ce fut enfin le moment de compléter ma thèse doctorale, à l'Université d'Helsinki, et non pas à Paris. Mon directeur était Jean-Jacques Nattiez, de Montréal.

J'ai été nommé professeur d'esthétique à l'Université de Jyväskylä, au centre de la Finlande, assez vite, en 1979. Jouissant de cette position, j'ai pu organiser un premier symposium de sémiotique vraiment international. Greimas est venu avec Eric Landowski et d'autres Français. La Société finlandaise pour la sémiotique avait été fondée en 1979. On m'en avait élu président. Depuis cette date, j'exerce cette fonction.

Entre-temps, un autre sémioticien de renommée internationale était entré dans ma vie : Thomas Sebeok. Je l'avais vu au congrès mondial de l'IASS à Vienne, en 1979, ou plutôt déjà dans le présymposium à Budapest auquel Sebeok avait participé, étant d'origine hongroise. Ainsi a commencé la forte influence de Sebeok dans ma carrière et dans la sémiotique finlandaise. Il avait commencé sa carrière comme finno-ougriiste. Son professeur à Chicago lui avait recommandé des études finno-ougriennes comme une initiation à l'anthropologie. Il avait compris que quiconque en était capable serait ouvert à n'importe quelle culture. Sebeok a étudié les Tchérémisses de la Volga après la guerre puis les Saames en Laponie, et il a même publié une grammaire du finnois par la méthode orale à l'usage de l'armée américaine.

Mais après, son intérêt s'est focalisé sur la mythologie en général, ensuite sur la zoosémiotique, et enfin sur la biosémiotique. Il nous rendait visite assez souvent, chaque année, et ce fut à son initiative en 1988 qu'un *collegium* inter-national, convoqué par Paul Bouissac de Toronto, s'est réuni en Finlande, dans la petite ville d'Imatra, à la frontière de la Russie ; on a décidé de fonder l'Institut international pour la sémiotique. L'idée était de promouvoir la formation des futures générations en sémiotique en soutenant la mobilité internationale des étudiants et en fondant une banque de données de tout l'enseignement et de la recherche en sémiotique. En fait, l'ISI est devenu assez vite un lieu de congrès internationaux organisés chaque été. Il y avait aussi la « Network University of Semiotics », un véritable centre, en Finlande, avec la série internationale de publications *Acta semiotica fennica*.

L'ISI a fonctionné sous ma présidence jusqu'à ce jour, au moment où, finalement, la récession économique mondiale menace son existence.

De toute façon, c'est le volet administratif de la sémiotique. À côté de l'ISI, il y avait aussi l'IASS-AIS qui a continué ses travaux avec la publication régulière de *Semiotica* par Marcel Danesi. J'ai donc été un participant actif dans tous les congrès mondiaux de l'IASS depuis celui de Vienne. J'ai repris la direction de l'Association moi-même, après le congrès de Lyon.

Thomas Sebeok y était une figure importante en ceci qu'il dirigeait les réunions grâce à sa capacité organisationnelle. Mais je lui dois aussi beaucoup en ce qui concerne les publications. C'est grâce à lui que j'ai trouvé ma maison d'édition aux États-Unis, Indiana University Press, qui a publié mon ouvrage théorique de base *A Theory of Musical Semiotics* (1994). Sebeok l'a pris dans sa série bien que mon ouvrage ait été totalement greimassien du point de vue méthodologique. Même chose avec mon *Existential Semiotics* dont l'approche était certainement très différente de la sienne. Lorsqu'IUP a abandonné la sémiotique (après la retraite de son directeur John Gallman), j'ai de nouveau, avec l'aide de Sebeok, pu continuer chez Mouton de Gruyter à Berlin, avec lequel j'ai entrepris une coopération intensive.

En ce qui concerne ma pensée théorique en sémiotique, je suis resté sous les bases fermes de l'École de Paris jusqu'au milieu des années quatre-vingt. Mais après, j'ai senti que quelque chose de nouveau devait se produire. On ne pouvait pas rester, pour toujours, dans ce que les classiques de troisième génération en sémiotique comme Greimas, Lotman, etc., avaient institué. Cette intuition m'a donné le courage de commencer une nouvelle phase par ce que j'ai appelé la « sémiotique existentielle ». Ce développement n'était que le retour à mes sources anciennes dont la philosophie allemande, Hegel, Kierkegaard, Heidegger, Jaspers (particulièrement), et la découverte de Français comme Simone de Beauvoir, Jean-Paul Sartre, Jean Wahl, Gabriel Marcel et Maurice Merleau-Ponty. Mais la question qui se posait était de savoir comment rester fidèle à la tradition sémiotique à laquelle j'appartenais quand même, et y introduire ces nouvelles idées. J'ai découvert des notions nouvelles comme transcendance, *Dasein*, pré-signes, post-signes, négation et affirmation, méta-modalités, etc. Ces notions ne se trouvaient pas dans les encyclopédies et les dictionnaires de sémiotique. Certains de mes collègues comme Daniel Charles m'ont encouragé fortement à continuer dans cette voie. Peu à peu, la *sémiotique existentielle* est devenue plus connue. Bien sûr, j'étais conscient des dangers éventuels d'une telle entreprise : au moment où on devient « original » (ou on croit l'être), on est abandonné par la majorité de ceux qui veulent suivre des pas bien marqués, établis par les grands maîtres reconnus. Certains savants ont eu des expériences analogues, comme Augusto Ponzio en Italie et Eric Landowski au sein de l'École de Paris. Il faut ajouter que les idées de Jacques Fontanille étaient inspiratrices pour moi et que la compréhension d'Anne Hénault m'a aussi aidé. Je voudrais aussi signaler que mes ouvrages présentant les fondements de cette approche ont depuis paru en anglais, italien, français, bulgare et chinois.

La phase de transition vers ce nouveau domaine a été parsemée d'embûches, mais mon expérience littéraire m'a été salutaire puisqu'elle m'a

dégagé des lignes établies. J'ai publié alors mon premier roman – tous les grands sémioticiens, ou presque, l'ont fait : Viktor Chklovski, Umberto Eco, Michel Arrivé, et bien sûr Julia Kristeva. Mon premier roman *Le Secret du professeur Amfortas* (2000) avait comme cadre de référence le *Parsifal* de Wagner ; il a été d'abord publié en finnois et en estonien, puis en français. Ensuite, j'ai écrit un autre roman, historique, dont les événements se passent entre 1939 et l'ère contemporaine, il s'intitule *Le Retour à la Villa Nevski* ; il a été traduit en français, en italien, et la traduction anglaise est en cours.

Par conséquent, j'ai tendance à me caractériser comme étant un savant, un musicien et un écrivain européen. Musicien dans le sens où je continue à pratiquer la musique, la musique de chambre notamment, comme pianiste. Mon côté musicien s'est trouvé si dominant dans ma démarche que certains ont dit de moi dans un congrès de sémiotique : « Tarasti n'est pas sémioticien, il est musicien. » Mais dans les symposiums de musique, ils disent paradoxalement : « Tarasti n'est pas musicien, il est plutôt sémioticien » ! Étant musicologue, il m'est tout à fait nécessaire de maîtriser la matière musicale *de l'intérieur*, puisque je suis tenu d'élaborer des théories sémiotiques très sophistiquées dont la base est la pratique, l'histoire et l'expérience musicale. Il empêche que le savant tombe dans les théorisations trop sauvages et incontrôlées. Le sémioticien n'est pas, souvent, le premier acteur à découvrir la vérité ; il y en a forcément d'autres avant lui : *das Wahre war schon längst gefunden* [le vrai a été découvert depuis longtemps], a dit Goethe. Mais c'est le rôle du sémioticien d'analyser et d'essayer de transformer les significations implicites en explicites, en les exprimant avec un métalangage de notre temps. La sémiotique ne doit pas retourner aux tendances anciennes, c'est une discipline, complètement contemporaine, avant-gardiste. Je ne crois à aucun postmodernisme ou poststructuralisme, mais je pense qu'on est absolument dans une phase néosémiotique.

Le propre du champ empirique, dans mon cas, est donc naturellement la sémiotique musicale. Pendant mes études à Paris, très peu des participants aux séminaires de Greimas s'y intéressaient. Si l'on considère les grands sémioticiens du XX^e siècle et de nos jours, peu d'entre eux ont dit des choses plus ou moins significatives sur la musique. On ne trouve pas cette tendance chez Greimas, Lotman, Kristeva, Foucault. Par contre, on en trouve des bribes et des allusions chez Eco. Certains en étaient assez fiers comme Lévi-Strauss et Barthes. Costin Miereanu, un compositeur d'origine roumaine, a été presque seul à me soutenir.

C'est seulement vers 1984 qu'on a pu réunir une table ronde, dans une émission en direct de la Radio Française, avec François Delalande, où on a parlé de la fondation d'un Laboratoire européen de la signification musicale. L'idée venait de Marcello Castellana, un élève sicilien de Greimas. Étaient présents Gino Stefani, le principal sémioticien de la musique en Italie, Costin Miereanu, Luiz Heitor Correa de Azevedo et moi. Après, j'ai demandé à Greimas de me conseiller pour cette entreprise : il m'a conseillé de la reprendre en Finlande, où j'étais, justement, professeur de musicologie à l'Université d'Helsinki. C'est ainsi qu'a commencé ce projet qui compte désormais plus de six cents membres qui viennent des quatre coins du monde et

qui ont participé à l'organisation de onze grands congrès internationaux dans des lieux variés qui vont d'Helsinki à Imatra, jusqu'à Paris, Aix-en-Provence, Rome, Bologne, Vilnius, Cracovie en passant par Louvain-Bruxelles. On a déjà fait treize séminaires doctoraux et postdoctoraux en sémiotique musicale à l'Université d'Helsinki, avec la collaboration de plusieurs spécialistes du domaine, comme Daniel Charles, Raymond Monelle, Robert S. Hatten, Marta Grabócz, Ivanka Stoianova, Costin Miereanu, Jean-Marie Jacono, Dario Martinelli, Christine Esclapez, etc., et le fameux pianiste et musicologue américain Charles Rosen. Cela a été ainsi une occasion de formation des jeunes chercheurs des autres disciplines. Tous les actes de ces événements, ou presque, ont aussi trouvé leurs canaux de publication.

Pour revenir à la question de la sémiotique générale, on vient de finir un projet important, en 2012, subventionné par l'Union européenne, à savoir le programme paneuropéen doctoral en sémiotique. L'initiative pour cet effort, bénéfique pour la sémiotique européenne, provient justement de l'Université de Laponie qui, grâce à son agence Finnbarants, a été en mesure de préparer la demande et ainsi d'obtenir ce soutien. La phase préparatoire touche maintenant à sa fin et on est prêt à ouvrir le programme chez quatre partenaires : la Nouvelle Université Bulgare, l'Université de Turin, l'Université de Tartu et l'Université de Laponie. Mais d'autres partenaires peuvent s'y joindre à condition qu'ils acceptent les règles du programme. Par nature, ce programme ne représente aucune école particulière de sémiotique mais il essaie de garantir une formation assez vaste et œcuménique, en mettant l'accent sur ce que l'on appelle le *labour market orientation*. Celui-ci est bien sûr important dans la situation actuelle puisque la première génération des jeunes sémioticiens est en train de terminer ses études grâce aux programmes fondateurs d'entre 1980 et 1990, et par conséquent, la majorité d'entre eux sont en train de chercher du travail. Ce programme traverse malheureusement des conditions difficiles et imprévisibles à l'ère de la récession économique dans toute l'Europe. Espérons que celle-ci ne détruira pas le fruit et l'espoir idéaliste des collègues ayant voué leur vie académique à la promotion de notre discipline.

Quelles sont les propriétés sémiotiques du discours musical ?

Si l'on accepte le fait que la sémiotique consiste en deux aspects différents – communication et signification – on les trouve conjointement dans le domaine de la musique. Il est évident que la musique est une communication, la transmission d'un message d'un destinataire (compositeur) à un destinataire (auditeur). Mais paradoxalement, cette communication n'a aucun centre privilégié. Ainsi, l'objet musical n'existe pas, la musique peut exister dans divers modes de l'être : comme une idée encore abstraite (pré-signé, je dirais), une intention dans le cerveau d'un compositeur, comme une entité visuelle dans la partition, comme un geste ou une activité tactile d'un musicien, comme un phénomène acoustique, comme une expérience musicale chez le récepteur, comme quelque chose de phénoménal – mais aucun de ces modes n'est le focus. La vision d'un écrivain comme Marcel Proust l'a montré judicieusement (voir par exemple la description du concert chez

Mme Verdurin dans le volume *La Prisonnière*) ; la musique existe au travers de toutes ces phases qui constituent la chaîne de communication.

D'ailleurs, je trouve indéniable que la musique contient des significations. On peut citer l'exemple de l'école formaliste, fondée par Eduard Hanslick en 1854 avec son essai fondateur *Vom musikalisch Schönen (Du beau dans la musique)* où il arguait que la musique n'était que *tönend bewegte Formen* (formes sonnantes en mouvement). Ce point de vue a persisté au sein de cette école comme une théorie « absolue » jusqu'à Igor Stravinsky, avec ses thèses qui traitent de l'incapacité de la musique à exprimer quelque chose de psychique. Cependant, c'est un psychologue et théoricien de la musique, le Suisse Ernst Kurth, qui disait que la musique n'est pas que des sons, et qu'elle ne se manifeste pas seulement par ces sons. Il est évident qu'il existe maintes manières par lesquelles la musique signifie, représente, exprime, transmet quelque chose ; et la sémiotique est là pour essayer d'éclaircir ces procédés et ces manières. La musique possède donc sa « sémantique structurale », non pas en raison des signes empruntés aux réalités extramusicales, mais grâce aux structures musicales qui rendent nos expériences émotionnelles possibles.

Comment la sémiotique musicale est-elle née ?

On retrouve des sémioticiens de la musique « malgré eux » tout au long de l'histoire musicale. Les théoriciens, les historiens, les théologiens, les philosophes en ont parlé, sans vraiment savoir qu'il s'agissait de ce que nous appelons « sémiotique ». Mais dans le sens plus restreint d'une discipline au sein de la musicologie et de la sémiotique, on la retrouve dans les premiers efforts d'appliquer la linguistique aux faits musicaux. Toute la théorie classique de la sémiotique – essentiellement accessible pour les savants experts en musique – a été appliquée au discours musical. Le premier colloque qui rejoint cette idée, fut organisé par Gino Stefani à Belgrade en 1973. Puis, entre-temps, arrivaient Nicolas Ruwet et Jean-Jacques Nattiez dans le monde francophone. Mais avant tout cela, Charles Seeger avait publié ses articles « *Tractatus esthetic-semioticus* » et « *On the moods of music logic* » (1960) aux États-Unis. En Tchécoslovaquie, Antonin Sychra et Jan Mukařovský avaient traité ce point. Après cela, c'était le tour de savants tchèques comme Vladimir Karbusický, Jaroslav Jiranek et Jiri Fukac de poursuivre dans cette voie. En Italie et en France, les compositeurs et musicologues et les linguistes qui s'attachaient à la grammaire générative (Rossana Dalmonte, Mario Baroni, Lelio Camilleri) s'y intéressaient. Aux États-Unis les ethnomusicologues étaient les premiers à focaliser leur attention sur un tel phénomène.

À partir de 1984, un groupe de recherche s'est installé à Paris, ce qui est devenu plus tard le Projet international de signification musicale, et qui a exercé une forte influence sur les musicologues. Même les savants les plus conservateurs en musicologie ont dû admettre, entre autres dans les congrès mondiaux, que ce nouveau paradigme de la sémiotique musicale était né, existait et fleurissait.

Dans le monde anglophone, la sémiotique musicale fut représentée par peu de savants tels Robert S. Hatten (Bloomington, Ann Arbor, Pennsylva-

nie, de retour à Bloomington) et David Lidov (York, Canada) déjà dans les années quatre-vingt, et puis Raymond Monelle (Édimbourg) dans les années quatre-vingt-dix. Ensuite, sont arrivés plusieurs autres chercheurs plus jeunes comme Michael Spitzer, Tom Pankhurst, Byron Almén et autres dans les années deux mille. En parallèle, en Amérique latine, cela a commencé dans plusieurs endroits comme dans l'UNAM du Mexique (Susana Gonzales, Ruben Lopez Cano, actuellement à Barcelone), à São Paulo et ailleurs.

Comment voyez-vous l'évolution de la sémiotique musicale et son état actuel ?

Si le tout début était sous la forte dominance de la linguistique, on est assez vite arrivé à l'autonomie du discours musical comme système des signes non verbaux. On a alors cessé d'appliquer les principes linguistiques aux faits musicaux. Si on dit que le minimum qu'il faudrait pour la réalisation d'une approche sémiotique musicale est atteint lorsqu'on note qu'il faut distinguer au moins deux niveaux d'articulations (les signifiants et les signifiés), et que ces niveaux doivent être reliés de quelque manière que ce soit, on a déjà défini le seuil de la sémiotique musicale. On ne peut considérer ni une pure esthétique (signifié) ni une pure étude acoustique (signifiant) comme des phénomènes relevant de la sémiotique. L'évolution de cette discipline a été énorme au cours des dernières décennies. Bien sûr, nous devons prendre le terme « sémiotique » dans son sens large et dire que la quête du sens ou de la signification en musique est une espèce de sémiotique musicale. Quelquefois il s'agit d'un système émique du sens élaboré par un compositeur (par exemple Janacek, Bartók, Liszt, Wagner, etc.) ou par une communauté musicale.

Dans le domaine musical, on a découvert plusieurs notions qui caractérisent certaines pratiques musicales comme la rhétorique, les topiques, le geste, la narrativité, etc. Très souvent, on a tendance à donner aux symposiums des titres quelconques sans mentionner explicitement la sémiotique. Certains ont adopté, à partir de l'héritage sémiotique, ses variantes les plus actuelles, et appliquent ainsi directement Deleuze, Barthes, Foucault, Kristeva, etc., en musique, sans connaître, pour autant, l'origine et les sources de son métalangage. Mais, comme nous le savons, on peut se mettre dans le train de la sémiotique à n'importe quel arrêt si l'on veut.

Il y a aussi une forte tendance du côté des sciences cognitives à s'imposer comme le paradigme englobant tous les autres. De même, nous avons des chercheurs qui s'identifient plutôt comme phénoménologues ou herméneutes, et qui sont prêts à participer aux colloques de sémiotique ou de signification musicale. Ainsi, ce qui domine est une expansion radicale de notre approche, certes, mais aussi sa diversification extrême. Les savants appartenant aux études culturelles (*cultural studies*) de l'École de Birmingham parlent ainsi de la musique comme d'une réalité culturelle, mais ils veulent, par là même, se séparer de la tradition sémiotique proprement dite tout en utilisant des théories de grands théoriciens comme Lévi-Strauss, Barthes, etc. Quelquefois on sent que l'on essaie de voler les idées de la sémiotique sans la mentionner explicitement.

Quels sont les problèmes et les difficultés que rencontre aujourd'hui la sémiotique musicale ?

Certainement, les difficultés que rencontre la sémiotique musicale sont les mêmes que celles de la sémiotique générale. On nous accuse, à tort, d'être trop abstraits, et catégoriques, utilisant une terminologie difficile et étrange pour la tradition musicologique. Ce sont les cercles conservateurs qui disent ce genre de choses. Par exemple, en Allemagne, la distinction entre musicologie historique et systématique se maintient toujours, et l'approche sémiotique n'a jamais été comprise. Aux États-Unis, le mouvement de la soi-disant *New Musicology* était un phénomène tout à fait compréhensible dans le contexte américain où toute la musicologie était restée, après la deuxième guerre mondiale, positiviste par essence. Ce courant n'acceptait alors que l'analyse schenkerienne, *set theory* par Allen Forte, les études des esquisses des compositeurs, les études dans les archives des périodes anciennes, etc. Pour eux, la nouvelle musicologie avec son emphase sur l'interprétation fut une révélation et une libération vers un nouveau type d'herméneutique. Elle s'en formait comme une combinaison de la sociologie, des méthodes analytiques traditionnelles, des *gender studies*, de la sémiotique, de la psychanalyse et de la philologie musicale. Très souvent, les résultats étaient intentionnellement choquants, mais aussi erronés et anachroniques. Pour chaque compositeur, on a essayé de démontrer sa marginalité, par une identité sexuelle (gay et lesbienne), un chauvinisme ethnique ou une catégorie politique (nazi, communiste).

Pour un sémioticien, c'était une compagnie un peu étrange. Notamment en Europe, si bien que l'influence américaine s'est manifestée aussi dans le contexte européen, mais peut-être pas de façon si exagérée.

Une difficulté que j'ai personnellement rencontrée est que si les résultats d'une recherche aboutissent à une formalisation assez exacte, comme dans une grammaire modale ou générative – les termes utilisés étant souvent empruntés à la logique formelle –, ils sont si difficiles à déchiffrer pour un musicologue « normal » ou pour un musicien que le risque est d'être méconnu et ignoré tout simplement. Même pour une analyse greimassienne, par exemple, on devrait développer un métalangage qui soit plus proche de la notation musicale traditionnelle pour que les musiciens puissent les lire. Le succès de Schenker réside dans le fait que les signes qu'il utilise proviennent encore de la notation traditionnelle.

Il existe également une autre difficulté, celle de l'anti-intellectualisme habituel, qui ne veut faire qu'une étude empirique, souvent sans maîtriser sa propre terminologie analytique. Si le niveau de scientificité reste élevé, la sémiotique est facilement rejetée comme une chose trop difficile à comprendre.

Quelles sont les perspectives de la sémiotique musicale ?

C'est une bonne question ! On pourrait la reformuler ainsi : à quoi nos analyses serviront-elles, enfin qui en aura besoin ? Dans le contexte musical totalement globalisé, toutes les traditions et les cultures musicales existent simultanément. L'art classique de la musique européenne n'est plus notre

propriété. Les Chinois, les Coréens, les Japonais gagnent très souvent les premiers prix dans les concours internationaux. Comment cela est-il possible ? Comment les jeunes musiciens d'origines culturelles absolument différentes, sans la moindre idée de l'esthétique, des arts, des philosophies, au fond de la musique et des compositeurs qu'ils interprètent, peuvent trouver les expressions justes et correctes ? Comment peuvent-ils même renouveler nos idées quant à cette musique, notamment par la fraîcheur de leur interprétation ? Écoutons Lang Lang, écoutons comment ce pianiste chinois joue Liszt. Il y a un certain temps que je me suis mis à suivre le concours Régine Crespin à Paris. J'ai voté dans le public pour un jeune garçon coréen qui interpréta un air du *Vaisseau fantôme* de Wagner avec une très grande habileté, avec un certain sens de l'humour même. J'ai été heureux de voir que mon favori obtenait le premier prix.

Mon explication est la suivante : dans cette musique, il existe des significations musicales et émotionnelles que n'importe quel musicien doué peut révéler et exprimer par son jeu ; ainsi est-il capable de nous produire un « effet de sens », une interprétation esthétique définitivement correcte. C'est le mystère de la musique ! Mais nous pouvons par le métalangage sémiotique et par l'analyse essayer de rendre ce monde caché, mystérieux, profond et implicite comme quelque chose d'explicite. Après, on peut en parler en utilisant le discours verbal et élucider de telles significations pour les personnes qui n'ont pas vécu dans une telle culture. Peut-être ce programme est-il trop optimiste. Mais finalement c'est le domaine du *cross-cultural understanding* ou *misunderstanding* comme la linguiste et sémioticienne américaine Walburga von Raffler-Engel l'a formulé.

Quel a été et quel pourrait être l'apport de la théorie sémiotique à la musicologie ?

L'utilité de la sémiotique se révèle, très souvent, lorsqu'on a affaire à des matières empiriques assez larges. Ensuite, on essaie d'y trouver une certaine unité, une cohérence, une logique, un système. Le sémioticien arrive avec ses carrés sémiotiques, ses parcours génératifs, ses catégories de signes, ses modalités, ses idées de la culture et de la non-culture pour mettre de l'ordre.

La sémiotique peut aussi servir comme un moyen heuristique. Sans une théorie, l'empirisme ne nous parle de rien ! Néanmoins il est difficile d'essayer de séduire un musicologue traditionnel par la machinerie sémiotique. Si on ne l'a pas encore préparé, on ne peut pas l'y forcer. Cela concerne aussi d'autres domaines. Je me souviens des mots du représentant d'une maison d'édition qui avait lu le manuscrit de mon deuxième roman ; il a dit : « Il y a ici un bon aspect que l'on ne trouve point dans la sémiotique ».

Il est difficile d'être à la fois sémioticien et musicologue « normal ». Par exemple, pour écrire sur un compositeur de la manière traditionnelle, on devrait ignorer le côté sémioticien. Pour un jeune musicologue, la sémiotique peut même être dangereuse pour l'avenir de sa carrière.

Quel a été et quel pourrait être l'apport de la sémiotique musicale à la théorie sémiotique générale ?

En sciences cognitives, on n'utilise la musique que pour étudier comment les cerveaux fonctionnent. Les résultats ont été très intéressants, mais ils ne reflètent que nos connaissances sur le cerveau et non pas nos connaissances sur la musique ! Très souvent, lorsqu'on commence à appliquer à la musique un système sémiotique compliqué, on choisit d'abord comme matière musicale des exemples triviaux et faciles. On dit : attendez, ce n'est que le début. Plus tard nous vous montrerons des exemples plus compliqués ! Hélas, très souvent ce moment n'arrive jamais.

Nous ne voulons pas obtenir une connaissance sur les choses triviales, mais plutôt une connaissance, ne serait-ce que faible et incertaine, sur un texte musical compliqué. Pour pouvoir fructifier la théorie générale de la sémiotique, on demandera donc, tout d'abord, une certaine compétence et une certaine maîtrise des théories et faits musicaux. Autrement, on est condamné à rester dans un niveau si général et abstrait que cela ne nous aidera pas beaucoup. C'est quelque chose comme l'esthétique de Monroe C. Beardsley dont les catégories étaient belles, mais si générales (symétrie, Gestalt, etc.) que cela ne va pas très loin. En réalité, la musique en tant que phénomène social peut nous révéler beaucoup de choses sur le fonctionnement d'une communauté et de son habitus, soit comme une culture de jeunesse, étudiée par Marcel Danesi, soit comme des structures économiques décelées par Jacques Attali (qui argue que la musique sert comme un pronostic du futur), soit comme la distinction sociale proposée par Pierre Bourdieu.

Quelle est l'originalité de la sémiotique existentielle ? Quelle pourrait être sa contribution à l'étude du sens ?

Dans cette théorie, on essaie d'étudier, tout simplement, la vie des signes de l'intérieur. Il ne suffit pas de dire que tel ou tel signe est situé dans un carré sémiotique comme s_1 , non- s_1 , etc. Nous nous demandons : comment ressent-on le fait d'être dans une telle position ? Le modèle que j'ai esquissé sur la structure de notre subjectivité (*mind* comme on dit en anglais), distingue quatre cas : le corps, l'identité, la pratique sociale, les valeurs / normes. De plus, ces catégories représentent quatre modalités de l'être : être-en-moi, être-pour-moi, être-pour-soi et être-en-soi. Ces entités proviennent de la logique de Hegel, certes, mais elles fournissent également des articulations plus subtiles grâce à la théorie des modalités de Greimas. Ce que j'ai ajouté, c'est la distinction entre les principes du Moi et ceux du Soi – comme chez Paul Ricœur ou Jacques Fontanille. Mais à la différence des quatre classes greimassiennes, ce que j'étudie ici, ce sont plutôt les mouvements du Moi au Soi, et réciproquement. Ainsi, j'appelle mon modèle « Zemic » : « Z » lorsqu'il s'agit du mouvement et « emic » lorsqu'on le regarde de l'intérieur.

On peut me dire maintenant : croyez-vous qu'il nous soit possible d'atteindre une telle intériorité et de l'analyser par les termes et les catégories scientifiques ? Vous ne tomberez pas dans le gouffre de la subjectivité totale ? Je dirais plutôt comme Kierkegaard que ce n'est pas une menace lorsque les aspects objectifs et subjectifs ne se rencontrent jamais. La science « objective », par exemple le cognitivisme dans notre ère, peut bien continuer son triomphe, mais en allant au-delà des découvertes sur le fonctionnement

des cerveaux. Pour moi cela reste toujours du behaviorisme. Mais le côté phénoménologique, conceptuel, philosophique reste toujours là. Nous en aurons aussi besoin.

Vous pouvez aussi lire, à ce sujet, mon article récent publié dans l'ouvrage édité par Jaan Valsiner, *The Oxford Handbook of Culture and Psychology* (2012). Mon projet n'est pas encore terminé. Je continue et reste fidèle et à mes sources philosophiques et à la tradition sémiotique. Peut-être est-ce dans cette combinaison que l'on trouve l'originalité de mon approche, mais finalement, ce n'est pas à moi de décider de la validité de cette approche.

Puisque vous êtes aussi musicien et romancier, pouvez-vous nous dire sur quelle base vous comparez l'expérience de la création artistique et littéraire, d'une part, et celle de l'analyse et de la théorisation, de l'autre ?

Si je classe mes diverses activités selon leur degré de difficulté, je dirais que la plus difficile est de jouer, sur scène, une pièce de musique classique que tout le monde connaît déjà. Là, il n'y a aucune alternative. S'il est marqué sur le programme que l'on entendra une sonate de Beethoven, il faut uniquement jouer cela et rien d'autre, aucune note ne doit être changée. C'est terrible. Mais si je fais un exposé, par exemple pour deux mille personnes dans une grande salle, c'est bien sûr solennel, mais si c'est moi qui dis ce que je pense, je peux toujours changer ce que j'ai dit, je me sens beaucoup plus libre.

D'autre part, lorsqu'on prépare un livre scientifique, on s'aperçoit que le moment de l'écriture peut passer vite, car les règles du discours scientifique sont ancrées dans l'esprit, et à la fin, on corrige tout, on ajoute des notes, on fait un travail éditorial. Il faut que le style soit clair, il faut éviter toute figurativité, toute affabulation.

De même, dans l'écriture d'un roman, les travaux préparatoires peuvent durer des années. Dans le roman, si l'on avance une idée, on le fait du point de vue d'un certain protagoniste. Ainsi, si dans la science l'idée seule compte, on peut la peaufiner quand il s'agit de littérature, en y ajoutant notamment des modalités de telle manière que l'on puisse connaître le sens et le contexte dans lesquels cette idée a été dite. Par conséquent l'écriture littéraire est plus riche que l'écriture scientifique. Le roman est quelque chose que l'on peut insérer dans n'importe quel autre texte, comme l'a dit Milan Kundera. Le roman est comme une symphonie dans le sens de Gustav Mahler : *Symphonie muss alles umfassen*.

Je note par ailleurs que lorsque j'écris un roman, la structure est toujours établie de prime abord, puis elle est remplie par les détails et le langage figuratif. Dans cette phase, tout peut encore changer. Alors, il y a là aussi, comme dans la science, un long travail mental et préparatoire, et puis le processus de l'écriture peut être assez rapide.

Quel rapprochement feriez-vous entre la sémiotique francophone et la sémiotique anglophone ?

C'est une bonne question ! Il y a certainement une différence. Ce qui caractérise mes propres textes est le fait que j'essaie de me mouvoir dans différents

régimes linguistiques. Ainsi, je cite des notions de l'anglais, du français, de l'allemand, de l'italien, du latin, sans les traduire, puisqu'avec la traduction certaines nuances cruciales disparaissent. Par exemple la notion de *Dasein* : on peut la traduire, mais ce serait encore mieux de la laisser telle quelle.

Peut-être la sémiotique francophone provient-elle de la tradition du discours français, même à partir d'une Madeleine de Scudéry, qui inventa au milieu du XVII^e siècle un langage « précieux » dans les salons parisiens. Je la tiens absolument pour une des premières sémioticiennes, dont l'existence fut notée même par Molière, dans sa comédie, *Les Précieuses ridicules*.

D'ailleurs, on y trouve la tradition cartésienne de la pensée un peu catégorique. Il s'agit d'une pensée fortement théorique. Donc si l'on rend compte de la pensée continentale en général, on peut bien noter comment tous ces mouvements philosophiques et intellectuels – phénoménologie, existentialisme, herméneutique, structuralisme, poststructuralisme, etc. – sont dans un rapport mutuel en formant un réseau où tout se tient. Par exemple si l'on lit *L'Être et le néant* de Sartre, il est facile de remarquer comment des pages entières sont des paraphrases de Hegel. Dans ce contexte-là, même un penseur comme Theodor W. Adorno peut nous sembler comme un « pré-sémioticien », avec ses raisonnements sophistiqués – bien qu'il n'ait jamais parlé de la sémiotique de manière explicite.

De l'autre côté, peut-être est-ce banal et simplifiant de dire que la sémiotique anglo-saxonne est plutôt empirique et essaie d'éviter un métalangage trop compliqué. De toute façon, la grande majorité de la sémiotique s'était déplacée de Paris à Londres, où on remarque tout de même qu'elle se transforme un peu dans les traductions, si excellentes soient-elles. On en a discuté une fois avec Paul Cobley dans un symposium à Bari.

Aux États-Unis, il y a, bien sûr, leur grand penseur, Charles S. Peirce, qui est également lu par les sémioticiens en Europe. Dans ce monde, ce qui domine, c'est l'école anglo-analytique. Qu'est-ce qu'on demande à un savant pour qu'il puisse appartenir et être accepté dans une telle école ? Nathan Houser d'Indianapolis me l'a révélé une fois : il faut avoir opéré le tournant linguistique, il faut utiliser la logique formelle, et il faut avoir le style philosophique approprié. Cependant, il est vrai que même Peirce ne remplissait pas toutes ces strictes conditions. Il est indéniable que Peirce fut un grand génie de la pensée sémiotique. Mais en dépit de cela, on remarque que tous les sémioticiens européens ne le suivent pas. À côté de Peirce, on a aussi trouvé sa correspondante européenne, Victoria Lady Welby, qui est une figure tout à fait passionnante. Mais sa théorie de *significs* attend encore d'être acceptée par les plus grandes communautés.

Comment décririez-vous l'état actuel de la sémiotique dans le monde ? Quels en sont aujourd'hui les principaux courants ?

Umberto Eco et Youri Lotman ont tous deux parlé de l'explosion sémiotique, ce qui signifie que la sémiotique est répandue partout dans le monde et qu'elle a adopté des formes de manifestation extrêmement diverses. Personne n'ose plus dire ce qui *est* de la sémiotique et ce qui ne l'*est* pas. Ainsi la victoire est évidente, mais, en même temps, cette communauté scientifique

commence déjà à oublier ses propres origines. C'est un phénomène tout à fait naturel. Cela implique les variations et les diversifications de la sémiotique, qui ne sont que des transferts culturels. La sémiotique s'installe dans les pays et cultures très différents, et en même temps, elle se transforme graduellement. Il est difficile de dire où ce processus nous amènera au final. Par exemple, lorsqu'un pays comme la Chine commence à faire de la sémiotique, avec toutes ses forces à partir des traductions des classiques européens et à partir de ses propres traditions, ce qui en résulte peut donc être plein de création et d'originalité. La même chose se passe à d'autres endroits. Par exemple un Cercle de sémiotique a été récemment créé à Téhéran (Cercle de Sémiotique de Téhéran, animé par Hamid-Reza Shaïri). Ils sont aussi en train de traduire des textes en persan. On attend impatiemment ce qui naîtra à partir de cette combinaison de la sémiotique et de la philosophie persane. D'ailleurs dans le monde qui tend à se globaliser, la demande pour la sémiotique est en croissance continue ; elle est utilisée afin de résoudre des problèmes liés à l'humanité sur tous les niveaux de son existence.

Il y a plusieurs décennies, Thomas Sebeok a publié son anthologie, *The Semiotic Sphere*, où un panorama de sémiotique dans le monde s'esquissait. Lorsque l'ISI fut fondée en Finlande, en 1988, le but était le même : voir ce qui se passait véritablement au sein des différentes écoles et institutions en sémiotique. Dans les pays scandinaves, par exemple, le début en Suède était prometteur grâce au fameux linguiste Bertil Malmberg, ainsi que Kurt Aspelin et Bengt Lundberg, dont les anthologies dans les années soixante étaient les premières impulsions pour les jeunes sémioticiens finlandais. Mais on devait attendre des décennies avant que les travaux de Göran Sonesson portent leurs fruits grâce à son projet actuel subventionné par la Fondation du jubilé de la Banque royale de Suède. Au Danemark, les activités ont toujours été multiples, à Copenhague, notamment, avec Aarhus et Odense. Actuellement, c'est surtout la sémiotique cognitive qui fleurit à Aarhus, plutôt que les autres branches de la sémiotique. Les principaux sémioticiens danois sont, entre autres, Jørgen Dines Johansen (peircien), Per Aage Brandt (greimassien), Frederik Stjernfelt et Peer Bundgaard (cognitivistes). En plus, il y existe une école de biosémiotique avec Jesper Hoffmeyer, Søren Brier et Claus Emmeche. Ils coopèrent directement avec les Estoniens. Ce nouveau domaine est en fait une des rares innovations par rapport aux théories de la sémiotique en général. Cette tendance a été inventée par un biologiste balte, Jakob von Uexküll, et son fils, le docteur Thure von Uexküll, l'a interprétée dans le contexte peircien.

En Estonie, la sémiotique est centrée sur sa grande figure, Youri Lotman, et toute l'École Tartu-Moscou de sémiotique, qui est née dans les années soixante, sous le communisme. Lotman lui-même, un savant extrêmement créatif, n'était pas tellement intéressé par l'enseignement de la sémiotique. Qui plus est, à l'époque soviétique, cet enseignement n'a jamais été possible en Estonie. Mais, ensuite, ses élèves, comme Igor Czernov, Peeter Torop et Kalevi Kull ont établi une formation efficace de la sémiotique en faveur des jeunes générations.

En parallèle, en Lituanie, un héros national : Algirdas Julien Greimas. Son professeur de logique était un philosophe mi-finlandais mi-lituanien : Wilhelm Sesemann de l'Université de Kaunas. Après l'indépendance, on a fondé le Centre des études sur Greimas à l'Université de Vilnius ; ensuite, l'Université technologique de Kaunas est devenue aussi un centre de formation.

En Lettonie, tout cela a évolué un peu plus tard. Actuellement cela évolue toujours autour de Daina Teters à Riga, et son projet international de *Metamind*.

Dans les autres pays européens, les situations varient. L'École de Greimas est le fil direct de presque toute la sémiotique italienne – mais avec deux exceptions : Umberto Eco à Bologne et Augusto Ponzio à Bari. En réalité, actuellement, on peut considérer l'Italie comme le pays où la sémiotique rayonne le plus. Les réunions de leur association nationale sont les plus grandes en Europe. La quantité des publications au sujet de la sémiotique n'a pas diminué. L'Italie peut compter une longue liste de savants très sérieux dans ce domaine comme : Paolo Fabbri, Ugo Volli, Guido Ferrari, Patrizia Violi, Isabella Pezzini, Omar Calabrese (décédé en 2012), Gianfranco Marone, Susan Petrilli, Patrizia Calefato, Romana Rutelli, Massimo Leone, etc.

La sémiotique suisse a également suivi largement des lignes greimassiennes tandis qu'en Allemagne, l'approche empirique et américaine a été fortement présente, comme c'est le cas à Berlin avec le linguiste Roland Posner, et aussi à Vienne avec Jeff Bernard (décédé en 2010) et Gloria Wirthalm, qui ont tous les trois longuement travaillé, avec dévouement, pour l'organisation de la sémiotique à l'échelle mondiale. En Belgique, on connaît plusieurs sémioticiens importants comme André Helbo (théâtre), Jean-Marie Klinkenberg (visuel) et Herman Parret (greimassien).

En France, la sémiotique évolue comme une forte orientation scientifique si bien que l'on ne mentionne plus souvent ce titre expressément. Tout ce que les poststructuralistes ont entrepris d'exercer après leurs phases structurales à proprement parler, est considéré comme de la sémiotique. Je pense aux travaux de Foucault, Deleuze, Derrida, Kristeva, etc. Après la mort de Greimas, ses élèves ont trouvé des postes académiques partout en France et, ainsi, l'école originale s'est dispersée. Je pense à Louis Panier (décédé en 2012) à Lyon, Joseph Courtés à Toulouse, Jacques Fontanille et Ivan Darrault-Harris à Limoges, etc. Mais plusieurs ont continué dans le milieu parisien comme Jean Petitot, Anne Hénault, Eric Landowski, Denis Bertrand, Jean-François Bordron, Peter Stockinger et autres.

En Europe de l'Est : la sémiotique polonaise a toujours tourné autour de sa grande tradition philosophique. Jerzy Pelc, qui était aussi président de l'IASS, pensait que la sémiotique était la même chose que la logique formelle. Mais, actuellement Zdislaw Wasik représente aussi l'orientation linguistique dans son pays. En Hongrie, les sciences anthropologiques et folkloriques étaient à l'origine de leur sémiotique, à partir de Vilmos Voigt, de Mihaly Hoppal et autres. En Tchécoslovaquie, le Cercle de Prague en a édifié les fondements ; ce qui a inspiré leurs sémioticiens de Mukařovský jusqu'à Ivo Osolobe. En Roumanie, la figure classique de la sémiotique est naturel-

lement le mathématicien Solomon Marcus qui continue sa carrière avec une énergie inépuisable. Il faut aussi mentionner Sorin Alexandrescu, Mariana Net et Traian Stanciulescu. La Bulgarie a depuis longtemps assumé un rôle de dirigeant dans sa région, et notamment grâce à l'initiative de la Nouvelle Université Bulgare, fondée avec le soutien de George Soros. Son directeur a été pour longtemps Bogdan Bogdanov, et la première directrice du département de sémiotique (*South-Eastern European Center of Semiotics*) était Maria Popova. Ils ont fondé une tradition des écoles d'été à Sozopol au bord de la Mer Noire. Actuellement, leur directeur est le jeune sémioticien et philosophe Kristian Bankov. Mais c'est en philosophie que les sémioticiens bulgares ont été actifs, Ivan Mladenov, le peircien, et Anita et Ivan Kasabov notamment.

La situation dans les autres continents est aussi prometteuse. Tous les pays latino-américains exercent cette pratique de la sémiotique. Dans certaines métropoles comme São Paulo, Buenos Aires, Lima, Mexico et Santiago du Chili, la quantité des nouveaux docteurs est énorme. Méthodologiquement, ils représentent différents courants. Ils ont aussi leur propre revue de sémiotique : *DeSignis*. Les liens avec l'Espagne et le Portugal sont, bien sûr, étroits et cela se voit avec les sémioticiens espagnols comme Jorge Lozano, Romero Castillo et José Maria Paz Gago. D'ailleurs chaque pays possède son riche héritage national de la sémiotique : le Mexique avec Octavio Paz ; le Brésil avec Haroldo Campos, Décio Pignatari et Maria Lucia Santaella Braga, la fameuse peircienne à São Paulo avec son mari Winfried Nöth ; le Venezuela avec José Enrique Finol ; l'Argentine avec Eliseo Verón et Rosa Maria Ravera. Parmi eux, il y a aussi ceux qui œuvrent en Europe, comme Norma Tasca, éditrice de la revue *Cruzeiro semiotico*, et Lucrecia Escudero Chauvel, éditrice de *DeSignis*.

En Afrique, le nom d'un sémioticien brillant, Jean-Claude Mbarga, du Cameroun, émerge ; en ce qui concerne les États-Unis, c'est peut-être John Deely qui a été le plus productif dans ses publications en philosophie.

Il est toujours dangereux de donner des listes et des noms, on oublie très facilement des personnages tout à fait importants. Mais, comme président de l'IASS pendant presque dix ans et de l'ISI pendant plus de vingt-cinq ans, j'ai eu le privilège de connaître, personnellement, la majorité des sémioticiens du monde entier.

J'ai entendu certains collègues dire, d'un ton un peu pessimiste, que la sémiotique n'est plus qu'un *brand*, ou un mouvement à la mode, exposé continuellement dans les médias. Je dirais que la sémiotique est plutôt devenue une tradition absolument sérieuse, et elle peut rester perpétuellement comme un phénomène au sommet des médias. Cela ne signifie pourtant pas qu'elle a perdu sa force théorique. La sémiotique, dans le monde actuel, représente une espèce d'activité intellectuelle, une attitude, je dirais même : *une vision du monde*, qui est toujours une promesse et une tentation pour toutes les générations qui l'ont créée, qui la maintiennent et qui veulent la voir évoluer vers de nouvelles perspectives, où personne n'est jamais encore allé.

Pouvez-vous nous informer de la création de l'Association internationale de sémiotique, de sa situation actuelle, de son importance, de ses projets et de ses perspectives ?

Le premier congrès mondial organisé par l'IASS-AIS auquel j'ai assisté était celui de Vienne, en 1979. Ce fut un grand événement, avec deux mille participants et une conférence inaugurale donnée par le président Rudolph Kirschschläger. L'Association avait été fondée à Milan en 1974, par les Italiens, Lévi-Strauss, Greimas, Jakobson, Kristeva et autres. À Vienne, je pouvais déjà, en tant que jeune participant, pour la première fois, noter l'existence des différentes écoles en sémiotique, notamment les greimassiens et les Américains qui étaient d'ailleurs visiblement séparés. Après, Greimas a estimé que l'IASS ne représentait pas tellement ses buts, tandis que Thomas Sebeok y prit un rôle dirigeant. Finalement, dès son début, l'IASS-AIS a défini deux fonctions centrales : organiser tous les quatre ou cinq ans un congrès mondial, et publier *Semiotica*, la revue officielle de l'Association. Si l'on suit maintenant l'histoire de l'IASS à travers tous ses grands congrès (Palerme, Barcelone et Perpignan, Berkeley, Guadalajara, Dresde, Lyon, Helsinki et Imatra, La Corogne et Nankin), on peut bien admettre qu'elle a réussi dans ses tâches. Le nombre des participants varie entre cinq cents et mille cinq cents, et donc, les congrès ont servi de lieu de rencontre avec les sémioticiens de tous les continents. La plupart ont aussi été publiés dans *Semiotica*, excellente revue, publiée par Mouton de Gruyter à Berlin.

L'Association est dirigée par un *Board*, qui comporte un président, cinq vice-présidents représentant différents continents, un secrétaire général, des trésoriers, l'éditeur en chef de *Semiotica* et ses assistants. Il y a également un Comité exécutif, qui est composé des représentants des sociétés sémiotiques des différents pays ; et depuis qu'on a appliqué une règle proposée par Jeff Bernard et Gloria Withalm, on y a joint aussi les sociétés professionnelles, et les sociétés multinationales comme la société balkanique qui a pu nommer ses représentants. Pour plusieurs sémioticiens dont les activités en sémiotique débutent tout juste dans leur pays, cette appartenance leur apporte une reconnaissance officielle et un soutien international. Très souvent, les réunions de l'IASS, c'est-à-dire ses assemblées générales, ont enregistré des débats tellement intenses qu'une concurrence par rapport aux postes était née. Mais de toute façon, l'Association existe et continue d'exister avec succès.

Pour améliorer le statut de l'IASS, on a aussi créé une catégorie « under auspices of IASS » que n'importe quel congrès ou événement peut utiliser si certains critères sont remplis. On a discuté, très souvent, dans les réunions de l'IASS de la « professionnalisation » du métier de sémioticien. Des voix, qui viennent particulièrement d'en dehors de l'Europe, ont été entendues sur le sujet : elles demandent à l'IASS de fournir des certificats de sémioticiens autorisés ou assermentés. On peut dire que l'existence de l'IASS/AIS est aussi un signe fort pour le monde non sémiotique : ce paradigme scientifique – la sémiotique – existe. Les notions de la sémiotique ont été empruntées à plusieurs autres écoles et approches académiques, et il faut donc créer un lieu

où la sémiotique soit abordée, où ses outils soient discutés en compagnie des plus grands spécialistes du monde entier.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Je voudrais revenir sur la signification de la sémiotique. Elle signifie pour moi une aventure intellectuelle. Toute aventure possède ses risques, il en va de même pour la sémiotique. On a dit d'un professeur du XIX^e siècle qu'il a pris quinze ans pour pouvoir adopter l'hégélianisme et quinze ans de plus pour s'en libérer ! Très rares sont les gens qui ont abandonné la sémiotique une fois qu'ils l'ont commencée. Mais les gens qui nous observent du dehors disent que nous formons un clan ou une mafia. Je ne crois pas à cette monopolisation. Personne au sein de la sémiotique ne l'a défendue. Pour moi, elle a ouvert des perspectives inconnues de la recherche, certes, mais aussi de la communication ; ce qui établit des amitiés sans limites dans des cultures, des langages, des âges ou des positions sociales variés. Je crois toujours que la sémiotique est le langage international des savants du monde entier. La continuation de la pratique de la sémiotique dépend donc de son enseignement pour les plus jeunes générations. J'aimerais pour finir saluer l'Association internationale des jeunes chercheurs en sémiotique qui joue aujourd'hui un rôle important avec les diverses activités qu'elle propose.

Claude Zilberberg

Date et lieu de naissance

26 mai 1938 à Paris

Statut et institution de rattachement

Chercheur, CeReS

Domaines de recherche

Sémiotique générale, sémiotique poétique

*

Principales publications (ouvrages personnels)

- *Une lecture des « Fleurs du Mal »*, Paris, Mame, 1972.
- *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, Benjamins, 1981.
- *L'Essor du poème*, Saint-Maur-des-Fossés, Phoriques, 1985.
- *Raison et poétique du sens*, Paris, PUF, 1988 [traduit en portugais].
- *Tension et signification* (avec Jacques Fontanille), Liège, Mardaga, 1998 [traduit en portugais].
- *Semiótica tensiva y formas de vida*, Puebla, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, 1999.
- *Semiótica tensiva*, Lima, Fondo de Desarrollo, 2004.
- *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, 2006 [traduit en portugais].
- *Cheminements du poème : Baudelaire, Rimbaud, Valéry, Jouve*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010.
- *Des formes de vie aux valeurs*, Paris, PUF, 2011.
- *La Structure tensive*, Liège, Presses Universitaires de Liège, 2012.

Votre formation initiale est la littérature. Qu'est-ce qui vous a attiré vers la théorie sémiotique ? ¹

C'est une question bien difficile, car je suis tenté de prêter à la personne que j'ai été les dispositions de la personne que je suis devenue. Au départ, l'enseignement dispensé par les professeurs de littérature de la Sorbonne ne laissait pas d'être décevant et n'échappait pas à la circularité : l'œuvre était projetée sur la vie de l'artiste, puis cette image de la vie était rabattue sur l'œuvre. Les questions de la valeur, de la forme de vie, de l'attraction exercée par l'œuvre, de la relation au langage, n'étaient pas prises en compte. Souvent prodigieuse, l'érudition tenait lieu d'argument, mais comme Paul Claudel l'énonce brutalement : « L'huître n'explique pas la perle » (1960 : 129). Selon la terminologie que j'ai adoptée, la relation de l'œuvre à son entour social ou à son assiette individuelle est concessive et non implicative.

J'étais, et je n'étais pas le seul, à la recherche des conditions d'une lecture *immanente*. Bien entendu, je n'utilisais pas le mot à l'époque. Cette recherche conduisait à une pratique de la *lecture* à chaque fois singulière. Jean-Pierre Richard dans *Poésie et profondeur*, puis dans son monumental essai *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, aboutissait par empathie à une mimésis avec l'œuvre lue. Gaston Bachelard disqualifiait les approches déterministes et même la littérarité au profit de la littéralité et pensait l'image comme émanation du langage :

1. Pour le parcours scientifique de Claude Zilberberg, voir son entretien avec Maria-Lúcia Vissotto Paiva Diniz, publié dans *Analytiques du sensible : pour Claude Zilberberg* (2009). Extraits : « Ma scolarité fut un peu chaotique [...]. Au lycée, j'étais intéressé par la philosophie, et j'ai tout naturellement, en toute confiance, choisi la classe de philosophie, et ce fut une cruelle déception, notamment lorsque le professeur de philosophie, communiste orthodoxe, déclara qu'il n'aborderait pas la philosophie de Kant parce qu'il n'avait rien compris à *La Critique de la raison pure*, et tout le reste fut à l'avenant. Les choses s'arrangèrent à l'université au cours de ce que l'on appelait alors l'année de propédeutique avec un professeur brillant, M. Birault, qui passionnait son auditoire avec notamment des analyses de Pascal et de Nietzsche. Je choisis les lettres modernes en raison des débouchés plus nombreux qu'elles offraient. Là encore ce fut pour partie une déception. Les cours des professeurs titulaires de leur chaire avaient peu de fond ; les cours des assistants étaient le plus souvent des marathons ; la phonétique historique du français fut expédiée en deux fois deux heures à une vitesse proprement frénétique. J'étais attiré par l'approche de Lévi-Strauss [...] : *Les Structures élémentaires de la parenté*, à lui seul me ravissait et suffisait à mon bonheur ; j'ai par la suite assisté à quelques-uns de ses cours au Collège de France à l'époque où Lévi-Strauss s'occupait de l'analyse des mythes qui devait aboutir au monument des *Mythologiques* ; je me souviens que, consciencieux, je voulais prendre des notes, puis je me suis vite rendu compte que je n'étais pas en mesure et de comprendre et de noter ce que j'entendais : je me suis contenté d'écouter, ce qui déjà n'était pas simple... Pour moi, c'était l'intelligence en action parce que précisément je peinais à suivre. A la même période, j'ai assisté à des affrontements étincelants, de très haute tenue, entre Lévi-Strauss lui-même et le regretté Lucien Sebag. Ces débats étaient pour moi à l'époque hors de portée et j'admirais ce que je ne comprenais pas. Un autre souvenir de cette époque : celui de J.-C. Gardin qui cherchait un modèle permettant de classer selon sa morphologie tout échantillon de poterie ; les discussions étaient souvent byzantines. [...] Le structuralisme à l'époque avait pour héros Jakobson et Lévi-Strauss, ou plutôt le structuralisme avait pour formule la complémentarité assumée par Jakobson et Lévi-Strauss : Jakobson témoignait de la réussite, de l'excellence du modèle phonologique et Lévi-Strauss démontrait que ce modèle phonologique était transposable du plan de l'expression vers le plan du contenu, comme on ne disait pas encore à l'époque. Mais pas une seule seconde ne m'est venue à l'esprit l'idée d'entrer en contact avec Lévi-Strauss : c'était impensable. Un ami angliciste me dit un jour qu'il y avait un "type" qui faisait à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, à titre de professeur invité, un cours systématique de sémantique et qu'un polycopié circulait, lequel était, comme la suite devait le montrer, le premier jet de *Sémantique structurale* ; ce qui me décida à suivre le séminaire très couru de Greimas à l'École des Hautes Études [...] » (p. 255-256).

Par sa nouveauté, une image poétique met en branle toute l'activité linguistique. L'image poétique nous met à l'origine de l'être parlant. (1981 : 7)

La position de Bachelard fait écho à cet avis de Valéry dans les *Cahiers* :

Mais, au fait, *qui* parle dans un poème ? Mallarmé voulait que ce fût le Langage lui-même. (1973 : 293)

Ces prises de position remarquables avaient, si l'expression est permise, un défaut : elles n'étaient pas reproductibles, elles appelaient l'imitation, elles n'étaient pas dissociables de leur énonciation.

C'est ce qui m'a poussé vers Greimas. Les conceptions mentionnées avaient rapport au langage comme faculté éminente, mais non à la langue comme pratique, agencement incessant des rapports paradigmatiques et des rapports syntagmatiques. L'entreprise de Greimas présentait deux caractéristiques : elle avait pour référence théorique l'œuvre de Louis Hjelmslev et avait donc affaire à la langue et non au langage ; en second lieu, elle abordait le récit à partir de l'analyse du conte populaire de Vladimir Propp. Ces deux choix rendaient la démarche de Greimas objectivable et communicable. Sous ces préalables, je crois pouvoir dire que mon entreprise emprunte à Hjelmslev pour la lettre et à Greimas pour l'esprit.

Quels liens établissez-vous entre la sémiotique et la poésie ?

C'est une question étendue et compliquée. Il convient d'abord de remarquer que le choix du singulier : *la* poésie, *la* sémiotique, doit être récusé. La poésie est l'ensemble fortuit des œuvres et des poétiques qui se sont succédé à travers le temps. Quoi de commun entre un sonnet de Pierre de Ronsard et un poème surréaliste renvoyant à la « [d]ictée de la pensée, en l'absence de tout contrôle exercée par la raison, en dehors de toute préoccupation esthétique ou morale », comme le disait André Breton dans *Le Manifeste du surréalisme* (1924 : 37) ? De son côté, la sémiotique est elle-même diverse, plurielle, et sur ce point il convient de départager les théories linguistiques et sémiotiques qui sont attentives au fait poétique et celles qui sont indifférentes. Une autre donnée vient enrichir la problématique ; à partir de 1850, en France du moins, les poètes ajoutent à la production des poèmes, des analyses, des réflexions théoriques qui prolongent la voie ouverte par Edgar Allan Poe dans le texte intitulé *La Genèse d'un Poème* bien que certains aient émis des doutes sur la sincérité de Poe.

Même si le temps a relativisé ses contributions, la réflexion sur les rapports entre la linguistique et la poétique est dominée par les recherches de Roman Jakobson, lui-même héritier des formalistes russes dont la connaissance a été tardive en France. Le mérite de la contribution de Jakobson consiste dans l'affirmation de l'étroitesse de la relation entre la langue et la poétique, dans la mesure où il considère que la « fonction poétique » est une composante de droit de la structure de la langue :

La visée (*Enstellung*) du message en tant que tel, l'accent mis sur le message pour son propre compte, est ce qui caractérise la fonction poétique du langage. (1963 : 218)

Cette démarche diffère de celle adoptée par la sémiotique greimassienne. Le [from → to] n'est pas le même : la sémiotique greimassienne adopte

comme référence l'analyse du conte populaire par Propp et généralise la structure dégagée. Jakobson prend pour référence la langue telle qu'il la configure et s'emploie à démontrer que la poétique fait siennes ces orientations ; parmi ces orientations, la distinction saussurienne entre les « rapports syntagmatiques » et les « rapports associatifs » (ou paradigmatiques) est reformulée en ces termes : les « rapports syntagmatiques » sont dits de contiguïté et les « rapports associatifs » dits de similarité. À partir de deux nouvelles identifications – identification de la contiguïté et de la combinaison et identification de la similarité et de la sélection – Jakobson formule le principe qui à la fois rapproche et distingue à ses yeux la poétique de la langue :

La fonction poétique projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison. (1963 : 220)

Les rapports associatifs servent de modèle pour les rapports syntagmatiques. La combinaison est au service de la sélection.

La validation de cette hypothèse est indirecte. Elle fait appel à la distinction entre le « niveau lexical » et le « niveau grammatical » de la langue. L'expression opératoire de cette approche est double : elle se présente par emprunt à Gerard Manley Hopkins comme la « récurrence d'une même figure grammaticale » ; elle aboutit à des

formes poétiques où [...] des unités métriques contiguës sont combinées en fonction d'un parallélisme grammatical en paires ou occasionnellement en triplets. (1973 : 222)

Une sémiologie locale prend corps pour laquelle le parallélisme vaut comme plan de l'expression et la prévalence de la sélection sur la combinaison comme plan du contenu : « l'équivalence est promue au rang de procédé constitutif de la séquence » (1973 : 220). Selon Jakobson, le parallélisme grammatical est à la création poétique ce que l'ordre géométrique est à la création picturale. L'expression opératoire de cette hypothèse est du point de vue figural la *répétition* et du point de vue figuratif le *parallélisme* qui est promu au rang de muse de la création poétique :

Partant nous devons constamment tenir compte de ce fait irrécusable qu'à tous les niveaux de la langue l'essence, en poésie, de la technique artistique réside en des retours réitérés. (1973 : 234)

Les entités, les « tropes » pour Jakobson, sont comme privées de signification et n'accèdent au sens que par l'intercession du « schéma répétitif ». L'accès au sens passe par la réitération, la duplication. Pour une « poésie fondée sur un parallélisme généralisé » (1973 : 279), qui a manifestement la préférence de Jakobson, le mérite de la donation de sens revient à la seule syntaxe. Un fragment des *Cahiers* de Valéry éclaire cette foi dans le « schéma répétitif » :

Une plumée d'encre écrasée dans le pli d'un papier, on a une tache symétrique. [...] Ainsi la répétition de n'importe quoi n'est plus un n'importe quoi. (Le papier plié et découpé) = Passage de l'accident à la loi. Cf. la rime. (1974 : 313)

Dès lors on peut se demander si le « parallélisme généralisé » n'est pas à la conception linguistique de Jakobson ce que la narrativité généralisée est à

la sémiotique greimassienne.

La tension entre les rapports paradigmatiques et les rapports syntagmatiques est encore manifestée par la tension entre la métaphore et la métonymie dont Jakobson et Lévi-Strauss font une des clefs du sens, notamment dans l'analyse du sonnet « Les Chats » de Baudelaire :

Le but de cette démarche est de résoudre l'opposition implicite et explicite depuis le début du poème entre démarche métaphorique et démarche métonymique. (1973 : 416)

Toutefois Jakobson ne généralise pas et, par exemple, montre à propos de Boris Pasternak que son œuvre repose sur un usage personnel de la seule métonymie :

Les poèmes de Pasternak forment un royaume où les métonymies s'éveillent à une existence autonome. (1973 : 135)

Inversement dans le chapitre « L'individu comme espèce » dans *La Pensée sauvage*, Lévi-Strauss fait appel à la tension entre la métaphore et la métonymie pour éclairer les particularités des systèmes de dénominations des individus (1962 : 253-286), ce qui établit du même coup que la tension entre métaphore et métonymie n'est pas réservée à la seule création poétique.

Comme il se doit, l'approche de Jakobson convient particulièrement au type de poésie qu'elle a sélectionné. La poésie qui a la préférence de Jakobson est formaliste, impersonnelle, grammaticale. Il prend pour modèle le « fameux chant de bataille hussite du xv^e siècle » (1973 : 229-230). Il est clair que la poésie moderne a tourné le dos à cette conception et qu'elle préfère le « niveau lexical » au « niveau grammatical ». La poésie moderne a pour unité, pour format, l'image, le surgissement de l'image. Selon la convention que nous avons personnellement adoptée, la conception de Jakobson ressortit au parvenir, au calcul ; la poétique de l'image, notamment sous la plume de Bachelard dans la préface de *La Poétique de l'espace*, suppose le survenir. Rapportée à l'alternance propre au mode de jonction : implication ou concession ? Si la conception de Jakobson est implicative, la poétique de l'image est concessive selon Pierre Reverdy :

L'image est une création pure de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison, mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées. (1918 : 89)

À la question prêtée à Stéphane Mallarmé par Paul Valéry : « Mais, au fait, *qui* parle dans un poème ? Mallarmé voulait que ce fût le Langage lui-même » (1973 : 293), nous recueillons deux réponses complémentaires : pour Jakobson, c'est le niveau grammatical qui est mis en œuvre dans des formes fixées qui précèdent les œuvres elles-mêmes ; pour Reverdy et ceux qui l'ont suivi, c'est le niveau lexical et le mot comme ressource intacte qui est au principe de la création poétique. Il est permis de rattacher la première conception à la prévalence du parvenir, la seconde à celle du survenir.

Comment l'hypothèse tensive est-elle née en sémiotique ?

Il est difficile de répondre à cette question, car la relation entre l'avant et l'après est ambivalente : si, comme il est admis, l'avant explique l'après, il

est non moins exact, comme Bachelard toujours clairvoyant l'indique, que l'après explique l'avant ; l'historien, averti de ce qui a suivi, explique les faits et gestes de sujets qui n'avaient pas la moindre idée de ce qui allait suivre.

Le point de départ que je crois entrevoir à tant d'années de distance est mon intérêt pour la notion de tension. Mon petit livre, *Essai sur les modalités tensives*, écrit en quelques semaines à la demande d'Herman Parret, s'ouvre sur la question provocante : *Sous les sèmes y a quoi ?* Deux remarques : (i) j'avais du mal à comprendre et à admettre que les traits empruntés à la perception soient le terme de toute analyse ; (ii) j'avais été frappé par l'importance que Jakobson dans ses recherches sur la phonologie accordait à la paire tension vs laxité, laquelle seule dans ce cas valait aussi bien pour l'expression que pour le contenu. Je n'avais pas à l'époque les moyens intellectuels pour décrire correctement cette paire. J'avais remarqué que du point de vue paradigmatique la tension était évaluée comme dysphorique et la détente comme euphorique ; du point de vue syntagmatique, la détente succédait à la tension, l'attente avait pour objet une détente prochaine. Enfin, détail qui n'en est pas un, le terme d'euphorie, qui était l'interprétant du carré sémiotique, composait un préfixe *eu-* qui signifie à la fois petite quantité et plaisir ; dans le même esprit, il m'est arrivé d'user du terme « eutensif ».

Par ailleurs, les recherches sur la narrativité dont j'admirais l'ingéniosité me laissaient perplexe. Il devait y avoir autre chose, d'où encore une fois la question : *Sous les sèmes y a quoi ?* Il y a des tensions, des éclats, des rythmes, des fonctions, ou plus justement : des fonctionnements, des vitesses, des retards et des attentes qui nous affectent, puisque les vivre c'est d'abord les mesurer. Aux mêmes dates, je prenais connaissance de l'œuvre de Hjelmslev dont la rigueur épistémologique m'impressionnait fortement. Concilier cette référence épistémologique avec le souci de décrire nos propres vécus, comme l'indique le titre d'une étude (« L'affect comme clef cognitive ? »), telle était désormais ma préoccupation.

Comment considérez-vous l'évolution de la sémiotique tensive, son état actuel et ses perspectives ?

Je me suis efforcé de maintenir un équilibre entre les propositions théoriques et les applications, entre selon Hjelmslev l'« arbitraire » et l'« adéquation ». J'envisagerai ici trois motifs théoriques relatifs à la structure du système sémiotique : les modes sémiotiques, la stratification de la syntaxe et de la sémantique, enfin la structure probable des paradigmes.

S'agissant des modes sémiotiques qui sont décalqués de la notion de mode en linguistique, j'en distingue sous bénéfice d'inventaire trois : le mode d'efficiencia, le mode d'existence et le mode de jonction. Le mode d'efficiencia désigne le style, la manière dont une grandeur pénètre dans le champ de présence ; la tension propre à ce mode confronte le survenir au parvenir. Contrôlé par le mode d'efficiencia, le mode d'existence a pour alternance heuristique la tension entre la saisie et la visée. La saisie ou plus justement sans doute le saisissement pointe l'état d'un sujet affecté, bouleversé par un survenir « vif et subit » (1977 : 370), pour reprendre une expression sugges-

tive de Pierre Fontanier. La visée est solidaire du parvenir qui voit le sujet actualiser la conjonction avec une grandeur jugée désirable. Le mode de jonction fait appel selon le cas à l'implication et à la concession ; le mode de jonction porte sur la cohérence objectale du champ de présence : il y a implication si les grandeurs admises dans le champ de présence sont en concordance les unes avec les autres ; si le champ de présence comporte une ou plusieurs intruses, nous dirons que cette grandeur requiert l'intervention de la concession pour surmonter la discordance apparue.

La seconde proposition théorique porte sur la réciprocité du « système » et du « procès » pour Hjelmslev, de la sémantique et de la syntaxe pour Greimas. J'ai été amené à distinguer pour la sémantique trois directions possibles : la sémantique intensive, la sémantique extensive et la sémantique jonctive ; de même pour la syntaxe laquelle aligne la syntaxe intensive, la syntaxe extensive et la syntaxe jonctive. La sémantique intensive a pour unités des degrés, des mesures, des échelonnements ; la sémantique extensive a pour attracteurs le nombre et les écarts de densité du champ de présence ; la sémantique jonctive, qui a pour attracteur propre l'événement et l'« accent de sens », départage l'attendu et l'inattendu. Soit :

| | |
|-------------------------------|--------------------------------|
| <i>sémantique intensive</i> → | <i>le degré et la mesure</i> |
| <i>sémantique extensive</i> → | <i>le nombre et la densité</i> |
| <i>sémantique jonctive</i> → | <i>l'événement et l'accent</i> |

Pour la syntaxe : la syntaxe intensive opère par augmentation et diminution ; la syntaxe extensive intervient en procédant à des opérations de tri et de mélange qui font et défont les classifications constituées ; enfin la syntaxe jonctive opère par implication ou concession. Le mode de jonction et la syntaxe jonctive ont même contenu, mais leur champ d'application est différent : le mode de jonction porte sur de grandes étendues discursives, par exemple la direction jonctive de l'œuvre de Blaise Pascal est concessive, tandis que la syntaxe jonctive est requise pour traiter des unités brèves. Ainsi dans la « pensée » suivante : « L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature ; mais c'est un roseau pensant », « pensant » est concessif.

La troisième proposition théorique concerne la structure des grandeurs discrètes. Le structuralisme des années soixante était quelque peu manichéen et posait une solution de continuité entre [s₁] et [s₂] : c'est blanc ou c'est noir ! On concédait l'existence du gris, mais sans remettre en cause la théorie qui l'ignorait. Notre attitude est différente : elle substitue à l'espace lisse propre à l'intervalle [s₁ ↔ s₂] un espace strié à quatre postes :

| | | | |
|----------------|----------------|----------------|----------------|
| S ₁ | S ₂ | S ₃ | S ₄ |
|----------------|----------------|----------------|----------------|

Cette disposition fait de chaque poste une intersection entre deux relations : (i) une relation entre grandeurs toniques [s₁] et [s₂] et grandeurs atones [s₃] et [s₄], justifiée par ce que Gilles Deleuze appelle dans *Différence et répétition*

« l'asymétrie du sensible », laquelle suppose que toute intensité, si aucune précaution n'est prise, tend vers son annulation ; l'atonie est « l'avenir » de la tonicité ; (ii) une relation entre sur-contraires $[s_1]$ et $[s_4]$ et sous-contraires $[s_2]$ et $[s_3]$ définis par leur place dans le continuum. Pour l'illustrer, nous ferons appel à un exemple scolaire : les évaluations subjectives spontanées de la température ambiante :

| | | | |
|------------------|----------------|----------------|----------------|
| brûlant s_1 | chaud s_2 | froid s_3 | glacé s_4 |
|------------------|----------------|----------------|----------------|

Ce qui distingue les sur-contraires des sous-contraires est leur relation au corps, à la corporéité : les sur-contraires $[S_1]$ et $[S_4]$ sont en somme des modalités tactiles, elles supposent un *contact*, une adhérence ; les sous-contraires $[S_2]$ et $[S_3]$ supposent eux une *distance*, nous dirons que la modalité dans ce cas est « atmosphérique ». Les modalités proprement corporelles sont converties dans les grandeurs tensives.

La présence au monde ne se limite pas à la perception, c'est-à-dire à la reconnaissance des figures. À chaque instant, le sujet rapporte sa capacité au dilemme : *Je peux ou je ne peux pas ?* À cet égard, les sur-contraires potentialisent des impossibilités validées, tandis que les sous-contraires définissent à l'instant t des possibilités prouvées. Soit :

| | |
|--|---|
| $s_1 \leftrightarrow s_4$ ↓ je ne peux pas | $s_2 \leftrightarrow s_3$ ↓ je peux |
|--|---|

Ce contrôle de la signification par la maîtrise est certainement une des caractéristiques de l'hypothèse tensive. Une théorie sémiotique, qu'elle se développe librement comme dans le cas du structuralisme lévi-straussien ou de façon méthodique comme dans le cas de Hjelmslev et de Greimas, suppose une image synthétique de la signification. Pour Lévi-Strauss, c'est à partir d'une certaine date la tension entre la métaphore et la métonymie, c'est-à-dire le langage lui-même si l'on en croit Jakobson. Pour Greimas, c'est la narrativité qui, en vertu du parcours génératif, imprègne les niveaux qu'il décline.

Quelle est maintenant, à l'échelle qui est bien sûr la nôtre, cette image résumante, cette effigie ? Il semble que ce soit la notion d'événement. Être un sujet, c'est être susceptible de vivre selon l'événement. Le survenir, la saisie et la concession sont les cordes que l'événement fait vibrer. Ainsi que l'indique René Thom, la théorie doit produire sa propre légitimité ; il s'agit de :

créer une théorie de la signification, dont la nature soit telle que l'acte même de connaître soit une conséquence de la théorie. (1981 : 170)

La théorisation du survenir répond de l'incertitude du devenir de la théorie.

Ce développement est une réponse à la question relative à la projection des perspectives. Faute d'avoir prise sur l'événement, le sujet s'attache à

l'ordre du parvenir, mais il est à même d'être débordé, dépassé par un survenir que rien par nécessité ne laissait prévoir. Être un sujet, c'est tôt ou tard être démenti, pris au dépourvu, sidéré par la détonation de l'événement. La définition de l'événement exclut son actualisation raisonnée et nous dissuade de risquer la moindre projection relative à l'avenir de l'hypothèse tensive. Selon Valéry, « L'œuvre est faite pour étonner l'ouvrier » (1974 : 997). Et de fait le ressort concessif de cette formule interdit à l'ouvrier de penser qu'il a été l'artisan de ce qui est arrivé : il en est le bénéficiaire, non le protagoniste. Il n'y a pas de visée sérieuse de l'événement.

Quelle a été la réception de la sémiotique tensive ?

Cette question ne laisse pas d'être délicate, peut-être parce que je ne suis pas le mieux placé pour la traiter.

Il convient d'abord de distinguer entre la réaction de ceux qui sont mes contemporains, c'est-à-dire de la même génération et ceux qui font partie, selon l'expression admise, de la « jeune génération ». En second lieu, la réception en France est très différente de ce qu'elle est à l'étranger.

Il faut enfin dire un mot des relations que les sémioticiens autour de Greimas ont pratiquées. Après la disparition de Greimas, la question de la direction du groupe ne s'est heureusement pas posée – du moins ouvertement. Je dirai que les sémioticiens ont pratiqué la forme féodale du pouvoir, c'est-à-dire un partage respectueux des droits et des forces de chacun.

La première donnée à mentionner est une phrase de la préface de *Sémiotique des passions* de Greimas et Fontanille, mais la préface est de la main de Greimas. À la page 16, je lus :

Dans la recherche de matériaux qui permettent de reconstituer imaginairement le niveau épistémologique profond, deux concepts – ceux de *tensivité* et de *phorie* – nous paraissent porteurs d'un rendement exceptionnel.

Comme j'avais intitulé un des chapitres de *L'Essai sur les modalités tensives*, « Aire de la phorie », le livre m'est quasiment tombé des mains... Narcissisme oblige, j'ai pris cette phrase pour moi, sans m'inquiéter sur le moment du fait que la tensivité greimassienne n'avait pas grand-chose à voir avec la tensivité « zilberbergienne ». Pour Greimas, la tensivité est subordonnée à l'aspectualité, tandis que selon ma conception c'est plutôt l'inverse : la tensivité répond de l'extension de l'aspectualité.

Un second élément concernant cette question des relations entre sémioticiens porte sur le livre que Jacques Fontanille et moi avons conçu ensemble, à savoir *Tension et signification*. Tout ce que j'ai pu proposer par la suite est en continuité avec les distinctions présentées dans ce livre qui a souffert des contraintes éditoriales qui ont pesé sur sa publication.

S'agissant de l'écho rencontré ou non par mes diverses propositions, j'ai toujours admis qu'elles rencontreraient plus d'écho parmi les jeunes générations que parmi mes contemporains. Rien là que de très normal. Chacun est attaché au parcours qu'il a suivi et cette formule vaut pour moi comme pour quiconque. Dans un fragment des *Cahiers* de Valéry, on lit : « Ce qui fut le marcheur devient le chemin » (1973 : 1215). Je pense que l'on peut renverser les termes : *Le chemin devient le marcheur*. Ce disant, j'ai d'autant plus ap-

précié le volume d'hommages que mes amis sémioticiens Sémir Badir et Driss Ablali ont réalisé sous le titre *Analytiques du sensible : pour Claude Zilberberg* (2009).

Nul n'étant prophète en son pays, je suis porté à penser que ma recherche est mieux accueillie à l'étranger, notamment dans le monde latino-américain, qu'en France même. J'en juge ainsi par le nombre et la qualité des traductions. Le professeur Desiderio Blanco Lopez de Lima a traduit *Tension et signification* (2001) déjà mentionné, un recueil d'études *Ensayos sobre semiotica tensiva* (2001), *Semiotica tensiva* (2006), un volume de près de cinq cents pages comprenant la très longue analyse du sonnet « La Mort des Pauvres » de Baudelaire, les *Éléments de grammaire tensive* et le glossaire. Pour le Brésil, Luiz Tatit, Ivã Lopes et Waldir Beividas ont traduit *Tension et signification* (2001), puis *Raison et poétique du sens* (2006) et *Éléments de grammaire tensive* (2011). Pour le Mexique, Luisa Ruiz Moreno et Roberto Flores Ortíz ont traduit et publié *Semiotica tensiva y formas de vida* (1999). Il m'a été rapporté que des cours de sémiotique tensive sont régulièrement proposés à l'Université de São Paulo (USP).

Dans ce que je peux entendre ou lire, il m'arrive de reconnaître quelques allusions ou reprises de thèmes qui sont proposés par l'hypothèse tensive. Je cite dans le désordre : utilisation du diagramme projetant l'espace tensif, l'analyse de l'ascendance et de la décadence, réévaluation de la concession, analyse de l'espace tensif comme intersection de l'intensité et de l'extensité, mais si la vie m'a appris quelque chose, c'est bien l'extrême lenteur de la propagation des idées.

Quel a été et quel pourrait être l'apport de l'hypothèse tensive à la théorie sémiotique générale ?

Si l'on prend la question au passé, la réponse tient en peu de mots : pas grand-chose. Comme je l'ai dit plus haut, la sémiotique tensive est une orientation, seulement un climat qui imprègne *Sémiotique des passions*. Si nous changeons d'orientation temporelle en nous donnant la question : quel pourrait être l'apport de l'hypothèse tensive à la théorie générale, la réponse est différente.

La notion de théorie générale, du vivant de Greimas, était claire et renvoyait à *Sémiotique I* d'abord, à l'œuvre de Hjelmslev ensuite. Bien vite l'attention s'est concentrée sur l'entrée « parcours génératif » qui a été amplement commentée. Depuis, cette dynamique, qui concevait le sens comme un processus contrôlé d'enrichissement, s'est détendue, s'est relâchée, si bien que la théorie suit une direction générale attachée au principe d'immanence, à la problématique de l'énonciation, à une approche souple de l'aspectualité, aux modalités... sans constituer une hiérarchie rigoureuse.

Quel pourrait être l'apport de l'hypothèse tensive à la théorie générale ? Sous bénéfice d'inventaire, je discerne trois contributions plausibles :

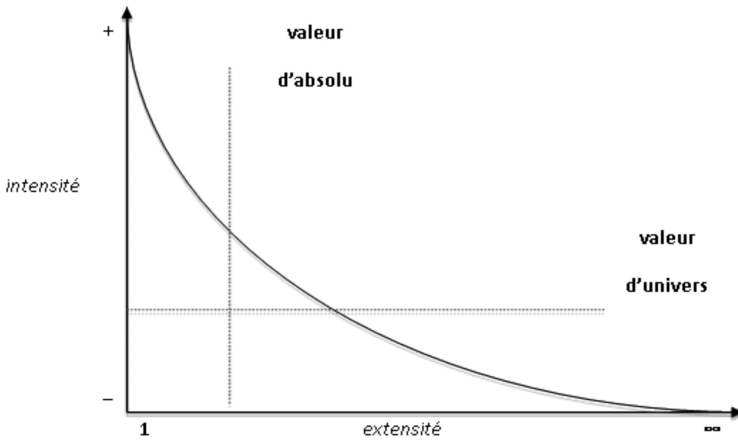
1. La notion de mode sémiotique calquée sur la notion de mode en linguistique déjà évoquée : le mode d'efficiencia qui pose l'alternance entre le survenir et le parvenir ; le mode d'existence qui pose l'alternance entre la saisie-saisissement et la visée, enfin le mode de jonction qui pose

l'alternance entre l'implication et la concession. Cette triade permet de penser l'événement comme agrégation du survenir, de la saisie-saisissement pour le sujet et de la concession pour l'objet. Cette maîtrise analytique de l'événement devrait constituer l'une des assiettes de la sémiotique discursive, laquelle n'a pas pour l'heure d'objet propre. Paradoxalement cette prise en compte de l'événement satisfait une demande formulée à différentes reprises par Greimas, à savoir « sortir de Propp », mais également par Valéry dans un fragment des *Cahiers* :

Sensibilité est propriété d'un être d'être modifié passagèrement, en tant que séparé, et en tant qu'il comporte de n'exister que par événements. *C'est l'existence par événements* – au moyen de, pendant l'événement. (1973 : 1168)

Le dernier livre de Greimas, *De l'imperfection*, salue à sa façon cette « existence par événements ». L'économie de l'événement devrait être un chapitre majeur de la sémiotique discursive.

2. Le concept de *valeur* est assurément un concept transversal, générique, commun à plusieurs disciplines ambitieuses : l'économie politique bien sûr, la psychanalyse, l'esthétique et, en raison de la prise de position de Saussure dans le *Cours de linguistique générale*, la « sémiologie ». Face à ces références majeures, l'hypothèse tensive se veut modeste et s'en tient à deux propositions simples. Pour la première, les catégories sont admises dans la théorie à une condition : la formulation d'une alternance consistante, pour nous celle qui distingue les valeurs d'absolu intenses et/mais concentrées et les valeurs d'univers faibles et/mais diffuses ; tandis que les premières concentrent la phorie sur une seule grandeur, les secondes la distribuent sur toutes les grandeurs de la classe. Si le modèle de référence est pour Saussure la valeur économique, la référence de la distinction indiquée est l'opposition retenue par Hjelmslev dans *La Catégorie des cas* entre le terme intensif qui « concentre » la signification et le terme extensif qui la « répand ». Dans ces conditions, la valeur devient une affaire de *densité* : la valeur d'absolu présente une densité réduite et une diffusion nulle ; l'éclat est accaparé par une grandeur exclusive qui voit dans toute répartition un acte « sacrilège », tandis que la valeur d'univers manifeste une densité élevée, si bien que chaque grandeur reçoit une part de l'éclat, part qui est le quotient virtuel de l'éclat par le nombre des grandeurs ayant accédé au champ de présence. Pour le dire plus simplement, du point de vue tensif la problématique de la valeur est dominée par la tension entre l'unicité et l'universalité. Cette approche de la valeur respecte la règle de constitution de l'objectivité sémiotique qui conçoit l'objet comme une *intersection* de dimensions distinctes. Graphiquement la relation entre l'espace tensif et l'alternance de la valeur se présente ainsi :



La projection diagrammatique a, me semble-t-il, deux mérites : du point de vue épistémologique, elle met en relation deux *analyses* symétriques et inverses l'une de l'autre, celle de la valeur d'absolu ajustant une valence intensive forte et une extensité réduite, et celle de la valeur d'univers ajustant une valence intensive faible et une valence extensive étendue ; du point de vue théorique, elle conçoit l'objet comme une « *intersection* » (Hjelmslev) de dimensions. La projection diagrammatique exhibe une structure.

3. Rapprochée de l'implication, la concession constitue l'alternance propre au mode de jonction qui répond de la cohérence d'un champ de présence à la merci du survenir. La concession est requise quand ni la métonymie pour le fait ni la métaphore pour le droit n'ont réussi à homogénéiser le champ de présence, c'est-à-dire à résorber la distension apparue.

L'entreprise surréaliste permet de comprendre la centralité de la concession. Envisagé du point de vue tensif, l'« art poétique » du surréalisme se présente comme une drastique opération de tri qui ne conserve de l'héritage des codes littéraires qu'une seule grandeur : *l'image*. Et précisément le contenu sémantique de l'image relève de la surprise bien comprise, c'est-à-dire de la concession ; selon Reverdy :

L'image est une création pure de l'esprit. Elle ne peut naître d'une comparaison, mais du rapprochement de deux réalités plus ou moins éloignées. (1918 : 89)

L'articulation jonctive peut être lourdement précisée : quoiqu'elles paraissent éloignées, les réalités sont, du point de vue sémantique, proches. Le point remarquable tient à la double asymétrie de l'implication et de la concession : du point de vue extensif, la concession doit rester *rare* ; en effet, si elle était multipliée, elle restaurerait bientôt la légalité dont elle se détache ; en revanche l'implication est *nombreuse*. Du point de vue intensif, l'énoncé concessif est plus fort, plus frappant que l'énoncé implicatif ; le geste concessif a un caractère héroïque que ne possède pas, toutes choses

étant égales, le geste implicatif, et c'est bien ainsi que l'entend Reverdy :

Plus l'image sera forte, plus elle aura de puissance émotive et de réalité poétique. (1918 : 89)

Cette dynamique supérieure de la concession concerne la rhétorique chaque fois qu'elle vise l'éclat, ici en particulier l'oxymoron. Soit le couple élémentaire [ouvrir vs fermer], quatre combinaisons élémentaires sont possibles :

| | | |
|----------------------------|---|---|
| régie → régissante ↓ | l'ouvert a ₂ | le fermé b ₂ |
| ouvrir a ₁ | A ouvrir l'ouvert a ₁ / a ₂ | B ouvrir le fermé a ₁ / b ₂ |
| fermer b ₁ | C fermer l'ouvert b ₁ / a ₂ | D fermer le fermé b ₁ / b ₂ |

Mais ces combinaisons n'ont pas le même retentissement. Selon le mot de Reverdy, leur « puissance émotive » est différentielle. Les syntagmes B et C sont transitifs et implicatifs, les syntagmes A et D sont réflexifs et concessifs, ce qui permet de poser le système qui établit la prévalence de la concession au détriment de l'implication :

| | | |
|---------------------------|-----------------|--------------|
| | expression ↓ | contenu ↓ |
| <i>intensité faible</i> → | transitivité | implication |
| <i>intensité forte</i> → | réflexivité | concession |

Quels sont à votre avis les problèmes et les difficultés que rencontre en ce moment l'hypothèse tensive ?

Une hypothèse comprend des propositions et des applications. Pour l'instant, les propositions l'emportent sur les applications. Toutefois mes derniers livres, par exemple *Cheminevements du poème* (2010) et *Des formes de vie aux valeurs* (2011), présentent des analyses que je crois valides. Néanmoins, bien des difficultés subsistent.

Le premier concerne la typologie des valeurs réduite à l'alternance entre les valeurs d'absolu et les valeurs d'univers. Comment savoir si cette dualité est exhaustive ? Nous avons nous-même envisagé des valeurs d'abîme qui semblent convenir au bouddhisme et des valeurs d'apogée, mais ces valeurs ont une fréquence bien moindre, d'où la question : le couple valeur d'absolu vs valeur d'univers serait-il propre à notre épistémè ?

Dans le même ordre d'idées, la corrélation converse n'a pas « sur le papier » moins de mérite que la corrélation inverse. Toutefois les analyses que j'ai conduites font presque toujours appel à la corrélation inverse et très secondairement à la corrélation converse. Est-ce dû à un aveuglement de ma part ou bien dû au fait que la corrélation converse présuppose un principe de constance qui régule « en sous-main » la structure ?

La vitesse semble jouer un aussi grand rôle dans la sphère noologique que dans la sphère cosmologique. Le tempo contrôle à l'évidence le mode d'effcience, puisque le survenir, le terme marqué, suppose une vitesse élevée qui rend le sujet incapable de toute anticipation et le contraint d'avouer qu'il « n'a rien vu venir ». Le tempo contrôle également le mode d'existence et détermine le saisissement et la visée. Le tempo condamne le sujet à l'attente, mais qu'est-ce que l'attente sinon un retard dû à la lenteur avec laquelle le sujet se conjoint à telle grandeur désirable ? Dans l'attente, l'objet se fait attendre en raison de la lenteur à laquelle il est soumis. Le tempo contrôle donc les affects les plus décisifs. Si le lecteur est porté à penser que j'accorde trop au tempo, je suis personnellement enclin à penser qu'il y a encore bien des portes derrière lesquelles le tempo détermine à la fois la sémantique tensive et la syntaxe tensive.

Enfin, quand on considère les grandes réussites herméneutiques de notre temps, on est frappé par le fait que la théorie proposée se réfère à une œuvre culturelle et artistique particulière. Le rapport, en partie la dette de la psychanalyse freudienne à l'égard d'*Œdipe-Roi* de Sophocle, est trop connu pour que j'insiste. La relation de la sémiotique greimassienne à l'égard du conte populaire analysé par Propp est étroite. De même la relation de Lévi-Strauss aux mythes telle qu'elle ressort des *Mythologiques* explique le choix de l'immanence, c'est-à-dire de la communicabilité, de la continuité des mythes entre eux. À l'échelle bien moindre qui est la mienne, ce qui tient lieu de caution, c'est apparemment la rhétorique, avec l'inconvénient qui en résulte, car il n'y a pas de système de la rhétorique, juste une collection variable de figures. Le livre de Fontanier *Les Figures du discours* vaut par son détail, mais non par son architecture. La connivence entre mon entreprise et la rhétorique m'échappe ainsi en partie, à moins d'admettre circulairement que la rhétorique relève *déjà* de l'hypothèse tensive, ce qui est beaucoup demander...

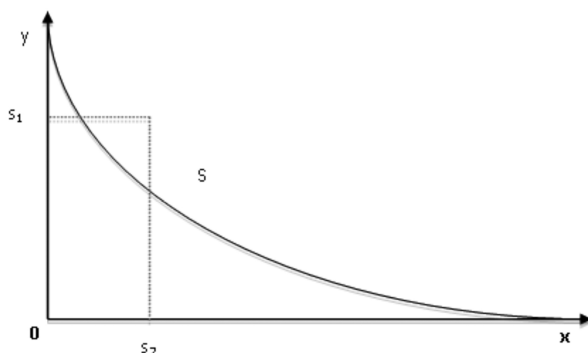
La sémiotique narrative a mis en avant le schéma narratif et la sémiotique des passions le schéma passionnel. En existe-t-il un équivalent pour l'hypothèse tensive ?

Le schéma tensif présente deux caractéristiques : en premier lieu, il configure l'espace dans lequel une intensité investit une extensité, c'est-à-dire une « figure ». En effet, nous pouvons reprendre la formule dont se sert Bachelard à propos de l'énergie physique :

Elle reste sans figures ; on ne lui donne une configuration qu'indirectement, en la rattachant au nombre. (1983 : 71)

Au titre de dimensions de l'intensité, le tempo et la tonicité demandent un génitif. En second lieu, mon approche est au moins aussi graphique que verbale.

C'est en 1991 que la recherche d'un équivalent graphique s'est imposée à moi. Afin de prendre distance avec l'analyse de textes littéraires, je me suis intéressé aux belles analyses d'Heinrich Wölfflin. J'ai projeté quelques schémas tensifs sans discerner sur le moment ni leur portée ni leur signification. Selon certains, il faut du temps pour se comprendre soi-même. Ce qui m'a demandé du temps, c'est de comprendre que le diagramme, en dépit de sa simplicité apparente, permettait de visualiser certains aspects de l'épistémologie hjelmslevienne. Soit le diagramme basique :



S se présente ou bien comme une intersection : $[s_1 + s_2]$ conforme à la recommandation de Hjelmslev que j'ai souvent mentionnée dans mes écrits :

Les « objets » du réalisme naïf se réduisent alors à des points d'intersection de ces faisceaux de rapports. [...] Les rapports ou les dépendances que le réalisme naïf tient pour secondaires et présupposés, deviennent pour nous essentiels : ils sont la condition nécessaire pour qu'existent des points d'intersection. (1971 : 36)

Ou bien comme une analyse : $[S \rightarrow s_1 \text{ vs } s_2]$. Mais dans la mesure où pour Hjelmslev la définition est aussi une analyse, s_1 et s_2 deviennent les analysantes de S. Le schéma projette une définition. Le diagramme tensif a la capacité mystérieuse, comme l'« image » pour Aristote, de « mettre sous les yeux ». Selon le cas retenu, celui de la corrélation inverse, dire que S est une « intersection » relève du plan de l'expression, tandis que S pour le plan du contenu serait un produit :

$$S \approx s_1 \times s_2 \approx k$$

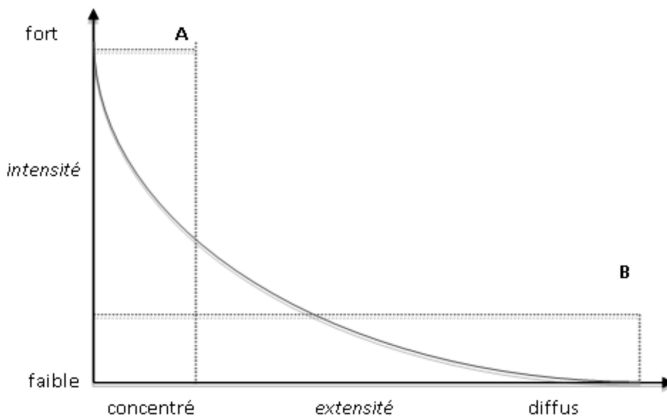
défini par sa constance tendancielle. L'analyse, la définition, la dépendance, la division, l'intersection entrent en réciprocity.

Il restait à identifier les axes Ox et Oy, ce qui a été réalisé bien plus tard. Cette identification est le résultat d'une double convergence. J'ai pris en compte une série terminologique présente dans l'œuvre de Hjelmslev. Il s'agit des trois couples suivants : [intense vs extense], [intensif vs extensif], [intentional vs extensional] dont j'ai rappelé les données dans *Sémiotique II*. À partir de ces acquis, j'ai postulé que la tensivité présupposée par l'adjectif « tensif » était analysable en [intensité vs extensité]. La seconde identification a consisté à homologuer ce couple avec celui que propose le sous-titre de *Sémiotique des passions* de Greimas et Fontanille : *Des états d'âme aux*

états de choses. Les états d'âme sont confiés à l'intensité, les états de choses à l'extensité. Une distinction ne valant que par l'inégalité qu'elle chiffre, l'intensité fut promue comme régissante, l'extensité comme régie. Par rétro-lecture, cette dépendance m'apparaît aujourd'hui comme une des prémisses de cette sémiotique de l'événement dont j'essaie de préciser les ressorts et dont Valéry a formulé le principe :

Le propre du monde intellectuel est d'être toujours bousculé par le monde sensible. (1973 : 1160)

Selon l'hypothèse structurale, laquelle admet la continuité de l'analyse, les analysantes sont analysées à leur tour : l'intensité a pour alternance le couple [fort vs faible], et l'extensité pour alternance le couple [concentré vs diffus] que retient Hjelmslev dans *La Catégorie des cas*. Il est aisé de reporter ces données sur un graphique bidimensionnel qui ne trahit en aucune façon leur formulation discursive. Au contraire. En effet, il semble que le bénéfice, la plus-value cognitive réside dans la vitesse avec laquelle l'esprit atteint la *simultanéité* des termes constitutifs de la structure ; la structure n'est pas épelée, mais saisie dans l'instant ; les distances et les proximités sont immédiates et certaines. Soit :



Sur le graphique apparaissent deux régions dont les propriétés sémiotiques sont symétriques et inverses : une région A qui deviendra le siège des exclusives valeurs d'absolu et une région B celui des valeurs d'univers partagées. La projection graphique de l'analyse valencielle a fait l'objet d'une remarquable étude de Sémir Badir dans le numéro 4 de la revue *Visible* en 2008.

De quelle façon le rapport entre la sémiotique tensive, et plus précisément le schéma tensif, et les mathématiques se présente-t-il ?

Les relations entre la sémiotique et les mathématiques sont dans l'ensemble restées virtuelles. Il y a bien chez les fondateurs de la sémiotique, Saussure et Hjelmslev, ce que nous appellerons une « tentation algébriste », mais elle ne s'est pas réalisée. Saussure emprunte avant tout aux mathématiques la notion de *complexité* :

La langue est pour ainsi dire une algèbre qui n'aurait que des termes complexes. (1972 : 168)

De son côté, Hjelmslev installe au cœur de sa théorie la notion de *fonction* :

Une structure est par définition un tissu de dépendances ou de fonctions (dans l'acception logico-mathématique de ce terme). (1971 : 79)

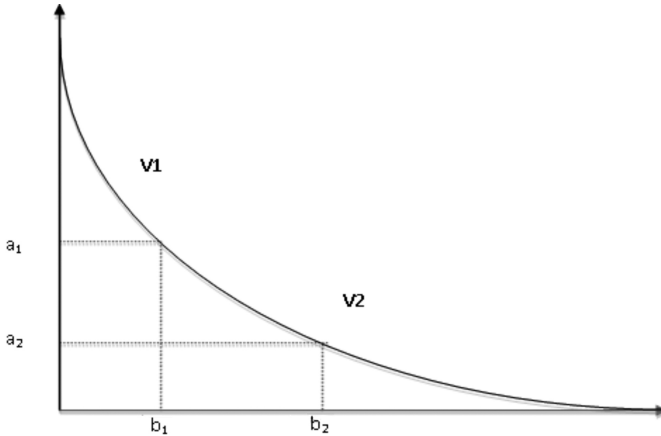
Il distingue entre l'acception « étymologique » qui est celle de la linguistique traditionnelle et l'acception « logico-mathématique » qui est formelle, et précisément il propose que la sémiotique adopte cette définition formelle :

Nous avons adopté ici le terme de fonction dans un sens qui se situe à mi-chemin entre son sens logico-mathématique et son sens étymologique, ce dernier ayant joué un rôle considérable dans toutes les sciences, y compris la linguistique. Le sens où nous l'entendons est formellement plus voisin du premier, sans pourtant lui être identique. (1971 : 49)

Ce point accordé, la théorie devient la théorie des fonctions et des dépendances qui les manifestent, et non plus la théorie des fonctionnements. Cette divergence entre les deux acceptions est au principe de la distinction entre le « schéma » et la « norme », le « schéma » étant défini « comme une forme pure, indépendamment de sa réalisation sociale et de sa manifestation matérielle », la « norme » étant définie précisément comme « réalisation sociale et manifestation matérielle » (1971 : 81), distinction que Jakobson a refusée.

Il y a indéniablement de très nombreux cas où des effets de sens renvoient à ce que nous avons appelé la « quantité non numérique », et après catalyse, « quantité pour l'instant non numérique », puisque la démarche de l'esprit consiste à mesurer ce qui passait pour non mesurable, à décompter ce qui passait pour non comptable. Les trois syntaxes que nous avons distinguées entretiennent avec la quantité non numérique une relation particulière. La syntaxe intensive, qui procède par augmentation et diminution, aboutit au groupe de quatre termes, lequel comprend deux sur-contraires et deux sous-contraires, groupe que nous avons envisagé plus haut. Cette série peut être parcourue, discourue en ascendance ou en décadence : en ascendance elle a pour analyse le contraste entre le relèvement et le redoublement ; en décadence le contraste entre l'atténuation et l'amenuisement. La syntaxe extensive procède par tri et mélange : si la syntaxe intensive a pour objet la *mesure*, la syntaxe extensive a pour objet le *nombre*. La syntaxe extensive intervient lorsque les grandeurs sont discrètes : un tri équivaut à une diminution, le mélange à une augmentation. De son côté, la projection graphique, dans la mesure où elle est pertinente, conforte deux hypothèses : (i) l'hypothèse de la quantité non numérique ; (ii) l'hypothèse qui veut que les termes soient au fond des participes présents, des grandeurs en devenir et non des participes passés. Le cas de la syntaxe jonctive est différent : la concession, manifestant une discontinuité, une rupture et un échec de l'anticipation, est pour ainsi dire en concordance d'atmosphère avec la théorie des catastrophes de René Thom : la concession prend acte que dans tel espace « il est arrivé quelque chose » que nul n'avait su envisager.

Nous avons déjà mentionné que la corrélation converse paraît moins « intéressante » que la corrélation inverse. La dynamique de la corrélation inverse présuppose un principe de constance qui fait de la valeur le produit – en l’acception arithmétique du terme – de la valence intensive par la valence extensive. Soit le schéma simple :



La valeur V1 s’établit comme le produit $[a_1 \times b_1]$ de même que la valeur V2 s’établit comme le produit $[a_2 \times b_2]$. Par réciprocity, $[a_1]$ devient le quotient de V1 par $[a_2]$. Il suffit maintenant de rendre aux indices leur antécédent pour « voir » fonctionner les valeurs d’absolu et les valeurs d’univers. Dans le cas des valeurs d’absolu visant *l’unicité*, le diviseur $[b]$ valant « un », la valeur demeure plénière, indivise, concentrée selon la structure canonique. Dans le cas des valeurs d’univers visant *l’universalité*, le diviseur $[b]$ étant possiblement infini, le dividende V est fragmenté, émiétté, distribué, en concordance avec le trait « diffusion » des valeurs d’univers selon la structure canonique. Les corrélations inverses nous incitent à envisager la donation de sens sous le rapport de la *densité*, ce qui nous a conduit à imaginer le sens comme le commerce obscur, le tête-à-tête à peine entrevu de la *mesure intensive* et du *nombre extensif*. Le schéma tensif confirme une donnée qui demeure pour l’instant intuitive, à savoir que les termes qui sont projetés dans l’espace tensif sont des mesures – selon l’acception que Valéry donne à ce terme quand il écrit que les instruments de musique sont au fond des instruments de mesure.

On le voit : les mathématiques se réduisent aux opérations tout élémentaires de l’arithmétique courante. Toutefois, ces opérations modestes correspondent aux vécus inhérents à la versatilité des sujets et aux activités de ces mêmes sujets aux prises avec la diversité de l’ambiance qui les enveloppe.

Quelle est la contribution de la sémiotique tensive à la théorie littéraire au sein des différentes approches actuelles ?

Le discours de la sémiotique n’échappe pas à la forme que le faire cognitif exige, c’est-à-dire que l’énoncé doit être porteur soit d’un *secret* que le destinataire par position requiert, soit d’un *mystère*. Le secret peut être résolu :

c'est affaire de patience, mais le mystère résiste à la résolution. C'est dire que le lecteur est dans toutes les acceptions du terme « intéressé », si bien que l'énonciateur est tenu de lui proposer – c'est la gageure – un énoncé « intéressant », c'est-à-dire aujourd'hui nouveau.

L'analyse d'un objet sémiotique suppose l'adoption d'un modèle que *Sémiotique I* présente en ces termes :

Le modèle peut alors être considéré [...] comme un simulacre construit permettant de représenter un ensemble de phénomènes. (1979 : 232)

Si le modèle était unique, ce qu'il n'est pour aucune discipline, la question s'évanouirait d'elle-même. Le modèle occupe une place dans une hiérarchie, une architecture que nous devons maintenant préciser. Pour la sémiotique greimassienne et l'hypothèse tensive, le langage qu'elles mobilisent est un *méta-langage* dont les termes sont en principe interdéfinis. Mais cette option rencontre une autre option, celle de l'approche phénoménologique, qui entend formuler non pas l'informulable mais le difficilement formulable, et qui fait le choix d'un *pré-* ou d'un *proto-langage*, c'est-à-dire d'un langage soucieux de se tenir au plus près de son jaillissement. C'est d'ailleurs un trait de la modernité que cette visée de l'antériorité qui, pour la doxa, semble fuir dans le passé. C'est du moins en ces termes que René Char caractérise la visée du sens dans l'œuvre de Joan Miro :

Un regard non formulé. L'état qui précède la chose, la voie non pas de l'achèvement, mais celle qui va à son commencement. Aux abords de ce qui n'est pas encore. (1983 : 693)

On le voit : la dynamique aspectuelle ordinaire est subvertie. Cette visée d'un pré-langage possède son paradigme. En effet, tandis que Richard admet le suivi, la résonance, en un mot la dynamique du parvenir, Bachelard voit dans le développement un danger fatal pour l'éclat de l'image survenant ; bref, nous retrouvons l'opposition familière du continu et du discontinu :

| | |
|-------------------------|------------------------------|
| Richard ↓ continu | Bachelard ↓ discontinu |
|-------------------------|------------------------------|

Pour le structuralisme, c'est le sort fait à l'alternance qui est décisif : la sémiotique greimassienne est pour ainsi dire hors alternance. Affirmer que la sémiotique greimassienne est une narrativité généralisée revient à dire que la signification est en somme promise à la forme monodique du carré sémiotique. Le cas de l'hypothèse tensive est différent, puisqu'elle dispose de deux prévalences distinctes : la prévalence des valeurs d'absolu, c'est-à-dire de *l'unique*, et celle des valeurs d'univers, c'est-à-dire de *l'universel* ; soit :

| | |
|---------------------------------|---|
| Greimas ↓ hors alternance | hypothèse tensive ↓ sous alternance |
|---------------------------------|---|

Ce qui nous procure le système des possibles suivant :

| | | | |
|------------------------------------|---------------------------------|---|--|
| pré-langage ↓ phénoménologie | | méta-langage ↓ structuralisme | |
| continuité ↓ Richard | discontinuité ↓ Bachelard | hors alternance ↓ sémiotique greimassienne | sous alternance ↓ hypothèse tensive |

Est-il possible d'apprécier la valeur épistémique d'une théorie ? Cette interrogation est appelée par l'adoption des trois paradigmes figurant dans le tableau. La question se fait tout de suite entendre : qu'est-ce qui les qualifie ? La réponse que plusieurs ont proposée est inattendue. Pour le physicien Francis Perrin cité par Thom, il s'agit de « substituer au visible compliqué de l'invisible simple » (1989 : 83). Ce point de vue est également celui de Hjelmslev :

Il n'est pas nécessaire de considérer le langage comme compliqué ; on peut le considérer comme simple. (1985 : 73)

Et de fait, si le chemin conduisant au carré sémiotique est parfois long, celui-ci est « simple ». De là sans doute son succès. À quoi cette simplicité, sinon même cette rusticité, est-elle due ? Au désarroi que toute multiplicité suscite chez un observateur. L'esprit humain – nombreux sont ceux qui ont admis ce point – ne peut penser *simultanément* qu'un nombre très réduit de grandeurs, et l'analyse a justement ce mérite de substituer des inventaires limités à des inventaires illimités. Au lieu de se disperser sur un nombre élevé de grandeurs, la dynamique sémiotique se concentre et se configure sur quelques grandeurs ainsi favorisées. Bien entendu, l'étroitesse de ce nombre a pour réciproque la fréquence de sa répétition.

L'hypothèse tensive apporte donc à la théorie littéraire sa modestie, puisqu'elle n'est qu'un point de vue ou encore comme l'indique Valéry qu'une synecdoque d'un certain type :

La science est de chercher dans un ensemble la partie qui peut exprimer tout l'ensemble. (1974 : 833)

À propos des poissons qui hantent les grandes profondeurs, Valéry remarque : « Ils voient ce qu'ils rayonnent » (1974 : 833). Et nous entendons après catalyse : *Ils ne voient que ce qu'ils rayonnent*. Dans ces conditions, il est déraisonnable de reprocher à une théorie de ne pas tout analyser, puisqu'elle doit précisément sa pertinence à cette partialité.

Quelle pourrait être la contribution de la sémiotique tensive au développement des sciences humaines ?

Nous n'aborderons pas cette question de façon systématique à la manière de Greimas dans son livre *Sémiotique et sciences sociales*. Nous nous proposons bien plus modestement d'établir que quelques-unes des grandes contributions

qui constituent notre culture et donc notre horizon et qui sont pour ainsi dire des acquis, peuvent être abordées avec les catégories propres à l'hypothèse tensives, à savoir la structure de l'espace tensif, la dualité des valeurs partagées entre valeur d'absolu et valeur d'univers, l'appareil des valences intensives et extensives.

Le premier de ces acquis majeurs qui nous vient à l'esprit est relatif à la comparaison entre l'espace de la géométrie et l'espace du mythe que propose Ernst Cassirer dans le second volume de *La Philosophie des formes symboliques*. Si l'espace de la géométrie est homogène et neutre sous le rapport de l'affect, il n'en va pas de même pour l'espace mythique :

À l'inverse de l'homogénéité qui règne dans l'espace de la géométrie, chaque lieu et chaque direction est affecté dans l'espace intuitif du mythe d'un *accent* particulier, qui renvoie lui-même à l'accentuation propre au mythe, à la distinction du sacré et du profane. (1986 : 111)

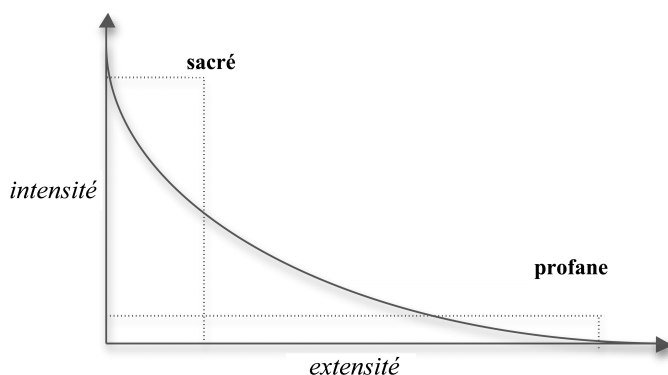
Dans les limites de cet extrait, l'espace du mythe est porteur d'une valence intensive, ici de tonicité. Il reste à déterminer sa valence extensive spatiale, ce que Cassirer fait en ces termes :

La distinction spatiale primaire, celle qu'on ne cesse de retrouver, de plus en plus sublimée dans les créations les plus complexes du mythe, est la distinction entre deux *provinces* de l'être : une province de l'habituel, du toujours-accessible, et une région sacrée, qu'on a dégagée et séparée de ce qui l'entoure, qu'on a clôturée, et qu'on a protégée du monde extérieur. (1986 : 111)

La distinction pertinente oppose le /fermé/ à l'/ouvert/. Cette analyse permet d'établir la définition tensives, ou encore valencielle, du sacré :

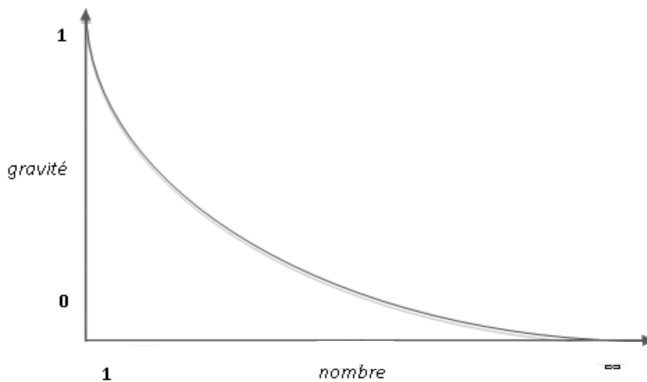
| | | |
|-------------|----------------|----------------|
| dimension → | intensité ↓ | extensité ↓ |
| valence → | tonicité | fermeture |

Le sacré s'inscrit sans peine dans l'espace tensif comme valeur d'absolu refusant la communication :



Une seule occurrence ne fait pas un système, mais la convergence entre la structure mythique et la structure sémiolinguistique ne peut pas être fortuite. Selon Hjelmslev, elle ne saurait l'être, puisque pour lui « [la] langue est la forme par laquelle nous concevons le monde » (1971 : 173).

Le second motif que nous envisagerons est celui bien plus résistant de la responsabilité, laquelle avec le procès de Nuremberg et le procès de Jérusalem a pris une ampleur nouvelle. De l'avis général, si désigner un coupable ou un responsable, c'est concentrer sur un seul agent l'acte et ses conséquences, la détermination de la responsabilité devient une affaire de *nombre* que l'hypothèse tensive, en raison des prémisses qu'elle s'est données, est en mesure de traiter. Eu égard à l'espace tensif, la dimension de l'intensité proprioceptive est celle de l'affect et de sa mesure, puisque éprouver un affect c'est d'abord, peut-être seulement, le *mesurer*. L'exclusivité accable, tandis que la pluralité des agents, si elle est honnêtement établie, diminue la gravité en la distribuant sur un nombre qui, en raison de son élasticité, peut être élargi ou restreint. Le degré de responsabilité varie en raison inverse du nombre des protagonistes. Soit le graphique suivant :

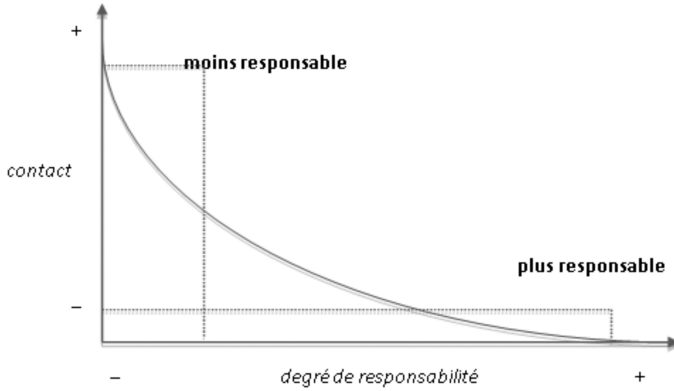


Dans ces conditions, l'extensité fonctionne comme un diviseur, en somme comme un coefficient d'indulgence. Cette dynamique ici diminutive confirme la sous-jacence d'une quantité numérique. En effet, un procès s'efforce de dénombrer les participants afin de déterminer le *quotient* du dividende par le nombre des participants identifiés, c'est-à-dire en définitive de fixer le montant de la peine. Dans la même perspective, établir le caractère collectif du crime ne vaut-il pas acquittement ? « On » ne saurait être coupable.

Le nombre n'est pas la seule variable à prendre en compte en vue de procéder au si justement dénommé « partage des responsabilités ». La distance et la place dans la hiérarchie ont été également invoquées. Deux cas-limites ont été retenus : celui qui décide sans lui-même exécuter et celui qui exécute sans lui-même décider. À cet égard, Hannah Arendt précise :

Au cours du procès d'Adolf Eichmann, meurtrier en col blanc par excellence, la Cour a déclaré que « le degré de responsabilité augmente quand on s'écarte de l'homme qui manie de ses propres mains les instruments fatals ». (2005 : 264-265)

La catégorie linguistique reconnue est selon Hjelmslev celle de l'adhérence (1972) qui oppose la distance au contact. Soit :



La prédication tient son importance de l'intersection des dimensions qu'elle chiffre. Le prédicat de moindre responsabilité compose une valence régissante de contact et une valence régie d'imputation.

Le troisième motif, la comparaison entre le style classique de la Renaissance et le style dit baroque, est emprunté à l'analyse toujours remarquable de Wölfflin. L'art de la Renaissance est décrit par lui en ces termes :

La Renaissance est l'art de la beauté paisible. Elle nous offre cette beauté libératrice que nous ressentons comme un bien-être général et un accroissement régulier de notre force vitale. (1989a : 81)

Il en va tout autrement pour l'art baroque :

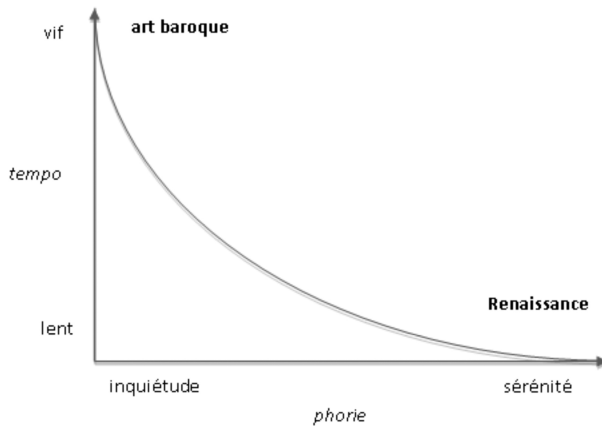
Le baroque se propose d'opérer autrement. Il fait appel à la puissance de l'émotion pour empoigner et subjuguier directement. [...] Il n'évoque pas la plénitude de l'être, mais le devenir, l'événement. (1989a : 81-82)

Les caractéristiques relevées par Wölfflin se rangent sans peine dans les catégories propres à l'hypothèse tensive :

| | | Renaissance ↓ | Art baroque ↓ |
|-------------------------|---------------|------------------------|----------------------|
| intensité → | tempo → | régulier | vif |
| | tonicité → | modérée | forte |
| extensité → | temporalité → | longévitité [état] | brièveté [événement] |
| | spatialité → | fermeture ² | ouverture |
| vécu de l'observateur → | | plénitude | malaise |

2. Le choix de la forme fermée est établi dans *Les Principes fondamentaux de l'histoire de l'art* : « l'on peut considérer nettement la facture classique, en face des formes en dissolution du baroque, comme l'art des formes fermées » (1989b : 16).

Le diagramme correspondant se présente ainsi :



Nous avons superficiellement examiné : (i) un motif anthropologique, la partition de l'existence en deux sphères contrastées : la sphère du sacré et celle du profane ; (ii) un motif éthique, l'élasticité de la responsabilité ; (iii) un motif esthétique, le contraste entre le style de la Renaissance et le style baroque tel qu'il ressort de l'analyse de Wölfflin. Pour ce faire, nous n'avons pas eu besoin de changer de dispositif catégoriel, de « logiciel ». Dans ces conditions, le métalangage tensif prend rang de plan du contenu, et les langages-objets de plans de l'expression. Autre conséquence inattendue et quelque peu dérangement : l'analyse valencielle aboutit à une certaine *littéralité*, comme si le sujet finissait par voir ce qu'il regarde...

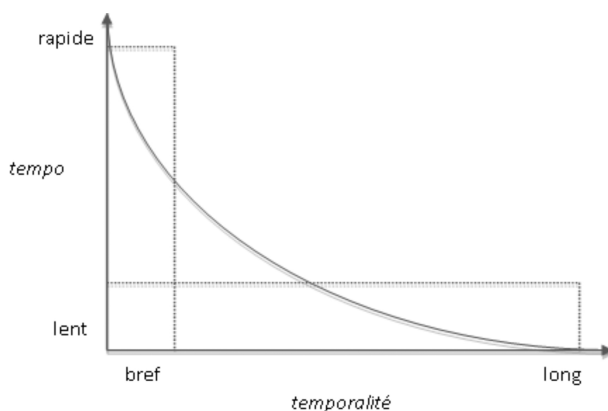
Vous avez à maintes reprises abordé la question du temps. Comment décrivez-vous l'évolution de votre réflexion à ce sujet, et quelles en sont les constantes ? Existe-t-il une continuité entre l'approche de la temporalité telle qu'elle ressort de votre contribution à *Sémiotique II* et votre intérêt récent pour la notion d'événement ?

Il est courant de coupler le temps et l'espace en laissant entendre qu'il existe une correspondance, une identité partielle entre ces deux dimensions, si bien que certaines caractéristiques seraient partagées. Il n'en est rien comme le prouve le fait que Bachelard a produit avec *La Poétique de l'espace* et *La Dialectique de la durée*, deux ouvrages très dissemblables. Sur un point, cependant, cette approche est en défaut : il y a une profondeur du temps comme il y a une profondeur de l'espace.

Les langues qui nous sont accessibles distinguent entre le présent, le passé et l'avenir, mais les linguistes nous apprennent d'une part que nombreuses sont les langues qui se contentent de l'opposition du présent et du passé, d'autre part que le futur a le plus souvent une assiette modale faisant appel à la modalité du devoir et de l'obligation. Sous cette restriction, nous envisageons que la première schizie confronte la *chronie* comme la scène où la passéification intervient continuellement et la *mnésie* comme la scène où la présentification advient. Eu égard à l'aspectualité, ni la chronie ni la mnésie

ne lui sont étrangères : la chronique manifeste une imperfectivité, quelque chose qui « *passé* » et qui autorise par là même à poser ensuite une perfectivité, ce même quelque chose comme justement « *passé* ». Au titre des images, la chronique projette la figure de l'évanescence, la mnésie celle de la persistance.

Supposées valides, ces remarques sociolectales, sinon triviales, sont autant de questions à démêler. En effet, cette dualité de la chronique et de la mnésie n'est pas la réponse, mais la question. De notre point de vue, la réponse, si elle existe, est à rechercher dans le système des catégories tensives que nous concevons ainsi. L'hypothèse tensive prend acte de la divergence entre les états d'âme et les états de choses, entre l'intensité et l'extensité lesquelles ont rang de dimensions. L'intensité compose et ajuste la sous-dimension à tort trop négligée de la vitesse et la sous-dimension de la tonicité. Pour sa part, l'extensité compose les sous-dimensions de la temporalité et de la spatialité. La signification inhérente à telle dimension ou à telle sous-dimension est dans la dépendance des relations possibles entre ces différentes grandeurs. Sous condition de tempo, et cette catalyse est comparable à une clef musicale, la temporalité a d'abord rapport à la spatialité : le temps s'identifie au temps mis pour effectuer telle opération ou tel déplacement. Plus intéressantes sont les relations entre sous-dimensions n'appartenant pas à la même dimension. Deux relations sont concernées, d'abord la relation du tempo à la temporalité. Cette relation se présente comme une corrélation inverse canonique :



Ainsi que chacun est à même de le constater, la vitesse abrège, tandis que la lenteur allonge.

La relation entre la tonicité et la temporalité est moins nette, car elle suppose pour la tonicité une capacité de persistance. Selon Valéry :

Ce qui n[ou]s frappe persiste et se projette sur les choses suivantes. L'intense a donc une qualité propre – qui est de persister au-delà de la durée de sa cause. (1973 : 1235)

Cette déformation est comparable à l'allongement que provoque dans le plan de l'expression la détonation de l'accent tonique : les syllabes accentuées sont sensiblement plus longues que les syllabes inaccentuées.

Dimensions et sous-dimensions ne sont pas des scènes vides, mais des espaces où des opérations signifiantes se produisent. Parmi les plus remarquables, il convient de mentionner l'intervention du mode d'efficiencia. Si le mode en linguistique désigne une manière d'être, le mode d'efficiencia du point de vue sémiotique renvoie à l'alternance entre le survenir et le parvenir. À son tour, le survenir désigne la manière subite, non prévue, intempestive, brutale, si l'on veut le style, en vertu duquel une grandeur fait irruption dans le champ de présence. Cette soudaineté présuppose un tempo et une tonicité extrêmes. Cette concordance « par le haut » des sub-valences de tempo et de tonicité donne lieu à un événement que le *Petit Robert* aborde en ces termes : « Ce qui arrive et qui a de l'importance pour l'homme »³. Venons-en à notre hypothèse qui consiste à postuler la chaîne de présuppositions suivante : le temps mnésique présuppose l'événement et l'événement lui-même renvoie à son tour à une saturation des sub-valences de tempo et de tonicité. Selon l'autre orientation, la suite des présuppositions prend un tour enthymémique :

temps mnésique ≈ survenir → valences extrêmes → événement

Le partage entre le temps chronique et le temps mnésique prend son sens : le temps chronique concerne une zone grise où il ne se passe pas grand-chose ; le passé est passé selon l'acception du terme lorsqu'on dit d'une couleur qu'elle est passée, tandis que le temps mnésique, qui a pour ressort l'événement, est le temps des éblouissements, des réminiscences gratifiantes. L'événement est donc au principe du temps mnésique qui reproduit en somme la condition dont il dépend. Rapporté à l'alternance entre les valeurs d'absolu et les valeurs d'univers, l'événement, en raison de sa singularité, est selon Cassirer une valeur d'absolu :

Telle ou telle cérémonie particulière qui se répète sans cesse dans le culte n'est interprétée et « comprise », pour le mythe, que si celui-ci la rattache à un événement temporel unique, dont cette cérémonie est la reproduction et le reflet. (1986 : 257-258)

Cette orientation sociolectale n'exclut pas une orientation personnelle, comme le relève Alain Badiou pour qui le temps mnésique induit par l'événement se maintient comme une forme de vie :

La vérité n'est pas l'adéquation de la connaissance et de l'objet. C'est avant tout une production intérieure à l'expérience d'où émerge un élément de nouveauté. Il y a un événement, quelque chose qui survient au point de départ de toute vérité. La vérité se caractérise comme la tentative d'être fidèle à cet événement, c'est-à-dire comme le processus qui va reprendre, indéfiniment, toute la situation à partir de ce scintillement qu'a représenté l'événement. (1993)

Ainsi que nous l'avons laissé entendre, l'atonie du temps chronique et la tonicité du temps mnésique confèrent à la temporalité sa *profondeur*. Les vécus du sujet sont ainsi partagés entre la vacuité du temps chronique et la concessive « attente de l'inattendu » évoquée dans le dernier chapitre de *De l'imperfection* de Greimas. Le survenir s'impose lui-même comme l'inattendu garant du sens.

3. À certains égards, la sémiotique dite tensiva se présente comme le dictionnaire du dictionnaire.

En résumé, la constante de ma réflexion porte sur le partage du temps entre temps chronique et temps mnésique, mais il m'a fallu du temps pour discerner la subordination du temps mnésique au tempo et au survenir.

Pour finir, qu'aimeriez-vous ajouter ?

Indépendamment des satisfactions personnelles qu'il procure, le prolongement de la théorie greimassienne n'échappe pas à l'ambivalence. En effet, répéter strictement l'enseignement de Greimas est la meilleure façon de le virtualiser. Greimas définissait volontiers la sémiotique comme un projet, mais cette formule n'a pas le même sens selon qu'elle s'applique à Greimas ou à ses continuateurs. En second lieu, l'époque n'admet que la nouveauté et pose comme impératif non discutable son renouvellement. Mais cette exigence que nul ne saurait contourner aboutit à ceci que la continuation suppose un degré inévitable de trahison – inconfort...

Bibliographie générale
(Références citées ou mentionnées dans les entretiens)

- ABLALI, Driss, BADIR, Sémir (dir.) (2009), *Analytiques du sensible : pour Claude Zilberberg*, Limoges, Lambert-Lucas.
- ABLALI, Driss, DUCARD, Dominique (dir.) (2009), *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris-Besançon, Honoré Champion-Presses Universitaires de Franche-Comté.
- ALEXANDER, Christopher (1970), *Notes on the Synthesis of Form*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- ANTELME, Robert (1978 [1947]), *L'Espèce humaine*, Paris, Gallimard.
- ARENDET, Hannah (2005 [1978]), *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot.
- ARRIVÉ, Michel (1965), « Encore les indéfinis (*À propos d'un article récent*) », *Le Français moderne*, t. XXXIII, n° 2, avril, pp. 97-108.
- ARRIVÉ, Michel (1972), *Les Langages de Jarry : essai de sémiotique littéraire*, Paris, Klincksieck.
- ARRIVÉ, Michel (1976), *Lire Jarry*, Bruxelles, Complexe.
- ARRIVÉ, Michel, COQUET, Jean-Claude (dir.) (1987), *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas : actes de la Décade tenue au Centre culturel international de Cerisy-la-Salle*, Paris-Amsterdam, Ha-dès-Benjamin.
- ARRIVÉ, Michel (1989), *L'Éphémère ou la mort comme elle va : nouvelles*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- ARRIVÉ, Michel (1993), « Souvenirs scientifiques et autres sur A.-J. Greimas », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 25, *Hommages à A.-J. Greimas*, Limoges, Pulim, pp. 13-23.
- AUSTER, Paul (1990 [1989]), *Moon Palace*, Arles, Actes sud.
- BACHELARD, Gaston (1981 [1957]), *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF.
- BACHELARD, Gaston (1983 [1934]), *Le Nouvel Esprit scientifique*, Paris, PUF.
- BACHELARD, Gaston (1989 [1936]), *La Dialectique de la durée*, Paris, PUF.
- BADIOU, Alain (1993), « Un entretien avec Alain Badiou », propos recueillis par Roger-Pol Droit, *Le Monde*, 31 août.
- BARTHES, Roland (1953), *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1957), *Mythologies*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1963), *Sur Racine*, Paris Seuil.
- BARTHES, Roland (1964a), « Rhétorique de l'image », *Communications*, n° 4, Paris, Seuil, pp. 40-51.
- BARTHES, Roland (1964b), « Éléments de sémiologie », *Communications*, n° 4, Paris, Seuil, pp. 91-135.
- BARTHES, Roland (1967), *Système de la mode*, Paris, Seuil.

- BARTHES, Roland (1968), « La mort de l'auteur », *Manteia*, n° 5, 4^e trimestre, pp. 12-17.
- BARTHES, Roland (1970), *S/Z*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland *et al.* (1971), *Exégèse et Herméneutique*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1973), *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1975), *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1977), *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1980), *La Chambre claire*, Paris, Gallimard-Seuil-Cahiers du cinéma.
- BARTHES, Roland (1985), *L'Aventure sémiologique*, Paris, Seuil.
- BARTHES, Roland (1989 [1977]), *Leçon inaugurale de la chaire de sémiologie littéraire du Collège de France*, Paris, Seuil.
- BASSO FOSSALI, Pierluigi, DONDERO Maria Giulia (2011 [2007]), *Sémiotique de la photographie*, Limoges, Pulim.
- BAUDRY, Jean-Louis (1975), « Le dispositif : approches métapsychologiques de l'impression de réalité », *Communications*, n° 23, *Psychanalyse et cinéma*, pp. 56-72 ; repris dans *L'Effet cinéma*, Paris, Albatros, 1978, pp. 27-49.
- BEAUDE, Pierre-Marie (2005), « L'exégèse narratologique : quels enjeux ? », *Foi et Vie*, vol. 104, n° 4, pp. 92-105.
- BENJAMIN, Walter (1989 [1927-1940]), *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Paris, Cerf.
- BEN TAÏBI, Mustapha (2009), *Quelques façons de lire le texte coranique*, Limoges, Lambert-Lucas.
- BENVENISTE, Émile (1966), *Problèmes de linguistique générale*, t. 1, Paris, Gallimard.
- BERTRAND, Denis, FONTANILLE, Jacques (dir.) (2006), *Régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, PUF.
- BEYAERT-GESLIN, Anne (1999), « La sémiotique visuelle en France : paradoxes et enthousiasmes », disponible sur <http://aisviavs.files.wordpress.com/2013/04/svfrance.pdf>.
- BLANCHÉ, Robert (1966), *Structures intellectuelles : essai sur l'organisation systématique des concepts*, Paris, Vrin.
- BLOOMFIELD, Leonard (1970 [1933]), *Le Langage*, Paris, Payot.
- BORDRON, Jean-François (1987), *Descartes : recherches sur les contraintes sémiotiques de la pensée discursive*, Paris, PUF.
- BORDRON, Jean-François, FONTANILLE, Jacques (dir.) (2000), *Langages*, n° 137, *Sémiotique du discours et tensions rhétoriques*, Paris, Larousse.
- BORDRON, Jean-François (2011), *L'Iconicité et ses images*, Paris, PUF.
- BOUDON, Pierre (2004), « Cosmos (fragments) », *Protée*, vol. 31, n° 3, Université du Québec à Chicoutimi, pp. 7-15.
- BOUISSAC, Paul (1990), « L'institution de la sémiotique : stratégies et tactiques », *Semiotica*, Berlin-New York, Mouton de Gruyter, pp. 217-233.

- BRANDT, Line (2013), *The Communicative Mind: A Linguistic Exploration of Conceptual Integration and Meaning Construction*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing.
- BRANDT, Per Aage (1973), *L'Analyse phrastique : introduction à la grammaire*, Bruxelles-Paris, AIMAV.
- BRANDT, Per Aage (1997), « Domains and blendings: Language in a cognitive and semiotic framework », *Almen Semiotik*, n° 13, pp. 147-154.
- BRANDT, Per Aage (2004), « Toward a Cognitive Semiotics », *Recherches en Communication*, n° 19, *Cognitive Semiotics*, U.C. Louvain, pp. 21-34.
- BRANDT, Per Aage (2009), « Prägnanz, Resonanz und die Rolle fremder Intelligenzen. Überlegungen zur Neuro-Architektur der Wahrnehmung », *Zeitschrift für Semiotik*, vol. 31, n° 1-2, Berlin, pp. 105-114.
- BRETON, André (1924), *Manifeste du surréalisme*, Paris, Sagittaire.
- BROWN, Dan (2004 [2003]), *Da Vinci Code*, Paris, Le Grand livre du mois.
- BUYSSSENS, Eric (1943), *Les Langages et le discours : essai de linguistique fonctionnelle dans le cadre de la sémiologie*, Bruxelles, Office de Publicité.
- CALABRESE, Omar (1984), *Il Linguaggio dell'arte*, Milan, Bompiani.
- CALABRESE, Omar (1996), « Pablo Picasso et les *Ménines* de Velázquez », *Visio*, vol. I, n° 2, *Esthétique et sémiotique*, pp. 25-29.
- CALLOUD, Jean (1993), « Le texte à lire », dans Louis Panier (dir.), *Le Temps de la lecture : exégèse biblique et sémiotique*, Paris, Cerf, pp. 31-63.
- CALVINO, Italo (1981 [1979]), *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, Paris, Seuil.
- CALVINO, Italo (1983), *Comment j'ai écrit un de mes livres*, Paris, Oulipo.
- CANGUILHEM, Georges (1966), « Qu'est-ce que la psychologie ? », *Les Cahiers pour l'analyse*, n° 2, pp. 75-91.
- CASSIRER, Ernst (1983 [1927]), *Individu et cosmos*, Paris, Minuit.
- CASSIRER, Ernst (1986 [1923-1929]), *La Philosophie des formes symboliques*, t. 2, Paris, Minuit.
- CAVASSILAS, Marina (2007), « Méthode sémiotique pour l'analyse visuelle du packaging », disponible sur http://aisv2007.zxq.net/2GUN/2ANFI_A/5MARINA_CAVASSILAS.pdf
- CERTEAU, Michel de et al. (1986), *Le Discours mystique : approches sémiotiques, documents de travail*, Centro Internazionale di Semiotica e Linguistica, Università di Urbino, n° 150-152, pp. 20-33.
- CHABROL, Claude (1967), « Structures intellectuelles », *Information sur les sciences sociales*, vol. 6, n° 5, pp. 205-209.
- CHAR, René (1983 [1955]), *Recherche de la base et du sommet*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, pp. 629-745.
- CHAUVIRÉ, Christiane (2008), *L'Œil mathématique : essai sur la philosophie mathématique de Peirce*, Paris, Kimé.
- CHEVALIER, Jean-Claude (avec Pierre Encrevé) (2006), *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva*, Paris, ENS éd.

- CHOAY, Françoise (1965), *L'Urbanisme, utopies et réalités : une anthologie*, Paris, Seuil.
- CHOMSKY, Noam (1969 [1957]), *Structures syntaxiques*, Paris, Seuil.
- CLAUDEL, Paul (1960), *Réflexions sur la poésie*, Paris, Gallimard.
- CLAUDIA DE OLIVEIRA, Ana (éd.) (1994), *A. J. Greimas, Testemunhos* (Notas manuscrites de A. J. Greimas), Pontificia Universidade Católica de São Paulo (PUC-SP)-Universidade de São Paulo (USP), São Paulo.
- COHEN, Marcel (1965), *Pour une sociologie du langage*, Paris, Albin Michel.
- CONDILLAC, Étienne Bonnot de (1970 [1754]), *Traité des sensations*, dans *Œuvres complètes*, t. III, Genève, Slatkine reprints, pp. 37-310.
- COQUET, Jean-Claude (1969), « Combinaison et transformation en poésie (Arthur Rimbaud : *Les Illuminations*) », *L'Homme. Revue Française d'Anthropologie*, vol. 9, n° 1, pp. 23-41.
- COQUET, Jean-Claude, DERYCKE, Marc (1971-1972), *Lexique d'E. Benveniste*, 2. vol., Urbino, Université d'Urbino.
- COQUET, Jean-Claude (1978), « Le discours et son sujet : développement d'une sémiotique modale » (entrevue de Coquet et d'Anne Hénault), *Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques*, Paris, CNRS-EHESS, n° 2-3, pp. 1-8.
- COQUET, Jean-Claude, ARRIVÉ, Michel, CALAME, Claude *et al.* (1982), *Sémiotique : l'École de Paris*, Paris, Hachette.
- COQUET, Jean-Claude (1984), *Le Discours et son sujet*, t. I, *essai de grammaire modale*, Paris, Klincksieck.
- COQUET, Jean-Claude (1985), *Le Discours et son sujet*, t. II, *pratique de la grammaire modale*, Paris, Klincksieck.
- COQUET, Jean-Claude (1991), « Réalité et principe d'immanence », *Langages*, n° 103, pp. 23-35.
- COQUET, Jean-Claude (1997), *La Quête du sens : le langage en question*, Paris, PUF.
- COQUET, Jean-Claude (2011), « La sémiotique visuelle permet-elle d'accéder à la "réalité" », dans Tiziana Migliore (dir.), *Retorica del visibile. Strategie dell'immagine tra significazione e comunicazione I: Conferenze*, Roma, Aracne, pp. 111-120.
- CASSETTI, Francesco (1986), *Dentro lo sguardo : il film e il suo spettatore*, Milan, Bompiani [en français : *D'un regard l'autre : le film et son spectateur*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1990].
- COSTANTINI, Michel (1978), « Giotto, le théâtre figé : processus d'analyse du décor et de la gestualité », *Degrés*, n° 13, Bruxelles, pp. 1-19.
- COSTANTINI, Michel (1980), « L'énoncé pictural – notes méthodologiques sur Malevitch », *Degrés*, n° 22, Bruxelles, pp. g-g16.
- COSTANTINI, Michel (1984), « Discours sur l'art : un événement », *L'Arapède-feuille*, Tours, n° 4, janvier 1984, p. 7.
- COSTANTINI, Michel (1992a), « Algirdas Julien Greimas et l'image », *Bulletin international de sémiotique de l'image*, vol. 7, n° 1, pp. 11-14.

- COSTANTINI, Michel (1992b), « À propos de *Traité du signe visuel*. Pour une rhétorique de l'image », *Littérature*, n° 87, pp. 99-104.
- COSTANTINI, Michel (1996), « La subjectivité : conditions de retour », dans Jean Arrouye (dir.), *Rencontres, croisements, emprunts : méthodologies de l'analyse d'images*, Laboratoire d'études en sémiologie de l'image, Publications de l'Université de Provence, pp. 37-46.
- COSTANTINI, Michel, KIM, Hae-Young (1996), « L'effleurement et le retrait », dans Bertrand Rougé, *Ratures et repentirs (Rhétorique des Arts V) : actes du cinquième colloque du CICADA*, Pau, Université de Pau et des Pays de l'Adour, pp. 73-81.
- COSTANTINI, Michel (1997), « Le syndrome de Kitty Wu : pour une sémiotique continuiste », dans *Mejkul'turnaia kommunikatsiia, tezisy dokladov 2-go sibirsko-frantsuzskogo kollokviuma, Irkutsk, 23-25 sep. 1997 goda*, Irkutsk, pp. 93-98.
- COSTANTINI, Michel (1998a), « Pertinence de la sémiotique visuelle dans la recherche historique », dans Hélène d'Almeida-Topor et Michel Sève (dir.), *L'Historien et l'image : de l'illustration à la preuve : actes du colloque tenu à l'Université de Metz*, Metz, Centre de Recherche Histoire et Civilisation de l'Université de Metz, pp. 89-98.
- COSTANTINI, Michel (1998b), « Pour une histoire sémantique de l'art », *Visio*, vol. 3, n° 2, *Histoire de l'art et sémiotique*, pp. 9-32.
- COSTANTINI, Michel (1999), « Trictrac en Grèce antique : de l'herméneutique, leçon III », dans *À quoi joue-t-on ? Pratiques et usages des jeux et jouets à travers les âges (Festival d'Histoire de Montbrison, 26 septembre-4 octobre 1998)*, Ville de Montbrison, pp. 23-41.
- COSTANTINI, Michel (2002a), « Déroulez donc indiscontinûment [...] ; n'entravez pas la procession », dans Philippe Postel (dir.), *Segalen : le rythme et le souffle : actes du colloque Horizons comparatistes*, Nantes, Université de Nantes, pp. 191-202.
- COSTANTINI, Michel (2002b), « Pour une sémiotique de la sculpture », *Visio*, vol. 7, n° 3-4, pp. 155-182.
- COSTANTINI, Michel (2010a), « Le gnomon d'Anaximandre », dans Michel Costantini (dir.), *La Sémiotique visuelle : nouveaux paradigmes*, Paris, L'Harmattan, pp. 13-40.
- COSTANTINI, Michel (2010b), « Reconnaissance de dette : Jakobson et Lévi-Strauss », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 113, disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3456>.
- COSTANTINI, Michel (dir.) (2013), *Glissements, Décentremments, Déplacement : pour un dialogue sémiotique franco-russe*, Bibliothèque numérique de Paris 8.
- COSTANTINI, Michel (à paraître), « Comment dire l'image en souplesse féconde ? », communication au Colloque Transparences et opacités : Louis Marin, Université de Pau, 2-4 mai 2002, à paraître dans Bertrand Rougé (dir.), *Travailler avec Louis Marin (1992-2012)*, Paris-Pau, Éditions de l'EHESS-Publication de l'Université de Pau.

- DAGRON, Alain (1988), « De la lecture ou du texte en quête de lecteur », *Sémiotique & Bible*, n° 51, pp. 38-39.
- DAMASIO, Antonio (2003), *Spinoza avait raison*, Paris, Odile Jacob.
- DAMBRINE, Sylvain (2001), « Autour d'une instance-frontière : tentatives de délimitation », *Degrés*, n° 105-106, Bruxelles, pp. c1-c24.
- DAMISCH, Hubert (1971), « Histoire et théorie de l'art », *Scolies*, n° 1, pp. 27-36.
- DAMISCH, Hubert (1972), *Théorie du nuage*, Paris, Seuil.
- DAMISCH, Hubert (1977), « Huit thèses pour (ou contre ?) une sémiologie de la peinture », *Macula*, n° 2, pp. 17-23.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (1976), « Présentation », *Langages*, n° 43, *Modalités : logique, linguistique, sémiotique*, pp. 3-9.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (1979), « Pour une approche sémiotique de la thérapie psychomotrice », *Thérapie psychomotrice*, n° 44, pp. 55-88.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan, KLEIN, Jean-Pierre (2007 [1993]), *Pour une psychiatrie de l'ellipse : les aventures du sujet en action*, Limoges, PULIM.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan (2009), « Non-Genericity as an Invariant of the Readability of Pictures », *Cognitive Semiotics*, n° 5, pp. 93-102.
- DARRAULT-HARRIS, Ivan, GRUBITS, Sonia (2010), *Identité et Représentation : la création plastique des adolescents guarani et kadiwéo du Brésil*, Limoges, Lambert-Lucas.
- DEACON, Terrence (1997), *The Symbolic Species – the Co-evolution of Language and the Brain*, New York, Norton.
- DESCARTES, René (1996 [1649]), *Traité des passions*, Paris, Rocher.
- DESCARTES, René (2007 [1637]), *Discours de la méthode*, Paris, Hatier.
- DESCARTES, René (2012 [1641]), *Méditations métaphysiques*, Paris, PUF.
- DEFONSECA, Misha (avec Vera Lee) (1997), *Survivre avec les loups : de la Belgique à l'Ukraine, une enfant juive à travers l'Europe nazie, 1941-1944*, Paris, Laffont.
- DELEUZE, Gilles (1968), *Différence et répétition*, Paris, PUF.
- DELEUZE, Gilles (1983), *L'Image-mouvement*, Paris, Minuit.
- DELEUZE, Gilles (1985), *L'Image-temps*, Paris, Minuit.
- DELORME, Jean (1972), « La résurrection de Jésus dans le langage du Nouveau Testament », dans *Le Langage de la foi dans l'Écriture et dans le monde*, Paris, Cerf, pp. 101-182.
- DELORME, Jean (1982), « Incidences des sciences du langage sur l'exégèse et la théologie », dans Bernard Lauret et François Refoulé (dir.), *Initiation à la pratique de la théologie*, t. I, Paris, Cerf, pp. 299-311.
- DELORME, Jean, GEOLTRAIN, Pierre (1982), « Le discours religieux », dans Jean-Claude Coquet (dir.), *Sémiotique : l'école de Paris*, Paris, Hachette, pp. 103-126.

- DELORME, Jean (1986), « Jésus et l'hémorroïsse », *Sémiotique & Bible*, n° 44, pp. 1-17.
- DELORME, Jean (1987), « La communication parabolique d'après Marc 4 », *Sémiotique & Bible*, n° 48, pp. 1-17.
- DELORME, Jean (1992a), « Sémiotique », dans *Dictionnaire de la Bible – Supplément*, Paris, Letouzey & Ané, pp. 282-333.
- DELORME, Jean (1992b), « Analyse sémiotique du discours et étude de la Bible », *Sémiotique & Bible*, n° 66, pp. 37-44.
- DELORME, Jean (2001), « La sémiotique littéraire interrogée par la Bible », *Sémiotique & Bible*, n° 102, pp. 3-28 et n° 103, pp. 3-21.
- DELORME, Jean (2005), « Exégèse, sémiotique et lecture de la Bible », *Sémiotique & Bible*, n° 120, pp. 3-26.
- DELORME, Jean (2006), *Parole et récits évangéliques : études sur l'évangile de Marc*, Paris, Cerf.
- DENI, Michela, PRONI, Gianpaolo (2008), *La Semiotica e il progetto : design, comunicazione, marketing*, Milan, Franco Angeli.
- DEVEREUX, Georges (1970 [1939]), *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Paris, Gallimard.
- DEVEREUX, Georges (1972 [1938-1966]), *Ethnopsychanalyse complémentariste*, Paris, Flammarion.
- DOBRE, Dan (2012), *Introduction à une épistémologie de l'image publicitaire*, Bucarest, Éditions de l'Université de Bucarest.
- DOGUET, Jean-Paul (2007), *L'Art comme communication : pour une re-définition de l'art*, Paris, Colin.
- DONALD, Merlin (2001), *A Mind So Rare – The Evolution of Human Consciousness*, New York, Norton.
- DUMÉZIL, Georges (1945), *Naissance d'archanges : essai sur la formation de la théologie zoroastrienne*, Paris, Gallimard.
- ECO, Umberto (1965 [1962]), *L'Œuvre ouverte*, Paris, Seuil.
- ECO, Umberto (1972 [1968]), *La Structure absente : introduction à la recherche sémiotique*, Paris, Mercure de France.
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di semiotica generale*, Milan, Bompiani.
- ECO, Umberto (1985 [1979]), *Lector in fabula*, Paris, Grasset.
- ECO, Umberto (1988 [1973]), *Le Signe*, Bruxelles, Labor.
- ECO, Umberto (1992 [1990]), *Les Limites de l'interprétation*, Paris, Grasset.
- ECO, Umberto (1996 [1992]), *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF.
- ECO, Umberto (1999 [1997]), *Kant et l'ornithorynque*, Paris, le Grand livre du mois.
- FABBRI, Paolo (2008 [2001]), *Le Tournant sémiotique*, Paris, Hermès-Lavoisier.
- FLOCH, Jean-Marie (1978), « Quelques positions pour une sémiotique visuelle », *Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques*, n° 4-5, pp. 1-16.

- FLOCH, Jean-Marie (1985), *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit : pour une sémiotique plastique*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins.
- FLOCH, Jean-Marie (1986), « Lettre aux sémioticiens de la terre ferme », *Actes sémiotiques*, vol. 9, n° 37, Paris, CNRS-EHESS, pp. 7-14.
- FLOCH, Jean-Marie (1989), « La sémiotique est une praxis. Entretien avec Jean-Marie Floch », dans Denis Bertrand (dir.), *Cruzeiro Semiotico*, n° 10, « Semiotica concreta. Conhecimento de Objectos », Associação Portuguesa de Semiotica, Lisboa-Porto, Nobar-Grupo Editorial, Lda, pp. 112-121.
- FLOCH, Jean-Marie (1995), *Identités visuelles*, Paris, PUF.
- FLOCH, Jean-Marie (2002), « *Composition IV* de Kandinsky », dans Anne Hénault (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, pp. 121-151.
- FLOCH, Jean-Marie, COLLIN Jérôme (2009), *Lecture de la Trinité d'Andrei Roulev*, Paris, PUF.
- FONTANIER, Pierre (1977 [1821-1827]), *Les Figures du discours*, Paris, Flammarion.
- FONTANILLE, Jacques (1989), *Les Espaces subjectifs : introduction à la sémiotique de l'observateur*, Paris, Hachette.
- FONTANILLE, Jacques (1995), *Sémiotique du visible : des mondes de lumière*, Paris, PUF.
- FONTANILLE, Jacques, ZILBERBERG, Claude (1998), *Tension et signification*, Liège, Mardaga.
- FONTANILLE, Jacques (1999), *Sémiotique et littérature : essais de méthode*, Paris, PUF.
- FONTANILLE, Jacques (2006), « Entretien avec Fontanille », par Jean Cristtus Portela, disponible sur http://www.unilim.fr/pages_perso/jacques.fontanille/textes-pdf/Aentretienavecjacquesfontanille.pdf.
- FORTIN, Anne (1996), « Du sens à la signification : pour une théorie de l'acte de lecture en théologie », *Laval théologique et philosophique*, n° 52, pp. 327-338.
- FORTIN, Anne (2002), « Lire le geste théologique des Écritures », dans Michel Beaudin, Anne Fortin et Ramon Martinez de Pison Liébanas (dir.), *Des théologies en mutation : parcours et témoignages. Actes du 36^e congrès de la Société canadienne de théologie*, Montréal, Fides, pp. 293-308.
- FORTIN, Anne (2005), *L'Annonce de la bonne nouvelle aux pauvres : une théologie de la grâce et du Verbe fait chair*, Québec, Mediaspaul, pp. 27-41.
- FREUD, Sigmund (1967 [1900]), *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF.
- FREUD, Sigmund (1989 [1921]), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot.
- FREUD, Sigmund (2011 [1921]), *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris, Payot et Rivages.
- FRUGONI, Chiara (2011 [2001]), *Le Moyen Âge sur le bout du nez : lunettes, boutons et autres inventions médiévales*, Paris, Les Belles Lettres.
- GAUDREAU, André (1988), *Du littéraire au filmique : système du récit*, Paris-Québec, Klincksieck-Presses de l'Université Laval.

- GENETTE, Gérard (1970), « La rhétorique restreinte », *Communications*, n° 16, décembre, pp. 158-171 ; repris dans *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, pp. 21-40.
- GENETTE, Gérard (1972), *Figures III*, Paris, Seuil.
- GENETTE, Gérard (1987), *Seuils*, Paris, Seuil.
- GENETTE, Gérard (2007 [1983]), *Discours du récit*, Paris, Seuil.
- GENINASCA, Jacques (1997a), *La Parole littéraire*, Paris, PUF.
- GENINASCA, Jacques (1997b), « Et maintenant », dans Eric Landowski (dir.), *Lire Greimas*, Limoges, Pulim, pp. 41-57.
- GIROUD, Jean Claude, PANIER, Louis (1986), « Sémiotique du discours religieux », *Revue des Sciences Humaines*, n° 201, Université de Lille 3, pp. 119-128.
- GREGOTTI, Vittorio (1982), *Le Territoire de l'architecture*, Paris, Équerre.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1956), « L'actualité du saussurisme », *Le Français moderne*, n° 24, pp. 191-203.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1963), « Comment définir les indéfinis ? », *Études de linguistique appliquée*, n° 2, pp. 110-125.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1964), « Les Topologiques, essai de définition d'une classe de lexèmes », *Cahiers de lexicologie*, n° 4, pp. 17-28.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1966), *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1968), *Dictionnaire de l'ancien français*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1970), *Du sens I*, Paris, Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976a), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1976b), *Maupassant : la sémiotique du texte, exercices pratiques*, Paris, Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1979), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 1, Paris, Hachette. [*Sémiotique I*]
- GREIMAS, Algirdas Julien, LANDOWSKI, Eric (dir.) (1979), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1983), *Du sens II : essais sémiotiques*, Paris, Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1984a), « Avis au lecteur », *Actes sémiotiques*, vol. 6, n° 51, Paris, CNRS-EHESS, pp. 3-5.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1984b), « Sémiotique figurative et sémiotique plastique », *Actes sémiotiques*, n° 60, Paris, CNRS-EHESS.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1985), *Des dieux et des hommes : études de mythologie lithuanienne*, Paris, PUF.
- GREIMAS, Algirdas Julien, COURTÉS, Joseph (1986), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 2, Paris, Hachette. [*Sémiotique II*]
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987a), *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac.

- GREIMAS, Algirdas Julien (1987b), « Les paraboles au regard de la sémiotique », dans Jean Delorme (dir.), *Parole – Figure – Parabole. Recherches autour du discours parabolique*, Lyon, PUL, pp. 385-392.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1987c), « Algirdas Julien Greimas mis à la question », dans Michel Arrivé, Jean-Claude Coquet (dir.), *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, pp. 301-330.
- GREIMAS, Algirdas Julien, FONTANILLE, Jacques (1991), *Sémiotique des passions : des états de choses aux états d'âme*, Paris, Seuil.
- GREIMAS, Algirdas Julien (avec Teresa Keane) (1992), *Dictionnaire du moyen français*, Paris, Larousse.
- GREIMAS, Algirdas Julien (1993), « La parabole, une forme de vie », dans Louis Panier (dir.), *Le Temps de la lecture : exégèse biblique et sémiotique*, Paris, Cerf, pp. 381-387.
- GREIMAS, Algirdas Julien (2000 [1948]), *La Mode en 1830*, Paris, PUF.
- GROUPE D'ENTREVERNES (1977), *Signes et Paraboles : sémiotique et texte évangélique*, Paris, Cerf.
- GROUPE μ (1982 [1970]), *Rhétorique générale*, Paris, Seuil.
- GROUPE μ (1990 [1977]), *Rhétorique de la poésie : lecture linéaire, lecture tabulaire*, Paris, Seuil.
- GROUPE μ (1992), *Traité du signe visuel : pour une rhétorique de l'image*, Paris, Seuil.
- GUINOT, Jean Noël (2006), « L'exégèse figurative de la Bible chez les pères de l'Église », *Sémiotique & Bible*, n° 123, pp. 5-26.
- HALL, Edward T. (1971 [1959]), *Le Langage silencieux*, Paris, Seuil.
- HALL, Edward T. (1984 [1966]), *La Dimension cachée*, Paris, Seuil.
- HAMMAD, Manar (2002), « L'architecture du thé », dans Anne Hénault (dir.), *Questions de sémiotique*, Paris, PUF, pp. 199-244.
- HAMMAD, Manar (2003), *Aux racines du Proche-Orient arabe, ou Manarades*, Paris, Geuthner.
- HANSLICK, Eduard (1986 [1854]), *Du beau dans la musique : essai de réforme de l'esthétique musicale*, Paris, Bourgeois, 1986.
- HEIDEGGER, Martin (1992 [1927]), *Être et temps*, Paris, Gallimard.
- HÉNAULT, Anne (1994), *Le Pouvoir comme passion*, Paris, PUF.
- HÉNAULT, Anne, BEYAERT-GESLIN, Anne (dir.) (2005), *Ateliers de sémiotique visuelle*, Paris, PUF.
- HIRSHMAN, Albert Otto (1970), *Exit, Voice and Loyalty*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- HJELMSLEV, Louis (1966 [1963]), *Le Langage : une introduction (« Sproget »)*, Paris, Minuit.
- HJELMSLEV, Louis (1971 [1943]), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- HJELMSLEV, Louis (1971), *Essais linguistiques*, Paris, Minuit.

- HJELMSLEV, Louis (1972 [1935]), *La Catégorie des cas : étude de grammaire générale*, Paris, Fink.
- HJELMSLEV, Louis (1985), *Nouveaux essais*, Paris, PUF.
- HMEIDANI-BADAWI, Hana (1998), *Approche analytique du récit de Moïse dans la Sourate 20*, thèse de doctorat, Université Lyon 2.
- HOUEBINE, Anne-Marie (1982), « Norme, imaginaire linguistique et phonologie du français contemporain », *Le Français moderne*, vol. 50, n° 1, pp. 42-51.
- HOUEBINE, Anne-Marie (1983a), « Pour une sémiologie des indices », *Travaux de linguistique*, n° 2, Université d'Angers, pp. 60-64 ; repris dans le n° 5-6 spécial sémiologie, pp. 43-46.
- HOUEBINE, Anne-Marie (1983b), « Sur les traces de l'imaginaire linguistique », dans Verena Aebischer et Claire Forel (dir.) *Parlers masculins, parlers féminins ?*, Paris, Delachaux-Niestlé, pp. 105-139.
- HOUEBINE, Anne-Marie (1989), « Femmes, médias, parodie ou parodie et retour du refoulé », dans Clive Thomson et Alain Pagès (dir.), *Dire la parodie*, New York-Bern-Paris, Peter Lang, pp. 261-283.
- HOUEBINE, Anne-Marie (2002), « L'imaginaire linguistique : un niveau d'analyse et un point de vue théorique », dans Anne-Marie Houdebine, *L'Imaginaire linguistique*, Paris, L'Harmattan, pp. 9-21.
- HOUEBINE, Anne-Marie (2004), « Relire Georges Mounin aujourd'hui », *La linguistique*, vol. 40, pp. 143-156.
- HOUEBINE, Anne-Marie (2010), « D'une théorie linguistique : l'imaginaire linguistique, à une sémiologie : l'imaginaire culturel », dans Anna Dutka Mańkowska et Teresa Giermak Zielińska (dir.), *Des mots et du texte aux conceptions de la description linguistique*, Varsovie, Éditions universitaires, pp. 222-229.
- HOUEBINE, Anne-Marie (2011a), « De la virilité ou du féminin des hommes. Ou des images et des imaginaires d'aujourd'hui », dans Cécile Canut et Jean-Marie Prieur (dir.), *1968-2008 : événements de paroles*, Paris, Houdiard, pp. 285-305.
- HOUEBINE, Anne-Marie (2011b), « Stéréotypes et monde des femmes dans la caricature », dans María Dolores Vivero García (dir.), *Humour et crises sociales : regards croisés France-Espagne*, Paris, L'Harmattan, pp. 75-96.
- HOUEBINE, Anne-Marie (2012), « Des racines linguistiques de la sémiologie », *Ethos*, n° 4, pp. 20-32.
- HUSSERL, Edmund (1993 [1908]), *Troisième Recherche logique*, Paris, PUF.
- HUSSERL, Edmund (2010 [1900-1913]), *Recherches logiques*, Paris, PUF.
- IVANOV, Vjaceslav V. (dir.) (2010), *Современная Семиотика и гуманитарные науки : la sémiotique contemporaine et les sciences humaines*, Moscou, Langues des cultures slaves.
- JAKOBSON, Roman (1963), *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit.
- JAKOBSON, Roman (1973), *Questions de poétique*, Paris, Seuil.

- JØRGENSEN, Jørgen (1941-1945), *Psykologi på biologisk grundlag [La Psychologie biologiquement fondée]*, Copenhagen, Munksgaards Forlag.
- JOST, François (1989 [1987]), *L'Œil-caméra : entre film et roman*, Lyon, Presses universitaires de Lyon.
- JOST, François (1992), *Un monde à notre image : Énonciation, Cinéma, Télévision*, Paris, Méridiens-Klincksieck.
- JOST, François (2001), *La Télévision du quotidien : entre réalité et fiction*, Paris, INA.
- JOST, François (2003), *Realtà/finzione: l'Impero del falso*, Milan, Castoro editrice.
- JOST, François (2010), *Les Médias et nous*, Paris, Bréal.
- JOST, François (2010), « Que signifie la réalité pour la télévision », *Télévision*, n° 1.
- JOST, François (2011), *De quoi les séries américaines sont-elles le symptôme ?* Paris, CNRS éditions.
- JULIEN, François (2012), *Entrer dans une pensée ou Des possibles de l'esprit*, Paris, Gallimard.
- KANT, Emmanuel (2012 [1781-1787]), *Critique de la raison pure*, Paris, PUF.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2000 [1996]), *Précis de sémiotique générale*, Paris, Seuil.
- KLINKENBERG, Jean-Marie (2010), « De la poétique à la sémiotique visuelle : mutations peu disciplinées. La sémiotique en Belgique francophone », *Le Discours et la langue. Revue de linguistique française et d'analyse du discours*, t. 1-2, pp. 61-85.
- KRISTEVA, Julia (2006 [1982]), « Entretien », dans Jean-Claude Chevalier (avec Pierre Encrevé), *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva : essai de dramaturgie épistémologique*, Lyon, ENS éd., pp. 263-296.
- LAFFAY, Albert (1964), *Logique du cinéma*, Paris, Masson.
- LAFON, Michel, PEETERS, Benoît (2006), *Nous est un autre : enquête sur les duos d'écrivains*, Paris, Flammarion.
- LAKOFF, George (1987), *Women, Fire, and Dangerous Things – What Categories Reveal about the Mind*, Chicago, University of Chicago Press.
- LANDOWSKI, Eric (1986), « Socio-sémiotique », dans Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés (dir.), *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. II, Paris, Hachette, p. 207.
- LANDOWSKI, Eric (1989), *La Société réfléchie : essais de socio-sémiotique*, Paris, Seuil.
- LANDOWSKI, Eric (1992), « Statut et pratiques du texte juridique », dans Danièle Bourcier et Pierre MacKay (dir.), *Lire le droit : langue, texte, cognition*, Paris, Librairie Générale de Droit et de Jurisprudence.
- LANDOWSKI, Eric (1997), *Présences de l'autre : essais de socio-sémiotique II*, Paris, PUF.

- LANDOWSKI, Eric (2004), *Passions sans nom : essais de socio-sémiotique III*, Paris, PUF.
- LANDOWSKI, Eric (2005), *Les Interactions risquées*, Limoges, Pulim.
- LANDOWSKI, Eric (2009a), « *Honoris causa* », dans Nijolé Kersyte (dir.), *Enquête de Greimas* (colloque tenu à Vilnius en 2007), *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 112, Limoges, Pulim ; disponible sur <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2854>.
- LANDOWSKI, Eric (2009b), « Avoir prise, donner prise », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 112, Limoges, Pulim, disponible sur <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2812>.
- LANDOWSKI, Eric (2011), « De quoi l'imaginaire est-il le nom ? », *Lexia*, n° 7-8, Imaginari, Turin, pp. 63-90.
- LANDOWSKI, Eric (2012a), « Jacques-le-Juste », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 115, Limoges, Pulim, disponible sur <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=4116>.
- LANDOWSKI, Eric (2012b), « *Shikata ga nai* ou Encore un pas pour devenir vraiment sémioticien ! », *Lexia*, n° 11-12, *Culto/Worship*, Turin, pp. 63-88.
- LANDOWSKI, Eric (2012c), « ¿ Habría que rehacer la semiótica ? », *Contratexto*, n° 20, Lima, disponible sur <http://www3.ulima.edu.pe/Revistas/contratexto/v20/7.pdf>.
- LANDOWSKI, Eric (2013), *Pour une sémiotique du goût*, São Paulo, Centro de Pesquisas Sociossemióticas.
- LAROUSSI, Gasmi (1978), *Narrativité et production de sens dans le texte coranique : le récit de Joseph*, thèse de doctorat, Paris, EHESS.
- LAROUSSI, Gasmi (1982), « Énonciation et stratégies discursives dans le Coran », *Analyse et théorie*, n° 2-3, Université Paris 8, pp. 121-171.
- LEJEUNE, Philippe (1975), *Le Pacte autobiographique*, Paris, Seuil.
- LESAGE, Alain-René (2004 [1707]), *Le Diable boiteux*, Paris, Flammarion.
- LEVENEUR, Laurence (2009), *Les Travestissements du jeu télévisé : histoire et analyse d'un genre protéiforme, 1950-2004*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1949), *Les Structures élémentaires de la parenté*, Paris, PUF.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1958-1959), *La Geste d'Asdiwal*, Annuaire de l'École Pratique des Haute Études (Sciences religieuses), pp. 3-43.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1962), *La Pensée sauvage*, Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1964-1971), *Mythologiques*, 4 t., Paris, Plon.
- LÉVI-STRAUSS, Claude (1985), *La Potière jalouse*, Paris, Plon.
- LINDEKENS, René (1971), *Éléments pour une sémiotique de la photographie*, Bruxelles-Paris, AIMAV-Didier.
- LOVEJOY, Arthur O. (1936), *The Great Chain of Being: A Study of the History of an Idea*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

- LUBAC, Henri de (1966), *L'Écriture dans la tradition*, Paris, Aubier-Montaigne.
- LYNCH, Kevin (1992), *The image of the City*, London, Mit press.
- MAGLI, Patrizia (2004), *Semiotica. Teoria, metodo, analisi*, Venezia, Marsilio.
- MANDEVILLE, Bernard (1998 [1705]), *La Fable des abeilles*, Paris, Vrin.
- MANNONI, Octave (1978), *Fictions freudiennes*, Paris, Seuil.
- MARINETTI, Anna, MELI, Marcello (1986), *Ferdinand de Saussure : le légende germaniche*, Este (Padova), libreria editrice Zielo.
- MARION, Jean-Luc (1969), « Distance et béatitude, sur le mot *capacitas* chez saint Augustin », *Résurrection*, n° 2, pp. 58-80.
- MARRONE, Gianfranco (2001), *Corpi sociali*, Turin, Einaudi.
- MARSCIANI, Francesco (2007), *Tracciati di etnosemiotica*, Milan, Angeli.
- MARTIN, François, PANIER, Louis (1993), « Figures et Énonciation », *Protée*, vol. 21, n° 2, Université du Québec à Chicoutimi, pp. 21-30.
- MARTIN, François (1996), *Pour une théologie de la lettre : l'inspiration des Écritures*, Paris, Cerf.
- MARTIN, François (2002), « La lecture aux prises avec la lettre, la figure et la Chose », dans Christian Berner et Jean-Jacques Wunenburger (dir.), *Mythe et philosophie : les traditions bibliques*, Paris, PUF, pp. 69-78.
- MARTIN, François (2003), « Exégèse : prospective impertinente », *Sémiotique & Bible*, n° 110, pp. 4-17.
- MARTINET, Jeanne (1973), *Clefs pour la sémiologie*, Paris, Seghers.
- MATORÉ, Georges (1953), *La Méthode en lexicologie*, Paris, Didier.
- MAUSS, Marcel (1950), *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1945), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1960), *Signes*, Paris, Gallimard.
- METZ, Christian (1966), « Remarques pour une phénoménologie du narratif », *Revue d'Esthétique*, vol. 19, n° 3-4, pp. 333-343.
- METZ, Christian (1971), *Langage et cinéma*, Paris, Larousse.
- METZ, Christian (1977), *Essais sémiotiques*, Paris, Klincksieck.
- METZ, Christian (1991), *Énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Klincksieck.
- MICHAUX, Henri (1936), *Voyage en Grande Garabagne*, Paris, Gallimard.
- MOLES, Abraham (1995), *Science de l'imprécis*, Paris, Seuil.
- MOLIÈRE (2009 [1659]), *Les Précieuses ridicules*, Paris, Gallimard.
- MOREAU, Marie-Louise (1998), *Dictionnaire de sociolinguistique*, Bruxelles, Mardaga.
- MOUNIN, Georges (1968), *Ferdinand de Saussure*, Paris, Seghers.
- MOUNIN, Georges (1970), *Introduction à la sémiologie*, Paris, Minuit.
- MOUNIN, Georges (1974), « Pour une sémiologie de l'image », *Communication et langages*, n° 22, pp. 48-56.

- MOUNIN, Georges (1994), *Travaux pratiques de sémiologie générale* (textes réunis et publiés par Alain Baudot et Claude Tatilon), Toronto, Gref.
- MUKAŘOVSKÝ, Jan (1969 [1935]), « Formalisme russe et Structuralisme tchèque », *Change*, n° 3, pp. 45-60.
- MURAY, Philippe (1997, 1998, 2002), *Exorcismes spirituels I, II, III*, Paris, Les Belles Lettres.
- MURAY, Philippe (1999, 2000), *Après l'Histoire I, II*, Paris, Les Belles Lettres.
- MURAY, Philippe (2005), « D'une déliquescence actuelle », *MediaMorphoses*, n° 14, Paris, Colin, pp. 83-90.
- OAKLEY, Todd (2009), *From Attention to Meaning. Explorations in Semiotics, Linguistics, and Rhetoric*, European Semiotics 8, Berlin, Peter Lang Verlag.
- OLIVEIRA, Ana Claudia de (dir.) (2013), *As interações sensíveis: ensaios de sociossemiótica a partir da obra de Eric Landowski*, São Paulo, Estação das Letras e das Cores e Edições CPS.
- PANIER, Louis (1984), *Récit et commentaires de la tentation de Jésus au désert*, Paris, Cerf.
- PANIER, Louis (1990), « Lecture sémiotique et projet théologique », *Recherches de Science Religieuse*, vol. 78, n° 2, pp. 199-220.
- PANIER, Louis (1991), *La Naissance du fils de Dieu : sémiotique et théologie discursive : lecture de Luc 1-2*, Paris, Cerf.
- PANIER, Louis (1996), *Le Péché originel : naissance de l'homme sauvé*, Paris, Cerf.
- PANIER, Louis (1997), « Du texte biblique à l'énonciation littéraire et à son sujet », dans Pierre-Marie Beaude (dir.), *La Bible en littérature : actes du colloque international de Metz*, Paris, Cerf, pp. 313-326.
- PANIER, Louis (1999), « La théorie des figures dans l'exégèse biblique ancienne, résonances sémiotiques », dans Louis Panier (dir.), *Récits et Figures dans la Bible : actes du colloque d'Urbino*, Lyon, Profac-Cadir, pp. 229-250.
- PANIER, Louis (2002a), « La sémiotique et les études bibliques », dans Anne Hénault (dir.), *Questions de Sémiotique*, Paris, PUF, pp. 361-387.
- PANIER, Louis (2002b), « Approche sémiotique de la Bible : de la description structurale des textes à l'acte de lecture », dans Christian Berner, Jean-Jacques Wunenberger (dir.), *Mythe et philosophie : les traditions bibliques*, Paris, PUF, pp. 199-215.
- PANIER, Louis (2003), « Polysémie des figures et statut figural des grandeurs figuratives : l'exemple de la Parole des Mines (Évangile de Luc 19,12-27) », dans Sylvianne Rémi et Louis Panier (dir.), *La Polysémie ou l'Empire des sens : lexique, discours, représentations*, Lyon, PUL, 2003.
- PANIER, Louis (2005), « Des figures mises en discours au corps du sujet », dans Pierre-Yves Raccah (dir.), *Signes, Langues et Cognition*, Paris, L'Harmattan, pp. 117-134.
- PANIER, Louis (2008a), « Figurativité – discours – Énonciation (1) & (2) », *Sémiotique & Bible*, n° 131, pp. 29-45 et n° 132, pp. 3-22.

- PANIER, Louis (2008b), « Semiotica e studi biblici. Evoluzioni metodologiche e prospettive espistemologiche », dans Nicola Dusi, Gianfranco Marrone (dir.), *Destini del sacro: discorso religioso e semiotica della cultura*, Rome, Meltemi, pp. 11-26.
- PANIER, Louis (2009), « De la sacralisation à la lecture : une approche énonciative de la Bible », disponible sur : http://www.revue-texto.net/docannexe/file/2556/2009_topicos_texto.pdf.
- PANOFSKY, Erwin (1975 [1927]), *La Perspective comme forme symbolique*, Paris, Minuit.
- PARK, Soon-Ja (2011), *La Transformation énonciative de l'objet-valeur et l'objet énonciatif : approche sémiotique de quelques récits évangéliques*, thèse de doctorat, Université Lyon 2, Éditions Universitaires Européennes.
- PARRET, Herman, RUPRECHT, Hans-George (textes présentés par) (1985), *Exigences et perspectives de la sémiotique : recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas*, 2 t., Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins B.V.
- PARRET, Herman (1987), « De l'objet sémiotique », dans Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet (dir.), *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*, Paris-Amsterdam, Hadès-Benjamins, pp. 25-42.
- PÉNICAUD, Anne (2001), « Vers une lecture figurative de la Bible », *Recherches de Science Religieuse*, vol. 3, t. 89, pp. 377-401.
- PÉNICAUD, Anne (2011), *Advenant soumis à l'entendre : la sémiotique énonciative à l'école de l'Épître aux Philippiens*, thèse de doctorat, Université Lyon 2.
- PEREC, Georges (1978), *La Vie mode d'emploi : romans*, Paris, Hachette.
- PERELMAN, Chaïm (1952), *Rhétorique et philosophie*, Paris, PUF.
- PERELMAN, Chaïm (1969), *Le Champ de l'argumentation*, Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles.
- PETITOT, Jean (2004), *Morphologie et esthétique : la Forme et le Sens chez Goethe, Lessing, Lévi-Strauss, Kant, Valéry, Husserl, Eco, Proust, Stendhal*, Paris, Maisonneuve & Larose.
- PETITOT, Jean (with René Doursat) (2011), *Cognitive Morphodynamics: Dynamical Morphological Models of Constituency in Perception and Syntax*, Bern, Peter Lang.
- PLÉCY, Albert (1968), *Grammaire élémentaire de l'image*, Paris, Estienne.
- RICARD, François (1994), *Génération lyrique : essai sur la vie et l'œuvre des premiers-nés du baby-boom*, Montréal, Boréal.
- PINKER, Steven (2002), *The Blank Slate – The Modern Denial of Human Nature*, Londres, Penguin Books.
- POE, Edgar Allan (1951 [1846]), *La Genèse d'un poème*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, pp. 991-1009.
- POUTET, Yves (1962), « La Société d'Étude de la langue française », *Le Français moderne*, vol. 36, n° 1, janvier, p. 52.

- POZZATO, Maria Pia (2012), *Foto di matrimonio e altri saggi*, Milan, Bompiani.
- PROUST, Marcel (1992 [1919]), *Pastiches et mélanges*, Paris, Gallimard.
- PROUST, Marcel (2008 [1923]), *La Prisonnière* (dans *À la recherche du temps perdu*), Paris, Librairie générale française.
- QUÉRÉ, Henri (1992), *Intermittences du sens : études sémiotiques*, Paris, PUF.
- QUIGNARD, Pascal (1991), *Tous les matins du monde*, Paris, Gallimard.
- RASTIER, François (2011), *La Mesure et le grain : sémantique de corpus*, Paris, Honoré Champion.
- REVERDY, Pierre (1918), « Note », *Nord-Sud*, n° 16, p. 89.
- REY, Alain (1972), « Usages, jugements et prescriptions linguistiques », *Langue Française*, n° 16, Paris, Colin, pp. 4-28.
- RIPA, Cesare (1593), *Iconologia*, Rome, Heredi di Giovanni Gigliotti [en français : *Iconologie : où les principales choses qui peuvent tomber dans la pensée touchant les vices et les vertus sont représentées sous diverses figures*, Paris, Alain Baudry, 2011].
- RICHARD, Jean-Pierre (1955), *Poésie et profondeur*, Paris, Seuil.
- RICHARD, Jean-Pierre (1961), *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Seuil.
- RICŒUR, Paul (1969), *Conflit des interprétations*, Paris, Seuil.
- RICŒUR, Paul (1975), *La Métaphore vive*, Paris, Seuil.
- RICŒUR, Paul (1983), *Temps et récit*, Paris, Seuil.
- ROSSI, Aldo (1984), *L'Architecture de la ville*, Paris, Équerre.
- ROUSSEL, Raymond (1935), *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, Paris, Lemerre.
- SAINT-MARTIN, Fernande (1987), *Sémiologie du langage visuel*, Sillery, Presses de l'Université du Québec.
- SARTRE, Jean-Paul (1943), *L'Être et le néant : essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard.
- SARTRE, Jean-Paul (1948), « Qu'est-ce que la littérature ? », *Situations II*, Paris, Gallimard.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1972 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1996), *De l'essence double du langage*, transcription diplomatique établie par Rudolf Engler d'après le manuscrit déposé à la Bibliothèque de Genève, www.revue-texto.net/Saussure/De_Saussure/Essence/Engler.html.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale* (textes rassemblés par Simon Bouquet et Rudolph Engler), Paris, Gallimard.
- SCHAEFFER, Jean-Marie (1999), *Pourquoi la fiction ?*, Paris, Seuil.
- SEBAG, Lucien (1964), *Marxisme et structuralisme*, Paris, Payot.
- SEBOK, Thomas A. (1979), « Chronique des préventions », dans André Helbo (dir.), *Le Champ sémiologique : perspectives internationales*, Bruxelles, Complexe, pp. B1-B48.

- SEBEOK, Thomas A. (dir.) (1986), *The Semiotic Sphere*, New York-London, Plenum.
- SEEGER, Charles (1960), « On the Moods of a Music-Logic », *Journal of the American Musicological Society*, vol. 13, n° 1-3, pp. 224-261.
- SEEGER, Charles (1976), « Tractatus esthetic-semioticus: model of the systems of human communication », dans John W. Grubbs, with the assistance of Rebecca A. Baltzer, Gilbert L. Blount, and Leeman Perkins (eds), *Current thought in musicology*, Austin, University of Texas Press, pp. 1-39.
- SEGALÉN, Victor (1921), *Peintures*, Paris, Plon.
- SEGALÉN, Victor (1929), *Équipée*, Paris, Plon.
- SEMPRINI, Andrea (1995), *L'Objet comme procès et comme action : de la nature et de l'usage des objets dans la vie quotidienne*, Paris, L'Harmattan.
- SIMON, Jean-Paul (1978), *Le Filmique et le comique : essai sur le film comique*, Paris, Albatros.
- SOPHOCLE (1985 [v^e s. av. J.-C.]), *Œdipe-Roi*, Paris, Minuit.
- STAROBINSKI, Jean (1971), *Les Mots sous les mots : les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard.
- STEELS, Luc (2007), « The symbol grounding problem is solved, so what's next? », dans Manuel de Vega, Arthur Glenberg, Arthur Graesser (dir.), *Symbols, embodiment and meaning*, New Haven, Academic Press, pp. 223-244.
- STOCKINGER, Peter (1985), « Prolégomènes à une théorie de l'action », *Actes sémiotiques*, vol. 7, n° 62, Paris, CNRS-EHESS, pp. 3-32.
- TARASTI, Eero (1994), *A Theory of Musical Semiotics*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press [en français : *Sémiotique musicale*, Limoges, PULIM, 1996].
- TARASTI, Eero (2000 [1994]), *Le Secret du professeur Amfortas*, Paris, L'Harmattan.
- TARASTI, Eero (2000), *Existential Semiotics*, Bloomington, Indianapolis, Indiana University Press.
- TARASTI, Eero (2014), *Le Retour à la Villa Nevski*, Paris, Impliqués.
- TESNIÈRE, Lucien (1959), *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.
- THOM, René (1977), *Stabilité structurelle et morphogénèse : essai d'une théorie générale des modèles*, Paris, Interéditions.
- THOM, René (1981), *Modèles mathématiques de la morphogénèse*, Paris, Bourgois.
- THOM, René (1989), *Paraboles et catastrophes : entretiens sur les mathématiques, la science et la philosophie*, réalisés par Giulio Giorello et Simona Morini, Paris, Flammarion.
- THÜRLEMANN, Félix (1982), *Paul Klee : analyse sémiotique de trois peintures*, Lausanne, L'âge d'homme.
- TOGEBY, Knud (1951), *Structure immanente de la langue*, Paris, Larousse.

- TOLKIEN, John Ronald Reuel (1972 [1954-1955]), *Le Seigneur des anneaux*, 3 vol., Paris, Bourgois.
- TREVARTHEN, Colwyn, MALLOCH, Stephen (2009), *Communicative musicality: exploring the basis of human companionship*, Oxford, Oxford University Press.
- TROYES, Chrétien de (1994 [XII^e s.]), *Erec et Enide*, Paris, Flammarion.
- VALÉRY, Paul (1973), *Cahiers*, t. 1, Paris, Gallimard.
- VALÉRY, Paul (1974), *Cahiers*, t. 2, Paris, Gallimard.
- VALSINER, Jaan (dir.) (2012), *The Oxford Handbook of Culture and Psychology*, Oxford, Oxford University press.
- VARELA, Francisco (1989), *Autonomie et connaissance : essai sur le vivant*, Paris, Seuil.
- VERON, Eliseo (1994), « De l'image sémiologique aux discours. Le temps d'une photo », *Hermès*, n° 13-14, pp. 45-64 ; disponible sur : http://documents.irevues.inist.fr/bitstream/handle/2042/15515/HERMES_1994_13-14_45.pdf.
- WANG, Lun Yue (1995), « L'image et l'imaginaire chez Maurice Blanchot », *Littérature*, n° 97, pp. 52-59.
- WANG, Lun Yue (1998), « La sagesse et le sens – quelques réflexions sémiotiques sur la sagesse chinoise », *S -European Journal for Semiotic Studies*, vol. 10, n° 3, pp. 461-470.
- WILDEN, Anthony (1981), « Semiotics as praxis », *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry*, vol. 1, n° 1, pp. 1-34.
- WÖLFFLIN, Heinrich (1989a [1888]), *Renaissance et baroque*, Paris, Le livre de poche.
- WÖLFFLIN, Heinrich (1989b [1915]), *Les Principes fondamentaux de l'histoire de l'art*, Brionne, Monfort.
- XANTHAKOU, Margarita (1995), « De la mémoire à la méthode : Georges Devereux, tel qu'en nous-mêmes... », *L'Homme*, vol. 3, n° 134, pp. 179-190.
- ZEKI, Semir (1999), *Inner Vision: An Exploration of Art and the Brain*, Oxford, Oxford University Press.
- ZEVI, Bruno (1959), *Apprendre à voir l'architecture*, Paris, Minuit.
- ZILBERBERG, Claude (1981), *Essai sur les modalités tensives*, Amsterdam, Benjamins.
- ZILBERBERG, Claude (1992), « Présence de Wölfflin », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n° 23-24, Limoges, Pulim.
- ZILBERBERG, Claude (1994), « L'affect comme clef cognitive ? », *Eutopias*, deuxième époque, vol. 49, Valence.
- ZILBERBERG, Claude (1999), *Semiótica tensiva y formas de vida*, Puebla, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla.
- ZILBERBERG, Claude (2001), *Ensayos sobre semiótica tensiva*, Lima, Fondo de Cultura Economica.

- ZILBERBERG, Claude (2006), *Semiótica tensiva*, Lima, Universidad de Lima [traduction des *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, 2006].
- ZILBERBERG, Claude (2009), « Entretien avec Claude Zilberberg », par Maria-Lúcia Vissotto Paiva Diniz, dans Driss Ablali, Sémir Badir (dir.), *Analytiques du sensible : pour Claude Zilberberg*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 251-273.
- ZILBERBERG, Claude (2010), *Cheminements du poème : Baudelaire, Rimbaud, Valéry, Jouve*, Limoges, Lambert-Lucas.
- ZILBERBERG, Claude (2011), *Des formes de vie aux valeurs*, Paris, PUF.
- ZOLA, Émile (1999 [1882]), *Pot-bouille*, Paris, Pocket.
- ZOLA, Émile (2012 [1885]), *Germinal*, Paris, Librairie Générale Française.

Index des noms de personnes et de groupes

A

Abeillé (Anne), 367.
Ablali (Driss), 243, 408.
Abramowicz (Maciej), 33.
Adorno (Theodor W.), 288, 392.
Agha Soltan (Neda), 289, 290.
Alberti (Leon Battista), 100.
Alessandrin (Agnès), 260, 261, 262, 263, 265, 270.
Alexander (Christopher), 101.
Alexandrescu (Sorin), 395.
Almén (Byron), 387.
Alonso (Juan), 33, 143.
Althusser (Louis), 144, 380, Althussé-rien, 95.
Antelme (Robert), 46.
Antoine (Gérald), 14.
Anzieu (Didier), 66.
Apollinaire (Guillaume), 130.
Apulée (Lucius Apuleius), 165.
Arendt (Hannah), 420.
Argan (Giulio Carlo), 100.
Aristophane, 145.
Aristote, 43, 66, 75, 81, 85, 101, 105, 150, 202, 301, 305, 371, 413, Aristotélien, 39, 262, 312, 370.
Arrivé (Michel), 13-32, 129, 131, 384.
Aspelin (Kurt), 393.
Attali (Jacques), 390.
Aucouturier (Bernard), 187.
Augustin (saint), 165, Augustinien, 371, 377.
Auster (Paul), 153.

Austin (John Langshaw), 35, 77, 131.

B

Baccour (Olfa Meziou), 101.
Bachelard (Gaston), 400, 401, 403, 404, 412, 417, 418, 422.
Badiou (Alain), 424.
Badir (Sémir), 155, 299, 315, 408, 414.
Bagheri (Asal), 260, 261, 265, 266.
Bally (Charles), 242.
Bankov (Kristian), 395.
Baroni (Mario), 386.
Barthes (Roland), 8, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 30, 49, 51, 72, 94, 95, 96, 100, 106, 131, 134, 135, 137, 139, 140, 154, 177, 180, 198, 199, 201, 202, 210, 243, 244, 248, 254, 255, 261, 262, 267, 270, 289, 290, 303, 310, 314, 340, 341, 368, 380, 381, 384, 387, Barthésien, 29, 31, 156, 242, 258, 259, 269, 290.
Bartók (Béla), 387.
Basso Fossali (Pierluigi), 158, 164.
Bastide (Françoise), 131.
Bataille (Georges), 112, 113, 125.
Bateson (Gregory), 257.
Baudelaire (Charles), 399, 403, 408.
Baudot (Alain), 154.
Baudrillard (Jean), 112.
Baudry (Jean-Louis), 279.
Bazin (André), 278, Bazinien, 278.
Beardsley (Monroe C.), 390.
Beaude (Pierre-Marie), 350.
Beauvoir (Simone de), 383.

- Beethoven (Ludwig van), 391.
 Beividas (Waldir), 408.
 Bellay (Joachim du), 270.
 Benjamin (Walter), 101.
 Ben Taïbi (Mustapha), 352.
 Benveniste (Émile), 20, 56, 74, 112, 129, 130, 131, 132, 133, 137, 138, 139, 140, 141, 150, 182, 185, 187, 194, 199, 216, 239, 243, 251, 254, 340.
 Bergounioux (Gabriel), 27.
 Bergson (Henri), 279.
 Berlusconi (Silvio), 201.
 Bernanos (Georges), 18, 37.
 Bernard (Jeff), 394, 396.
 Bernoussi (Mohamed), 329.
 Bernstein (Basil), 325.
 Berque (Jacques), 324.
 Bertrand (Denis), 33-57, 71, 131, 143, 195, 230, 365, 394.
 Beyaert-Geslin (Anne), 59-70, 71, 154, 155, 164, 233.
 Biglari (Amir), 12, 32, 234, 270.
 Birault (Henri), 400.
 Birdwhistell (Ray), 187, 257.
 Bitbol (Michel), 355.
 Blanché (Robert), 369, 371.
 Blanchot (Maurice), 148.
 Blanco Lopez (Desiderio), 408.
 Bloomfield (Leonard), 35, 130, 194.
 Bo (Carlo), 205.
 Bogdanov (Bogdan), 395.
 Bohr (Niels), 153.
 Boileau (Nicolas), 270.
 Boivin (Corinne), 261, 264.
 Bollack (Jean), 371.
 Boltanski (Luc), 201.
 Bordron (Jean-François), 43, 71-91, 131, 230, 238, 239, 357, 394.
 Bossuet (Jacques-Bénigne), 50.
 Boudon (Pierre), 93-109.
 Bouissac (Paul), 167, 382.
 Bourdieu (Pierre), 288, 316, 319, 390.
 Brandt (Line), 111, 115.
 Brandt (Per Aage), 97, 111-127, 168, 220, 363, 393, Brandtjen, 125.
 Branigan (Edward), 279.
 Braudel (Fernand), 140, 357.
 Bremond (Claude), 131, 171, 198.
 Breton (André), 401.
 Brier (Søren), 393.
 Broden (Thomas), 368.
 Brøndal (Viggo), 97, 133, 136, 152, 369, 370.
 Brunet-Hunault (Laurence), 261, 263.
 Brunetière (Valérie), 257, 260, 261, 262, 263, 264, 266.
 Bundgaard (Ana), 125.
 Bundgaard (Peer), 355, 393.
 Buysens (Eric), 154, 256, 258, 314.
- C
- Calabrese (Omar), 45, 162, 394.
 Calame (Claude), 131.
 Calbris (Geneviève), 256.
 Calefato (Patrizia), 394.
 Caliandro (Stefania), 144.
 Calloud (Jean), 340, 341, 342, 347.
 Calvino (Italo), 25, 26, 28, 150, 185, 198, 205.
 Camilleri (Lelio), 386.
 Campos (Haroldo), 395.
 Camus (Albert), 130.
 Candilis (Georges), 101.

- Canguilhem (Georges), 287.
 Carlo (Giancarlo de), 101.
 Carnap (Rudolf), 77, 95, 152, 174.
 Cartier-Bresson (Henri), 233.
 Casarin (Chiara), 158.
 Casetti (Francesco), 279.
 Cassirer (Ernst), 104, 106, 419, 424.
 Castellana (Marcello), 384.
 Castillo (Romero), 395.
 Castoriadis (Cornelius), 248, 253.
 Cavassilas (Marina), 156.
 Cavazza (Marc), 367.
 Caylus (Anne-Claude de), 161.
 Ceausescu (Nicolae), 280.
 Ceccarini (Patrizio), 101.
 Céline (Louis-Ferdinand), 37, 52.
 Ceriani (Giulia), 323.
 Certeau (Michel de), 21, 131, 135, 138, 346.
 Césaire (Aimé), 145.
 Chabrol (Claude), 131, 178, 371.
 Char (René), 417.
 Charaudeau (Patrick), 257, 277.
 Charcot (Jean-Martin), 261.
 Charles (Daniel), 383, 385.
 Chateau (Dominique), 271, 272, 273.
 Chatman (Seymour), 279, 293, 369.
 Chauviré (Christiane), 74.
 Chevalier (Jean-Claude), 20, 21, 135.
 Chirac (Jacques), 54.
 Chklovski (Viktor), 384.
 Choay (Françoise), 94, 100.
 Chomsky (Noam), 11, 21, 95, 120, 135, 136, 185, 186, 207, 369, Chomskyen, 15, 21, 207, 220, 249, 269, Chomskysme, 136.
 Chrétien de Troyes, 36.
 Christaller (Walter), 237.
 Christie (Agatha), 298.
 Chung Hi (Kim), 151.
 Cicéron (Marcus Tullius Cicero), 166.
 Cixous (Hélène), 141.
 Claudel (Paul), 400.
 Clément (Bruno), 33.
 Cogley (Paul), 233, 392.
 Cohen (Marcel), 21.
 Colas-Blaise (Marion), 59, 71.
 Collin (Jérôme), 157, 167.
 Colomb (Christophe), 107.
 Condillac (Étienne de), 83, 84.
 Copernic (Nicolas), Copernicien, 285.
 Coquet (Jean-Claude), 17, 19, 33, 37, 38, 40, 41, **129-141**, 143, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 159, 177, 178, 181, 182, 184, 187, 188, 194, 196, 230, 331, 365.
 Corneille (Pierre), 40.
 Costantini (Michel), 33, 131, **143-168**, 181, 365.
 Courtés (Joseph), 17, 19, 43, 131, 133, 146, 149, 165, **169-180**, 199, 206, 295, 331, 394.
 Cranach (Lucas), 159.
 Crespin (Régine), 389.
 Culioli (Antoine), 28, 39, 56, 220, 357.
 Czernov (Igor), 393.
- D
- Dagron (Alain), 349.
 Dalmonte (Rossana), 386.
 Dalton (John), 359.
 Damasio (Antonio), 117.

- Dambrine (Sylvain), 33, 143, 147, 148, 149.
- Damisch (Hubert), 135, 144, 153, 158, 162.
- Damourette (Jacques), 23, 267.
- Danesi (Marcel), 383, 390.
- Darrault-Harris (Ivan), 131, 143, 147, 159, **181-196**, 365, 394.
- Darwin (Charles), 257, 359, Darwinien, 123, 307, Néodarwinisme, 375.
- Deacon (Terrence), 116.
- Debysier (Francis), 34, 35.
- Deely (John), 395.
- Delalande (François), 384.
- Deleuze (Gilles), 39, 68, 207, 279, 280, 286, 287, 387, 394, 405.
- Deloffre (Frédéric), 15.
- Delorme (Jean), 131, 339, 340, 341, 346, 347, 348, 349, 350.
- De Mauro (Tullio), 206, 242.
- Deni (Michela), 218.
- Derrida (Jacques), 72, 139, 141, 144, 166, 207, 394.
- Derycke (Marc), 133.
- Descartes (René), 71, 72, 73, 96, 114, 117, 238, Cartésien, 76, 304, 392.
- Desclés (Jean-Pierre), 115.
- Desmarais (Gaëtan), 101, 105.
- Devambe (Pierre), 160.
- Devereux (Georges), 153.
- Dézé (Alexandre), 33.
- Diderot (Denis), 161.
- Dilthey (Wilhelm), 357, 371.
- Dobre (Dan), 249, 259.
- Doguet (Jean-Paul), 66.
- Donald (Merlin), 114, 116.
- Dondero (Maria Giulia), 59, 158, 164, 209, 299, 315, 319.
- Dorra (Raúl), 43, 323.
- Douglas (Mary), 73.
- Doumet (Christian), 33.
- Doursat (René), 355.
- Dubois (Francis), 300.
- Dubois (Jacques), 294, 298, 299, 300, 301, 302.
- Dubois (Jean), 17, 20, 132, 135.
- Dubois (Jean-Marie), 300.
- Dubois (Philippe), 300.
- Ducard (Dominique), 243.
- Duchamp (Marcel), 103.
- Ducrot (Oswald), 41, 72, 131, 133, 136, 304.
- Dumézil (Georges), 35, 177, 340.
- Durandau (André), 241.
- Durkheim (Émile), 167, 247.

E

- Eco (Umberto), 8, 27, 30, 100, 118, 122, 125, 132, 154, 163, 164, 172, 198, 199, 200, 202, 205, 206, 247, 248, 254, 277, 281, 282, 293, 295, 297, 355, 357, 371, 380, 384, 392, 394.
- Édeline (Francis), 294, 298, 299, 300, 301.
- Eibl-Eibesfeldt (Irenäus), 187.
- Eichmann (Adolf), 420.
- Emmeche (Claus), 393.
- Encrevé (Pierre), 135.
- Escande (Jacques), 176, 195.
- Escande (Pauline), 261.
- Esclapez (Christine), 385.
- Escudero Chauvel (Lucrecia), 395.
- Everaert-Desmedt (Nicole), 315.
- Eyck (Aldo van), 101.

F

Fabbi (Paolo), 62, 120, 131, 133, 163, 164, **197-208**, 226, 355, 357, 394.

Fano (Michel), 273.

Fauconnier (Gilles), 115.

Fellini (Federico), 197.

Fenoglio (Irène), 129.

Ferrari (Guido), 394.

Ferriss (Hugh), 104.

Finol (José Enrique), 395.

Fiorin (José Luiz), 323.

Firth (John Rupert), 207.

Flaubert (Gustave), 36, 47, Flaubertien, 46.

Floch (Jean-Marie), 44, 45, 55, 56, 61, 62, 64, 95, 131, 146, 150, 155, 156, 157, 167, 176, 180, 196, 201, 214, 218, 221, 230, 238, 327, 335.

Flores Ortíz (Roberto), 408.

Fodor (Ferenc), 261, 263.

Fontanier (Pierre), 405, 412.

Fontanille (Jacques), 17, 19, 31, 33, 37, 43, 48, 59, 60, 63, 71, 131, 164, 176, 181, 184, 193, 194, 195, **209-232**, 279, 284, 289, 305, 319, 325, 331, 335, 365, 383, 390, 394, 399, 407, 413.

Forte (Allen), 388.

Fortin (Anne), 350.

Foucault (Michel), 207, 380, 384, 387, 394.

Francastel (Pierre), 100.

Francesca (Piero della), 159.

Frankl (Paul), 100.

Frege (Gottlob), 77, 78, 99.

Fresnault-Deruelle (Pierre), 144.

Freud (Sigmund), 11, 21, 136, 139, 185, 186, 191, 254, Freudien, 32, 104, 119, 136, 185, 186, 248, 253, 412, Freudisme, 139.

Frugoni (Chiara), 160.

Fukac (Jiri), 386.

G

Gadamer (Hans-Georg), 371.

Gadet (Françoise), 13.

Galilée, 105.

Gallman (John), 383.

Galmiche (Michel), 13.

Gardin (Jean-Claude), 400.

Gasparov (Boris), 380.

Gaudreault (André), 274, 279, 280.

Genette (Gérard), 43, 81, 206, 272, 273, 274, 276, 277, 280, 281, 303, 350.

Geninasca (Jacques), 37, 131, 132, 177, 225, 230, 323, 331, 335, 347.

Geoltrain (Pierre), 131, 135, 138, 340, 341, 346.

Giotto di Bondone, 145, 153, 167.

Giraudoux (Jean), 182.

Giroud (Jean-Claude), 340, 346.

Glas (Michel de), 106.

Goethe (Wolfgang), 355, 384.

Goffman (Erving), 203.

Gokhale (Raam), 123.

Goldman (Lucien), 198.

Gombrich (Ernst), 154.

Gonseth (Ferdinand), 97.

Gonzales (Susana), 387.

Goodman (Nelson), 283, 297.

Gottman (Jean), 104.

Gougenheim (Georges), 14, 19, 23.

Grabócz (Marta), 385.

Gracq (Julien), 93.

Greenaway (Peter), 287.

Gregotti (Vittorio), 101.

Greimas (Algirdas Julien), 8, 11, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 25, 26,

- 29, 32, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 43, 44, 55, 61, 62, 63, 65, 72, 78, 80, 83, 85, 90, 94, 95, 96, 112, 113, 114, 120, 121, 126, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 162, 165, 169, 170, 171, 172, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 192, 193, 194, 195, 196, 198, 199, 202, 203, 206, 207, 208, 209, 210, 212, 219, 220, 223, 224, 225, 226, 229, 230, 234, 238, 239, 243, 252, 254, 272, 274, 276, 277, 289, 295, 296, 301, 304, 323, 324, 325, 326, 327, 329, 331, 332, 334, 335, 336, 338, 340, 341, 342, 347, 348, 352, 357, 358, 359, 361, 362, 363, 364, 365, 368, 369, 371, 373, 381, 382, 383, 384, 390, 394, 396, 400, 401, 405, 406, 407, 408, 409, 413, 417, 418, 424, 425, Greimassien, 22, 76, 96, 138, 141, 146, 149, 150, 155, 163, 178, 182, 186, 187, 188, 206, 207, 220, 225, 249, 272, 281, 306, 328, 330, 332, 350, 357, 359, 361, 364, 371, 374, 383, 388, 390, 393, 394, 396, 401, 403, 407, 412, 417, 418, 425, Postgreimassien (post-greimassien), 31, 146, 305, 327, 332.
- Gross (Maurice), 94.
- Groupe Aster, 341.
- Groupe Astruc, 341.
- Groupe d'Entrevernes, 339, 348.
- Groupe de recherche énergie, technologie et société (GRETS), 261.
- Groupe de recherches sémio-linguistiques (GRSL), 9, 55, 131, 155, 175, 176, 324.
- Groupe Eidos, 144, 158.
- Groupe μ , 9, 43, 81, 155, 293, 294, 296, 297, 299, 300, 302, 312, 315.
- Groupe Semanet, 341, 346.
- Groupe Team X, 101.
- Groupe Tel Quel, 94.
- Grubits (Sonia), 181, 193.
- Guaraldi (Mario), 197.
- Guellouz (Mariem), 261, 263, 265.
- Guillaume (Gustave), 23, 252, 371, Guillaumien, 371.
- Guillemette (Lucie), 241.
- Guillermi (Louis), 14.
- Guinot (Jean-Noël), 344.
- Guiraud (Pierre), 19, 132, 134.
- Güttgemans (Erhardt), 341.
- H
- Hagège (Claude), 244, 369.
- Hall (Edward T.), 256, 257, 258.
- Halliday (Michael), 325.
- Hamburger (Käte), 285.
- Hammad (Manar), 95, 131, 176, 238, 327.
- Hammoudi (Toufik), 101.
- Hamon (Philippe), 37, 38.
- Hansen (Helmuth), 112.
- Hanslick (Eduard), 386.
- Harel (Simon), 93.
- Harris (Zellig), 207, Harrissien, 247.
- Hatten (Robert S.), 385, 386.
- Haulotte (Edgar), 341.
- Hébert (Louis), 241.
- Hécaen (Henry), 135.
- Hegel (Georg Friedrich), 72, 380, 383, 390, 392, Hégélianisme, 397.
- Heidegger (Martin), 96, 371, 380, 383.
- Heitor Correa de Azevedo (Luiz), 382, 384.
- Helbo (André), 315, 316, 394.
- Hénault (Anne), 19, 31, 35, 59, 71, 131, 140, 147, 155, 176, 181, 185, 191, 195, 229, 233-240, 346, 383, 394.
- Hésiode, Hésiodique, 375.
- Hetzl (Ophélie), 260, 263, 266.
- Hintikka (Jaakko), 380.

- Hirschman (Albert O.), 203.
- Hjelmslev (Louis), 15, 18, 20, 31, 75, 78, 80, 95, 112, 114, 127, 130, 131, 133, 152, 177, 184, 186, 194, 206, 208, 223, 239, 242, 246, 247, 248, 251, 295, 314, 325, 340, 358, 361, 363, 364, 370, 374, 401, 404, 405, 406, 408, 409, 410, 413, 414, 415, 418, 420, 421, Hjelmslévien, 11, 15, 22, 39, 77, 112, 184, 185, 194, 199, 205, 217, 248, 252, 253, 266, 374, 413, Hjelmslevo-, 31.
- Hmeidani-Badawi (Hana), 352.
- Hoffmeyer (Jesper), 393.
- Holenstein (Elmar), 115, 364.
- Homère, Homérique, 375.
- Hopkins (Gerard Manley), 402.
- Hoppal (Mihaly), 394.
- Horkheimer (Max), 288.
- Houdebine (Anne-Marie), 154, **241-270**.
- Houser (Nathan), 392.
- Hugo (Victor), 50, Hugolien, 38.
- Husserl (Edmund), 75, 78, 84, 102, 185, 355, 364, 371, Husserlien, 357, 358.
- J**
- Jackson (Bernard S.), 334.
- Jacob (Max), 205.
- Jacono (Jean-Marie), 385.
- Jacques (Francis), 131.
- Jakobson (Roman), 20, 35, 115, 118, 132, 133, 135, 136, 147, 152, 159, 166, 194, 199, 200, 276, 303, 314, 355, 356, 358, 361, 364, 396, 400, 401, 402, 403, 404, 406, 415, Jakobsonien, 168, 374.
- Janacek (Leos), 387.
- Jarry (Alfred), 13, 14, 15, 24, 27.
- Jaspers (Karl), 383.
- Jeanneret (Yves), 163.
- Jésus-Christ, 339, 340, 344, 345, 346.
- Jiranek (Jaroslav), 386.
- Joas (Hans), 63.
- Johansen (Jørgen Dines), 393.
- Johnson (Mark), 301.
- Jørgensen (Jørgen), 112.
- Jost (François), **271-291**.
- Joyce (James), 41.
- Jullien (François), 168.
- Jullier (Laurent), 280.
- K**
- Kandel (Liliane), 241.
- Kandinsky (Vassily), 61.
- Kant (Emmanuel), 74, 76, 78, 82, 84, 85, 200, 201, 355, 371, 400, Kantien, 76, 200.
- Karbusicky (Vladimir), 386.
- Kasabov (Anita), 395.
- Kasabov (Ivan), 395.
- Kaufman (Emil), 100.
- Keane (Teresa), 23, 171, 174, 175.
- Kepler (Johannes), 105.
- Kerszberg (Pierre), 355.
- Kiarostami (Abbas), 159.
- Kierkegaard (Søren), 383, 390.
- Kim (Hae-Young), 151.
- Kirschschläger (Rudolph), 396.
- Klee (Paul), 155, 205.
- Klein (Jean-Pierre), 181, 188, 196.
- Klinkenberg (Jean-Marie), **293-321**, 394.
- Köngäs-Maranda (Elli-Kaija), 381.
- Koolhaas (Rem), 102, 104.
- Kristeva (Julia), 21, 27, 131, 132, 133, 135, 139, 141, 166, 178, 361, 364, 384, 387, 394, 396.
- Krysinski (Wladimir), 133.

- Kuhn (Thomas), 200.
- Kull (Kalevi), 393.
- Kundera (Milan), 391.
- Kurth (Ernst), 386.
- L
- Lacan (Jacques), 21, 22, 29, 72, 131, 139, 207, 242, 269, 324, 380, Lacanien, 21, 32, 95, 112, 254.
- Lacroix (Céline), 93.
- Laffay (Albert), 278.
- Lafon (Michel), 299.
- Lafont (Robert), 27.
- La Fontaine (Jean de), 270.
- Lagny (Michèle), 273.
- Lakoff (George), 121, 135, 301.
- Landowski (Eric), 17, 55, 131, 170, 176, 189, 194, 196, **323-338**, 382, 383, 394.
- Langacker (Ronald), 113, 121.
- Lang Lang, 389.
- Lanson (Gustave), Lansonien, 303.
- Lanzmann (Claude), 241.
- Laroussi (Gasmi), 352.
- Latour (Bruno), 202.
- La Tourette (Gilles de), 95.
- Laugaa (Maurice), 324.
- Le Corbusier (Charles-Édouard Jeanneret-Gris), 93, 95, 102, 104.
- Lefebvre (Henri), 94.
- Leibniz (Gottfried Wilhelm), 106, 122, Leibnizien, 99, 307.
- Lejeune (Philippe), 276.
- Léon-Dufour (Xavier), 341.
- Leone (Massimo), 346, 394.
- Le Pen (Jean-Marie), 290.
- Leroy (Christine), 243, 244.
- Lesage (Alain-René), 26.
- Lessing (Gotthold Ephraim), 355.
- Leveneur (Laurence), 286.
- Levi (Primo), 367.
- Lévi-Strauss (Claude), 22, 29, 63, 72, 74, 78, 80, 85, 94, 96, 132, 134, 136, 139, 140, 166, 169, 177, 180, 182, 193, 194, 195, 297, 324, 340, 355, 356, 357, 359, 361, 362, 363, 364, 375, 380, 381, 384, 387, 396, 400, 403, 406, 412, Lévi-straussien, 193, 406.
- Levy (Albert), 101.
- Lidov (David), 387.
- Lindekens (René), 158.
- Linné (Carl von), 237.
- Liszt (Frantz), 387, 389.
- Locke (John), 74, 372.
- Lombardo (Patrizia), 209.
- Lopes (Ivã), 408.
- Lopez Cano (Ruben), 387.
- Lotman (Youri), 49, 380, 383, 384, 392, 393, Lotmanien, 330.
- Lovejoy (Arthur O.), 124.
- Lozano (Jorge), 395.
- Lubac (Henri de), 345.
- Lucrèce, 205.
- Lukacs (Georg), 39.
- Lundberg (Bengt), 393.
- Lupien (Jocelyne), 93.
- Lynch (Kevin), 94.
- Lytotard (Jean-François), 112, 368.
- M
- Magariños de Morentin (Juan), 30.
- Magli (Patrizia), 149, 158, 163, 166.
- Magritte (René), 151.
- Mahler (Gustav), 391.
- Maïakovski (Vladimir), 156.
- Maingueneau (Dominique), 17.

- Mallarmé (Stéphane), 47, 50, 51, 103, 130, 400, 401, 403, Mallarméen, 51, 103, 130, 234.
- Malloch (Stephen), 122.
- Malmberg (Bertil), 393.
- Mandeville (Bernard), 205.
- Mangano (Dario), 197.
- Mannoni (Octave), 136.
- Maranda (Pierre), 381.
- Marcel (Gabriel), 383.
- Marcos (Isabel), 144.
- Marcus (Solomon), 144, 395.
- Marin (Louis), 150, 158, 341.
- Marinetti (Anna), 31.
- Marion (Jean-Luc), 166.
- Marrone (Gianfranco), 197, 323, 327, 394.
- Marsciani (Francesco), 327.
- Martin (François), 347, 350, 352.
- Martin (Robert), 72.
- Martinelli (Dario), 385.
- Martinet (André), 20, 21, 28, 35, 133, 135, 244, 246, 247, 249, 269, Martinetien, 247.
- Martinet (Jeanne), 154, 258.
- Matisse (Henri), 63, 65.
- Matoré (Georges), 19, 23.
- Maupassant (Guy de), 18, 37, 38, 46, 126, 145, 150, 165, 169, 172, 210, 239, 276, 286.
- Mauron (Charles), 185.
- Mauss (Marcel), 94, 113, 249.
- Mbarga (Jean-Claude), 395.
- Meli (Marcello), 31.
- Mendelev (Dmitri), 312.
- Menouna (Agnès), 261, 262.
- Merleau-Ponty (Maurice), 21, 35, 46, 75, 83, 84, 112, 130, 131, 185, 193, 194, 195, 340, 363, 371, 383.
- Meschonnic (Henri), 27.
- Metz (Christian), 131, 133, 139, 154, 175, 176, 248, 266, 272, 273, 274, 275, 278, 279, 280, 281, 283, 295, 297, Metzien, 248, 273, 275.
- Meyer (Michel), 315.
- Michaux (Henri), 38.
- Michel-Ange, 100.
- Miereanu (Costin), 384, 385.
- Migliore (Tiziana), 197.
- Milot (Louise), 33.
- Minguet (Philippe), 294, 298, 299.
- Miro (Joan), 417.
- Missika (Jean-Louis), 33.
- Mitterrand (François), 54.
- Mladenov (Ivan), 395.
- Moglan (Irina), 262, 263, 264, 265, 266.
- Moles (Abraham), 258, 269.
- Molière (Jean-Baptiste Poquelin), 392.
- Molinié (Georges), 43.
- Monelle (Raymond), 385, 387.
- Montaigne (Michel de), 33, 254.
- Morazé (Charles), 22, 357.
- Moreau (Marie-Louise), 253.
- Morelli (Giovanni) [Lermolieff (Yvan)], 144.
- Morris (Charles W.), 308.
- Mounin (Georges), 154, 155, 242, 246, 258, 259.
- Mouratidou (Eleni), 261.
- Mukařovský (Jan), 152, 386, 394.
- Murray (Philippe), 262.

N

- Nadeau (Maurice), 16.
- Nagel (Thomas), 91.
- Nattiez (Jean-Jacques), 382, 386.

- Nef (Frédéric), 357.
 Nemo (Philippe), 355.
 Net (Mariana), 395.
 Nette (Théodore), 156.
 Newton (Isaac), 360, 361.
 Nietzsche (Friedrich Wilhelm), 205, 400.
 Nieuwenhuys (Constant Anton), 104.
 Norberg-Schulz (Christian), 100.
 Normand (Claudine), 129.
 Nossenko-Herberg (Ekaterina), 261, 262, 263, 265.
 Nöth (Winfried), 395.
 Nouss (Alexis), 93.
 Novello-Paglianti (Nanta), 59.
- O
- Oakley (Todd), 121.
 Oliveira (Ana Claudia de), 145, 323, 338.
 Osolsobe (Ivo), 394.
 Ostrowetsky (Sylvia), 93.
 Ouellet (Pierre), 93.
- P
- Paioni (Pino), 113, 199, 205, 206.
 Palladio (Andrea), 100.
 Palmer (Michael), 312.
 Panier (Louis), **339-353**, 394.
 Pankhurst (Tom), 387.
 Panoff (Aloïs Heinrich), 153.
 Panofsky (Erwin), 100, 102, 144.
 Park (Soon-Ja), 349.
 Parker (Charlie), 122.
 Parret (Herman), 131, 153, 313, 315, 316, 394, 404.
 Pascal (Blaise), 400, 405.
 Pasternak (Boris), 403.
 Patte (Daniel), 341.
 Pavel (Thomas G.), 17.
 Paxton (Joseph), 103.
 Paz (Octavio), 395.
 Paz Gago (José Maria), 395.
 Peeters (Benôit), 299.
 Peirce (Charles Sanders), 7, 14, 74, 75, 76, 77, 78, 80, 85, 105, 132, 133, 200, 201, 202, 206, 243, 249, 298, 358, 392, Peircien, 10, 31, 74, 76, 77, 118, 206, 213, 217, 219, 220, 221, 272, 279, 282, 284, 286, 313, 319, 393, 395.
 Pelc (Jerzy), 394.
 Perec (Georges), 26, 40.
 Perelman (Chaïm), 81, 262, 315, Perelmanien, 315.
 Perret (Auguste), 104.
 Perrin (Francis), 418.
 Perron (Paul), 226.
 Petitot (Jean), 37, 81, 94, 113, 115, 131, 138, 159, 168, 190, 331, **355-366**, 394.
 Petrilli (Susan), 394.
 Pezzini (Isabella), 197, 394.
 Picabia (Francis), 103.
 Picard (Raymond), 16, 243.
 Picasso (Pablo), 162.
 Pichon (Édouard), 23, 267.
 Pignard (Diana), 261.
 Pignatari (Décio), 395.
 Pinchon (Jacqueline), 244.
 Pinker (Steven), 124.
 Pire (Francis), 294, 298.
 Pivot (Bernard), 257.
 Platon, 51, Platonicien, 286.
 Plécy (Albert), 155.
 Plutarque, 166.

Poe (Edgar Allan), 401.
 Poincaré (Henri), 153.
 Pontalis (Jean-Bertrand), 22.
 Ponzio (Augusto), 383, 394.
 Popova (Maria), 395.
 Popper (Karl), Poppérien, 311.
 Portela (Jean Cristtus), 210.
 Posner (Roland), 394.
 Pottier (Bernard), 20, 96, 177, 369.
 Poutet (Yves), 17.
 Pozzato (Maria Pia), 327.
 Prévost (Albert), 182.
 Prieto (Luis), 246, 248, 252, 258.
 Proni (Gianpaolo), 218.
 Propp (Vladimir), 37, 193, 340, 401, 402, 409, 412, Proppien, 137, 144, 146.
 Proust (Marcel), 37, 39, 40, 41, 51, 209, 245, 278, 283, 355, 385.
 Provenzano (François), 316.

Q

Quatremère de Quincy (Antoine-Chry-sostome), 100.
 Quemada (Bernard), 19, 134, 177, 324.
 Queneau (Raymond), 205.
 Quéré (Henri), 131, 152.
 Quignard (Pascal), 47.

R

Rabier (Benjamin), 169.
 Racine (Jean), 16, 18, 34, 47, 49, 243, Racinien, 38.
 Raffler-Engel (Walburga von), 389.
 Rallo-Ditche (Elisabeth), 209.
 Rastier (François), 37, 43, 115, 130, 182, 196, 216, 220, 229, 301, 304, 305, **367-377**.

Ravera (Rosa Maria), 395.
 Rénier (Alain), 95, 101, 131.
 Reverdy (Pierre), 40, 403, 410, 411.
 Rey (Alain), 243, 244, 253.
 Rey (Jean-Michel), 33.
 Ricard (François), 316.
 Richard (Jean-Pierre), 38, 400, 417, 418.
 Ricœur (Paul), 17, 21, 39, 41, 135, 139, 140, 141, 150, 177, 178, 181, 182, 195, 196, 225, 312, 340, 341, 390.
 Riegl (Alois), 96, 100, 144, 153.
 Rifatterre (Michael), 259.
 Rimbaud (Arthur), 34, 130, 139, 242, 361, 399.
 Ripa (Cesare), 153.
 Ritchot (Gilles), 105.
 Robbe-Grillet (Alain), 272, 273, 275, 287.
 Rodin (Auguste), 63.
 Roelens (Nathalie), 163.
 Ronsard (Pierre de), 401.
 Ropars (Marie-Claire), 273.
 Rosen (Charles), 385.
 Rossi (Aldo), 101.
 Rousseau (Jean-Jacques), 40, Rousseau-iste, 288.
 Roussel (Raymond), 25, 26, 28, 103.
 Ruiz Moreno (Luisa), 408.
 Ruprecht (Hans-George), 133.
 Russell (Bertrand), 77.
 Rutelli (Romana), 394.
 Ruwet (Nicolas), 314, 316, 386.

S

Sacré (James), 27.
 Saint-John Perse [Marie-René-Auguste-Alexis Leger], 47.

- Saint-Martin (Fernande), 62.
- Sand (George), 182.
- Santaella Braga (Maria Lucia), 395.
- Sapir (Edward), 247.
- Sarkozy (Nicolas), 54.
- Sarraute (Nathalie), 41.
- Sartre (Jean-Paul), 52, 383, 392.
- Saussure (Ferdinand de), 7, 13, 14, 18, 20, 22, 23, 24, 25, 28, 31, 74, 81, 130, 132, 133, 146, 184, 194, 200, 206, 208, 238, 239, 242, 243, 246, 247, 249, 251, 252, 253, 255, 258, 266, 269, 295, 313, 314, 340, 358, 370, 372, 374, 409, 414, Saussurien, 15, 20, 23, 29, 30, 39, 74, 77, 95, 118, 152, 193, 194, 206, 217, 242, 247, 248, 250, 251, 252, 253, 254, 258, 269, 278, 326, 345, 370, 374, 402, Saussuro-, 11, 22, 31, 184, 185, 206, Saussurisme, 14, 31, 193, 374, 377, Néo-saussurisme, 377.
- Scaccianoce (Luc), 144.
- Schaeffer (Jean-Marie), 275.
- Schelling (Thomas), 203.
- Schenker (Heinrich), 388, Schenkerien, 388.
- Schleiermacher (Friedrich Daniel Ernst), 80, 371.
- Schützenberger (Marcel-Paul), 135.
- Schwartz (Laurent), 356.
- Scudéry (Madeleine de), 392.
- Searle (John), 77.
- Sebag (Lucien), 22, 400.
- Sebeok (Thomas), 132, 144, 167, 180, 233, 243, 382, 383, 393, 396.
- Sechehaye (Albert), 242.
- Seeger (Anthony), 382.
- Seeger (Charles), 386.
- Segalen (Victor), 149.
- Semper (Gottfried), 100.
- Semprini (Andrea), 327, 338.
- Sesemann (Wilhelm), 394.
- Shāri (Hamid-Reza), 164, 393.
- Shakespeare (William), 365, 366.
- Simon (Claude), 40, 273.
- Simon (Jean-Paul), 279.
- Skinner (Burrhus Frederic), 207.
- Sobieszczanski (Marcin), 93.
- Socrate, Socratique, 206, 234.
- Sofia (Estanislao), 129.
- Sonesson (Göran), 114, 144, 313, 393.
- Sophocle, 412.
- Sorlin (Pierre), 273.
- Soros (George), 395.
- Sperber (Dan), 288.
- Spinoza (Baruch), 117, Spinoziste, 114.
- Spitzer (Michael), 387.
- Staline (Joseph), Stalinien, 21.
- Stanciulescu (Traian), 395.
- Starobinski (Jean), 20, 38.
- Steels (Luc), 120.
- Stefani (Gino), 379, 384, 386.
- Stendhal, 333, 355.
- Stjernfelt (Frederik), 114, 393.
- Stockinger (Peter), 147, 394.
- Stoianova (Ivanka), 385.
- Stravinsky (Igor), 386.
- Strawson (Peter Frederick), 77.
- Strozynski (Tomasz), 33.
- Sweetser (Eve), 113, 121.
- Sychra (Antonin), 386.
- Szondi (Leopold), 371.

T

- Tacite, 236.
- Tafari (Manfredo), 100.
- Talmy (Leonard), 113, 121.
- Tarasti (Eero), 379-397.

Tarski (Alfred), 174.
 Tasca (Norma), 395.
 Tatilon (Claude), 154.
 Tatit (Luiz), 408.
 Térance, 118.
 Tesnière (Lucien), 23, 74, 112, 119, 130, 356.
 Teters (Daina), 394.
 Théognis de Mégare, 161.
 Thom (René), 17, 80, 91, 105, 113, 132, 144, 167, 180, 200, 203, 233, 243, 355, 356, 357, 361, 368, 382, 383, 393, 396, 406, 415, 418.
 Thomas d'Aquin, Néo-thomiste, 370, 377.
 Thürlemann (Félix), 62, 131, 155, 335.
 Tite-Live, 166, 236.
 Todorov (Tzvetan), 131, 139, 198, 206, 303, 312.
 Toëlle (Heidi), 352.
 Togeby (Knud), 130.
 Tolkien (John Ronald Reuel), 38.
 Torop (Peeter), 393.
 Touraine (Alain), 202.
 Trevarthen (Colwyn), 122.
 Trinon (Hadelin), 294, 298.
 Troubetzkoy (Sergeyevich Nikolai), 177.
 Truffaut (François), 235.
 Turner (Mark), 111, 115.
 Tzara (Tristan), 103.

U

Uexküll (Jakob von), 393.
 Uexküll (Thure von), 393.
 Uldall (Hans Jørgen), 31, 239.
 Umiker-Sebeok (Donna Jean), 233.
 Urbain (Jean-Didier), 144.

V

Valéry (Paul), 47, 134, 355, 399, 401, 402, 403, 407, 409, 414, 416, 418, 423.
 Valsiner (Jaan), 391.
 Varela (Francisco), 307.
 Vasseur-Fauconnet (Charline), 241.
 Velázquez (Diego), 162.
 Vernant (Jean-Pierre), 22.
 Verón (Eliseo), 153, 395.
 Villa-Lobos (Heitor), 379, 382.
 Vincensini (Jean-Jacques), 365.
 Violi (Patrizia), 394.
 Viollet-le-Duc (Eugène Emmanuel), 100.
 Vissotto Paiva Diniz (Maria-Lúcia), 400.
 Voigt (Vilmos), 380, 394.
 Volli (Ugo), 394.

W

Waddington (Conrad Hal), 356.
 Wagner (Richard), 379, 384, 387, 389.
 Wagner (Robert-Léon), 14, 23.
 Wahl (Jean), 383.
 Wang (Lun yue), 148, 149.
 Wasik (Zdislaw), 394.
 Watzlawick (Paul), 257.
 Webern (Anton), 105.
 Welby (Lady Victoria), 392.
 Whorf (Benjamin Lee), 247.
 Wilden (Anthony), 150.
 Wildgen (Wolfgang), 113.
 Wilson (Deirdre), 288.
 Withalm (Gloria), 394, 396.
 Wittkower (Rudolf), 100.
 Wölfflin (Heinrich), 100, 144, 153, 158, 413, 421, 422, Wölfflinien, 56.

Wright (Georg Henrik von), 380, 381.

X

Xanthakou (Margarita), 153.

Xénophon, 145.

Y

Yin (Hui), 261.

Z

Zeki (Semir), 116.

Zemsz (Abraham), 131.

Zevi (Bruno), 100.

Zilberberg (Claude), 37, 43, 47, 56, 131, 144, 158, 194, 196, 209, 226, 230, 238, 331, 371, **399-425**.

Zlatev (Jordan), 114.

Zola (Émile), 26, 33, 35, Zolien, 38.

Zumthor (Paul), 133.

Index des repères géographiques

N'ont été relevés ni les lieux d'édition des indications bibliographiques ni les noms de langues.

Les villes données en langue originale dans les entretiens sont signalées entre parenthèses.

A

Aarhus, 113, 114, 393.
Afrique, 108, 143, 395.
Afrique du Nord, 141, 196.
Aix-en-Provence, 385.
Alexandrie, 16, 22, 135, 177, 180, 199, 368.
Alger, 141, 324.
Allemagne, 183, 187, 341, 388, 394,
Allemand, 100, 104, 113, 183, 315,
371, 380, 383, Germanique, 20, 140.
Amazonie, 382.
Amérique, 30, 135, 195, 206, 316, 365,
Américain, 9, 21, 34, 60, 76, 114,
118, 120, 132, 136, 173, 187, 189,
194, 201, 207, 216, 217, 256, 271,
283, 288, 350, 358, 382, 385, 388,
389, 394, 396.
Amérique centrale, 194.
Amérique du Nord, 206, Nord-améri-
cain, 172.
Amérique du Sud, 194, 196, Sud-amé-
ricain, 216.
Amérique latine, 30, 135, 326, 387,
Latino-américain, 125, 221, 381,
395, 408.
Andros, 95.
Angers, 245, 250, 256, 267, 270.
Anglais, 189, 325.
Anglophone, 7, 30, 61, 386, 391.
Anglo-saxon, 44, 95, 101, 133, 140,
190, 325, 326, 392.

Anjou, 270.
Ankara, 16, 130, 180.
Ann Arbor, 386.
Annecy, 341.
Argentine, 111, 192, 395.
Asie, 173, 217.
Assise, 153, 167.
Athènes, 105, Athénien, 161.
Atlantique, 172.
Australie, 325.

B

Babylonien, 375.
Balkanique, 396.
Balte, 21, 393.
Balzar, 19.
Barcelone, 387, 396.
Bari, 392, 394.
Belgique, 9, 69, 293, 314, 316, 394,
Belge, 43, 63, 293, 314, 315, 316.
Belgrade, 386.
Berkeley, 396.
Berry, 182.
Besançon, 23, 134.
Blois, 144.
Bologne (Bologna), 162, 205, 206, 357,
365, 385, 394.
Bonn, 341.

Bordeaux, 59, 72.

Boulevard Arago, 170, 180.

Boulevard des Filles-du-Calvaire, 16.

Boulevard Raspail, 135, 183.

Boulevard Saint-Germain, 381.

Brésil, 30, 55, 181, 193, 221, 223, 326, 337, 338, 381, 382, 395, 408, Brésilien, 382.

Britannique, 334.

Bruxelles, 315.

Budapest, 380, 382.

Buenos Aires, 111, 192, 395.

Bulgarie, 395, Bulgare, 385, 395.

C

Californie, 113.

Cameroun, 261, 395.

Canada, 93, 94, 133, 138, 196, 279, 387, Canadien, 150, 381.

Caudéran, 71.

Châteauroux, 181, 182.

Chicago, 140, 382.

Chili, 192, 395.

Chine, 115, 173, 217, 223, 323, 393, Chinois, 34, 216, 231, 389, *Chinese*, 115.

Cleveland, 111, 114.

Copenhague, 112, 152, 393.

Corée (du Sud), 173, 224, 341, Coréen, 151, 180, 224, 389.

Cracovie, 385.

D

Danemark, 113, 365, 381, 393, Danois, 14, 113, 358, 393.

Dole, 339.

Dresde, 396.

E

Édimbourg, 387.

Égypte, 135, 177, 337.

Espagne, 395, Espagnol, 381, 395.

Estonie, 393, Estonien, 393.

États-Unis, 9, 111, 114, 132, 133, 135, 196, 199, 200, 202, 207, 217, 279, 341, 381, 383, 386, 388, 392, 395.

Europe, 114, 130, 133, 217, 220, 221, 222, 316, 355, 380, 382, 385, 388, 392, 394, 395, 396, Européen, 33, 77, 113, 120, 132, 143, 149, 206, 207, 217, 224, 235, 238, 304, 309, 315, 358, 381, 384, 385, 388, 392, 393, 394, Extra-européen, 382.

Europe centrale, 196.

Europe de l'Est, 381, 394.

F

Finlande, 379, 380, 381, 382, 384, 393, Finlandais, 380, 381, 382, 394, Finno-, 381, 382.

Florence, 198.

France, 9, 13, 14, 18, 22, 23, 27, 29, 30, 33, 34, 36, 38, 41, 50, 55, 59, 71, 83, 93, 94, 114, 115, 119, 129, 132, 133, 134, 135, 136, 139, 140, 143, 155, 162, 163, 164, 169, 170, 173, 175, 177, 179, 180, 181, 182, 206, 209, 213, 217, 219, 221, 222, 224, 233, 241, 242, 279, 283, 314, 324, 325, 326, 327, 337, 339, 340, 341, 351, 356, 365, 368, 381, 386, 394, 400, 401, 407, 408, Français, 14, 15, 18, 27, 30, 31, 34, 43, 49, 50, 61, 76, 83, 84, 113, 114, 131, 132, 133, 135, 136, 139, 145, 162, 163, 164, 177, 180, 192, 206, 212, 231, 261, 305, 316, 319, 337, 341, 361, 381, 382, 383, 384, 392, Franco-, 63, 118, 143.

Francophone, 7, 8, 27, 50, 293, 312, 314, 316, 386, 391, 392.

G

Gabon, 337.

- Gand, 69.
- Genève, 201.
- Germanique, v. Allemagne.
- Grèce, 95, 160, 162, Grec, 74, 97, 105, 107, 144, 145, 151, 160.
- Grenoble, 34.
- Groningue, 134.
- Guadalajara, 396.
- Guarani, 181, 193, 375.
- H
- Helsinki, 379, 380, 381, 382, 384, 385, 396.
- Hispanophone, 30.
- Hongrie, 394, Hongrois, 382.
- I
- Imatra, 382, 385, 396.
- Indiana, 132, 180, 383.
- Indianapolis, 392.
- Indien, 26, 60, 123, 181, 193, 194, 195, 381.
- Indochine, 34.
- Iran, 289, 337, Iranien, 261.
- Istanbul, 275, 368.
- Italie, 9, 30, 55, 133, 135, 162, 176, 197, 198, 204, 205, 206, 221, 223, 262, 279, 284, 326, 337, 365, 383, 384, 386, 394, Italien, 132, 162, 163, 164, 183, 184, 203, 206, 221, 316, 381, 394, 396.
- Ivry, 145.
- J
- Japon, 173, 182, Japonais, 389.
- Jérusalem, 420.
- Jyväskylä, 382.
- K
- Kaunas, 180, 394.
- L
- La Corogne, 396.
- Laos, 34, 35.
- Laponie, 382, 385.
- L'Arbresle, 131.
- La Rochelle, 261.
- Latino-américain, v. Amérique latine.
- La Tourette, 95.
- Lausanne, 155.
- Le Cannet-Rocheville, 143.
- Lettonie, 394.
- Liège, 63, 293, 299, 315.
- Lima, 395, 408.
- Limoges, 9, 59, 60, 71, 135, 162, 176, 181, 192, 206, 209, 210, 223, 224, 239, 365, 394.
- Lituanie, 21, 36, 183, 337, 394, Lit(h)uanien, 179, 325, 381, 394.
- Londres, 134, 392.
- Los Angeles, 205.
- Louvain (Leuven), 315, 385.
- Lund, 114.
- Luxembourg, 59.
- Lyon, 135, 162, 176, 339, 340, 341, 342, 346, 348, 351, 352, 383, 394, 396, Lyonnais, 341.
- M
- Maintenon, 170.
- Marocain, 329.
- Martiniquais, 183.
- Matignon, 183.
- Mékong, 34.
- Mer Noire, 395.
- Mexique, 43, 192, 387, 395, 408, Mexicain, 113, 125.
- Mexico, 395.
- Milan, 206, 295, 396.

- Montpellier, 34.
 Montréal, 93, 95, 382.
 Moscou, 393.
 Murcie (Murcia), 113.
 Mzab, 324.
- N
- Nankin, 396.
 Nanterre, 13, 94.
 Nashville, 341.
 Neuilly-sur-Seine, 13.
 Nogent-le-Rotrou, 170.
 Nohant, 182.
 Nord-américain, v. Amérique du Nord.
 Nuremberg, 420.
- O
- Océan indien, 196.
 Odense, 393.
 Ohio, 111, 114.
 Ollioules, 241.
 Oran, 141.
- P
- Padoue, 184.
 Palerme, 201, 205, 316, 396.
 Palo Alto, 257.
 Paris, 8, 9, 13, 17, 33, 34, 35, 49, 72, 95, 101, 113, 121, 129, 130, 131, 132, 133, 135, 137, 140, 141, 143, 145, 155, 158, 162, 164, 182, 183, 194, 198, 199, 206, 210, 220, 221, 229, 233, 235, 241, 243, 244, 245, 246, 249, 250, 260, 261, 263, 267, 271, 272, 277, 280, 340, 341, 346, 347, 348, 352, 355, 367, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 389, 392, 399, Parisien, 26, 101, 130, 170, 177, 178, 182, 184, 185, 195, 199, 305, 341, 381, 392, 394.
 Pays-Bas, 134, 341, 346.
 Pays de l'Est, 217.
 Pays du Nord, 220, 261.
 Pays du Sud, 261.
 Pays latins, 319.
 Pays nordiques, 308, 319.
 Pennsylvanie, 386.
 Perpignan, 396.
 Persan, 368, 393.
 Ploiești, 262.
 Poitiers, 130, 171, 177, 180, 182, 192, 244, 245, 267, 368.
 Pologne, 95, 132, 133, Polonais, 369, 394.
 Portugal, 395.
 Prague, 152, 200, 246, 394, Pragois, 152, 153, 374.
 Province, 182, 250, 263.
 Puisserguier, 169.
- Q
- Québec, 48, 94, 135, 341, 351, Québécois, 48.
- R
- Riga, 394.
 Rimini, 197.
 Rio de Janeiro, 382.
 Rome, 153, 163, 197, 385.
 Rosendaël, 59.
 Rouen, 93.
 Roumanie, 262, 394, Roumain, 198, 249, 280.
 Rue de Tournon, 35, 238.
 Rue de Varenne, 183.
 Rue d'Ulm, 182, 400.
 Rue Monsieur-le-Prince, 135, 170, 175, 176, 183, 324.

Russie, 183, 382, Russe, 143, 153, 200, 401.

S

Saïgon, 34.

Saint-Cloud, 19.

Saint-Denis, 33, 129, 143.

Saint-Jouan-des-Guérets, 33.

San Marino, 205.

Santiago du Chili, 395.

São Paulo, 387, 395, 408.

Scandinavie, 114, 115, Scandinave, 393.

Sens, 129.

Sèvres, 182.

Shanghai, 323.

Sicilien, 384.

Sienne (Siena), 162.

Soviétique, v. URSS.

Sozopol, 395.

Strasbourg, 271.

Sud américain, v. Amérique du Sud.

Suède, 114, 130, 134, 393.

Suisse, 115, 386, 394.

T

Tartu, 380, 385, 393.

Tchécoslovaquie, 386, 394.

Tchèque, 386.

Téhéran, 393.

Tilburg, 341.

Tipasa, 324.

Toronto, 154, 382.

Toulouse, 135, 169, 206, 394.

Tours, 144, 182, 187.

Turin, 205, 262, 346, 385.

Turquie, 177, 182.

U

Upsal, 134.

Urbino, 9, 95, 112, 133, 162, 176, 198, 199, 205, 206, 295, 313, 339, 340.

URSS, Union soviétique, 21, 180, Soviétique, 393.

V

Varsovie, 131, 133.

Vaud, 155.

Vénétie (Veneto), 162.

Venise, 150, 205.

Verviers, 293.

Vienne, 316, 382, 383, 394, 396.

Vientiane, 34.

Vietnam, 34.

Vilnius, 180, 385, 394.

Vincennes, 33, 129, 143.

Volga, 382.

X

Xingu, 382.

Y

York, 387.

Index des centres, écoles et institutions

- Académie de Montpellier, 34.
- Académie royale de Belgique, 293.
- Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, 161.
- Académie Sibelius, 380.
- Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur (AERES), 250.
- Agence nationale de la recherche (ANR), 62, 316.
- Association américaine de sémiotique, 9, 132.
- Association catholique française pour l'étude de la Bible (ACFEB), 341.
- Association internationale de sémiotique (AIS-IASS), 9, 130, 131, 132, 133, 144, 243, 316, 373, 396.
- Association internationale de sémiotique du droit, 334.
- Association internationale de sémiotique visuelle (AISV), 299.
- Association internationale des jeunes chercheurs en sémiotique, 397.
- Association internationale pour la sémiologie du spectacle, 315.
- Association marocaine de sémiotique, 329.
- Association Sémiologie actuelle, 262, 266.
- Bauhaus, 100.
- Bureau pour l'enseignement de la langue et de la civilisation française à l'étranger (BELC), 34, 35.
- Case Western Reserve University (CWRU), 111, 114.
- Centre culturel italien, 183.
- Centre d'accueil des professeurs étrangers, 381.
- Centre d'analyse du discours (CAD), 257.
- Centre d'analyse et de mathématique sociales (CAMS), 357.
- Centre de cognition et de culture (Center for cognition and culture), 114.
- Centre de linguistique quantitative, 17.
- Centre de recherche en information et communication (RESIC), 315.
- Centre de recherches politiques de Sciences Po, ex-Centre d'études de la vie politique française (CEVIPOF), 323.
- Centre de recherches sémiotiques (CERES), 9, 60, 61, 63, 223, 365, 399.
- Centre de sémiologie du théâtre, 315.
- Centre de sémiotique et de linguistique (Centro di semiotica e di linguistica) d'Urbino, 9, 112, 133, 162, 176, 205.
- Centre des études sur Greimas, 394.
- Centre d'études littéraires et scientifiques appliquées (CELSA), 261.
- Centre d'étude sur les images et les sons médiatiques (CEISME), 275.
- Centre national de la recherche scientifique (CNRS), 30, 131, 134, 323, 357.
- Centre pour l'analyse du discours religieux (CADIR), 340, 341.
- Cercle de Prague, 152, 394.
- Cercle de sémiotique de Paris, 9, 131, 132, 133.
- Cercle de sémiotique de Téhéran, 393.
- Cercle linguistique de Copenhague, 112.
- Cerisy (Centre culturel international de Cerisy-la-Salle), 17, 21, 95, 129, 140, 141, 355, 373.
- Cité des Arts, 381.
- Collège de France, 16, 18, 22, 129, 133, 139, 170, 177, 182, 324, 356, 381, 400.

- Conseil national des universités (CNU), 30, 50, 68, 219, 255.
- École de Birmingham, 387.
- École de Copenhague, 152.
- École de Palo Alto, 257.
- École de Paris (École sémiotique de Paris), 8, 9, 113, 121, 129, 130, 131, 137, 164, 220, 221, 235, 340, 347, 383.
- École de Prague, 246.
- École des hautes études en sciences sociales (EHESS), 35, 135, 140, 170, 171, 172, 176, 177, 180, 193, 324, 340, 355, 357, 365, 368, 400.
- École Estienne, 155, 259.
- École nationale d'administration (ENA), 324.
- École normale de musique, 381.
- École normale supérieure (ENS), 19, 144, 162, 182, 400.
- École polytechnique, 356, 357.
- École pratique des hautes études (EPHE), 94, 130, 131, 182, 193, 243, 341, 368.
- École spéciale d'architecture, 94.
- École supérieure de pédagogie de Vientiane, 34.
- École Tartu-Moscou, 393.
- Équipe de recherche textes, informatique, multilinguisme (ERTIM), 367.
- Faculté de théologie protestante, 21, 22, 170.
- Facultés Saint-Louis de Bruxelles, 315.
- Fondation du jubilé de la Banque royale de Suède, 393.
- Fondation Rotary international, 381.
- Institut Henri-Poincaré, 17.
- Institut international pour la sémiotique (ISI), 382, 383, 393, 395.
- Institut national de la recherche agronomique (INRA), 261.
- Institut national de l'audiovisuel (INA), 280.
- Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO), 367.
- Institut universitaire de France (IUF), 209.
- Ipsos, 196.
- Katholieke Universiteit Leuven, 315.
- Laboratoire d'anthropologie structurale (Laboratoire d'anthropologie sociale), 193, 361.
- Laboratoire européen de la signification musicale, 384.
- Laboratoire international de sémiotique à Venise (LISAV), 205.
- Le Louvre, 160.
- Maison des sciences de l'homme, 183.
- Network University of Semiotics, 382.
- Nouvelle Université Bulgare, 385, 395.
- Parti communiste français (PCF), 180.
- Pathet Lao, 34.
- Sciences-Po, 323, 324.
- Société de symbolisme, 294, 297.
- Société d'étude de la langue française / Société d'étude de linguistique française (SELF), 15, 16, 17, 20, 23.
- Société finlandaise pour la sémiotique, 382.
- South-Eastern European Center of Semiotics, 395.
- UNESCO, 132, 382.
- Union européenne, 385.
- Université Bordeaux 3 (Montaigne), 59, 72.
- Université catholique de Lyon, 340, 341.
- Université d'Aarhus, 113, 114.
- Université d'Alexandrie, 16.
- Université d'Angers, 245, 250, 256.
- Université d'Ankara, 16.
- Université de Bologne, 206, 365.
- Université de Copenhague, 112.

- Université de Florence, 198.
- Université de Grenoble, 34.
- Université d'Helsinki, 379, 380, 382, 384, 385.
- Université d'Indiana (Indiana University), 132, 180, 383.
- Université de Jyväskylä, 382.
- Université de Kaunas, 394.
- Université de Laponie, 385.
- Université de La Rochelle, 261.
- Université de Liège, 293, 299.
- Université de Limoges, 9, 71, 176, 181, 192, 209.
- Université de Lund, 114.
- Université de Montréal, 93, 95.
- Université de Murcia, 113.
- Université de Poitiers, 130, 177, 180, 182, 192, 244, 245, 368.
- Université de São Paulo (USP), 408.
- Université de Tartu, 385.
- Université de Toulouse (Toulouse 2 - Le-Mirail), 169, 206.
- Université de Turin, 385.
- Université de Vilnius, 394.
- Université du Luxembourg, 59.
- Université du Québec à Montréal (UQAM), 95.
- Université d'Urbino, 133, 176, 198, 205, 340.
- Université internationale libre des sciences sociales (Rome) (LUISS), 197.
- Université Laval, 94.
- Université libre de Bruxelles, 315.
- Université Lyon 2 (Lumière), 176, 339, 340, 352.
- Université nationale autonome du Mexique (UNAM), 387.
- Université Paris-Descartes (Paris 5), 241, 250, 260, 261, 263, 267.
- Université Paris Ouest Nanterre La Défense (Paris 10), 13, 94.
- Université Paris-Sorbonne (Paris 4), 72, 233.
- Université Sorbonne Nouvelle (Paris 3), 243, 244, 245, 246, 271, 280, 352.
- Université technologique de Kaunas (Vilnius), 394.
- Université Vincennes - Saint-Denis (Paris 8), 33, 49, 129, 140, 141, 143, 145, 163.
- Université Paris-Est Marne-la-Vallée (Paris 13), 261.

Index des revues

- Acta Linguistica Hafniensia*, 115.
Acta semiotica fennica, 382.
Actes Sémiotiques, 25, 131, 170, 176, 177, 323, 325.
Adolescence, 181.
Année sociologique (L'—), 167.
Annual Review of Cognitive Linguistics, 111.
Arapède-feuille (L'—), 155.
Archée, 93.
Architecture d'aujourd'hui (L'—), 100.
Arguments, 21.
Bulletin du Groupe de recherches sémiolinguistiques, 55, 147, 155, 324.
Bulletin international de sémiotique de l'image, 144.
Cahiers de lexicologie, 324.
Cahiers pour l'analyse, 287.
Casabella, 100.
Change, 152.
Chinese Semiotic Studies, 115.
Cognitive Semiotics, 111, 114, 355.
Communications, 15, 94, 95, 274, 279, 340.
Critique, 272, 274.
Cruzeiro semiotico, 395.
Degrés, 143, 145, 147, 316.
DeSignis, 395.
Documenti di lavoro, 176.
Documents (de recherches) du Groupe de recherches sémiolinguistiques, 176, 324.
Edilizia Moderna, 100.
Esprit, 195.
European Journal of English Studies, 111.
Figures de la psychanalyse, 181.
Français moderne (Le —), 16, 17, 23.
Homme (L'—), 139.
Humoresques, 33.
Intellectica, 372.
Intermédialités, 276.
Izvestia, 156.
Journal of Pragmatics, 111.
Langage et société, 241.
Langages, 20, 43, 71, 141, 147, 341.
Lettres nouvelles (Les —), 16.
Linguistica Biblica, 341.
Linguistique (La —), 241.
Littérature, 33, 38, 129, 145.
Macula, 144.
Nouveaux Actes Sémiotiques, 59, 71, 101, 158, 176, 323.
Perfiles semioticos, 233.
Poetik, 112.
Poétique, 273, 274.
Protée, 33, 59, 105, 319, 323.
Revue d'esthétique, 274.
Scolies, 162.
Semeia, 341.
Semen, 129.
Semiosis, 125.
Semiotica, 30, 132, 233, 383, 396.
Sémiotique et Bible, 176, 341.
Sémiotiques, 93, 181.
Signata, 71, 316, 319.
Slovo a slovesnost, 152.

Télévision, 280, 285.

Tel Quel, 94, 241.

Temps modernes (Les —), 22, 324.

The American Journal of Semiotics, 233.

The International Journal for the Semiotics of Law, 334.

Théorie du film, 279.

Travaux de linguistique, 256.

Visible, 59, 71, 414.

Visio, 71, 93, 162.

Index des notions, thèmes et objets d'étude

Les items de très forte récurrence – « analyse », « analyser », « approche », « discipline », « discours », « langage », « langue », « objet », « sémiotique », « sémioticien(ne) », « sens », « signification », « science », « scientifique », « structure », « sujet », « texte », « théorie » et « théorique » – ont été exclus, mais les dérivés et/ou les principales expressions sont considérés.

Comme il est d'usage dans les index, sauf quelques exceptions qui risquaient de susciter des ambiguïtés, toutes les entrées ont été lemmatisées.

A

- abduction, abductif, 105, 200, 213, 215.
- absence, absent, 16, 41, 44, 47, 88, 94, 95, 103, 108, 163, 172, 219, 244, 247, 248, 255, 258, 264, 267, 281, 319, 351, 352, 401.
- abstraction, 44, 67, 125, 277, 283, 298.
- abstrait, 35, 45, 70, 85, 98, 103, 108, 120, 215, 221, 235, 236, 237, 238, 348, 374, 380, 381, 390, 385, 388.
- académique, 12, 34, 52, 94, 105, 114, 115, 214, 217, 219, 299, 300, 338, 373, 385, 394, 396.
- accélération, 360, 361.
- accent, accentuation, accentué, 22, 47, 118, 178, 258, 274, 317, 333, 349, 385, 401, 405, 419, 423.
- accident, 53, 134, 183, 261, 326, 402.
- accomplissement, 105, 344, 345.
- acoustique, 385, 387.
- actant, actantialité, actantiel, 15, 25, 41, 48, 53, 74, 109, 147, 148, 149, 156, 166, 185, 187, 219, 227, 334, 335, 336, 348.
- acte, 24, 37, 43, 54, 78, 84, 90, 103, 126, 148, 188, 193, 267, 279, 280, 282, 295, 304, 334, 339, 349, 381, 385, 406, 409, 415, 420, 423.
- acte d'énonciation (énonciatif), 342, 347, 351.
- acte de lecture, 347, 348, 350, 351.
- actes de langage (*speech acts*), 77, 124, 282.
- acteur, actoriel, 7, 18, 31, 32, 47, 146, 148, 167, 179, 284, 320, 327, 333, 384.
- action, 29, 38, 47, 54, 60, 63, 66, 76, 147, 179, 181, 213, 218, 225, 227, 228, 236, 265, 267, 268, 275, 298, 305, 317, 336, 358, 400.
- activité, 11, 24, 26, 27, 30, 37, 55, 80, 85, 97, 98, 102, 114, 135, 136, 190, 204, 206, 213, 224, 300, 308, 360, 363, 385, 391, 393, 395, 396, 397, 401, 416.
- actualisation, actualiser, actualisé, 42, 53, 56, 193, 227, 236, 405, 407.
- adaptation, adaptabilité, adapter, adapté, adaptatif, 45, 76, 163, 164, 191, 260, 261, 268, 276, 307, 329, 364.
- adéquation, 67, 242, 305, 404, 424.
- adjuvant, 144, 219, 222.
- affect, affectivité, affectif, 38, 42, 53, 121, 122, 145, 182, 192, 262, 336, 404, 412, 419, 420.
- affirmation, 84, 149, 150, 158, 185, 227, 342, 346, 383, 401.
- agent, 30, 122, 123, 126, 420.
- agentif, 116.
- agresseur, 144.
- agriculteur, 236.
- agro-sémiologue, 261.
- ajustement, 43, 123, 163, 164, 331, 335, 337.
- aléa, 335, 337.
- algèbre, algébriste, 135, 414, 415.

- allégorique, 44, 345.
allotopie, 301.
altérité, 54, 108, 343, 349.
amenuisement, 415.
analogie, 146, 260, 278, 279, 282, 362.
analysable, 335, 336, 358, 413.
analyse de (du) discours, 35, 37, 53, 54, 56, 77, 134, 137, 138, 139, 158, 159, 249, 250, 255, 257, 264, 323, 324, 340, 341.
analytique, 9, 11, 53, 55, 65, 77, 95, 112, 114, 218, 220, 241, 303, 328, 352, 388, 409.
anatomie, anatomo-, anatomiquement, 119, 190, 308.
Ancien Testament, 345.
ancillarité, ancillaire, 156, 338.
anglo-analytique, 380, 392.
animalité, animal, 28, 84, 89, 116, 122, 188, 262, 359.
antériorité, 73, 74, 417.
anthropologie, anthropologique, anthropologue, 9, 60, 83, 89, 94, 101, 102, 112, 113, 139, 170, 193, 205, 222, 249, 261, 264, 268, 288, 295, 297, 299, 303, 304, 306, 308, 317, 318, 336, 340, 351, 356, 359, 361, 363, 364, 381, 382, 394, 422.
anthropomorphisme, anthropomorphe, 280, 160.
anthroposémiotique, 40.
anti-conscience, 124.
anti-intellectualisme, 388.
anti-intentionnel, 124.
antiscience, 270.
apodictique, 370.
aporie, 97, 376.
appareil, appareillage, 54, 82, 87, 100, 136, 237, 305, 306, 320, 326, 419.
application, appliqué, 29, 37, 50, 56, 61, 67, 95, 99, 109, 113, 119, 137, 159, 169, 189, 210, 211, 216, 223, 225, 231, 235, 253, 261, 263, 264, 267, 268, 304, 315, 319, 320, 327, 340, 341, 342, 350, 351, 359, 365, 372, 386, 396, 404, 405, 411.
apprentissage, 10, 51, 56, 123.
appropriation, 83.
arbitraire, 18, 84, 87, 201, 242, 246, 247, 250, 255, 269, 278, 314, 337, 361, 404.
arborescence, 100.
archéologue, 167, 168, 211.
archéozoologie, 168.
architecteur, 259.
architecture, architectural, architecte, 9, 10, 29, 31, 36, 50, 83, 93, 94, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 107, 116, 119, 131, 167, 176, 214, 232, 237, 238, 314, 318, 324, 337, 355, 412, 417.
argumentation, argumentatif, 54, 81, 150, 165, 201, 249, 264, 304, 315, 369.
arithmétique, 416.
arrière-plan, 46, 64, 86.
art, artistique, artiste, 9, 10, 11, 50, 61-69, 81, 82, 93, 101, 102, 103, 111, 116, 127, 131, 135, 143, 144, 153-162, 167, 181, 213, 236, 241, 246, 259, 263, 266, 268, 281, 294, 295, 297, 308, 309, 313, 316, 317, 320, 324, 338, 359, 368, 369, 371, 375, 391, 388, 389, 400, 402, 410, 412, 421.
articulation, articuler, articulé, 23, 28, 32, 37, 45, 51, 82, 85, 98, 103, 106, 116, 119, 144, 145, 147, 151, 152, 154, 167, 199, 203, 205, 234, 235, 242, 265, 268, 276, 280, 281, 282, 295, 301, 312, 313, 324, 332, 335, 348, 358, 369, 375, 387, 390, 410.
artifice, artificialité, artificiel, 102, 103, 120, 310, 372, 375.
ascendance, 332, 408, 415.
aspectualité, aspectuel, 41, 46, 53, 96, 98, 109, 184, 407, 408, 417, 422.
assentiment, 331, 335, 337.
assiette, 400, 409, 422.
associatif, 70, 247, 248, 253, 266, 270, 402.
assomption, 22.
assonance, 47.
astronomie, 51.
astrophysique, 106.

asymétrie, asymétrique, 37, 69, 406, 410.
 asystématique, 105.
 atmosphérique, 65, 406.
 atonie, atone, 405, 406, 424.
 attente, 41, 84, 238, 239, 338, 382, 404, 412, 424.
 atténuation, 415.
 attracteur, 126, 405.
 attribut, attribution, 74, 117, 161, 163, 183, 348, 352, 369.
 audiovisuel, 10, 271, 275, 281, 282, 287.
 auditif : voir « ouïe ».
Aufhebung, 146, 255.
 augmentation, 204, 213, 405, 415.
 autobiographie, 234, 276, 277, 288.
 automatisme, automaticité, automatique, automatisé, 120, 122, 126, 165, 236, 237, 239, 264, 372.
 autonomie, autonomisation, autonome, autonomiser, autonomisme, autonomiste, 41, 60, 98, 99, 101, 138, 194, 198, 204, 219, 275, 290, 304, 305, 306, 307, 313, 321, 326, 333, 348, 370, 374, 387, 403.
 autoréférentiel, 284.
 autotélisme, 48.
 axiologie, axiologique, 43, 46, 48, 54, 161, 286, 334.
 axiome, axiomatique, 74, 100, 235, 364, 370.
 axonométrie, 93, 235.

B

bande-annonce, 279.
 bande dessinée (BD), 169, 274.
 bande sonore, 273.
 baroque, 56, 163, 421, 422.
 behaviorisme, 194, 391.
 Bible, biblique, bibliste, 146, 170, 171, 176, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352.
Big Science, 376.
 binarisme, binaire, 152, 321, 370, 374.
 biochimie, 294, 300.

biologie, biologique, biologiste, 9, 51, 82, 84, 87, 89, 91, 117, 118, 123, 124, 214, 217, 356, 359, 363, 375, 393.
 biosémiotique, biosémioticien, 10, 116, 120, 122, 123, 375, 382, 393.
 biotechnologie, biotechnique, 117, 260, 261.
blank slate, 124.
blending, 115, 121.
 bord, 98, 99, 107, 118, 149.
borderline, 189, 191.
 botanique, 237.
branding, 320.

C

calcul, calculer, calculateur, 26, 120, 188, 191, 203, 234, 239, 308, 315, 333, 360, 403.
 calorique, 106.
 canalisation, 106.
 canonique, 47, 48, 56, 119, 163, 201, 211, 214, 218, 333, 362, 364, 416, 423.
 capitalisme, 201.
 caricature, 244, 255, 260, 262, 299, 301, 335.
 carré (sémiotique), carréification, 11, 25, 45, 81, 95, 137, 148, 149, 152, 184, 186, 301, 211, 361, 369, 370, 371, 389, 390, 404, 417, 418.
 carte forcée, 247, 248, 253, 254, 256, 260, 262, 269, 270.
 cartographie, 9, 41, 106, 263.
 catalyse, 415, 418, 423.
 catalyseur, 102, 105.
 catastrophiste, 113, 331.
 catégorie, catégorisation, catégoriser, catégoriel, 40, 45, 56, 62, 63, 65, 74, 75, 76, 77, 79, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 93, 95, 99, 102, 106, 116, 120, 163, 184, 222, 226, 227, 253, 265, 274, 298, 301, 306, 333, 347, 358, 369, 370, 388, 389, 390, 396, 409, 419, 421, 422, 423.
 causalité, causal, 90, 117, 124, 275, 357, 360.

- centration, 99.
- cerveau, cérébral, 117, 118, 134, 183, 238, 359, 363, 375, 385, 390, 391.
- chaîne, 42, 45, 106, 107, 227, 235, 248, 284, 386, 424.
- champ de présence, 404, 405, 409, 410, 424.
- changement climatique, 261.
- chant, 122, 276, 403.
- chevauchement, 10, 55, 109, 328.
- chimie, chimique, 9, 99, 119, 231, 332, 359.
- chorégraphie, 261.
- chorographique, 107.
- christianisme, chrétienté, chrétien, 36, 146, 294, 342, 343, 344, 345, 347, 352.
- chromatisme, chromatique, 65, 244, 251, 252, 255, 261, 262, 313.
- chronie, 422, 423.
- cinéma, cinématographique, cinéaste, 10, 44, 60, 62, 86, 101, 102, 103, 104, 139, 175, 204, 212, 261, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 287, 294, 295, 296, 309, 377.
- cinématique, 96, 257.
- citoyenneté, citoyen, 54, 69, 210, 263, 268, 288, 290, 318, 320.
- classe, classification, classier, classifié, classificatoire, classement, 23, 97, 118, 122, 154, 182, 198, 247, 285, 294, 299, 316, 317, 325, 330, 332, 333, 369, 390, 391, 400, 405, 409.
- classème, 36.
- classicisme, 160.
- classique, 14, 51, 56, 72, 75, 76, 80, 91, 118, 119, 147, 160, 216, 225, 227, 235, 248, 273, 275, 286, 320, 329, 335, 336, 337, 347, 358, 360, 372, 375, 380, 383, 386, 388, 391, 393, 394, 421.
- clinique, 268.
- clôture, 44, 98, 345.
- cobranding*, 320.
- code, codification, coder, codé, 39, 47, 66, 96, 123, 154, 198, 243, 244, 245, 247, 248, 251, 257, 258, 269, 276, 310, 337, 359, 375, 410.
- codisciplinarité (co-disciplinarité), co-discipline, 11, 157, 167.
- co-extensif, 42.
- cognition, cognitif, 9, 10, 38, 53, 56, 77, 82, 90, 101, 111, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 124, 126, 127, 157, 168, 182, 215, 219, 220, 235, 237, 262, 269, 280, 298, 306, 307, 311, 319, 336, 337, 355, 360, 363, 365, 366, 367, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 387, 390, 393, 404, 414, 416.
- cognitivisme, cognitiviste, 115, 120, 235, 306, 307, 308, 312, 372, 375, 390, 393.
- cohérence, 67, 112, 160, 175, 179, 228, 237, 242, 255, 260, 269, 304, 320, 389, 405, 410.
- cohésion, 131, 255, 310.
- combinaison, combinatoire, 41, 100, 147, 152, 220, 221, 250, 298, 380, 388, 391, 393, 402, 411.
- commentaire, commentateur, 25, 54, 95, 100, 101, 144, 286, 318, 339, 340.
- commerce, commercialisation, commercial, 31, 55, 104, 118, 154, 156, 308, 315, 416.
- communication, communicationnel, communicatologue, 9, 19, 28, 31, 37, 39, 55, 61, 66, 67, 68, 69, 95, 113, 115, 116, 118, 119, 121, 123, 126, 132, 145, 147, 155, 158, 168, 180, 196, 201, 204, 210, 213, 219, 221, 223, 246, 250, 253, 254, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 263, 264, 265, 266, 271, 276, 277, 284, 285, 287, 288, 296, 297, 309, 310, 311, 313, 314, 315, 316, 317, 320, 341, 346, 347, 348, 351, 352, 368, 369, 373, 374, 375, 376, 385, 397, 419.
- communisme, communiste, 180, 388, 393, 400.
- commutation, 247, 250.
- comparatisme, comparatiste, comparatif, 51, 65, 137, 217, 333, 376.
- compatibilité, compatible, 113, 121, 148, 151, 210, 308.
- compétence, 50, 55, 95, 144, 162, 177, 200, 212, 236, 238, 301, 337, 390.

- complémentarité, complémentaire, complémentariste, 8, 14, 20, 73, 101, 102, 108, 116, 137, 146, 147, 150, 151, 153, 163, 175, 176, 184, 244, 247, 260, 265, 304, 306, 336, 369, 400, 403.
- complexité, complexe, 19, 36, 56, 83, 84, 86, 87, 89, 99, 107, 108, 112, 123, 172, 214, 216, 220, 221, 237, 242, 245, 248, 265, 303, 304, 306, 311, 335, 345, 347, 348, 351, 352, 368, 370, 374, 375, 415, 419.
- comportement, 10, 19, 29, 54, 89, 90, 123, 181, 187, 188, 189, 190, 192, 253, 256, 306, 307, 328.
- comportementaliste, 191.
- composante, 31, 96, 116, 121, 149, 186, 187, 238, 335, 401.
- compositeur, 382, 384, 385, 386, 387, 388, 389.
- compréhension, 10, 11, 28, 56, 69, 75, 78, 79, 90, 93, 115, 124, 154, 173, 189, 217, 236, 237, 238, 254, 256, 279, 287, 288, 306, 308, 336, 357, 383.
- computationnel, 372.
- concept, 21, 28, 29, 32, 36, 39, 40, 41, 42, 45, 48, 54, 62, 95, 104, 114, 115, 116, 120, 149, 152, 172, 173, 174, 178, 189, 198, 201, 202, 206, 218, 219, 220, 226, 229, 230, 235, 236, 238, 239, 246, 249, 265, 276, 279, 282, 283, 287, 290, 294, 297, 301, 304, 305, 308, 309, 311, 312, 313, 318, 319, 334, 335, 342, 358, 360, 361, 370, 371, 372, 374, 407, 409.
- conceptualisation, conceptualisé, conceptuel, 11, 36, 43, 44, 47, 63, 64, 67, 68, 75, 104, 115, 116, 120, 138, 145, 158, 202, 216, 217, 218, 237, 262, 269, 272, 275, 284, 285, 299, 306, 318, 325, 326, 333, 334, 336, 337, 350, 360, 391.
- concession, concessif, 156, 300, 400, 403, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 415, 424.
- configuration, 40, 42, 67, 143, 144, 161, 247, 257, 269, 281, 412.
- conflictualité, 201, 203.
- conformisme, 294, 370, 376.
- conjonction, 105, 297, 336, 405.
- connaissance, 10, 14, 24, 25, 28, 38, 51, 54, 55, 61, 71, 76, 83, 86, 93, 95, 101, 113, 114, 115, 116, 118, 119, 147, 155, 157, 158, 163, 167, 168, 171, 189, 205, 209, 211, 213, 216, 236, 237, 266, 273, 286, 288, 298, 306, 309, 312, 317, 325, 346, 352, 373, 374, 375, 381, 382, 390, 401, 404, 424.
- connexion, connecteur, 98, 115, 168.
- connexionnisme, 375.
- connotation, connoté, connotatif, connotateur, 15, 41, 72, 199, 244, 245, 248, 252, 266, 278, 288, 325, 326.
- conscience, 41, 77, 82, 86, 91, 100, 117, 118, 166, 228, 236, 280, 294, 308, 318, 330.
- conservatisme, conservateur, 34, 130, 160, 328, 386, 388.
- construction, construire, construit, 12, 14, 15, 60, 62, 63, 67, 69, 73, 79, 81, 84, 85, 87, 88, 90, 103, 136, 138, 139, 146, 153, 157, 160, 161, 165, 168, 175, 185, 190, 191, 192, 195, 201, 207, 212, 213, 214, 217, 218, 222, 227, 234, 236, 244, 251, 252, 260, 261, 263, 276, 278, 281, 285, 286, 305, 326, 327, 328, 329, 330, 332, 333, 334, 342, 344, 347, 348, 350, 360, 361, 417.
- consultant, 201, 337.
- contagion, 44, 335.
- contamination, 260.
- contenu, 11, 43, 45, 47, 69, 90, 114, 116, 117, 127, 173, 186, 188, 204, 205, 212, 216, 221, 225, 227, 245, 248, 251, 277, 312, 342, 343, 349, 350, 357, 358, 362, 370, 374, 400, 402, 404, 405, 410, 411, 413, 422.
- contexte, contextualisation, contextualiser, contextuel, 10, 12, 34, 36, 43, 44, 46, 48, 53, 55, 72, 76, 78, 80, 82, 84, 86, 108, 114, 117, 122, 127, 147, 159, 167, 175, 188, 199, 243, 248, 251, 252, 272, 274, 280, 283, 286, 314, 327, 331, 341, 342, 356, 357, 366, 376, 388, 391, 393, 402.
- contiguïté, contigu, 402.
- continuité, continu, continuïste, 31, 45, 56, 66, 80, 85, 87, 96, 97, 102, 106, 106, 127, 146, 148, 149, 151, 153,

- 159, 187, 192, 194, 196, 201, 208, 226, 227, 231, 255, 275, 316, 384, 391, 393, 395, 396, 405, 407, 412, 414, 417, 418, 422.
- contour, 75, 106, 107, 120.
- contradiction, contradictoire, 104, 148, 149, 151, 168, 251, 255, 301, 314, 336, 377.
- contrainte, 41, 43, 71, 72, 87, 126, 169, 213, 223, 235, 236, 265, 407.
- contraste, 65, 66, 76, 118, 415, 422.
- contrat, contractuel, 48, 125, 145, 240, 247, 250, 277, 281, 285, 287, 334, 376.
- contre-discipline, 317.
- contre-don, 249.
- contre-manipulation, 210, 211.
- convention, conventionnalisation, conventionnel, conventionnalisé, 68, 123, 242, 250, 251, 255, 256, 257, 258, 260, 263, 329, 403.
- convergence, 76, 137, 193, 206, 229, 244, 246, 247, 263, 356, 365, 413, 420.
- conversation, 113, 281, 286.
- conversion, 39, 57, 186.
- convocation, convoquer, 39, 40, 42, 168, 350.
- cooccurrence, 247.
- coprésence (co-présence), 42, 336.
- Coran, coranique, 352.
- corps, corporéité, corporel, 10, 36, 37, 43, 44, 47, 52, 103, 106, 114, 117, 119, 121, 122, 125, 126, 143, 149, 151, 181, 187, 188, 190, 191, 192, 195, 209, 215, 217, 225, 226, 227, 267, 274, 296, 302, 305, 306, 321, 335, 374, 390, 402, 406.
- corpus, 37, 42, 48, 50, 61, 74, 75, 145, 156, 157, 158, 159, 160, 163, 165, 167, 214, 217, 220, 224, 235, 236, 239, 243, 244, 245, 246, 248, 251, 252, 253, 255, 260, 261, 264, 266, 273, 281, 283, 297, 342, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 352, 364, 367, 369, 372, 373, 376, 377.
- corrélation, 412, 413, 416, 423.
- cosmographie, 9, 105.
- cosmologie, cosmologique, 105, 106, 412.
- co-typie, 314.
- court-métrage, 286.
- créativité, 63, 66, 68, 114, 164, 302, 362.
- critique, 8, 12, 18, 38, 49, 50, 64, 66, 67, 82, 102, 103, 118, 127, 138, 156, 164, 166, 168, 172, 173, 185, 186, 201, 202, 210, 217, 219, 243, 254, 255, 262, 264, 267, 268, 269, 303, 306, 307, 309, 317, 318, 320, 325, 327, 331, 333, 338, 346, 348, 352, 361, 372, 375, 376, 377.
- critique culturelle, 201.
- critique d’art, 297, 309.
- critique idéologique, 255, 261, 268.
- critique littéraire, 18, 214.
- critique méthodique, 336.
- critique sociale, 255, 264.
- critique thématique, 38.
- croyance, croire (n.), 49, 53, 90, 281, 333, 352.
- cubisme, 103, 105.
- culinaire, 261, 318.
- culturalisation, 311, 372.
- culturalisme, culturaliste, 116, 305.
- cultural studies*, 207, 309, 376, 387.
- culture, culturel, 10, 11, 25, 27, 37, 42, 43, 44, 47, 48, 51, 52, 53, 56, 61, 64, 65, 69, 75, 81, 82, 83, 87, 88, 101, 102, 104, 106, 113, 114, 115, 116, 118, 121, 124, 126, 134, 141, 161, 162, 177, 181, 183, 195, 197, 199, 201, 202, 205, 210, 212, 214, 216, 217, 218, 219, 221, 222, 223, 225, 228, 229, 241, 245, 247, 248, 253, 254, 256, 258, 260, 261, 262, 263, 266, 268, 269, 270, 293, 294, 298, 305, 311, 314, 316, 317, 330, 337, 351, 352, 370, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 381, 382, 387, 388, 389, 390, 393, 397, 412, 419.
- curseur, 260.
- cybernétique, 168.

D

dadaïsme, 103.

- danse, 62, 122, 213, 285, 377.
- Dasein*, 383, 392.
- débat, 38, 40, 48, 49, 54, 57, 77, 102, 117, 127, 132, 144, 152, 158, 169, 177, 195, 199, 216, 266, 283, 286, 294, 296, 298, 313, 377, 396, 400.
- débrayage, débrayé, 44, 83, 306, 352.
- décadence, 408, 415.
- décodage, décoder, décodable, 114, 123, 269, 276, 283, 288, 345.
- déconstruction, déconstruire, déconstructionnisme, déconstructivisme, déconstructiviste, 114, 118, 269, 317, 321.
- dé-corporaliser, 124.
- découpage, 38, 47, 63, 67, 99, 151, 273, 333.
- décryptage, décrypter, 176, 263, 283, 290, 317, 336.
- dédoublément, 375.
- déduction, déductif, 78, 85, 105, 215.
- déduit, 260.
- déictique, 122.
- deixis, 79, 83, 121.
- dé-localiser, 124.
- démarche, 8, 11, 53, 54, 76, 80, 95, 96, 101, 105, 106, 136, 139, 140, 165, 167, 173, 177, 178, 187, 189, 191, 213, 215, 227, 235, 236, 239, 249, 251, 252, 256, 260, 261, 263, 268, 269, 279, 298, 303, 306, 320, 334, 351, 369, 384, 401, 403, 415.
- démodalisation, 126.
- démographique, 316, 325.
- démonstration, 59, 214, 264, 362.
- dénégation, 21.
- dénomination, 54, 63, 103, 147, 148, 149, 160, 161, 176, 257, 328, 329, 403.
- dénotation, dénoté, 244, 245, 248, 252, 266, 278.
- densité, 66, 210, 405, 409, 416.
- déontique, 125, 126.
- dépendance, 75, 102, 154, 156, 194, 328, 364, 413, 414, 415, 423.
- déploiement, 29, 30, 96, 98, 126, 145, 267, 309.
- description, descriptif, descriptivo-, descriptiviste, 9, 11, 17, 23, 25, 36, 39, 46, 65, 68, 78, 79, 86, 90, 99, 102, 103, 105, 107, 118, 134, 137, 138, 147, 150, 164, 175, 202, 217, 227, 231, 235, 238, 244, 247, 248, 249, 251, 252, 253, 255, 258, 263, 264, 265, 269, 273, 296, 303, 304, 309, 310, 314, 336, 351, 352, 360, 369, 370, 374, 375, 385.
- design, designer, 10, 59, 61, 64, 66, 67, 68, 86, 101, 218, 261, 263, 264, 320, 337.
- dé-situationnaliser, 124.
- dessin, dessin animé, 69, 286.
- destinataire, 122, 123, 204, 254, 260, 276, 277, 385, 416.
- destinateur, 122, 204, 254, 260, 277, 334, 385.
- détente, 104, 404.
- déterminisme, déterministe, 238, 376, 400.
- déterministique, 105.
- développement durable, 261.
- devenir (n.), 164, 259, 315, 406, 415, 421.
- diachronie, 157, 370.
- diagnostic, 11, 148, 191.
- diagramme, diagrammatique, 74, 121, 363, 408, 410, 413, 422.
- dialectique, 74, 76, 96, 168, 255, 269, 319.
- dialogisme, dialogique, 103, 114, 120, 126.
- dialogue, dialoguer, 8, 12, 21, 39, 49, 67, 123, 132, 143, 162, 222, 229, 307, 308, 309, 311, 318, 319, 351, 365.
- dichotomie, 39, 78, 79, 206, 370.
- didactique (des langues), 9, 18, 56, 215, 370.
- diégèse, diégétique, 113, 125, 126.
- différentialité, différenciation, différentiel, différentialiste, 62, 85, 121, 201, 207, 227, 247, 360, 371, 411.
- digital, digitaliser, 123, 281.
- dilution, 156, 157, 308, 309.

- diminution, 405, 415.
- discontinuité, discontinu, discontinuiste, 85, 97, 127, 146, 148, 149, 152, 227, 275, 415, 417, 418.
- discours
- discours abstrait, 35.
 - discours artistique, 65, 66.
 - discours biblique, 339.
 - discours critique, 18, 219.
 - discours culinaire, 261.
 - discours culturel, 69.
 - discours d’accompagnement, 373, 375.
 - discours déconstructiviste, 321.
 - discours ethnographique, 135.
 - discours figuré, 348.
 - discours institutionnel, 50.
 - discours intransitif, 347.
 - discours juridique, 202, 332.
 - discours littéraire, 44, 48, 130, 332.
 - discours médiatique, 50, 69.
 - discours musical, 385, 386, 387.
 - discours mystique, 346.
 - discours parabolique, 347.
 - discours philosophique, 74, 332.
 - discours plastique, 50.
 - discours poétique, 204.
 - discours politique, 10, 33, 35, 50, 53, 196, 332, 334, 365.
 - discours radiophonique, 286.
 - discours religieux, 10, 332, 340, 341, 342, 346, 348.
 - discours scientifique, 69, 204, 262, 329, 391.
 - discours sémiotique, 156, 305.
 - discours social, 37, 51, 67, 212, 315.
 - discours sociopolitique, 261.
 - discours télévisuel, 283.
 - discours « théorique », 28.
 - discours verbal, 204, 389.
 - discours visuel, 44, 158, 159, 204.
- discret, 27, 80, 125, 133, 183, 336, 405, 415.
- discriminant, 136, 334.
- discursivité, discursivisation, discursif, 25, 29, 39, 40, 41, 56, 71, 76, 77, 96, 109, 113, 121, 125, 149, 153, 169, 186, 189, 204, 205, 260, 261, 297, 310, 312, 315, 316, 332, 333, 339, 346, 350, 363, 367, 405, 409, 414.
- disjonction, 152, 336.
- dispositif, 53, 63, 96, 97, 98, 99, 102, 126, 152, 226, 244, 279, 284, 290, 291, 297, 316, 331, 344, 345, 348, 349, 352, 422.
- distinctif, 41, 124, 247.
- distribution, distribuer, distributionalisme, distributionnel, 98, 100, 124, 130, 244, 247.
- documentaire, 279, 282, 284, 285, 286.
- documentaliste, 281.
- dogme, dogmatisme, dogmatique, 260, 281, 298, 304, 343, 337.
- donateur, 144.
- donnée, 16, 25, 32, 35, 41, 75, 82, 85, 90, 98, 116, 151, 160, 174, 179, 206, 257, 263, 264, 304, 314, 318, 334, 342, 359, 360, 396, 361, 364, 368, 382, 401, 407, 413, 414, 416, 420.
- double articulation, 28, 154, 242, 281.
- doxa, 64, 234, 375, 376, 417.
- droit, 9, 168, 198, 202, 203, 324, 327, 329, 332, 333, 334.
- dualisme, 117, 118, 311, 321, 374.
- dualité, 106, 275, 328, 370, 374, 411, 419, 423.
- duplication, 402.
- durativité, 97.
- dynamisme, dynamique, 34, 111, 113, 121, 125, 126, 152, 153, 163, 234, 240, 241, 246, 247, 252, 263, 265, 296, 297, 299, 304, 307, 311, 313, 328, 341, 342, 345, 356, 357, 361, 408, 411, 416, 417, 418, 420.
- dysphorique, 404.

E

- écart, 14, 19, 46, 73, 272, 275, 285, 302, 318, 337, 405.
- échange, échanger, 61, 65, 90, 94, 119, 121, 123, 125, 162, 171, 182, 218, 236, 294, 331, 333, 341.
- écologique, 331.

- économie, économique, économisme, économiste, 67, 96, 104, 124, 152, 164, 168, 187, 203, 205, 206, 222, 238, 268, 283, 301, 304, 309, 316, 318, 331, 332, 333, 334, 336, 372, 375, 383, 385, 390, 409.
- écosystème, 97.
- écriture, 16, 18, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 36, 37, 40, 42, 45, 46, 47, 61, 69, 77, 94, 106, 123, 127, 163, 172, 184, 185, 218, 228, 269, 273, 276, 333, 342, 343, 344, 391.
- éducation, 182, 283, 290, 367, 369.
- effet de (du) sens, 115, 145, 213, 214, 248, 252, 254, 256, 258, 261, 266, 269, 305, 342, 344, 389, 415.
- efficacité, efficace, 10, 11, 26, 37, 57, 69, 91, 115, 136, 190, 191, 201, 216, 218, 263, 264, 304, 315, 325, 335, 336, 372, 393.
- égyptologie, 299.
- eidétique, 65.
- élasticité, 420, 422.
- élémentaire, 45, 60, 95, 127, 136, 155, 184, 219, 237, 239, 298, 312, 361, 369, 370, 400, 411, 416.
- elocutio*, 41.
- embodied mind*, 117.
- embodiment*, 190.
- embrayage, 83, 306.
- embryogenèse, 356.
- émergence, 11, 37, 100, 101, 102, 188, 203, 204, 215, 327, 347, 356, 358, 362.
- émique, 387.
- émission, 54, 257, 259, 281, 283, 284, 285, 346, 384.
- émotion, émotionnel, 43, 47, 53, 53, 114, 116, 119, 121, 122, 177, 178, 225, 257, 308, 386, 389, 421.
- empathie, 157, 308, 400.
- empirisme, empiriste, empirique, 19, 78, 112, 114, 117, 221, 244, 326, 327, 330, 334, 358, 359, 360, 361, 364, 375, 377, 384, 388, 389, 392, 394.
- en acte, 37, 43, 54, 267.
- encoder, 288.
- encyclopédie, 100, 311, 312, 383.
- énergie, énergique, énergétique, 87, 104, 106, 112, 152, 240, 243, 261, 312, 395, 412.
- engendrement, engendrer, engendré, 102, 188, 189, 330, 358, 360.
- énonçant, 40, 41, 63, 95, 131, 138, 143, 178, 181, 347.
- énoncé, 25, 40, 61, 62, 63, 66, 81, 84, 98, 106, 125, 141, 147, 149, 151, 162, 165, 169, 242, 247, 255, 258, 261, 262, 267, 274, 275, 278, 281, 285, 296, 297, 305, 306, 311, 313, 318, 335, 346, 352, 410, 416.
- énonciataire, 123, 165, 347, 348.
- énonciatif, énonciativiste, 36, 39, 40, 41, 42, 50, 52, 54, 56, 63, 65, 69, 121, 154, 165, 234, 251, 305, 306, 342, 346, 347, 348, 349, 351.
- énonciation, 11, 39, 40, 41, 52, 56, 62, 63, 65, 66, 69, 71, 74, 76, 79, 83, 84, 87, 88, 95, 115, 125, 131, 133, 137, 138, 141, 147, 169, 179, 181, 187, 189, 190, 195, 204, 216, 221, 226, 227, 249, 271, 274, 279, 285, 305, 339, 340, 342, 343, 345, 346, 347, 348, 350, 351, 352, 401, 408.
- énonciation artistique, 62, 63, 66.
- énonciation scientifique, 65.
- énonciation visuelle, 62, 63.
- enrichissement, enrichir, enrichissant, 28, 56, 147, 161, 173, 245, 264, 266, 326, 333, 358, 401, 408.
- ensembliste, 97.
- entité, 41, 90, 98, 99, 100, 117, 194, 360, 390, 385, 402.
- enveloppe, 36, 106, 416.
- environnement, 102, 103, 228, 230, 237, 243, 247, 331, 375.
- épistémè, 49, 184, 411.
- épistémique, 43, 117, 126, 269, 418.
- épistémologie, épistémologique, épistémologiquement, épistémologue, 7, 9, 11, 28, 31, 62, 68, 75, 78, 81, 90, 104, 109, 114, 116, 132, 138, 146, 147, 148, 149, 153, 158, 159, 162, 163, 184, 194, 200, 206, 218, 219, 222, 225, 233, 240, 242, 246, 249, 263, 281, 296, 299, 304, 308, 310,

- 314, 315, 319, 330, 346, 365, 370, 376, 377, 404, 407, 410, 411.
- épokhè*, 159.
- éprouvé, éprouver, 53, 145, 191, 233, 266, 369, 376, 420.
- équation, 120, 360, 361, 362.
- équivalence, équivalent, équivaloir, 11, 122, 146, 173, 186, 204, 217, 243, 246, 247, 257, 274, 278, 325, 336, 402, 412, 413.
- ergonomique, 268.
- espace, spatial, spatio-, spatialité, spatialisation, 10, 35, 41, 42, 43, 44, 60, 73, 79, 85, 93, 96, 97, 98, 99, 103, 105, 107, 108, 115, 121, 122, 125, 126, 127, 144, 145, 151, 163, 166, 173, 176, 184, 235, 236, 244, 251, 252, 256, 261, 263, 275, 306, 318, 327, 328, 329, 333, 362, 365, 374, 375, 403, 405, 412, 415, 419, 421, 422, 423, 424.
- espace mental (espaces mentaux), 114, 115, 121, 235.
- espace tensif, 408, 409, 416, 419, 420.
- esprit (*mind*), 21, 34, 35, 46, 51, 52, 61, 72, 74, 75, 84, 85, 111, 113, 116, 117, 119, 120, 121, 122, 126, 127, 139, 165, 166, 168, 175, 179, 210, 226, 229, 236, 239, 264, 294, 300, 318, 320, 321, 357, 360, 369, 374, 390, 391, 400, 401, 403, 404, 410, 414, 415, 418, 419.
- essentialiste, 375.
- esthésie, esthésique, 66, 335, 336, 337.
- esthétique, 9, 31, 36, 41, 45, 46, 47, 48, 53, 63, 64, 66, 71, 79, 82, 83, 86, 100, 101, 102, 103, 105, 113, 114, 118, 127, 131, 237, 264, 274, 287, 296, 297, 300, 302, 309, 315, 317, 355, 363, 379, 380, 382, 387, 389, 390, 401, 409, 422.
- esthétisation, 241, 260.
- état limite, 189, 191.
- éthique, 54, 90, 119, 241, 246, 258, 260, 262, 265, 268, 269, 270, 290, 318, 319, 320, 422.
- ethnocentrisme, ethnocentrique, 43, 333, 374, 375.
- ethnographie, ethnographe, 135, 337.
- ethnolittérature, 36.
- ethnologie, ethnologique, ethnologue, 9, 22, 54, 212, 219, 380.
- ethnométhodologie, 202.
- ethnomusicologue, 382, 386.
- ethnopsychologue, 193.
- éthologie, éthologue, 187, 188, 189, 190.
- ethos, 262, 269.
- éthosémiotique, 10, 186, 188, 189, 190, 192.
- être-au-monde, 337.
- études littéraires, 9, 38, 50, 112, 303, 314, 315.
- étymologie, étymologique, 173, 278, 370, 415.
- euphorie, euphorique, 288, 404.
- Évangile, évangéliste, 342, 343, 344.
- événement, 26, 43, 96, 155, 162, 191, 202, 261, 316, 340, 343, 344, 356, 384, 385, 396, 405, 406, 409, 414, 421, 422, 424.
- évolutionniste, 375.
- exclusivité, exclusif, 40, 137, 146, 409, 414, 420.
- exégèse, exégète, 47, 146, 150, 171, 176, 339, 340, 341, 345, 346, 347, 348, 350, 351.
- exhaustivité, exhaustif, 15, 48, 154, 164, 165, 264, 411.
- existentialisme, existentialiste, 392, 124, 208.
- existentiel, existentiellement, 10, 79, 200, 330, 331, 379, 383, 390.
- expérience, 10, 23, 24, 25, 33, 35, 37, 42, 43, 46, 52, 55, 60, 66, 71, 87, 89, 99, 114, 121, 125, 126, 153, 164, 191, 196, 237, 250, 256, 262, 267, 298, 305, 312, 313, 323, 336, 343, 349, 351, 358, 362, 375, 382, 383, 384, 385, 386, 391, 424.
- expérimental, expérimentaliste, 118, 131, 237, 319, 360.
- expertise, expert, 59, 201, 250, 254, 260, 261, 264, 267, 386.
- explication, explicatif, 11, 65, 78, 79, 82, 84, 90, 123, 155, 212, 217, 238, 249, 251, 252, 263, 264, 269, 297, 300, 312, 357, 360, 389.

- explosion sémiotique, 392.
 expressif, 121, 122, 124, 235, 235, 374.
 expression [vs contenu], 42, 43, 45, 62, 82, 83, 102, 103, 107, 116, 186, 204, 210, 221, 248, 251, 276, 358, 370, 400, 404, 411, 413, 422, 423.
 expressionnisme, 104.
 extensité, extensif, extense, extensional, 19, 36, 38, 60, 74, 93, 104, 148, 151, 153, 159, 163, 165, 180, 192, 218, 253, 259, 260, 263, 287, 362, 370, 405, 407, 408, 409, 410, 412, 413, 414, 415, 416, 419, 420, 421, 423.
 extériorité, externe, 28, 83, 98, 99, 107, 248, 253, 260, 263, 279, 307, 362, 365, 371.
 extratextuel, 156.
- F
- facings*, 320.
 factoriel, 263.
 falsification, falsifier, 213, 226, 231.
 fantasme, 191, 192, 222.
 fascisme, fasciste, 18, 29, 30.
 faux, 81, 78, 362.
 fiction, fictionnel, fictif, 24, 25, 27, 28, 38, 44, 52, 74, 102, 108, 253, 261, 277, 279, 281, 284, 285, 286, 287.
 fiduciaire, 352.
 figural, 304, 402.
 figuration, 37, 43, 45, 47, 51, 87, 160, 167, 261.
 figurativité, figuratif, 35, 38, 39, 40, 44, 45, 47, 49, 54, 61, 67, 87, 88, 159, 176, 227, 236, 337, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 352, 391, 402.
 figure, 8, 41, 43, 44, 45, 81, 82, 87, 94, 98, 103, 144, 148, 163, 199, 209, 216, 294, 296, 297, 304, 311, 312, 314, 339, 340, 344, 345, 347, 349, 383, 392, 393, 394, 402, 406, 412, 423.
 film, filmique, 125, 235, 241, 260, 261, 263, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 286, 300, 318, 373.
 FLE (français langue étrangère), 34, 56, 250, 256.
 flux de conscience, 41, 228.
 focalisation, 280.
 folklorique, 131, 394.
 fonction, fonctionnel, 48, 84, 99, 122, 123, 124, 127, 148, 154, 161, 237, 245, 246, 247, 249, 258, 355, 401, 402.
 – fonction poétique, 401, 402.
 – fonction sémiotique, 84, 123.
 fonctionnalisme, 38, 269.
 fondamental, 51, 56, 62, 67, 75, 76, 77, 78, 80, 84, 85, 89, 96, 97, 106, 113, 117, 121, 138, 150, 152, 165, 189, 198, 199, 200, 204, 206, 207, 238, 246, 247, 249, 257, 278, 279, 286, 294, 314, 342, 346, 352, 357, 358, 360, 361, 363, 370, 381, 421.
 force, 20, 26, 36, 43, 44, 52, 78, 87, 105, 113, 131, 126, 139, 148, 202, 215, 220, 234, 283, 295, 302, 305, 319, 324, 330, 360, 361, 364, 393, 395, 407, 421.
 forclusion, 304, 305.
 formalisation, formaliser, 11, 114, 121, 135, 151, 156, 198, 234, 263, 315, 342, 347, 360, 361, 388.
 formalisme, formaliste, 75, 78, 135, 152, 153, 184, 200, 202, 269, 295, 296, 298, 304, 309, 350, 361, 386, 401, 403.
 formant (n.), 36, 44, 45.
 forme, formel, 8, 9, 11, 14, 15, 20, 21, 25, 26, 28, 29, 42, 44, 45, 46, 50, 53, 55, 72, 73, 74, 75, 79, 87, 88, 93, 95, 97, 99, 102, 103, 106, 107, 114, 115, 120, 126, 144, 147, 148, 151, 152, 163, 171, 172, 173, 185, 205, 217, 228, 234, 236, 240, 242, 251, 252, 254, 262, 265, 272, 285, 287, 295, 300, 312, 313, 324, 326, 332, 333, 335, 337, 343, 344, 347, 348, 349, 350, 353, 355, 357, 358, 364, 400, 407, 415, 416, 417, 420, 421, 424.
 – forme de l'expression, 42, 204, 358.
 – forme de vie, 10, 43, 49, 67, 209, 228, 229, 235, 305, 319, 352, 399, 400, 411, 424.
 – forme du contenu, 204, 251, 358.
 fragment, fragmenté, fragmentaire, 52, 105, 127, 175, 183, 184, 237, 281, 402, 407, 409, 416.

French theory, 207.

frontière, 10, 27, 28, 48, 81, 96, 98, 99, 102, 107, 248, 262, 309, 317, 363, 382.

G

Gender studies, 262, 388.

généralité, généralisation, généraliser, généralisé, généraliste, générique, 42, 47, 61, 74, 97, 104, 115, 126, 133, 159, 163, 171, 238, 244, 245, 287, 298, 305, 402, 409, 417.

générativité, génératif, générer, généré, 11, 43, 46, 56, 78, 85, 95, 112, 120, 121, 136, 149, 152, 158, 181, 184, 185, 186, 188, 189, 190, 195, 207, 219, 220, 249, 317, 319, 360, 361, 363, 369, 371, 372, 374, 386, 388, 389, 406, 408.

génétique, 38, 49, 123, 126, 198, 359, 363, 376.

genre, 36, 41, 43, 53, 62, 69, 74, 79, 102, 165, 184, 205, 281, 283, 284, 285, 286.

géographie (géo-graphie), géographique, 9, 101, 104, 105, 106, 107, 108, 237, 302, 320.

géométrie, géométrique, 127, 402, 419.

géomorphologie, 105.

Gestalt, 100, 127, 301, 390.

geste, gestualité, 29, 90, 121, 122, 123, 145, 149, 187, 188, 204, 256, 257, 258, 259, 270, 277, 308, 331, 350, 385, 404, 387, 410.

glissement, 125, 151, 278, 328.

globalité, 98, 282, 331, 347.

glossématique, 14, 31, 194.

glossocentrisme, glossocentriste, 310.

goût, 83, 86, 139, 144, 173, 198, 294, 330.

gradation, gradualité, gradué, graduel, graduellement, 40, 99, 206, 370, 393.

grammaire, grammaticalité, grammatical, grammairien, 14, 15, 17, 21, 23, 27, 28, 29, 56, 74, 76, 84, 95, 100, 119, 129, 130, 133, 147, 155, 185, 207, 219, 238, 246, 249, 251, 273, 297, 305, 306, 310, 317, 326, 330, 335, 336, 369, 382, 386, 388, 399, 402, 403, 408.

grammatique, 111.

grandeur, 85, 107, 195, 348, 404, 405, 406, 409, 410, 412, 415, 418, 423, 424.

graphique, graphiste, 239, 244, 259, 412, 413, 414, 415, 420.

H

habitude, 141, 189, 204, 214, 235, 238, 246, 270, 317.

habitus, 319, 390.

haptique, 96.

harmonie, 104, 303.

head-driven, 119.

herméneutique, herméneute, 9, 47, 78, 79, 80, 101, 145, 165, 195, 344, 345, 346, 357, 370, 371, 377, 387, 388, 392, 412.

hétérodoxie, 330.

hétérogénéité, 97, 316.

hétérologie, 125.

hétéronomie, hétéronome, hétéronomiste, 41, 98, 138, 148, 304.

hétérosémiotique, 161.

hétérotopique, 145.

heuristique, 10, 68, 69, 159, 165, 213, 214, 370, 389, 404.

hexagone logique, 369, 371.

hiérarchie, hiérarchique, hiérarchisation, hiérarchiser, hiérarchisé, 36, 99, 100, 160, 167, 179, 194, 228, 252, 265, 266, 267, 408, 417, 420.

histoire, 9, 14, 18, 30, 36, 37, 38, 39, 42, 43, 60, 64, 68, 73, 74, 75, 79, 80, 82, 83, 88, 89, 91, 101, 105, 113, 117, 124, 138, 146, 147, 150, 154, 156, 157, 160, 161, 162, 163, 166, 167, 168, 202, 206, 215, 217, 222, 246, 248, 254, 274, 275, 276, 281, 286, 294, 311, 316, 319, 340, 345, 346, 347, 350, 351, 352, 365, 375, 376, 379, 384, 386, 396.

– histoire de la linguistique, 13, 22, 27, 206, 249.

– histoire de l'art (des arts), 65, 144, 153, 154, 160, 162, 167, 421.

– histoire de la sémiotique, 8, 16, 17, 18, 19, 22, 34, 138, 206, 233.

- histoire des idées, 119, 319, 363.
 - histoire des théories du signe, 51, 206.
 - histoire littéraire (de la littérature), 18, 39, 48, 167, 243, 345.
 - historien, 19, 50, 54, 89, 131, 135, 138, 140, 144, 157, 158, 160, 167, 211, 287, 387, 404.
 - historiographie, historiographe, 9, 160.
 - historique, historico-, 7, 9, 11, 14, 16, 19, 23, 32, 36, 40, 49, 54, 65, 84, 101, 102, 121, 145, 154, 162, 167, 173, 193, 195, 217, 219, 220, 222, 231, 246, 254, 262, 299, 303, 309, 310, 314, 319, 340, 343, 346, 347, 349, 350, 351, 364, 372, 373, 376, 384, 388, 400.
 - homogénéité, homogène, homogénéiser, 86, 172, 257, 303, 334, 410, 419.
 - homologie, homologation, homologuer, homologué, 46, 75, 204, 239, 413.
 - homosémiotique, 161.
 - hormone, 117, 190.
 - humanisme, humaniste, 10, 28, 29, 112, 117, 125, 203, 235, 269.
 - humanité, humain, 10, 28, 29, 113, 116, 118, 119, 120, 123, 160, 187, 188, 189, 190, 203, 222, 235, 238, 254, 256, 262, 306, 317, 319, 321, 343, 375, 393, 418.
 - hypothèse, 35, 43, 83, 89, 90, 105, 108, 119, 126, 150, 164, 189, 207, 214, 215, 217, 219, 227, 228, 231, 247, 251, 252, 254, 261, 296, 309, 311, 326, 336, 343, 347, 358, 369, 373, 402, 403, 406, 407, 408, 409, 411, 412, 414, 415, 417, 418, 419, 420, 421, 423, 424.
 - hypothétique, hypothético-déductif, 215, 228.
- I
- icône, iconicité, iconisation, iconisme, iconique, icono-, 35, 44, 71, 74, 76, 87, 120, 122, 123, 129, 159, 215, 216, 245, 249, 251, 252, 260, 261, 262, 281, 295, 298, 313, 314, 370.
 - iconographie, 261.
 - iconologie, iconologique, iconologue, 100, 157, 368.
 - identité, 62, 71, 83, 108, 189, 193, 224, 235, 241, 261, 325, 370, 380, 388, 390, 422.
 - idéologie, idéologique 25, 26, 41, 54, 112, 118, 201, 228, 255, 261, 266, 267, 268, 290, 296, 303, 307, 332, 349, 367, 369, 374, 380.
 - idiolecte, 46.
 - idonéité, 97.
 - illocutoire, 78.
 - illusion, illusionniste, 35, 165, 305, 342.
 - illusion énonciative, 305.
 - illusion groupale, 66.
 - illusion référentielle, 305.
 - illusion téléologique, 46.
 - illusion vériste, 261.
 - image, 12, 15, 35, 44, 45, 59, 60, 61, 62, 71, 79, 81, 83, 88, 93, 103, 106, 125, 144, 148, 150, 153, 155, 156, 158, 159, 160, 186, 204, 209, 236, 239, 241, 243, 244, 249, 255, 256, 260, 262, 263, 264, 270, 271, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 287, 289, 293, 296, 306, 310, 318, 319, 363, 368, 369, 377, 400, 403, 406, 410, 411, 413, 417, 423.
 - image artistique, 63, 64.
 - image poétique, 401.
 - image scientifique, 62, 63, 225, 295, 297, 299, 313, 316.
 - imagerie, 60, 209, 306.
 - imaginaire, 36, 37, 38, 40, 52, 99, 102, 104, 107, 108, 114, 119, 126, 148, 245, 253, 255, 262, 267, 268, 269, 273, 289, 330, 332, 400.
 - immanence, immanent, immanentisme, immanentiste, 40, 48, 52, 54, 55, 67, 79, 80, 86, 119, 130, 138, 185, 194, 243, 248, 251, 253, 276, 280, 281, 283, 295, 296, 298, 303, 304, 307, 335, 337, 340, 345, 350, 400, 408, 412.
 - immatérialité, immatériel, immatérialisé, 36, 50, 51, 108, 117.
 - impératif, 121, 122, 425.
 - imperfectivité, imperfectif, 239, 423.
 - impersonnel, 40, 121, 125, 234, 237, 238, 279, 280, 403.
 - impertinence, impertinent, 210, 311, 323.

- implication, implicatif, 34, 265, 400, 403, 405, 409, 410, 411.
- implicite, 104, 107, 158, 218, 257, 260, 320, 384, 389, 403.
- incertitude, 97, 160, 269, 406.
- inchoativité, inchoatif, 46, 97.
- incompatibilité, incompatible, 74, 148, 184, 185, 200, 326.
- inconscient, 13, 24, 25, 26, 28, 32, 104, 136, 258.
- incorporation, incorporer, incorporé, 44, 48, 183, 287, 333.
- indexicalité, 77.
- indice, indicibilité, indiciel, 10, 30, 76, 236, 243, 247, 248, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 313, 374, 416.
- indiquant, indiqué, 11, 159, 164, 173, 191, 248, 252, 262, 409.
- in-discipline, 11, 120.
- individualisme, individualiste, individualisation, individualiser, 63, 84, 183, 208, 299, 307, 375.
- individuation, 83, 84, 228.
- induction, inductif, 215.
- industrie, industriel, 105, 218, 230, 368, 373, 375, 376.
- inférence, 78.
- infographie, 103.
- information, 8, 9, 22, 27, 61, 67, 120, 122, 123, 200, 213, 219, 223, 265, 266, 286, 288, 289, 290, 315, 343, 346, 372.
- information et communication (info-com), 67, 68, 266, 268, 315, 330.
- informatique, 9, 114, 119, 120, 264, 367, 372, 375.
- ingénierie, ingénieur, 236, 250, 263, 281, 294.
- inhérent, 37, 47, 221, 337, 416, 423.
- innéiste, 249.
- innovation, innover, innovant, innovateur, 52, 56, 64, 69, 136, 157, 164, 165, 166, 242, 247, 331, 332, 393.
- insensé, 152, 344.
- insignifiance, 330.
- instance, 10, 41, 44, 54, 63, 69, 116, 131, 137, 138, 146, 147, 149, 151, 152, 159, 181, 185, 188, 215, 279, 280, 289, 299, 336, 343, 345, 346, 347, 348, 351, 352.
- instance corporelle, 151, 215.
- instance d'énonciation, 345, 347, 351, 352.
- instance énonçante, 41, 63, 131, 138, 181.
- instance transcendante, 334, 343.
- instanciation, 98.
- institutionnel, 12, 30, 34, 50, 73, 102, 121, 222, 223, 224, 284, 295, 300, 301, 302, 311, 314, 320, 338, 365, 366.
- intégration, intégrer, intégré, intégratif, 19, 20, 21, 31, 66, 93, 112, 115, 127, 136, 147, 148, 153, 156, 192, 230, 236, 238, 257, 295, 335, 352, 360, 368.
- intellectuel, 8, 14, 18, 19, 34, 64, 73, 112, 114, 118, 119, 134, 135, 139, 144, 174, 175, 177, 178, 182, 195, 196, 199, 205, 210, 214, 222, 223, 229, 231, 245, 246, 256, 269, 270, 273, 302, 303, 317, 320, 324, 325, 327, 332, 337, 368, 371, 392, 395, 397, 404, 414.
- intelligence artificielle, 372, 375.
- intelligible, 72, 123, 145, 186, 286, 337, 374, 380.
- intensité, intensif, intense, intensional, 22, 48, 65, 85, 86, 192, 370, 383, 396, 405, 406, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 419, 420, 421, 423.
- intentionnalité, intentionnel, 122, 123, 124, 202, 289, 335.
- interaction, 9, 10, 11, 55, 67, 69, 156, 162, 163, 167, 187, 188, 190, 214, 223, 254, 258, 260, 296, 305, 307, 311, 313, 323, 327, 328, 329, 333, 334, 335, 336, 337, 375, 376.
- interactionnisme, interactionniste, 304, 307.
- interculturel, 124.
- interdéfinition, interdéfinir, interdéfini, 173, 174, 198, 202, 220, 234, 417.
- interdisciplinarité, interdisciplinaire, 9, 30, 50, 61, 65, 112, 189, 217, 222,

- 294, 295, 296, 299, 315, 319, 351, 365.
- interdiscursivité, interdiscursif, 52, 241, 253.
- interface, 67, 82, 192, 268, 308.
- intericonicité, 241.
- interiorité, interne, 38, 41, 45, 48, 83, 98, 100, 107, 116, 149, 152, 159, 194, 228, 248, 252, 253, 260, 277, 280, 303, 307, 359, 360, 361, 364, 371, 390.
- inter-linguistique, 124.
- interlocuteur, 21, 55, 265, 288.
- intermédialité, 241, 276.
- internalisme, 375.
- internet, 29, 102, 159, 165, 372.
- interpersonnel, 288.
- inter-phrastique, 186.
- interprétant (n.), 200, 248, 254, 265, 284, 404.
- interprétation, interprétatif, 11, 44, 48, 54, 61, 78, 79, 80, 113, 122, 140, 146, 150, 167, 170, 200, 202, 211, 212, 222, 228, 241, 247, 248, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 259, 260, 261, 262, 263, 265, 266, 267, 269, 272, 281, 306, 334, 339, 342, 343, 345, 349, 350, 352, 357, 367, 371, 377, 388, 389.
- interscientifique, 118.
- intersection, 405, 408, 409, 410, 413, 421.
- intersémioticité, intersémiotique (inter-sémiotique), 124, 204.
- intersubjectivité, intersubjectif, 115, 121, 348, 349.
- intertextualité, intertextualisation, inter-textuel, 161, 163, 248, 253.
- inter-traductibilité, 217.
- intervalle, 405.
- intra-linguistique, 124.
- intransitif, 347.
- intratextuel, 161.
- intuition, intuitif, 73, 80, 126, 187, 199, 215, 228, 237, 239, 244, 309, 324, 370, 383, 416, 419.
- inventaire, 15, 62, 80, 96, 238, 244, 263, 404, 408, 418.
- investissement, investir, 55, 236, 240, 297, 306, 312, 314, 412.
- irrationnel, 104, 315, 321.
- isonomie, 97.
- isotopie, 36, 162, 301, 304.
- J
- Je-Origine, 285, 286.
- jeu, 17, 41, 54, 63, 103, 106, 121, 124, 129, 162, 176, 204, 210, 211, 238, 240, 282, 237, 284, 285, 286, 287, 321, 333, 389.
- jonction, jonctif, 15, 48, 157, 162, 319, 335, 336, 403, 404, 405, 408, 410, 415.
- journal télévisé, 289.
- journalisme, journalistique, journaliste, 9, 27, 60, 69, 283, 284, 290.
- judicateur, 146.
- jugement, 17, 23, 27, 64, 78, 100, 148, 168, 264, 361.
- juridique, juridico-, juriste, 83, 123, 144, 198, 202, 204, 308, 315, 332, 333, 334.
- K
- kinésique, 257.
- L
- laboratoire, 41, 61, 67, 131, 134, 166, 177, 187, 192, 193, 245, 250, 261, 267, 317, 327, 332, 347, 356, 366.
- langage
- langage cinématographique, 274, 276, 278, 279, 280, 281.
 - langage culturel, 294.
 - langage de la perception, 52.
 - langage descriptif, 175.
 - langage en acte, 37, 43.
 - langage figuratif, 391.
 - langage formel, 372.
 - langage iconique, 295.
 - langage juridique, 198, 202.

- langage-objet, 31, 175.
- langage performatif, 202.
- langage plastique, 295.
- langage télévisuel, 280.
- langage verbal, 45, 175, 296.
- latent, 185, 186, 218, 258, 259, 267, 269, 291, 345.
- latin, latiniste 15, 30, 135, 166, 236, 237, 289, 319, 380, 387, 392.
- lecteur, 16, 37, 40, 43, 47, 150, 162, 164, 165, 167, 173, 178, 179, 195, 211, 229, 242, 243, 276, 277, 278, 343, 344, 345, 347, 349, 350, 412, 417.
- lecture, 22, 33, 35, 42, 44, 53, 56, 64, 72, 76, 79, 80, 82, 100, 123, 140, 147, 162, 167, 184, 185, 194, 195, 210, 228, 241, 242, 243, 244, 248, 256, 257, 258, 266, 272, 274, 293, 297, 300, 318, 337, 339, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 351, 371, 380, 399, 400.
- lettres, 26, 34, 64, 144, 182, 245, 250, 265, 300, 316, 324, 351, 400.
- lexème, 23, 242, 257.
- lexicographe, 134.
- lexicologie, lexicologique, lexicologue, 9, 19, 23, 134, 199, 324.
- lexique, lexicalisation, lexical, lexico-, 19, 37, 42, 46, 77, 82, 134, 204, 251, 260, 325, 339, 369.
- liberté, libération, libérer, libéré, libérateur, libéral, 41, 72, 90, 94, 104, 127, 210, 223, 294, 299, 302, 317, 318, 320, 330, 368, 380, 388, 397, 421.
- lieu, 81, 96, 98, 99, 100, 106, 107, 109.
 - lieu commun, 39, 63, 69, 202.
- ligne d'horizon, 106, 108.
- limite, limiter, limité, 8, 14, 21, 37, 44, 52, 62, 83, 87, 89, 99, 107, 108, 116, 119, 121, 123, 125, 159, 174, 186, 189, 191, 203, 216, 217, 218, 275, 302, 309, 312, 319, 327, 331, 334, 342, 347, 364, 397, 406, 418, 419.
- linéarité, linéaire, 65, 120, 293, 297, 311.
- linguiste, 9, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 27, 28, 29, 30, 56, 96, 112, 113, 114, 116, 119, 131, 132, 133, 134, 135, 137, 154, 179, 180, 189, 220, 235, 244, 245, 246, 263, 266, 302, 325, 386, 389, 393, 394, 422.
- linguistique, 7, 9, 13-34, 37, 46, 56, 61, 63, 64, 74, 76, 77, 82, 94, 100, 111, 112, 113, 116, 117, 120, 124, 129, 130-140, 147, 152, 155, 167, 171, 173, 174, 179, 180, 189, 200, 205, 206, 210, 212, 219, 220, 221, 239, 241-257, 260, 261, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 278, 279, 281, 286, 294, 296, 297, 304, 306, 309-318, 321, 325, 340, 341, 356, 359, 360, 365-375, 380, 386, 387, 392, 394, 401, 402, 404, 408, 415, 421, 424.
 - linguistique cognitive, 9, 116, 120, 375.
 - linguistique computationnelle, 372.
 - linguistique de corpus, 367, 369, 372, 373.
 - linguistique de l'énonciation, 137, 279.
 - linguistique du discours, 137, 138.
 - linguistique fonctionnelle, 247.
 - linguistique générale, 14, 20, 25, 31, 112, 130, 133, 242, 244, 245, 246, 249, 251, 266, 268, 313, 409.
 - linguistique générative, 112, 136, 220, 372.
 - linguistique historique, 23, 220, 372, 373.
 - linguistique structurale, 34, 94, 140, 246, 282, 316.
- littéralité, 400, 422.
- littérarité, 18, 32, 48, 400.
- littérature, littéraire, 9, 10, 11, 13, 14, 15, 18, 24, 25, 26, 30-52, 56, 61, 64, 65, 77, 79, 94, 100, 101, 104, 112, 114, 116, 118, 127, 129, 130, 131, 135, 139, 145, 156, 165, 167, 173, 185, 198, 209, 210, 212, 213, 220, 227, 229, 235, 243, 244, 245, 246, 263, 265, 266, 273, 274, 276, 278, 293, 294, 295, 297, 299, 303, 312, 314, 315, 328, 329, 332, 333, 339, 340, 343, 345, 346, 349, 350, 359, 361, 362, 368, 373, 380, 381, 391, 400, 410, 413, 416, 418.
 - littérature comparée, 9, 50, 276, 368.

- liturgie, liturgique, 341, 346.
- localité, localisation, local, localiste, 17, 30, 35, 45, 86, 96, 98, 101, 107, 108, 120, 135, 139, 152, 158, 183, 214, 300, 326, 402.
- locologie, 106.
- locuteur, 39, 41, 304.
- logiciel, 120, 264, 372, 376, 422.
- logicisme, logiciste, logicien, 74, 77, 95, 174, 184, 202, 235, 364.
- logico-, 81, 98, 114, 361, 377, 415.
- logifier, 361.
- logique (n. et adj.), 9, 11, 69, 72, 74, 75, 76, 77, 80, 81, 106, 112, 114, 117, 119, 120, 126, 147, 156, 173, 200, 214, 215, 277, 283, 284, 310, 312, 315, 317, 335, 336, 341, 361, 362, 364, 369, 370, 371, 372, 375, 388, 389, 390, 392, 394.
- logo-éidétique, 306.
- logos, 94, 129, 148, 149, 151, 152, 159, 194, 262, 269.
- ludique, 161, 284, 285, 286.
- M**
- macrocosme, 106, 107, 219.
- macroscopique, 362.
- macro-textuel, 219.
- manipulation, manipulateur, 43, 201, 210, 211, 262, 264, 288, 335, 337, 376.
- marketing, 9, 55, 89, 156, 165, 196, 218, 260, 265, 268, 324.
- marque, 19, 41, 45, 46, 86, 88, 122, 132, 148, 149, 150, 174, 185, 207, 234, 257, 264, 278, 289, 300, 325, 329, 337, 349.
- marqueur, 325.
- marxisme, marxiste, 21, 39, 95, 112, 139, 198, 217, 325, 380.
- mathématiques, mathématiser, mathématicien, 9, 74, 75, 80, 98, 105, 118, 122, 131, 136, 138, 173, 217, 227, 238, 269, 299, 355, 356, 357, 360, 361, 362, 363, 364, 395, 414, 416.
- mathème, 269.
- matière, matérialité, matérialisation, matériel, matérialisé, 36, 43, 47, 55, 71, 80, 82, 85, 86, 87, 96, 99, 105, 114, 117, 123, 192, 225, 229, 270, 276, 277, 297, 300, 305, 313, 318, 319, 332, 336, 358, 371, 374, 384, 389, 390, 415.
- matrice, 107, 108, 295, 312.
- mécanique, 84, 106, 126, 189, 204, 216, 360.
- mécanisme, 120, 207, 289, 294, 295, 296, 297, 298, 306, 315, 317, 318, 358.
- médecine, médical, médecin, 9, 72, 118, 119, 167, 191, 183, 189, 192, 231, 232, 236, 290, 306.
- média, médiatique, médiologue, 10, 30, 50, 52, 54, 55, 59, 68, 69, 177, 201, 243, 262, 268, 275, 276, 277, 278, 283, 286, 287, 288, 289, 290, 320, 327, 329, 337, 368, 375, 376, 395.
- médiamétrie, 285.
- médiation, 70, 85, 98, 101, 294, 297, 312, 317, 333, 374.
- médiatiser, médiatisé, 82, 342.
- médium, 102, 276, 358.
- mélange, 19, 83, 165, 405, 415.
- mélodique, 96.
- mental, 114, 115, 120, 121, 218, 227, 228, 235, 236, 284, 358, 391.
- merchandising, 320.
- méréologie, 75, 97, 312, 364.
- message, 55, 66, 69, 127, 154, 201, 234, 254, 255, 260, 266, 267, 276, 282, 310, 335, 343, 346, 347, 349, 350, 385, 401.
- métadiscipline (méta-discipline), 11, 222.
- métadiscours, métadiscursif, 103, 159, 164, 165, 166.
- métalangage, métalangagier, 15, 95.
- méta-modalité, 383.
- méta-objet, 103
- métaphore, métaphorique, 45, 108, 114, 115, 120, 155, 242, 251, 267, 274, 278, 301, 310, 362, 375, 403, 406, 410.
- métaphore, 150.

- métaphysique, 72, 74, 75, 77, 103, 114, 152, 304, 330, 370.
- métaterme, 157.
- métatextuel, 27.
- métathéorie, 308, 328.
- météorologie, météorologique, 105, 106, 107, 261.
- méthode, méthodique, 11, 14, 17, 28, 30, 34, 36, 51, 56, 57, 65, 70, 73, 75, 78, 80, 89, 90, 95, 96, 116, 127, 132, 139, 144, 145, 160, 163, 209, 213, 216, 217, 223, 229, 235, 239, 242, 244, 245, 246, 249, 250, 251, 255, 260, 261, 270, 273, 278, 299, 309, 310, 318, 336, 341, 346, 360, 361, 369, 372, 382, 388, 406.
- méthode d'apprentissage des langues, 10.
 - méthode descriptive, 90, 360.
 - méthode explicative, 90.
 - méthode linguistique, 260, 310.
 - méthode (d'analyse) sémiotique, 216, 217.
 - méthode scientifique, 358.
 - méthode structurale, 131.
- méthodologie, méthodologique, 11, 56, 63, 65, 68, 87, 89, 95, 100, 101, 116, 118, 136, 156, 158, 159, 162, 165, 169, 174, 178, 213, 217, 219, 223, 227, 235, 236, 249, 260, 261, 263, 264, 265, 266, 301, 303, 304, 305, 306, 309, 311, 317, 318, 319, 320, 337, 341, 348, 349, 360, 363, 364, 365, 370, 372, 375, 377, 383.
- métonymie, métonymique, 47, 114, 403, 406, 410.
- métrique, 47, 370, 402.
- micro-analyse, 50.
- microcosme, 106, 107, 219.
- micro-univers, 55.
- mimésis, mimétisme, mimétique, 73, 74, 88, 116, 123, 258, 259, 313, 400.
- mimique, 116, 187, 188, 256, 257, 258, 270.
- mnésie, mnésique, 422, 423, 424, 425.
- modalisation, modaliser, 24, 265.
- modalité, modal, 46, 48, 52, 53, 56, 57, 65, 67, 95, 111, 113, 125, 126, 129, 144, 145, 147, 161, 178, 179, 201, 202, 207, 215, 219, 226, 227, 238, 251, 257, 264, 269, 313, 333, 335, 336, 337, 340, 342, 344, 370, 388, 389, 390, 391, 399, 404, 406, 407, 408, 422.
- mode (m.), 10, 11, 18, 26, 29, 40, 54, 55, 60, 72, 73, 90, 95, 97, 98, 99, 102, 103, 105, 108, 121, 130, 147, 151, 172, 189, 210, 227, 244, 252, 257, 259, 266, 269, 299, 312, 317, 321, 330, 337, 353, 376, 385, 404, 408, 424.
- mode d'efficacité, 404, 408, 412, 424.
 - mode d'existence, 42, 404, 408, 412.
 - mode de jonction, 403, 404, 405, 408, 410.
 - mode de présence, 404.
- mode (f.), 16, 20, 23, 67, 75, 193, 199, 215, 219, 242, 244, 262, 269, 329, 350, 373, 395.
- modèle, 11, 26, 29, 37, 40, 43, 46, 50, 53, 55, 56, 60, 62, 66, 68, 69, 72, 77, 85, 105, 113, 116, 125, 139, 149, 152, 158, 181, 184, 185, 186, 188, 190, 192, 195, 200, 204, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 223, 243, 245, 247, 248, 250, 254, 264, 280, 282, 284, 285, 286, 287, 288, 294, 299, 311, 312, 321, 329, 331, 333, 335, 340, 348, 349, 350, 355, 356, 358, 361, 365, 369, 370, 371, 390, 400, 402, 403, 409, 417.
- modélisation, modélisable, 52, 68, 113, 115, 120, 126, 238, 249, 264, 268, 303, 313, 336, 337, 349, 370.
- modernité, moderne, moderniste, 16, 17, 22, 23, 34, 41, 74, 81, 101, 105, 114, 124, 130, 152, 212, 246, 303, 320, 375, 400, 403, 417.
- modulation, 87.
- moléculaire, 51, 359.
- monadique, monadologie, monadologique, 93, 96, 98, 99, 100, 106, 109.
- monde naturel, 10, 87, 105, 194, 358, 362.
- monde sensible, 10, 83, 414.
- mondialisation, mondialisé, 51, 376.

- monisme, moniste, 117.
 monstration, 54, 279, 282.
 montage, 68, 260, 273, 283, 297.
 morale, 168, 336, 401.
 moralisation, 47.
 morphodynamique, 306.
 morphogénèse, 113, 125, 126, 356.
 morphologie, morphologique, 86, 105, 126, 306, 400.
 morphosyntaxique, 37.
 mosaïque, 160.
 moteur (adj.), 98, 116.
 motion, 343.
 motivation, motivé, 45, 60, 114, 118, 228, 313, 314, 351.
 mouvement, 36, 40, 50, 67, 85, 96, 97, 100, 101, 106, 108, 114, 151, 163, 205, 210, 249, 315, 316, 335, 380, 386, 388, 390, 395.
 multiculturel, 222.
 multi-diégétique, 125.
 multidisciplinaire, 112.
 multiforme, 114, 166, 365.
 multilinguisme, multilinguistique, 222.
 multimédia, 103, 176, 177.
 musicologie, musicologique, musicologue, 9, 100, 368, 380, 384, 385, 386, 388, 389.
 musique, musicalité, musical, musicien, 10, 45, 47, 50, 60, 62, 86, 96, 100, 101, 105, 118, 122, 123, 139, 204, 275, 286, 368, 377, 379, 380, 381, 382, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 416, 423.
 mysticisme, mystique, mystiquement, 114, 117, 124, 346.
 mythe, mythique, 78, 85, 154, 161, 169, 193, 241, 294, 359, 362, 364, 375, 381, 400, 412, 419, 420, 424.
 mythologie, mythologique, 16, 31, 38, 61, 131, 169, 173, 195, 375, 382.
- N
- narration, narrativité, narrativisation, narratif, 11, 24, 36, 38, 39, 40, 42, 46, 48, 53, 54, 56, 93, 95, 96, 114, 126, 145, 149, 169, 178, 179, 184, 187, 188, 200, 204, 211, 214, 218, 225, 227, 228, 261, 274, 275, 278, 279, 280, 281, 331, 333, 334, 335, 336, 337, 344, 347, 348, 350, 352, 363, 387, 402, 404, 406, 412, 417.
 narratologie, narratologique, narratologue, 49, 111, 113, 271, 272, 274, 276, 279, 281, 282, 283, 285, 295, 347, 350.
 naturalisation, naturaliser, 190, 201, 307, 311, 357, 366, 372.
 naturalisme, naturaliste, 358, 359, 362, 366.
 nature, naturel, 10, 11, 12, 31, 45, 47, 53, 61, 77, 80, 81, 83, 87, 89, 91, 96, 97, 98, 99, 102, 105, 106, 107, 114, 115, 116, 117, 120, 122, 123, 124, 126, 151, 154, 165, 167, 170, 176, 179, 187, 194, 195, 201, 214, 215, 219, 220, 224, 228, 247, 258, 281, 285, 290, 295, 296, 301, 311, 312, 314, 320, 321, 357, 358, 362, 363, 364, 374, 375, 380, 385, 405, 406.
 nécessité, 49, 73, 84, 87, 118, 125, 159, 167, 198, 202, 234, 251, 254, 255, 256, 265, 299, 312, 345, 368, 370, 371, 373, 376, 407.
 négation, négativité, négativiste, négatif, négativement, 7, 79, 81, 149, 164, 210, 235, 264, 289, 310, 329, 370, 371, 383.
 néocolonial, 327.
 néolibéral, 307, 327.
 néorhétorique, 304, 315, 316.
 néosémiotique, 384.
 néo-technique, néo-technicien, 102.
 neurobiologie, 119.
 neurocognitif, 360.
 neuro-esthétique, 116.
 neurologie, neurologique, neurologue, 90, 301, 308.
 neurone, 121, 363.
 neurophysiologie, 113.
 neuropsychologique, neuropsychologue, 113, 135.
 neuroscience, 116, 118, 157, 168, 306, 358, 359, 362, 363, 365, 366.

- neutralisation, neutraliser, neutre, 25, 119, 265, 370, 419.
- new musicology*, 388.
- niveau, 24, 26, 35, 39, 45, 49, 57, 85, 93, 99, 107, 127, 136, 149, 160, 164, 165, 166, 178, 184, 188, 190, 201, 207, 216, 222, 242, 244, 258, 283, 298, 303, 310, 317, 350, 358, 359, 361, 363, 365, 366, 373, 374, 387, 388, 390, 393, 406.
- niveau d'analyse, 251, 253, 275, 371.
 - niveau de la figurativité, 61.
 - niveau de la surface, 121.
 - niveau de pertinence, 10, 204, 327.
 - niveau d'interprétation, 80.
 - niveau discursif, 121.
 - niveau du parcours génératif, 46.
 - niveau énonciatif, 121.
 - niveau épistémologique, 407.
 - niveau grammatical, 402, 403.
 - niveau lexical, 402, 403.
 - niveau narratif, 187.
 - niveau profond, 187.
 - niveau sémiotique, 237.
 - niveau thématique, 158.
 - niveau théorique, 328.
- nomenclature, 171, 174, 224.
- non-accompli, 46.
- non-contradiction, 269, 370.
- non-culture, 81, 389.
- non-généricité, 159.
- non-harmonie, 104.
- non-lieu, 98.
- non-modèle, 104.
- non-observation, 108.
- non-prédication, 104.
- non-rationalité, 104.
- non-sémiotique, non-sémioticien, 7, 312.
- non-sens, 37, 117, 124, 125.
- non-sujet, 41, 138, 148, 151, 188.
- non verbal, 181, 187, 192, 256, 263, 270.
- noologique, 412.
- norme, normativité, normatif, 46, 119, 164, 198, 199, 202, 214, 249, 253, 275, 373, 390, 415.
- notion, notionnel, 14, 22, 24, 28, 35, 46, 50, 73, 75, 76, 77, 78, 79, 95, 96, 97, 98, 99, 104, 106, 107, 108, 115, 132, 138, 152, 164, 166, 172, 173, 178, 192, 195, 204, 218, 233, 237, 242, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 252, 253, 255, 257, 260, 262, 266, 269, 270, 286, 289, 296, 328, 332, 334, 337, 343, 345, 346, 371, 377, 383, 387, 392, 396, 404, 406, 408, 414, 415, 422.
- nouméral, 117.
- Nouveau Testament, 146, 344, 345.
- nouvelle critique, 243, 303.
- nouvelle musicologie, 388.
- nouvelle sémiologie, 10, 271, 272, 275.
- nucléaire, 36, 216, 261.
- numérisation, numériser, numérique, 56, 67, 69, 134, 143, 158, 263, 264, 282, 288, 372, 377, 415, 420.

O

- objectivité, objectif, objectivation, objectiver, objectivé, objectivable, objectivant, 10, 55, 73, 83, 84, 90, 116, 132, 134, 147, 170, 172, 189, 217, 234, 236, 237, 249, 250, 254, 255, 261, 262, 263, 265, 266, 267, 269, 295, 296, 297, 306, 319, 320, 331, 342, 370, 372, 373, 377, 390, 401, 409.
- objet
- objet d'analyse, 9, 213, 221, 236, 237, 255, 260.
 - objet de sens, 64, 236, 329.
 - objet d'étude(s), 9, 42, 55, 62, 83, 131, 213, 235, 260.
 - objet de valeur (objet-valeur), 82, 95, 151, 179, 333, 335, 348.
- observateur, 63, 108, 209, 318, 376, 418, 421.
- observation, observable, 36, 46, 47, 65, 107, 108, 155, 188, 216, 230, 239, 250, 308, 348, 349, 359, 372, 373, 376.

- occurrence, 47, 48, 53, 61, 78, 156, 160, 244, 249, 259, 280, 286, 335, 349, 377, 420.
 odeur, odorat, olfactif, 83, 86, 173.
omnis, 97.
 ontique, 126.
 ontologie, 71, 74, 102, 114, 117, 126, 371, 372, 377.
 opéra, 377.
 opération, opérande, opérateur, opératoire, opérationnel, 39, 44, 55, 87, 99, 103, 152, 157, 158, 165, 167, 170, 195, 235, 236, 248, 252, 268, 282, 295, 296, 306, 312, 333, 336, 360, 362, 363, 372, 402, 405, 410, 416, 423, 424.
operator, 289.
 opposition, opposer, opposé, oppositif, 11, 14, 20, 25, 27, 28, 40, 44, 63, 77, 79, 95, 97, 98, 99, 105, 106, 107, 127, 130, 132, 149, 150, 165, 174, 175, 188, 194, 195, 196, 227, 247, 252, 256, 257, 258, 259, 272, 280, 297, 303, 304, 306, 311, 312, 324, 332, 333, 335, 358, 370, 374, 376, 403, 409, 417, 419, 421, 422.
 optimisme, optimiste, 270, 276, 288, 294, 316, 337, 389.
 optique, 8, 96, 103, 187, 295, 356, 362, 363.
 oral, 7, 36, 144, 178, 214, 274, 343, 382.
 orchestre, orchestral, 8, 96, 106, 123.
 organon, 67, 101, 201.
 orientation, orienter, orienté, *oriented*, 8, 44, 99, 108, 117, 137, 138, 166, 179, 194, 200, 201, 202, 204, 218, 223, 227, 295, 296, 302, 304, 305, 306, 309, 315, 319, 342, 344, 345, 349, 350, 376, 381, 385, 394, 402, 408, 424.
 orthodoxie, orthodoxe, 96, 147, 148, 149, 187, 194, 223, 319, 330, 372, 375, 400.
 orthogonal, 98, 363.
 orthographe, 13, 29.
 oscillation, osciller, 125, 149, 260, 308.
 ostension, 62.
 ouïe, auditif, 45, 82, 359.
 outil, 65, 68, 75, 95, 213, 214, 231, 278, 281, 282, 296, 306, 317, 318, 320, 333, 337, 356, 361, 364, 369, 397.
oxymoron, 411.
- P
- packaging, 55, 165, 320.
 pansémiotisme, pansémiotique, 123, 163.
 parabole, parabolique, 347, 348.
 paradigme, paradigmatique, 10, 11, 40, 84, 90, 99, 114, 115, 118, 119, 126, 129, 137, 143, 146, 147, 148, 149, 150, 154, 165, 184, 185, 193, 200, 206, 220, 229, 244, 246, 247, 252, 253, 281, 282, 306, 316, 346, 347, 350, 374, 375, 376, 386, 387, 396, 401, 402, 403, 404, 417, 418.
 paradoxe, paradoxal, 35, 36, 61, 148, 168, 237, 238, 246, 255, 283, 308, 319, 329, 337, 342, 374.
 parallélisme, 121, 402.
 paratexte, 276, 278.
 paratopie, 168.
 parcours
 - parcours du savoir, 38.
 - parcours du sens, 85.
 - parcours figuratif, 349, 350.
 - parcours génératif, 11, 46, 85, 95, 121, 136, 149, 152, 158, 181, 184, 189, 207, 363, 369, 374, 389, 393, 406, 408.
 - parcours interprétatif, 252, 269.
 - parcours narratif, 348.
 - parcours passionnel, 43.
 - parcours sémantique, 48.
 parole, 39, 40, 41, 96, 102, 146, 166, 234, 250, 342, 343, 345, 349, 355, 370, 373.
 parvenir (n.), 403, 404, 405, 407, 408, 417, 424.
 passion, passionnel, 9, 37, 38, 41, 42, 47, 53, 54, 56, 73, 76, 90, 95, 112, 125, 133, 145, 148, 165, 177, 178, 179, 184, 195, 203, 209, 213, 215, 225, 226, 229, 233, 239, 246, 305, 308, 334, 335, 336, 369, 407, 408, 412, 413.

- pathémique, pathico-, 38, 54, 145.
- pathologie, pathologique, 181, 188, 189, 191, 192.
- pathos, 262, 269.
- pédagogie, pédagogique, pédagogue, 34, 56, 61, 163, 166, 312.
- peinture, pictural, 31, 61, 94, 96, 100, 101, 103, 105, 144, 157, 158, 159, 160, 162, 167, 260, 362, 402.
- perception, perceptif, perceptivo-, 10, 11, 35, 38, 39, 44, 52, 76, 77, 82, 83, 84, 86, 87, 89, 90, 93, 121, 127, 181, 225, 226, 237, 357, 358, 362, 374, 404, 406.
- perfectivité, perfectif, 239, 423.
- performance, 18, 62, 95, 103, 145, 237, 375, 377.
- performativité, performatif, 124, 126, 202, 282.
- périodisation, 160.
- périphérie, périphérique, 99, 246, 247, 252.
- personnage, 25, 26, 39, 280.
- persuader, persuasif, 43, 81.
- pertinence, pertinent, 8, 10, 64, 65, 112, 115, 144, 146, 147, 159, 160, 163, 164, 171, 175, 179, 204, 217, 244, 247, 266, 283, 284, 301, 310, 326, 327, 336, 377, 415, 418, 419.
- pessimiste, 395.
- phénomène, phénoménalité, phénoménal, 37, 41, 44, 45, 76, 77, 78, 82, 84, 85, 86, 90, 91, 94, 99, 100, 105, 114, 116, 121, 123, 126, 148, 152, 156, 215, 217, 220, 227, 229, 235, 254, 258, 279, 296, 297, 301, 306, 308, 311, 312, 313, 314, 317, 318, 321, 335, 345, 348, 357, 359, 360, 362, 363, 364, 386, 387, 388, 390, 393, 395, 417.
- phénoménologie, phénoménologique, phénoménologue, 9, 21, 35, 44, 53, 71, 75, 76, 90, 111, 112, 113, 121, 126, 129, 131, 141, 143, 146, 149, 181, 185, 194, 195, 202, 207, 223, 224, 274, 278, 331, 340, 357, 358, 362, 363, 364, 374, 387, 391, 392, 417, 418.
- philologie, philologique, philologico-, 14, 38, 50, 79, 112, 113, 199, 220, 315, 340, 346, 371, 372, 377, 388.
- philosophie, philosophique, philosophe, 7, 9, 21, 31, 42, 49, 59, 66, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 83, 84, 94, 95, 96, 99, 102, 105, 112, 114, 115, 117, 118, 119, 120, 123, 124, 127, 131, 135, 138, 140, 141, 150, 167, 170, 173, 205, 207, 236, 239, 242, 261, 279, 283, 287, 294, 297, 299, 305, 314, 315, 320, 332, 333, 336, 340, 372, 373, 380, 383, 386, 389, 391, 392, 393, 394, 395, 400.
- philosophie cognitive, 120.
 - philosophie critique, 103.
 - philosophie de la logique, 78.
 - philosophie de la nature, 105, 106.
 - philosophie de l'esprit (*philosophy of mind*), 111.
 - philosophie de l'esthétique, 100, 102.
 - philosophie du langage, 9, 77, 198, 205, 221, 282, 286, 305, 372, 373, 377.
 - philosophie des formes symboliques, 104, 419.
 - philosophie des mathématiques, 362.
 - philosophie des sciences, 112, 114, 355.
 - philosophie empiriste, 112.
- phonème, 252.
- phonétique, 243, 255, 257, 358, 359, 400.
- phonologie, phonologique, phonologue, 179, 243, 244, 245, 246, 247, 251, 253, 257, 358, 400, 404.
- phorie, phorique, 108, 184, 215, 310, 407, 409.
- photographie (photo), 35, 62, 68, 69, 102, 158, 159, 164, 236, 261, 290, 315.
- phrase, phrastique, 14, 15, 16, 36, 40, 44, 47, 113, 111, 119, 120, 145, 154, 157, 175, 179, 186, 219, 220, 242, 245, 251, 287, 310, 326, 366, 407.
- phraséologie, 39.
- phusis*, 105, 151, 159, 194.
- physiologie, physiologique, 116, 118, 121, 188, 190, 307, 359.
- physique, physicien, 9, 44, 82, 84, 91,

- 103, 105, 118, 121, 124, 153, 182, 211, 216, 224, 231, 232, 332, 355, 356, 361, 362, 363, 412, 418.
- pictural : voir « peinture ».
- plan
- plan de l'expression (plan d'expression), 43, 62, 67, 82, 83, 186, 221, 335, 358, 400, 402, 413, 422, 423.
 - plan du contenu, 186, 205, 312, 358, 400, 402, 413, 422.
- planaire, 29, 62, 107.
- planification, 104.
- plastique, plasticien, 44, 50, 61, 64, 67, 69, 181, 205, 251, 255, 262, 294, 295, 313.
- pluralité, pluriel, 8, 15, 16, 26, 29, 31, 41, 94, 99, 100, 185, 229, 262, 352, 401, 420.
- pluridisciplinarité, pluridisciplinaire, 30, 53, 167, 260, 300, 301.
- poésie, poème, poétique (adj.), poéticité, poète, 20, 27, 37, 41, 42, 45, 47, 48, 50, 51, 83, 93, 122, 127, 130, 156, 161, 204, 205, 245, 270, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 304, 359, 399, 401, 402, 403, 410, 411.
- poétique (n.), 9, 36, 38, 39, 49, 101, 108, 111, 149, 169, 273, 274, 294, 295, 296, 302, 303, 314, 316, 345, 399, 401, 402, 408, 422.
- point de vue, 63, 79, 99, 108, 146, 148, 153, 247, 276, 279, 280, 282, 290, 370, 371, 391.
- pôle, 40, 108, 135, 149, 205, 243, 346, 370, 374.
- polémique, polémique, 9, 49, 80, 113, 138, 146, 177, 178, 201, 225, 303, 311.
- politique, politico-, politiquement, politicien, politologue, 9, 10, 30, 33, 34, 35, 36, 49, 50, 53, 54, 55, 62, 69, 72, 90, 112, 118, 124, 133, 180, 196, 201, 210, 241, 261, 266, 267, 268, 290, 312, 315, 318, 327, 329, 332, 333, 334, 365, 372, 376, 388, 409.
- polyadique, 99.
- poly-énonciatif, 50.
- poly-isotopie, 297.
- polyphonie, polyphonique, 11, 41, 245, 251, 267, 296, 311.
- polysémie, polysémique, 45, 103, 242.
- polysémioticité, polysémiotique, 340, 377.
- pop culture, 375.
- pop philosophie, 368.
- positivisme, positiviste, 74, 95, 96, 112, 139, 372, 375, 388.
- positivité, 75, 90, 96, 336.
- post-modernité, postmodernisme, post-moderne, 118, 321, 327, 384.
- post-signé, 383.
- poststructuralisme, poststructuraliste, 384, 392, 394.
- postulat, 80, 193, 227, 235, 258, 276, 288, 296, 305, 308, 309, 311, 326.
- posture, 122, 187, 239, 256, 257, 270, 352.
- pragmatique, 34, 44, 76, 77, 121, 131, 202, 207, 249, 255, 266, 280, 281, 282, 296, 304, 306, 311, 312, 373.
- pragmatisme, 76, 132.
- pratique (n. et adj.), 7, 10, 11, 18, 22, 23, 24, 25, 27, 31, 32, 38, 48, 49, 54, 60, 62, 63, 66, 67, 68, 73, 74, 79, 86, 88, 89, 90, 103, 113, 127, 129, 141, 146, 147, 148, 150, 154, 157, 159, 163, 169, 186, 188, 189, 191, 196, 200, 206, 209, 223, 227, 228, 229, 231, 237, 238, 239, 244, 252, 258, 264, 298, 301, 302, 306, 312, 315, 316, 318, 319, 320, 325, 327, 330, 332, 335, 337, 339, 342, 349, 351, 352, 362, 375, 376, 384, 387, 390, 395, 397, 400, 401.
- praxéologie, 377.
- praxis, 39, 40, 52, 150, 254, 262, 267, 269, 328.
- prédicat, 41, 74, 129, 150, 207, 421.
- prédiction, prédictivité, prédictif, 104, 238, 265.
- prégnance, prégnant, 36, 38, 102, 106, 282.
- préhistoire, 154, 299.
- préjugé, 237, 304, 305, 375, 376.
- pré-langage, 417, 418.

- prescription, prescriptif, 236, 253.
- pré-sémiotique, pré-sémioticien, 144, 185, 392.
- présence, 17, 40, 44, 47, 62, 69, 102, 103, 108, 122, 158, 167, 227, 244, 297, 335, 336, 343, 344, 371, 404, 405, 406, 409, 410, 424.
- pré-signe, 383, 385.
- presse, 30, 55, 69, 212, 260, 261.
- présupposé, présupposition, présupposer, 62, 123, 136, 172, 273, 275, 276, 286, 287, 298, 331, 336, 347, 352, 412, 413, 416, 424.
- principe, 10, 44, 50, 55, 61, 65, 66, 69, 77, 79, 89, 93, 106, 115, 123, 125, 126, 138, 154, 159, 164, 173, 185, 194, 213, 214, 216, 218, 220, 239, 242, 269, 275, 276, 278, 285, 287, 288, 295, 296, 304, 307, 328, 330, 332, 333, 335, 370, 372, 373, 374, 380, 387, 390, 402, 403, 408, 412, 414, 415, 416, 417, 424.
- problématique (n. et adj.), 9, 11, 20, 37, 38, 39, 42, 44, 46, 51, 56, 73, 81, 82, 83, 95, 96, 102, 103, 105, 109, 116, 117, 119, 121, 126, 131, 153, 158, 167, 178, 203, 219, 220, 225, 226, 236, 263, 273, 274, 276, 278, 279, 282, 314, 325, 326, 327, 328, 329, 335, 336, 340, 342, 346, 347, 348, 350, 351, 373, 401, 408, 409.
- procédure, 25, 27, 52, 85, 99, 108, 116, 160, 163, 237, 245, 337, 348, 369.
- procès, 96, 97, 145, 148, 160, 193, 258, 262, 280, 285, 288, 405, 420.
- processus, 26, 44, 81, 88, 96, 97, 98, 104, 118, 120, 121, 123, 145, 181, 193, 215, 221, 229, 247, 248, 252, 254, 255, 257, 297, 307, 335, 377, 391, 393, 408, 424.
- profession, professionnel, professionnalisation, professionnalisant, professionnalisé, 18, 25, 29, 51, 55, 61, 134, 145, 156, 201, 202, 231, 238, 244, 250, 260, 261, 263, 264, 267, 268, 317, 337, 396.
- profondeur, profond, 35, 40, 56, 65, 73, 78, 80, 85, 95, 99, 100, 112, 122, 126, 163, 165, 167, 184, 185, 186, 187, 188, 231, 235, 238, 261, 311, 317, 326, 337, 359, 363, 364, 374, 389, 400, 407, 418, 422, 424.
- programmation, 55, 281, 285, 286, 335, 337.
- programme, 35, 39, 62, 78, 144, 145, 168, 190, 224, 228, 229, 260, 261, 264, 268, 271, 277, 281, 283, 285, 291, 299, 308, 314, 316, 318, 320, 351, 372, 373, 376, 381, 385, 389, 391.
- programme narratif, 48, 95.
- programme télévisé, 284.
- progrès, 38, 146, 164, 234, 235, 238, 304, 316, 319, 362.
- progression, progresser, progressif, 38, 97, 151, 152, 156, 164, 231, 237, 262, 342, 368.
- projection, projeter, 42, 82, 107, 161, 244, 245, 254, 258, 259, 265, 328, 349, 402, 406, 410, 413, 414, 415, 423.
- prolifération, proliférer, 29, 157, 220.
- prolongement, prolonger, 34, 50, 146, 151, 153, 159, 208, 239, 324, 331, 425.
- promesse, 206, 277, 285, 287, 395.
- propagande, 201, 315, 376.
- proprioceptivité, proprioceptif, 227, 420.
- prose, 45, 48, 62.
- prosodie, prosodique, 42, 46, 47, 83, 325.
- protagoniste, 60, 67, 69, 125, 391, 407, 420.
- proto-langage, 417.
- proto-sémioticien, 161.
- prototype, prototypique, prototypiquement, 121, 125, 236, 237.
- provincialisme, 301, 318.
- psychanalyse, psychanalytique, psychanalyste, 9, 13, 21, 22, 24, 32, 34, 49, 50, 54, 95, 96, 112, 119, 131, 138, 139, 144, 170, 173, 178, 181, 185, 186, 190, 191, 192, 207, 212, 241, 242, 253, 258, 259, 262, 264, 265, 266, 267, 268, 270, 371, 374, 388, 409, 412.
- psychiatrie, psychiatrique, 9, 119, 181, 188, 189, 190, 191, 192, 196.
- psychisme, psychique, 119, 188, 190, 191, 386.

- psychocognitive, 225.
 psychocritique, 185.
 psychogénèse, 181.
 psycholinguistique, 9, 189.
 psychologie, psychologisme, psychologique, psychologue, 9, 82, 89, 90, 100, 101, 112, 119, 144, 150, 170, 173, 189, 190, 192, 212, 218, 222, 224, 301, 303, 306, 357, 363, 365, 375, 386.
 psychomoteur, 187.
 psychopathologie, 192.
 psychosémiotique, 40, 186, 188.
 psychosociologie, 131, 330.
 psychothérapie, psychothérapeute, 188, 371.
 publicité (pub), publicitaire, 10, 55, 65, 156, 201, 210, 243, 244, 245, 246, 247, 249, 251, 255, 259, 260, 267, 270, 277, 279, 290, 294, 313, 314, 317, 320, 327, 365.
- Q
- qualité, qualitatif, 17, 30, 33, 35, 47, 72, 85, 163, 182, 225, 265, 267, 268, 276, 311, 333, 336, 337, 362, 408, 423.
 quantique, 216, 360.
 quantité, quantification, quantitatif, 17, 81, 84, 85, 97, 98, 109, 203, 265, 268, 336, 344, 394, 395, 404, 415, 420.
 quasi-objet, 41, 151.
 quasi-sujet, 41.
 quotidienneté, quotidien, 53, 103, 115, 121, 122, 126, 210, 218, 285, 288, 315, 317, 318, 323, 317, 327.
- R
- radio, radiophonique, 10, 183, 243, 280, 286.
 raisonnement, 42, 78, 103, 120, 165, 215, 239, 307, 392.
 rationalité, rationalisme, rationaliste, 35, 76, 78, 83, 104, 117, 269, 321, 324, 347, 348.
 réactionnaire, 18, 112.
 réalisme, réaliste, 35, 103, 117, 305, 306, 413.
 réalité, 8, 29, 40, 43, 44, 45, 52, 75, 83, 87, 94, 108, 112, 116, 124, 145, 149, 152, 153, 156, 164, 171, 198, 203, 276, 277, 278, 282, 284, 285, 289, 290, 315, 329, 330, 345, 347, 360, 361, 382, 386, 387, 390, 394, 403, 410, 411.
 récepteur, 82, 258, 260, 277, 385.
 réception, 10, 62, 63, 64, 69, 87, 119, 156, 194, 206, 225, 254, 258, 259, 304, 340, 342, 344, 346, 407.
 réciprocité, réciproque, 10, 42, 153, 162, 179, 333, 335, 405, 413, 416, 418.
 récit, 17, 21, 24, 25, 26, 27, 34, 38, 39, 42, 53, 81, 125, 136, 178, 202, 219, 227, 273, 274, 275, 276, 278, 279, 280, 281, 282, 287, 294, 296, 310, 340, 343, 344, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 375, 401.
 reconstruction, reconstruire, 34, 198, 258, 360.
 récurrence, récurrent, 82, 97, 160, 244, 313, 402.
 récursivité, récursif, 17, 239.
 redéfinition, redéfinir, redéfini, 43, 46, 60, 67, 69, 269, 303.
 redoublement, 415.
 réduction, réductionnisme, réductionniste, 69, 118, 306, 326, 357, 358.
 référence, référent, référentiel, 39, 60, 76, 77, 85, 98, 100, 115, 119, 120, 121, 136, 147, 150, 152, 154, 159, 161, 163, 164, 166, 173, 199, 200, 213, 226, 230, 237, 242, 243, 249, 253, 256, 257, 265, 274, 294, 300, 305, 313, 314, 329, 344, 345, 370, 374, 384, 401, 402, 404, 409.
 réflexivité, réflexif, 40, 284, 372, 411.
 reformulation, reformuler, reformulé, 65, 75, 76, 82, 85, 212, 262, 284, 324, 331, 388, 402.
 régime, 33, 45, 48, 49, 56, 62, 78, 85, 90, 165, 267, 289, 328, 330, 335, 337, 392.
 registre, 114, 118, 122, 123, 245.
 règle, 25, 41, 53, 56, 67, 123, 152, 153, 179, 187, 213, 214, 216, 219, 222,

- 237, 251, 284, 289, 297, 305, 318, 349, 359, 385, 391, 396, 409.
- régularité, régulier, régulation, régulateur, 123, 166, 171, 187, 230, 237, 238, 246, 330, 335, 383, 421.
- réitération, 402.
- relationnel, 19, 85, 237, 238, 240.
- relativisme, 207.
- relativité, 53, 84.
- relèvement, 415.
- religion, religieux, 10, 49, 80, 117, 131, 138, 318, 329, 332, 333, 340, 341, 342, 345, 346, 348, 351, 352.
- reportage, 69, 285, 289.
- représentation, 60, 62, 65, 93, 100, 108, 114, 117, 120, 143, 151, 153, 160, 181, 185, 193, 262, 275, 311, 316, 339, 346, 348, 363, 370.
- reproduction, 68, 76, 102, 123, 359, 424.
- répulseur, 126.
- réseau, 49, 52, 99, 100, 104, 115, 119, 161, 220, 247, 248, 295, 315, 336, 363, 375, 392.
- résolution, 158, 184, 417.
- résultat, 27, 29, 55, 68, 87, 115, 118, 123, 139, 156, 158, 165, 193, 195, 200, 201, 213, 217, 219, 222, 229, 230, 237, 238, 239, 263, 264, 307, 309, 377, 388, 390, 413.
- rétrolecture (rétro-lecture), 54, 414.
- rêve, 13, 22, 24, 116, 153, 185, 186, 288, 294, 320, 324, 381.
- révocation, révoquer, 39, 40.
- rhétorique, rhétoricien, 15, 33, 36, 41, 43, 45, 49, 74, 76, 81, 87, 114, 199, 202, 262, 293, 294, 295, 296, 297, 300, 302, 303, 304, 311, 312, 315, 347, 368, 387, 411, 412.
- rite, rituel, 122, 171, 214, 308, 318, 342, 377.
- robotique, 120.
- roman, romanesque, romancier, 15, 18, 23, 24, 25, 26, 27, 32, 36, 39, 41, 42, 47, 48, 51, 52, 118, 125, 140, 184, 227, 248, 271, 273, 276, 277, 278, 281, 288, 295, 359, 379, 384, 389, 391.
- rythme, rythmique, 47, 83, 123, 234, 298, 337, 404.
- S
- sacré, 80, 122, 236, 308, 342, 343, 352, 419, 422.
- saisie, 36, 44, 152, 237, 337, 342, 404, 406, 414.
- sanction, 126, 145, 146, 149.
- saturation, 190, 424.
- savoir (n.), 25, 34, 38, 54, 100, 101, 120, 121, 149, 173, 234, 236, 238, 246, 306, 318, 326.
- savoir sémiotique, 25, 26.
- scepticisme, sceptique, 168, 306.
- schéma, schématique, 42, 44, 53, 136, 147, 216, 222, 235, 236, 237, 239, 288, 319, 334, 402, 413, 415, 416.
- schéma actantiel, 148.
- schéma cognitif, 113.
- schéma narratif, 39, 48, 96, 218, 295, 333, 334, 412.
- schéma narratologique, 295.
- schéma passionnel, 412.
- schéma tensif, 412, 413, 414, 416.
- schématisation, schématisation, schématiser, 116, 126, 159, 235, 355, 357, 361.
- schème, 35, 39, 218, 304, 332, 352.
- schizie, 422.
- science
- science(s) cognitive(s), 9, 90, 101, 113, 114, 168, 219, 220, 306, 307, 311, 319, 355, 363, 365, 366, 371, 372, 387, 390.
- science(s) de la culture, 217, 221, 311, 370, 372, 373, 376, 377.
- science des faits, 103.
- science des sciences humaines, 217, 242.
- science des symptômes, 290.
- science des valeurs culturelles, 217.
- science(s) du texte, 221, 330, 367.
- science du « vécu » et du sens, 357.
- science générale, 243.
- science(s) naturelle(s), 9, 118, 119, 357, 363.
- Science Unique, 116.
- sciences anthropologiques, 394.

- sciences de la communication, 221, 375.
- sciences de la nature, 89, 311, 321, 357, 363.
- sciences de la signification, 201.
- sciences de la vie, 319.
- sciences de l'esprit, 321, 357.
- sciences de l'homme, 118, 201.
- sciences de l'homme et de la société, 216.
- sciences de l'info-com (de l'information et de la communication), 9, 67, 68, 213, 219, 265, 266.
- sciences des activités physiques et sportives, 224.
- sciences des valeurs, 376.
- sciences du langage, 9, 35, 56, 210, 213, 218, 219, 221, 223, 249, 255, 265, 280, 314, 315, 347, 349, 350.
- sciences (dites) dures (« dures »), 90, 174, 217, 236, 239, 321.
- sciences du sport, 224.
- sciences économiques, 168, 268.
- sciences (dites) exactes, 9, 118, 299, 321, 356, 357.
- sciences (dites) humaines, 9, 27, 29, 34, 49, 64, 74, 83, 89, 93, 114, 116, 118, 132, 136, 146, 171, 179, 199, 201, 221, 241, 245, 250, 259, 262, 263, 265, 268, 269, 294, 299, 303, 307, 308, 309, 311, 319, 321, 356, 357, 361, 364, 371, 418.
- sciences humaines et sociales, 52, 133, 135, 216, 217, 221, 222, 231, 371.
- sciences linguistiques, 221.
- sciences politiques, 9, 53, 261.
- sciences sociales, 35, 89, 116, 198, 314, 323, 324, 328, 376, 380, 418.
- scientificité, scientificiser, scientifique, 36, 112, 157, 213, 215, 244, 264, 269, 359, 388.
- sculpture, sculptural, 62, 101, 158, 160, 260.
- secret, 52, 119, 299, 316, 416.
- sécurité, 52, 61, 154.
- sédimentation, sédimenter, 38, 39.
- segmentation, 47, 151, 247.
- sélection, 46, 287, 344, 402.
- sémantique, 17, 19, 23, 34, 35, 45, 48, 77, 81, 82, 87, 88, 93, 112, 113, 116, 119, 120, 121, 129, 130, 132, 133, 135, 152, 157, 169, 179, 186, 199, 205, 240, 254, 260, 268, 293, 296, 311, 312, 367, 369, 370, 372, 374, 400, 404, 405, 410.
 - sémantique cognitive, 113, 374, 375.
 - sémantique conceptuelle, 120.
 - sémantique de la perception, 85.
 - sémantique des textes, 373.
 - sémantique discursive, 149.
 - sémantique extensive, 405.
 - sémantique fondamentale, 363.
 - sémantique générative, 219.
 - sémantique grammaticale, 23.
 - sémantique intensive, 405.
 - sémantique jonctive, 405.
 - sémantique linguistique, 124, 312, 374.
 - sémantique schématisante, 121.
 - sémantique structurale, 36, 95, 111, 112, 121, 132, 137, 210, 225, 369, 386.
 - sémantique tensive, 412.
 - sémantique universelle, 374.
 - sémantique véridictionnelle, 121.
- sémantisation, sémantisme, sémanticien, 134, 179, 234, 313, 249.
- sème, sémique, 36, 45, 72, 265, 310, 369, 404.
- séméiologie, 290.
- sémème, 36.
- sémio-anthropologique, 94, 181.
- sémiocognitif (sémio-cognitif), 115, 119, 181, 362.
- sémiogenèse (sémio-genèse), 121, 307.
- sémiolinguistique (sémio-linguistique), sémiolinguiste, 9, 24, 25, 32, 111, 115, 130, 131, 155, 175, 176, 243, 250, 324, 339, 357, 361, 368, 374, 420.

- sémiologie, sémiologique, sémiologue, 7, 10, 11, 14, 18, 20, 24, 29, 30, 31, 44, 74, 80, 94, 95, 106, 130, 132, 133, 139, 144, 150, 153, 154, 155, 156, 167, 177, 210, 224, 239, 241-290, 295, 306, 314, 315, 374, 409.
- sémiologie audiovisuelle, 281.
 - sémiologie barthésienne, 31, 156.
 - sémiologie de la peinture, 144.
 - sémiologie de la télévision, 281.
 - sémiologie de l'image, 44, 155, 243, 244, 256, 260, 282, 287.
 - sémiologie des indices, 10, 243, 247, 248, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 270.
 - sémiologie des médias, 276, 287.
 - sémiologie des messages visuels, 154.
 - sémiologie du cinéma, 139, 272, 276, 278, 279, 281, 282, 283, 286, 287.
 - sémiologie du phénomène urbain, 94.
 - sémiologie du « signe », 44.
 - sémiologie du spectacle, 306, 315.
 - sémiologie du symbolisme, 167.
 - sémiologie du théâtre, 315.
 - sémiologie fonctionnelle, 154, 155, 258.
 - sémiologie générale, 154, 287.
 - sémiologie gestuelle, 256, 261.
 - sémiologie iconique, 245.
 - sémiologie interprétative, 241, 251, 252.
 - sémiologie littéraire, 18, 243, 276.
 - sémiologie metzienne, 275.
 - sémiologie saussurienne, 20, 29, 74, 258, 374.
 - sémiologie textuelle, 95.
- sémio-narrativité, sémio-narratif, 94, 96.
- sémiophysique, 80.
- sémiorhétorique, 54.
- sémiose, sémosis, 52, 56, 74, 81, 84, 158, 190, 191, 227, 238, 370, 374, 402.
- sémiosphère, 83, 123, 229.
- sémiostylistique, 46.
- sémiotité, 239.
- sémiotique
- sémiotique américaine, 132, 358.
 - sémiotique anglophone, 391.
 - sémiotique anglo-saxonne, 392.
 - sémiotique anthropologique, 364.
 - sémiotique appliquée, 37, 341, 350, 351.
 - sémiotique biblique (« biblique », de la Bible), 340, 346, 347, 348, 350, 351, 352.
 - sémiotique « catastrophiste », 331.
 - sémiotique « classique », 118.
 - sémiotique(s) cognitive(s), 10, 38, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 127, 360, 372, 393.
 - sémiotique critique, 201.
 - sémiotique de Greimas, 139, 146, 180, 184, 193, 202, 220, 362 (voir aussi « sémiotique greimassienne »).
 - sémiotique de l'action, 213, 225.
 - sémiotique(s) de la culture (des cultures), 51, 75, 161, 181, 219, 229, 205, 352, 376.
 - sémiotique de la logique, 173.
 - sémiotique de la mode, 67.
 - sémiotique de la perception, 38, 82, 225.
 - sémiotique de la photographie, 158.
 - sémiotique de la présence, 167.
 - sémiotique de l'architecture (sémiotiques architecturales), 29, 31, 93, 100, 101, 102.
 - sémiotique de l'art (des arts), 61, 62, 63, 64, 65, 66, 69, 143.
 - sémiotique de la sculpture, 158.
 - sémiotique de la thérapie psychomotrice, 187.
 - sémiotique de l'échange, 94.
 - sémiotique de l'École de Paris, 220, 221, 235.
 - sémiotique de l'empreinte, 215, 227.

- sémiotique de l'expérience et de la vie quotidienne, 323.
- sémiotique de l'image (des images), 144, 155, 209, 225, 368.
- sémiotique de l'objet (des objets), 88, 89, 347.
- sémiotique de l'observateur, 209.
- sémiotique de Peirce, 132 (voir aussi « sémiotique peircienne »).
- sémiotique des emballages, 89.
- sémiotique des formes de vie, 209, 228.
- sémiotique des images scientifiques, 225.
- sémiotique des instances (énonçantes), 10, 42, 131, 137, 146, 149, 159.
- sémiotique des langues, 368.
- sémiotique des livres, 278.
- sémiotique des mathématiques, 173.
- sémiotique des médias, 59.
- sémiotique des objets-valeurs, 347.
- sémiotique des odeurs, 173.
- sémiotique des passions, 9, 38, 213, 225, 226, 233, 369, 412.
- sémiotique des pratiques, 209, 227.
- sémiotique(s) discursive(s), 29, 149, 367, 409.
- sémiotique du comportement, 181, 189, 192.
- sémiotique du continu (continuïte), 146, 148, 151, 153, 159.
- sémiotique du corps, 38, 43, 215, 226, 225, 227.
- sémiotique du design, 59, 64, 66, 67.
- sémiotique du discontinu, 146, 148.
- sémiotique du discours, 43, 169, 209, 339.
- sémiotique du discours politique, 33, 196.
- sémiotique du discours scientifique, 329.
- sémiotique du droit, 334.
- sémiotique du goût (des goûts), 173, 330.
- sémiotique du langage verbal, 45.
- sémiotique du marketing, 89, 196.
- sémiotique du monde naturel, 87, 105, 362.
- sémiotique du « parcours », 345.
- sémiotique du pictural (sémiotiques picturales), 31, 96.
- sémiotique du processus et de l'avènement, 44.
- sémiotique du récit, 17, 21.
- sémiotique du « renvoi », 345.
- sémiotique du sensible (du monde sensible), 83, 225.
- sémiotique du signe, 358.
- sémiotique du singulier, 215.
- sémiotique du son (des sons), 10, 86.
- sémiotique du sport, 224, 225.
- sémiotique du texte (des textes), 18, 46, 56, 278.
- sémiotique du visible, 209, 229.
- sémiotique du vivant, 122.
- sémiotique dynamique, 113, 121.
- sémiotique européenne, 77, 132, 149, 206, 207, 235, 238, 304, 309, 385.
- sémiotique existentielle, 10, 200, 379, 383, 390.
- sémiotique fédérative, 371.
- sémiotique figurative, 61.
- sémiotique française, 14, 61, 162.
- sémiotique francophone, 391, 392.
- sémiotique générale (« générale »), 10, 11, 38, 45, 65, 86, 88, 96, 145, 156, 158, 159, 172, 192, 216, 225, 226, 227, 229, 287, 293, 296, 298, 302, 304, 305, 306, 313, 314, 315, 317, 325, 327, 328, 331, 348, 351, 385, 388, 389, 408.
- sémiotique générative, 220.
- sémiotique gestuelle, 31.
- sémiotique greimassienne, 31, 76, 141, 186, 188, 225, 350, 357, 359, 364, 374, 401, 403, 412, 417, 418 (voir aussi « sémiotique de Greimas »).
- sémiotique idéaliste, 307.
- sémiotique littéraire, 9, 13, 15, 24,

- 33, 35, 39, 40, 43, 45, 47, 49, 50, 61, 64, 209, 243, 329, 332, 339, 349, 350.
- sémiotique marquée, 200.
 - sémiotique modale, 147.
 - sémiotique moderne, 74.
 - sémiotique « modulaire », 331.
 - sémiotique musicale (de la musique), 368, 379, 381, 384, 385, 386, 387, 388, 389.
 - sémiotique narrative, 38, 169, 225, 335, 348, 412.
 - sémiotique naturelle, 45.
 - sémiotique neurocognitive, 360.
 - sémiotique non marquée, 200.
 - sémiotique non verbale, 187.
 - sémiotique objectale (« objectale »), 10, 40, 131, 151, 152.
 - sémiotique peircienne, 10, 76, 118, 219, 220, 272, 279, 284 (voir aussi « sémiotique de Peirce »).
 - sémiotique(s) planaire(s), 29, 62.
 - sémiotique plastique, 61.
 - sémiotique poétique (de la poésie) 47, 399.
 - sémiotique pour tous, 338.
 - sémiotique professionnelle, 201.
 - sémiotique prospective, 55.
 - sémiotique « pure », 338.
 - sémiotique religieuse, 329.
 - sémiotique saussurienne, 77, 118, 370.
 - sémiotique spatiale (de l'espace), 173, 329.
 - sémiotique standard, 146, 147, 148, 153, 164, 200, 201, 237, 333.
 - sémiotique subjectale (« subjectale »), 40, 148, 188, 193, 328, 331, 347.
 - sémiotique suprême, 125.
 - sémiotique (dite) tensive (« tensive »), 10, 43, 47, 85, 192, 195, 200, 226, 309, 328, 331, 404, 407, 408, 414, 416, 418, 424.
 - sémiotique textuelle, 51, 170, 173, 228.
 - sémiotique théâtrale, 145.
 - sémiotique théorique, 209.
 - sémiotique universelle, 374.
 - sémiotique visuelle, 9, 44, 45, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 145, 150, 153, 154, 155, 157, 158, 159, 160, 162, 163, 173, 175, 196, 233, 243, 293, 297, 298, 306, 309, 310, 312, 313, 314, 315.
 - sémiotiques du savoir, 306.
 - sémiotiques particulières, 10, 216, 225.
 - sémiotiques philosophiques, 372.
 - sémiotiques synchrétiques, 214.
- sémiotisation, sémiotiser, 89, 239, 244, 260, 269, 337, 362, 364.
- semi-symbolisme, semi-symbolique, 45, 46, 48.
- sensibilité, sensibilisation, sensibiliser, sensible, 10, 33, 37, 38, 43, 44, 45, 49, 52, 59, 73, 75, 78, 83, 87, 119, 192, 195, 198, 199, 215, 225, 226, 286, 295, 307, 335, 336, 337, 362, 374, 380, 400, 406, 408, 414.
- sensorialité, sensoriel, 38, 39, 45, 127, 260, 298, 305, 306, 313, 319, 321, 359.
- sensualisme, 83, 84.
- sentiment, sentimentalité, 19, 51, 52, 82, 83, 145, 165, 228, 301, 328, 330.
- sentir, 335.
- séquence, 47, 126, 211, 214, 267, 275, 290, 317, 402.
- set theory*, 388.
- seuil, 37, 98, 99, 107, 276, 277, 387.
- sguardo semiotico*, 338.
- signal, 123, 154, 256, 257, 258, 259.
- signe, 7, 25, 44, 51, 76, 80, 108, 118, 121, 122, 123, 130, 132, 133, 152, 154, 155, 156, 160, 163, 164, 167, 168, 186, 200, 202, 204, 206, 207, 210, 242, 246, 247, 249, 251, 252, 253, 254, 256, 258, 259, 266, 269, 278, 284, 290, 293, 295, 297, 299, 305, 313, 314, 318, 344, 345, 358, 367, 370, 371, 374, 379, 386, 388, 389, 390, 396.
- signe arbitraire, 242.
 - signe conventionnel, 123, 258.
 - signe iconique, 122, 123, 281, 313.

- signe linguistique, 120, 206, 251, 252.
- signe naturel, 290.
- signe non verbal, 247, 387.
- signe plastique, 313.
- signe symbolique, 121, 123.
- signifiante, 154, 247, 252, 253, 254, 255, 258, 262, 337.
- signifiant (s^a), 7, 31, 36, 46, 47, 82, 85, 115, 121, 122, 127, 150, 152, 159, 160, 161, 162, 165, 169, 186, 194, 236, 237, 243, 247, 248, 251, 252, 254, 258, 259, 260, 266, 313, 336, 342, 345, 370, 374, 387.
- signifiant (s^a) indiciel, 248, 252, 260, 266, 269.
- signifiant poétique, 47.
- signifiant prosodique, 46.
- s^a zéro, 247.
- signifié (s^é), 83, 115, 120, 159, 165, 169, 194, 203, 237, 248, 345, 370, 374, 387, 115, 127, 387.
- signifier, 42, 64, 122, 151, 163, 212, 236, 252, 274, 275, 285, 306, 345, 360, 386, 392, 395, 397, 404, 7, 122, 126, 130, 274, 278, 337, 357.
- signologie, 14.
- similarité, 122, 402.
- simulacre, 37, 51, 103, 228, 244, 334, 417.
- simulation, simuler, 85, 103, 120, 244.
- singularité, 39, 41, 42, 72, 79, 215, 228, 236, 254, 344, 349, 375, 424, 237, 355, 356, 361.
- situation, situationnel, 8, 31, 34, 44, 48, 54, 60, 81, 107, 108, 114, 116, 117, 121, 161, 164, 167, 205, 211, 213, 214, 218, 220, 223, 227, 231, 250, 256, 262, 263, 268, 284, 287, 288, 297, 314, 318, 327, 342, 359, 365, 385, 394, 395, 396, 424.
- social, socio-, 10, 29, 35, 37, 39, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 56, 63, 66, 67, 69, 89, 113, 115, 116, 118, 121, 122, 124, 126, 133, 135, 144, 154, 157, 167, 189, 193, 198, 206, 210, 214, 211, 212, 216, 217, 221, 222, 223, 231, 234, 236, 244, 247, 253, 254, 255, 256, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 268, 290, 295, 296, 297, 302, 306, 307, 309, 314, 315, 317, 318, 319, 321, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 333, 334, 361, 371, 375, 376, 377, 380, 390, 397, 400, 415, 418.
- société, 10, 15, 28, 52, 63, 66, 69, 89, 97, 104, 132, 192, 197, 198, 201, 202, 210, 216, 236, 241, 254, 261, 288, 289, 290, 294, 299, 316, 317, 319, 325, 328, 331, 332, 351, 352, 375, 396.
- sociocritique (socio-critique), 38, 49.
- socioculturel, 41, 48, 124, 225, 255, 263.
- socio-économique, 260, 277, 325.
- sociolecte, sociolectal, 46, 423, 424.
- sociolinguistique, 241, 253, 311, 325.
- sociologie, sociologique, sociologue, 7, 9, 21, 29, 67, 73, 89, 94, 101, 112, 131, 137, 167, 168, 173, 178, 190, 198, 201, 202, 203, 212, 218, 261, 268, 293, 294, 298, 299, 308, 316, 317, 318, 319, 325, 330, 337, 365, 375, 380, 388.
- sociosémiotique (socio-sémiotique), *sociosemiotics*, socio-sémioticien, socio-sémiotiquement, 10, 30, 101, 189, 323, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 336, 337, 338.
- solidarité, 134, 161, 242, 248, 251, 374.
- solipsisme, 305, 308, 309.
- solution, 11, 45, 104, 105, 160, 191, 213, 231, 308, 313, 335, 360, 405.
- somatique, somatico-, 38, 41, 129, 150.
- son (n.), sonore, 10, 47, 82, 86, 261, 273, 275, 276, 280, 283, 308, 358, 386.
- sophistique, 74, 165.
- sous-contraire, 406, 415.
- sous-dimension, 423, 424.
- sous-discipline, 11.
- sous-jacent, 39, 45, 79, 105, 106, 107, 166, 227, 245, 254, 255, 333, 350, 358.
- sous-système, 160, 161.
- spatialité, spatialisation, spatial : voir « espace ».
- spectator*, 289.
- spectrum*, 289, 290.
- spéculation, spéculer, spéculatif, 71, 73, 76, 101, 221, 223, 226, 297, 307, 309.

- spirituel, spiritualisé, 170, 182, 371.
- sport, sportif, 224, 225.
- standard, 146, 147, 148, 153, 164, 187, 192, 200, 201, 237, 331, 333, 335, 348, 358.
- statique, 60, 79, 152.
- statistique, 134, 168, 203, 244, 253, 363.
- stemmatique, 112, 119.
- stéréotypie, stéréotype, stéréotypé, 40, 46, 56, 68, 202, 236, 237, 255, 267.
- strate, stratification, stratificationnel, 107, 152, 154, 242, 244, 256, 261, 268, 320, 404.
- stratégie, stratégique, 54, 55, 61, 67, 69, 167, 197, 203, 204, 210, 218, 228, 261, 306, 320, 347, 350, 371, 375.
- structural, 15, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 34, 35, 36, 56, 72, 74, 83, 84, 94, 95, 96, 111, 112, 121, 130, 131, 132, 136, 137, 139, 140, 144, 146, 147, 167, 179, 185, 193, 198, 210, 215, 220, 225, 238, 245, 246, 249, 250, 282, 296, 303, 306, 316, 324, 341, 356, 357, 358, 368, 369, 371, 381, 386, 394, 400, 414.
- structuralisme, structuraliste, 9, 17, 22, 72, 75, 76, 77, 78, 81, 85, 112, 114, 124, 130, 134, 135, 152, 153, 184, 187, 194, 195, 198, 199, 205, 207, 219, 221, 247, 269, 296, 303, 304, 305, 316, 319, 356, 357, 358, 359, 361, 363, 364, 380, 381, 392, 394, 400, 405, 406, 417, 418.
- structuration, 35, 46, 100, 159, 251, 261, 263, 269, 347, 358, 363.
- structure
 - structure cognitive, 124.
 - structure de la langue, 137, 401.
 - structure de la signification, 67, 358.
 - structure de l'espace tensif, 419.
 - structure du discours, 137.
 - structure du système sémiotique, 404.
 - structure élémentaire, 95, 219, 237, 312.
 - structure formelle, 136.
 - structure modale, 95.
 - structure mythique, 420.
 - structure narrative, 36, 145, 228, 347.
 - structure paradigmatique, 193.
 - structure profonde, 85, 95, 184, 185, 186, 187, 363.
 - structure sémantique, 120.
 - structure sémiolinguistique, 420.
 - structure sémiotique, 345, 364.
 - structure superficielle (de surface), 95, 185, 186.
 - structure syntaxique, 135, 249, 306.
- structurel, 111, 356.
- style, stylistique, 9, 11, 14, 15, 24, 40, 43, 46, 48, 49, 72, 73, 79, 83, 95, 101, 103, 123, 127, 173, 234, 235, 300, 303, 320, 325, 326, 330, 331, 391, 392, 404, 421, 422, 424.
- subjectal, 149, 151.
- subjectivité, subjectivisme, subjectif, 34, 38, 40, 41, 47, 63, 65, 144, 147, 209, 235, 236, 237, 253, 254, 255, 262, 265, 266, 268, 269, 279, 289, 297, 349, 390, 406.
- subjonctif, 204.
- subsomption, subsumer, 78, 198, 202, 228, 360.
- substance, 43, 146, 151, 204, 205, 236, 274, 283, 332, 358.
- successivité, 250.
- sujet
 - sujet aliéné, 95.
 - sujet d'énonciation (de l'énonciation), 181, 187, 190, 195, 285.
 - sujet de parole, 40.
 - sujet des passions, 95.
 - sujet d'opération, 195.
 - sujet du discours, 41, 125, 262.
 - sujet écrivain, 95.
 - sujet énonçant, 40, 95, 143, 178, 181.
 - sujet en quête, 144.
 - sujet évaluateur, 192.
 - sujet observateur, 108.
 - sujet parlant, 18, 25, 253, 269.
 - sujet sensible, 192.
 - sujet sensoriel, 38.

- sui generis*, 117.
- sui-référentiel, 284.
- superficialité, superficiel, 14, 46, 60, 67, 69, 149, 178, 186, 234, 235, 374.
- sur-contraire, 406, 415.
- surface, 56, 95, 99, 100, 104, 105, 121, 127, 185, 187, 325, 337, 374.
- surréalisme, surréaliste, 401, 410.
- survenir (n.), 403, 404, 406, 407, 408, 410, 412, 424, 425.
- suspension, 90, 97, 150, 159, 168, 236, 238, 239.
- syllabe, 423.
- sylogistique, 81.
- symbole, symbolicité, symbolisation, symbolique, symboliquement, 21, 29, 44, 66, 73, 76, 102, 104, 116, 118, 120, 121, 122, 123, 126, 144, 164, 167, 210, 254, 262, 277, 294, 302, 307, 313, 316, 317, 318, 321, 325, 348, 419.
- symbolisme, symboliste, 120, 167, 294, 419.
- symétrie, symétrique, 51, 214, 390, 402, 410, 414.
- sympptomatologie, 167.
- synchronie, synchronique, 14, 23, 241, 246, 247, 347, 350, 370.
- syncrétisme, syncrétique, 106, 158, 159, 214, 301.
- synesthésie, 45.
- syntagme, syntagmatique, 17, 39, 46, 84, 90, 193, 204, 219, 227, 244, 246, 247, 250, 252, 275, 329, 401, 402, 403, 404, 411.
- syntaxe, syntaxique, 76, 46, 98, 100, 116, 119, 120, 130, 135, 179, 186, 221, 249, 251, 306, 310, 313, 325, 333, 334, 336, 359, 373, 402, 404, 405, 415.
- syntaxe discursive, 149.
 - syntaxe distributionnelle, 247.
 - syntaxe extensive, 405, 415.
 - syntaxe intensive, 405, 415.
 - syntaxe jonctive, 405, 415.
 - syntaxe modale, 126, 335.
 - syntaxe narrative, 177, 363.
 - syntaxe syntagmatique, 193.
 - syntaxe tensives, 412.
 - syntaxe visuelle, 310.
- synthèse, synthétique, synthétisé, 48, 76, 93, 101, 118, 158, 165, 175, 238, 244, 296, 319, 366, 368, 406.
- système, 28, 29, 49, 73, 79, 89, 98, 102, 114, 120, 126, 137, 151, 152, 155, 158, 160, 161, 165, 173, 174, 193, 229, 245, 246, 249, 251, 252, 254, 261, 263, 274, 296, 305, 307, 312, 356, 358, 361, 389, 403, 405, 411, 412, 418, 420.
- système actantiel, 74.
 - système conceptuel, 284, 285.
 - système connotatif, 199.
 - système de dépendances, 75.
 - système de la deixis, 79.
 - système des catégories tensives, 423.
 - système de (des) signes, 7, 130, 133, 204, 205, 242, 246, 247, 254, 305, 374, 387.
 - système de signification(s), 7, 130, 202, 310.
 - système de valeurs, 256, 376.
 - système différentiel, 62.
 - système émique, 387.
 - système sémiologique, 154, 155.
 - système sémiotique, 204, 276, 351, 390, 404.
 - système social, 325.
- systématisation, systématiser, systématique, 97, 104, 160, 244, 248, 249, 251, 253, 255, 260, 261, 263, 264, 265, 269, 335.

T

- tableau, 32, 45, 61, 62, 65, 88, 100, 127, 145, 161, 163, 183, 221, 244, 245, 264, 312, 326, 363, 418.
- tact, tactile, 45, 86, 385, 406.
- tactique, 54, 167, 303, 371.
- tautologie, 81, 165.
- taxinomie, 97, 313, 333, 359.
- technique, technico-, techniciste, 23, 52, 55, 61, 90, 102, 116, 118, 119, 122,

- 124, 125, 153, 156, 173, 228, 260, 268, 269, 275, 295, 305, 310, 314, 318, 320, 324, 364, 365, 402.
- technocratie, 321.
- technologie, technologique, 56, 67, 69, 103, 117, 121, 158, 223, 261, 372, 394.
- technoscience, technoscientifique, 262, 265, 374.
- téléologie, téléologique, téléologisé, 40, 46, 54, 123.
- télé-réalité, 271, 277, 284, 285, 290.
- télévision (télé), télévisé, télévisuel, 10, 54, 103, 122, 260, 271, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 317, 368.
- tempo, 197, 412, 421, 423, 424, 425.
- temps, temporel, temporalité, temporalisation, temporisation, 10, 33, 62, 67, 68, 71, 73, 80, 85, 96, 97, 98, 105, 117, 122, 127, 149, 151, 153, 175, 177, 178, 181, 195, 235, 236, 262, 269, 271, 274, 275, 276, 279, 286, 339, 370, 375, 380, 408, 416, 421, 422, 423, 424, 425.
- tension, tendu, 39, 43, 116, 135, 162, 168, 184, 263, 303, 336, 359, 403, 404, 406, 409.
- tensivité, tensif, 10, 41, 43, 44, 47, 49, 55, 56, 85, 184, 192, 195, 200, 226, 238, 309, 328, 331, 336, 371, 399, 403, 404, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424.
- terminatif, 97.
- terminologie, terminologique, 7, 11, 29, 155, 157, 173, 180, 213, 219, 261, 301, 309, 313, 325, 350, 369, 388, 400, 413.
- territoire, territorial, 61, 89, 93, 96, 99, 104, 165.
- textualisme, textualiste, 304, 305, 310.
- textualité, textualisation, textuel, textualisé, 27, 46, 48, 49, 50, 51, 74, 77, 78, 95, 101, 109, 113, 170, 173, 198, 203, 210, 214, 227, 228, 255, 260, 264, 275, 276, 277, 279, 282, 297, 315, 367.
- texture, 65, 86, 282, 313, 325, 362.
- théâtre, théâtral, 42, 47, 50, 145, 261, 274, 315, 394.
- thème, thématiser, thématisé, thématique, 38, 44, 50, 54, 78, 94, 95, 104, 109, 112, 121, 141, 158, 160, 161, 167, 176, 214, 229, 249, 259, 260, 261, 294, 298, 300, 310, 313, 319, 330, 347, 350, 356, 357, 375, 408.
- théologie, théologique, théologien, 9, 21, 22, 118, 123, 157, 166, 167, 170, 236, 339, 340, 341, 343, 345, 347, 349, 350, 351, 386.
- théorie
- théorie atomique, 360.
 - théorie critique, 49.
 - théorie(s) de la communication, 69, 168, 288.
 - théorie de la connotation, 72.
 - théorie de la différence, 51.
 - théorie de la générativité syntaxique, 120.
 - théorie de la signification, 76, 235, 328, 406.
 - théorie de la signification visuelle, 301.
 - théorie de la singularité (des singularités), 355, 356, 361, 375.
 - théorie de la traduction, 51.
 - théorie de l'ellipse, 188.
 - théorie(s) de l'énonciation, 62, 74, 83, 87, 216, 221, 249.
 - théorie de l'homme, 288.
 - théorie de l'iconicité, 74.
 - théorie de l'immanence, 80.
 - théorie de l'information, 200, 288.
 - théorie d'ensemble, 236, 238.
 - théorie des arts, 316.
 - théorie des catastrophes, 75, 105, 113, 355, 415.
 - théorie des catégories, 74, 77, 82, 85.
 - théorie des dépendances, 75.
 - théorie des diagrammes, 74.
 - théorie des ensembles, 97.
 - théorie des espaces mentaux, 114, 115, 121.
 - théorie des fonctionnements, 415.
 - théorie des genres, 41.
 - théorie de *significs*, 392.

- théorie des instances énonçantes, 138.
- théorie des interactions pragmatiques, 296.
- théorie des lieux, 81.
- théorie des métaphores « conceptuelles », 115.
- théorie des modalités, 390.
- théorie des opérations énonciatives, 39.
- théorie des orbitales électroniques, 360.
- théorie des passions, 215, 226.
- théorie des systèmes dynamiques, 356, 361.
- théorie des valeurs, 90.
- théorie du cinéma, 273, 278, 286.
- théorie du contrat, 287.
- théorie du « dispositif », 279.
- théorie(s) du langage, 15, 18, 20, 21, 22, 38, 43, 75, 78, 137, 138, 169, 171, 235, 276, 342.
- théorie du questionnement, 315.
- théorie du sens, 43, 313, 358.
- théorie(s) du signe, 51, 200, 206, 358.
- théorie(s) du texte, 210, 279, 288, 368.
- théorie économique, 205.
- théorie générale, 38, 78, 96, 130, 132, 159, 163, 210, 239, 287, 390, 408.
- théorie générative, 220.
- théorie(s) linguistique(s), 82, 219, 253, 401.
- théorie littéraire (théories de la littérature), 41, 48, 235, 244, 416, 418.
- théorie marxiste, 198.
- théorie narrative, 225, 348.
- théorie normative, 199.
- théorie paradigmatique, 193.
- théorie particulière, 216.
- théorie psychanalytique, 258.
- théorie(s) sémiotique(s), 7, 9, 65, 66, 73, 96, 105, 137, 158, 159, 160, 188, 190, 192, 213, 216, 219, 225, 227, 237, 287, 327, 328, 331, 341, 342, 346, 348, 349, 359, 371, 384, 389, 400, 406, 408.
- théorie socio-sémiotique, 328.
- théorie standard, 187, 192, 331.
- théorie structuraliste, 187.
- théorie syntagmatique, 193.
- théorie textuelle, 113.
- théorie universelle, 216, 364.
- théories cognitives, 82, 280.
- théories conceptuelles-descriptives, 360, 361.
- théories culturalistes, 305.
- théories de l'argumentation, 249.
- théories de l'émergence, 358.
- théories localistes, 35.
- théories mathématiques, 361.
- théories morphodynamiques, 306.
- théories naturalistes, 366.
- théories quantiques, 360.
- théorisation, théoriser, théorisable, 10, 42, 64, 68, 75, 85, 86, 112, 116, 127, 188, 215, 247, 253, 259, 263, 268, 303, 360, 364, 384, 391, 406.
- thérapie, thérapeutique, thérapeute, 186, 187, 188, 189, 190, 191.
- thymie, thymique, 145, 215, 225, 227.
- tonicité, tonique, 405, 406, 412, 419, 421, 423, 424.
- topique, 39, 85, 144, 286, 387.
- topologie, topologique, topologiser, 23, 65, 81, 98, 106, 126.
- totalisation, 109.
- totalitarisme, totalitaire, 116, 281, 315, 376
- totus*, 97.
- tradition, traditionnel, 15, 25, 30, 34, 36, 38, 43, 54, 62, 64, 73, 76, 77, 78, 80, 81, 83, 84, 100, 103, 105, 132, 157, 160, 200, 206, 207, 220, 231, 248, 252, 303, 304, 316, 317, 337, 340, 342, 345, 346, 347, 349, 351, 352, 358, 359, 370, 374, 383, 387, 388, 389, 391, 392, 393, 394, 395, 415.
- traduction, 51, 111, 120, 124, 135, 162, 163, 164, 173, 175, 180, 197, 200,

203, 204, 226, 343, 379, 380, 381, 384, 392, 393, 408.

trait différentiel (distinctif), 124, 247.

traitement, 69, 183, 187, 191, 195, 196, 264, 372.

traître, 144.

trame, 42, 51, 45, 93, 96.

transcendance, transcendant, 138, 334, 343, 374, 383.

transcendental, 78, 370.

transcodification, 276.

transculturel, 40, 50.

transdisciplinarité, trans-discipline, trans-disciplinaire, 120, 133, 157, 166, 167, 168, 264.

transduction, 204, 205, 306.

transfert, 336, 393.

transformation, transformer, transformé, transformationnel, transformateur, 29, 39, 42, 50, 87, 97, 108, 114, 121, 125, 126, 137, 152, 160, 163, 207, 220, 226, 227, 228, 234, 249, 287, 312, 313, 318, 320, 328, 331, 349, 384, 392, 393.

transhumanisme, 375.

transitivité, transitif, 288, 411.

trans-langagier, 38.

transposition, transpositif, 152, 153, 318.

transversalité, transversal, 37, 53, 89, 90, 101, 286, 317, 409.

tri, 157, 227, 405, 410, 415.

triade, trichotomie, 145, 262, 409.

trope, 42, 45, 312, 402.

typologie, 42, 138, 188, 191, 256, 263, 411.

U

union, 335, 336.

unité, 80, 99, 124, 134, 136, 138, 186, 251, 269, 273, 294, 306, 312, 315, 317, 328, 332, 336, 344, 346, 389, 402, 403, 405.

– unité d'analyse, 206.

– unité minimale, 275, 297.

– unité signifiante, 36.

univers, 10, 18, 35, 37, 38, 41, 45, 46, 48, 49, 51, 53, 60, 81, 108, 119, 123, 136, 138, 151, 159, 188, 230, 297, 305, 317, 318, 321, 327, 332, 333, 400, 409, 410, 411, 414, 416, 417, 419, 424.

universalisme, 116, 374, 376.

universel, universaux, universalité, 11, 116, 216, 249, 274, 332, 343, 364, 374, 381, 409, 416, 417.

universitaire, 15, 31, 117, 146, 217, 267, 349.

univocité, univoque, 7, 89, 174.

urbanisme, urbaniste, urbanistique, urbain, urbanisé, 9, 67, 94, 101, 102, 104, 106, 157, 167, 320.

usage, 24, 36, 38, 39, 40, 43, 52, 53, 56, 75, 88, 101, 103, 116, 119, 144, 147, 149, 221, 222, 223, 225, 247, 252, 253, 256, 259, 275, 276, 280, 283, 284, 296, 306, 315, 325, 327, 342, 346, 362, 373, 382, 403.

utopie, utopique, 34, 94, 104, 145, 168, 330.

V

valence, valencienciel, 40, 99, 119, 410, 414, 416, 419, 421, 422, 424.

valeur, 60, 90, 96, 126, 145, 147, 161, 201, 210, 215, 217, 219, 222, 227, 230, 231, 243, 247, 249, 256, 282, 305, 329, 331, 333, 334, 335, 336, 348, 349, 358, 376, 377, 390, 399, 400, 410, 416, 419.

– valeur abstraite, 348.

– valeur catégorielle, 99.

– valeur culturelle, 217.

– valeur d'abîme, 411.

– valeur d'absolu, 409, 410, 411, 414, 416, 417, 419, 424.

– valeur d'apogée, 411.

– valeur déontique, 125.

– valeur de vérité, 81.

– valeur d'univers, 409, 410, 411, 414, 416, 417, 419, 424.

– valeur économique, 409.

– valeur différentielle, 201, 247, 248.

– valeur distinctive, 247.

- valeur épistémique, 418.
 - valeur esthétique, 64.
 - valeur modale, 126.
 - valeur narrative, 227.
 - valeur phonologique, 358.
 - valeur profonde, 186.
 - validation, validité, valider, validé, valide, 94, 150, 213, 214, 216, 226, 227, 304, 369, 370, 391, 402, 406, 411, 423.
 - variable, 48, 87, 100, 123, 265, 325, 374, 412, 420.
 - variante, 120, 126, 247, 316, 328, 331, 387.
 - variété, variation, variationnel, 14, 48, 75, 100, 108, 161, 212, 234, 235, 241, 247, 263, 275, 321, 336, 393.
 - vécu, 32, 43, 117, 119, 121, 126, 162, 164, 184, 277, 357, 389, 404, 416, 421, 424.
 - végétal, 359.
 - verbal, 37, 40, 45, 54, 175, 181, 187, 190, 192, 204, 219, 247, 256, 260, 261, 262, 263, 270, 274, 275, 278, 288, 296, 336, 387, 389, 412.
 - vériconditionnel, 77, 120.
 - véridiction, 44, 48.
 - vérité, vrai, 20, 22, 24, 46, 50, 51, 71, 73, 74, 76, 78, 81, 112, 113, 114, 117, 136, 137, 145, 151, 157, 170, 171, 173, 174, 176, 177, 178, 182, 185, 189, 193, 194, 206, 211, 212, 215, 223, 234, 235, 237, 239, 245, 255, 274, 281, 285, 287, 291, 299, 301, 312, 324, 326, 340, 352, 357, 364, 382, 384, 392, 424.
 - versification, 83.
 - vidéo, 62.
 - visage, visagéité, 103, 163, 215, 216, 335.
 - visée, 28, 43, 79, 131, 156, 178, 277, 401, 404, 407, 408, 412, 417.
 - visuel, visualiste, 9, 44, 45, 59, 61, 62, 63, 64, 65, 69, 98, 123, 131, 143, 145, 150, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 162, 163, 173, 175, 176, 196, 204, 209, 229, 233, 243, 245, 248, 259, 264, 267, 293, 295, 297, 298, 301, 302, 306, 309, 310, 312, 313, 314, 315, 316, 319, 337, 385, 394.
 - vital, 87, 151, 421.
 - vitesse, 118, 325, 360, 400, 404, 412, 414, 423.
 - vivant, 10, 12, 16, 30, 106, 122, 123, 124, 134, 156, 214, 231, 235, 306, 307, 315, 408.
 - vocabulaire, 86, 134, 161, 173, 174, 272, 279, 334.
 - vulgarisation, 156.
- W
- web, 10, 261, 268.
- Z
- zemic*, 390.
 - zoosémiotique, 382.

Table des matières

| | |
|--|-----|
| Introduction | 7 |
| 1. Michel Arrivé | 13 |
| 2. Denis Bertrand | 33 |
| 3. Anne Beyaert-Geslin | 59 |
| 4. Jean-François Bordron | 71 |
| 5. Pierre Boudon | 93 |
| 6. Per Aage Brandt | 111 |
| 7. Jean-Claude Coquet | 129 |
| 8. Michel Costantini | 143 |
| 9. Joseph Courtés | 169 |
| 10. Ivan Darrault-Harris | 181 |
| 11. Paolo Fabbri | 197 |
| 12. Jacques Fontanille | 209 |
| 13. Anne Hénault | 233 |
| 14. Anne-Marie Houdebine-Gravaud | 241 |
| 15. François Jost | 271 |
| 16. Jean-Marie Klinkenberg | 293 |
| 17. Eric Landowski | 323 |
| 18. Louis Panier | 339 |
| 19. Jean Petitot | 355 |
| 20. François Rastier | 367 |
| 21. Eero Tarasti | 379 |
| 22. Claude Zilberberg | 399 |

Annexes

| | |
|---|-----|
| Bibliographie générale | 427 |
| Index des noms de personnes et de groupes | 447 |
| Index des repères géographiques | 461 |
| Index des centres, écoles et institutions | 467 |
| Index des revues | 471 |
| Index des notions, domaines et objets d'étude | 473 |